



HAL
open science

La possibilité d'une Ile Verte - Histoire de la Maison Verte de Paris à Saint-Pétersbourg : création et transmission d'un dispositif

Olga Souslova

► **To cite this version:**

Olga Souslova. La possibilité d'une Ile Verte - Histoire de la Maison Verte de Paris à Saint-Pétersbourg : création et transmission d'un dispositif. Psychologie. Université Paris Diderot – Paris 7; CNU - 16 Psychologie, psychologie clinique et sociale; CRPM (Centre de recherches psychanalyse et médecine); Recherches en psychanalyse et psychopathologie (ED 450), 2015. Français. NNT : . tel-01598106

HAL Id: tel-01598106

<https://shs.hal.science/tel-01598106>

Submitted on 29 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

UNIVERSITE PARIS DIDEROT (PARIS 7)

Ecole doctorale : Recherches en psychanalyse

DOCTORAT

de psychologie

SOUSLOVA SPIRIDONOV OLGA

- La possibilité d'une Ile Verte -

Histoire de la Maison Verte de Paris à Saint-Pétersbourg : création et transmission d'un dispositif

Thèse dirigée par **M. Patrick GUYOMARD** (Professeur, Université Paris-Diderot, Paris 7)

Soutenu le 13 mars 2015

Membres du jury :

Mme **Mi-Kyung YI** (Maître de conférences, Université Paris 7, présidente du jury)

M. **Serge LESOURD** (Professeur, Nice Sophia Antipolis, rapporteur externe)

M. **Florian HOUSIER** (Professeur, Université Paris 13, Sorbonne Paris Cité, rapporteur externe)

M. **Claude Schauder** (psychologue, psychanalyste, expert)

A tous ceux qui m'ont permis de faire ce chemin en France

Table des matières

Introduction	10
Première partie : Ecrire une histoire à plusieurs et en contexte	21
1. La Maison Verte accueille en premier lieu les mondes, les enjeux, les engagements de ceux qui l'ont portée	26
1.1. Pierre Benoit, médecin et psychanalyste	27
1.2. Bernard This, l'accueil du couple parental autant que du nouveau-né	34
1.3. Françoise Dolto, « médecin d'éducation ».....	42
1.3.1. De la première expérience du CPP Claude Bernard au CMPP Etienne-Marcel : un mouvement discontinu	42
1.3.2. Les luttes de pouvoir sur l'enfance inadaptée et la conquête de la place institutionnelle des psychanalystes	45
<i>Médicalisation et psychologisation de l'inadaptation scolaire</i>	45
<i>Dans ce contexte, ce sont les médecins qui introduisent la psychanalyse dans la prise en charge des CMPP</i>	51
1.3.3. De médecin-psychanalyste à accueillant.....	54
1.4. Colette Langignon, le mouvement éducatif à la rencontre de la psychanalyse.....	62
1.4.1. Les CEMEA : éduquer par le loisir collectif	62
1.4.2. De l'Education nouvelle au concept de « milieu riche des occasions et des découvertes ».....	65
1.5. Le groupe du Centre Etienne-Marcel à la recherche de sa voie	72
1.6. Marie-Noëlle Rebois, la prévention sociale et l'ancrage local.....	76
1.6.1. Les Clubs de rue et la naissance du travail « en milieu ouvert ».....	77
1.6.2. Carrefour Chrétien et Culturel de Beaugrenelle, partenaire du quartier	82
1.7. Marie-Hélène Malandrin, l'éducation au quotidien	84
1.7.1. Le quotidien, lieu d'émergence de la question que l'enfant adresse au monde.....	84
1.7.2. Le GRAPE : confier l'enfant aux professionnels.....	89
1.7.3. L'atelier-jeux, lieu de vie, lieu de socialisation.....	92
2. Le cheminement institutionnel : vers la conception d'un « lieu de vie » libre et ouvert à toutes les familles	95

2.1. Les prémices : le projet d'un lieu « ni médical, ni pédagogique, ni psychothérapeutique », mais axé sur la prévention.....	95
2.2. L'idée de Françoise Dolto d'un Centre de petite enfance et de parentalité dans la cité ...	100
2.3. L'IRAEC, une autre initiative des psychanalystes dans la cité, à l'opposé de ce que cherche Françoise Dolto.....	107
2.4. Donner une forme concrète au projet : un parcours semé d'embûches	110
2.4.1. Une aide ministérielle conditionnée par la participation des habitants du quartier.....	110
2.4.2 Rupture du partenariat avec le C3B et élaboration de l'architecture d'un nouveau dispositif	117
2.5. L'ouverture du lieu – premiers pas, premiers succès... et reformulation du partenariat social	124
<i>Conclusions de la première partie</i>	131

Deuxième partie : La conceptualisation du dispositif

1. Créer les conditions d'une séparation « souple » et de la socialisation de l'enfant, un ouvrage sans cesse remis sur le métier.....	137
1.1. L'idée de la prévention des séparations précoces mise à l'épreuve de l'accueil réel.....	137
1.1.1. Accueillir l'enfant accompagné d'un adulte.....	137
1.1.2. Heurs et malheurs de la notion de prévention	146
1.2. La précision de l'idée de la socialisation des très jeunes enfants	149
1.2.1. La problématique de la socialisation valorisée par les changements sociétaux.....	149
1.2.2. L'idée de Françoise Dolto : « socialiser l'enfant en présence de ceux grâce à qui il sait “qui ” il est »	152
1.2.3. « La présence symbolisée par l'écriture ».....	157
1.2.4. L'espace social/l'espace privé	161
1.2.5. Les lois de la cohabitation et la question du sujet	173
2. Le cheminement de l'équipe fait naître une organisation institutionnelle pensée dans tous les détails	186
2.1. La réflexion sur l'accueil des familles entraîne l'élargissement de l'équipe et son roulement à l'accueil.....	189
2.1.1. Un accueil pluriel.....	189

2.1.2. Françoise Dolto – « une figure dominante » ou « une parmi d'autres » ?	192
2.1.3. La réalité du péril financier s'en mêle	196
2.2. Les réunions d'équipe	199
2.3. La question de l'anonymat	205
2.4. Les familles comme des partenaires du lieu – la participation financière	209
3. La place des psychanalystes comme pierre de touche du questionnement sur la collégialité et sur l'éthique du lieu.....	213
3.1. Les dispositions concrètes de la présence des psychanalystes.....	214
3.2. La collégialité révèle les conceptions de chacun et exige leur déploiement	218
3.2.1. Pierre Benoit, la Maison Verte au prisme du transfert	218
3.2.2. Françoise Dolto, psychanalyste-citoyenne.....	227
3.2.3. Bernard This, « un lieu où le discours analytique est mis en jeu »	237
3.2.4. Marie-Hélène Malandrin, éducation/psychanalyse, le nouage impossible	245
3.3. L'architecture institutionnelle nouvelle comme réponse	254
<i>Conclusion de la deuxième partie.....</i>	<i>261</i>
Troisième partie : Les écueils de la transmission	265
1. La volonté de la Maison Verte : transmettre l'esprit au-delà de la lettre.....	265
1.1. Dans sa recherche de voies de partage, l'équipe met en place des réunions d'information	267
1.2. De fil et en aiguille, la transmission par « essaimage »	270
2. La précarité financière nécessite l'appel aux instances de subvention	273
2.1. La Fondation de France, partenaire des innovations	275
2.1.1. L'attribution des subventions requiert des critères de sélection.....	280
2.1.2. ... mais la sélection induit le regroupement.....	286
2.1.3. Les groupes de professionnels mobilisés par la parole de Françoise Dolto.....	289
2.2. Le Fonds d'action sociale, partenaire de l'ancrage social et la visée d'intégration des populations.....	292
3. Les paradoxes de la formalisation : saisir « l'insaisissable »	300

3.1.	La CNAF est le partenaire pérenne, mais exigeant, de la formalisation de l'expérience	301
3.1.1.	Des tentatives échouées de répondre à cette exigence : l'idée de fédération, « une définition a minima »	305
3.1.2.	Maison Ouverte : le nouveau concept proposé par la CNAF comme compromis entre son désir de diffuser l'expérience et le respect du choix de la Maison Verte	314
	<i>Les deux présentations de la Maison Verte – conçue de l'intérieur ou faite de l'extérieur – commencent à se développer en parallèle</i>	<i>318</i>
3.2.	Un nouveau programme vise à soutenir des Maisons Ouvertes et des lieux d'accueil implantés dans les quartiers « d'habitat social »	322
3.2.1.	Entre emprunts et opposition, les nouveaux lieux cherchent leur propre identité	326
3.2.2.	La Maison Verte se heurte au discours fait de l'extérieur et tente de faire entendre sa position concernant le choix de transmission	330
3.3.	La formalisation administrative laisse encore une place à la rencontre... avec les financeurs	336
3.4.	La recherche identitaire soutenue de deux côtés : l'apparition de la référence à la psychanalyse comme ce qui distingue des maisons vertes	341
	<i>« L'approche maïeutique » versus « l'approche empathique »</i>	<i>344</i>
3.5.	Vers la construction du concept de lieu d'accueil enfant-parent (LAEP) et son inscription dans le domaine du « soutien à la parentalité »	348
	<i>Le concept plus incliné vers le soutien des parents, mais au risque de ne plus entendre la parole de l'enfant</i>	<i>349</i>
	<i>Conclusion de la troisième partie</i>	<i>355</i>

Quatrième partie : La vie et les destins du dispositif de la Maison Verte à Saint-Pétersbourg

	359
1.	Le temps de la création	359
1.1.	« Promouvoir le respect de l'enfant », l'idée qui met en route les professionnels russes ..	359
1.1.1.	Les idées humanistes de Françoise Dolto mises en résonance avec celles de Janusz Korczak	360
1.1.2.	L'accompagnement de l'expérience parentale des jeunes mères placées en orphelinat pendant leur propre enfance	364
1.2.	L'idée de la prévention en Russie	368

1.2.1. De l'idée du dépistage vers le remaniement de tout le champ de la prise en charge de l'enfant handicapé.....	368
1.2.2. L'idée de la Maison Verte entendue du côté intégratif	373
1.3. La socialisation et ses faces inédites : du collectivisme soviétique à la cohabitation des individualités	377
2. Deux modèles du travail enfants-parents inspirés de la psychanalyse qui marchent côte-à-côte	387
<i>La redécouverte de la psychanalyse par la Russie dès la pérestroïka</i>	<i>387</i>
2.1. Les Toddlers' groups et l'accueil des parents en difficulté	392
2.1.1. La création du concept par la Hampstead Clinique et l'influence magistrale d'Anna Freud	392
2.1.2. L'idée du groupe reflétée dans son fonctionnement.....	394
2.1.3. Les deux dispositifs exposés à l'accueil des mêmes groupes de population	399
2.2. <i>L'île Verte</i> dans l'océan de la vie saint-petersbourgeoise	407
2.2.1. <i>L'île Verte</i> réussit l'accueil des enfants « pas comme les autres »	407
<i>L'inclinaison de l'expérience vers l'intégration des enfants présentant des problèmes de développement.....</i>	<i>410</i>
2.2.2. L'idée du lieu d'accueil des enfants accompagnés de leurs parents « passe » dans le social	413
3. L'île Verte : le chemin à faire.....	425
3.1. Les énigmes de « l'équipe multidisciplinaire ».....	426
3.2. La question des règles surchargée de signification.....	444
3.3. L'anonymat comme synonyme d'un climat de confiance.....	466
3.4. La participation financière et ses ressorts cachés.....	474
3.5. La collégialité et le travail institutionnel – une longue découverte... jamais finie	483
<i>Conclusion de la quatrième partie.....</i>	<i>489</i>
Conclusion	493
Bibliographie.....	500

Introduction

Le questionnement qui a soutenu ce travail de recherche est né d'une expérience pratique. En octobre 1998, un groupe de professionnels, dont l'auteur a fait partie, a inauguré un lieu inspiré du *dispositif de la Maison Verte*¹ – *la Maison Verte de Saint-Pétersbourg*. L'idée de cette création est venue de Moscou où le premier lieu d'accueil russe, le *Portillon Vert*, avait vu le jour deux ans plus tôt, en 1996. Ainsi, armés du chapitre « Nous irons à la Maison Verte » de Françoise Dolto – sa première et unique traduction en russe à l'époque – et des transmissions des collègues moscovites, les accueillants du lieu saint-pétersbourgeois, qui sera rapidement rebaptisé *l'île Verte*, ont commencé à frayer leur propre chemin.

Malgré son trajet sinueux et les diverses « rééditions » dont elle avait déjà été l'objet², l'idée d'un lieu d'accueil pour les enfants et leurs parents est arrivée à Saint-Pétersbourg sans avoir rien perdu de sa force éclatante. L'approche novatrice a immédiatement trouvé un écho enthousiaste chez les jeunes professionnels pétersbourgeois qui rejetaient massivement les méthodes soviétiques d'éducation et de travail avec la famille, en cette période marquée par l'effondrement du régime communiste.

En se démarquant radicalement des valeurs et pratiques qu'ils avaient connues jusqu'alors, la conception d'un accueil attentionné de l'enfant a pu cristalliser beaucoup de leurs espoirs. Ainsi, à l'origine du projet saint-pétersbourgeois, il y avait la conviction qu'à travers le changement du système d'éducation des enfants, toute la société pourrait être renouvelée. Et dans cette optique, le *dispositif de la Maison Verte* pourrait être un outil concret pour la mise en place d'une nouvelle conception de l'enfant, respecté dans son individualité et dans son histoire, et d'une nouvelle conception du collectif comme espace où cet enfant *peut* trouver sa place, sans être étouffé dans la masse et dans le rythme de la vie collective.

¹ Dans les divers écrits au sujet de la Maison Verte, on trouve une grande variété dans l'emploi des majuscules dans son nom. Dans les citations, nous respectons le choix des auteurs. Nous faisons pourtant la distinction entre la Maison Verte de Paris et le dispositif d'accueil d'enfants et de parents qui porte son nom ; pour la souligner, nous avons recours à l'italique : la *Maison Verte* et le *dispositif de la Maison Verte*.

² La transmission dont l'équipe moscovite a bénéficié, est venue de l'équipe du *Cerf-Volant* de Genève.

De plus, pour les professionnels, le dispositif relevait d'un mode de travail complètement inconnu. L'arrivée de l'idée du lieu d'accueil allait de pair avec la découverte de pratiques inexistantes auparavant – le travail social et la prévention, l'écoute et le soutien thérapeutique, la psychanalyse. Au croisement d'approches diverses, le *dispositif de la Maison Verte* est devenu le messager, et même le symbole, des approches analytiques et humanistes. Investie de beaucoup d'attentes, l'idée du lieu d'accueil des enfants et des parents a ainsi été chargée de projections et est sans aucun doute devenue lieu d'investissement du désir.

Depuis la création du lieu d'accueil saint-pétersbourgeois, les résultats progressifs du cheminement de l'équipe parisienne – l'accueil ouvert à tous, la présence des parents dans le lieu, le travail en équipes de trois, l'anonymat, la participation financière, la ligne rouge etc. ; – ont été vus comme la « quintessence » des principes organisateurs de la *Maison Verte*, sortis du génie de Françoise Dolto. Déracinée de son histoire et de son contexte, l'image de la *Maison Verte* ne pouvait qu'être « mythologisée » et « schématisée ».

Ainsi considéré, le dispositif a pris l'aspect d'une révélation, d'une création *ex-nihilo*. Le manque d'informations sur la *Maison Verte* – ses origines, son élaboration, ses points de butée – n'a pu que déclencher des processus d'idéalisation, mâtinés de fascination et donnant lieu à une « concurrence » entre ce qui en constituerait les images les plus « justes ». Ceci ne pouvait qu'enfermer l'équipe dans une recherche stérile de ce qui « *devait* se passer dans ce lieu d'accueil » et dans le sentiment « qu'on ne l'avait *pas encore* saisi ». Par conséquent, l'équipe pétersbourgeoise s'est évertuée à appliquer à la lettre certains des aménagements élaborés à la *Maison Verte*, mais elle les chargeait de significations liées sûrement à ses propres représentations « locales ».

Construite ainsi, l'idée de l'accueil des familles et du travail en équipe pluridisciplinaire, sans conflits, dans une bonne entente et dans un enrichissement réciproque, se heurtait à la réalité de ce qui se passait au quotidien : les questions et les attitudes des parents interloquaient l'équipe, les divergences concernant « les objectifs du lieu » se creusaient, la communication avec les instances subventionnelles mettait en question les principes mêmes du dispositif.

De fait, plusieurs conceptions se sont opposées : l'une mettait l'accent sur l'écoute des parents, une autre sur les processus de socialisation des enfants et l'apprentissage des règles, une autre encore sur l'intégration des familles. Ces conceptions ont pris forme

progressivement, mais elles se sont radicalisées en réponse à la nécessité insistante de trouver un support financier : les subventions des fondations étrangères, renouvelables d'une année sur l'autre, avec des engagements à peine réalisables, ont rendu l'existence de *l'Île Verte* précaire. Porté par l'enthousiasme initial, le lieu d'accueil saint-pétersbourgeois a vite connu des épreuves : la baisse du nombre de jours de travail due au manque de financement, des locaux difficilement « adaptables » à l'accueil, des départs de membres l'équipe et des conflits internes.

Rien n'était donc simple dans cette réalisation qui a continué, cependant, à susciter l'intérêt des familles et des professionnels. A la fin de la deuxième année d'existence, il est apparu indispensable d'entrer en contact avec les accueillants de la *Maison Verte* pour trouver des solutions organisationnelles et des réponses aux problèmes qui pavaient le travail avec les familles. L'idée d'avoir un lien avec le lieu de *référence originare* paraissait vital : dans ce que l'équipe parisienne pouvait leur transmettre, les saint-pétersbourgeois espéraient trouver des réponses à leurs questions et, plus fondamentalement, avoir un espace pour réfléchir et analyser leur propre pratique qui cheminait, comme ils le sentaient, par essais et erreurs.

C'est ainsi que des liens ont commencé à être tissés, dès 2000, avec des accueillants de la *Maison Verte*. L'équipe de *l'Île Verte* a rapidement pu bénéficier de l'aide de collègues français qui sont venus à Saint-Pétersbourg à plusieurs reprises. Le travail commun a fait découvrir à l'équipe russe des enjeux inconnus et insoupçonnés. Loin d'apporter des réponses toutes faites, il a encore opacifié le dispositif, mais dans un même mouvement, il l'a rendu plus riche : ce qui était jusqu'alors perçu comme des impasses a trouvé une épaisseur conceptuelle et la possibilité d'être travaillé.

C'est dans la continuité de ce travail que l'auteur de cette thèse est venue en France, initialement pour un mois de stage à la *Maison Verte*, en 2000, puis, pour un stage complet d'un an qui a débouché sur un travail de remplacement, en 2003-2004, dans ce lieu. Le dispositif, vu de l'intérieur, a montré une polyphonie qui n'avait rien de commun avec l'image figée que l'équipe saint-pétersbourgeoise s'était construite. Le lieu d'accueil parisien est apparu comme un lieu compliqué et complexe, avec une dynamique d'équipe forte, marquée par des positions divergentes. En somme, la *Maison Verte* a pris les couleurs de la vie avec toutes ses nuances.

L'étude de l'histoire s'est ainsi imposée à nous comme une nécessité pour saisir ces nuances : pour approcher différentes facettes du dispositif et pouvoir par la suite les transmettre aux collègues saint-petersbourgeois. Cependant, les deux tâches se sont progressivement compliquées, à mesure que la plongée dans l'expérience parisienne durait et que la connaissance du contexte s'élargissait. L'histoire de la *Maison Verte* est apparue comme quelque chose de très hétérogène : fruit de la rencontre de six personnes venues de champs professionnels différents, elle s'est révélée l'héritière non seulement de la problématique de ces champs divers mais encore des relations entre eux. De plus, si les contextes russe et français étaient radicalement différents, nous avons rapidement perçu que les différences n'étaient en réalité saisissables que « dans les détails ». Ce sont des « détails » et des « bricoles » qui « racontaient » l'essentiel de ce lieu d'accueil et non pas seulement ses « grands principes » ; car chacun d'eux convoquait en réalité tout un ensemble de références sociales, culturelles ou professionnelles.

Cette étude a de ce fait naturellement acquis la forme de « l'écoute » et de la collecte des positions qui soutenaient la polyphonie des voix qui racontaient cette expérience. Elle s'est en outre doublée, en suivant les fils multiples qui se sont noués dans cette création, de l'exploration du contexte historique et social. Parfois longue et laborieuse, cette exploration nous est pourtant apparue inévitable pour comprendre les enjeux qui étaient derrière certains choix – délibérés ou par défaut – de chacun des fondateurs et de l'équipe de la *Maison Verte*. Ce sont ces choix qui ont prédéterminé, entre autres, les voies de la transmission de l'expérience : la décision de privilégier la transmission « par essaimage » – par la voie « orale » et celle de la « rencontre » – ou la tentative échouée et abandonnée par l'équipe d'écrire une histoire commune du lieu.

C'est sans doute ce qui explique que l'histoire de la création de la *Maison Verte* et de son cheminement institutionnel soit longtemps restée inconnue en France – ce qui semble étonnant si l'on considère la grande reconnaissance que l'expérience de la *Maison Verte* a pu trouver chez les familles, chez les professionnels et même auprès des pouvoirs publics. La version « médiatique » du lieu, portée en grande partie par la voix de Françoise Dolto, peut donner l'impression du parcours d'une équipe homogène soudée derrière elle. Pourtant, si dans ce cheminement, la prise de décision qui engageait la vie institutionnelle a souvent été tranchée par Françoise Dolto, elle n'a été ni dominée ni guidée par elle. La preuve la plus

parlante de cela est la grande et étonnante longévité des visions différentes qui ont pu perdurer à la *Maison Verte*. La publication du livre de Bernard This « *La Maison verte : créer des lieux d'accueil* » en 2007, et de l'article de Marie-Hélène Malandrin « *La psychanalyse/l'éducation, l'impossible nouage ?* » en 2009, en préface du livre qui réunit des textes de Françoise Dolto sur la *Maison Verte*, ont donné à voir la diversité des visions mais également des lectures différentes des événements factuels. Les deux histoires du lieu qui ressortent de ces pages sont difficilement réconciliables, voire contradictoires³.

Ainsi, l'étude approfondie du contexte a fait apparaître la grande diversité des questionnements dont chacun des fondateurs était porteur. Vu de loin et de l'extérieur, le parcours de l'équipe semble uniforme et avoir été guidé par le déploiement d'un désir collectif – constant et tenace – qui a fait bouger les « lignes » administratives. Pourtant, « ce désir », vécu de l'intérieur, était, apparemment, tout sauf « uniforme ». Des connaissances différentes, des approches disciplinaires diverses mais également des représentations, des expériences et des vécus fort dissemblables des personnes qui bâtissaient le projet, ont convoqué une réalité polymorphe et chargée de contradictions dans les débats de l'équipe.

Afin de les saisir, il nous a fallu aller parfois très loin dans l'étude des conjonctures historiques pour pouvoir comprendre certaines prises de position et l'état de tension qui les accompagnaient. Ce travail a fait apparaître que le groupe des fondateurs de la *Maison Verte* – Pierre Benoit, Françoise Dolto, Colette Langignon, Marie-Hélène Malandrin, Marie-Noëlle Rebois, Bernard This – était composé de personnes engagées, chacun pour sa cause, dans des espaces différents. La lecture des documents concernant la vie de l'équipe, balisée par un grand nombre de décisions, laisse percevoir une continuation des thèmes articulés par ailleurs par tel ou tel membre de l'équipe. Pourtant, les enjeux de disciplines entières transparaissaient derrière ces thèmes.

De plus, la vie d'équipe avec sa propre dynamique de groupe, et la bataille pour la pérennité de l'expérience ajoutaient inlassablement des nuances à cette réalité déjà très touffue. Passionnante et passionnelle, l'histoire de la *Maison Verte* nous a amené à cette question paradoxale : *la* Maison Verte existe-t-elle ? Ou est-ce seulement *une* maison verte ? N'est-ce

³ Notons qu'elles ont été publiées après la mort de Françoise Dolto en 1988, de Colette Langignon en 1992, de Pierre Benoit en 2001, et Marie-Noëlle Rebois en 2008.

pas uniquement le nom de ce qui n'existe que dans *des variations conceptuelles* portées par ceux qui ont réfléchi son expérience ? Le nom de cet espace « collectif » qui donnait lieu à des approches différentes du travail avec l'enfant et la famille, à condition qu'elles continuent à coexister, à se débattre, à se dialectiser ? Et dans de telles conditions, comment, de quel point de vue, est-il possible de présenter et transmettre *cette Maison Verte* ?

Dans **la première partie**, nous avons donc été amené à chercher, dans des constellations historiques, les origines des questions que les fondateurs se sont efforcés de résoudre par la création de ce nouveau dispositif de travail. Car c'est dans ces questions que s'enracinent, à nos yeux, les conceptions du lieu que chacun va élaborer au fur et à mesure de l'avancement de l'expérience. Si l'on étudie le parcours de chacun des protagonistes, cette élaboration se présente comme la suite logique des thèmes qu'il avait déjà repérés dans ses expériences antérieures. Cette attention au « contexte de chacun » nous a également aidé à comprendre les ressorts internes des arguments et des positions prises dans les débats d'équipe.

En même temps, si l'étude des contextes historiques et des expériences de chacun a quelque peu éclairci leurs positionnements respectifs quant aux objectifs du lieu d'accueil, elle n'a pas explicité comment toutes ces visions *ont pu coexister* et *s'élaborer* tout au long de l'existence de la *Maison Verte*. En effet, la question mérite d'être posée : ces conceptions différentes n'ont pas été « écartées » par les forces centrifuges de la vie collective, elles sont restées actuelles au sein du lieu sans être amalgamées ou homogénéisées pour autant. Quelle architecture institutionnelle peut assurer la coexistence des diversités tout en étant *viable* ? Quel procédé a permis de préserver l'acuité de la question de ce qui se passe dans le lieu, tout en refusant d'y apporter la réponse d'une définition arrêtée (sauf éventuellement par la négative) ?

A partir de cette étude historique, notre première hypothèse a surgi : ce qu'il y a d'innovant et de profondément ambitieux dans ce dispositif, c'est le *maintien en tension des différences au cœur de la construction d'un lieu qui rend possible leur coexistence*.

L'analyse de la création de *la Maison Verte*, nous a ainsi confronté à une nouvelle série de questions sur ce travail *institutionnel*. Ceci nous a amené à voir dans les aménagements trouvés par l'équipe ainsi que dans l'affrontement des positions divergentes des membres de l'équipe, des moments-clés d'un travail sur le dispositif ; visant à rendre possible de l'accueil et

de l'émergence des mouvements internes – inattendus et variés – à partir de la rencontre des familles tout autant que des accueillants.

C'est sur ces moments que nous avons choisi d'axer **la deuxième partie** de notre recherche afin de retracer comment les situations qui ont « questionné » l'équipe ont permis de « travailler » les idées initiales qui ont soutenu le démarrage du lieu. Tout particulièrement, c'est durant les premières années de son existence que cela a été le plus visible et le plus insistant. L'élaboration de l'équipe autour de deux grandes problématiques comme *la séparation* et *la socialisation*, posées dès l'ouverture du lieu, est présentée sous l'angle de la réflexion sur les *conditions institutionnelles* qui permettent de les aborder : les conditions qui tiennent compte de la complexité des liens mère-enfant et de la diversité des solutions subjectives que l'enfant trouve dans le tissage de ses premiers liens sociaux.

Comme matériel de travail, nous avons utilisé des écrits de membres de l'équipe, des entretiens que nous avons pu réaliser et des enregistrements des réunions d'équipe. Ces derniers sont devenus la base de citations importantes pour notre travail. Inconnus du grand public, ils sont au plus près, à notre avis, de la tonalité intense et prenante du travail de l'équipe⁴.

De cette partie a émergé notre deuxième hypothèse : *la Maison Verte* constitue une recherche *in situ* d'un *dispositif de travail* régi par une idée-phare : *l'émergence des questions (ou des situations qui révèlent le positionnement subjectif) est tributaire de l'architecture institutionnelle du lieu*. Autrement dit, *l'essence* de ce qui « se passe » et « peut se passer » à l'accueil dépend des conditions institutionnelles : ce sont elles qui délimitent le champ *du possible* pour les accueillants, dans ses modalités d'accueil, tout autant que pour l'enfant, dans son appel adressé aux adultes, mais également pour les parents, dans l'ouverture qu'ils peuvent y trouver.

En quelque sorte, le dispositif se trouve construit autour des points subversifs qui sont insolites pour le contexte institutionnel et social, et qui, en dérangeant, provoquent des réactions ou des ouvertures chez ceux qui y sont. Les aménagements concrets tentent d'installer non pas

⁴ Une dizaine de cassettes qui embrassent la période de 1983 à 1994 représentent une source précieuse qui témoigne du temps d'élaboration du dispositif. Ils se trouvent à l'Archive de la Maison Verte.

« une ligne de conduite » claire mais au contraire, une espèce de zone de « flou » qui nécessite une « pratique » du lieu singulière, sans signification donnée par avance.

Considéré sous cet angle, le cheminement de la *Maison Verte* nous est apparu comme une recherche de ces points subversifs qui étaient nécessairement en lien avec le contexte historique, social, discursif. Car leur « subversivité » ne provient que de ce décalage déconcertant par rapport à l'exercice des liens sociaux de l'époque. Le dispositif n'est donc qu'une trace vivante des situations qui ont suscité des réactions des familles et des accueillants, de leur analyse et leur conceptualisation.

Certainement, cette recherche avait quelque chose qui dépassait l'expérience d'une seule équipe, l'écho que la *Maison Verte* a trouvé auprès des professionnels en témoigne. Nombreux sont ceux qui y ont reconnu leur propre désir d'aménager le champ de la petite enfance, pas encore investi à l'époque, et de renouveler leurs méthodes de travail. Ouvrir un lieu similaire semblait ainsi logique.

Pourtant, interrogée sur les modalités de partage et de témoignage de son expérience, l'équipe de la *Maison Verte* refusait de communiquer ses statuts et était très réservée par rapport à la filiation directe, dans le but de soutenir l'idée que chaque équipe devait « inventer » son propre lieu. Un pari audacieux qui a vite montré ses écueils : l'apparition de l'idée du *Lieu d'Accueil Enfant-Parent* l'a dépassée totalement. Inspiré de l'expérience de la *Maison Verte*, ce nouveau concept se cherchait néanmoins souvent en opposition à celle-ci.

Dans **la troisième partie**, nous présentons ainsi la façon dont l'équipe de la *Maison Verte* a tenu sa position quant à la transmission (même si cela a généré des discussions constantes en interne et si une telle position constitue plutôt le « vecteur médian » que nous en avons déduit). Dans son étude, nous essayons de dessiner les positionnements de plusieurs acteurs de ce temps – des professionnels de la petite enfance, des fonctionnaires qui ont fait preuve d'un grand intérêt et d'une grande ouverture à cette expérience novatrice. Par l'entremise de responsables administratifs, ce projet innovant a en effet pu être soutenu et répandu assez rapidement, bien que les logiques de la « grande politique » et du *terrain* de son application se soient plus souvent affrontées que véritablement rencontrées.

Cette étude « contextualisée » de la *Maison Verte* a parallèlement rendue évidente la nécessité de contextualiser les questions et impasses auxquelles l'équipe saint-

pétersbourgeoise était confrontée. Avec ce prisme nouveau, l'écart entre les représentations qu'on y avait tirées des pages de F. Dolto et la réalité rencontrée, vécu si douloureusement par l'équipe russe, nous a semblé plus compréhensible. La replacer dans son contexte historique et social nous a aidé à la considérer comme singulière et unique, avec ses propres points de butée et l'analyse des situations « déconcertantes ». Sa présentation nous a en outre permis d'avancer dans l'analyse du mode de transmission choisi par l'équipe parisienne, dont l'équipe russe regrettait qu'il ne fournisse pas d'informations plus amples, et qui nous a montré ses raisons incontournables.

En effet, au fur et à mesure de l'étude, il nous est apparu que l'« échec » de l'équipe à écrire « l'histoire commune » de la *Maison Verte* n'était, en définitive, qu'une conséquence du positionnement que l'équipe a choisi (ou a été contrainte ?) de tenir.

L'étude des méandres de la transmission de l'idée, la variation des réactions des professionnels et du corps administratif nous ont fait logiquement nous questionner sur les enjeux sous-jacents. Certes, l'écho qu'elle a trouvé a résulté de rencontres, des enjeux historiques et des lignes de forces et d'influence dont le champ social est constitué. Cependant, la question de la transmission de dispositifs qui s'ajustent en continu au contexte – qui y sont intriqués tout en s'en écartant – pose plus généralement celle de la « transmissibilité » des cadres innovants.

La présentation de l'expérience saint-pétersbourgeoise nous a semblé utile dans cette situation. En nous appuyant sur de nombreuses notes d'équipe, des interventions d'accueillants et des écrits produits à des moments différents de cette histoire, nous avons essayé de décrire ce cheminement de *l'île Verte*, dans **la quatrième partie**. Notre présentation a poursuivi des lignes de réflexion développées par l'équipe de la *Maison Verte*, comme *la séparation* ou *la socialisation*, et a montré comment elles ont été entendues et développées dans le contexte russe par l'équipe saint-pétersbourgeoise.

Effectivement, si la transmission du dispositif de la *Maison Verte* n'a pas pu être un processus linéaire – tant du fait de la position de l'équipe que pour des raisons historiques – on peut s'interroger sur ce qui a permis que l'idée d'un tel lieu d'accueil parents-enfants traverse les frontières, et mette au travail toute une équipe de professionnels russes, pourtant confrontés à des problématiques bien différentes. De fait, malgré ce qui peut à première vue ressembler à

un échec, le lieu a bel et bien existé et fait son chemin, et il continue à habiter les esprits non seulement des professionnels mais de la population pétersbourgeoise.

Nous proposons alors cette hypothèse : ce qui a rendu possible l'investissement d'une équipe autour d'un projet de lieu d'accueil inspiré de la *Maison Verte*, c'est la nécessité d'identifier, dans son contexte particulier, ses propres points subversifs – les points à partir desquels un certain travail subjectif est rendu possible. D'avoir rencontré l'impossibilité d'appliquer à la lettre ce qui ressemblait aux règles organisatrices du lieu, et y butant de façon d'autant plus nette que le contexte culturel et historique les vidait de leur sens (à titre d'exemple, l'anonymat ne pouvait avoir, dans la Russie post-soviétique, la même valeur ou le même sens qu'en France), l'équipe pétersbourgeoise a été mise au travail.

Ce détour par la Russie, s'il ne nous permet pas d'extraire l'essence de la *Maison Verte*, nous permet ainsi peut-être de nous approcher un peu plus de ce qui s'y joue. Mais surtout, le trajet que nous avons entrepris par notre étude, a ainsi fait émerger la question principale : est-il possible de faire l'économie de l'expérience ? Est-il possible de raccourcir le trajet d'appréhension d'une idée compliquée et complexe qui tente de saisir le vif d'un travail avec l'humain ? Comment un dispositif qui résulte ainsi du cheminement particulier d'une équipe, avec sa propre histoire, insérée dans des constellations historiques et sociales particulières, peut-il être une inspiration ou un exemple pour d'autres équipes ? Ce cheminement donne-t-il des précisions supplémentaires pouvant aider les autres accueillants ?

En définitive, ces interrogations, quoique parties de l'étude historique au microscope d'une expérience singulière, peuvent ouvrir un champ de réflexion qui la dépasse largement. Car l'inclusion étroite d'une réalisation dans un contexte avec des influences réciproques, les voies nécessairement sinueuses et contradictoires de la transmission de ce qui, par essence, veut échapper à la formalisation simplificatrice, cela concerne, et de façon très actuelle, bien d'autres domaines (citons en vrac : l'épineuse question de la formation des psychanalystes, et plus généralement de l'institutionnalisation de la psychanalyse, suscitant d'incessants débats dans toutes les écoles et les sociétés psychanalytiques ; la dilution, voire le dévoiement, des concepts de la psychothérapie institutionnelle dans les pratiques psychiatriques actuelles, concepts sortis de la praxis qui les a fait naître et est censée les maintenir en travail ; l'appropriation sauvage des idées de Françoise Dolto réduites aux recettes et aux caricatures de la pensée auxquelles on fait des procès aujourd'hui ; la réglementation administrative des

cadres innovants de travail avec les enfants et les parents qui tournent au « procédé d'accompagnement de la parentalité » et bien d'autres).

Quel dispositif – et même quel corpus, tout huilé soit-il, peut prétendre échapper au temps qui passe et être dispensé de remettre ses ressorts en question ? Comment une éthique peut-elle s'incarner dans le fonctionnement bien concret d'un lieu qui veut être souple, ouvert et « désirant » pour ceux qui y viennent et pour ceux qui y travaillent ? Comment transmettre quelque chose qui, tout en étant un dispositif (le mot même sonne comme quelque chose de conceptualisable), est si intimement lié à des contingences : les personnes impliquées avec leur histoire, leur désir, le contexte historique ; et même peut-être le fait d'être une innovation et donc d'être en tension avec *ce même contexte* ?

Première partie : Ecrire une histoire à plusieurs et en contexte

Selon Françoise Dolto, la *Maison Verte* a été nommée par les enfants :

« Ce sont les enfants, raconte-elle à Alain et Colette Manier en 1988, qui l’ont appelée ainsi ! Tout à fait par hasard. D’ailleurs, ce n’est pas écrit sur nos statuts. Ce qui est inscrit sur nos statuts, c’est : “ Petite Enfance et Parentalité ”. Les enfants ont d’abord appelé ce lieu – qui était une boutique peinte en bleu, bleu Nil – “ Aballon ”, “ Ayeau ”. Certains enfants disaient : “ On va à Ballon ” parce qu’il y avait des ballons rouges à la fenêtre, ou “ à Yeau ” parce qu’il y avait de l’eau pour jouer, ou “ à là-bas ”. Enfin, chaque mère avait un nom à elle pour dire ce lieu parce que “ Petite Enfance et Parentalité ”, ce n’était pas dicible ! Donc, c’était la “ Boutique ”. Les enfants l’ont alors appelée la “ Boutique verte ” alors qu’elle était bleue en réalité, mais eux disaient verte »⁵.

Pour sa part, Bernard This, dans son livre « *La Maison verte : créer des lieux d’accueil* », écrit trente ans après la fondation :

« Comment, de la place Saint-Charles à la Maison Verte, allions-nous nommer ce lieu, cette ancienne imprimerie où nous allions inscrire nos espoirs d’un monde plus accueillant ? “ Place Saint-Charles ”, comme on en avait déjà pris l’habitude ? L’ensemble de l’équipe refusait de lui attribuer le nom d’un saint et cherchait plutôt à comprendre comment les enfants voulaient l’appeler ! “ La boutique ” - Tique-tique ? Ou encore “ Aïo, a-eau ”, comme disaient les enfants qui voulaient y jouer “ à l’eau ” ? Pour l’ouverture, Marie-Noëlle Rebois avait fait repeindre la façade, et si la moitié des visiteurs la voyait bleu canard, nombreux étaient ceux qui estimaient qu’elle était peinte en vert. Déjà, certains enfants évoquaient “ *la maison verte* ! ” où ils aimaient aller ! Ils la réclamaient à leurs parents, ayant entendu dire que la “ *maison était ouverte* ”. Etait-elle verte ou était-elle ouverte ? Nous verrons, dix années plus tard, que l’une appelait l’autre, et combien d’autres, un peu partout en France, qui continueront de s’ouvrir ! Ce fut donc la « Maison Verte », à partir de ce jeu de mots des enfants, *Witz* freudien exprimant la dynamique de l’inconscient ! Et c’est ainsi que le premier nom de “ place Saint-Charles ” fut supprimé au bénéfice de cette couleur qu’aimait Françoise Dolto, la couleur de sa poupée

⁵ Françoise Dolto, *Autoportrait d’une psychanalyste. 1934 – 1988*. Texte mis au point par Alain et Colette Manier, Editions Seuil, 1989, pp. 192-193.

Marguerite, la couleur de la verte Irlande de sa nourrice, la couleur de l'espérance et de la croissance du monde végétal »⁶.

Marie-Hélène Malandrin, quant à elle, considère que la *Maison Verte* a été nommée par un « baptiste » :

« Dans les premiers mois de la Maison verte venait un petit garçon très moteur qui renversait tout sur son passage, particulièrement sa petite sœur de huit mois. Quand nous intervenions pour l'arrêter dans ses débordements, il se roulait par terre, ses globes oculaires tournaient dans tous les sens, et il partait dans une colère épouvantable, fatigante pour lui et pour les adultes qui essayaient de le canaliser. Sa maman, une jeune femme très douce, était absolument épuisée par les débordements de son fils qui avait, disait-elle, très mal supporté l'arrivée de sa petite sœur. Un après-midi où il avait poussé beaucoup d'enfants, et où nous étions intervenus de nombreuses fois, j'ai pensé nécessaire de le sortir de ce mouvement perpétuel dans lequel il nous enfermait : attaque, interdit, colère. Je lui ai donné un marteau, en lui proposant d'aller taper sur des objets la colère qu'il avait dans ses mains. Il s'est approché de la maison en bois qui se trouvait à ce moment-là au milieu de la pièce d'accueil, il a levé son marteau vers le toit, mais son geste est resté inachevé, comme frappé d'inhibition. Il est ensuite sorti sur la place devant la boutique, et il a décheté pendant au moins une heure les feuilles tombées des arbres. Puis il est revenu, plus calme, jouer à l'intérieur. Au moment de partir, un collègue s'est penché pour lui dire au revoir, et l'enfant lui a violemment tiré la barbe. Très fâché, ce collègue lui a dit : " Non ! Je t'interdis de me tirer la barbe. " Le petit garçon s'est alors tourné vers sa mère et lui a demandé : " Comment elle s'appelle cette maison-là ? " Puis, il a ajouté : " Comment elle s'appelle notre maison ? " et ensuite il est parti. Dans la semaine, il a dit et redit à sa mère : " Je voudrais aller à la maison... à la maison... à la maison... à la Maison... verte. " Quand la maman a raconté cette demande de l'enfant, les mères se sont saisies de ce nom, et il a circulé entre elles immédiatement»⁷.

Maxime du Crest, premier président de l'Association Petite Enfance et Parentalité (APEP), se souvient que le store banne récupéré au Crédit Agricole, son ancien lieu de travail, était vert –

⁶ Bernard This, *La Maison verte : créer des lieux d'accueil*, Editions Belin, 2007, p. 48.

⁷ Marie-Hélène Malandrin, « Education/psychanalyse, l'impossible nouage ? » In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*. Edition présentée par Marie-Hélène Malandrin, en collaboration avec Claude Schauder, Editions Gallimard, 2009, p. 39.

la couleur de cette banque à cette époque. La jeune association avait peu de moyens, ce qui signifiait qu'il fallait « bricoler » pour trouver des solutions :

« Nous étions très contents, Marie-Noëlle Rebois et moi, de cette trouvaille et nous avons donné ce nom “ la Maison Verte ” à cette boutique. Avec ce store vert qui servait également comme abri pour les poussettes pendant le temps de pluie, elle était vue de loin »⁸ .

Quatre reflets du moment symbolique de nomination du lieu, quatre témoignages des événements vécus, quatre interprétations d'une histoire. Mais justement, cette histoire, était-elle *une* ? Les récits racontés par plusieurs voix forment-ils pour autant le même espace d'inscription ? Métaphoriquement, les verbes employés sont-ils conjugués au même temps du passé ? Ainsi, les récits de Françoise Dolto et Bernard This sont proches, mais subtilement différents. Les propos de Bernard This, utilisant presque les mêmes mots, se concluent par l'histoire personnelle de F. Dolto. Une trouvaille d'enfants se dissout dans des détails biographiques qui font surgir l'image d'un personnage qui englobe tout. Cela instaure une légère ambiguïté, est-ce l'histoire de F. Dolto dans la *Maison Verte* où est-ce *la Maison Verte* dans l'histoire de F. Dolto ? En tout cas les deux semblent, pour Bernard This, intrinsèquement assemblées. De la même façon, la précision de la couleur du store qui s'est imprimée dans la mémoire du premier président de l'APEP Maxime du Crest, évoque l'aspect matériel et pratique du projet novateur qu'il fut chargé de mettre sur pied.

Il est certain que le travail de mémoire témoigne d'un travail psychique très complexe. Les représentations, les idées, les signifiants-maîtres priment sur l'expérience et la transforment dans une écriture subjective, dont la grammaire est, en grande partie, inconsciente. Cette écriture est indissociable du tri, de l'oubli, du déplacement constitutifs de la création de sens. L'écriture d'une histoire est toujours une reconstruction subjective. L'événement de nomination de la *Maison Verte*, les souvenirs de quatre personnes nous tracent quatre lignes qui ne se croisent qu'à un seul point : le nom de « La Maison Verte ». Le reste nous éclaire plutôt sur la façon dont cet événement a été vécu, ce qu'il a représenté pour chacun et où il s'est trouvé inscrit. Ce moment de nomination condense et problématise l'écriture d'une histoire collective. Car le travail dans les archives, la lecture des documents et des textes, le dépouillement des témoignages et des récits nous ont montré une chose : elle est faite des

⁸ Maxime du Crest, entretien du 27 mai 2010.

récits qui réfractent sans cesse durant les trente ans de la *Maison Verte*. Ils se reflètent, ils se croisent, ils se décroisent et, le plus souvent, ils se déploient en parallèle.

De plus, si les documents nous montrent des moments de discussions ouvertes, des accords et des affrontements de positions, ils ne nous permettent pas d'entendre les absences de discussion, les divergences organisationnelles jamais déclarées ouvertement, voire les non-dits dont nous ne pouvons repérer l'existence que dans l'après-coup, à travers les traces, les trous qui ont été laissés dans le tissu relationnel. Bien évidemment, la vie de la *Maison Verte* est balisée par un certain nombre de prises de position, mais elle est également marquée par les mal-entendus et les mal-dits, comme toute autre institution qui reste en vie et qui poursuit le cours de sa création institutionnelle.

Dans cette situation, l'attention au *questionnement* dont chacun était porteur nous a semblé plus informative pour pouvoir approcher ce temps et y trouver les éléments qui ont déterminé les prises de position des fondateurs du lieu. Chacun est venu avec son bagage conceptuel, mais aussi avec ses représentations héritées de son milieu, de son expérience et de son cheminement personnel. Fortement impliqués dans l'histoire de leur propre champ professionnel, les fondateurs furent imprégnés de leurs enjeux, de leurs intérêts et de leurs concepts. Pourtant, ces champs ont traversé leur propre histoire, avec des figures emblématiques, des idées-maîtresses, des systèmes de pensées, des concepts et des découvertes.

En effet, cette création a eu lieu à un moment précis de l'histoire de la France, qui a accumulé nombre d'idées développées plusieurs décennies auparavant, et qui ont marqué toute une génération de professionnels. L'innovation du travail avec les enfants – éducatif et social – tout autant que la pratique psychanalytique, avait balisé de certains jalons l'évolution de chacun : des moments de tensions, des luttes pour la reconnaissance sociale, la professionnalisation, les relations avec d'autres disciplines souvent conflictuelles. En même temps, aucun de ces mouvements n'a pu engendrer, à lui seul et à partir de sa propre logique interne, l'idée d'un dispositif d'accueil. Il y a fallu la rencontre de ces personnes, habitées par leur intérêt pour ce lieu, à la croisée de leurs désirs et de leur contexte propre.

Certes, l'histoire tissée de mille fils est beaucoup plus complexe et les interférences des champs sont beaucoup plus fines que nous ne pourrions les présenter. Nous nous sommes

arrêtés plus précisément sur certains moments où les protagonistes ont été personnellement impliqués et d'où ils pouvaient tirer le corps de leurs représentations et élaborer les visées qu'ils vont chercher à atteindre dans la création de la *Maison Verte*.

Il nous est devenu nécessaire d'essayer de conjuguer les deux : de restituer le parcours de chacun, avec ses propres points d'investissement, et les enjeux principaux du milieu professionnel. Cela nous a demandé parfois de toucher à des grands moments d'histoire et, en même temps, de tenter de schématiser des questions qui ont, elles-aussi, plusieurs dimensions.

De fait, notre présentation a été ordonnée par deux grandes lignes qui sont essentielles, à notre avis, pour le *dispositif de la Maison Verte* : le déploiement de *la psychanalyse* dans les champs adjacents à son utilisation classique dans le cabinet de l'analyste, d'une part ; l'élaboration des pratiques « du milieu » qui ont développé la notion du *travail au quotidien*, devenue si importante pour de nombreux espaces professionnels, d'autre part.

En poursuivant ces deux lignes, nous avons été amené à laisser de côté des mouvements historiques qui ont également eu un impact sur l'élaboration de l'idée de la *Maison Verte* (la naissance de l'idée de prévention en France, par exemple), ou encore à passer sous silence bon nombre d'idées majeures de nos protagonistes. Cela étant, nous avons choisi de présenter le parcours de Françoise Dolto sous l'angle du développement de l'idée de la psychanalyse dans le champ institutionnel (la création des CMPP où les psychanalystes ont joué un rôle décisif) et d'une partie du cheminement intellectuel qui l'a conduite vers le désir de s'engager dans un travail dans la « cité ». De même pour les présentations de Colette Langignon, Marie-Hélène Malandrin et Marie-Noëlle Rebois : nous avons mis l'accent sur les aspects de leurs expériences professionnelle et personnelle qui les ont amenées à la création d'un nouveau lieu destiné aux enfants et aux parents. En même temps, nous avons pris soin de discerner derrière leur figure les enjeux des champs disciplinaires et des pratiques concrètes où elles se sont trouvées impliquées.

1. La Maison Verte accueille en premier lieu les mondes, les enjeux, les engagements de ceux qui l'ont portée

Au début, il y a eu une rencontre. Six personnes se sont rencontrées par hasard et par la nécessité qu'elles avaient de réaliser un projet pour les tout-petits et leurs parents. Cette nécessité était inscrite dans l'époque – les années 1970 –, dans les conditions de vie modernes des jeunes couples dans les grandes villes, où ils se heurtaient aux difficultés de l'éducation de leurs enfants. Certes, parmi ces six fondateurs ; certains avaient été personnellement mobilisés par l'expérience parentale, mais c'est surtout de leur pratique professionnelle qu'ils tiraient la conviction que ces difficultés avaient un caractère universel. La similitude des préoccupations, la croisée des approches et la quête de nouveaux modes de travail avaient trouvé un écho dans les têtes de ces six personnes qui ont accepté de se rencontrer, de s'écouter et de réunir leurs efforts pour une réalisation possible de *ce qu'il fallait encore élaborer*. Pour le faire, les trois associations représentées par ces personnes ont été mises en contact : le Centre Etienne-Marcel, le Carrefour Chrétien Culturel de Beaugrenelle (C3B) et la Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence de Paris. Le fait que derrière ces personnes il y ait eu des institutions, avec leurs cadres institutionnels et leurs objectifs distincts les uns des autres, est devenu une source de difficultés pour l'élaboration du projet. C'était en même temps une source de richesse rendant impérieuse la nécessité d'une dialectique.

Le groupe du Centre Etienne-Marcel qui s'est lancé dans « l'aventure de la Maison Verte » comptait Pierre Benoit, Françoise Dolto, Collette Langignon et Bernard This. Il s'agissait de professionnels qui travaillaient ensemble depuis des années, certains – F. Dolto, P. Benoit, B. This – étaient des compagnons de route dans la même institution psychanalytique, et partageaient des liens d'amitié⁹.

⁹ Par ailleurs, Françoise Dolto a été la première analyste de Pierre Benoit (il a fait ensuite plusieurs tranches d'analyse avec Robert Gessain, René Laforgue, Serge Leclair). Pierre Benoit et Bernard This ont fait partie d'un cartel qui, pendant plus que 20 ans, réunissait Xavier et Bernadette Audouard, Jean-David et Nelba Nasio, Claude et Bernard This, Pierre et Marie-Charlette Benoit.

1.1. Pierre Benoit, médecin et psychanalyste

Pierre Benoit, pédiatre de formation, est venu à la psychanalyse par le biais de la médecine. Comme d'autres praticiens, il s'est vite montré sensible au message de S. Freud qui constituait une véritable ouverture pour leur clinique, notamment face à certaines maladies somatiques dont l'étiologie les questionnait, ou aux guérisons qui demeuraient étonnantes et inexplicables du point de vue du paradigme classique. L'histoire personnelle de Pierre Benoit (sa traversée d'« une drôle de maladie »¹⁰), ainsi que les nombreuses séquences cliniques¹¹ qu'il a recensées, donnent l'image d'une personne profondément intriguée par l'énigme des relations médecin-patient et de l'impact du transfert dans ces relations. Ces deux sujets sont devenus le fil rouge de ses réflexions tout au long de sa vie intellectuelle.

Ce n'est pas par hasard qu'il s'est trouvé aussitôt saisi par la pratique des groupes Balint. En tant qu'un de ses pionniers et un des plus fidèles, il la considérait comme authentiquement analytique : pour Pierre Benoit, la démarche balintienne révélait dans la maladie une mobilisation « des organisations fantasmatiques les plus archaïques » et elle considérait l'appel au médecin comme une mise en mouvement des processus inconscients¹². La possibilité de donner « la parole » aux médecins plutôt que de « leur “expliquer” les relations qui existent entre le psychisme et le corps », cette possibilité semblait cruciale à Pierre Benoit : il a été le leader des groupes Balint pendant de longues années, cherchant à faire une liaison *effective* entre la médecine et la psychanalyse. De plus, le fait de conjuguer les deux – les groupes Balint et la psychanalyse – lui semblait une opportunité de tenir en tension des questions qui émanaient de deux pratiques :

« La pratique des groupes Balint, dit-il en 1970 lors des Journées Balint à Paris, m'a permis de devenir analyste, alors que j'avais jusqu'alors une pratique de pédiatre et de “médecin de famille”. Ainsi j'ai commencé d'exercer la psychanalyse il y a un peu plus de dix ans, en même

¹⁰ Pierre Benoit, *Chroniques médicales d'un psychanalyste, Médecine et psychanalyse*, Editions Rivages, 1988, pp. 13-40.

¹¹ Plusieurs séquences cliniques figurent en appui de ses avancées théoriques. Cf. : Pierre Benoit, « L'histoire d'une petite Eva et son “fulgurant éclair d'humanité” » In : *Chroniques médicales d'un psychanalyste, Médecine et psychanalyse*, pp. 41-61.

¹² Pierre Benoit, « De la démarche balintienne auprès des médecins à la technique des psychanalystes lacaniens » (1971) In : Pierre Benoit, *Le corps et la peine des hommes*, L'Harmattan, 2004, p. 62.

temps que débutait ma pratique de leader de groupes. L'expérience de leader n'a pas influencé ma pratique de la cure. Ce qui me motive, c'est une recherche au niveau doctrinal. Aujourd'hui, *entre la médecine, d'un côté, et la psychanalyse de l'autre, aucune doctrine* ne permet de rendre compte de certains faits cliniques ou de traduire les changements éprouvés dans leur pratique par les médecins balintiens. Face à ce flou, un travail d'élaboration s'impose »¹³.

Ce travail a pris, chez Pierre Benoit, la forme d'une recherche insistante de nouveaux concepts aptes à saisir la globalité de la démarche. Car, en parallèle de la pratique des groupes, Pierre Benoit s'est montré critique vis-à-vis de l'armature théorique de Michael Balint : il refusait le concept du « défaut fondamental » qui nécessiterait la « réparation », selon la terminologie de Balint, tout autant que l'idée du « médecin-remède »¹⁴. C'est dans la théorie lacanienne que Pierre Benoit a trouvé l'inspiration et la rigueur qu'il cherchait : selon ses mots, elle lui a permis de transformer « le malaise du magicien malgré lui », qu'il éprouvait devant les guérisons subites, en un effort de théorisation qui le guidera dans toutes ses recherches¹⁵. Il a rejoint l'École freudienne de Paris (EFP) dès sa création et a participé à son travail comme Analyste Praticien de l'École. En 1974, il a initié un séminaire à l'EFP qui a duré plusieurs années¹⁶ et, surtout, il a créé son propre cercle d'interlocuteurs avec lesquels il a poursuivi ses lignes de pensée.

Son intention de greffer le questionnement analytique sur le paradigme médical (entre autres, il a abordé les questions de la souffrance et de la guérison, et celle de la vérité en médecine et en psychanalyse) a pris chez lui la forme d'un désir de fonder une nouvelle *épistémologie médicale*. Ainsi, ce projet a fait l'objet d'une élaboration dans plusieurs articles, mais surtout dans de nombreuses conférences¹⁷. Tout en reconnaissant l'existence d'une coupure épistémologique entre la médecine et la psychanalyse, il était persuadé qu'au fond les savoirs

¹³ L'intervention de Pierre Benoit aux Journée Balint, avril 1970, cité par Jean Perroy dans « De l'origine du transfert ou la question de l'humain » In : Pierre Benoit, *Le corps et la peine des hommes*, pp. 12-13.

¹⁴ Pierre Benoit, « La panacée. L'essai sur l'effet placebo » (1984) In : *Le corps et la peine des hommes*, pp. 146-147.

¹⁵ Pierre Benoit, « De la démarche balintienne auprès des médecins à la technique des psychanalystes lacaniens » (1971) In : *Le corps et la peine des hommes*, p. 66.

¹⁶ Jean Perroy, *op.cit.*, p. 16.

¹⁷ Éparpillés dans des publications diverses, ces articles n'ont été rassemblés qu'après sa mort en 2001, par son collègue et ami Jean Perroy, dans un ouvrage intitulé « *Le corps et la peine des hommes* » (2004).

analytiques peuvent « humaniser la médecine », en ce sens qu’elles permettent de « reconnaître l’homme, non seulement dans sa personne, mais au sein même de sa maladie, au sein même du fonctionnement de son corps ». En s’appuyant sur la psychanalyse, ajoutait-il, cette nouvelle médecine « sera d’autant plus humaine qu’elle ne devra rien à l’humanisme »¹⁸.

A-t-il été saisi par le mouvement que Françoise Dolto a explicité dans sa thèse « *Psychanalyse et pédiatrie* », consistant à « appliquer la psychanalyse à la médecine d’enfants »¹⁹ ? Et de ce fait, ces deux praticiens n’éprouvaient-ils pas une certaine correspondance malgré leurs cheminements conceptuels tout à fait différents ? En tout cas, la question de l’utilisation des savoirs analytiques dans d’autres domaines que la cure analytique nous intéresse tout particulièrement, par rapport à la place de la psychanalyse et à son mode de présence au sein de la *Maison Verte*. Dès le début de l’existence de la *Maison Verte* cette question a en effet suscité un échange vif, avec des prises de positions clairement distinctes entre Pierre Benoit, Françoise Dolto, Marie-Hélène Malandrin et Bernard This. Nous allons les présenter plus tard.

Le travail à l’intersection de la médecine et de la psychanalyse amène Pierre Benoit vers le deuxième sujet devenu dominant dans ses réflexions : la question du transfert. Ce qu’il rejette chez Balint – notamment l’idée que l’objet du transfert est la personne du médecin – trouve chez lui une élaboration ultérieure.

« En réalité, dit-il en 1985, l’objet du transfert qui anime toujours la scène médicale n’est relatif ni aux praticiens ni aux objets si massivement concrets que manie la médecine d’aujourd’hui, tant pour diagnostiquer que pour traiter. En médecine, le transfert renvoie à l’archaïque des premiers linéaments de l’expérience hominisante. Tant dans l’ontogenèse que dans la phylogenèse, et son objet n’a pas plus de réalité que dans la réalité psychique des hommes. Tous les hommes, les médecins comme les malades qu’ils soignent »²⁰.

C’est en se penchant sur la question de l’objet-remède, du dispositif de soins chez le médecin, de l’effet placebo-nocebo, qu’il avance dans l’exploration de la nature du transfert. Cette étude

¹⁸ Pierre Benoit, « Une biologie humaine non vétérinaire est-elle concevable ? » (1985) In : *Le corps et la peine des hommes*, p. 230.

¹⁹ Françoise Dolto, Elisabeth Roudinesco, « Des jalons pour une histoire. Entretien » In : *Quelques pas sur le chemin de Françoise Dolto*, Editions du Seuil, 1988, p. 17.

²⁰ Pierre Benoit, « Une biologie humaine non vétérinaire est-elle concevable ? » (1985) In : *Le corps et la peine des hommes*, p. 233.

mène Pierre Benoit vers les couches les plus archaïques de l'expérience du sujet : « pour les humains que nous sommes, la relation aux autres, à tous les autres, n'est en réalité que le support, toujours transférentiel, de notre relation aux formes objectales archaïques » où « la relation aux objets les plus profondément marqués du sémantisme archaïque » donne un cadre à l'« avènement subjectif »²¹. Il se tourne, alors, vers les moments primaires de la structuration des rapports de l'être humain au monde.

En creusant le sujet, Pierre Benoit retrouve le monde dans sa totalité. Il aperçoit ce monde comme traversé par les phénomènes langagiers qui « relient l'intérieur même des êtres à l'ensemble du monde »²² : le monde est structuré comme un langage, affirme-t-il en reprenant la thèse lacanienne, mais, ajoute Pierre Benoit, le monde parle constamment *des* langages et il est rempli d'informations – du code ADN aux communications animales. Selon son idée, il y a un langage de la nature, dit « sans sujet », et un langage parlé par les sujets. Le petit homme « sémantise spécifiquement le réel et ce très tôt, bien avant de se retrouver pris dans l'imaginaire spéculaire qui le fera quitter, si j'ose dire, son monde pour entrer dans le nôtre »²³. Et c'est cette expérience qui se reflèterait, selon lui, dans les relations transférentielles et dans *le médical* « fonctionnant en tant qu'objet qui vient attester de l'enracinement de l'homme dans son archaïque fondateur »²⁴.

Derrière ses réflexions, l'influence de l'enseignement de Jacques Lacan est palpable. Néanmoins, il semble que Pierre Benoit ait été saisi non pas tant par les concepts lacaniens que par le champ de questionnement ouvert par ce dernier, notamment, l'ascendance de la fonction symbolique sur le corps humain. Inlassablement, Pierre Benoit forge ses propres concepts afin de définir cette fonction : ainsi, « le flux sémantique primaire », « l'animation informatique permanente », « les connexions biologiques du langage », « les structures génératives de l'humain » prennent forme sous sa plume et dessinent l'univers où le primat du sémantisme est incontestable.

²¹ *Ibid.*, p. 238.

²² Pierre Benoit, « Structures génératives de l'humain et flux sémantique primaire » (1985) In : *Le corps et la peine des hommes*, p. 172.

²³ *Ibid.*, p. 177.

²⁴ *Ibid.*

Le transfert est ainsi pour Pierre Benoit un phénomène qui renvoie à « la prise du réel dans le sémantique primaire humanisant et à la problématique objectale qui spécifie en tant qu'un humain »²⁵. Les relations qui se nouent entre médecin et patient font appel à une des parties les plus archaïques du sujet, mais elles ne vont jamais jusqu'à « l'extrême dépouillement du montage subjectif que réalise la cure type ». La pratique analytique, pour sa part, cherche à révéler, chez le sujet, la relation métapsychologique à « l'objet inconscient » tandis qu'il tend à être éclipsé par « le médical en tant qu'objet » dans le cadre de la médecine. L'objet inconscient est alors défini comme « le support même du mariage indissoluble de l'organisme humain et du langage qui fait notre corps représenté, sexué et mortel et fonde l'ordre même de l'objet »²⁶. Ainsi le transfert engagé dans l'analyse est une forme spécifique, originale et originelle même du transfert, mais il se trouve « hétérogène à toute autre forme de transfert peu ou prou "social" »²⁷.

Ce travail constant sur la question du transfert aiguille l'attention de Pierre Benoit vers l'analyse des processus institutionnels. En 1967, au moment de la discussion des propositions de J. Lacan du 9 octobre 1967 sur la procédure de la passe et la structure institutionnelle de l'Ecole, Pierre Benoit réagit avec un texte où il pose le problème du statut de J. Lacan – l'analyste, maître, fondateur et directeur – « sa fonction irrémédiablement hiérarchique et administrative de directeur qui contredit celle, fondatrice de son enseignement, et abâtardit la portée des actes qui en sont partie intégrante »²⁸. Au moment de la dissolution de l'Ecole, Pierre Benoit est parmi ceux qui refusent de voter la dissolution, en faisant appel à des procédures judiciaires. La période troublante qui suivra la dissolution, donnera l'occasion à Pierre Benoit de réfléchir aux questions du « transfert de travail », de la dissolution du transfert analytique, du transfert dans les institutions analytiques.

La *Maison Verte* sera un des lieux où cette réflexion sera poursuivie ; membre du groupe d'Etienne-Marcel, Pierre Benoit considère le lieu d'accueil comme un espace où la

²⁵ Pierre Benoit, « Une biologie humaine non vétérinaire est-elle concevable ? » (1985) In : *Le corps et la peine des hommes*, p. 235.

²⁶ Pierre Benoit, « Questions pour le colloque » (1982) In : *Le corps et la peine des hommes*, p. 418.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Pierre Benoit, « Opinion d'un sans-grade » (1967) In : *Le corps et la peine des hommes*, p. 379.

psychanalyse trouve une nouvelle articulation. En dehors de la pratique classique de la cure, elle est présente comme ce qui ouvre le champ d'un questionnement subjectif. Le phénomène du transfert, selon Pierre Benoit, y joue un rôle essentiel et il le débattit pendant des réunions d'équipe, dans ses articles et dans ses prises de position tout au long de l'histoire du lieu d'accueil.

Ainsi, dans la période qui précédera l'ouverture, Pierre Benoit aura l'initiative de créer une deuxième association qui ne rassemblerait que des psychanalystes. Il lui semblera important de privilégier le groupe d'analystes comme un groupe porteur d'un transfert des usagers :

« *c'est d'abord* parce qu'on *sait* qu'il y a des psychanalystes dans un circuit social non thérapeutique que l'effet Maison Verte existe, défend-il en 1983, et pas par l'action que lesdits analystes y ont *personnellement* et à laquelle nous prêtons, peut-être à tort, une spécificité qu'elle n'a pas, étant donné le cadre où elle s'exerce (...) C'est cette présence imprécise – et à la limite impersonnelle – mais subtilement « officielle » de psychanalystes à la Maison Verte qui y fait naître un *transfert* qui, lui, est spécifique et auquel je pense qu'il faut rattacher l'effet auquel je propose de donner le nom du lieu²⁹ qui a permis qu'il se manifeste »³⁰.

Il plaidera pour le maintien d'un statut spécifique des psychanalystes au sein de l'équipe du lieu d'accueil, distinct de celui des personnes dites « d'accueil », afin de préserver cette source du transfert sur les psychanalystes. Cette position suscitera beaucoup de discussions dans l'équipe en 1983-1984, aboutissant à un profond remaniement institutionnel.

En 1988, il fera évoluer sa position, selon ses propres mots, en déplaçant le ressort du transfert des figures des psychanalystes à la psychanalyse. Cette évolution, semble-t-il, répète le mouvement conceptuel entrepris par Pierre Benoit auparavant : de l'affirmation que le médecin ne sert que d'écran et que l'objet véritable du transfert « est un objet et pas une personne »³¹ vers l'élaboration du « médical en tant qu'objet ». A la différence que, où le médical était, la psychanalyse advient.

²⁹ Pierre Benoit le nomme initialement comme « transfert sur la Maison Verte » et par la suite « transfert sur le lieu ».

³⁰ Pierre Benoit, « L'effet Maison Verte » (1983) In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Éditions Gallimard, 2009, p. 137. (Souligné par Pierre Benoit)

³¹ Pierre Benoit, « La panacée – Essai sur l'effet placebo » (1984) In : *Le corps et la peine des hommes*, p. 147.

Nous reviendrons à la position de Pierre Benoit concernant le transfert et la place de la psychanalyse dans le lieu au moment de présenter ces débats de l'équipe. Ce que nous pouvons déjà avancer, c'est que le lieu d'accueil constituera véritablement pour lui le terrain d'exploration de ce sujet, et que certains membres des équipes seront des interlocuteurs avec lesquels il poursuivra le développement de son intuition principale – que la *Maison Verte* développe une modalité de transfert particulier qui doit être un phénomène situé *entre* le transfert imaginaire, focalisé sur une personne, et le transfert sur le sujet-supposé-savoir qui est le ressort de la psychanalyse dans la société moderne.

Il est possible que la figure de Françoise Dolto, avec tous les processus d'admiration et d'opposition qu'elle suscitait à l'époque, lui ait inspiré cette lecture. Dans un de ses derniers textes, en 1989, Pierre Benoit se tourne vers la question de la foi chez S. Freud, O. Pfister, R. Laforge et F. Dolto, grâce à laquelle le dispositif de la *Maison Verte* trouve pour lui son « explication » :

« Il y a un lien logique qui relie la création de la Maison Verte à l'acte que posa Françoise Dolto en médiatisant son message. En même temps qu'elle mettait son charisme au service d'un appel au transfert de millions d'auditeurs, de téléspectateurs, La Maison Verte offrait à la société des humains d'aujourd'hui un lieu où le transfert s'avèrerait devoir être traité d'une façon radicalement neuve. Pour notre temps en tous cas. Le transfert « illimité » que, le voulant ou non, elle sollicitait, trouvait un lieu où il serait reçu. Et reçu sans limitation craintive ou frileuse, mais un transfert dont elle ne serait plus elle-même l'objet direct. Seulement, tout au plus, une équipe large, mouvante, diversifiée, voire le lieu lui-même, sa structure, sa loi. A la limite, l'objet du transfert, ayant traversé les personnes, devenant un objet social reflet de la foi de Françoise Dolto »³².

³² Pierre Benoit, « L'ordre du transfert éclaire-t-il celui de la foi ? Freud, Pfister, Laforge, F. Dolto » (1989) In : *Le corps et la peine des hommes*, p. 358.

1.2. Bernard This, l'accueil du couple parental autant que du nouveau-né

Si le parcours de Pierre Benoit témoigne de l'histoire du croisement entre les cercles médicaux et analytiques – avec la tentative de s'influencer mutuellement mais sans jamais perdre la spécificité de chacun –, le trajet de Bernard This, médecin psychiatre, présente un tout autre tracé. Il fait partie des médecins qui ont élaboré leur pensée *en tant que* psychanalystes et sont devenus des porte-paroles de la psychanalyse dans les milieux institutionnels ; l'extension de la psychanalyse en France lui a permis de conforter cette même place. , C'est dans le domaine obstétrical que Bernard This a commencé « sa bataille » afin de changer *l'esprit même* des maternités.

Bernard This rencontre la réalité des salles d'accouchement, dans le service du Dr. Merger à l'Hôpital Foch de Suresnes qui, au début des années 1950, est un des îlots de l'accouchement sans douleur (ASD), le mouvement lancé par Fernand Lamaze³³. Intrigué par le rôle du psychisme dans le déroulement des accouchements, Robert Merger envoie, en 1953, des infirmières suivre un stage aux Bleuets et confie les séances de préparation à l'accouchement à Bernard This, jeune médecin débutant sa carrière. Bien qu'il ne soit pas obstétricien, ce dernier dirige la première thèse sur l'ASD où il expose l'historique et les bases théoriques de cette méthode psychoprophylactique, en essayant de ne pas s'enfoncer trop dans l'approche pavlovienne³⁴.

Ce furent les débuts du mouvement de l'ASD, qui inaugurent une mutation des mœurs et des représentations à plusieurs niveaux. Elle concerne l'accompagnement de la femme à l'accouchement, mais également *la maternité comme institution* où les conditions matérielles ont autant de poids que le rôle de chaque membre de l'équipe. Dans cette optique, l'attention

³³ Fernand Lamaze s'inspire de la pratique soviétique de l'accompagnement de la grossesse et de l'accouchement dont la base conceptuelle était la théorie de I. Pavlov sur le conditionnement et sur les réflexes. Sans pouvoir répondre à la question d'où provient organiquement la douleur lors des couches, l'ASD la voit comme étant conditionnée historiquement, culturellement et socialement. De cette certitude provient la possibilité et la nécessité de la prophylaxie physique (des exercices), pédagogique (des connaissances) et psychique (l'accompagnement). Cf. : Marianne Caron-Leulliez, Jocelyne George, *L'accouchement sans douleur : histoire d'une révolution oubliée*, Les éditions de l'atelier, 2004.

³⁴ Bernard This, *Sur une nouvelle orientation médicale : l'accouchement psychoprophylactique*, la thèse de médecine (1954), citée par Marianne Caron-Leulliez, Jocelyne George, *op.cit.* p. 103.

est portée sur *l'ensemble* du travail qui rend possible un accouchement moins angoissant pour les parturientes.

Grâce au soutien obtenu en 1957 auprès du ministère de la Santé et de la Famille, le mouvement de l'ASD se déploie progressivement ; il sort de son engagement politique et devient « un pur objet scientifique ainsi qu'un objectif de société sur lequel les femmes et les accoucheurs s'accordent de plus en plus »³⁵. Or, si l'inscription de l'ASD au rang scientifique le libère véritablement des débats politiques de la guerre froide, la psychanalyse à laquelle se forme l'oreille de Bernard This lui donne un appui pour contester cette omniprésence croissante de la lecture scientifique : il plaide pour la prise en compte du vécu *subjectif* de la femme.

Car depuis son arrivée à Paris, Bernard This entame un cursus psychanalytique qu'il suit au sein de la Société psychanalytique de Paris (SPP). C'est la psychanalyse qui lui donne l'inspiration et les armes conceptuelles pour repenser le sujet, dans son vécu, avec ses mouvements conscients et inconscients, et défendre cette vision de l'être humain dans l'univers médical :

« Ce n'est que lorsque les fantasmes de la naissance et les difficultés précœdipiennes et œdipiennes seront liquidées, avance-t-il certainement à contre-courant de ce qui l'entoure, qu'elle [la femme] trouvera la liberté nécessaire pour s'épanouir dans la maternité »³⁶.

Vu comme une expérience plus existentielle qu'hospitalière ou chirurgicale, l'accouchement a été replacé par Bernard This dans les coordonnées fondamentalement subjectives où la conception, la grossesse et la naissance de l'enfant marquent le temps d'un remaniement psychique important pour la femme comme pour son compagnon, et pour l'économie libidinale du couple. Cette recherche du sujet, avec son vécu propre, refoulé dans les grands discours qui ordonnaient l'époque – la Science, le Progrès, l'Ordre social – a été accentuée par l'expérience parentale vécue par Bernard This, le faisant passer de l'autre côté de la barrière. Suite à la fausse-couche de sa femme, il a éprouvé « un violent désir d'humaniser les lieux de

³⁵ Marianne Caron-Leulliez, Jocelyne George, *op. cit.* p. 105.

³⁶ Bernard This « Psychologie de la femme enceinte et ASD » In : *Entretiens psychiatriques*, février 1954, PUF, p. 225, cité par Marianne Caron-Leulliez, Jocelyne George, *op. cit.* p. 162.

naissance »³⁷, désir qui ne le quittera jamais et se reflétera sûrement dans la création de la *Maison Verte* où l'enfant, selon lui, *doit être accueilli même avant sa naissance*.

Après avoir quitté les maternités, Bernard This n'abandonne pas pour autant la problématique : il s'engage à promouvoir cette question en s'adressant aux accoucheurs et au grand public. Il décide de parler et de faire parler les gens. Il se démarque vite de l'ASD, car son attention se porte dorénavant sur le vécu d'un autre participant de l'accouchement – le nouveau-né ; il se concentre sur l'enfant et sur l'accueil qu'il reçoit à son arrivée au monde.

« Je me suis toujours demandé pourquoi l'on mettait si souvent l'accent sur le travail de la mère – l'accouchement – sans mettre en même temps l'accent sur l'épreuve vécue par l'enfant », raconte Bernard This, en 1981. « On ne parlait que de l'accouchement, avec ou sans douleur. C'est pourquoi, en 1972, j'ai mis l'accent sur *le vécu de l'enfant*, écrivant ce livre, « *Naître* »,³⁸ ouvrage dans lequel j'expliquais *qu'on est comme on naît*, la naissance ayant pour le sujet nouveau-né une importance trop souvent négligée, l'enfant n'étant envisagé qu'en tant qu'objet de production, corps biologique qu'il convient d'excorporer »³⁹.

A juste titre, Bernard This est parmi les premiers qui pointent le problème de l'accueil du nouveau-né ; il devance de deux ans le livre de Frédérick Leboyer, « *Pour une naissance sans violence* » (1974), qui, accompagné du film « *Naissance* » (1976), génère un véritable mouvement appelé « phénomène Leboyer »⁴⁰.

³⁷ Bernard This, *La Maison verte : créer des lieux d'accueil*, Editions Belin, 2007, p. 16.

³⁸ Bernard This, *Naître*, Edition Aubier-Montaigne, 1978.

³⁹ Bernard This, « Violence et naissance » In : Françoise Dolto, Danielle Rapoport, Bernard This, *Enfants en souffrance*, Editions Stock/Laurence Pernoud, 1981, p. 112. (Souligné par Bernard This)

⁴⁰ Il s'agit d'un vaste phénomène social qui émeut autant le grand public que les professionnels. La vision dramatique et troublante de la naissance de l'enfant présenté par F. Leboyer la pose comme un véritable traumatisme pour l'enfant et fustige l'accueil qu'il reçoit à son arrivée au monde : l'accueil brusque, éprouvant, qui ajoute des souffrances inutiles. Cependant cette tonalité aiguë, avec une surcharge émotionnelle de l'auteur, résonne à l'unisson des sentiments des jeunes parents de l'époque. Car l'idée sous-jacente que véhicule F. Leboyer est très novatrice : soutenir la continuité des liens mère-enfant malgré la modification profonde qu'ils subissent à la sortie de la matrice gestante, lors du passage de l'existence attendue et imaginée à la rencontre réelle. Cette résonance résulte, sans aucun doute, des changements sociétaux où les nouvelles considérations sur les liens parentaux et l'accueil de l'enfant se développent en parallèle de l'aspiration des jeunes au renouvellement des rapports entre les sexes et entre les générations.

Malgré les efforts conceptuels déployés par son auteur, l'approche – réfléchie et pratiquée⁴¹ – tourne à « la méthode Leboyer », et la décentration proposée – de la souffrance de la femme vers l'accueil de l'enfant – se noie dans un très grand retentissement médiatique que le corps médical vit mal. D'un côté, aux yeux des médecins, les changements entrepris par F. Leboyer entravent la réactivité des gestes d'urgence qui peuvent être vitaux dans certains cas. De l'autre, « la nouveauté » de Leboyer leur semble opposer une approche à l'autre, l'accouchement sans douleur (ASD) à la naissance sans violence (NSV), et troubler l'évolution qu'ils ont initiée au sein des maternités⁴².

Bernard This, à son tour, réagit à tous les niveaux pour défendre F. Leboyer. Il lance un appel aux professionnels sensibles au sujet et fonde avec eux le Groupe d'études du nouveau-né (GENN) en 1976. Ce dernier rassemble des spécialistes de tous les horizons : praticiens de maternités, chercheurs en éthologie et en ethnologie, sociologues, psychanalystes⁴³ en forment le large spectre. Essentiellement, le GENN⁴⁴ offre un lieu aux professionnels qui élaborent leurs pensées, se penchent sur le contexte social et culturel, reçoivent les critiques et examinent leurs difficultés. Le groupe mène une vie de recherche et de travail dense dont un des résultats est la création des « Cahiers du nouveau-né », où Pierre Benoit, Françoise Dolto, Bernard This, apportent leur concours.

Dans ces rencontres multidisciplinaires qui font se croiser des raisonnements divers, Bernard This est perçu comme celui qui réintroduit « la dimension poétique »⁴⁵. Effectivement, il est connu pour son style : l'écriture et la recherche de Bernard This sont toujours imprégnées de

⁴¹ F. Leboyer plaide pour l'adoucissement de l'ambiance sonore, lumineuse et tactile, avec la pose de l'enfant sur le ventre de la mère, avec le retardement du clamping du cordon ombilical et des examens médicaux, avec le bain donné à l'enfant par les parents. Tout cela vise à accueillir l'enfant « en douceur », mais également à privilégier ce moment d'instauration des liens entre la femme et son bébé.

⁴² L'intervention de Claude Revault d'Allones à la table ronde du 15 octobre 1977, In : Etienne Herbinet (sous la dir.), *Naître... et ensuite ?* Les Cahiers du nouveau-né, n° 1-2, Stock, 1978, pp. 311-314.

⁴³ Le noyau du groupe est formé par les obstétriciens Etienne Herbinet, Jean-François Husson, Michel Odent ; les psychologues Danielle Rapoport et Marianne Herbinet-Baudouin ; les psychanalystes Anne Bouchart, Bernard This, Laurent Le Vaguerèse ; les médecins Dominique Girodet et Catherine Dolto.

⁴⁴ Le GENN devient le Groupe de recherche et d'études du nouveau-né (GRENN) en 1978.

⁴⁵ L'intervention d'Etienne Hebernet lors de la Journée de rencontres du 20 octobre 1984 In : Anne Bouchart et Danielle Rapoport (sous la dir.), *Origines. D'où viens-tu ? Qui es-tu ?* Les cahiers du nouveau-né n° 7, Editions Stock, 1985, p. 68.

l'étude de la langue, qu'il considère comme le témoin vivant de la mémoire du peuple, de l'héritage culturel, de la transmission qui se trace à travers des rites et des siècles. Depuis toujours, Bernard This se passionne pour les mots, leurs racines et leurs ailes, il les écoute, il les chante, il les dissèque, il les accompagne de ses propres associations⁴⁶.

Mais cette réaction des obstétriciens est certainement également une des réponses à l'emploi des concepts lacaniens que Bernard This introduit de plus en plus dans ses arguments. Car, proche de Françoise Dolto – Bernard This la rencontre en 1954 –, il adhère à l'univers conceptuel lacanien. Il rejoint l'EFP depuis sa création et considère Jacques Lacan comme son maître ; il lui restera fidèle jusqu'à la fin et soutiendra la création de la nouvelle école organisée par Jacques-Alain Miller et ses partisans, l'École de la Cause.

La dissolution de l'EFP obligera chacun à faire des choix par rapport à l'engagement dans les nouvelles institutions psychanalytiques. Pourtant, ce séisme n'aura pas de répercussions immédiates sur les liens entre Bernard This, Pierre Benoit et Françoise Dolto même s'ils finiront par se retrouver dans des camps différents. Cela n'a jamais fait l'objet de débats publics au sein de l'équipe de la *Maison Verte*, mais a certainement laissé des traces.

Les concepts lacaniens permettent d'aborder la question qui préoccupe Bernard This tout autant que l'accueil du nouveau-né : la place du père écarté de la grossesse, de la mise au monde, et des premiers soins à donner à l'enfant. Le père n'est pas admis et il n'est pas prévu, même pensable, dans ce moment crucial pour l'enfant – il est en dehors du cadre hospitalier régi par les normes de sécurité et la bataille contre les infections puerpérales qui commencent seulement à reculer. Pourtant il est, ce père, celui qui porte l'essentiel du cadre humanisant :

« Qu'est-ce que Naître ?, s'interroge Bernard This. Est-ce sortir du ventre maternel ? On peut respirer à l'air libre et n'être pas encore né ? Eh, oui, le cordon ombilical fut tranché, mais l'enfant est resté dans l'orbe, dans le monde du désir maternel, si le " Nom du Père " n'est pas venu *se dire* entre l'enfant et sa mère, pour *interdire* la confusion originelle. Précisons que dans

⁴⁶ Ses livres « Le Père, acte de naissance » (1980) ou « Neuf mois dans la vie d'homme » (1994) présentent un voyage à travers les siècles et les cultures tout autant que ses propres sentiments et associations.

notre esprit, le “ Nom du Père ” n’est pas seulement le patronyme, c’est la fonction paternelle dans ses effets métaphoriques »⁴⁷.

Donc, c’est le père, avec sa présence ressentie et parlée, qui fait naître l’enfant véritablement dans la communauté des êtres humains. Cette présence est indispensable, selon l’idée de Bernard This, car l’accoucheur qui élimine le père dans le moment-même de l’accouchement risque de solidifier son absence dans la vie fantasmatique de la mère :

« Dans certains services, ce qui compte c’est la mère et le médecin, l’accouchée et l’accoucheur. On “ chauffe la colle ” de cette relation exclusive, le médecin est le “ tout-puissant ”, sujet supposé tout savoir, Sauveur divinisé ; le libérateur de la femme officiel, le père n’a rien à faire : il n’a qu’à se faire oublier »⁴⁸.

Mais également, cet acte d’élimination du père participe à la construction du fantasme de l’union inconditionnelle chez l’enfant :

« A l’origine, mère-enfant ne feraient qu’un. A l’origine, quand j’étais tout petit, petit, je ne faisais qu’un avec maman ! J’étais confondu avec elle : fusion, confusion... Ne faire qu’un : voilà créé le fantasme essentiel des humains ; ne penser à l’origine qu’en fonction du corps maternel, éliminer le père et toute référence à la “ scène primitive conceptionnelle ”, n’étudier la procréation qu’en tant que “ reproduction ” du même, oublier tout ce qu’il en est de la génération, de l’engendrement, de la transmission et de l’invention permanente de la vie. On parle de famille nucléaire, on affirme que les parents “ font ” un enfant, alors qu’ils transmettent la vie, *germen*, “ qui vient du fond des âges ” »⁴⁹.

Ainsi, « l’accueil du père et l’accueil du nouveau-né sont liés : ils ne vont pas l’un sans l’autre »⁵⁰ ; cela devient une des thèses principales de Bernard This, qu’il défend partout – auprès des professionnels, des fonctionnaires, auprès du grand public.

⁴⁷ Bernard This, « Le père, le bain... le bambin » In : Etienne Herbinet (sous la dir.), *Naître... et ensuite ?* Les Cahiers du nouveau-né, n° 1-2, Stock, 1978, pp. 167-168.

⁴⁸ *Ibid.*, pp. 150-151.

⁴⁹ Bernard This, « Violence et naissance », *op.cit.*, pp. 112-113.

⁵⁰ Bernard This, « Le père, le bain... le bambin », *op.cit.*, p. 151.

En premier lieu, Bernard This donne la parole à l'homme sur les sentiments qu'il peut éprouver pendant les neuf mois d'attente de l'enfant ; il est parmi les premiers⁵¹ qui ont rendu public l'univers de l'homme avec ses projections et ses fantasmes concernant la grossesse et l'accouchement, mais aussi concernant la problématique de la paternité et du rôle du père. Afin d'éclairer ses questions, il se donne comme tâche de retracer comment la figure paternelle est présentée de la conception à la reconnaissance de l'enfant selon les cultures et les époques. Son étude des mythes et de l'histoire de l'humanité, dans diverses sociétés, reçoit comme titre « *Le père : acte de naissance* ». Les concepts du père réel, imaginaire et symbolique l'aident à structurer cet immense héritage culturel, même s'ils demeurent, des fois, au niveau des métaphores.

Le père, la présence masculine, la position symbolique de l'homme seront un des sujets que Bernard This continuera à porter à la *Maison Verte*. Il défendra toujours la nécessité de la présence d'au moins un homme dans les équipes de trois qui feront l'accueil à tour de rôle dans la semaine. Il y posera sa présence en tant que psychanalyste mais également en tant qu'un homme, avec sa voix, sa posture, sa manière d'intervenir qui lui semblera hautement sexuée. Il insistera également sur l'importance de l'accueil des pères au sein de la *Maison Verte*.

Dans la lignée de ses thèmes de prédilection, Bernard This s'est naturellement passionné pour l'haptonomie⁵² dès son introduction en France. Cette nouvelle approche lui permet de traiter

⁵¹ Même si Georges Mauco a travaillé cette question dans la même perspective que Bernard This, en retraçant la question du père et de l'autorité dans la culture et l'image paternelle chez l'enfant depuis 1971 (Georges Mauco, « *La paternité : sa fonction éducative dans la famille et à l'école* », 1971), c'est le livre de Bernard This « *Le père : l'acte de naissance* », paru en 1978, qui a ouvert véritablement la question et a connu, en conséquence, un grand intérêt pour la problématique.

⁵² L'haptonomie, désignée par son auteur Frans Veldman comme « la science du toucher et du sentir, dans sa dimension intime et affective » rentre dans la palette de l'accompagnement de la grossesse et la préparation à l'accouchement. En visant à établir la communication avec l'enfant avant la naissance, l'approche cherche à travers « des stimuli significatifs adaptés et conformes à la destination de l'être humain » à créer un authentique contact entre les parents et l'enfant, qui sera la base d'un attachement pré et post-natal tout autant que les conditions d'amélioration du tonus et « un épanouissement postnatal plus harmonieux et plus rapide » du nouveau-né. Cf. : Étienne Herbinet et Marie-Claire Busnel (sous la dir.), *L'aube des sens*, Les Cahiers du nouveau-né, n° 5, Editions Stock, 1981, pp. 275-290.

en même temps « l'accueil amical de l'enfant »⁵³ et l'importance de la présence du père. En effet, l'haptonomie donne une place unique au père qui peut exprimer ses sentiments, ses angoisses et ses attentes. Catherine Dolto, qui a participé à la fondation de cette nouvelle science en France, le souligne tout particulièrement :

« (...) dans l'haptonomie, dit-elle, la préservation du droit à l'ambivalence à l'intérieur des trios père-mère-enfant reste essentielle. Il me semble, continue-t-elle, que, pour la première fois, avec la préparation et la naissance haptonomiques, les pères ont enfin une vraie place qui n'est pas un semblant de place, ce qui me paraît capital dans le contexte actuel »⁵⁴.

Il n'est pas étonnant que Bernard This ait choisi la *Maison Verte* comme un des lieux possibles de pratique de l'haptonomie, en cohérence avec son idée de la continuité de l'accompagnement de l'enfant, de la mère et du père avant, pendant et après l'accouchement. Nous en parlerons plus tard.

En 1962, Bernard This participe à la création, avec Charles Brisset et Thérèse Tremblais, du CMPP Etienne-Marcel. Association loi 1901 reconnue d'utilité publique, conventionnée et financée par le département de Paris et la Sécurité sociale, le Centre Etienne-Marcel était habilité à recevoir des enfants de 0 à 20 ans⁵⁵, présentant des difficultés d'ordre psychologique, et leurs parents. Françoise Dolto est invitée à rejoindre l'équipe dès sa création, ce qu'elle fait en complément de sa consultation qu'elle assure à l'époque à l'hôpital Trousseau.

⁵³ Bernard This, « Fœtologie... Fête au logis » In : Étienne Herbinet, Marie-Claire Busnel (sous la dir.), *L'aube des sens*, Les Cahiers du nouveau-né, n° 5, Editions Stock, 1981, p. 287.

⁵⁴ Catherine Dolto, « L'haptonomie, révolution tranquille » In : Étienne Herbinet, Marie-Claire Busnel (sous la dir.), *L'aube des sens*, pp. 287-290.

⁵⁵ Ce fut une grande exception à l'époque, Bernard This a beaucoup peiné pour pouvoir obtenir une convention spécifique auprès du ministère de la Santé. In : Entretien avec Bernard This du 12 septembre 2011.

1.3. Françoise Dolto, « médecin d'éducation »

1.3.1. De la première expérience du CPP Claude Bernard au CMPP Etienne-Marcel : un mouvement discontinu

Le travail au Centre consultatif pour les enfants n'est pas la première expérience de ce type pour Françoise Dolto : en 1945, elle a fait partie de la toute première équipe du Centre psycho-pédagogique (CPP) du lycée Claude-Bernard, créé à l'initiative de Georges Mauco. Même si elle y retrouve ses amis et ses collègues qui cherchent à promouvoir l'approche analytique dans le travail avec les enfants et les adolescents, comme André Berge et Juliette Favez-Boutonier, le fonctionnement concret ne la satisfait pas ; au bout de quatre ans, elle quitte le CPP pour la consultation à la clinique de Ney, dirigée par Jenny Aubry. Voici ses propos recueillis par Elisabeth Roudinesco :

« J'ai préféré lâcher la consultation " psycho-pédagogique " et venir à la policlinique », dit Françoise Dolto, en 1986, « parce que Claude-Bernard avait quelque chose de faux, du fait qu'il n'y avait pas de consultation médicale. Or on y voyait des enfants qui auraient eu intérêt à voir également un médecin, alors que là ils n'étaient soignés que par la psychologie. De plus, on parlait de psychothérapie, mais pas de psychanalyse. Il s'agissait d'enfants signalés par l'école. Les parents ne se remettaient jamais en question, puisque c'était les professeurs qui envoyaient les enfants à cause de troubles scolaires »⁵⁶.

Pourtant, premier dans son genre, le Centre, selon l'idée de Georges Mauco, visait à « faire bénéficier éducateurs et enfants de l'apport de la connaissance de la vie affective et intellectuelle de l'enfant, et notamment de son *inconscient* à partir duquel il se construit »⁵⁷. Il œuvrait ainsi sur une première application pratique et réfléchie de la psychanalyse à la pédagogie.

Le CPP Claude-Bernard, accolé à un établissement secondaire, recevait, en effet, les enfants qui avaient rencontré des problèmes au cours de leurs études. Souvent, avec un quotient

⁵⁶ Françoise Dolto, Elisabeth Roudinesco, « Des jalons pour une histoire. Entretien », *op.cit*, p. 30.

⁵⁷ Georges Mauco, *L'Evolution de la psychopédagogie : l'action de centres psychopédagogiques scolaires pour une mutation psychanalytique de la pédagogie*, Editions Privat, 1975, p. 21.

intellectuel tout à fait normal, ou même supérieur à la moyenne, ces enfants avaient de grands problèmes d'apprentissage à cause de troubles du caractère ou de situations familiales difficiles ; ils constituaient la majorité des jeunes patients du Centre⁵⁸ à qui des psychothérapies individuelle ou de groupe étaient proposées. Le concept du Centre ne voulait aucun traitement médical, et même

« toute consultation qui ne serait que médicale ou pédagogique », précise Georges Mauco dans sa présentation du Centre, en 1975, « ne saurait être assimilée à un centre psychopédagogique. Elle pourrait même dans certains cas renforcer les troubles de l'élève en agissant avec une connaissance incomplète de leur origine profonde. En particulier une pression éducative ou rééducative, considérée comme efficace si elle supprime les symptômes, non seulement ne résout rien en profondeur, mais peut même accroître les causes d'inadaptation. Car le symptôme n'est généralement qu'une réaction par où se décharge symboliquement la tension intérieure inconsciente »⁵⁹.

C'est donc ce dispositif qui semble inopérant pour Françoise Dolto. Ayant commencé sa pratique comme médecin, elle a dû rencontrer la réalité de la demande parentale qui était toujours articulée à *partir d'un* symptôme somatique. De plus, la présence de la consultation dans les murs de l'établissement scolaire exigeait une coopération étroite entre « les psys » et les pédagogues, ce qui s'avérait apparemment problématique au moment du démarrage de ces actions radicalement innovantes.

De ce fait, la position de Françoise Dolto semble paradoxale : d'un côté, elle compte éclairer les pédiatres par les connaissances psychanalytiques⁶⁰, de l'autre, dans un milieu qui ne propose

⁵⁸ En 1959, Georges Mauco décrit la clientèle des CPP ainsi : « Les CPP reçoivent des enfants et des adolescents qui présentent des troubles du caractère et du comportement tels que : timidité, émotivité, anxiété, énurésie, nervosisme, tics nerveux, petite délinquance, bégaiement, échec systématique dans un enseignement, dyslexie, troubles de l'écriture, de la lecture, de l'orthographe, anomalies du comportement sexuel, agressivité, opposition, etc., ou simplement de réaction et de protection contre un milieu familial ou scolaire ressenti comme perturbant. » Cf. : Georges Mauco (sous la dir.), *L'inadaptation scolaire et sociale et ses remèdes : l'action des centres psycho-pédagogiques des établissements d'enseignement*, Cahiers de pédagogie moderne, Editions Bourrelier, 1959, p. 6.

⁵⁹ Georges Mauco, *L'Evolution de la psychopédagogie : l'action de centres psychopédagogiques scolaires pour une mutation psychanalytique de la pédagogie*, Editions Privat, 1975, pp. 21-22.

⁶⁰ Françoise Dolto a soutenu, en 1939, sa thèse de médecine « *Psychanalyse et pédiatrie. Les grandes notions de la psychanalyse. Seize observations d'enfants* » et l'a fait republier plusieurs fois à frais d'auteur. Elle était portée, selon ses propres mots, par le désir de témoigner des succès cliniques qu'elle constatait dans le traitement des

que l'approche psychothérapeutique, la consultation médicale lui manque. Faut-il entendre son désir initial d'être « médecin d'éducation »⁶¹, comme celui qui n'épargne pas pour autant la référence à la médecine ? Sinon, a-t-elle vu les enjeux politiques du moment, comme le pointe Maud Mannoni ? Voici, ce que cette dernière écrit dans son livre « *D'un impossible à l'autre* » :

« A la fin de sa carrière Françoise Dolto, comme Freud, a caressé le rêve d'avoir le public comme patient. Ses écrits concernant l'éducation s'ils contiennent une critique pertinente de l'école, font par ailleurs trop confiance à l'appareil médico-psy mis en place dans les années 45 pour parer aux méfaits du système scolaire. La portée politique de cette mise en place institutionnelle n'a guère été interrogée par elle »⁶².

Sont-ils justifiés ces mots critiques ? Les mots qui sont adressés par psychanalyste qui a fait beaucoup, en effet, pour que la réflexion sur l'institutionnel ait lieu. Il nous semble important de replacer ces questions dans le contexte historique qui va conditionner les enjeux qui se révéleront lors de l'histoire de la création de la *Maison Verte*. Elles paraissent d'autant plus cruciales qu'elles nous donneront la possibilité de mesurer « le saut » que Françoise Dolto effectue, en quittant la place du médecin et du psychanalyste et en voulant se « mettre à l'accueil », dans un nouveau lieu d'accueil. Son nouveau positionnement sera également fondamental dans la discussion sur la péréquation de salaire qui deviendra un symbole de collégialité à la *Maison Verte* et rencontrera une ouverte opposition chez ses collègues médecins et psychanalystes Pierre Benoit et Bernard This. Mais, plus fondamentalement, elle nous rend palpable la conception du lieu d'accueil que Françoise Dolto va forger pour ce nouveau dispositif de travail. Alors, prenons le temps de nous y intéresser.

enfants, en les éclairant du point de vue des conflits inconscients psychiques. Cf. : Françoise Dolto, Elisabeth Roudinesco, « Des jalons pour une histoire. Entretien », *op.cit.*, pp. 16-17.

⁶¹ *Ibid.*, p. 17.

⁶² Maud Mannoni, *D'un impossible à l'autre*, Editions du Seuil, 1982, p. 172.

1.3.2. Les luttes de pouvoir sur l'enfance inadaptée et la conquête de la place institutionnelle des psychanalystes

Médicalisation et psychologisation de l'inadaptation scolaire

A la sortie de la guerre, le CPP Claude-Bernard représente une démarche novatrice à tous points de vue : du point de vue pratique, il vise à s'occuper des enfants qui éprouvent des difficultés croissantes à suivre une scolarité et se trouvent de plus en plus aux marges du parcours balisé par l'école ; du point de vue conceptuel, à faire reconnaître/considérer une autre cause des difficultés d'apprentissage et des troubles du caractère, celle de la vie affective et relationnelle des enfants comme « conséquence de la déficience et des facteurs sociaux » comme le pensaient Alfred Binet et Henri Wallon⁶³. Ainsi, le concept de l'aide psychopédagogique délimite le secteur des troubles de l'enfant qui peuvent être soignés par des consultations couplées aux « conseils psychologiques, éducatifs ou autres. Rééducation de la parole ou de l'écriture, psychothérapie individuelle ou de groupe »⁶⁴. Au fond, cela dessine les débuts d'une démarche proprement psychothérapeutique – dans les formes naissantes du travail *avec les enfants* inspiré de la psychanalyse⁶⁵.

En réalité, le nombre d'enfants concernés ne cesse de s'accroître : depuis l'instauration du droit universel à l'instruction et la création de l'école républicaine, obligatoire et laïque, « l'école pour tous » s'est aperçue assez vite que certains enfants n'étaient pas « conformes » aux programmes d'enseignement.

« Tant que l'instruction n'était pas obligatoire », raisonnent, en 1905, les Docteurs Paul-Boncour et Philippe dans leur écrit « *Les anomalies mentales chez les écoliers* », « ces réfractaires ou incapables passaient facilement inaperçus : on expulsait les indisciplinés ; on reléguait les arriérés ; on ignorait les vagabonds. Mais aujourd'hui il n'en peut plus aller de

⁶³ Annick Ohayon, *Psychologie et psychanalyse en France. L'impossible rencontre (1919-1969)*, Edition la Découverte/Poche, 2006, p. 292.

⁶⁴ André Berge, *Le Centre Psycho-Pédagogique du Lycée Claude-Bernard pour l'enseignement secondaire*, Separata de « *Acrianca portuguesa* » 1950-1951, Lisboa, p. 83.

⁶⁵ Parmi les premiers analystes du Centre furent Juliette Boutonnier, André Berge, Françoise Dolto, Georges Favez, Maud Mannoni, Georges Mauco, et par la suite, Didier Anzieu, René Diatkine, Evelyne Kestemberg, Jean-Louis Lang, Serge Lebovici. Tout en appartenant aux écoles et institutions différentes, ils ont formé la première cohorte des psychanalystes intéressés par le travail avec les enfants et les adolescents en France.

même : tout réfractaire, bon gré, mal gré, est ramené à l'école : il s'y trouve mal, l'école ordinaire n'étant pas faite pour les écoliers de son espèce »⁶⁶.

De fait, l'école devient la base des nouvelles formes de normativité pour l'enfant, avec la création des classes et des internats de perfectionnement et d'un diplôme spécial, créé en 1909, – le certificat d'aptitude à l'enseignement des anormaux. La précision apportée par Alfred Binet et Théodore Simon sur la distinction des « anormaux d'école » et des « anormaux d'hospice »⁶⁷, ainsi que leur méthode de mesure de l'intelligence⁶⁸, ont permis de trier les enfants en vue de prises en charge institutionnelles différenciées : les idiots et les imbéciles relevaient de la compétence de l'hôpital, les arriérés et les instables étaient du ressort des classes de perfectionnement.

De plus, l'indiscipline et l'inaptitude à suivre le rythme scolaire ont également écarté un certain nombre d'enfants, marqués par les échecs scolaires, ceux-ci témoignant pourtant pour beaucoup, selon les études des chercheurs Patrice Pinell et Markos Zafirooulos, « de la distance entre la culture scolaire et la culture des familles des milieux populaires »⁶⁹ ainsi que de la dévalorisation des autres formes d'apprentissage. La prolongation de la scolarisation obligatoire jusqu'à 14 ans en 1936 et par la suite jusqu'à 16 ans en 1959, l'incapacité de l'Ecole à accueillir tous les enfants, s'accompagnent du renforcement de la responsabilité de la famille qui ne peut plus toutefois recourir aux formes d'éducation et d'apprentissage professionnel (apprentis) qui fournissaient auparavant un cadre de socialisation aux enfants.

Cette masse d'enfants et d'adolescents « désobéissants » adjointe à toutes les formes du comportement « délinquant », ainsi que les enfants « maltraités ou moralement

⁶⁶ Dr. G. Paul-Boncour et Dr. J. Philippe, *Les anomalies mentales chez les écoliers*, Paris, Alcan, 1905, cité par Francine Muel-Dreyfus dans « L'école obligatoire et l'invention de l'enfance anormale » In : *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.1, n° 1, janvier 1975, p. 69.

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ Patrice Pinell, Markos Zafirooulos soulignent qu'avec l'invention des tests de QI, Binet et Simon avancent une nouvelle *conception* de l'intelligence allant des états de déficience mentale les plus profonds jusqu'à l'intelligence normale, quantifiable à l'échelle métrique. Cette démarche théorique s'appuie tout entière sur une « naturalisation » implicite de la norme scolaire, et aboutit à une retraduction dans le langage de la pathologie des échecs scolaires. Cf. : Patrice Pinell, Markos Zafirooulos, « La médicalisation de l'échec scolaire : de la pédopsychiatrie à la psychanalyse infantile » In : *Actes de la recherche en science sociales, Le déclassement*, n° 24, novembre 1978, pp. 23 -24.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 23.

abandonnés », a constitué, donc, un ensemble d'enfants désigné consécutivement dans le discours public comme « anormaux », « arriérés », « malheureux », « en danger moral », « délinquants », « irréguliers », « déficients », « inadaptés ». En grande partie, ces désignations témoignent de l'idée organisatrice du discours de l'époque et révèlent les principes du ministère auquel le problème de l'enfance en difficulté a été confié : de la vision pénaliste, dans la perspective unique de la délinquance, aux visions médicalisées et paternalistes, vers l'orientation plus pédagogique et rééducative⁷⁰. Trois ministères : de l'Education nationale, de la Justice et de la Santé, ont été chargés administrativement de la coordination des actions vis-à-vis de ces enfants, selon les moments. La création du corps de l'Education surveillée, en 1945, et son détachement de l'administration pénitentiaire a été l'aboutissement d'un mouvement lent mais assuré : de la pénalisation et de la rétention à la rééducation et à l'élaboration des projets pédagogiques, pour les enfants posant des problèmes à l'ordre moral et scolaire⁷¹.

Cependant, ce mouvement n'avait pas de caractère paisible et linéaire. Dans l'histoire des tensions et des luttes d'influence qui l'avait accompagné, une nouvelle ligne de force s'est élaborée progressivement et a pu imposer sa conception de la *prise en charge* de ces enfants : la légitimité croissante des médecins, devenue prépondérante dans le discours et dans l'action, dès les années 40.

Le fondement de la neuropsychiatrie (plus tard rebaptisée « pédopsychiatrie ») par Georges Heuyer a permis, certes, de concevoir le champ de la psychiatrie pour les enfants séparément du celui d'adultes, mais elle s'est trouvée régie par le paradigme du constitutionnalisme ardemment défendu par lui. Effectivement, si les tests et les classifications diverses qu'il a élaborés toute sa vie⁷² ont donné une « visibilité » aux « enfants en difficulté » auprès du grand public et du corps politique, en revanche, ces classifications, sous le masque d'« une science », ont inscrit d'emblée ces enfants dans le champ de la pathologie associée à la criminalité.

⁷⁰ Michel Chauvière, *Enfance inadaptée : l'héritage de Vichy*, Les éditions ouvrières, 1980, p. 99.

⁷¹ Cf. : Jacques Bourquin, Michel Robin, « De l'Education surveillée à la Protection judiciaire de la jeunesse » In : *Pages d'histoire, la protection judiciaire des mineurs, XIXe –XXe siècles, Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière » : le Temps de l'histoire*, Hors-série, Vauresson, CNFE-PJJ, 2007, pp. 327-333.

⁷² Cf. : Georges Heuyer, *Enfants anormaux et délinquants juvéniles. Nécessité de l'examen psychiatrique des écoliers*, Editions G. Steinheil, 1914 ; Georges Heuyer, *Les Troubles mentaux : étude criminologique*, PUF, 1968.

Tantôt coopératifs, tantôt concurrents, les pédopsychiatres et juristes, au final, ont instauré une forte présence des psychiatres dans les commissions médico-pédagogiques et dans les Centres d'observation et de triage⁷³ et ont ainsi propulsé une politique du traitement médico-social dans les diverses institutions de rééducation⁷⁴. La notion d'« inadaptation »⁷⁵, issue des travaux du Conseil technique de l'enfance déficiente, dont la moitié était des pédopsychiatres, a gagné le champ des spécialistes préoccupés par « l'enfance et l'adolescence à problèmes » et a façonné la politique envers ces enfants et adolescents pour les décennies à venir⁷⁶.

La psychologie est venue soutenir ce mouvement : elle a fourni des tests et des classifications pour l'observation et le triage et a assuré l'assise technique de son institutionnalisation. Daniel Lagache participe, avec le concours de G. Heuyer, P. Mâle et H. Wallon, à l'élaboration de la « *Nomenclature et classification des jeunes inadaptés* » qui fera l'autorité dans le secteur de l'enfance inadaptée, selon les conclusions de Annick Ohayon, pendant plus de trente ans⁷⁷.

⁷³ Il s'agit des dispositifs qui ont été mis en place par la loi du 27 juillet 1942 relative aux tribunaux pour enfants et adolescents et aux centres d'observation. Ce dernier présumait un dispositif d'accueil éducatif et d'observation pouvant décider soit la remise de l'enfant à sa famille ou à la famille d'accueil, soit le renvoi de l'affaire devant le tribunal pour enfants. L'observation est effectuée par le personnel d'éducation et se déroule dans la classe, l'atelier, pendant le temps libre. Ce travail fournira une fiche de renseignements portant sur les observations sur la conduite et le comportement du jeune, les renseignements d'ordre médico-psychologique, sociaux, sur les relations avec l'entourage et avec sa famille, ainsi que des propositions de placement. Ces institutions ont été très critiquées par les acteurs de terrain qui les voyaient comme « une suite d'improvisations hâtives dictées par les circonstances du moment et probablement sous la pression de certains personnages de Vichy qui ignor[aient] totalement ou, voulant ignorer les réformes en cours depuis l'avant-guerre, reprenaient à zéro tout le problème de l'enfance délinquante ». Cf. : Christian Sanchez, « Les centres d'accueil et de triage de l'Education surveillée : 1941-1950 », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière » : Le temps de l'histoire*, n° 1, 1998, La protection de l'enfance : regards, pp. 120-134. Cf. : Ferdinand Deligny, « Le Centre d'Observation et de Triage de la Région de Lille », *Pour l'enfance « coupable »*, n° 60, juillet-septembre, 1945, pp. 6-7.

⁷⁴ Michel Chauvière, Dominique Fablet, « L'instituteur et l'éducateur spécialisés. D'une différenciation historique à une coopération difficile », *Revue Française de Pédagogie*, n° 134, janvier-février-mars, 2001, pp. 75.

⁷⁵ Il s'agit d'une notion synthétisante de l'inadaptation familiale, scolaire et professionnelle, elle réunit la classification médico-psychologique (les malades, les déficients et les caractériels) et celle de médico-pédagogique et prévoit un type d'établissements pour chaque cas, allant des internats ordinaire, des placements familiaux aux instituts d'éducation spécialisés et aux hôpitaux psychiatriques.

⁷⁶ Cf. : Michel Chauvière, *Enfance inadaptée : l'héritage de Vichy*, Editions ouvrières, 1980, pp. 92-108.

⁷⁷ Cf. : Annick Ohayon, *Psychologie et psychanalyse en France : l'impossible rencontre (1919-1969)*, Edition La Découverte, pp. 251- 256.

C'est dans ce contexte où l'initiative de la mise en place du Centre psychopédagogique véhiculée par les psychanalystes a lieu. Elle s'avère difficile non seulement parce qu'elle va au rebours des paradigmes dominants de l'époque, elle arrive à troubler simultanément le corps enseignant du lycée Claude-Bernard qui adhère modérément à cette démarche psychologique⁷⁸ et le corps médical qui s'inquiète de la place grandissante que prend la consultation psychothérapeutique. Et ceci d'autant plus que ces consultations ne sont pas forcément menées par des médecins-thérapeutes, mais aussi par des psychologues et des pédagogues ayant une expérience analytique. Bien que le CPP Claude-Bernard soit largement investi par les médecins, les pouvoirs médicaux craignent de plus en plus une dérive thérapeutique, et plus particulièrement psychanalytique devant le succès de ce type de traitement⁷⁹.

Georges Heuyer, à ce moment, affirme clairement sa position sur la nécessité du contrôle par les médecins du travail thérapeutique avec les enfants :

« Toutes ces psychothérapies posent la question importante de la qualité du psychothérapeute. Notre position à ce sujet est précise et ferme. Le pédopsychiatre, ou le psychanalyste qui dirige le traitement, doit être un médecin. Seul un pédopsychiatre averti, ou un psychanalyste issu de la psychiatrie est capable d'apprécier l'évolution d'un traitement. (...) Quant aux psychanalystes non-médecins, ils seront situés comme des auxiliaires médicaux, incapables de faire un diagnostic, (...) l'avenir mental d'un enfant ne peut leur être confié »⁸⁰.

L'affaire judiciaire d'une psychanalyste américaine Margaret Clark-Williams qui fait partie de l'équipe du Centre devient exemplaire dans la bataille que l'Ordre des médecins va mener pour stopper tout exercice de la pratique psychanalytique par les non-médecins. Une évolution progressive réussit à détourner la spécificité psychopédagogique des centres vers des institutions relevant plus de la médecine et de la psychiatrie que de l'éducation nationale. En 1963, un décret du ministère de la Santé place les Centres médico-psycho-pédagogiques⁸¹ sous

⁷⁸ Georges Mauco, *L'Évolution de la psychopédagogie : l'action de centres psychopédagogiques scolaires pour une mutation psychanalytique de la pédagogie*, pp. 29-30.

⁷⁹ Dans la présentation du CPP Claude-Bernard, faite en 1951, André Berge note un fort afflux de ce type de consultation : le Centre ouvre 500 nouveaux dossiers par an. Cf. : André Berge, *op.cit.*, p. 83.

⁸⁰ Georges Heuyer, *Introduction à la psychiatrie infantile*, PUF, 1966, pp. 399-400.

⁸¹ Décret n° 63-146 du 18 février 1963 concernant la réglementation des Centres médico-psycho-pédagogiques.

la seule direction médicale, ne prévoyant pas de place pour les psychothérapeutes analystes ; les médecins sont reconnus comme seuls responsables du traitement prescrit et effectué au sein de l'établissement. Ce texte remet en cause la structure institutionnelle du Centre Claude-Bernard, avec la double direction pédagogique et médicale, mais plus globalement, il exclut la parité autant novatrice qu'indispensable des professionnels de différentes disciplines participant sur un pied d'égalité à ce travail collectif.

Cette décision va rencontrer une protestation vive et unanime auprès des directeurs médicaux et des directeurs pédagogiques des centres déjà créés et soutenus par l'Education nationale : par une circulaire de 1964, la direction pédagogique est réintroduite et les psychothérapies analytiques maintenues. Néanmoins la prééminence médicale n'est pas remise en question. De plus, « la Sécurité sociale abandonnant la notion de remboursement de l'acte global psychopédagogique, sans discrimination du travail médical et du travail non médical, [elle] ne retient que l'acte de maladie psychiatrique de longue durée, non seulement pour les psychothérapies, mais pour toutes les formes de rééducations »⁸².

Les actes législatifs avancent la prophylaxie, le dépistage, le diagnostic et le traitement comme objectifs majeurs des CMPP. Afin de les atteindre, ils mettent les équipes sous autorité médicale et prescrivaient les traitements aux « enfants inadaptés mentaux dont l'inadaptation était liée à des troubles neuro-psychiques ou à des troubles du comportement susceptibles d'une thérapeutique médicale, d'une rééducation médico-psychologique ou d'une rééducation psychothérapique ou psycho-pédagogique »⁸³. L'appellation de Centres psychopédagogiques s'éclipse et même le noyau de l'innovation, le Centre Claude-Bernard, abandonne l'appellation de Centre psychopédagogique dans le but « de s'adapter à l'évolution actuelle pour ne pas disparaître »⁸⁴.

En 1973, Maud Mannoni résume ainsi cette évolution :

⁸² Georges Mauco, *L'Evolution de la psychopédagogie : l'action de centres psychopédagogiques scolaires pour une mutation psychanalytique de la pédagogie*, p. 30. (Souligné par Georges Mauco)

⁸³ La circulaire du 16 avril 1964 du ministère de l'Education nationale citée dans Georges Mauco, *L'Evolution de la psychopédagogie : l'action de centres psychopédagogiques scolaires pour une mutation psychanalytique de la pédagogie*, p. 32. (Souligné par Georges Mauco)

⁸⁴ *Ibid.*, p. 34.

« En introduisant en 1945 la psychanalyse dans le secteur public, Georges Mauco s’imagine qu’il allait, à l’instar de Freud, introduire « la peste » et amener les pouvoirs publics à s’interroger. Les pouvoirs publics ont digéré « la peste ». Mieux ils ont en fait un outil éducatif parallèle. Loin d’aboutir à une interrogation de la politique scolaire (interrogation qui remettrait en cause de façon radicale les structures de l’enseignement) l’orientation psychanalytique introduite en 1945 s’est trouvée récupérée dans une entreprise démente de l’ordre, tendant ainsi à masquer la gravité d’une crise des institutions »⁸⁵.

Dans ce contexte, ce sont les médecins qui introduisent la psychanalyse dans la prise en charge des CMPP

Les CPP – pour les écoles élémentaires et secondaires – créés pendant les années 1950 furent adaptés ainsi aux statuts des CMPP. Portés par les groupes de psychanalystes-médecins, ces centres ont poursuivi le travail sur les inadaptations « légères » des enfants survenues au cours de la scolarisation normale. La conception du travail s’est pourtant considérablement modifiée : les équipes étaient toujours placées sous la direction médicale d’un pédopsychiatre qui assurait la conduite des traitements et des orientations prescrites par les thérapeutes. Les psychologues n’étaient reconnus qu’au titre d’auxiliaire des médecins. L’approche analytique qui était auparavant centrée sur l’exercice quotidien des enseignants et le travail possible auprès des enfants qui « troublent » la classe s’est déplacée vers le dépistage des « inadaptés », les consultations ou « une action pédagogique de réadaptation traditionnelle » avec eux⁸⁶. Si l’ouverture des Centres à l’orientation psychanalytique est survenue par la suite, elle s’est passée grâce à la conquête des médecins, et surtout des psychiatres, par la psychanalyse.

Cette tendance vers la prise en charge individuel ou en groupe va du pair avec des changements sociétaux. Les années 1960 sont, en effet, marquées par un grand intérêt pour la psychanalyse dans le corps des professionnels, mais aussi dans la population qui devient sensible aux explications psychologiques.

⁸⁵ Maud Mannoni, *L’éducation impossible*, Editions du Seuil, 1973, p. 60.

⁸⁶ Georges Mauco, *L’Evolution de la psychopédagogie : l’action de centres psychopédagogiques scolaires pour une mutation psychanalytique de la pédagogie*, p. 15.

« Le développement considérable, à partir des années 60, des approches psychologiques de l'enfance et de l'adolescence, s'il tient au développement de corps de spécialistes, à la création de marchés et à la diversification corrélative du champ institutionnel de l' "enfance inadaptée" qui s'approprie définitivement, dans ces années-là, les "inadaptations scolaires", tient également, et sans doute autant, à l'apparition d'une demande sociale de systèmes explicatifs faisant une part centrale à la famille et à l'éducation familiale et contribuant ainsi à éclairer, sinon à élucider, cette crise de la reconnaissance. La psychologie, surtout dans une version "psychanalytique" centrée autour des rapports de lutte domestiques, était la discipline la mieux faite pour offrir un message explicatif de cette nature. Dans une situation historique où la distance entre les générations devient un fait de structure, le désarroi et l'impuissance relative des parents devant les conflits familiaux dépassent le cercle familial pour se constituer en phénomène social et produire du même coup un nouveau public pour les ouvrages de psychologie et, notamment, pour la vaste littérature portant sur l' "inadaptation" des enfants – ou des parents – et sur "la crise de l'adolescence" »⁸⁷.

Pour les psychiatres-psychanalystes, mais également pour les psychologues cliniciens qui commencent à sortir des universités⁸⁸, les CMPP sont devenus une possibilité de bénéficier d'une assise institutionnelle. En même temps, une certaine pathologisation de l'échec scolaire⁸⁹ et des problèmes de comportement, est apparue comme un des effets du fonctionnement des CMPP et de la diffusion de l'approche psychiatrique – avec l'optique de diagnostic, d'observation et d'orientation vers les établissements spécialisés – dans le champ social et scolaire. Paradoxalement le discours analytique apporté par les médecins-analystes est venu renforcer ce processus, car ses nouveaux signifiants ont alimenté le cadre déjà préétabli par les pédopsychiatres. *De facto*, en découpant ce nouveau champ des « inadaptations légères », les analystes ont utilisé les représentations analytiques pour les

⁸⁷ Francine Muel-Dreyfus, *Le métier d'éducateur : les instituteurs de 1900, les éducateurs spécialisés de 1968*, Editions de Minuit, 1983, pp. 179-180.

⁸⁸ Annick Ohayon, *Psychologie et psychanalyse en France : l'impossible rencontre (1919-1969)*, Editions La Découverte, 2006, pp. 398-408.

⁸⁹ L'étude faite par Patrice Pinell et Markos Zafiroopoulos sur la médicalisation de l'échec scolaire montre l'impact que les analystes des CMPP ont eu dans la retraduction des problèmes d'apprentissage dans l'ordre de la pathologie (dyslexie, dysorthographe, dyscalculie), ce qui n'était pas repéré auparavant. Cf. : Patrice Pinell, Markos Zafiroopoulos, « La médicalisation de l'échec scolaire : de la pédopsychiatrie à la psychanalyse infantile », *op.cit.*, pp. 39-42.

enfants qui ne suivaient pas le rythme scolaire, sans jamais remettre en question la conception de l'école comme telle.

Portés par les initiatives des groupes de médecins-analystes et de psychologues rassemblés autour d'eux, les CMPP se sont développés relativement rapidement dans les années 1960 et ont pu couvrir une population enfantine de plus en plus importante. Cela est devenu possible, au début, grâce aux interventions auprès des écoliers élémentaires qui représentaient une population sociale plus diversifiée dont les difficultés n'étaient pas encore spécifiées. Par la suite, grâce à l'effort de leurs collègues, médecins-analystes du secteur asilaire, qui ont réussi à introduire la déficience mentale dans le champ des représentations et pratiques analytiques, le développement s'est poursuivi. La liaison conceptuelle entre les difficultés d'apprentissage et les troubles relationnels a réaffirmé la vision des problèmes d'apprentissage et de comportement comme étant ancrés dans l'histoire de la famille et dans les communications affectives familiales nécessitant par conséquent une prise en charge thérapeutique individuelle.

Cela montre l'esprit particulier qui marqua ce temps : la dominance des médecins, tout autant que les bases de nosographie et de diagnostic élaborés selon leurs critères, n'ont pas été discutées, bien que ce soient les médecins-psychiatres qui amenèrent l'esprit et l'approche psychanalytique dans les établissements. D'un côté, il y a une nouvelle approche de travail véhiculée par les psychanalystes, de l'autre, la place qu'ils occupent est assignée par les titres et les statuts de réglementation d'Etat. La construction hiérarchique de l'institution ajoute certainement à cette place du savoir, que les médecins-psychanalystes possèdent, et au transfert « sur la psychanalyse » qui gagne à grande vitesse le champ institutionnel.

1.3.3. De médecin-psychanalyste à accueillant

C'est dans ce climat que le CMPP Etienne-Marcel a été créé en 1962 et que Françoise Dolto l'a rejoint à sa création. Dans quelle mesure a-t-elle été traversée par les enjeux que nous avons évoqués plus haut ? Comment ce souhait d'être « médecin d'éducation » qu'elle nourrissait depuis l'enfance, se profilait dans son travail dans le cadre institutionnel nouveau de prise en charge des enfants ?

Si Georges Mauco « rêve » de faire introduire « l'inconscient » au sein de l'Ecole, pour faire bénéficier professeurs et parents des connaissances nouvelles apportées par la psychanalyse et mettant en lumière l'importance du travail psychique inconscient chez l'enfant et ses éducateurs, Françoise Dolto tente à introduire la vision psychanalytique dans la médecine.

« Je désirais que ce fut inaugural d'une nouvelle médecine d'enfants », revient-elle, en 1986, à l'intention qui l'habitaient dans l'écriture et republication de sa thèse « *Psychanalyse et pédiatrie* », « mais pas du tout sur le plan de la psychanalyse. Ce n'était pas avec l'idée de faire avancer la psychanalyse que je l'avais écrit : c'était dans l'idée d'appliquer la psychanalyse à la médecine d'enfants »⁹⁰.

Partie de son rêve de « médecin d'éducation », il est fort possible qu'elle ait saisi la psychanalyse freudienne comme une possibilité de pouvoir *penser les deux* – « médecin » et « d'éducation ».

De la médecine, elle a hérité sa conception du corps, du soma comme une unité organique et fonctionnelle. En réfléchissant sur le développement de l'enfant – avec l'évolution progressive de toutes les sensations et des nouvelles fonctionnalités –, elle découpe ces sensations selon les lignes d'organes de la médecine de son temps. « L'enfant » de F. Dolto pense le corps, toutes ses surfaces, ses plis et ses orifices, dans une précision fonctionnelle et organique très élaborée : du thorax et du larynx à l'étendue de l'épiderme. Son œuvre majeure « *L'image inconsciente du corps* » représente un mélange curieux des termes médicaux et psychanalytiques, de ses propres innovations des ressentis de l'enfant et des précisions

⁹⁰ Françoise Dolto, Elisabeth Roudinesco, « Des jalons pour une histoire. Entretien », *op.cit.*, pp. 16-17.

techniques. Ainsi, « des objets mamaïsés » ou « Moi-ma-Maman-le-monde » avoisinent « le pré-Moi inconscient » ou « les perceptions baresthésiques »⁹¹.

Mais la psychanalyse lui fournit une conception de la causalité autre que médicale, avec la nouvelle fonction de la parole et de ses effets structurants. Si, au début, les séquences cliniques qu'elle donne dans « *Psychanalyse et pédiatrie* » montrent une application des plus scrupuleuses des représentations freudiennes, comme le complexe d'Œdipe, la suite de son travail est nettement moins « classique » : d'un côté, elle trouve ses propres concepts qui définissent l'inconscient comme inscrit dans la fonctionnalité corporelle, dans le dynamisme vital et l'érotisation des organes, et de l'autre, elle étend la notion de « la castration » aux périodes autres que le temps de l'Œdipe – les castrations ombilicales, orales, anales sortent de sa plume. Le terme de castration est désigné comme « le processus qui s'accomplit chez un être humain lorsqu'un autre être humain lui signifie que l'accomplissement de son désir, sous la forme qu'il voudrait lui donner, est interdit par la Loi »⁹².

Il s'agit d'épreuves – toute une série – dans la maturation de l'enfant au moment où l'incendie d'une frustration ouvre l'accès à une sublimation. Cependant,

*« castration, précise Françoise Dolto, n'est pas exactement synonyme de sublimation. S'il y a sublimation, c'est toutefois parce qu'il y a eu une castration, qui a soutenu la symbolisation des pulsions dans le sens langagier, vers la recherche de nouveaux objets, d'une façon conforme aux lois du groupe restreint familial et du groupe social, et parce que le sujet a trouvé un plaisir plus grand dans le jeu et l'accomplissement de ses pulsions en évitant le secteur de réalisation barré par l'interdit »*⁹³.

Donc, par l'intermédiaire de la fonction symbolique, l'enfant trouve des formes acceptées par la société en transformant la poussée pulsionnelle en formes de désir. L'interdit éducatif se trouve relevé par l'enfant au statut de l'interdit symbolique qui permet d'accéder à la symbolisation. En quelque sorte, elle établit un lien entre la pathologie qu'elle repère comme médecin et les moments sensibles dans l'éducation :

⁹¹ Françoise Dolto, *L'Image inconscient du corps*, Editions du Seuil, 1984, p. 70 ; p. 66 ; p. 248.

⁹² *Ibid.*, p. 78.

⁹³ *Ibid.*, p. 81. (Souligné par Françoise Dolto)

« C'est cette modification des mœurs éducatives qui peut être la révolution libératrice des enfants et la meilleure des prophylaxies des troubles actuels de l'inadaptation d'un si grand nombre d'entre eux »⁹⁴.

Ces pathologies témoignent des chemins par lesquels l'enfant a habité son corps dans la communication avec l'entourage. Françoise Dolto prête attention à ces symptômes comme à des mots d'un langage que l'enfant a élaboré pour s'exprimer et être entendu. En même temps, elle croit qu'il est toujours possible pour l'enfant « de renouer » avec le monde autrement, à sa façon, à condition de trouver la présence de quelqu'un qui lui répond :

« on peut faire l'hypothèse que la non-structuration de l'image du corps est en grande partie due au fait que l'instance tutélaire, désorientée de n'avoir jamais les réponses attendues habituellement d'un enfant de cet âge, ne cherche plus à communiquer avec lui autrement que dans un corps à corps, pour l'entretien de ses besoins, et abandonne son humanisation. Il est plus que probable qu'un tel être humain, puisque son corps survit, serait capable, tôt ou tard, d'élaborer une image du corps langagière selon des modalités qui lui seraient particulières, par le truchement de repères relationnels sensoriels et de sa complicité affective avec quelqu'un qui l'aime, qui l'introduit à une relation triangulaire, et qui lui permet d'advenir ainsi à la relation symbolique »⁹⁵.

Cette certitude nourrit l'absence manifeste chez Françoise Dolto d'une normativité du développement même si les notions de castrations donnent l'impression d'« un passage obligatoire par certains stades ». Car, la nocivité de la normativité provient du fait qu'elle opère un cadrage des réponses que l'enfant trouve dans la rencontre avec les interdits et non de l'interdit comme tel qui émane de la nécessité de s'accommoder avec les autres.

Pour F. Dolto, la palette d'intervention est large : la cure analytique n'est pas une solution absolue. A chaque enfant et à chaque situation familiale, elle tente d'en trouver une et d'orienter au mieux vers celle qui convient, et qui peut s'étendre de la consultation médicale jusqu'au travail avec les parents « au lieu » d'un travail avec l'enfant (si l'enfant n'en a pas besoin), en passant par la psychothérapie de soutien ou des formes diverses de rééducation⁹⁶.

⁹⁴ Françoise Dolto, « L'enfant dans la ville » (1978), *La difficulté de vivre : articles et conférences, vol. 4*, Editions Gallimard, 1995, p. 376.

⁹⁵ Françoise Dolto, *L'Image inconscient du corps*, p. 21.

⁹⁶ Michel H. Ledoux, *L'introduction à l'œuvre de Françoise Dolto*, Editions Rivages, 1990, pp. 159-162.

Elle donne l'impression d'être extrêmement mobile dans le choix d'aide et de faire attention à l'âge psychique de l'enfant, aux conditions familiales, et aux processus psychiques qui seront mobilisés au cours d'un travail avec l'enfant.

Concernant la cure analytique, Françoise Dolto a toujours clairement exprimé qu'elle déclenche l'établissement d'un transfert où les deux – l'enfant et l'analyste – seront impliqués et que l'analyse travaille la matière fantasmatique qui est déjà structurée. Sans jamais avoir à se prononcer au sujet du transfert sur le médecin (le sujet-clé de Pierre Benoit), certainement, elle en « profite » lors des consultations « tout venant » quand les parents viennent avec leurs enfants pour tous les soucis⁹⁷, et cela lui ouvre la possibilité de pratiquer la pédiatrie enrichie par des considérations freudiennes de la vie inconsciente de l'humain. Elle considère, semble-t-il, le transfert comme indispensable pour soutenir le recours à l'aide (c'est pourquoi elle est tellement attentive au fait que l'enfant articule sa propre demande), mais elle le distingue du transfert propre à la cure analytique, qui est un outil de travail, dont l'interprétation de la dynamique suscitent un remaniement psychique considérable.

C'est la pratique analytique et médicale qui donne à Françoise Dolto la possibilité d'aborder les problèmes d'éducation. Depuis la fin de la guerre, elle publie des articles sur les nombreux sujets : « Education de la personnalité individuelle dans les familles de plusieurs enfants », « Hypothèses nouvelles concernant les réactions dites de la jalousie à la naissance d'un puîné », « Prophylaxie du mensonge dans l'éducation », « Le vol chez l'enfant » et bien autres où elle présente des hypothèses analytiques aux questions d'éducation quotidiennes. Le nombre d'articles qu'elle écrit pour les revues éducatives, psychologiques ou grand public⁹⁸ est considérable. Il semble qu'elle se soit engagée dans un travail comparable à celui qui a été fait dans les années 1930 par le premier cercle d'analystes autour de S. Freud⁹⁹ : la critique de

⁹⁷ Ce fut le cas de sa première « consultation de la porte », comme elle dit, à l'hôpital Bretonneau, puis à Trousseau – « le traitement des enfants anormaux, retardés, présentant des troubles nerveux ou des troubles du caractère » et qui n'a jamais faite partie du service de psychiatrie. Cf. : Françoise Dolto, Elisabeth Roudinesco, « Des jalons pour une histoire : entretien », *op.cit.*, pp. 14-26.

⁹⁸ Ces articles ont été publiés dans *Revue de l'Union des Femmes française, Psyché, Etudes carmélitaines, Pratiques des mots*. Une partie d'elles sera rassemblée dans « *La difficulté de vivre* » (1986) ou dans « *Les chemins de l'éducation* » et « *Les étapes majeures de l'enfance* » publiés en 1994.

⁹⁹ Notamment une collaboration très prolifique des médecins et des pédagogues qui a produit les pages hautement intéressantes, expérimentales et novatrices de la *Revue de pédagogie psychanalytique*, qui a réuni les

l'éducation traditionnelle et son éclairage du point de vue analytique. Elle donne l'impression d'être saisie par le même optimisme que S. Freud a éprouvé au début de sa carrière analytique, pensant que les découvertes de la sexualité infantile, du complexe d'Œdipe et des processus inconscients peuvent être la base d'une éducation nouvelle afin de faire de la « prophylaxie des névroses »¹⁰⁰.

Cependant, elle signe toujours ses articles en médecin¹⁰¹. La première fois qu'elle intervient au titre de psychanalyste pour le grand public, c'est dans le cadre d'émissions de radio « *Lorsque l'enfant paraît* », en 1976-1978. Elle intervient à la radio, depuis 1969, où elle répond « à des voix d'enfants »¹⁰², sous l'appellation de « Docteur X ». Cependant, en 1976, elle assume de parler en son nom et comme psychanalyste. Elle avoue que cette décision n'était pas facile pour elle et qu'elle a commencé par refuser la proposition de France-Inter :

« Adressez-vous à l'École des parents, adressez-vous aux écoles d'éducateurs, les psychanalystes ne sont pas des éducateurs, et nous savons qu'il n'y a pas d'éducation possible qui soit la bonne, donc chacun fait au coup par coup et il faudrait presque réfléchir au coup par coup. (...) Non, non, moi certainement pas »¹⁰³.

Mais elle l'a acceptée, étant persuadée de l'importance de donner aux adultes la possibilité de réfléchir à la manière dont l'enfant entre dans ce monde et entend les paroles qui l'entourent :

« Ce n'est pas parce que je suis psychanalyste », précise Françoise Dolto en face de Jacques Pradel, « qu'ici, à cette émission, je fais de la psychanalyse. Pas du tout. (...) ce que voudrais c'est faire comprendre aux parents qu'ils ont les éléments pour résoudre leurs problèmes, d'ailleurs, une des mamans nous l'a dit. Mais ceux qui n'ont pas d'éléments ou croient de ne pas les avoir, j'essaie de les éclairer. Parce que maintenant, il y a des tas de livres entre eux et

personnes intéressées par les questions d'éducation à la lumière des nouvelles idées de Freud, en Autriche, en Allemagne, en Suisse, en 1929-1937.

¹⁰⁰ Sigmund Freud, « L'intérêt de la psychanalyse » (1913), In : *Résultats, idées, problèmes I*, PUF, 1984, pp. 203-213.

¹⁰¹ Jean-François de Sauverzac, *Françoise Dolto : itinéraire d'une psychanalyse*, Aubier, 1993, p. 208.

¹⁰² Françoise Dolto, Elisabeth Roudenisco, « Des jalons pour une histoire : entretien », op.cit., pp. 34-36.

¹⁰³ Françoise Dolto, Jean-Pierre Winter, *Les images, les mots, le corps : entretien*, Gallimard, 2002, p. 153.

leurs enfants et je voudrais que la vie revienne, telle qu'elle est, entre enfant et parents. Il s'agit de rendre un peu de bon sens dans la relation parents-enfants »¹⁰⁴.

Il est étonnant d'entendre la recherche d'« un bon sens » de la bouche d'une psychanalyste qui, de plus, cherche son éventuelle place à l'agora. Il est indiscutable que Françoise Dolto bénéficie, de sa pratique psychanalytique, la vision ou plutôt l'horizon des problèmes et des solutions ; mais elle arrive à incarner une présence tout à fait singulière : en s'adressant aux parents, elle fait appel à leur propre expérience d'enfant. Et cet appel la met au niveau où l'expérience rejoint des questions universelles.

Il est difficile, en écoutant ces émissions, de s'abstenir de faire un parallèle avec ce qu'elle défendra *comme possibilité* à la *Maison Verte* – donner son avis librement sur les sujets que les parents amènent, en puisant ses réponses de l'expérience d'analyste, mais profondément soutenue par son engagement individuel – son éthique et son expérience de la vie. L'appel à l'intuition parentale, à la reprise des assises du rôle de parent, à l'écoute de ce que l'enfant communique par ses propres moyens, sera également un des fils rouges de ses interventions à la *Maison Verte*. Ce n'est pas un hasard si ces deux expériences – des émissions à la radio et « la boutique verte » – seront rapprochées pour ceux de ses collègues qui vont la critiquer : ils y verront une « vulgarisation de la psychanalyse » et un « dévoiement de la psychanalyse vers la pédagogie ».

Cette critique ira crescendo et deviendra violente pendant la dissolution de l'AFP, en 1981. En tant que psychanalyste de la génération de J. Lacan, avec sa propre clinique et ses élaborations conceptuelles, Françoise Dolto sera soupçonnée de vouloir rassembler toute une partie des analystes de l'AFP qui se sont opposés à l'acte de dissolution par Jacques Lacan. Accusation fautive, étant donné qu'elle n'eût jamais ce désir d'*institutionnaliser* la transmission de la psychanalyse. Cette position concernant la transmission reflétera pleinement dans le temps de la *Maison Verte*. Nous allons la présenter en détails plus tard.

Cependant, passionnée par son sujet principal – l'enfant – elle se montre de plus en plus sensible aux cadres institutionnels créés à l'accueil des enfants. Dès la fin des années 1960, elle se penche sur l'école : elle la fustige pour son organisation « digestive », dans son « mode de scolarisation axé sur un niveau homogène d'intelligence actualisable et un rythme commun de

¹⁰⁴ Françoise Dolto, *Lorsque l'enfant paraît*, Essai, CD I, Fremeaux & Associés, 2008.

productivité »¹⁰⁵. Dans sa préface au livre de Fernand Oury et d'Aïda Vasquez, publié en 1967, elle critique non seulement l'école dans son organisation traditionnelle, mais également le système dans lequel elle est incluse :

« Dès le début de ma pratique médicale, éclairée que j'étais par ma formation psychanalytique de la dynamique de l'inconscient et de son axe œdipien, cela m'avait ouvert les yeux sur le rôle de la scolarisation obligatoire, perturbation ou soutien selon la dynamique qu'elle promet ou bloque chez un être humain en cours de croissance, non pas du fait des méthodes pédagogiques seules, mais du fait de sa façon personnelle de réagir à la situation scolaire telle qu'il la ressent. Tout ce que l'enfant y vit s'inscrit en lui. Loin de mon idée que l'école la plus traditionnelle dans ses principes soit néfaste dans tous les cas. Mais il est bien difficile, et de plus en plus, du fait d'institutions qui codifient des normes statiques et éliminent les élèves d'après leurs notes scolaires ou leur comportement gênant pour les autres, il est, pour ainsi dire impossible, à ceux de ces enfants que la société stigmatise comme inadaptés, de conserver la confiance en eux-mêmes au milieu de la gent enfantine, et surtout pour leurs parents de conserver pour leur enfant foi dans leur avenir. Un ensemble de réactions d'angoisse secondaires à l'échec social que représente la mauvaise appréciation par l'école, s'installe en famille et par contrecoup, dans la cohésion narcissique du sujet et dans sa structuration œdipienne »¹⁰⁶.

Depuis 1973, Françoise Dolto participe à « une expérience pédagogique concrète »¹⁰⁷ : celle de l'école de Neuville, fondée par Fabienne d'Ortoli, Michel Amram et Pascal Lemaitre. Elle les aide à penser, à analyser et finalement à construire leur école. N'étant ni un contrôle institutionnel, ni un soutien des personnes, ce travail collectif faisait preuve d'un partage entre deux champs, celui de l'éducatif et de la psychanalyse : son expérience clinique lui sert de référence et elle a la capacité de questionner le plus profondément les affirmations éducatives et de les discuter à partir de ses propres intuitions. Elle tient beaucoup à ce travail qu'elle

¹⁰⁵ Françoise Dolto, « Préface », In : Fernand Oury, Aïda Vasquez, *Vers une pédagogie institutionnelle ?*, Editions Matrice, 1998, pp. 10-16. Ce livre fut publié en 1967.

¹⁰⁶ *Ibid.*, pp. 9-10.

¹⁰⁷ Fabienne d'Ortoli, Michel Amram, *L'école avec Françoise Dolto : le rôle du désir dans l'éducation*, Editions Hatier, 1990, pp. 222-223.

conserve comme activité jusqu'à la fin de sa vie¹⁰⁸, et qui lui permet de « vérifier si ce qu'elle a dans l'idée correspond à ce qui se pratique, ou pourrait se pratiquer dans un milieu ouvert »¹⁰⁹.

L'entreprise de la *Maison Verte* sera une activité qu'elle chérira tout autant ; Françoise Dolto la poursuivra jusqu'à sa mort en août 1988. Elle lui coûtera beaucoup d'efforts et beaucoup d'émotions, mais elle lui donnera, semble-t-il, la possibilité de *réaliser* un positionnement radicalement nouveau, inexistant dans le découpage des disciplines, ou même dans leur synthèse. Formée par le contact avec les enfants et les parents, comme médecin et psychanalyste, elle passera à une *autre chose*, tout en gardant son expérience, son approche éthique et les réflexions qu'elle en avait tirées.

La *Maison Verte* semble-t-il lui permettra d'expérimenter ce qu'il faudra *encore trouver*. C'est pourquoi, dès les tout premiers moments de la rencontre avec les partenaires de la réalisation du futur lieu d'accueil, elle dira tout de suite : « Je ferai l'accueil »¹¹⁰. Elle ne voudra plus faire de consultations, ou former de jeunes psychanalystes, elle saisira l'occasion d'intervenir dans les soucis de tous les jours, afin d'être utile dans l'instauration du socle psychique de l'enfant qui *se bâtit au quotidien*. La réflexion sur les dispositifs d'accueil d'enfants, sur le rôle et l'impact possibles des professionnels n'est peut-être pas présente d'emblée dans son parcours professionnels ; elle écloit progressivement de *sa pratique* de médecin et d'analyste d'enfants. La *Maison Verte* lui offrira l'occasion de rencontrer des nouvelles questions et d'inventer, de mettre en place un dispositif radicalement nouveau.

Risquons une hypothèse : d'être partie de ce souhait d'être « médecin d'éducation » – métier inexistant – elle s'est investie dans l'exploration profonde et réfléchie de deux univers qui lui ont permis de s'en approcher : la médecine et la psychanalyse. Mais après en avoir « fait le tour », à la fin de sa vie, elle se lance dans une invention nourrie des deux, mais pourtant aussi dénuée de représentation et exigeant tout autant que les conditions de son exercice soient précisées. Le travail dans un lieu d'accueil lui donnera, à notre avis, ce temps pour les essayer et les trouver ; ce qui laissera la possibilité de renouer avec sa vision de l'enfance où les maladies des enfants « ne sont pas des vraies maladies, mais font vraiment de

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 314.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 283.

¹¹⁰ Marie-Hélène Malandrin, « Education/psychanalyse, l'impossible nouage ? » *op.cit.*, p. 28.

l'embêtement dans les familles et compliquent la vie des enfants qui pourrait être si tranquille ! »¹¹¹.

1.4. Colette Langignon, le mouvement éducatif à la rencontre de la psychanalyse

1.4.1. Les CEMEA : éduquer par le loisir collectif

Le quatrième membre de ce groupe d'Etienne-Marcel qui participera à la création de la *Maison Verte* est Colette Langignon. Avant de venir travailler comme assistante sociale au CMPP Etienne-Marcel, Colette Langignon a déjà participé à plusieurs réalisations : à l'ouverture d'un CMPP dans une banlieue du nord de Paris défavorisée ; à la création et à l'animation d'un camp de vacances dans le Cantal pour des préadolescents et des adolescents et à celle d'un club pour des jeunes travailleurs en grande difficulté au nord-est de Paris¹¹². De plus, elle a fait partie « des centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active, mouvement en plein essor après la guerre, où se retrouvaient et se formaient de nombreux enseignants désireux de vivre avec des jeunes la période des vacances, et de se former à un autre travail : celui d'éducateur »¹¹³.

Dans sa présentation, c'est cette expérience qu'elle a notée comme formatrice pour elle : en effet, l'association des Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active (CEMEA)¹¹⁴ a

¹¹¹ Françoise Dolto, *Enfances*, Edition du Seuil, 1986, p. 44.

¹¹² Colette Langignon, « La Maison Verte » (1989), In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Gallimard, 2009, p. 160.

¹¹³ Colette Langignon, Contribution aux *Cahiers de la Neuville*, n° 3, 1979.

¹¹⁴ L'association des « Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active » (CEMEA) fondée par Gisèle de Failly et André Lefèvre, en 1937, avait pour but initial de préparer des éducateurs bénévoles ou professionnels aux fonctions de moniteur et de directeur de centres de vacances afin que leurs actions soient préparées et soutenues par une conception pédagogique active. Une pédagogie qui « créé des situations où chacun, enfant, adolescent,

connu un fort élan dans les années 1950-60, en proposant une nouvelle approche à l'enfant. Avec les Eclaireurs de France et la Sauvegarde de l'enfance et d'adolescence (ARSEA)¹¹⁵, ils furent les premiers à prendre en charge les loisirs des écoliers, mais aussi des enfants qui « échappaient » à l'école et se trouvaient livrés à eux-mêmes, que nous avons évoqués plus haut. Grâce à leur nouvelle méthode de formation et de transmission – les stages – les CEMEA ont réussi à créer un champ qui faisait se croiser des spécialistes du domaine social, de l'éducation et de la santé mentale. Ce champ est devenu un espace bouillonnant d'idées et d'initiatives pour quelques décennies.

De ce mouvement sortira le corps des éducateurs, professionnalisé en diverses spécialités : éducateur spécialisé, éducateur de la protection judiciaire de la jeunesse, éducateur de jeunes enfants. Cette génération va modifier par ses efforts le climat qui régnait dans les institutions grâce à la rencontre avec la pensée psychanalytique. Pour plusieurs d'entre eux, l'intérêt qu'ils portaient à la psychanalyse les poussera aux études en psychologie, à entreprendre une cure analytique et à participer au mouvement psychanalytique¹¹⁶. Ils composeront ainsi un terrain qui s'appropriera ce langage conceptuel analytique en le reconnaissant comme sien. La

adulte, en prenant conscience de son milieu de vie, peut se l'approprier, le faire évoluer, le modifier, dans une perspective de progrès individuel et social ». Pour cela les CEMEA proposent des stages, une nouvelle forme pédagogique si efficace que la diffusion des idées d'Education nouvelle se répand vite dans les domaines éducatif, social et culturel. A titre d'exemple, de 1945 à 1955, le nombre de stages et de regroupements organisés annuellement passe de 120 à 551 ; le nombre de participants à ces diverses activités passe de 3 600 à 26 584 ; le total des participants aux différentes activités pour l'année 1965 dépasse le chiffre de 50 000 personnes. Les CEMEA offrent une diversité de stages ancrés dans les réalités quotidiennes de l'éducation, de l'animation, de la santé, mais ils interviennent également dans l'organisation concrète des actions culturelles, éducatives et sociales. Cf. : Catherine Sachot-Poncin, « Les centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active (CEMEA) et la formation du personnel infirmier » In : *Psychothérapie institutionnelle. Aspects de la vie quotidienne à l'hôpital psychiatrique. La formation des infirmiers*. Numéro spécial de la revue *Recherches*, mai 1970, pp. 199-216.

¹¹⁵ Les Associations régionales de Sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence (ARSEA) sont apparues en 1942-1944, dans les grandes villes de France, comme la réponse au problème de l'enfance « en difficulté » sans liaison avec l'Ecole et de l'enseignement spécialisé. En étant une institution mi-privée mi-publique, la Sauvegarde a permis la coopération interinstitutionnelle assez large, ceci a donné la possibilité de créer sans délai et gérer des organismes très divers, ainsi ouvrant la voie de réalisation institutionnelle aux initiatives et aux idées des gens, sans peser trop sur le budget administratif. Ces associations ont été chargées par l'Etat de l'ouverture des centres régionaux d'observation et de triage, des établissements de rééducation qui manquaient considérablement. Ils étaient à l'initiative de la création des écoles d'éducateurs. En 1964, ces ARSEA se sont transformés en CREA – Centres régionaux pour l'enfance et l'adolescence inadaptés. Cf. : Michel Chauvière, *Enfance inadaptée : l'héritage de Vichy*, Editions ouvrières, 1980, pp. 62-167.

¹¹⁶ Regardez les témoignages des éducateurs de l'époque : Francine Muel-Dreyfus, *Le métier d'éducateur : les instituteurs de 1900 : les éducateurs spécialisés de 1968*, pp. 26-68.

rencontre entre la psychanalyse et les nouvelles pratiques éducatives fortement inspirées du travail au quotidien se passe là, avec ses propres découvertes et ses propres déceptions.

Cette rencontre entre la psychanalyse, l'éducation et le social, dont la *Maison Verte* est un des fruits, est intéressante à retracer de deux côtés. Quand les psychanalystes ont commencé à pénétrer le champ social et éducatif par le biais des postes de médecins et de psychologues dans les institutions des années 1960-70, ils arrivent dans un domaine qui a déjà accumulé une vaste expérience du travail avec les enfants de tous les âges et présentant tous types de difficultés. La diffusion rapide des idées psychanalytiques dans l'éducation et la pédagogie françaises témoigne, non seulement du « levier institutionnel » que le discours analytique a obtenu à un moment précis, mais également de la défaite des idéaux précédents et de la perte du potentiel explicatif des concepts utilisés auparavant. Pour le corps des éducateurs qui ont vécu cette expansion¹¹⁷ dans les années 1960-1980, le nouveau discours psychologique et plus précisément psychanalytique est apparu comme un vrai outil de travail, surtout dans les établissements émergents – Institut médico-pédagogique (IMP), Institut médico-professionnel (IMPro), les internats et les foyers divers. Les professionnels de l'enfance se tournent vers la psychanalyse afin de trouver de nouveaux concepts pour leur pratique institutionnelle et quotidienne dont les psychanalystes n'ont pas connaissance. Il s'agit d'une véritable rencontre, mais qui s'avère complexe et s'est déroulée à plusieurs niveaux.

¹¹⁷ Certainement, cette expansion des connaissances psychanalytiques et en conséquence le visage caractéristique que le corps éducatif obtient en France est le résultat de plusieurs facteurs. Ici, nous développons ceux qui nous semblent en lien avec notre raisonnement. Sur ce sujet regardez : Michel Chauvière, Doiminique Fablet « L'instituteur et l'éducateur spécialisés. D'une différenciation historique à une coopération difficile », *Revue française de pédagogie*, n° 134, janvier-février-mars, 2001, p. 79.

1.4.2. De l'Education nouvelle au concept de « milieu riche des occasions et des découvertes »

Ces pratiques éducatives au quotidien plongent leurs racines dans l'Education nouvelle. Représenté en France par des grandes figures comme Roger Cousinet¹¹⁸ et Célestin Freinet¹¹⁹, le mouvement de l'Education nouvelle est transformé assez vite en « une réalité incarnée dans des individus, assemblés en un mouvement et qui ont à leur actif une œuvre intellectuelle et des réalisations pratiques non négligeables »¹²⁰. On trouve ces réalisations dans tous les domaines du travail avec les enfants : de la maternelle au secondaire, dans les établissements périscolaires, et dans la formation des professionnels qui commence à apparaître¹²¹.

Il est fort possible que cela ait constitué un barrage naturel aux idées de la psychanalyse dans les milieux pédagogiques et éducatifs au moment de leur émergence. En effet, leur rencontre a été tardive si on la compare au mouvement qui a traversé les cercles des éducateurs et des instituteurs d'Allemagne, de l'empire austro-hongrois et de la Suisse germanique imprégnés par les idées de S. Freud, dans les années 1930. Les pédagogues et éducateurs français ont

¹¹⁸ Roger Cousinet, instituteur influencé par les idées d'Emile Durkheim. Son intérêt pour l'enfant « libre » – dans ses jeux, dans ses rapports complexes avec des camarades – en parallèle de ses observations des réactions des enfants devant une tâche spécifique et de l'entraide spontanée chez eux guident R. Cousinet vers une certitude que les enfants savent s'organiser entre eux et sont capables d'amener leurs efforts jusqu'à l'aboutissement si l'activité les intéresse. En 1925, il publie « *La méthode de travail libre par groupes* » qui apporte beaucoup de réflexions pédagogiques et marque le début de l'intérêt pour les groupes de plus en plus grandissant dans un milieu éducatif français.

¹¹⁹ Célestin Freinet est la figure unique et majeure du mouvement d'Education Nouvelle. En partant des méthodes d'Ovide Decroly – l'étude du milieu, travail dans les groupes, méthodes actives – C. Freinet les transforme et les développe dans le contexte d'une école rurale : la vie orientée aux actions concrètes, quotidiennes, insérées dans la vie de la commune et de l'entourage social. Donc, les nouveaux outils découverts par C. Freinet (imprimerie, texte libre, journal scolaire, correspondance interscolaire, visites-échanges), ainsi que l'enseignement-même (lecture, écriture, calcul, l'orthographe, plan de travail individuel) seront repensés et restitués à partir du concept de l'école incluse dans la vie sociale déjà existante (du village), d'un côté, et de l'autre, comme un lieu de production des communications et des liens nouveaux. L'ouverture vers la vie, vers le sens de l'activité humaine, vers la nature et sa force vitale, vers l'étonnement, vers l'expérimentation et la découverte sont des piliers qui portent la philosophie de l'action de C. Freinet. Il les nomme comme « techniques de la vie » et fonde un nouveau concept de l'Ecole Moderne sur cette base. Cf. : Célestin Freinet, *Les techniques Freinet de l'école moderne*, Librairie Armand Colin, 1980.

¹²⁰ Antoine Savoye, « L'Education nouvelle en France. De son irrésistible ascension à son impossible pérennisation (1944-1970) » In : Annick Ohayon, Dominique Ottavi, Antoine Savoye (Ed.) *L'Education nouvelle histoire, présence, devenir*, Peter Lang SA, Editions scientifiques européennes, Berne, 2004, p. 235.

¹²¹ *Ibid.*, pp. 236-237.

vécu, semble-t-il, une tout autre aventure, propre à leur histoire. Effectivement, l'irrigation des idées psychanalytiques de l'éducation et la pédagogie française ne sera à l'ordre du jour que dès le retrait de la vague de l'Education Nouvelle¹²².

De fait, dans l'Education nouvelle¹²³ nous pouvons reconnaître le point de départ de plusieurs pratiques concernant l'éducation des enfants *au quotidien*. C'est elle qui a fourni le cadre conceptuel et éthique du travail des CEMEA, des centres d'ARSEA, des éducateurs en milieu ouvert que nous rencontrons tout au long notre étude historique.

Véritablement déployée dans l'entre-deux-guerres, l'Education nouvelle a posé la question – totalement inédite à cette époque – de *ce que vivait* l'enfant. Ces pédagogues insistaient sur l'approche partant « du vécu, de l'acquis » et qui cherchait à ouvrir « la possibilité d'expériences multiples et variées dans tous les domaines »¹²⁴. S'appuyant sur la masse d'observations du quotidien, ils ouvraient trois niveaux d'articulation : au niveau de l'enfant, à développer et à utiliser ses intérêts et ses penchants ; au niveau groupal, à explorer des potentialités des groupes et des relations *entre* les enfants ; au niveau des liens avec l'extérieur, à exploiter le milieu « riche des occasions et des découvertes » selon les mots de Fernand Oury, qui donnait un accès direct à la complexité de la vie d'adultes.

Ces découvertes ont donc participé à la création de nouvelles formes d'apprentissage, d'entraînement et de loisir basées sur le collectif d'enfants. L'accent mis sur le milieu et la *praxis* tangible et pragmatique – dans la perspective d'établir les liens sociaux les plus riches et d'acquérir le développement subjectif le plus varié – a façonné les domaines de la rééducation et de l'éducation en milieu ouvert.

¹²² Jean-Claude Filloux confirme : « les travaux qui ressortissent explicitement à une interprétation analytique de telle ou telle région du champ pédagogique n'apparaissent qu'autour des années 70 ». Cf. : Jean-Claude Filloux, « Psychanalyse et pédagogie ou d'une prise en compte de l'inconscient dans le champ pédagogique », *Revue française de pédagogie*, 1987, n° 81, p. 87.

¹²³ En parlant de L'Education nouvelle, nous regroupons ensemble les mouvements assez divers : « L'Ecole active », « Le Self-government », « Le mouvement Freinet », « Les méthodes d'enseignement actives », « Pédagogie libertaire », mais qui se démarquent tous de la pédagogie et l'éducation traditionnelle de l'époque. Cf. : Michel Lobrot, *La pédagogie institutionnelle*, Paris, Gauthier-Villars, 1966, pp. 113-120.

¹²⁴ Remi Hess, « La présentation » In : Raymond Fonvieille, *L'aventure du mouvement Freinet vécu par un praticien-militant (1947-1961)*, Librairie des Méridiens Klincksieck, 1989, p. 9.

A la Libération, l'Education nouvelle a trouvé un deuxième souffle qui a abouti à une véritable « floraison d'expériences éducatives » : le mouvement se précise en plusieurs courants qui couvrent ainsi les secteurs scolaire, périscolaire et celui de l'enfance « inadaptée ». Ces courants, sans être réunis, vivaient leur propre épanouissement et diffusaient considérablement les idées, les approches et les techniques développées.

Dans ces années, le mouvement a trouvé une reconnaissance publique qui a causé son extension et a abouti au « ralliement à L'Education nouvelle d'une partie de la haute administration de l'Education nationale et du corps enseignant qui se manifest[ait] à travers la réforme de l'enseignement secondaire dite des “ classes nouvelles ” »¹²⁵. Dans le but, tant désiré par les « éducateurs nouveaux », de *réformer l'école*, les classes nouvelles ont été mise en place à grande échelle, touchant les niveaux de la sixième à la troisième.

Cependant, vers la fin des années 1960, l'ossature théorique et conceptuelle de l'Education nouvelle est rongée par ce qu'Antoine Savoye présente comme une triple crise : la crise de tolérance (haute politisation du mouvement et par la suite scissions multiples), la crise de vulgarisation (extrême banalisation des concepts, leur appropriation par l'appareil administratif et intellectuel de l'Education nationale) et la crise de transmission (l'extinction des initiatives individuelles à s'investir dans de nouvelles expérimentations).

Dans une tentative d'appliquer les méthodes actives à l'enseignement public à grande échelle, le langage de l'Education nouvelle a été rendu stérile. La réduction des principes à des recettes qui tournait à l'application formelle de techniques jadis innovantes, la banalisation des concepts et la dévitalisation de la transmission – sans nouveaux concepts ou approches adaptées aux nouvelles situations – ont, entre autres, causé son déclin. Ainsi, l'expansion rapide des idées de l'Education nouvelle dans les années de l'après-guerre s'est transformée en routinisation aliénante, sans véritable investissement subjectif, devenant ainsi une « expansion flatteuse mais trompeuse »¹²⁶. Cela fut un exemple d'une transmission échouée. Tout comme l'approche de Frederick Leboyer, l'approche de l'Education nouvelle, elle aussi fondamentalement basée sur l'implication professionnelle et l'adhésion subjective à sa

¹²⁵ Antoine Savoye, « L'Education nouvelle en France. De son irrésistible ascension à son impossible pérennisation (1944- 1970) », *op.cit.*, p. 245.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 261.

démarche, s'est trouvée écrasée par son propre succès et aplatie par les procédés qui tentaient de la rendre connue et pratiquée par tout le monde. Est-ce le destin de toutes les innovations qui apparaissent, de chercher à toute force la reconnaissance et de s'éteindre dès qu'elles l'obtiennent ?

Pour l'Education nouvelle, il s'agissait de surcroît, à notre avis, d'une crise conceptuelle : les changements de la société d'après-guerre accompagnés de la modification profonde du statut de l'enfant et de la famille posaient de nouveaux problèmes. Malgré leur « pragmatisme inspiré »¹²⁷ et un grand respect pour l'enfant, ces nouveaux éducateurs étaient tous marqués par une touche idéaliste ; l'espoir que ce changement d'attitude éducative serait un moyen puissant de transformation du monde et de la réalité sociale, écrasée par les années de guerre. L'idéal d'« une société moderne », pour lequel ils œuvrent, donne une finalité à ces efforts éducatifs, sans jamais poser la question ni de cet idéal ni de son rôle formateur pour leurs techniques éducatives¹²⁸. La nature humaine est vue comme une chose maniable, accessible et pénétrable par l'acte éducatif plein d'attention personnalisée à l'enfant. Il n'est pas étonnant qu'ils n'échappent pas à une certaine politisation du mouvement¹²⁹ et un positionnement intenable du militantisme sans relâche.

C'est à partir de ce moment-là que les scissions se produisent¹³⁰ et donnent naissance à des groupes qui ne revendiquent plus l'appareil conceptuel de l'Education nouvelle, et marquent plutôt une distance avec cette dernière¹³¹. Seul le mouvement de la Pédagogie institutionnelle aura une transmission directe, en prenant racine dans la pédagogie de Célestin Freinet et sa classe coopérative. En même temps, la Pédagogie institutionnelle – qui fournira les modèles

¹²⁷ Jean-Pierre Bigeault, Gilbert Terrier, *L'illusion psychanalytique en éducation*, PUF, 1978, p. 29.

¹²⁸ Maud Mannoni, « Préface » In : Alexandre S. Neill, *Libres enfants de Summerhill*, Edition de Maspéro, 1970.

¹²⁹ En grande partie ce mouvement était investi et soutenu par les acteurs qui ont été engagé dans le mouvement marxiste et par la suite dans la Partie communiste de France (PCF).

¹³⁰ En 1961, « le Groupe techniques éducatives » (GTE) qui est sorti du mouvement Freinet a bifurqué pour « la Pédagogie institutionnelle » (Fernand Oury, Aïda Vasquez) qui a déclaré sa conformité à la psychothérapie institutionnelle et par conséquent a été traversé par le questionnement « thérapeutique » d'un côté, et de l'autre, pour « la Pédagogie autogestionnaire » (Raymond Fonvieille, René Lourau, Michel Lobrot) qui a pris un versant plus social.

¹³¹ Antoine Savoye, « L'Education nouvelle en France. De son irrésistible ascension à son impossible pérennisation (1944- 1970) », *op.cit.*, p. 265.

éducatifs qui dépasseront l'école et les classes de perfectionnement où Fernand Oury travaille – renouvellera la pensée de Freinet sur des bases beaucoup plus psychologiques.

En effet, la défaite des idéaux qui a amené l'Education nouvelle à son essoufflement vers le début des années 1970 a laissé ainsi « un vide »¹³² conceptuel. C'est là qu'arrive le langage conceptuel psychanalytique qui s'est trouvé autant investi par des jeunes professionnels formés à la pratique du quotidien mais sans « outils » pour pouvoir poursuivre son développement. Véhiculées par les médecins-psychiatres qui avaient une assise dans plusieurs établissements de l'éducation et de la rééducation et qui se sont progressivement intéressés à la psychanalyse, les idées freudiennes ont commencé à sortir des cabinets privés pour articuler l'expérience de l'éducation. Les transformations sociales de 68 ont accéléré la diffusion des idées mais déjà, vers la fin des années 1960, les psychanalystes témoignent de cette réalité.

En ce sens, à titre d'exemple on peut noter la présentation de l'expérience d'un internat, l'Ecole « des Samuels » à Vieux-Moulin, faite par Xavier Audouard. Il s'agit d'une expérience qui a eu lieu en 1965-1970 et a été initiée et portée par le directeur de l'établissement, Gérard Cramard et sa femme. L'idée magistrale consistait à utiliser la parole comme tiers régulateur de la vie de l'établissement – « une médiation transformante pour toute autre expérience immédiate de la vie quotidienne »¹³³. Ce témoignage porte en soi le signe du temps – l'arrivée des psychanalystes dans les établissements où ils redécouvrent leur propre questionnement, dans les pratiques éducatives, et auquel ils donnent leur propre langage. Pourtant, Xavier Audouard ne se réfère aucunement à une tradition de la pensée éducative qui a certainement nourri le raisonnement de l'équipe.

¹³² A la mort de Freinet, en 1966, René Lourau écrit : « Les limites de la pédagogie Freinet sont celles de l'activisme, du participationnisme. Activer, stimuler l'enfant, ce n'est pas tout à fait accepter l'enfant... Le problème des relations entre les élèves et entre le maître et les élèves est forcément posé... La solution est laissée à l'empirisme-roi et à une idéologie de la bonne volonté. Un vide est creusé par l'intrusion de techniques nouvelles et d'une nouvelle conception de la classe. Ce vide, les sciences humaines essaient de le remplir » In : Raymond Fonvieille, *op.cit.*, 1989, p. 229.

¹³³ Xavier Audouard, *L'idée psychanalytique dans une maison d'enfants. Cinq ans d'écoute éducative. L'Ecole des Samuels 1965-1970*, Editeurs Epi-s.a., Paris 1970, pp. 13-83.

La Pédagogie institutionnelle, pour sa part, donne un exemple qui tient aux références à tous les champs qui l'ont nourri : la psychanalyse y sera reconnue comme *un des trois* piliers – le matérialisme, la sociologie et l'inconscient¹³⁴.

Vu de l'angle psychanalytique, la vie en groupe s'est avérée très complexe, fondée sur le conflit, traversée par des mouvements libidinaux multiples, tissée de toutes les formes d'identification. L'avancée freudienne sur la nature psychique comme une nature conflictuelle aide à penser et à aborder ces conflits – manifestes, latents, déplacés, refoulés – au sein du groupe. Cette approche lance lumière sur beaucoup de nuances à la vision idéaliste du surgissement « naturel » du travail collectif du « groupe-atelier », ainsi qu'au concept de « l'entraide », cher à Roger Cousinet.

Enracinée dans les techniques C. Freinet, la Pédagogie institutionnelle les inscrit ainsi dans un univers conceptuel nouveau, et par conséquent ces nouvelles coordonnées engendrent une *praxis* nouvelle. Les concepts développés dans la psychanalyse, surtout dans sa version lacanienne – la demande, le besoin, le désir, le transfert, le fantasme, ainsi que la conceptualisation du rapport au Savoir ou au Pouvoir – articulés à l'expérience concrète de l'instituteur, sont retraduits dans un langage accessible aux pédagogues, ce qui les devra un grand succès.

Sans aucun doute, l'influence que la Psychothérapie institutionnelle¹³⁵ a exercée sur la Pédagogie institutionnelle est cruciale dans l'inclination pour « la thérapeutique » de la pédagogie et de l'éducation. Cependant, il s'agit plus, à notre avis, de la formation *d'un champ de réflexion commune* qui avait des applications pratiques diverses – dès domaines de l'enseignement spécialisé et de la rééducation à ceux du soin et du travail social. Car, nous l'avons vu déjà et nous les évoquerons par la suite, la réflexion sur l'organisation

¹³⁴ Cf. : Fernand Oury et Aida Vasquez, *De la classe coopérative à la Pédagogie institutionnelle*, Maspéro, Paris, 1974, p. 689.

¹³⁵ Les psychiatres François Tosquelles, Jean Oury, Felix Guattari ont participé activement à l'élaboration des fondements de la Pédagogie institutionnelle, dès la création du le Groupe Techniques Educatives (GTE), en 1961, qui a donné lieu aux réflexions des professionnels. Ce soutien conceptuel a été d'autant plus précieux que Fernand Oury travaillait dans les classes de perfectionnement, où se retrouvaient les enfants qui présentaient une difficulté d'apprentissage, résultant souvent de désordres psychiques. Par la suite, il a échangé son poste à l'école contre un poste dans l'Institut médico-pédagogique, où intervenait Jean Oury, et il développait des thèses de plus en plus imprégnées de l'expérience du travail avec les enfants « difficiles ». Cf. : Catherine Pochet, Jean Oury, Fernand Oury, *L'année dernière, j'étais mort, signé Miloud*, Matrice Vigneux, 1986.

institutionnelle et l'attention aux détails de son fonctionnement a été soulevé dans de nombreuses expériences novatrices – à commencer de l'expérience de la « transformation de la maternité » par ASD, en passant par le travail des pédagogues et des éducateurs des CEMEA, ARSEA vers tout un nombre d'initiatives de professionnels du champ médical, social et éducatif qui vont questionner les *conditions institutionnelles* de leur pratique¹³⁶.

Françoise Dolto connaît bien l'expérience de Fernand Oury qu'elle rencontre plusieurs fois lors de rassemblements publics divers. C'est ce dernier qui conseille à Michel Amram, à Fabienne d'Ortoli et à Pascal Lemaitre de s'adresser à Françoise Dolto pour l'accompagnement réflexif de leur expérience à l'Ecole de Neuville. Colette Langignon, en raison de son expérience aux CEMEA et de son intérêt pour l'éducation, s'est associée à ce travail. Pendant des années elle a apporté son concours au développement de l'Ecole de Neuville, dont l'équipe lui a dédié son livre¹³⁷.

Fille de sa génération, Colette Langignon rencontre la psychanalyse¹³⁸ et elle s'engage dans des études de psychologie à l'Université Paris-VII, en parallèle de son travail. A cette époque, le Centre Censier rattaché à ce dernier commence à former des psychologues cliniciens et à bâtir l'enseignement spécifique de la psychanalyse dans les murs de l'université. Comme nous l'avons montré plus haut, c'était une issue logique pour de nombreux professionnels des domaines éducatif et social de l'époque : toute une partie de cette génération s'est tournée vers la psychanalyse qui proposait une vraie ouverture d'esprit et était un espace de dynamisme intellectuel inouï. Les éducateurs, les moniteurs de vacances, les travailleurs

¹³⁶ Le Colloque « Enfance aliénée, psychose et institution » organisé les 21 et 22 octobre 1967 marque un jalon : organisé sous le signe de la psychose il fut un grand moment de la réflexion commune sur l'institution. Le courant anti-psychiatrique (D. Cooper, R. Laing), l'expérience de la psychothérapie et de la pédagogie institutionnelle française (G. Michaud, J. Oury, F. Tosquelles, G. Trastour), l'expérience de travail en institution (J. Aubry, J. Raimbault) vont ouvrir une voie de la réflexion et de la critique des « équipements lourds » et ouvrira la question sur la possibilité et des conditions pour la fonction thérapeutique de ces établissements. In : *Enfance aliénée ou société aliénante ?* numéro spécial de la revue *Recherches*, vol. I, septembre 1967 ; *L'enfance, la psychose et l'institution*, numéro Spécial de la revue *Recherches*, vol. II, décembre 1968.

¹³⁷ Fabienne d'Ortoli et Michel Amram, *op.cit.* p. 18.

¹³⁸ Elle a fait son analyse personnelle avec Françoise Dolto.

sociaux, les infirmiers psychiatriques, les administrateurs¹³⁹ se sont formés, parallèlement à leur travail, et ont pris par la suite des postes de psychologues dans de nombreuses institutions.

De son expérience tirée de la création et de la participation dans de nombreux projets innovants¹⁴⁰, Colette Langignon possédait une large connaissance des champs psychiatriques et éducatifs, elle avait des liens de travail multiples avec les professionnels de tous les niveaux, ce qui était certainement utile dans les démarches du groupe du Centre Etienne-Marcel.

1.5. Le groupe du Centre Etienne-Marcel à la recherche de sa voie

Manifestement, le Centre ne se contentait pas du cadre restreint des consultations et essayait d'étendre plus largement ses actions novatrices et militantes dans des visées de prévention et de travail avec des professionnels qui assuraient l'accueil de l'enfant depuis sa naissance jusqu'à l'école, âge auquel les troubles psychiques et somatiques apparaissaient et forçaient les parents à s'adresser au CMPP. Pour ce groupe de quatre personnes – Pierre Benoit, Bernard This, Françoise Dolto et Colette Langignon – il était évident qu'il fallait repenser l'accompagnement des enfants et des parents avant d'obtenir une consultation pour un symptôme déjà cristallisé. Pour cela ils considéraient qu'il était nécessaire d'affronter

« les problèmes de la petite enfance et aussi ceux de la femme enceinte et de porter ses efforts dans plusieurs directions : auprès d'équipes obstétricales ; auprès des pédiatres ; auprès des

¹³⁹ Dans l'orbite de la Maison Verte ce destin a été celui de Michel Malandrin, Dominique Berthon, Michèle Mexme (les accueillants), et aussi de Jacqueline Garnier-Dupré (administrateur de la mairie de Paris), Marie-France Bertheuil (trésorière).

¹⁴⁰ Colette Langignon a participé au développement de la politique de secteur initiée par le docteur Henri Duchesne, médecin-chef du service d'hygiène mentale de la préfecture de la Seine. In : Colette Langignon, « La Maison Verte » (1989), *op.cit.*, p. 163.

médecins généralistes ; auprès des centres de PMI ; auprès des jardins d'enfants et des crèches ; auprès des instances administratives, Sécurité Sociale, DDASS, Santé »¹⁴¹.

A cette époque, il s'agissait d'un vaste projet d'action mais qui avait déjà ses points d'ancrage dans les groupes type Balint lancés par Pierre Benoit auprès des pédiatres ainsi que dans le travail de Bernard This lors de réunions avec des obstétriciens et des sages-femmes¹⁴². Claude This, la femme de ce dernier, a travaillé en partenariat avec la DASS de Paris et recevait en thérapie au centre Etienne-Marcel des enfants abandonnés¹⁴³. Ce projet, tout en étant une mosaïque d'actions transversales, était soudé par une logique inébranlable : chercher les moyens d'instaurer une *continuité* dans l'accompagnement des enfants et des parents par des spécialistes, depuis la naissance jusqu'à la première enfance. Le groupe du Centre Etienne-Marcel débordait d'initiatives.

Parmi ceux-ci, il y avait le projet de création du Centre d'action médico-sociale de la Petite Enfance qui se chargerait de l'accompagnement des parents et des enfants, avant et après leur naissance. L'angle d'attaque était nettement psychanalytique : « intervenir au niveau des conflits inconscients », prêter attention aux premières années quand « les premières séparations risquent de marquer l'enfant ». Pour cela,

« il conviendrait de mettre en place une structure vivante qui permettrait de rencontrer les parents sur les lieux même de leur vie sociale. Les Centres d'action médico-sociale pourraient avoir cette fonction, mais il semble qu'ils n'aient été définis que comme lieux de "rééducation". Précisons d'emblée qu'il ne s'agit surtout pas de "psychiatriser", mais d'intervenir avec une grande souplesse, parallèlement à d'autres activités médicales ou sociales »¹⁴⁴.

En réponse à la psychiatrisation massive du champ de la petite enfance que nous avons évoqué plus haut, le groupe du CMPP Etienne-Marcel misait sur l'écoute de l'enfant : il voulait introduire des psychologues et des psychanalystes dans les maternités et assurait la suite du

¹⁴¹ Document du Centre Etienne-Marcel du 23 novembre 1976. Archives de la Maison Verte.

¹⁴² Bernard This, entretien du 17 juillet 2011.

¹⁴³ Bernard This, *La Maison Verte : créer des lieux d'accueil*, p. 36.

¹⁴⁴ Documents du Centre Etienne-Marcel « Création d'un Centre d'Action Médico-Sociale de la Petite Enfance », non-daté. Archives de la Maison Verte.

travail amorcé dans ces Centres d'action médico-sociale de la Petite Enfance. Conçus ainsi, ils pourraient être utiles pour les parents qui se heurteraient aux problèmes de « l'alimentation et du sommeil des nouveau-nés », aux réactions violentes des aînés, perturbés par l'élargissement de la famille (« somatisations, attitudes régressives, énurésie, etc. »). Parmi les propositions, nous trouvons des garderies et des « haltes » :

« lieux non ségrégatifs de rencontres entre parents, et entre enfants. Les parents pourraient s'y occuper de leurs propres enfants, comparer leurs attitudes éducatives, en parler entre eux, et en parler avec des personnes compétentes qui les aideraient dans leurs difficultés »¹⁴⁵.

Ce projet est resté un projet. Les démarches pour trouver une subvention n'ont abouti à aucun résultat : les tentatives d'« accrocher le budget d'une structure déjà répertoriée dans la comptabilité d'organismes publics : crèche, crèche parentale, halte-garderie ; depuis le CMPP Etienne-Marcel ; CAMS (Centre d'action médico-sociale) »¹⁴⁶ se sont avérés impossibles à moins d'un remaniement radical du projet. En plus, la création des CAMPS¹⁴⁷ destinés aux enfants handicapés dès la naissance, en 1976, a forcé le groupe à chercher un autre sigle, mais l'idée demeurait identique, et nous la trouvons reprise dans les papiers de novembre 1976 avec les mêmes trois lignes d'action : auprès des professionnels de la petite enfance, des parents et des enfants. Pour certains parents qui « ont besoin d'être aidés après la naissance dans les difficultés éducatives de tous les jours, des groupes de parents pourraient être organisés. A cet effet et le cas échéant des psychothérapies pourraient être proposées aux parents ». Concernant le fonctionnement du lieu pour les enfants, il

« recevra dans la journée des petits confiés quelques heures par leurs parents. Ceux qui voudraient dormir le pourraient. Ceux qui auraient besoin d'être changés le seraient. Ils recevraient les soins nécessaires et se retrouveraient avec des compagnons du même âge. Ceci

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ Colette Langignon « La Maison Verte » (1989), *op.cit.*, p. 160.

¹⁴⁷ Les Centres d'action médico-sociale précoce (CAMPS) en tant que dispositif nouveau ont été créés en 1976 en parallèle à une structure d'accueil ordinaire. Ils ont pour objectif de dépister, diagnostiquer, traiter et rééduquer les enfants handicapés de moins de 6 ans, quel que soit leur type d'handicap (sensoriel, moteur ou mental). Ils sont composés d'une équipe pluridisciplinaire et a pour but d'apporter une aide, des conseils de la part des personnels spécialisés aux familles et de faciliter l'intégration à l'école. Le dépistage, le traitement, la rééducation sont effectués sans hospitalisation dans une structure dédiée, soit en milieu hospitalier, soit au domicile des enfants. Avant de trouver la désignation définitive comme CAMPS, ces centres ont été nommés CAMS ou CAMSP.

pour que nous soyons à même de comprendre la relation établie entre les parents et leurs enfants et, éventuellement, aider son évolution. Les parents qui viendraient s'occuper de leurs enfants pourraient comparer leurs attitudes éducatives, en parler avec des personnes du Centre »¹⁴⁸.

Ainsi, le futur lieu d'accueil se dessine par grandes touches mais sa représentation concrète – l'architecture conceptuelle du lieu – reste imprécise. D'un projet à l'autre¹⁴⁹, nous repérons une migration de phrases, des paragraphes qui se ressemblent, mais il est difficile d'en tirer une représentation claire de ce qu'ils comptent faire : des garderies et « des haltes » où les parents sont les bienvenus ? Qui va s'occuper « des petits confiés » et comment cela va inclure des parents ? Quel est le rôle des spécialistes du centre ? Est-ce que les groupes de parole des parents sont envisagés dans la halte même ? Comment le passage des parents vers les consultations peut fonctionner sans former une demande particulière de la part des parents ? A cette époque l'idée d'un lieu d'accueil reste à l'état d'ébauche, ce qui prime dans leurs projets est l'insistance de repenser *la prévention de façon globale* :

« dans le contexte d'une vie urbaine accélérée, les enfants passent sans transition d'un endroit à l'autre, sans médiation sécurisante, et ceci dès la naissance ; nous venons de découvrir l'extraordinaire importance des traumatismes prénataux et postnataux, et nous savons par expérience (c'est tout notre travail de ces vingt dernières années) que la préparation de la naissance ne peut suffire »¹⁵⁰.

De toute évidence, cette prévention précoce s'inscrit dans la *prévention thérapeutique* : malgré tous les désirs de ne pas « psychiatriser ou analyser toutes les parturientes »¹⁵¹, elle porte en soi une visée thérapeutique, même si elle envisage des modes de travail plus souples, plus discrets ou plus ouverts aux parents :

« d'intervenir dès que l'enfant est conçu, et ceci dans une perspective continue, dans la sécurité transférentielle d'une relation vivante, au sein d'un groupe où chacun se sent impliqué,

¹⁴⁸ Document du Centre Etienne-Marcel du 23 novembre 1976. Archive de la Maison Verte.

¹⁴⁹ Avec les projets du CAMPS, celui du Centre de parentalité et celui du Centre de la petite enfance, au total, on en retrouve au moins cinq, intitulés différemment mais portant la même idée.

¹⁵⁰ Documents du Centre Etienne-Marcel du 23 novembre 1976.

¹⁵¹ Bernard This, « Le Projet », note pour le dossier au ministère de la Santé, p. 5. Archives Française Dolto.

réellement. Les groupes des parents commencent à la maternité, dans les Centres de natalité, ils se poursuivent dans les Centres de parentalité avec la même équipe de travail. Rompre cette relation de sécurité, passer d'un médecin à un autre, c'est annuler le processus d'évolution »¹⁵².

Le projet du lieu de rencontre, à cette époque, s'imaginait sous l'aspect d'une halte-garderie où les spécialistes rencontreraient les parents plus librement. Dès le début, il était clair que ce lieu ne pouvait pas exister¹⁵³ au sein du Centre Etienne-Marcel, et qu'il fallait chercher un endroit extérieur. Au cours de cette recherche de locaux, en 1976, une rencontre avec Marie-Noëlle Rebois eut lieu. Cette rencontre débouchera sur la perspective éventuelle de louer les nouveaux locaux de l'association C3B de quartier – « Carrefour Chrétien Culturel de Beaugrenelle » (C3B).

1.6. Marie-Noëlle Rebois, la prévention sociale et l'ancrage local

A cette époque, Marie-Noëlle Rebois avait quatre enfants, un emploi d'éducatrice et une expérience du travail en Afrique, où elle avait monté un Club de rue pour les enfants : « un travail passionnant, parce que non institutionnel, avec des enfants déficients mentaux »¹⁵⁴. Ainsi, quand elle se retrouve elle-même comme habitant du quartier de Front-de-Seine face aux problèmes de cohabitation des résidents d'HLM et de ceux des tours ultramodernes, elle tente d'utiliser son expérience et de monter un projet pour les enfants. La situation de cohabitation était tellement tendue que les pouvoirs publics ont pris la décision de former une commission à la mairie de Paris afin d'y apporter une solution. La solution trouvée était de

¹⁵² *Ibid.*

¹⁵³ Françoise Dolto, « La Maison Verte », Conférence au CFRP (1985), In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Editions Gallimard, 2009, p. 320.

¹⁵⁴ Marie-Noëlle Rebois, « Table ronde : Maison ouverte, maison verte » In : *Maisons Vertes dix ans après quel avenir ? Des lieux d'accueil parents-enfants*, Cahier de Fondation de France, n° 3, 1989, p. 13.

« faire émerger un Conseil d'Administration des habitants du quartier qui monteraient un Club de Rue. Ils y seraient à la fois employeur et partenaire »¹⁵⁵.

A cette époque, les Clubs de rue avaient déjà gagné la reconnaissance comme outil des éducateurs qui tentaient de créer un véritable contact avec les enfants et les adolescents. Ce concept de travail a été sans aucun doute inscrit dans le champ de la *prévention sociale* qui sera particulièrement valorisée dans le soutien financier au projet de la *Maison Verte*. Retraçons brièvement quelques jalons de ce domaine.

1.6.1. Les Clubs de rue et la naissance du travail « en milieu ouvert »

En effet, depuis les années 1950, cette notion de travail en amont des problèmes sociaux gagne l'attention des pouvoirs publics. L'Etat considère de plus en plus que le devoir de venir en aide aux enfants qui restent en famille – mais courent des risques pour leur santé et leur sécurité physique, psychique ou morale – lui incombe pleinement ; il porte davantage son attention sur les conditions de vie des enfants *au sein de la famille*.

Le décret du 21 septembre de 1959 relatif à la protection de l'enfance et de l'adolescence en danger charge le directeur départemental des affaires sanitaires et sociales de mettre en œuvre « une action sociale préventive auprès des familles dont les conditions d'existence risquent de mettre en danger la santé, la sécurité, la moralité ou l'éducation de leurs enfants et saisit la justice dans les cas paraissant relever de mesures d'assistance éducative judiciaire ». Ainsi les éducateurs et les travailleurs sociaux commencent à pénétrer dans l'intimité de la famille qui petit à petit devient poreuse aux regards publics et aux préoccupations

¹⁵⁵ Note de Marie-Hélène Malandrin sur la rencontre de Marie-Noëlle Rebois, Marie-Hélène Malandrin et Dominique Berthon du 8 février 1977. Archive de Marie-Hélène Malandrin.

citoyennes¹⁵⁶. La construction de foyers pour les enfants et adolescents exposés à des dangers physiques, moraux ou psychiques est préconisée et financée par l'Etat¹⁵⁷.

Ces textes législatifs deviennent les textes juridiques fondateurs de l'Action éducative en milieu ouvert (AEMO). Historiquement apparue dans le contexte relatif à l'enfance délinquante et suite au simple manque de Centres d'observation et de triage évoqués plus haut, « l'observation en milieu ouvert »¹⁵⁸ comprend

« une méthode d'étude de la personnalité de l'enfant délinquant ou simplement inadapté, maintenu dans son milieu naturel de vie. Elle met en œuvre, outre les techniques classiques utilisées dans toute observation (enquête sociale, examen judiciaire, examen psychologique, examen psychiatrique), une technique nouvelle : l'observation systématique du comportement s'appliquant à un sujet à qui toute liberté de mouvement est laissée »¹⁵⁹.

Les éducateurs « descendent dans la rue »¹⁶⁰ dans l'objectif d'atteindre ces jeunes préventivement dans leur milieu naturel : quartier, famille, loisirs.

Donc, à cette époque, la notion de prévention qui entre dans le jargon juridique et éducatif désigne la prévention de la délinquance. Elle comprend le travail avec les jeunes, les adolescents et les enfants « asociaux » risquant d'être ou étant déjà en marge de la société :

¹⁵⁶ Décret n° 59-100 du 7 janvier 1959 relatif à la protection sociale de l'enfance en danger et le décret n° 59-101 du 7 janvier 1959 portant modifications du code de la famille et de l'aide sociale en ce qui concerne la protection de l'enfance. www.legifrance.gouv.fr

¹⁵⁷ Décret n° 59-1095 du 21 septembre 1959 du ministère de la Justice concernant le règlement d'administration publique pour l'application de dispositions relatives à la protection de l'enfance et de l'adolescence en danger. www.legifrance.gouv.fr

¹⁵⁸ L'Observation en milieu ouvert (OMO) a été rapidement complétée par l'Assistance éducative en milieu ouvert (AEMO) qui désigne depuis deux sortes de mesures d'action éducative en milieu ouvert, administratives ou judiciaires, selon que leur mandataire est soit le Conseil général, soit le juge des enfants.

¹⁵⁹ Michard Henri, *L'observation en milieu ouvert*, rapport présenté à Monsieur le directeur de l'Education surveillée, Vauresson, Centre de formation et d'études de l'Education surveillée, 1956, p. 3.

¹⁶⁰ Comme l'indique le titre de l'article « Quand les éducateurs descendent dans la rue », *Liaisons*, n° 29, janvier 1959, p. 17-19.

« jeunesse pour laquelle les normes habituelles d'intégration sociale (famille, école, mouvement de jeunesse) n'ont pas fonctionné »¹⁶¹.

A la fin des années 1950, le concept de « prévention curative »¹⁶² apparut de la collaboration entre les juristes et les pédopsychiatres prend une place majeure dans le travail auprès de l'enfance et de l'adolescence « à problèmes » – histoire que nous avons retracée plus haut où Georges Heuyer avait un rôle majeur. Malgré sa filiation à la tradition de l'anthropologie criminelle, ce dernier est étonnamment sensible à l'idée d'organisation de loisir et il enseigne à ses élèves, que « le véritable cadre social de l'enfant, plus encore que l'école, ce sont ses loisirs »¹⁶³.

L'idée d'utiliser le loisir pour atteindre les jeunes et faire un travail éducatif était une idée ancienne, le mouvement de jeunesse, le scoutisme et les CEMEA s'en servaient déjà pleinement. Ce qui était nouveau, c'est la tentative de faire joindre trois champs d'action : le travail éducatif avec les enfants et les adolescents en situation précaire et asociale ; les tentatives des psychiatres de trouver des moyens d'action à visée curative ; et le champ social dans son idée d'assurer les liens familiaux et sociaux intégrés dans la vie du quartier. C'est cette conjonction des trois types d'approche des problèmes des enfants, des jeunes et de leurs familles, ayant eu lieu au début des années 1960, qui a posé la première pierre dans la conception du travail socio-médico-psycho-éducatif qui s'est développée par la suite, au cours des années suivantes.

Cette action éducative, enrichie par le moyen des loisirs les plus variés qui soient – dont la véritable visée était une rééducation en milieu ouvert – devait être une action *discrète, variée, souple et ouverte* : « L'important pour l'éducateur est de ne pas s'appesantir, d'être toujours dans la souplesse, de ne jamais imposer d'activités structurées, d'éviter toute normalisation,

¹⁶¹ Vincent Peyre, Françoise Tétard, *Des éducateurs dans la rue. Histoire de la prévention spécialisée*, Edition La Découverte, Paris, 2006, p. 112.

¹⁶² Cette notion de « prévention curative », lancée par Jean Chazal, juge des enfants, un des promoteurs du mouvement préventif en France, a été développée par Jean-Louis Lang, psychiatre, au cours de son intervention « Organisation des loisirs et prévention curative » aux Journées annuelles d'études de neuropsychiatrie infantile de l'hôpital de La Salpêtrière, organisées par Georges Heuyer, en 1957.

¹⁶³ Vincent Peyre, Françoise Tétard, *op.cit.*, p. 111.

de renouveler sa clientèle »¹⁶⁴. Les clubs de rue l’incarnaient pleinement et sont apparus comme forme de travail la plus réussie : les éducateurs parvenaient à attirer les jeunes dans des petits locaux de fortune pour parler, passer le temps, partager quelques activités manuelles, pratiquer du sport. Résultat d’un cheminement chaque fois unique et original, les clubs de rue témoignaient des initiatives éducatives trouvées au cours de leur travail, venues d’approches « de proximité », de confiance et respectant l’anonymat.

Des premières expériences-phares aux décrets et circulaires de 1972 à 1975, réglant le travail des clubs et équipes de prévention¹⁶⁵ de manière officielle, l’histoire est longue. A partir d’une mosaïque d’expériences, la prévention est devenue progressivement un mode d’action spécifique dans l’éducation spécialisée. Le phénomène des « blousons noirs » à la fin des années 50 a servi de catalyseur pour la prise de conscience par les pouvoirs publics et la population de la nécessité du travail préventif. «Les clubs et équipes de prévention » ont commencé à apparaître dans les grandes villes et dans les quartiers « difficiles » et se sont répandus véritablement à partir de 1963, date de la création d’un Comité national des clubs et équipes de prévention contre l’inadaptation sociale de la jeunesse¹⁶⁶.

Progressivement une méthode s’est construite qui voulait que *le milieu de vie* devienne un agent de l’action éducative ; elle imposait d’utiliser le dynamisme d’une bande ou de passer par les relations familiales pour nouer un contact le plus rassurant possible avec les enfants et les adolescents. Ainsi, en 1965, 14 % des éducateurs travaillaient en milieu ouvert, dans le domaine de la prévention, la majorité était dans les clubs et les équipes de prévention¹⁶⁷. Chargés par l’Etat de la mission officieuse de « contrôler » la population des jeunes, vue

¹⁶⁴ Jean-Louis Lang, « Organisation des loisirs et prévention curative », Journées d’études de neuropsychiatrie infantile, 29-30 mai 1957, hôpital de la Salpêtrière, Paris, *Revue de neuropsychiatrie infantile et d’hygiène mentale de l’enfance*, n° 11-12, novembre-décembre 1957, pp. 600-604. Cité dans Vincent Peyre, Françoise Tétard, *op.cit.*, p. 112.

¹⁶⁵ Circulaire n° 72/44 du 17 octobre 1972 sur les clubs et équipes de prévention (comporte un historique et commentaires), circulaire n° 74/20 du 29 mars 1974 relative aux clubs et équipes de prévention (composition et rôle de la section spécialisée) www.legifrance.gouv.fr

¹⁶⁶ Francine Muel-Dreyfus, *Le métier d’éducateur : les instituteurs de 1900 : les éducateurs spécialisés de 1968*, pp. 147-148.

¹⁶⁷ *Liaisons*, n° 57, janvier 1966, p. 17. Cité par Samuel Bousson, *Les éducateurs spécialisés et leur association professionnelle : L’ANEJI de 1947 à 1967. Naissance d’une profession sociale*, Thèse doctorat : Histoire moderne et contemporaine : Angers : 2007, tome 2, p. 458.

comme prédélinquante, les éducateurs de ces équipes cherchaient néanmoins les moyens de fonder leur travail sur la confiance.

En grande majorité, les principes de base de ce travail préventif ont été trouvés *au cours du travail même* et furent le résultat de réflexions sur le terrain. Au contact permanent des jeunes et de leur environnement social, les éducateurs tentaient d'instaurer des liens qui pourraient être fiables pour les jeunes et qui les intégreraient dans un tissu social. Développer l'esprit de quartier, rétablir des liens de voisinage, créer un réseau de proximité – cela est devenu une évidence pour les professionnels et les fonctionnaires. Cependant cette évidence s'est développée lentement dans la réalité, il fallait de vrais acteurs de la prévention pour incarner ces idées et les faire vivre, il fallait littéralement construire ce travail dans chaque ville, en adaptation à la situation et aux besoins réels.

A Paris, en 1972, un service de prévention a été créé à l'Aide sociale à l'enfance, affilié à la direction départementale des Affaires sanitaires et sociales (DDASS). Jacqueline Garnier-Dupré a été nommée directrice de ce service qui couvrait différents versants : les prestations de l'Allocation à l'enfance secourue (aide financière temporaire avec un suivi des familles en difficulté) ; l'aide éducative et socio-éducative dans le cadre de l'AEMO ; les clubs et équipes de prévention avec les éducateurs de rue ; « l'enfant du spectacle » ; les initiatives différentes comme Le Centre Jacob dans le 14^e (un café pour les jeunes et les adolescents où les éducateurs travaillaient comme serveurs, sans fichage, sans dossier)¹⁶⁸.

Dans son travail de prévention, Jacqueline Garnier-Dupré s'appuyait sur des associations qui déjà avaient leur ancrage dans les quartiers difficiles et où les clubs et les équipes de prévention ont été montés :

« Dans le même couloir on avait deux services, raconte Jacqueline Garnier-Dupré, celui qui retirait et plaçait les enfants, et celui, le mien, qui travaillait pour faire en sorte que les femmes n'abandonnent pas leurs enfants. Alors, je travaillais avec les équipes d'éducateurs pour apporter l'aide éducative dans les familles le plus tôt possible »¹⁶⁹.

¹⁶⁸ Jacqueline Garnier-Dupré, entretien du 23 juillet 2010.

¹⁶⁹ *Ibid.*

C'est dans le cadre de ce travail préventif qu'elle a fait connaissance avec Marie-Noëlle Rebois, qui travaillait avec les éducateurs de rue du quartier le Front-de-Seine, le quartier en remaniement. La construction rapide, l'accroissement de nombre d'habitants, le mélange brusque des groupes sociaux dissemblables, les difficultés de la population immigrée faisaient de ce quartier « un champ des mines ».

1.6.2. Carrefour Chrétien et Culturel de Beaugrenelle, partenaire du quartier

Habitant dans les nouvelles tours, Marie-Noëlle Rebois a fait partie du conseil d'administration de l'association « Carrefour Chrétien et Culturel de Beaugrenelle » (C3B), « association de quartier animatrice d'un centre de 1500 m² en cours d'ouverture sur le Front-de-Seine (Paris XV^e) et pleinement orienté sur les populations des quartiers environnants »¹⁷⁰.

Elle a été créée en 1974 pour « drainer une population extrêmement diversifiée (française et étrangère, de toutes catégories sociales dans les deux cas, et de tous âges) qui trouvera dans les locaux du C3B environ 25 activités (physiques, manuelles, intellectuelles, spirituelles) et des animations s'adressant plus particulièrement à la population défavorisée des quartiers voisins »¹⁷¹. Afin d'associer des habitants du quartier et d'utiliser les locaux du centre d'animation, elle a monté une autre association « Relais de Beaugrenelle », en 1977, adossé au C3B.

Ces locaux neufs et prêts à être utilisés se trouvaient au pied des tours sur un immense « patio » et n'attendaient que d'être remplis de vie. Dès que Marie-Noëlle Rebois a entendu parler l'équipe du Centre Etienne-Marcel de leur projet concernant la petite enfance, elle a eu l'idée de le présenter au conseil d'administration de C3B ; à ses yeux, ce projet « correspondait tout à fait à ce que l'association C3B cherchait à réaliser dans son quartier – améliorer les

¹⁷⁰ Les documents de C3B, schéma de note générale, non-daté. Archives de la Maison Verte.

¹⁷¹ Schéma de note générale p. 2. Archives de la Maison Verte.

relations humaines dans le respect de la personnalité de chacun »¹⁷². Ainsi, parmi les activités de loisirs ou sportives, des ateliers d'éveil, d'expression et d'art, le C3B a décidé de soutenir les démarches du Centre Etienne-Marcel dans le cadre « des expériences nouvelles ».

En conséquence, toute une série de réunions des deux partenaires a été entreprise en 1976 pour des réflexions communes et des recherches de subvention pour le centre de la Petite Enfance. La fiche de renseignements de la fin 1976 garde la trace de ces démarches : une demande du Centre Etienne-Marcel à l'association C3B, dans la perspective d'obtenir des locaux pour « 1. Halte-garderie d'enfants (avant six ans) du quartier ; 2. Consultation – groupes des parents – Dr. Dolto, M. This, Dr. Benoit »¹⁷³ prévus pour septembre 1977. Deux personnes ont servi d'intermédiaire entre les deux institutions : Colette Langignon pour le Centre Etienne-Marcel et Marie-Noëlle Rebois pour le C3B. Le C3B était prêt à prêter les locaux mais il fallait encore trouver une subvention pour les spécialistes du Centre. Entre autres, elle a été recherchée auprès de plusieurs institutions – la DDASS, la CNAF – mais sans résultat¹⁷⁴.

L'état des choses a changé dès qu'une troisième association est entrée en scène : la Sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence de Paris, représentée par Marie-Hélène Malandrin. Travaillant dans le quartier du XV^e comme éducatrice, elle est venue rencontrer Marie-Noëlle Rebois au C3B dans le cadre du travail de la commission montée par la mairie afin de traiter les problèmes du quartier où la Sauvegarde avait son assise¹⁷⁵. Ca fut la sixième personne du futur groupe porteur du projet d'un lieu d'accueil mais qui a apporté beaucoup de choses.

¹⁷² Compte-rendu de la réunion au C3B du 2 novembre 1977. Archives de la Maison Verte.

¹⁷³ Demande du Centre Etienne-Marcel à l'association C3B (Carrefour chrétien et culturel Beaugrenelle) dans la perspective d'obtenir des locaux In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Gallimard, 2009, p. 109.

¹⁷⁴ Compte-rendu de Marie-Noëlle Rebois sur l'activité du C3B et Centre Etienne-Marcel en 1976, p. 1. Archives de la Maison Verte.

¹⁷⁵ La note sur le projet petite enfance rédigée par Marie-Hélène Malandrin du 8 février 1977.

1.7. Marie-Hélène Malandrin, l'éducation au quotidien

1.7.1. Le quotidien, lieu d'émergence de la question que l'enfant adresse au monde

Dans l'intervention qu'elle fait à Strasbourg, en 1994, lors des premières journées européennes consacrées aux lieux d'accueil d'enfants-parents, Marie-Hélène Malandrin retrace de manière brève mais saisissante le chemin qui l'a amenée à la création de la *Maison Verte*.

Elle a débuté sa carrière d'éducatrice spécialisée à Strasbourg, dans une des institutions pour les caractérielles intelligentes. Il s'agissait d'un établissement de rééducation pour les filles conçue selon les règles de l'époque dont nous avons présenté les ressorts plus haut : diagnostic psychiatrique confirmé une fois par an, traitement médicalisé, violence institutionnelle, absence de tout espace d'expression subjective sauf des passages à l'acte et des transgressions des règles – « l'univers carcéral, avec des clefs, des portes, des clôtures, des barreaux aux fenêtres »¹⁷⁶. En 1960, c'est un établissement parmi les autres, pour l'enfance inadaptée, avec des punitions d'isolement pour plusieurs jours dans « la chambre capitonnée », avec « la ceinture, les confessions publiques, les douches froides »¹⁷⁷ comme mesures éducatives. Une réalité douloureuse, mais qui – à travers tout un nombre d'événements et de rencontres – a permis le questionnement que Marie-Hélène Malandrin va poursuivre tout au long de son travail : « l'impact de la parole pour le sujet et les activités quotidiennes comme moyen thérapeutique »¹⁷⁸.

Ce questionnement, elle va le développer à « Hourvari »¹⁷⁹, au Centre d'observation et de réadaptation accélérée, au Parray-en-Yvelines. Cet établissement a fait partie des premières

¹⁷⁶ Marie-Hélène Malandrin, « L'enfance, entre psychanalyse et éducation » In : *Structures type Maison Verte : Quelles pratiques de la parole ?* Premières journées européennes, Strasbourg, novembre 1994, *Le Coq-Héron* n° 140, 1996, p. 78.

¹⁷⁷ *Ibid.*

¹⁷⁸ Ce fut le titre de son mémoire de l'école des éducateurs spécialisés.

¹⁷⁹ Le centre « Hourvari », ouvert en octobre 1961, fut un établissement modèle géré par l'ARSEA et chapeauté par des hauts fonctionnaires (Claude Pompidou, Raymond Marcellin). L'établissement est installé dans un parc

institutions traversées en long et en large par la psychanalyse appliquée au travail auprès des jeunes, dans les années 1960-1970. Son histoire se tisse à partir des liens entre personnes qui découvrent la psychanalyse et cherchent son utilisation possible en dehors du cadre classique : Serge Ginger, directeur de « Hourvari », apporte l'étincelle de la pratique éducative fortement imprégnée de l'approche psychanalytique du « Coteau »¹⁸⁰ dont il assurait la direction pendant quelques années. Il s'intéresse personnellement à la psychanalyse et tente d'installer, avec des médecins-psychanalystes, une ambiance de travail semblable à celle qu'il a trouvée chez Georges Amado, à Vitry-sur-Seine.

Durant les années 1960-70, « Hourvari » devient ainsi une espèce de laboratoire où se cherchent de nouvelles méthodes de travail avec les enfants. Ce fut une grande marmite où chacun se formait au contact des spécialistes qui réfléchissaient leur pratique à haute voix. L'analyse du travail au quotidien, faite lors de plusieurs réunions, a été complétée par des groupes d'étude des textes psychanalytiques. La grande partie du personnel éducatif et soignant a été engagée dans leur propre analyse.

L'appui sur les concepts psychanalytiques fut majeur : le comportement des enfants était analysé à travers le prisme des notions de « relations d'objet », de « transfert », d'« identifications » ou de « projections ». Ce fut un temps d'expérimentation et de grand enthousiasme mais qui a été guetté assez rapidement par deux types de dangers : d'un côté, la

dans la forêt de Rambouillet, pour 76 garçons de dix à dix-sept ans confiés par la Justice, la Population ou la Sécurité Sociale ; il comprenait des classes et des ateliers pour les activités de jeunes. Durant 45 ans de son existence, l'établissement a changé plusieurs fois de libellés : Centre d'observation et de réadaptation accélérée, Unité polyvalente d'actions éducatives spécialisées, Institut de rééducation, Institut thérapeutique éducatif et scolaire, Institut thérapeutique éducatif et pédagogique. Dû à l'orientation thérapeutique de plus en plus avérée, « Hourvari » compte parmi des pensionnaires des « cas de plus en plus perturbés : 40 % de troubles " graves " en 1979 contre 26 % dans la " clientèle " moyenne des centres d'observation de France ». Serge Ginger fut son directeur de 1961 à 1974. Cf. : Plaquette « Hourvari » éditée en 1974. <http://hourvari-odyss-e.over-blog.net/>

¹⁸⁰ Fondé en 1893 par le médecin Désiré Bourneville, « Le Coteau » fut un établissement « d'assistance, de traitement et de l'éducation » pour des enfants et des adolescents atteints de divers troubles mentaux. Durant sa longue histoire institutionnelle, « Le Coteau » change plusieurs fois de vocations et de désignations et il n'acquiert la visée thérapeutique qu'avec l'arrivée de Georges Amado, en 1948, qui en fit un établissement-phare où la psychanalyse était utilisée comme référence pratique et théorique pour le travail auprès des enfants. Le personnel soignant et enseignant, cerné autour des psychanalystes, a fait naître une approche très dynamique qui a trouvé sa présentation dans de nombreuses publications signées collectivement par les membres de l'équipe multidisciplinaire. Nombre d'analystes comme Denise Braunschweig, Raymond Cahn, Jean Cournut, Gilbert Diatkine, André Green, Laurence Kahn et autres y ont travaillé comme psychiatres et psychothérapeutes.

grande vitesse portait un risque inévitable d'assimilation hâtive des concepts qui se trouvent plaqués sur la réalité¹⁸¹. De l'autre, une espèce d'institutionnalisation de la psychanalyse. Et si le premier fera travailler les équipes et donnera lieu à plusieurs « vagues » de réflexion, le deuxième engloutira l'esprit révolutionnaire du renouvellement et questionnera des partisans mêmes de ce mouvement. Un des témoins de l'époque, François Gantheret, l'exprime ainsi :

« Dans de très nombreuses institutions de soin, on n'engage plus un psychologue sur sa seule qualification psychologique, mais de surcroît sur sa formation analytique. Comment il l'emploiera, ceci est une autre question à laquelle nul n'est capable de répondre ; mais cette formation fonctionne comme mythe efficace. Ceci est déjà vrai pour les jeunes psychiatres (la quasi-totalité des internes de la Seine sont en formation psychanalytique), et devient peu à peu vrai pour les rééducateurs, les éducateurs... Il y a un glissement progressif de la nécessité ressentie d'une formation analytique vers des couches de moins en moins « aristocratiques » des travailleurs de la santé mentale. (...) La psychanalyse y devient quelque chose de quantitativement dosable ; elle y perd une caractéristique fondamentale : la radicalité de son questionnement ; en même temps elle se renforce comme mythe : car nul n'est capable de dire comment cette petite formation analytique peut être utilisée (sauf par des âneries du genre « sensibilisation à la relation humaine ») ; et nul n'en soucie. Il est suffisant que puisse être affirmé que quelque part, mystérieusement, l'analyse est passée... »¹⁸².

C'est cette ambiance que découvre Marie-Hélène Malandrin à la fin des années 1960 à « Hourvari » et ce n'est pas par hasard, semble-t-il, qu'elle envisage son expérience parentale plus fondamentale pour la création du futur lieu d'accueil. L'effervescence de « Hourvari » lui a donné, certes, l'expérience d'une rencontre avec cette époque passionnante et mobilisatrice, mais elle lui a également révélé le transfert massif dont le corpus psychanalytique était l'objet,

¹⁸¹ Ce terrain d'innovation a fait naître, à titre d'exemple, la notion de « couple éducatif » formé d'un homme et d'une femme pour chaque groupe d'enfants. La répartition des rôles d'autorité et de maternage, une référence constante l'un à l'autre dans la réalisation du projet éducatif, vise ici à former une unité imaginaire et de fournir aux enfants des objets d'investissement positifs et solides, à la différence de ceux qu'ils avaient connus dans leur famille, de « sexuer l'éducation ». Cf. : Les papiers de travail internes de l'équipe de « Hourvari ». Archive de Marie-Hélène Malandrin.

¹⁸² François Gantheret, « La psychanalyse comme institution » In : *Garde-fous arrêtez de vous serrer les coudes*, Collectif, Edition François Maspero, 1975, pp. 50-51.

avec des psychanalystes comme détenteurs du savoir¹⁸³. Sa position ferme d'une non-analyste au sein de la *Maison Verte* sera nourrie, d'une partie, supposons-nous, de cette révélation.

L'éducation de ses propres enfants sera citée par Marie-Hélène Malandrin comme hautement formatrice : l'expérience d'une jeune mère, en rupture de l'activité professionnelle et enfermée dans un appartement parisien avec trois enfants, loin de ses proches, avec un mari qui travaille toute la journée. Elle se trouve plongée dans une routine qui ne laisse pas souvent la possibilité de se décoller de l'immédiat des soins des enfants. En même temps, elle fait le constat que « tout se passe » au quotidien pour l'enfant qui grandit et structure son monde selon les réponses qu'il reçoit lors de sa communication la plus banale avec son entourage. Elle remarque une *insistance* chez l'enfant qui le guide dans ses élaborations qui prennent la forme de questions habillées de mille manières : dans un geste insensé, rapide et surprenant pour l'enfant lui-même ou dans des paroles sans relation évidente avec ce qu'il est en train de vivre, dans des maladies infantiles assez banales au premier coup d'œil, dans des oublis qui sont autant parlant pour l'enfant que pour l'adulte, dans des fautes de langage qui persistent – tout peut être porteur de la question que l'enfant pose au monde.

« Chacun a son mode d'entrée à la psychanalyse, raconte-elle en 1994, pour moi elle s'est inventée comme cela presque étourdiment parce qu'une rencontre avec le lapsus d'un enfant m'a fait questionner : « Qu'est ce que le savoir ? » Ce qui fait vaciller aussi bien mon savoir pédagogique déjà bien entamé, que mon savoir de mère »¹⁸⁴.

L'écoute des enfants d'âges différents, où chacun poursuit à son rythme et à son aise la recherche des réponses qui lui manquent, demande une grande mobilisation et une très forte labilité psychique chez la mère capable d'être attentive à la demande « d'une autre chose » d'un enfant de cinq ans, de l'oubli de l'autre de trois ans, et des pleurs d'un bébé d'un an. Marie-Hélène Malandrin croit profondément à l'intuition maternelle, mais elle questionne certains moments quand elle se trouve abasourdie, prise en otage par le vécu propre de la mère, par les figures de l'histoire personnelle qui se trouvent animées par la découverte du rôle parental.

¹⁸³ Marie-Hélène Malandrin, entretien du 18 septembre 2012.

¹⁸⁴ Marie-Hélène Malandrin, « L'enfance, entre psychanalyse et éducation », *op.cit*, p. 79.

« Comment un enfant pourrait-il être entendu par ceux-là mêmes qui l'ont parlé avant même qu'il ne soit né, comme ils continueront de le parler au quotidien de son éducation ? Comment un enfant pourrait-il questionner ce que la mère ne s'entend « pas dire » ou « taire » s'il n'y a pas pour l'écouter, ou pour écouter la mère, un témoin étranger à l'histoire familiale de l'enfant ou de la mère ? Cet « essentiel » à offrir à l'enfant n'est pas si évident que cela à faire reconnaître »¹⁸⁵.

Ces questions ont pris chez elle la forme d'un désir de créer un espace où les enfants et les parents puissent venir et passer le temps autour de jeux, dans le quotidien de leur échange et la possibilité de rencontrer les autres. Différents projets ont ainsi émergé : des groupes de mères avec leurs enfants, un « club-jeux » et un « atelier-jeux ». Ce dernier consistait à accueillir des mères et des enfants autour de jeux, en présence d'une petite équipe qui comptait des professionnels de la petite enfance. Marie-Hélène Malandrin le mettra en place, en 1977, après la reprise de son travail d'éducatrice à l'ARSEA implantée dans le XV^e. Ce projet d'atelier-jeux¹⁸⁶, dont le fonctionnement est le plus proche à celui de la *Maison Verte*, va être réalisé dans le cadre du Groupe de recherche et d'action pour la petite enfance (GRAPE).

¹⁸⁵ *Ibid.*, pp. 75-76.

¹⁸⁶ Nous allons présenter ce lieu dans le paragraphe 1.7.3. de cette partie.

1.7.2. Le GRAPE : confier l'enfant aux professionnels

A cette époque, la direction de la Sauvegarde de Paris est donnée à un jeune et dynamique éducateur, Jean Blettner¹⁸⁷. Le GRAPE, fondé par lui, est à l'initiative de multiples projets : « L'enfant d'abord. Le journal pour les assistantes maternelles et pour les parents » (1976-1993) ; les Etats généraux de la petite enfance, premier grand rassemblement (4 000 professionnels, politiques, chercheurs, représentants d'associations) soulevant les questions de la cohérence de la politique et des actions menées dans le domaine de la petite enfance¹⁸⁸ ; l'adoption par l'Assemblée nationale du statut des assistantes maternelles¹⁸⁹ ; une ligne téléphonique S.V.P. petite enfance ouverte aux professionnels et aux parents, élus locaux, associations ou mouvements ; le Centre national d'échanges et d'information sur la petite enfance et bien d'autres.

Le GRAPE organise des formations et des groupes de paroles pour les familles d'accueil et les assistantes maternelles, mène une campagne d'information et de sensibilisation de l'opinion publique sur l'enjeu que représente pour l'avenir de l'enfant le mode de garde choisi¹⁹⁰. Une

¹⁸⁷ Issu du domaine de la protection des enfants et des familles en difficulté et plus précisément du secteur des placements familiaux, Jean Blettner porte sa question à lui : le besoin aigu d'un statut et d'une formation pour les nourrices auxquelles les enfants sont confiés. Sans avoir aucune formation spécialisée, ces femmes accueillent les enfants selon leurs propres visions et systèmes de valeurs. Il est persuadé qu'il n'y aurait pas de changement radical dans la relation enfant-adulte si les relations pathogènes que les enfants avaient au sein de leur propre famille se reproduisent dans la famille d'accueil. La nécessité de former des nourrices et de les accompagner tout au long du placement est devenue le fil rouge de ses actions qui, par la suite, se sont élargies à tous ceux par qui les enfants sont gardés, car « élever l'enfant des autres est un véritable métier ». Le Groupe d'études et de liaison des placements familiaux spécialisés (GELPFS) qui a réuni, dès 1962, des professionnels de toute la France travaillant auprès d'enfants ou d'adolescents séparés de leur famille, a donné l'impulsion pour la création du Groupe de la recherche d'action pour la petite enfance (GRAPE), en 1966.

¹⁸⁸ Cf. : *L'enfant d'abord*, Les Etats généraux de la petite enfance, n° 17-18-19, 1978, Groupe de recherche de l'action pour la petite enfance, Paris.

¹⁸⁹ La bataille menée par le GRAPE et la Sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence pendant deux ans a abouti à la reconnaissance du statut professionnel pour les assistantes maternelles et pour les familles d'accueil en 1978 : ce statut donne accès à la formation organisée par les services de PMI ainsi que par les associations du type GRAPE ; établit des conditions de l'agrément ; prévoit des assurances et des contrats de placement. En 1977, cela concernait 500 000 assistantes maternelles y compris celles qui travaillent en familles d'accueil.

¹⁹⁰ Sous la forme de rencontres publiques, le GRAPE anime des réunions dans les villes de plus de 30 000 habitants, en 1979, leur nombre est de 120 réunions dans toute la France. Le film « Les 40 heures des tout-petits » que le GRAPE réalise et fait tourner pendant ces rencontres et ces réunions témoigne du problème de la garde des enfants dans les années 1970 pour les femmes qui commencent à travailler en masse.

grande partie de ce travail est proprement éducative : faire entendre les besoins psychologiques de l'enfant, analyser les relations qu'il a avec les adultes et comment elles se structurent. Il est question de l'éducation des enfants, mais aussi des problèmes juridiques, des droits, du partage de l'expérience et de la découverte de nouveaux résultats, des acquis dans les domaines de la psychologie ou de la pédiatrie. Les professionnels s'informent, apprennent à « travailler » au lieu de « garder » les enfants qui leur sont confiés.

Pourtant, si au départ, les membres du GRAPE étaient tous spécialistes de la pratique du placement familial, de la prise en charge d'enfants issus de milieux considérés comme défailants pour des raisons sociales, économiques ou psychologiques, au fil des années le caractère spécialisé du GRAPE s'est atténué pour s'orienter vers des actions au niveau de toutes les familles avec des jeunes enfants :

« Ces actions s'ordonnent autour de trois objectifs : campagne de sensibilisation et d'information auprès du grand public ; action de formation auprès des assistantes maternelles, travailleurs sociaux et administrateurs ; expérimentation d'équipements nouveaux ayant un caractère attractif pour les enfants et les parents »¹⁹¹.

Le GRAPE s'implique également dans le soutien de l'idée des Centres de la petite enfance. Il s'agit des établissements qui rassemblaient plusieurs services de la petite enfance afin de faciliter la communication entre professionnels et les passages de l'un à l'autre : la crèche familiale ; l'accueil multiple (accueil partiel, mi-temps) ; l'association pour l'accueil de la petite enfance (pour aider le parent-employeur dans ses fonctions administratives, pour réguler les coûts de la garde d'enfants) ; l'unité de loisirs (pour les enfants de deux à six ans, avant ou après l'école) ; l'unité des groupes (pour les adultes-parents, les assistantes maternelles, les professionnels, les futurs parents, les femmes enceintes) ; la coopérative pour l'échange de matériel pour bébés, de vêtements d'enfants ; la crèche collective¹⁹².

Le GRAPE mène également une activité de recherche. A titre d'exemple, citons une de ses études lancée en 1976 sur les modes de garde des enfants de zéro à trois ans dans le XV^e arrondissement, l'endroit où la *Maison Verte* sera implantée. Ces recherches ont pointé les difficultés existant dans tous les modes de garde des enfants : quand l'enfant est pris en charge

¹⁹¹ Jean Blettner, « L'éditorial », *L'enfant d'abord*, décembre 1977, n° 2, p. 11.

¹⁹² *L'enfant d'abord*, n° 17-18-19, avril-mai-juin 1978, pp. 56-59.

par sa mère (dans le cas où elle est contrainte de rester à domicile, les difficultés apparaissent pour organiser des activités d'éveil et socialiser les enfants) ; quand l'enfant est confié à « la famille élargie ou à des personnes salariées au domicile des parents » (détermination forte par la qualité relationnelle des parents, des personnes non-qualifiées pour la prise en charge des enfants) ; au cours de la scolarisation précoce des enfants à l'âge de deux ans (ce qui complique le fonctionnement de l'école et peut être nocif pour l'enfant si elle est pratiquée systématiquement, sans prendre en compte le développement de l'enfant¹⁹³). L'analyse des modes de garde a montré également une offre très réduite des établissements de petite enfance par rapport aux besoins qui ont fait flamber la liste d'attente (une place pour cinquante-sept enfants), ainsi que l'absence d'agrément pour les assistantes maternelles, « les nourrices n'ayant pas de statut, pas de formation, sont mal représentées, mal reconnues par les parents, le recours à elles est le plus souvent vécu avec culpabilité et gêne »¹⁹⁴.

En essayant de changer la situation, la Sauvegarde et le GRAPE est à l'initiative de réunions avec des spécialistes de la petite enfance du XV^e, notamment les médecins de PMI, les gynécologues travaillant sur le XV^e, les directrices des écoles maternelles, les spécialistes des maternités, les assistantes sociales, les éducateurs, afin de créer un réseau de réflexion et d'action communes. Un groupe d'analyse multidisciplinaire des éléments recueillis lors des entretiens faits par les assistantes sociales de la PMI a été mis en place. Sans aucune grille préétablie, ces entretiens cherchent à faire se rejoindre « le sondage des problèmes et la plus grande écoute des futures mères »¹⁹⁵.

Dans le cadre de cette approche novatrice, Marie-Hélène Malandrin participe à plusieurs projets et recherches avec la double casquette de la Sauvegarde et du GRAPE : elle appartient au groupe de recherche auprès des centres de PMI, elle travaille sur la création d'un réseau de professionnels sur le XV^e : CAF ; PMI ; Hygiène mentale ; crèches. Certainement, ce sera un

¹⁹³ Ici, nous pouvons citer l'article écrit par Françoise Dolto « Ecole maternelle : combien d'enfants à la fois ? » In : *La difficulté de vivre : articles et conférences*, 4, Editions Gallimard, 1995, pp. 383-391.

¹⁹⁴ Les objectifs de l'expérimentation, papier de la commission du GRAPE 1976, p. 6. Archive de Marie-Hélène Malandrin.

¹⁹⁵ Document du groupe de travail concernant la petite enfance, réunion du 12 mai 1977. Archive de Marie-Hélène Malandrin.

atout pour le futur lieu d'accueil qui sera obligé, comme toutes les nouvelles institutions, de faire sa place dans le paysage institutionnel du quartier.

En 1976, à la commission du GRAPE, Marie-Hélène Malandrin présente un projet de nouveaux types d'accueil des enfants et des parents : « club jeux pour les enfants de 1 à 6 ans » et « haltes jeux »¹⁹⁶. Le premier est articulé « avec le jardin d'enfants, la maternelle et les nourrices, les parents étaient associés chaque fois que possible » et le deuxième est un lieu ouvert aux nourrices et aux parents pour des actions ponctuelles de socialisation et d'éveil, deux à trois fois par semaine. « Pour les adultes, le lieu est une possibilité de rencontres en groupe à partir des réflexions portant sur la petite enfance »¹⁹⁷. La subvention pour mettre en œuvre cette action a été demandée par la Sauvegarde au ministère de la Santé, au titre des innovations sociales¹⁹⁸.

1.7.3. L'atelier-jeux, lieu de vie, lieu de socialisation

Il s'agit d'un lieu de rencontre avec les autres enfants et les autres adultes, surtout pour les enfants qui restent à la maison (manque de place en maternelle ou au jardin d'enfants, habitudes culturelles etc.), dans le but de socialisation et avec « la reconnaissance des liens qui rattachent l'enfant à quelqu'un : parents, nourrice, amis, grand-frère ou grande-sœur, grands-parents »¹⁹⁹. L'atelier-jeux démarrera son activité en septembre 1977. De cette expérience, nous possédons un rapport de stage d'une stagiaire-psychologue qui a participé au travail de ce lieu d'accueil tout au long de l'année universitaire 1977-1978. Elle décrit les grandes lignes de ce projet et partage ses observations.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 12.

¹⁹⁷ *Ibid.*

¹⁹⁸ Marie-Hélène Malandrin, entretien du 18 septembre 2012.

¹⁹⁹ Le rapport de stage "Atelier jeux. Lieu de vie. Lieu de socialisation" p. 16. Archive de Marie-Hélène Malandrin.

Cet accueil se déroule sous la forme d'ateliers pour les enfants âgés d'un an et demi à six ans en présence des parents qui sont indispensables, surtout au début du fonctionnement de l'atelier, car « c'est bien dans la relation aux parents que se déroule toute la phase de développement d'un enfant »²⁰⁰. Le cadre de l'atelier reste souple et permet de ne pas venir à toutes les séances si les parents ne le peuvent pas, car il est important que « les intéressés retirent du plaisir à venir »²⁰¹. Les parents participent à ces activités – jeux libres, peinture, terre, jeu avec l'eau, pâte à modeler. L'atelier a lieu un après-midi par semaine. La participation d'enfants à l'atelier est limitée à deux heures d'affilée par respect du rythme d'un petit enfant. La participation financière (deux, cinq francs, mais il y a des parents qui ne payent pas) est demandée « afin de ne pas perpétuer le circuit d'assistance », cette petite somme d'argent sert à acheter le goûter, renouveler des jouets (petites voitures, poupées mannequins...) : « Elle est bien sûr insuffisante, mais ainsi chacun est partie prenante dans ce qui se passe »²⁰².

L'équipe tente de sensibiliser les parents à ce que l'enfant vit au quotidien ; de soutenir les liens que l'enfant a à l'adulte. Le fait de voir l'enfant jouer seul ou avec les autres, de permettre que l'enfant crie, pleure, se salisse, se mouille – tout cela peut aider à accepter le fait que le jeu est un moment constructif et structurant pour l'enfant, « accepter que le jeu ne doit pas être productif ». Dans ce rapport, il y a tout un passage sur l'utilité du jeu qui facilite le contact avec les enfants, qui fait revivre aux parents des moments de leur enfance et qui ouvre vers l'inattendu.

En même temps, les activités ne semblent être qu'un support pour amorcer un échange avec les parents, car l'écoute et la parole prennent beaucoup d'importance dans le fonctionnement de l'atelier : « l'équipe a donc voulu que cette pièce soit le lieu d'émergence des questions que ces adultes pouvaient se poser vis-à-vis de leurs enfants ou d'autres enfants, que ce soit un lieu d'échange (...) que l'atelier jeu puisse permettre de rendre une place à l'enfant dans la parole des adultes »²⁰³. L'atelier est un lieu où « la parole et le langage ont une

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 51.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 19.

²⁰² *Ibid.*, p. 20.

²⁰³ *Ibid.*, p. 21.

importance vitale. C'est un lieu où l'enfant est vraiment pris en compte et où l'adulte essaie de faire les choses pour lui et en fonction de ce qu'il est d'après son vécu. C'est un lieu où le langage est un réel moyen d'expression et où l'échange affectif a une place, ce qui n'est pas toujours vrai dans les autres lieux de socialisation que connaît l'enfant de un à sept ans »²⁰⁴.

Donc, l'atelier-jeux est conçu comme un lieu qui appartient à l'enfant où « il peut s'exprimer, où il peut parler et l'adulte l'écouter »²⁰⁵ mais également pour les adultes qui peuvent se rencontrer pour briser « l'anonymat de la cage d'escalier des grands ensembles »²⁰⁶.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 54.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 52.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 17.

2. Le cheminement institutionnel : vers la conception d'un « lieu de vie » libre et ouvert à toutes les familles

2.1. Les prémices : le projet d'un lieu « ni médical, ni pédagogique, ni psychothérapeutique », mais axé sur la prévention

Les personnes qui se sont rencontrées autour d'un futur lieu d'accueil des enfants et de leurs parents, ainsi, étaient des personnes engagées dans leurs espaces professionnels. Plusieurs d'entre eux à cette époque étaient des personnalités qui avaient déjà forgé leurs idées, leur éthique et fait une grande partie de leur cheminement professionnel. Si tous partageaient la certitude qu'une action était nécessaire, chacun la tirait *de sa propre pratique*, nonobstant était aussi suffisamment ouvert pour que la rencontre *ait lieu* et le cheminement collectif *soit possible*.

Dans le cadre du travail dans le XV^e, Marie-Hélène Malandrin rencontre ainsi Marie-Noëlle Rebois à qui elle parle de son projet de créer un atelier-jeux. L'effet fut immédiat :

« Elle m'a expliqué son projet, raconte Marie-Noëlle Rebois, sur lequel elle travaillait depuis des mois : il s'agissait, pour elle, de créer un atelier pour tout-petits en présence de leurs parents. Son idée et celle de Françoise Dolto m'ont paru si proches, qu'à la minute même, je me suis dit : " Il faut qu'elles se rencontrent ". Dans la semaine, Marie-Hélène Malandrin rencontrait Colette Langignon et lui expliquait ce qu'elle allait mettre en place... »²⁰⁷.

Par la suite, toute une série de réunions furent organisées. Dans les papiers du C3B on trouve le compte-rendu d'une des premières réunions qui eut lieu en avril 1977, rassemblant Jean Blettner et Marie-Hélène Malandrin, de la Sauvegarde ; Anne-Marie Deslandres et Marie-Noëlle Rebois du C3B ; Collette Langignon et Bernard This du Centre Etienne-Marcel. L'objectif de cette réunion était de prendre connaissance du projet du Centre Etienne-Marcel, d'étudier la possibilité d'utiliser les locaux du C3B, de s'informer sur les activités et les objectifs de ce dernier afin de tracer les contours d'un projet commun.

²⁰⁷ Marie-Noëlle Rebois, « Table ronde : Maison ouverte, maison verte », In : *Maisons Vertes. Dix après quel avenir ? Des lieux d'accueil parents-enfants*, Fondation de France, Les cahiers, n° 3, 1991, p. 13.

La prise de contact a été cruciale, elle a permis de commencer à faire les démarches communes, en même temps, chacun a retenu ce qui lui semblait important et réalisable. Les trois partenaires institutionnels ont partagé leurs réflexions et se sont aperçu rapidement que leurs conceptions et leurs positions différaient. Bernard This exprimait le souhait du groupe de Centre Etienne-Marcel : utiliser les locaux du C3B pour accueillir le projet « global » conçu, depuis 1976, par le Centre Etienne-Marcel, notamment, « les groupes de réflexion de GENN ; le point de consolidation du travail avec les maternités et les PMI, point d’ancrage sur le XV^e ; les groupes de femmes cherchant l’écoute, les thérapies éventuelles des mères, pères ; la halte-garderie pour les petits »²⁰⁸.

Cependant, dans le dossier préparé en vue de la demande de subvention, nous constatons que le C3B s’intéresse tout particulièrement à l’idée pour les tout-petits et leurs parents. Certainement, le travail auprès des enfants et de leurs familles lui semblait être une des garanties pour que les problèmes du quartier puissent se résoudre à travers les liens de proximité, les relations humaines. L’accent principal est plutôt mis sur la *prévention sociale* que sur l’accompagnement thérapeutique novateur du Centre Etienne-Marcel. De toute évidence, il s’agissait de la prévention de la délinquance chez les enfants et les adolescents :

« les 0-6 qui, du fait de carences dans leurs relations sociales », lisons-nous dans ce dossier de la demande de subvention de C3B, « se trouvent progressivement placés dès le plus jeune âge (en fait, avant même leur naissance) en marge de leurs groupes de vie (famille, maternelle etc.), entrent dans un engrenage qui ira jusqu’à conduire certains d’entre eux à la délinquance, pour prévenir ces dangers il faut pouvoir : observer, percevoir, détecter, etc. les « carences » dans les relations sociales (entre eux, avec les adultes ou les adolescents) des 0-6 ; faire pratiquer aux 0-6 et à ceux qui en ont la charge une « gymnastique sociale » corrective ; en cas d’échec, prescrire à certains une thérapie appropriée ; former les adultes (parents, éducateurs, etc.) à l’observation des carences dans les relations sociales des 0-6, et aux attitudes de prévention ou de correction qu’il faut savoir adopter »²⁰⁹.

²⁰⁸ Compte-rendu de C3B du 20 avril 1977. Archives de la Maison Verte.

²⁰⁹ Les documents de C3B, schéma de note générale, non-daté. Archives de la Maison Verte.

Pourtant, dans les premiers documents que l'association C3B a rédigés en mai 1977, ce lieu est nommé comme « *le club de 0 à 6 ans* ». Cette dénomination croise vraisemblablement deux éléments : d'un côté, le club de rue pour les petits mené par Marie-Noëlle Rebois en Afrique, et de l'autre, le concept du club de rue et des équipes de prévention de l'AEMO avec qui le C3B était en contact.

La suite des rencontres précisera l'idée du futur lieu d'accueil enfants-parents. En juillet 1977, la réunion de trois partenaires institutionnels a fait naître le premier document collectif, confirmant l'engagement de tous, et qu'on peut considérer comme le début de l'histoire de la *Maison Verte*. Il présente la toute première élaboration collective du dispositif même s'il trouve sa place dans un projet plus vaste, *Projet de Centre de l'enfance*. Le papier est mis au point et signé par Pierre Benoit, Françoise Dolto, Colette Langignon, Bernard This pour le Centre Etienne-Marcel ; Maxime du Crest, Anne-Marie-Deslandres, Marie-Noëlle Rebois pour l'association C3B ; Marie-Hélène Malandrin pour l'association Sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence.

Le C3B est officiellement reconnu comme l'agent des démarches effectuées pour obtenir la subvention mais le rôle d'analystes est majeur : ce sont des professionnels qui avancent le concept du travail, c'est eux qui interviennent « précocement, en utilisant leur compréhension de la toute petite enfance, pour faire en sorte que dans notre société l'enfant soit accueilli comme il convient »²¹⁰.

En effet, le groupe Etienne-Marcel défend la vision de prévention qu'il porte depuis longtemps. De plus, cette collaboration avec le C3B est vue comme

« un point de départ, une réalisation privilégiée, certes, puisque les locaux sont construits et seront ouverts en septembre 1977. Nous serons amenés à élargir notre action, des pédiatres, des obstétriciens, des analystes d'enfants. (...) Nous mesurons l'étendu de notre tâche et son importance : la qualité de la relation parents-enfants est essentielle à l'avenir de notre pays »²¹¹.

²¹⁰ « *Projet de Centre de l'enfance* » (6 juillet 1977). In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Gallimard, 2009, p. 111.

Concernant le lieu d'accueil qui est nommé tantôt « halte-garderie » tantôt « halte ouverte », il s'agit d'un « lieu non-ségrégatif de rencontre entre les enfants et entre les parents » où « s'occupant de leurs propres enfants aussi bien que d'autres, les parents pourraient comparer leurs attitudes éducatives, en parler entre eux, en parler avec des personnes compétentes qui pourraient les aider à dépasser leurs difficultés »²¹².

Certains passages de ce document évoquent, ou parfois citent mot à mot, les demandes déjà rédigées par le groupe d'initiative d'Etienne-Marcel que nous avons citées plus haut. En même temps, c'est un document indubitablement *collectif*, il garde les traces des idées et du style de tous les protagonistes. Ainsi, on trouve cette nouvelle définition si importante pour la suite « identitaire » du dispositif de la *Maison Verte* : le futur lieu d'accueil ne serait « ni médical, ni pédagogique, ni psychothérapeutique ». Les préoccupations réelles du C3B pour l'amélioration du climat du quartier, et l'expérience du travail « en milieu ouvert » avec des mères et des petits dans le cadre de l'atelier-jeux de Marie-Hélène Malandrin, se reflètent dans l'idée d'une structure « vivante », ouverte, permettant de rencontrer les parents ou les assistantes maternelles, « sur les lieux mêmes de leur vie sociale » pour les aider « dans leurs difficultés quotidiennes avec leurs enfants »²¹³.

Or, les idées de chacun s'inscrivent dans le même tissu, sans former un motif uni. On assiste au premier montage entre les trois associations qui s'engagent pour des parties différentes : la Sauvegarde soutient le lieu d'accueil par la participation d'une de ses employés, Marie-Hélène Malandrin ; le C3B prête ses locaux pour ce projet et si besoin pour les autres activités du Centre Etienne-Marcel ; le Centre Etienne-Marcel s'engage par la mise en service de l'équipe des professionnels, mais sans possibilité de les payer ou de les détacher.

Des activités où les spécialistes se projettent révèlent leur intérêt :

« Françoise Dolto est prête, dans le cadre d'une halte-garderie, à intervenir régulièrement ; elle poursuivrait également la formation des psychanalystes d'enfants, autre tâche indispensable qui, dans son esprit, ne peut être séparée de ses activités thérapeutiques ; Bernard This s'occuperait plus particulièrement des problèmes obstétricaux et des relations avec les services hospitaliers ; Pierre Benoit poursuivrait son travail avec les pédiatres (groupe Balint) et les

²¹² *Ibid.*, pp. 114-115.

²¹³ *Ibid.*, pp. 110-111.

assistantes maternelles, il orienterait ses consultations dans une perspective visant à intégrer l'histoire de la maladie ; Mme Claude This poursuivrait ses activités d'analyste de jeunes enfants ; Mme Marie-Hélène Malandrin s'occuperait, ainsi que Mme Arlette de l'accueil et de la halte ouverte ; Colette Langignon assurerait la coordination des diverses activités²¹⁴.

Dans cette répartition des forces et des engagements, la Sauvegarde ne s'engage pas davantage dans la réalisation de ce projet, même si l'idée de « la halte ouverte » semble proche à l'atelier-jeux qui est à mi-chemin de la réalisation²¹⁵. En restant très ouvert aux nouveaux projets, Jean Blettner tient à son sujet principal : le soutien des assistantes maternelles et la question de garde des enfants. De son point de vue, il émet des réserves sur la pertinence de ce futur lieu d'accueil : « Les mères ont besoin de passer du temps toute seule sans enfants et pas avec eux ! »²¹⁶. Pour Marie-Hélène Malandrin, pourtant, le groupe du Centre Etienne-Marcel lui semble être un vrai partenaire, en sachant que la subvention du ministère de la Santé accordée pour son propre projet ne durera pas longtemps.

Le rôle administratif est assigné au C3B tandis que la coordination des activités du Centre d'enfance est à la charge du Centre Etienne-Marcel, en l'occurrence Colette Langignon. La question est de déterminer comment ces deux responsabilités s'articulent entre elles ? Les fonctions d'Anne-Marie Deslandres, de Marie-Noëlle Rebois et de Maxime du Crest qui signent ce document ne sont pas délimitées. Aucune mention ne fixe les attributions de chacun, ce qui causera inévitablement des soucis par la suite. Mais il est évident que nous sommes tout au début de la réflexion institutionnelle du dispositif naissant.

En cette année, il s'agit d'instaurer un consensus où chacun s'engage, dans ce qui paraît important, à une certaine autonomie dans un certain assemblage. Les membres du groupe se connaissent encore peu, mais sont prêts à se rencontrer régulièrement (ce qui sera effectif pendant deux ans) pour débattre, pister les possibilités et essayer de surmonter les difficultés. N'ayant pas encore une représentation commune de ce qu'ils réussiront à mettre en place par

²¹⁴ *Ibid.*, p. 116.

²¹⁵ Ce projet démarrera en septembre 1977, dans le local du Centre Emile Zola, à part Marie-Hélène Malandrin il y avait le Docteur Sarfati, psychanalyste, Dominique Berthon, éducateur.

²¹⁶ Marie-Hélène Malandrin, entretien du 18 septembre 2012.

la suite, ils véhiculent les représentations qu'ils ont de leur expérience professionnelle et de leur compréhension des causes de l'action, incontestablement distinctes.

2.2. L'idée de Françoise Dolto d'un Centre de petite enfance et de parentalité dans la cité

C'est en sortant de la réunion du 6 juillet 1977, qui avait rassemblé tous les partenaires sociaux et avait débouché au premier papier collectif, que Françoise Dolto rédige, le jour-même, ses réflexions personnelles concernant le projet d'un *Centre de petite enfance et de parentalité*. Comme si, en ayant entendu quelque chose à cet instant, dans ce nouveau *collectif* qui s'était constitué ce jour-là, elle se devait d'écrire son *propre* projet. Certainement que la discussion à plusieurs voix est entrée en résonance chez elle avec quelque chose qu'elle portait depuis longtemps. Sans lien apparent au projet en cours, elle dessine les grands traits d'un Centre qu'elle imagine et qui rentre, nous semble-t-il, dans la lignée de ses « utopies pour l'endemain »²¹⁷.

Au premier chef, il s'agit d'un centre pour instaurer des liens sociaux, un centre habité et mené par les usagers. Ces liens sociaux, il faut les comprendre comme un réseau qui accueille un nouveau-né, un nouveau-venu au monde : enfant d'une grande famille, F. Dolto semble plaider pour une restauration des liens variés, multiples, symboliquement différenciés qui font l'univers social de l'enfant dès son premier âge. Malgré l'urbanisme galopant, l'enfant et ses parents ne doivent pas être privés de la fréquentation des autres adultes et des enfants qui peuvent être à la source de la variété des liens et de la diversification des contacts.

Les centres de la petite enfance, selon le souhait de Françoise Dolto, pourraient être un lieu où l'enfant rencontre des enfants de son âge

²¹⁷ Ici nous pensons à tous les projets qu'elle conçoit en partant de la réflexion centrée sur l'enfant et dont elle fait part dans son livre « La Cause des enfants ».

« à l'époque préverbale de l'apprentissage des échanges, soutenus en sécurité par la présence associée d'un parent connu, initié par l'entourage qualifié par ses échanges personnels avec les autres mères et accompagnants familiaux de chaque enfant à soutenir l'éveil moteur et psychique de leur enfant au contact des autres et à l'aider à conquérir son autonomie dans un autre cadre spatial, à temps partiel, que celui du foyer familial »²¹⁸.

Par conséquent, la fréquentation des autres est la source même du développement psychomoteur, affectif et relationnel de l'enfant, la source de la civilisation de ses contacts avec le monde. F. Dolto croit profondément « à la valeur de la convivialité naturelle comme le chemin vers la civilisation des hommes »²¹⁹.

S'il y a une idée de la prévention, elle consiste en « un accueil social des tout-petits avec leurs familiaux »²²⁰ qui sont la source de sécurité de base de l'enfant.

Ces centres « devraient exister dans chaque quartier des villes, et à chaque mairie des bourgs, attirants pour les adolescents et les adultes du fait des renseignements de toutes sortes, vacances, loisirs culturels, renseignements administratifs, qu'ils pourraient y trouver auprès d'un service social attenant ». Ils doivent être des centres de parole et de détente-loisirs où « les mères, pères, ou grand-mères, nourrices privées, promeneuses vacataires seraient accueillies » où les grands frères et sœurs sont également bienvenus comme stagiaires volontaires. En s'occupant de leurs petits frères et sœurs, ils pourraient « arguer de compétence à des heures de " baby-sitting " qualifié »²²¹.

« Beaucoup de grands-mères et de grands-pères (d'âge), nuisibles parfois dans l'exclusive possessivité de leurs propres petits-enfants, y trouveraient, pour d'autres du même âge, une efficacité sociale et une joie de vivre en se sentant utiles à leur quartier ou à leur commune ; de

²¹⁸ « Réflexions de Françoise Dolto concernant le projet d'un centre de petite enfance et de parentalité » (6 juillet 1977) In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Gallimard, 2009, p. 119.

²¹⁹ Catherine Dolto, préface à la rencontre de Françoise Dolto et Philippe Ariès « L'enfant porte le poids des espoirs de ses parents », Archives INA 1974.

²²⁰ « Réflexions de Françoise Dolto concernant le projet d'un centre de petite enfance et de parentalité », *op.cit.*, p. 119.

²²¹ *Ibid.*, pp. 118-119.

même pour des fillettes et garçons, des jeunes filles, jeunes gens [qui] y apprendraient, avant d'être parents, à savoir s'occuper de leurs propres enfants le jour venu »²²².

Conçu comme tel, ce centre est présenté comme un centre familial, social et culturel qui pourrait devenir un lieu de brassage des âges, des couches sociales, des communautés culturelles. Il serait un épicode de la créativité, où les gens trouveraient les moyens de s'organiser entre eux, selon les nécessités et les possibilités de chaque quartier : une organisation souple, maniable, capable d'être ajusté aux besoins de la vie réelle du quartier.

Effectivement, à l'encontre de l'organisation administrative formelle, à l'opposée de l'idée de soin ou même de soutien thérapeutique, F. Dolto imagine ces centres mettant en contact des voisins, des parents, des habitants du quartier qui pourraient en profiter pour s'organiser entre eux : « La concurrence entre ces lieux d'accueil, de jeux et de paroles pour enfants et parents aurait à être d'emblée reconnue comme la meilleure des préventions au dogmatisme éducationnel et à la maladie administrative et bureaucratique qui guette tout ce qui est collectif »²²³.

Elle envisage le surgissement d'une organisation informelle entre mères

« pour qu'elles s'entraident en gardant par roulement les petits de plusieurs familles, laissant ainsi le temps libre aux femmes et, surtout, pour socialiser tôt dans leur classe d'âge les petits de zéro à trois ans. De même pour les jours de loisirs scolaires où un couple prendrait en charge, par roulement, les enfants jusqu'à six ans, en les occupant de façon intelligente entre eux, de quelques autres couples »²²⁴.

Donc, le centre animé par les gens serait considéré par eux comme le leur. Pour assurer l'accueil F. Dolto prévoit un minimum de salariés fixes, composé d'assistantes sociales, de puéricultrices et de psychologues, tous prêts à participer par roulement : « des personnes expérimentées dans le savoir ménager familial, le contact humain et le contact avec les enfants, sans limite d'âges ni diplômes »²²⁵. Elle compte sur l'initiative des gens, sur la force

²²² *Ibid.*, pp. 119-120.

²²³ *Ibid.*, p. 119.

²²⁴ *Ibid.*, p. 120.

²²⁵ *Ibid.*, p. 119.

des liens humains qui naissent inévitablement si les gens sont valorisés dans leur fonction sociale, s'ils ont leur place dans la transmission d'une génération à l'autre. Les usagers, les familles sont présentées par elle comme les acteurs véritables de ce projet, c'est eux qui vont habiter ces centres par leur vie propre, c'est eux qui seront les partenaires égaux des équipes de ce centre.

Cette idée d'un centre fut reprise par Françoise Dolto quelque temps plus tard, quand, à l'occasion d'une exposition itinérante « Environnement et petite enfance », en janvier 1978, elle écrit un petit article « Des crèches " sauvages " aux centres de la petite enfance ». Elle y relate sa rencontre avec la crèche « sauvage » de la Sorbonne, en mai 68, où elle a découvert un espace unique, « un espace de vie », traversé par une grande légèreté mais aussi par une grande responsabilité :

« Je n'y ai pas vu un seul enfant anxieux, insupportable ou triste, ni braillard, ni apeuré. Les adultes ou presque, en jean et pull, s'y relayaient bénévolement, conscients de leurs responsabilités librement assumés. On travaillait, on jouait, on goûtait, on dormait, les parents savaient où retrouver leurs enfants. Ce lieu de vie des enfants de tous âges dans ce mois fou a été un paradis pour beaucoup et pour certains la meilleure des psychothérapies d'enfants que j'aie jamais vue. C'était un apprentissage spontané de la vie intelligente et libre dans les échanges et la créativité. C'était vraiment un lieu de vie et de développement, qui l'aurait cru avant cette expérience ! »²²⁶

Cette expérience lui confirme ses convictions : la présence la plus formatrice et la plus enrichissante pour les deux – les enfants et les parents – est la présence la plus naturelle où les enfants partagent la vie des parents, tout en poursuivant la leur. Dans le mélange des âges, où la contamination d'intérêt pour les activités s'accompagne par l'assistance amicale des petits, le plaisir d'être ensemble est un régulateur puissant pour un ajustement du comportement de chacun.

« Un lieu de vie et de développement de l'intelligence, du corps, du cœur, du langage de communication et de créativité pour les enfants, c'est donc un lieu où parents et adultes peuvent pénétrer à condition d'y venir pour participer à la vie des enfants, un lieu de vie où les

²²⁶ Françoise Dolto, « Des crèches « sauvages » aux centres de la petite enfance » In : *Environnement et petite enfance* », janvier 1978, Expositions itinérantes CCI n° 7, Centre de création industrielle, Centre Georges Pompidou, p. 4.

enfants ne sont pas séparés des plus jeunes et des plus âgés qu'eux, où il n'y a pas de ségrégation par classes d'âges mais où chacun trouve à s'occuper passivement ou activement sans gêner les autres, où il y a intercommunication, échanges, activités ludiques, industrielles ou créatrices, échanges de paroles, sentiment de sécurité orchestré par des adultes qui donnent l'exemple de la tolérance en respectant la liberté et l'autonomie de chacun »²²⁷.

Ainsi, elle plaide pour l'entrée dans la vie sociale depuis la naissance, car elle « favorise l'autonomie et libère authentiquement les puissances d'acquisition et de maîtrise du corps, du langage et de l'appétit d'apprendre de faire et de créer ». Cet apprentissage de la vie sociale véhiculé par tous les lieux nouveaux et les personnes nouvelles, ne peut se faire, selon elle, qu'en présence des parents et de la fratrie, « dans un sentiment de totale sécurité ». Cette vie sociale est tissée de toutes sortes de rencontres spontanées et diverses, où des personnes du troisième âge, des jeunes adolescents s'associent aux échanges avec des enfants, « dans le plaisir de retrouvailles et d'amitiés qui s'établissent au fur et à mesure des rencontres ».

Ces idées résonnent en écho avec le projet des Centres de la petite enfance (CPE) que l'exposition à Beaubourg tente de promouvoir. Fruits communs de la réflexion des architectes et des urbanistes, et des professionnels de la petite enfance, la nouvelle organisation spatiale des équipements de l'enfance rime avec les innovations pédagogiques, sociales et institutionnelles, « en créant des espaces privilégiés, organisés en fonction des besoins des jeunes enfants dans leurs différentes étapes de développement ». Les Centres de la Petite Enfance développent la même idée que l'on retrouve dans les centres pour lesquels se passionnent Jean Blettner et son équipe du GRAPE– faire des pôles qui regroupent plusieurs établissements de la petite enfance afin de faciliter la communication entre les professionnels, assurer le passage le plus facile de l'enfant de l'un à l'autre, créer un lieu investi par les parents, par les associations de quartier, privilégier les rencontres latérales. En 1978, il y avait une quinzaine de réalisations de cet ordre, dans différentes villes de France, qui inventaient leur propre « assemblage » de services.

Françoise Dolto soutient pleinement cette initiative, y voyant une nouvelle conception de l'accueil des enfants dans la cité :

²²⁷ *Ibid.*

« Puisque c'est un fait que les liens familiaux se défont dans notre société moderne, cela pour beaucoup de raisons et surtout par la dispersion des familles, l'exiguïté des logements, l'éloignement des proches, les divorces, il est indispensable de créer d'autres liens entre les individus. Aussi faut-il favoriser simultanément l'autonomisation précoce des enfants et leur insertion dans la communauté des citoyens de leurs quartiers sans pour autant être séparés de leurs parents et de leur fratrie. (...) Si on pouvait faire de toutes les écoles des lieux de vie et des lieux de formation intellectuelle, des lieux où les enfants pourraient se sentir chez eux à toute heure, en sécurité lorsqu'ils ne le sont pas dans leur famille, trouver un accueil chaleureux, des lieux de repos, de distraction, de créativité culturelle, d'échanges, il y aurait rapidement une diminution de la délinquance, des névroses juvéniles qui prennent racines dans la solitude et des difficultés relationnelles familiales des jeunes citadins désœuvrés et sans emploi pour se subvenir à eux-mêmes »²²⁸.

De l'expérience de la « crèche sauvage » à l'idée d'un lieu d'accueil, nous reconnaissons une ligne de pensée que Françoise Dolto dessine. Il n'est pas étonnant qu'elle ait eu la certitude de l'avoir dans son esprit depuis longtemps : « L'idée de la Maison Verte, dit-elle, en 1986, lors de la conversation avec Elisabeth Roudinesco, je l'avais depuis 15 ans »²²⁹.

Le dispositif concret du lieu d'accueil est encore à trouver, certes, mais l'idée d'un lieu de vie, d'une ouverture à tout venant et à tout ce qui arrive est le socle de son intention :

« Les gens n'avaient rien compris à ce que je voulais faire. Et, à ce moment-là, même Bernard This, qui était avec nous, croyait qu'il faudrait faire une consultation précoce de petits ! J'ai dit : " Il ne faut pas confondre. Ce n'est pas un lieu de traitement " »²³⁰.

Cela étant, dans les réflexions sur le futur projet en 1977, Françoise Dolto ne s'engage *que* pour « un lieu d'accueil, de rencontre, d'éveil, de socialisation pour les petits de la naissance à 6-7 ans ; lieu d'accueil, d'écoute, d'échange pour parents et adultes chargés de la garde et de l'éducation des petits, auxquels pourraient s'adjoindre des personnes du troisième âge qui trouveraient là une efficacité sociale ; lieu de formation personnelle (sans caractère

²²⁸ *Ibid.*, p. 6.

²²⁹ Françoise Dolto, Elisabeth Roudinesco, « Des jalons pour une histoire. Entretien », *op.cit.*, p. 38. L'entretien est réalisé en avril 1986.

²³⁰ François Dolto, *Autoportrait d'une psychanalyste*, p. 194.

professionnel) pour les jeunes qui pourraient apprendre à s'occuper des enfants afin d'être mieux préparés à l'éducation de leurs enfants le jour venu »²³¹.

Le fait qu'elle écrit et laisse du côté son propre projet (qui ne sera publié de son vivant) montre également qu'elle se voit en partenariat avec les autres professionnels. Il semble qu'elle est tout à fait consciente que les partenaires du C3B et de la Sauvegarde sont là afin de réaliser non pas un projet *de* Françoise Dolto, mais un projet *avec* Françoise Dolto. C'est contraignant, sans aucun doute, mais c'est aussi tentant : de se laisser aller dans une vraie construction de ce qui n'existe pas encore avec les professionnels qui ne font pas partie des cercles que Françoise Dolto a l'habitude de côtoyer.

A l'instar de ses collègues Pierre Benoit et Bernard This, Françoise Dolto est préoccupée par la prévention « des troubles de la communication des jeunes enfants », mais elle la lie d'emblée à « l'accueil social des tout-petits avec leurs familiers ». Afin de pouvoir assurer cet accueil social libre d'échanges, elle n'imagine qu'un « lieu complètement informel »²³², auquel elle trouve très vite l'image d'une « partie couverte de jardin public dans lequel les parents peuvent venir se reposer et les enfants jouer ensemble »²³³.

Ainsi conçue, l'ouverture de F. Dolto vers le social est maximale : la parentalité concerne tous, sans distinction ni de statut social, ni de niveau de formation, ni d'intérêt de classe, ni de groupe ethnique. Il ne s'agit pas d'un centre de traitement ou de consultations des analystes. Est-ce cette conception du travail qui empêche Françoise Dolto d'adhérer au projet d'un autre groupe de psychologues qui cherche des modes de travail dans la cité, en se servant des connaissances psychanalytiques ?

²³¹ *Ibid.*, p. 2.

²³² Françoise Dolto, *Autoportrait d'une psychanalyste*, p. 192.

²³³ *Ibid.*

2.3. L'IRAEC, une autre initiative des psychanalystes dans la cité, à l'opposé de ce que cherche Françoise Dolto

Car à la même époque, Françoise Dolto reçoit Claude de Rouvray, Françoise Tardan et Michèle Darde, deux psychologues cliniciennes et une conseillère conjugale, qui cherchent à monter un « projet psychanalytique ». A l'époque d'après 68 marquée par l'ouverture des clapets entre les différentes couches sociales, il y avait un véritable mouvement « vers le social ». Avec un engagement fort pour la psychanalyse et un passé militant dans le mouvement des femmes²³⁴, elles avaient le soutien financier d'un mécène, qui était porté de son côté par le désir de rendre accessible la psychanalyse aux groupes sociaux « qui ne peuvent à la fois discerner la qualité professionnelle et se l'offrir »²³⁵. Après un certain échec de cette entreprise en province, sous le titre de l'Institut de recherche pour l'enfant et le couple (l'IREC), ce mécène a souhaité renouveler l'expérience en conservant en partie le nom de son précédent projet. Ainsi, l'implantation de l'Institut de recherche appliquée pour l'enfant et le couple (l'IRAEC) a été guidée par cet objectif ; une petite « boutique » a été trouvée dans le cœur du XVIII^e, un quartier nettement populaire, ouvrier, peuplé d'immigrants, d'ethnies et de cultures variées.

En avril 1975, Claude de Rouvray et Michèle Darde viennent proposer à Françoise Dolto de participer à cette création. La somme d'argent déjà suffisante pour l'ouverture semble faciliter la mise sur pied du projet, mais Françoise Dolto s'y refuse. Elle les accueille, les écoute et les encourage à chercher leur mode de travail possible.

« A la différence de la Maison Verte, l'ouverture de notre projet était plus spontanée, raconte Claude de Rouvray, notre parcours institutionnel s'est fait en tâtonnant, en cherchant, en faisant des erreurs et en les analysant. Nous étions très aidées par Denis Lecuru, spécialiste de l'analyse institutionnelle qui nous a accompagnés lors de notre trajet d'expérimentation »²³⁶. Malgré la similarité de l'intention apparente – donner au « travail la référence constante à la psychanalyse et permettre l'émergence d'une demande qui ne doit être ni pré-codée, ni

²³⁴ Françoise Tardan et Michèle Darde sont venues du planning familial.

²³⁵ *Entrez donc, des psychanalystes accueillent*, IRAEC, ESF éditeur, 1992, p. 83.

²³⁶ Claude de Rouvray, entretien du 8 juin 2011.

médicalisée »²³⁷ –, il y avait une différence nette des démarches entre l’initiative du groupe de l’IRAEC et la conception du lieu que Françoise Dolto nous fait partager en 1977, notamment, au niveau du concept de travail, au niveau des objectifs et des moyens, au niveau de la construction institutionnelle²³⁸. L’idée de Françoise Dolto ne s’est trouvée centrée ni sur l’offre de consultations analytiques accessibles à tous, ni sur le travail auprès d’une couche sociale précise, ni sur la démarche des psychanalystes qui se mettent *au service* de la société, mais qui interviennent *comme tels*.

Certainement, ce refus a permis à l’IRAEC de trouver son propre style d’approche et de l’articuler à un autre type d’organisation institutionnelle qui avait rassemblé un financement privé et public²³⁹. Ce travail a débuté sous la forme d’entretiens ou de psychothérapies pour les enfants et les parents : « entretien individuel, conseil conjugal, entretiens avant l’interruption de grossesse (une convention est signée avec la Direction de l’action sanitaire et social (DASS), comme établissement d’information, de consultation et de conseil familial) »²⁴⁰.

C’est à partir de la demande des femmes d’avoir leurs enfants auprès d’elles pendant des exposés-débats ou des moments d’échange entre elles que l’idée d’un club parents-enfants est née :

²³⁷ *Entrez donc, des psychanalystes accueillent*, p. 85.

²³⁸ L’IRAEC est une association de 1901, le conseil d’administration réunit les membres d’équipe et ceux qui financent le projet. Du point de vu institutionnel, il s’agit d’un montage réussi entre l’équipe de professionnels et les membres du conseil d’administration qui « ont des responsabilités importantes tant dans le secteur des affaires et de l’industrie que dans le champ social et familial »²³⁸. Une équipe des psychanalystes accomplit une mission dont le financement et le contrôle est assuré dans une certaine partie par les membres du conseil. Le travail commun se fonde sur la confiance et l’effort constant de présenter l’essence du travail auprès des créditeurs et financeurs potentiels du l’Institut.

²³⁹ L’IRAEC ouvrira ses portes en 1976 avec le soutien d’un mécène et ce n’est qu’en 1981 qu’il signera une première convention avec la DASS de Paris pour ses activités de prévention, puis en 1989 avec le Fonds d’action social (FAS) pour son action auprès des familles immigrées et des familles françaises en situation de précarité²³⁹ – jusqu’en 2006, date à laquelle eut lieu le politique de l’établissement public devenu Acsé (Agence nationale pour la cohésion sociale et l’égalité des chances). In : *Lieu d’Accueil Enfants Parents et socialisation(s)*, le Furet, petite enfance et diversité, Recherche coordonnée et dirigée par Henriette Scheu avec l’appui de Nathalie Fraioli, p. 10.

²⁴⁰ *Entrez donc, des psychanalystes accueillent*, *op.cit.*, 1992, p. 90.

« Quand nous avons entendu parler Françoise Dolto après l'ouverture de la Maison Verte où elle a fait de l'accueil libre des parents et des enfants un concept du travail, nous étions très soutenus moralement, et nous avons laissé la place prépondérante au Club »²⁴¹.

Cela étant, le premier écrit présentant l'histoire et la conceptualisation de leur travail (avec les ateliers, les groupes pour les parents, et le lieu d'accueil pour les enfants accompagnés de leurs parents) bien différent de celui de la *Maison Verte*, ne paraîtra qu'en 1992. Cependant la question : « qui était à l'origine du dispositif du lieu d'accueil enfants-parents ? » persistera. Dans les écrits sur les lieux d'accueil, l'IRAEC est toujours citée comme un *précurseur* du concept de lieu d'accueil²⁴², *avant la Maison Verte*, en rajoutant certainement de la confusion dans la question de la transmission du *dispositif* de la *Maison Verte*. La *Maison Verte*, avec son cheminement institutionnel singulier, se trouve inscrite dans une lignée qui gomme sa recherche et ses propres voies de transmission qu'elle choisira et tentera de préserver à tout prix. Dans le contexte historique, cette situation rappelle fortement ce qui s'est passé avec le Centre Claude-Bernard qui « s'est dessous » dans le nouveau concept du CMPP, n'ayant peu de chose en commun.

Dès 1982, l'équipe de l'IRAEC intervient également à l'extérieur, dans une salle d'attente de PMI, afin d'atteindre des familles « isolées, immigrées, d'une autre culture », les familles qui « ne seraient pas venues d'elles-mêmes au Club à l'IRAEC »²⁴³. Elle fait de même quand elle va au Point rencontre familles dans le XII^e arrondissement. Assez vite, l'IRAEC va proposer des stages de formation pour les lieux d'accueil enfants-parents, cette formation sera incluse dans la formation continue, plus tard elle se proposera pour les « analyses de pratique » pour accompagner des équipes des lieux d'accueil enfants-parents.

²⁴¹ Claude de Rouvray, entretien du 8 juin 2011.

²⁴² *Lieu d'Accueil Enfants Parents et socialisation(s)*, p. 15

²⁴³ *Entrez donc, des psychanalystes accueillent*, p. 50.

2.4. Donner une forme concrète au projet : un parcours semé d'embûches

2.4.1. Une aide ministérielle conditionnée par la participation des habitants du quartier

Revenons à l'histoire de la *Maison Verte* et plus particulièrement à la réunion de juillet 1977 qui fonda le projet du C3B, du Centre Etienne-Marcel et de la Sauvegarde. Afin de pouvoir le réaliser, le groupe entame les démarches auprès de la PMI, à la DDASS, à la CAF, à la mairie de Paris, aux « Innovations sociales » du ministère de la Santé, à la Fondation de France²⁴⁴. A l'initiative du groupe, la rencontre avec le Ministre de la Santé, Simone Veil, a été envisagée. Cette rencontre a laissé des souvenirs contrastés chez les participants et s'est diffractée en plusieurs vécus :

« Nous sommes allés à cinq chez Mme Simone Veil », présente-les Marie-Hélène Malandrin dans son écrit sur la *Maison Verte*. « Je suis certaine du rendez-vous : j'ai envoyé à Françoise Dolto, après la dissolution de l'École freudienne, une lettre qui en témoigne. Et pourtant, que ce soit dans la mémoire de Françoise Dolto, dans celle de Bernard This, dans celle de Colette Langignon ou dans celle de Marie-Noëlle Rebois, cette réunion commune n'existe pas.

Pour Françoise Dolto, elle est allée seule chez Simone Veil, et quand Colette Langignon lui fera remarquer au cours d'une réunion que nous étions cinq, elle répondra : “ Oui, mais c'est moi seule qui ai parlé ”.

Bernard This ne se souvient que d'une chose. A sa demande de travailler avec des maternités, Simone Veil lui a dit “ qu'elle ne pouvait pas entamer un combat contre des chefs des services hospitaliers et donc intervenir dans les maternités. Je lui indiquai alors que nous avions déposé un projet de création d'un “ centre de la petite enfance ” et que nous étions en pourparlers à ce sujet avec ses services. [...] Ce jour arriva, quand, chez des amis, au cours d'un repas, Simone Veil et Françoise Dolto purent se parler. [...] Simone Veil nous accorderait, au titre d'innovation sociale, une somme qui nous permettait de louer temporairement un local²⁴⁵ ”.

²⁴⁴ Liste de subventions demandées en juin 1977. Archives de la Maison Verte.

²⁴⁵ Bernard This, *La Maison Verte. Créer des lieux d'accueil*, pp. 42-43.

Quant à Marie-Noëlle Rebois, elle pense que Françoise Dolto y était seule avec Anne-Marie Deslandres²⁴⁶.

Pour mon compte, je garde un souvenir très vif de ce bureau immense, de nos cinq petites chaises très loin du bureau, et de l'intervention de Françoise Dolto et de Bernard This.

Tout semblait perdu, nous n'avions pas « l'oreille de Mme Simone Veil ». Alors, au moment où l'entretien allait s'achever, après que nous avons parlé « idées » générales, Françoise Dolto s'est tournée légèrement de côté, comme pour réfléchir, elle avait besoin de ne plus être sous l'emprise d'un regard. Et elle a commencé à parler des enfants, ceux de Trousseau, ceux qu'elle recevait en consultation, ceux de l'aide sociale, et j'ai senti que Mme le ministre de la Santé et des Affaires sociales laissait la place à une femme qui mobilisait sa pensée sur ce qui construit notre humanité. Et je me suis dit qu'elle soutiendrait ce projet »²⁴⁷.

Ce témoignage présentant des souvenirs divergents n'a rien d'exceptionnel dans l'histoire de la *Maison Verte*, au contraire, il est emblématique pour l'histoire et même, dirons-nous, pour son concept.

Pourtant, cette rencontre est cruciale car elle débouchera par la suite sur un soutien du ministère ; elle donnera également des précisions supplémentaires au projet naissant. Bertrand Fragonard, délégué aux Affaires sociales, et collaborateur direct de Simone Veil en sera chargé. Le compte-rendu de la réunion d'octobre 1977, réunissant Bertrand Fragonard, Françoise Dolto, Colette Langignon, Bernard This, Etienne Herbinet, Anne-Marie-Deslandres, Marie-Noëlle Rebois, Maxime du Crest est rédigé par ce dernier. Ce document révèle la position de B. Fragonard qui décèle le « lieu de vie » du projet global. Pour le soutien financier du futur projet, il privilégie la création d'une association, « une structure nouvelle qui sera commune entre le C3B et le Centre Etienne-Marcel »²⁴⁸, afin de prévenir le risque de glissement vers les aspects thérapeutiques du futur lieu d'accueil, sans pour autant donner tous les droits administratifs au C3B. A cette condition, la somme de 500 000 francs pourrait être accordée sous la forme de « financement global » et ne pourrait être obtenue que

²⁴⁶ Marie-Noëlle Rebois, « Projet "petite enfance" - récapitulatif de l'année 1977 » In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité, L'aventure de la Maison verte*, Gallimard, 2009, p. 127.

²⁴⁷ Marie-Hélène Malandrin, « Education/psychanalyse, l'impossible nouage ? », *op.cit.*, pp. 28-29.

²⁴⁸ Maxime du Crest, Le compte-rendu de la réunion du 6 octobre 1977 au cabinet du ministre de la Santé, le 7 octobre 1977, pp. 1-2. Archives de la Maison Verte.

pendant deux (ou trois) ans. Il faudra par la suite « trouver des relais financiers publics (CAF, etc.) ou privés (C3B, honoraires, etc.) ou se remettre dans une structure classique, type CAMSP, ce qui, après deux ans de fonctionnement, n'aurait pas les mêmes inconvénients qu'au démarrage »²⁴⁹.

Le message est clair et Bertrand Fragonard met les points sur les *i* : les pouvoirs publics ne financeront pas un groupe d'analystes qui ont leur projet *pour* la cité. Il est exigé d'être *dans* la cité²⁵⁰ : la création n'est possible qu'avec la participation réelle des usagers, avec le partage de la responsabilité, du budget et du pouvoir décisionnel²⁵¹. Le lieu doit être non-médical. Le C3B, l'association du quartier, est capable d'assurer cette liaison entre l'équipe et le quartier. Anne-Marie Deslandes l'exprime clairement au cours de l'entretien : le C3B pourrait être le responsable administratif du futur « lieu d'accueil »²⁵².

Grâce à notre étude du contexte historique, nous pouvons mieux comprendre d'où vient cette insistance. Le pouvoir démesuré des médecins, des psychiatres sur l'enfance « à problèmes » est hautement critiqué à la fin des années 1970. Les pouvoirs publics pointés du doigt pour « la prolifération incontrôlée et le côté commercialisé d'un système alimenté par les crédits de la Sécurité Sociale »²⁵³ ne veulent pas s'engager dans un projet de plus « des médecins », bien qu'ils soient des psychanalystes.

Le groupe d'analystes l'entend et rassure B. Fragonard qu'ils feront bien « un lieu du conscient et non un lieu de l'inconscient », en conséquence « les actes thérapeutiques seront exercés ailleurs par exemple dans une antenne d'Etienne-Marcel située non loin du C3B »²⁵⁴.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 2.

²⁵⁰ Cette revendication est confirmée par toutes les lettres qui émaneront du ministère de la Santé et de la Famille et de la mairie de Paris, où elles mettent en avant l'accueil et l'écoute des parents non-médicale, « moins traumatisant à la fois pour les parents et pour les enfants » et basé sur les rencontres libres entre les parents. In : Lettre du 1 octobre 1979, de Christian de la Malene, le maire adjoint chargé des Finances de la mairie de Paris. Archives de la Maison Verte.

²⁵¹ Marie-Noelle Rebois, « Projet "petite enfance" - récapitulatif de l'année 1977 » In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité, L'aventure de la Maison verte*, Gallimard, 2009, p. 128.

²⁵² Maxime du Crest, Le compte-rendu de la réunion du 6 octobre 1977 au cabinet du ministre de la Santé, p. 2.

²⁵³ Georges Mauco, *L'Evolution de la psychopédagogie : l'action de centres psychopédagogiques scolaires pour une mutation psychanalytique de la pédagogie*, p. 41.

²⁵⁴ Maxime du Crest, Le compte-rendu de la réunion du 6 octobre 1977 au cabinet du ministre de la Santé, p. 2.

Donc, l'agent principal de l'action est repositionné définitivement. Nous lisons dans le nouveau dossier préparé à destination du ministère :

« L'aide du ministère de la Santé n'est pas sollicitée pour créer une série de " Centres de petite enfance ", dont les professionnels de la santé seraient responsables, exclusivement. [...] L'accent est donc mis d'emblée sur la vie d'un quartier, dans un lieu défini comme lieu de parentalité et d'accueil des tout petits. Ce ne sont donc pas des psychiatres ou des analystes qui créent un CMPP-PE, ce sont des usagers qui inventent leur centre avec des professionnels, demandant aux pouvoirs publics de les aider à œuvrer ensemble dans l'intérêt des enfants dont ils ont la responsabilité »²⁵⁵.

Ce qui semble important c'est que ce repositionnement n'est pas seulement un changement de style de demande. Il oblige le C3B et le Centre Etienne-Marcel à faire un véritable montage entre deux établissements : chercher une construction institutionnelle possible, aborder la question du partage du pouvoir, négocier les statuts et les principes.

Ainsi, le groupe du Centre Etienne-Marcel module son projet et l'aiguille vers l'importance du rôle des usagers afin de « créer l'étoffe sociale d'un quartier, favoriser l'inventivité et la créativité sociale des parents »²⁵⁶. « Le lieu de vie » prend une place prépondérante dans le projet.

Cette ouverture vers le social vise entre autres le but d'être accessible à toutes les familles, pas seulement aux familles qui ont des soucis quelconques « ou à quelques familles privilégiées, matériellement ou socialement », ce centre « s'insère dans le Front de Seine, mais il est déjà au service du secteur Beaugrenelle, dans un XV^e particulièrement peuplé »²⁵⁷.

Dès maintenant, ils bâtissent *un centre de quartier* et comptent qu'« un budget global sera accordé à l'association pour le fonctionnement de ce lieu de vie ; ce système du budget global devrait théoriquement : 1) permettre le fonctionnement normal du centre d'enfance ; 2) éviter

²⁵⁵ La présentation du Projet du Centre de petite enfance pour la ministère de la Santé, 1977, p. 1. Archives de la Maison Verte.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 1.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 4.

la pathologie devenue classique de la « prise en charge » médicale et psychiatrique qui infantilise bien souvent »²⁵⁸.

Cependant, l'équipe du Centre Etienne-Marcel ne veut pas céder tout le pouvoir au C3B et prête beaucoup d'attention à ne pas s'installer dans des relations employé-employeur avec l'association du quartier. Comme solution, le C3B propose de créer une association adossée à lui-même comme c'est déjà le cas du « Relais de Beaugrenelle »²⁵⁹. Cette idée suscite une vive réaction de la part du groupe du Centre Etienne-Marcel :

« Se dire co-responsables du fonctionnement du centre, implique que soit définie la fonction, la finalité de ce centre : mieux vivre ensemble, mieux comprendre les enfants ? Il ne s'agit pas d'ouvrir une école de parents, un centre de parentalité. Etre parent c'est être en relation avec un enfant et l'aider à se prendre en charge pour être de plus en plus responsable de son corps, de ses besoins, de son existence, de son devenir, de son entourage, de sa civilisation »²⁶⁰.

Les deux institutions s'efforcent de trouver un passage possible de Charybde en Scylla : d'une part, il y a le risque de « la médicalisation et de la psychiatisation » qui créent « une pathologie de démission et d'infantilisation » ; de l'autre, la perspective de se retrouver « régentée par l'association des usagers qui, payant les techniciens pourraient décider unilatéralement des options »²⁶¹.

Le groupe craint que son projet puisse être récupéré et noyé dans les activités du C3B, en plus avec une tendance « Ecole des parents » dont Anne-Marie Deslandres est porteuse²⁶² ; elle y travaille à cette époque. Le C3B, réconforté par la rencontre avec M. Fragonard relative à son propre rôle incontournable dans le projet, reste persuadé d'être l'élément moteur, étant donné qu'il représente la caution sociale exigée par le ministère.

De cet affrontement des représentations, une décision naît : créer une nouvelle association « destinée à regrouper les spécialistes de la petite enfance, agissant indépendamment du

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 2.

²⁵⁹ « Projet "petite enfance", récapitulatif par Marie-Noelle Rebois, de l'année 1977 » *op.cit.*, p. 128.

²⁶⁰ Le document au ministère de la Santé, non-daté, p. 2. Archives de la Maison Verte. (Souligné dans l'original)

²⁶¹ *Ibid.*, p. 4.

²⁶² Anne-Marie Deslandres fait partie de l'association « Ecole des parents et des éducateurs » qui vit un grand dynamisme, depuis des années 1970, et déploie leurs actions au niveau national.

Centre Etienne-Marcel, et plusieurs membres du C3B »²⁶³ où les postes de direction seront partagés à titre paritaire :

« il appartiendra aux usagers du C3B et aux membres de l'équipe consultée d'en décider et d'organiser démocratiquement le fonctionnement de leur centre. Mais la responsabilité technique appartiendra toujours à l'équipe des consultants, équipe qui partagera les responsabilités et fera tourner les fonctions dites honorifiques, assumées à tour de rôle. La direction médicale ou administrative n'appartiendra donc pas à des individus confortablement installés aux rênes d'une affaire dont ils sont propriétaires, présidents-directeurs généraux à vie. Des fonctions y sont à exercer, des décisions à prendre, des contrôles à exercer si l'on veut que l'œuvre de tous ne soit pas sabordée en permanence par ceux qui ne se sentent pas concernés ; mais ce qui importe c'est que ces fonctions soient exercées pour un temps défini, dans l'intérêt du groupe »²⁶⁴.

Ce qui est fait le 2 novembre 1977 : L'Association Petite Enfance et Parentalité (APEP) est constituée en présence de vingt-cinq membres fondateurs. Le conseil d'administration compte Maxime du Crest comme président (habitant du quartier), deux personnes du côté du C3B – Marie-Paule Levassort comme trésorière et Marie-Noëlle Rebois comme responsable du comité de direction – et Marie-Hélène Malandrin également chargée de direction (qui fait partie de la Sauvegarde)²⁶⁵. Le Centre Etienne-Marcel est représenté au conseil par deux personnes : Bernard This comme vice-président et Colette Langignon comme secrétaire générale.

Il s'agit d'une association de quartier qui compte, parmi les membres fondateurs, des gens venus des tous les horizons : on y rencontre Anne Pascal, cinéaste ; Mme Crichton, médecin ; Catherine Dupressoir, mère de famille ; Mme Arlette, surveillante de l'hôpital Trousseau ; ainsi que des éducateurs, des cadres administratifs, des psychologues, un économiste, une assistante sociale²⁶⁶. L'association est fondée pour « mener des actions en faveur d'une meilleure insertion sociale des jeunes enfants » et à ce titre,

²⁶³ « Projet "petite enfance", récapitulatif par Marie-Noëlle Rebois, de l'année 1977 », *op.cit.*, p. 129.

²⁶⁴ Le document au ministère de la Santé, non-daté, pp. 3-4.

²⁶⁵ « A l'attention de Monsieur Fragonard », papier de dossier au ministère de la Santé, novembre 1977. Archives de la Maison Verte.

²⁶⁶ *Ibid.*

« elle crée et anime un lieu de vie largement ouvert à la population de toutes les catégories d'âges et entreprend de nombreuses activités, notamment d'accueil, d'animation, d'information, de formation, de publication, ou autres, susceptibles de contribuer à la réalisation de son objet. A cet effet, elle recherche la participation active de tous les professionnels, notamment d'analystes spécialistes de la petite enfance et de l'accueil des nouveau-nés, celle-ci étant apportée en dehors de toute optique de médicalisation et de psychiatrisation »²⁶⁷.

Elle est par conséquent conçue pour « créer, animer un lieu de vie » existant dans ses trois versants : comme « un lieu d'accueil, de rencontre, d'éveil, de socialisation pour les petits de la naissance à 6-7 ans », comme « un lieu d'accueil, d'écoute, d'échange pour parents et adultes chargés de la garde et de l'éducation des petits » et enfin comme « un lieu de formation personnelle (sans caractère professionnel) pour les jeunes qui pourraient apprendre à s'occuper des enfants ». Le deuxième objectif de l'association concerne le soutien des équipes obstétricales contre les traumatismes pré- et post-nataux. Le troisième objectif est de « permettre des entretiens informels entre parents et pédiatres sans réponse dans le cadre de consultations classiques ». Et le quatrième, est « de favoriser des rencontres de groupes de formation de pédiatres, d'auxiliaires maternelles »²⁶⁸.

Les statuts de cette association témoignent d'un effort important pour trouver un équilibre institutionnel. Son organisation est très complexe, l'association est administrée par le conseil d'administration, le conseil de réflexion, le comité de direction et le bureau. Tout cela avec des pouvoirs différents et le croisement des membres qui peuvent appartenir à l'un ou à l'autre des organes. Il est difficile de s'y retrouver, mais la tâche n'est pas évidente : il s'agit de créer une association permettant de réunir des participants venus des champs divers avec des approches différentes, une association dynamique dans la réflexion et le travail, dans la gestion et dans l'accueil, où l'ensemble des participants seront reconnus comme une partie indispensable de la réalisation.

Il est évident, le projet glisse des mains du C3B : le 14 novembre 1977, le dossier complet est effectivement remis à B. Fragonard. Il comporte les statuts de l'APEP, le budget prévisionnel et

²⁶⁷ Journal Officiel, 1978.

²⁶⁸ Les statuts de l'APEP, version de 1977. Archives de la Maison Verte.

une note expliquant les modalités de la collaboration instaurée avec le C3B²⁶⁹. Pour ces modalités, il y a deux membres désignés par le C3B dans le conseil d'administration qui est composé de sept personnes élues. Vraisemblablement que c'est la place modeste du C3B dans le nouveau projet, ainsi que la rapidité de la constitution du dossier et de l'association, qui fait réagir la présidente du C3B. En effet, Anne-Marie Deslandres tente de ralentir la prise de décision du ministère, en communiquant à B. Fragonard ses inquiétudes concernant le « différend qui semble s'être élevé entre certains des membres du C3B » et en le mettant « en garde contre un engagement trop rapide du ministère de la Santé sur le projet »²⁷⁰. Cet acte bien évidemment met en danger la subvention du projet, et B. Fragonard refuse de présenter le projet à Simone Veil.

2.4.2 Rupture du partenariat avec le C3B et élaboration de l'architecture d'un nouveau dispositif

S'étant rendu compte de cet acte, le groupe prend conscience des tensions, alors que le partenariat avec le C3B leur semblait constructif²⁷¹. Face à des conflits souterrains et dans l'incapacité de les révéler ouvertement, le groupe, porteur du projet, préfère renoncer à sa réalisation :

« A la suite de notre réunion du 8 décembre 1977, avec Mme Rebois et M. du Crest, écrit-il une lettre au C3B, nous tenons à ce que vous sachiez que vu les difficultés qui semblent s'élever devant la réalisation de notre projet jusqu'ici commun, difficultés dont M. Fragonard s'est fait écho auprès de nous, nous nous retirons. En effet, il nous semble impossible d'engager la réalisation d'un « lieu de vie » pour les petits sans une démarche commune avec le C3B, qui

²⁶⁹ « Projet "petite enfance", récapitulatif par Marie-Noëlle Rebois, de l'année 1977 », *op.cit.*, pp. 129 -130.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 130.

²⁷¹ *Ibid.*, pp. 126-128.

s'avère conflictuelle au départ : nul doute pour nous que de ces conflits entre adultes – même assourdis – les enfants ne tarderaient pas à faire les frais »²⁷².

La lettre est signée par Françoise Dolto, Pierre Benoit, Bernard This, Marie-Hélène Malandrin, Colette Langignon. Cette décision est soutenue par le président et la secrétaire de l'APEP, Maxime du Crest et Marie-Noëlle Rebois.

Anne-Marie Deslandres « prend acte » de cette décision, et « en fait part à M. Fragonard aux environs du 15 décembre 1977, avec une lettre d'accompagnement laissant apparaître le regret du C3B et l'espoir que le projet pourra être repris »²⁷³. Le C3B se retire donc du projet, ce qui signifie la fin de la possibilité de profiter des amples locaux des tours de Seine. Une note explicative est rendue publique ; Maxime du Crest et Marie-Noëlle Rebois continuent à œuvrer pour la réalisation du projet avec la nouvelle association, le projet intéresse les habitants du quartier qui sont prêts à s'investir jusqu'à sa réalisation.

Vu la tournure des événements, l'association (pas encore déclarée à la préfecture²⁷⁴) passe par une refondation, ce qui nécessite de concevoir une nouvelle structure institutionnelle et d'apporter les changements dans les statuts. L'Association a conservé son titre d'origine de l'association « tant par fidélité à l'impulsion donnée par Madame Dolto et Bernard This, que par souci de continuité administrative dans nos relations avec le ministère de la Santé, la Semea XV, la CAF, etc. »²⁷⁵.

Sans ou avec le C3B, la tâche est difficile. Les contraintes sont multiples : puisqu'il s'agit d'une association à but non lucratif, la majorité du conseil d'administration doit être bénévole et ne peut recevoir ni honoraires ni traitement de l'association (ce qui réduit le nombre des représentants de l'équipe) ; il s'agit d'un rassemblement de spécialistes et d'habitants du quartier à titre paritaire ; et l'association est conçue comme une personne morale à part entière et non comme un simple instrument administratif et financier. Il faut donc satisfaire aux exigences du ministère de la Santé (faire contrepoids à la présence des professionnels par

²⁷² *Ibid.*, p. 131.

²⁷³ *Ibid.*

²⁷⁴ L'Association petite enfance et parentalité (APEP) a été enregistrée le 26 mai 1978.

²⁷⁵ In : Lettre de Maxime du Crest du 9 avril 1978, à F. Dolto, C. Langignon, B. This, P. Benoit. Archives de la Maison Verte.

la création de l'association des usagers); approuver le choix d'un financement global « expérimental » en gage de la souplesse de la conception du travail et réaliser le souhait de bâtir une institution qui ne sera pas une institution classique et hiérarchique.

De plus, Maxime du Crest, faisant partie des « habitants du quartier », veille tout particulièrement à ce que la vision du conseil d'administration composé à deux tiers par les usagers, ne soit pas trop extérieure au projet, sans application réelle et sans compréhension de ce qui se passe dans le lieu de vie animé par des spécialistes :

« Trop lointaine, partage-lui ses réflexions et ses doutes au groupe des professionnels, cela peut vouloir dire : indifférente et laxiste, ou bien aveugle et maladroite, ou bien en déviation par rapport à l'objectif initial. [...] Notre sujet est trop mouvant et il faudra faire preuve de trop de souplesse et d'esprit d'adaptation pour résoudre d'avance d'éventuels conflits. Aussi la solution me paraît-elle être davantage de rapprocher " en famille " les " usagers " et les " spécialistes " que de les mettre face à face comme si l'on considérait qu'ils étaient d'une nature différente... alors que précisément on cherche à éduquer les " usagers ", et (si je peux me permettre un néologisme de bien faible qualité) à " usagiser " les spécialistes »²⁷⁶.

En dehors du conseil d'administration, il propose de créer un comité de réflexion et un comité de direction. Le premier, composé de « spécialistes », est appelé à élaborer le projet et à l'appliquer à l'accueil : entre autres, il précise « les attitudes d'intervention des différents collaborateurs de l'association ». Le comité de direction « est entièrement chargé de l'administration financière et de la gestion quotidienne de l'association » : budget, comptabilité, responsabilité des locaux etc. Egalement, il « établit les contrats des collaborateurs de l'association, et le montant des traitements, honoraires et indemnités qui leur sont alloués, et règle l'ensemble des modalités de leurs interventions ». Le comité de réflexion est placé sous la responsabilité du vice-président de l'association et le comité de direction est sous la responsabilité du directeur de l'association²⁷⁷.

La présentation de ce modèle provoque un rejet violent de la part de l'équipe du Centre Etienne-Marcel. Marqué par ce qui s'est passé avec le C3B, l'équipe d'Etienne-Marcel réagit

²⁷⁶ Lettre de Maxime du Crest du 24 février 1978, à F. Dolto, C. Langignon, M.-N. Rebois, M.-H. Malandrin, B. This, P. Benoit, p. 5. Archives Française Dolto.

²⁷⁷ *Ibid.*, pp. 2-4.

d'autant plus vivement qu'elle n'a pas de représentant dans ce nouveau conseil d'administration²⁷⁸. Même si cette question est réglée par la décision de désigner Françoise Dolto comme vice-présidente et membre fondateur de l'APEP, une forte dissonance s'installe.

Le groupe d'Etienne-Marcel craint fortement ce modèle d'organisation institutionnelle qui leur semble copié « d'une grande entreprise industrielle ». Or, le désir du groupe d'Etienne-Marcel était « d'assurer une direction collégiale pour réfléchir et prendre ensemble, démocratiquement, les décisions qui s'imposaient »²⁷⁹. La menace d'être récupéré, d'être gouverné et de se retrouver dans la position de simples employés coupe le dialogue et empêche de voir que toutes les parties considèrent le projet comme le leur. Personne n'a d'expérience de ce type de projet qui réunit des gens qui viennent d'horizons différents, avec l'exigence, de plus, de faire une vraie association de quartier comprenant néanmoins spécialistes.

Cependant, l'association est déjà refondée, selon les principes de l'association des usagers, et il y a très peu de place pour des changements immédiats. A l'incitation de Pierre Benoit, le groupe d'Etienne-Marcel trouve comme solution de monter une autre association en parallèle. Celle-ci reprend le titre des émissions radiophoniques de Françoise Dolto, « Lorsque l'enfant paraît », et devient presque homonymique à la première, l'ALEP.

« Se sentant menacés, explique Bernard This dans son livre sur la *Maison Verte*, les analystes voulaient avoir une existence juridique, être respectés, et ceux qui n'avaient pas de formation analytique n'avaient pas à diriger leur travail ! »²⁸⁰

L'association des psychanalystes est créée pour réunir « des psychanalystes désireux, en tenant compte des effets de l'inconscient tant chez les jeunes enfants que chez les adultes, de travailler à un meilleur accueil des nouveau-nés et à une meilleure insertion sociale des jeunes enfants en dehors de toute psychiatrisation et de toute ségrégation médico-administrative

²⁷⁸ Ce nouveau conseil administration est composé par : M.-N. Rebois, M.-H. Malandrin, M. du Crest, H. Voisin (Education nationale), C. Dupressoir (secrétariat), Y. Aubert (sous-préfet en retraite anticipée), P. Darde (Compagnie bancaire), B. Latour (agrégé de philosophie), P. Zouani (Education nationale) In : Lettre de Maxime du Crest à F. Dolto, C. Langignon, B. This, P. Benoit, du 9 avril 1978. Archives de la Maison Verte.

²⁷⁹ Bernard This, *La Maison Verte : créer des lieux d'accueil*, p. 43.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 44.

ainsi que toutes les personnes qui voudraient s'associer à la réalisation de ce projet »²⁸¹. Le premier conseil d'administration de cette nouvelle association est composé : Françoise Dolto (présidente), Madame Arlette et Bernard This (vice-présidents), Gérard Guillerault (trésorier), Colette Langignon (secrétaire), Pierre Benoit (secrétaire-adjoint). Les objectifs de l'Association sont de travailler avec des équipes obstétricales ; d'animer des groupes « style Balint » pour les médecins généralistes, les pédiatres et les professionnels de la petite enfance ; de créer et d'animer, avec le concours de travailleurs sociaux et de parents, un lieu de vie pour les tout-petits et leurs familles²⁸².

Cette association ne cherche pas la reconnaissance publique : aucune demande de subvention ou d'accord avec des autorités quelconques n'a été signée. De toute façon, les pouvoirs publics ne connaissent que l'association de quartier, l'APEP. Par conséquent, cette nouvelle association, l'ALEP, se présente comme une « association technique, composée d'analystes »²⁸³. Elle regroupe les psychanalystes, certes, mais également ceux qui veulent s'associer à la réalisation du projet : Colette Langignon qui ne pratique pas encore l'analyse, Madame Arlette qui est surveillante à l'hôpital Trousseau et une des collaboratrices fidèles de Françoise Dolto. Par contre, ceux qui sont déjà dans le groupe qui portent le projet depuis le début, comme Marie-Hélène Malandrin et Marie-Noëlle Rebois, ne sont pas invitées. A notre avis, elles se trouvent associées par le groupe d'Etienne-Marcel au C3B, du fait que toutes les deux faisaient partie du conseil d'administration de l'association « Relais de Beaugrennelle » montée en 19767 pour traiter les problèmes du quartier par le biais des clubs de rue et des équipes de prévention²⁸⁴.

Pourtant, par cet acte de création de la deuxième association, le groupe qui œuvre sur le projet se trouve divisé en deux : ceux qui font partie d'une seule association (l'APEP qui regroupe tout le monde) et ceux qui font partie de deux associations (spécialistes d'Etienne-Marcel qui font partie de l'APEP et de l'ALEP).

²⁸¹ Journal Officiel, 1978.

²⁸² Les statuts de l'Association Lorsque l'Enfant Paraît (ALEP), pp. 1-2. Archives Françoise Dolto.

²⁸³ Note d'introduction, juin 1979, p. 1. Archive de la Maison Verte.

²⁸⁴ Marie-Noëlle Rebois étant, en effet, liée au C3B et participant à ce travail, tandis que Marie-Hélène Malandrin fut impliquée au titre de représentant de l'ARSEA, sans jamais travailler dans le cadre du « Relais de Beaugrennelle » ou du C3B.

Les objectifs de cette deuxième association sont plus larges ; ils reprennent en quelque sorte le projet initial du Centre Etienne-Marcel où des lignes d'action sont assignées à des personnes : l'action de Bernard This concerne les maternités et tout le travail de l'accueil des nouveau-nés, Pierre Benoit s'implique auprès des pédiatres sous la forme des groupes Balint, et Françoise Dolto qui ne tient qu'à un lieu d'accueil, dont nous avons détaillé les vocations plus haut.

Cependant, les actions de Bernard This et de Pierre Benoit semblent redoubler les activités de GRENN qui œuvre depuis 1975 pour les mêmes causes. Il semblerait que la création de cette deuxième association vise plutôt à s'insérer institutionnellement dans le projet. Cela prend la forme d'« un comité paritaire » qui assure que « toutes les décisions importantes pour sa vie et son évolution seraient prises en commun par les deux associations » [...] Ce qui s'est traduit aussi par le fait que Françoise Dolto a accepté de présider aussi bien l'ALEP que l'APEP »²⁸⁵. Outre Françoise Dolto, Colette Langignon et Pierre Benoit sont désignés pour ce comité paritaire pour une durée d'un an.

De fait, une division réelle s'installe à deux niveaux : entre les « spécialistes » et « non-spécialistes » au niveau institutionnel, c'est-à-dire entre les habitants du quartier et les professionnels, entre les « administrateurs » et « l'équipe ». En même temps, elle s'installe à l'intérieur de l'équipe, en séparant les « analystes » des « non-analystes ». La première est tolérée dans le premier temps mais finira par se solder par le départ des habitants du quartier, la deuxième aura une vie plus longue : la distinction psychanalyste-accueillant sera maintenue dans l'équipe jusqu'au moment où tout le monde sera désigné « accueillant »²⁸⁶. Dans tous les cas, les deux vont participer à la construction du dispositif.

Depuis l'époque de la collaboration avec le C3B, la direction est *de facto* occupée par Marie-Noëlle Rebois qui met toute son énergie dans la réalisation de ce projet de lieu d'accueil. A l'ouverture elle sera embauchée à mi-temps sur le poste de directrice²⁸⁷, tandis que Maxime du Crest restera bénévole. La quantité d'échange de courriers, d'entretiens, de demandes de

²⁸⁵ Le compte-rendu du conseil d'administration de l'Association Lorsque l'Enfant Parait du 24 avril 1979, p. 2. Archives Françoise Dolto. (Soulignés dans l'original)

²⁸⁶ Nous allons en parler dans la deuxième partie de notre travail.

²⁸⁷ Marie-Noëlle Rebois remplira ce rôle, jusqu'à sa mort, en 2006.

subventions effectuées par elle et Maxime du Crest est considérable et témoigne des temps laborieux où l'Association vivait sur le chemin de la réalisation du projet²⁸⁸.

Marie-Noëlle Rebois et Maxime du Crest trouvent le premier local : une petite boutique sur la place Saint-Charles. Le lieu compte deux pièces, dont l'une mesure 40 m², l'autre beaucoup moins. Il n'y a pas de bureau ou des cloisons, c'est un espace ouvert et propice à la circulation. « On y accède de plain pied, en venant de la place, par une double fenêtre. De part et d'autre de cette porte, deux grandes baies vitrées ». L'avantage est d'utiliser, lorsqu'il fait beau, une large partie du trottoir sur trente mètres de largeur, qui se trouve éloignée de la rue et protégée par des arbres et des bancs²⁸⁹. Le bail est cédé pour une seule année, mais le démarrage du projet est imminent, vu la subvention de 250 000 francs du ministère de la Santé, finalement accordée en octobre 1978 « pour un an à compter du démarrage de l'activité »²⁹⁰.

La convention entre l'APEP et le ministère de la Santé et de la Famille est signée et elle précise l'action préventive du projet : « la socialisation précoce de l'enfant, l'aide à l'acquisition de l'autonomie, l'expression par les parents et les enfants des difficultés de toute nature qu'ils rencontrent dans leur vie quotidienne »²⁹¹.

A partir de cette disposition, le lieu de vie débute le 8 janvier 1979.

²⁸⁸ Les Archives de la Maison Verte gardent de dizaines de lettres rédigées en 1978-1979 par Maxime du Crest et Marie-Noëlle Rebois.

²⁸⁹ La définition du local de la place Saint-Charles. Archives de la Maison Verte.

²⁹⁰ Lettre de Bertrand Fragonard, directeur adjoint du cabinet, ministère de la Santé et de la Famille, à Maxime du Crest, président de l'association Petite enfance et parentalité, In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Gallimard, 2009, p. 133.

²⁹¹ Lettre de Maxime du Crest du 10 septembre 1979 à l'attention de Madame Atremian, à la Caisse des allocations familiales de la région parisienne. Archive de la Maison Verte.

2.5. L'ouverture du lieu – premiers pas, premiers succès... et reformulation du partenariat social

Avant l'ouverture du lieu, Marie-Noëlle Rebois et Marie-Hélène Malandrin font le tour du quartier, elles déposent des petites affichettes qui annoncent l'événement et présentent le projet en quelques lignes. Ces lignes, établies par les six personnes fondatrices du lieu, deviendront la quintessence du projet qui sera la présentation « officielle » du lieu d'accueil pendant des années²⁹² : ce texte témoigne de la première conceptualisation du lieu.

Le lieu d'accueil est défini par la négative, mais centré sur l'accueil de l'enfant né ou à naître :

« Ce lieu n'est pas une crèche, ni une halte-garderie, ni un centre de soins. C'est un lieu de parole, de détente, où mères et pères, grands-parents, nourrices, promeneuses, sont accueillis avec ces enfants qui les occupent et parfois les préoccupent. Les petits y rencontreront des amis.

Les femmes enceintes et leurs compagnons, ainsi que les petits aînés, peuvent aussi venir car l'arrivée d'un enfant est un moment très important et parfois difficile dans une famille »²⁹³.

L'équipe se présente en collectif, tout le monde est cité par ordre alphabétique sans nommer les fonctions et les grades : Pierre Benoit, Josée Boone, Françoise Dolto, Gérard Guillerault, Colette Langignon, Marie-Hélène Malandrin, Michel Malandrin, Marie-Noëlle Rebois, Claude This, Bernard This.

L'absence de publicité plus large était un acte volontaire : pour « laisser les gens venir peu à peu d'une part, ne pas prendre le risque d'être débordés d'autre part »²⁹⁴. L'équipe ne s'est pas trompée, en comptant sur le bouche à oreille entre les parents. En un mois et demi, « l'affluence naturelle » a rempli le local. Partant de quelques dizaines d'enfants par jour accompagnés de leurs mères au début, le nombre augmente régulièrement passant de 60 à 100 enfants en mai-juin, pour finir l'année à 120 enfants en moyenne, avec un record à 133. Les familles venaient de toutes les catégories sociales et professionnelles. La majorité était du

²⁹² Une nouvelle plaquette de la Maison Verte a vue jour en 2004.

²⁹³ « Un lieu pour les enfants et leurs parents est ouvert, 57, place Saint-Charles », janvier 1976, In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Gallimard, 2009, p. 134.

²⁹⁴ Lettre du 19 mars 1979 de Maxime du Crest.

quartier, mais le lieu attirait des personnes extérieures au XV^e et était fréquenté par diverses communautés et nationalités.

« La boutique » était ouverte tous les jours de 10h 30 à 18h 30, avec une courte interruption à l'heure du déjeuner. L'équipe s'aperçut immédiatement que le matin, le lieu était peu investi par les familles ce qui l'obligea à entreprendre un aménagement horaire : de 14 heures à 19 heures, et les samedis de 10 heures à 12 heures. Il s'avéra également que la moitié des enfants qui fréquentaient le lieu avaient moins de dix-huit mois, et que les enfants de plus de quatre ans étaient peu nombreux. Quoique destiné aux enfants de zéro à six ans, le lieu de vie s'est trouvé investi par les enfants de zéro à trois ans, l'âge de l'école maternelle.

Comme prévu dans l'accord avec le ministère de la Santé, une ethnologue, Marie-Hélène Houdaille, fut appelée pour étudier durant six mois le fonctionnement du lieu. Elle a laissé des notes qui nous permettent de visualiser les premiers pas de l'entreprise :

« Les premières semaines (janvier). Un certain nombre de femmes refusent de s'installer vraiment, gardent leur manteau en disant : " je ne fais que passer ", ou bien " je n'ai pas beaucoup de temps ". Elles restent bien souvent autant que les autres. (...) Les mères ne discutent pas entre elles ou très peu. Leur discussion est en général médiatisée par les enfants. Elles parlent presque exclusivement avec les animateurs ».

Quelques mois plus tard (mai). J'ai noté que les mères viennent généralement plus longtemps ; il y a de moins en moins de visites éclair. Les habituées se retrouvent, s'assoient ; on sent une concertation établie entre certaines mères qui viennent régulièrement les mêmes jours. Elles s'occupent peu de leurs enfants qui vont et viennent d'un coin à l'autre de la pièce. De grandes discussions naissent et de nombreuses mères y prennent part. Parmi les sujets abordés lorsque j'étais présente, j'ai relevé ceux-ci : désir d'un autre enfant et problèmes que cela pose. Faut-il ou non forcer un enfant à manger ? Les ennuis du sommeil. Le fait nouveau est, me semble-t-il, que ces questions sont débattues en groupe. Les mères racontent leurs expériences, leurs craintes, leurs désirs. Les nouvelles venues dans le local prennent rapidement part aux conversations en train. Si, au début de l'année, il m'est arrivé de voir à plusieurs reprises des mères assises à l'écart, contemplatives et silencieuses, le fait ne s'est pratiquement plus

reproduit dès le mois d'avril. Les solitaires ne sont pas reparues ou se sont transformées en actives et participantes »²⁹⁵.

Sachant que la subvention du ministère ne durerait pas longtemps, l'association a cherché dès l'ouverture de l'argent pour assurer la continuité du projet : des démarches auprès de la mairie de Paris, de la Fondation de France, de la Caisse des allocations familiales de la région parisienne ont été entamées, s'appuyant sur le soutien de Bertrand Fragonard.

Dans le premier rapport d'activité de décembre 1979 nous lisons :

« L'exposé intégral du projet initial serait long et sans doute inutilement complexe car ses fondements se placent à plusieurs niveaux : observations de caractère médical et intuitions nées de leur pratique de l'analyse de l'équipe des médecins et analystes (Docteurs P. Benoit, F. Dolto, B. This ; C. Langignon) ; observations de caractère social et intuitions nées de leur vie de parent de l'équipe des non-analystes (M.H. Malandrin ; M.N. Rebois). Au risque de ne pas rendre compte de la richesse des réflexions d'origine, on se contentera de reprendre quelques points forts, faisant unanimité, des exposés qui ont marqué la naissance du projet ».

Dans la présentation de ces points, on trouve des idées centrées autour de la prévention thérapeutique et de la formation des spécialistes : « prévention des troubles de la communication des jeunes enfants » ; « ne pas attendre la consultation en CMPP » ; « l'enfant est conduit à l'hôpital et les réactions en chaîne s'en suivent » ; « les troubles peuvent s'estomper rapidement » ; « les professionnels de la petite enfance, aussi demandeurs de lieux de paroles et de détente ». Le dernier point de cette liste, « un centre de parentalité au service de toutes les classes sociales et aussi des professionnels » fait un écho lointain à l'idée du centre de quartier, fondé et régi par les habitants.

« Il ne s'agit pas d'ouvrir une école de parents, continue le rapport, mais un centre de parentalité. Etre parent c'est être en relation avec un enfant et l'aider à se prendre en charge pour être de plus en plus responsable de son corps, de ses besoins, de son existence et de son devenir, de son entourage, de sa civilisation. (...)

« La personnalité des analystes associés à cette entreprise et les responsabilités qu'ils assument dans la formation des analystes d'adultes et d'enfants, comme l'évolution de l'obstétrique et de

²⁹⁵ Le rapport de l'activité de l'Association petite enfance et parentalité, décembre 1979, p. 17. Archives de la Maison Verte. (Souligné dans l'original)

la pédiatrie, nous permet de prévoir que ce centre ne sera pas mis au service de quelques familles privilégiées, matériellement et socialement ; il est au service du secteur de Beaugrenelle, dans un XV^e arrondissement en pleine mutation sociale et particulièrement peuplé. Il sera aussi au service des obstétriciens, pédiatres, psychologues, travailleurs sociaux, qui viendront réfléchir avec nous et poursuivre leur formation. (...)

Les origines du projet sont présentées ainsi :

« En définitive, l'argumentation du projet se trouve ainsi résumée dans le dossier de demande de subventions présenté au ministère de la Santé. Des analystes, spécialistes de la petite enfance : Françoise Dolto, Bernard This, Pierre Benoit, Colette Langignon, ont désiré placer leur travail en dehors de toute psychiatisation, de toute ségrégation médico-administrative, dans une optique habitant, travaillant ou exerçant des activités bénévoles dans le XV^e arrondissement de Paris, ont souhaité créer un lieu ouvert aux enfants du premier âge et à ceux qui en ont la charge ; ensemble, ils ont décidé d'unir leurs efforts pour fonder un centre de petite enfance et ouvrir un lieu de vie »²⁹⁶.

Dans ce rapport de la fin de 1979, nous ne trouvons plus mention des habitants de quartier, ni de leurs démarches. Ils sont effectivement absents. Lors d'un dîner privé chez Françoise Dolto, l'équipe fait part de son mécontentement au président de l'association Maxime du Crest qui est, selon eux, hermétique au projet analytique²⁹⁷.

A la surprise et à l'incompréhension de Maxime du Crest, à la fin de la première année de travail de la *Maison Verte*, l'année dense et réussie, l'équipe a demandé à « la partie sociale » de quitter le projet²⁹⁸. Ce qui a été entériné, lors des élections du conseil d'administration de l'Association pour la deuxième année, où le nouveau président, présenté par Bernard et Claude This, Louis Gilbert, sera élu. Ce dernier quittera ce poste de son plein gré l'année suivante. La troisième présidente de l'Association sera Lucette Guiller, une amie de Colette Langignon qui louera son travail dans la présentation de l'histoire de la *Maison Verte* en

²⁹⁶ Le rapport de l'activité de l'APEP, décembre 1979, pp. 4-5.

²⁹⁷ Bernard This, *La Maison Verte : créer des lieux d'accueil*, pp. 43-45.

²⁹⁸ Entretiens avec Maxime du Crest du 27 juillet 2010, et avec Marie-Hélène Malandrin du 2 novembre 2010, au sujet de cet événement chez Françoise Dolto.

1989²⁹⁹, restera comme président plusieurs années consécutives. Ni l'une ni l'autre n'habitaient le XV^e.

Le rapport d'activité de la fin d'année 1979 confirme l'état de changement et présente ainsi le fonctionnement de l'association : « le bureau, pendant la durée de son mandat pourra décider de déléguer les pouvoirs de décision qui sont de sa compétence à un comité paritaire formé avec les professionnels apportant leur concours à l'association ». Nonobstant, c'est l'Association petite enfance et parentalité qui assume la responsabilité financière des activités subventionnées. « Elle assume de ce fait, et aussi comme co-porteur du projet, la responsabilité morale des activités entreprises sous son égide. Celles-ci sont co-gérées par un comité paritaire »³⁰⁰.

Avec ce type d'organisation, l'association de quartier pourra glisser facilement vers le devenir d'une enveloppe juridique et institutionnelle pour le groupe des professionnels qui gèrera toutes les décisions « de sa compétence ». En plus, cette compétence est globale, car l'objet de l'association est d'animer un lieu d'accueil où les professionnels travaillent.

Dès la deuxième année d'existence, donc, un nouveau remaniement de l'institution eut lieu et par conséquent sa conception changea : le conseil d'administration est formé avec le concours des personnes extérieures à l'équipe, mais *de facto* les professionnels acquièrent seuls le droit de décider sous quelle forme les buts et les modalités de travail se présenteraient. Les habitants du quartier n'auront plus de représentants au niveau décisionnel de l'association et seront bientôt dilués dans une masse des parents venants de tout Paris. L'inscription sociale du projet change son visage et même si elle révèle un certain choix de l'équipe, il est encore indicible – il faudra encore du travail réel qui pourra élucider ce que l'équipe cherche à mettre en place.

Cependant, ce dialogue raté avec les partenaires sociaux, d'abord sous la forme d'une association avec le C3B, puis en collaboration avec les habitants de quartier, apporte des éléments qui polariseront deux images du lieu. La ligne de fracture passera selon la division qui s'est installée dès la création de la deuxième association – d'un côté, des psychanalystes, et de

²⁹⁹ Colette Langignon, « La Maison Verte » (1989), *op.cit.*, pp. 170-171.

³⁰⁰ Rapport d'activité de l'association petite enfance et parentalité, décembre 1979, p. 6. Archive de la Maison Verte.

l'autre... des autres. D'une part, il y aura des psychanalystes « menacés » qui vont défendre mordicus la conception basée sur la position primordiale de la psychanalyse, d'autre part, un sentiment de la position auxiliaire des autres partenaires du projet qui vont débattre leur rôle au sein de la *Maison Verte*.

Au vécu de Bernard This « des pieds et poings liés » aux volontés du conseil d'administration des habitants de quartier et à sa certitude de l'absence de droit à celui « qui n'avait pas de formation analytique [...] à diriger leur [des psychanalystes] travail » que nous avons cité dans le moment de la création de la deuxième association³⁰¹ s'opposera le vécu exprimé par Maxime du Crest :

« Lorsque, avec 5 ou 6 amis du XVème, à Paris », écrit-il ses souvenirs en 2009, « nous avons créé en 1977 l'Association Petite Enfance et Parentalité, c'était pour agir en soutien administratif de l'équipe des analystes réunis par Françoise Dolto afin d'ouvrir un lieu d'accueil d'enfants en difficultés, avec eux-mêmes et avec leurs parents. On l'appellera La Maison Verte. Pour tout le monde, dans ces années 70, et notamment pour les financeurs, il fallait en effet apporter la garantie que les enfants reçus ne le seraient pas dans la perspective d'une orientation médicale »³⁰².

Pour lui, il s'agissait de l'éviction explicite d'une partie sociale qui a porté le projet : « C'était une vraie association de quartier, nous étions très enthousiastes par rapport à l'amélioration du climat social et au soutien des parents et des enfants qui étaient tout simplement nos voisins. Peu de temps plus tard, il n'y aurait plus aucun étranger à la psychanalyse à la Maison Verte »³⁰³. Invité au colloque du trentième anniversaire de la *Maison Verte*, il confirme cette impression :

« au-delà des exposés, chargés à l'envi de citations de Freud et de Lacan, et à condition de franchir le mur des jargons, vous comprendrez que les accueillants quand ils expliquent ce qu'ils font dans leur maison (les " vignettes-cliniques ") semblent souvent autant motivés par leur

³⁰¹ Bernard This, *La Maison Verte : créer des lieux d'accueil*, 2007, pp. 43-44.

³⁰² Maxime du Crest, « Les psy ont pris le pouvoir à la maison verte » In : Blog de Maxime du Crest du 18 octobre 2009, <http://bonnejournee.unblog.fr>

³⁰³ Entretien avec Maxime du Crest du 27 juillet 2010.

propre souci de progresser dans la science psychanalytique que par les difficultés des enfants »³⁰⁴.

Conçue comme une maison de quartier, en quelque sorte un centre de proximité, la *Maison Verte* s'est transformée au cours des premières années en centre où les familles venaient de tous les quartiers et tous les horizons. Est-ce le nom de Françoise Dolto qui les attirait ? Certainement. Cette évolution a été vécue par l'équipe comme naturelle. En même temps, « la disparition » des habitants du quartier du conseil d'administration et du président, habitant du quartier, a accéléré la perte de l'ancrage associatif local.

Visiblement, les logiques et les visions différentes n'ont pas eu suffisamment de temps pour s'adapter et s'ajuster. Les représentations de l'ossature institutionnelle de l'association que Maxime du Crest proposait, sous la forme de dessins d'une grande machinerie de rouages et de ressorts, sont apparues totalement étrangères au groupe d'Etienne-Marcel : la multiplication des comités de réflexion et de direction, selon Maxime du Crest, visaient à garder la représentation égalitaire des forces qui montaient le projet, notamment entre le groupe d'habitants qui ne pouvaient être que dans l'administration et l'équipe des spécialistes. Avec cette architecture institutionnelle sophistiquée, portée par des voûtes et des colonnes multiples, il tentait de préciser les champs de responsabilité et d'activité différents et en même temps de les faire communiquer, afin que ni l'un ni l'autre ne puisse prendre de décision sans consulter les autres.

Il est certain aussi que la tâche qui incombait à l'équipe de présenter le vif du travail à l'accueil – son sens, sa spécificité – ainsi que d'argumenter les causes de la conception organisationnelle (la collégialité), aux personnes qui n'étaient pas des spécialistes, serait une tâche prenante. Elle nécessiterait un travail long et délicat auprès des partenaires sociaux afin de les sensibiliser à la vision psychanalytique du problème avec lequel ils ont rejoint l'association : les problèmes sociaux du quartier.

³⁰⁴ Entretien avec Maxime du Crest du 27 juillet 2010 ; « Les psy ont pris le pouvoir à la maison verte ».

Conclusions de la première partie

Comme nous avons pu le constater, l'idée du futur lieu d'accueil s'est précisée au fur et à mesure du cheminement du groupe de fondateurs et de la recherche des conditions de sa réalisation. Cette idée a pris forme au cours de la rencontre qui a brassé des idées, des contextes différents, avec leurs lignes de forces et des enjeux multiples. Les préparatifs, qui ont duré deux ans, ont fait apparaître que chacun des fondateurs avait sa vision du futur lieu qui était fortement imprégnée de son espace professionnel et de l'engagement qu'il y avait.

Le surgissement de la figure de « l'enfant à problèmes » au XX^e siècle – l'enfant qui se trouvait aux marges d'une « normalisation » de son parcours de plus en plus balisé –, a cristallisé la nécessité d'un travail auprès de lui. Les normes et les principes de ce travail ont été élaborés par plusieurs disciplines et pratiques – la pédopsychiatrie, la protection de l'enfant, le travail social et éducatif en milieu ouvert, le travail éducatif spécialisé, la psychanalyse d'enfants. Parallèlement à la constitution d'une problématique de secours, ces disciplines et ces pratiques continuaient de se construire, tout en se livrant à des luttes d'influence.

Dans ce contexte, le monopole médical légitimé par la montée en puissance de la nosographie psychiatrique a vu se former une spécification progressive de l'accueil des enfants en fonction de leurs pathologies. Le modèle « curatif » de l'action auprès de l'enfant s'est imposé dans de nombreux champs. La pensée psychanalytique qui a irrigué le domaine psychiatrique, à un moment historique précis, a modifié en profondeur ce modèle, mais paradoxalement, a participé à son extension. L'arrivée du paradigme analytique dans les institutions, véhiculée par les médecins-psychanalystes, a questionné, certes, la conception du travail auprès de l'enfant, son but, son éthique et ses principes. En même temps, elle a été soutenue par la place institutionnelle prédominante que les médecins-psychanalystes ont pu construire dans le paysage institutionnel de l'époque.

Il est indéniable que la psychanalyse a apporté un nouveau langage pouvant conceptualiser les nouvelles pratiques. Les graines de ce nouveau langage sont tombées sur un sol fertile : une époque où les travailleurs sociaux étaient eux-mêmes en quête d'un renouvellement des bases conceptuelles de leurs actions. La contestation du modèle « caritatif » tout autant que le déclin des idéaux « progressistes », mis en avant par l'Education nouvelle, ont ouvert le champ aux

idées psychanalytiques parmi les professionnels du travail avec l'enfant. L'imprégnation rapide de ce nouveau langage a cependant produit une palette de réactions passant d'une appropriation superficielle au transfert positif massif, jusqu'à la résistance manifeste ou sournoise. La pratique du travail au quotidien, l'attention grandissante à tous les liens latéraux qui soutiennent l'enfant, la découverte des limites des actions directes dans l'espace de l'intervention sociale qui ont été un héritage précieux de l'Education nouvelle et des pratiques novatrices de l'époque ont failli être emportés lors de cette vague d'intérêt.

C'est pourquoi l'entreprise de la *Maison Verte* nous semble bien unique : elle bénéficie de la rencontre de plusieurs champs professionnels – médecins-psychanalystes, éducatrices, assistante sociale – qui *met en contact* des contextes et des idées dans un *nouveau cadre d'application pratique*.

En effet, la rencontre des professionnels différents est devenue une source de richesse et en même temps les a confrontés à une nouvelle problématique : d'une part, trouver *de nouvelles modalités pour cette nouvelle présence des professionnels dans la cité* ; d'autre part, *pouvoir cohabiter*. En cherchant les précisions de ces modalités, la présence des professionnels dépourvue de l'exercice de leur pratique a été posée comme condition initiale, autrement dit, le médecin ne soignait pas, le psychanalyste ne consultait pas, l'éducateur n'éduquait ni rééduquait personne. L'idée d'un *lieu de vie* où les spécialistes sont présents sans avoir recours à leur métier a été posée comme *l'idée de base de la présence à l'accueil*. Certainement, les professionnels ayant l'expérience du travail au quotidien et habitués à une présence de longue durée auprès des enfants, se trouvaient les plus armés pour cette tâche. En revanche, les professionnels habitués au cadre classique n'avaient pas encore la représentation de ce nouveau rôle et avaient besoin, sans aucun doute, du temps de l'exercice pratique pour l'habiter pleinement. Le deuxième défi consistait à trouver les modalités d'un travail d'élaboration collective sur un pied d'égalité pour tous les professionnels.

Or, cette nouvelle problématique a fait naître des mouvements « défensifs » des psychanalystes afin de préserver leur approche disciplinaire d'une « dissolution » possible dans un « tout » imprécis, sans distinction, sans forme. Comme nous le verrons par la suite, des stratégies d'instauration de parties distinctes l'une de l'autre – des psychanalystes (puis des médecins-psychanalystes) *versus* des personnes d'accueil – ont surgi et sont devenues la base

d'une dualité qui s'est installée depuis, donnant lieu à des mouvements centrifuges au sein de l'équipe, mais aussi au travail institutionnel en tant que tel.

Le cheminement vers la réalisation concrète nécessitera également la précision des idées initiales. Ces précisions toucheront l'idée de la prévention et de la socialisation qui ont été mises en avant initialement dans les démarches et qui avait trouvé écho auprès des pouvoirs publics qui se sont engagés à soutenir ce nouveau projet.

Deuxième partie : La conceptualisation du dispositif

L'idée de la *Maison Verte* a été portée par le désir d'un groupe de fondateurs de repenser l'accueil des tout-petits tel qu'il existait à l'époque. Le même désir a inspiré plusieurs initiatives nées dans la foulée de mai 68. La « crèche sauvage » à la Sorbonne, qui, selon les mots de Françoise Dolto, ne relevait en rien de cet adjectif, si ce n'était par l'équipement précaire, a fait surgir un véritable « espace de vie, de repos, de gaieté, de socialisation, d'entraide »³⁰⁵. Cette expérience effervescente a mis en évidence l'écart saisissant entre les formes institutionnelles figées et les relations enfant-parents en cours d'évolution³⁰⁶. Ce « lieu de vie, lieu de passage, de brassage » se référait ouvertement « à une autre idée de l'enfance », confirmait Françoise Lenoble-Prédine, son initiatrice³⁰⁷.

Effectivement, le cadre hospitalier est entré dans des contradictions aiguës avec les aspirations des jeunes parents des années 1960-70. La Protection maternelle et infantile (PMI), héritière de l'Assistance publique, calquait le fonctionnement des crèches sur le fonctionnement des pouponnières : la séparation coupante entre le parent et l'enfant – le déshabillage, parfois le pesage et le bain avant ou après le passage au « guichet » – sans la moindre adaptation³⁰⁸. La crèche, dans son fonctionnement, ne prenait pas en compte les besoins des enfants autres que physiologiques. La place des parents dans cet univers était inexistante. Ceux-ci étaient considérés comme porteurs « de microbes » et « d'émotions inutiles » ; personne ne souhaitait les accueillir.

³⁰⁵ Françoise Dolto, « Des crèches « sauvages » aux centres de la petite enfance » In : *Environnement et petite enfance*, Catalogue d'Expositions itinérantes, n° 7, Centre de Création Industrielle, Centre Georges Pompidou, janvier 1978, p. 4.

³⁰⁶ Sur cette mutation des relations entre les parents et les enfants : Philippe Ariès, Georges Duby, Antoine Prost présentent les analyses des déplacements qui ont vu le jour vers la fin des années 70, l'époque de la création de la Maison Verte. Cf. : Philippe Ariès et Georges Duby (sous la dir.), *Histoire de la vie privée. Tome V. De la Première Guerre mondiale à nos jours*, Editions du Seuil, 1999, pp. 266-314.

³⁰⁷ Liane Mozère, *Le printemps des crèches : histoire et analyse d'un mouvement*, l'Harmattan, 1992, p. 21.

³⁰⁸ Voir les témoignages sur le mode de fonctionnement des crèches à l'époque : Danielle Moreau, Nouveaux regards sur la crèche : lieu de vie – lieu de rencontre, In : *Les Cahiers du Centre d'Etudes et de Recherches Marxistes*, 1978, pp. 20-21 ; Danielle Rapoport « Accueillir », In : *Naitre... et ensuite ? Cahiers du nouveau-né*, n° 1-2, Editions Stock, 1979.

L'effort des professionnels a été décisif pour lancer le mouvement revendicatif par rapport aux établissements d'enfants ; il s'agit des initiatives disparates mais qui forment le champ où la question sur ce que l'enfant vit dans les institutions a été posée. Ici, en plus des initiatives qui ont touchés les maternités et l'accueil des nouveau-nés et que nous avons citées plus haut, il faut mentionner l'activité militante de Jenny Aubry et son équipe à la Fondation Parent de Rosan et à l'hôpital des Enfants-Malades contre l'hospitalisme chez les enfants, les études sur le fonctionnement des pouponnières et les réalisations institutionnelles de Myriam David et Geneviève Appel concernant le placement familial et l'accueil familial thérapeutique, les efforts des psychologues comme Danièle Rappoport et Irène Lézine pour l'adaptation du fonctionnement des crèches à l'accueil des enfants³⁰⁹.

Ce mouvement des professionnels allait de pair avec l'évolution des liens parentaux qui ne se limitaient aux soins du corps. Des crèches parentales, des groupes d'entraide de parents, mais aussi des groupes de réflexion et de recherches où les parents et les professionnels se sont associés, tous ces « groupes-sujets », selon l'expression de Félix Guattari – désignant « des groupes porteurs d'un projet, capables de l'articuler à un devenir qui leur soit extérieur, à un devenir qui ne s'impose plus mais se construit »³¹⁰ – étaient nombreux à chercher de nouvelles formes institutionnelles. A partir des années 1970, « une effervescence expérimentale, une extrême diversité de pratiques biaisant avec les règlements, créant véritablement ce que l'on pourrait appeler des politiques locales ou des "micro-politiques" »³¹¹, ont participé au surgissement d'une nouvelle conception du travail avec les enfants. Ces initiatives sont devenues un des facteurs qui ont accéléré le changement et conduit à une série d'actes législatifs, signés par Simone Veil, portant sur une nouvelle réglementation des

³⁰⁹ Cf.: Jenny Aubry, *La carence des soins maternels. Les effets de la séparation et la privation de soins maternels sur le développement des jeunes enfants*, PUF, Paris, 1955 ; Myriam David, *Le placement familial : de la pratique à la théorie*, ESF, 1988 ; Geneviève Appel (sous dir.), *Prendre soin d'un jeune enfant : de l'empathie aux soins thérapeutiques*, Erès, 1998 ; Danielle Rapoport, Marie-Christine Choppy « Rôle et fonction des psychologues cliniciens : réflexions sur quinze années d'expérience en crèche » In : *Bulletin de psychologie*, Tome 32 (3-7), n° 339, 1979, pp. 167-174.

³¹⁰ Félix Guattari cité par Liane Mozère dans *Le printemps des crèches. Histoire et analyse d'un mouvement*, p. 15.

³¹¹ *Ibid.*, p. 14.

pouponnières³¹², des crèches, collectives et familiales³¹³ même si pour changer la réalité « du terrain » il fallait encore des plusieurs années.

L'initiative du groupe fondateur de la *Maison Verte* rentre, sans aucun doute, dans la lignée de ces expérimentations qui avaient comme point de départ la réflexion sur les conditions matérielles, organisationnelles et pratiques où l'accueil de l'enfant et de sa famille avait lieu. En cherchant une réalisation concrète à leurs idées qui étaient à la base de l'initiative, l'équipe de la *Maison Verte* découvre le fait que ces conditions ont un *lien direct* avec ce qui se passe dans le contact même avec des familles. En somme, ce travail d'ajustement de ce qui *était pensé* à ce qui *se révélait* pour l'enfant ou l'adulte dans ce nouveau lieu, a fait apparaître un *dispositif* – une trace vivante de la conceptualisation des situations traversées, des rencontres avec des questions singulières des enfants et des adultes, les accueillants compris.

Cependant, la différence radicale de ce nouveau lieu venait du fait que le groupe ne « faisait pas évoluer » un service ou une institution déjà existant, il tentait de l'inventer. Par conséquent, l'absence d'un cadre préétabli les faisait fortement attentifs à ce qui *se passait* et *était à-venir* d'un côté, et de l'autre, la divergence de leur « lecture » de la réalité dont ils étaient témoin, les mobilisait très particulièrement pour l'échange et pour la recherche des solutions qui pourraient « contenir » ces différences. Par les moments, ces deux aspects montraient ces avantages ou ces contraintes, mais les deux, ils ont façonné substantiellement le dispositif.

³¹² « L'Opération pouponnières » déclenchée par Simone Veil, depuis 1978, a pu apporter des réels changements dans des conditions institutionnelles carentielles. In : Geneviève Appell (sous la dir.), « Des lieux de vie, des projets de vie. Les principes d'action de " L'opération pouponnières " », In : *Enfants en souffrance*, Editions Stock, 1981, pp. 69-95.

³¹³ Il s'agit du décret n° 74-58 du 15 janvier 1974 relatif à la réglementation des pouponnières, des crèches, des consultations, modifié par arrêté du 23 août 1979 ; l'arrêté du 5 novembre 1975 portant réglementation du fonctionnement des crèches.

1. Créer les conditions d'une séparation « souple » et de la socialisation de l'enfant, un ouvrage sans cesse remis sur le métier

1.1. L'idée de la prévention des séparations précoces mise à l'épreuve de l'accueil réel

1.1.1. Accueillir l'enfant accompagné d'un adulte

« Ni crèche, ni centre de soins, ni halte-garderie » – les premières pancartes du nouveau lieu reprennent inlassablement cette négation originaire. Derrière elle, il y a un fort désir de l'équipe de se démarquer des formes de travail existantes et connues. Il y a également une recherche de mots pour ce qui sera nommé par la suite la *Maison Verte* – effectivement, il faudra du temps pour observer, analyser et conceptualiser ce qui se déroulera devant les yeux de l'équipe. Or, ce travail de précision montrera toute la complexité des phénomènes qui ont été saisis par des intuitions au temps de la création – comme *la prévention des séparations précoces, la socialisation ou l'intervention des psychanalystes dans la cité* – et il se transformera non pas en réponses mais en noyaux de questionnements que l'équipe poursuivra au fil des années. C'est autour de ces noyaux que le nerf du travail d'élaboration s'organisera et c'est pourquoi nous avons choisi de les présenter, en essayant de rendre palpable ce temps d'élaboration.

Si la question de la prévention des séparations précoces a été déjà abordée par plusieurs professionnels que nous avons cités plus haut, dans la nécessité de réorganiser le processus de la séparation/adaptation (crèches, lieux de soins) ou dans la réflexion sur le fonctionnement des établissements qui accueillent des enfants qui subissent des séparations inévitables (pouponnières, hôpitaux, placement familial), l'équipe-fondatrice du lieu d'accueil aborde cette question d'un point de vue inédit – elle *conçoit* un lieu où les enfants et les parents sont *d'emblée ensemble*. L'enfant peut pénétrer dans le lieu d'accueil à condition d'être accompagné par un adulte tuteur. Cet adulte, qui peut être un de ses parents ou celui qui est chargé de garder l'enfant, reste responsable de l'enfant – il exerce son rôle habituel –, tout au long de sa présence à la *Maison Verte*. L'adulte ne peut pas quitter le lieu et laisser son enfant, même pour un court moment.

La certitude de l'équipe de la *Maison Verte* que les séparations précoces étaient extrêmement nocives s'enracinait visiblement dans la même lignée que les réflexions de John Bowlby, René

Spitz, Jenny Aubry³¹⁴ et les autres. L'expérience de l'équipe du Centre Etienne-Marcel l'a confirmé :

« Ce que nous retrouvons, dans notre pratique de psychanalystes, à l'origine de graves conflits relationnels déclarés ou visibles, nécessitant, à l'âge scolaire ou plus tard, traitement psychothérapeutique et rééducation du langage ou de la psychomotricité, est souvent une micro-névrose précoce (expérimentale), et qui a été imposée à l'enfant dès les premiers jours et les premières semaines de sa vie »³¹⁵.

La première cause de ces micro-névroses, selon eux, résidait dans des séparations brusques et prolongées, non préparées et restées non résolues par la parole, avec ceux dont la sécurité de l'identité de l'enfant dépend. Le terme « expérimentale » indique ici le fait que plusieurs d'entre elles pourraient être évitées. Si elles surviennent, c'est parce que personne ne les prend au sérieux ; pour l'enfant, pourtant, il s'agit d'une expérience qui fait vaciller son lien au monde et à soi-même, un lien vital qu'il essaye de bâtir, depuis sa naissance.

Ce lien, pourtant, est le plus important pour l'enfant, il tient tout son « édifice » corporel et psychique au point que

« toute brisure dans le temps à l'égard des personnes aimées, partage sa certitude Françoise Dolto, toute brisure dans l'espace à l'égard des lieux de sécurité connus dès la naissance, mais surtout entre trois mois et l'âge de la marche délibérée confirmée, est brisure du sensorium sécurisant fondateur pour le narcissisme. Pour le sensorium minimal de l'enfant, temps et espace symbolisent son existence cohésive d'individu anonyme bien portant physiquement et de sujet symbolique en échange langagier. L'enfant est arrimé à cet espace-temps humanisé par le lien de covivance qui accorde son désir à la présence connue ; et le traumatisme,

³¹⁴ Cf. : René A. Spitz, « La perte de la mère par le nourrisson » In : *Enfance*, nov.-déc. 1948 ; René Spitz, *Le non et le oui : la genèse de la communication humaine*, P.U.F., 1962 ; John Bowlby, *Attachement et perte*, P.U.F., 1978 ; John Bowlby, Jenny Roudinesco, Myriam David, « Réactions immédiates des jeunes enfants à la séparation », In : *Courrier Centre International de l'Enfance*, Paris, 1952, n° 2 et 3.

³¹⁵ Françoise Dolto, « La Maison verte. Un lieu de rencontre et de loisirs pour les tout-petits avec leurs parents », Conférence au Congrès de l'ANPASE, Bordeaux, avril 1980, In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité. L'aventure de la Maison verte*, pp. 209-210.

différent selon chaque enfant, est décréatif, soit de sa santé, soit de son psychisme, soit de leur cohésion dynamiquement articulée »³¹⁶.

En effet, la question de la séparation est présente depuis longtemps dans l'élaboration théorique de Françoise Dolto³¹⁷ tout autant que dans l'action du groupe d'Etienne-Marcel. La séparation excessive et irréfléchie est pointée dans le contexte des débats sur l'accueil du nouveau-né auxquels le groupe avait participé activement.

Il n'est pas étonnant, donc, que ce sujet prend le plus de place dans les premières présentations de la *Maison Verte* et tout particulièrement sous la plume de Françoise Dolto. Le dispositif devient une tribune d'où elle soulève ce point, sans relâche : dans ses écrits et ses interventions, elle habille par les mots tout ce que l'enfant doit vivre dans ces moments éprouvants de la séparation, et ces descriptions résonnent de manière saisissante dans le vécu propre des adultes – des parents et des professionnels. L'expérience de la *Maison Verte* semble-t-il, devient, pour elle, une mise en place concrète et pratique d'une *prévention* des séparations précoces ou d'une *réparation* des séparations survenues grâce à la médiation par la parole. Cette parole adressée aux enfants, « une parole vraie », comme elle la désigne, sur les épreuves que l'enfant traverse, trouve ici sa véritable place.

Ainsi, à la fin des années 70, à l'époque de la reprise du travail massive chez les femmes et l'urbanisme croissante qui réduit considérablement les pratiques de garde familiales existant antérieurement, la *Maison Verte* apporte son concours à la question de séparation à plusieurs dimensions. D'un côté, dans le moment qui précède les séparations, quand

« beaucoup de mères qui viennent là savent qu'à deux mois elles seront obligées de mettre à la crèche leur enfant, parce qu'elles ont leur travail à reprendre et qu'elles ne pourraient pas vivre sans. Ces petits, au bout de cinq à six fois (c'est suffisant), sont préparés à vivre avec des

³¹⁶ Françoise Dolto, « Au jeu du désir les dés sont pipés et les cartes truquées » In : *Au jeu du désir*, Editions du Seuil, 1981, p. 299.

³¹⁷ Françoise Dolto a rencontré très tôt les séquences désastreuses des séparations précoces : elle cite à plusieurs reprises le cas d'une petite fille de cinq jours séparée de sa mère, et qui a lancé sa réflexion sur l'importance de l'odorat chez les nourrissons. Couplés des autres nombreuses observations, cette réflexion a participé à la conceptualisation de l'image inconsciente du corps – l'enseignement théorique que Françoise Dolto a fondé. Cf. : Françoise Dolto, *L'image inconsciente du corps*, Editions du Seuil, 1984, pp. 66-70.

adultes à qui la mère fait confiance et des enfants de leur âge dont les mamans ont le même problème de se séparer de leur enfant toute la journée »³¹⁸.

De l'autre côté, à partir de ces séparations réelles qui surviennent dans la vie de l'enfant, Françoise Dolto approfondit sa réflexion sur le processus de la séparation psychique qui éclot de l'intérieur d'une dyade mère-enfant et qui comprend *le temps des liens* qu'ils ont entre eux. Il s'agit d'une distance que l'enfant gagne progressivement au cours de son développement, en étendant de plus en plus les limites de sa sécurité. Ces limites reculées le laisseront aller à la rencontre – et inclure dans sa continuité d'être – d'autres personnes que la mère :

« A côté de cette continuité, suffisante et nécessaire à la satisfaction de ses besoins lorsqu'un enfant survit, c'est la discontinuité et la non-répétition de réponses semblables à ses désirs qui parfois, par contiguïté existentielle à ses besoins, en prennent le style, mais justement auxquels les parents n'ont pas à répondre de façon stéréotypée : c'est cela qui initie l'enfant à l'existence d'autrui, qu'il peut ainsi distinguer dans l'espace de sa continuité. Autrui lui est signifié par sa mère et ses familiers, dans le temps et dans l'espace proche, par le fait que ceux-ci sont vraiment des êtres de désir et non des objets à sa convenance, par leur alternative présence ou absence. La mémoire, très précoce chez le nourrisson, lui permet de retrouver un ressenti connu de son être, lorsqu'il retrouve une perception de l'autre connu. Quand je dis l'autre, je veux dire sa mère et les « autres », les familiers, dont la présence est pour elle l'occasion de langage, de plaisir ou de déplaisir »³¹⁹.

Donc, la distance ne peut être gagnée qu'à l'accord subtil entre l'enfant et la mère qui est le garant de sa sécurité, le médiateur, le truchement langagier de ce qu'il vit. La *Maison Verte* ouvre, paraît-il, un espace où ces deux dimensions peuvent s'articuler : les nourrissons sont plongés dans l'entourage social, tissé de bruits, de voix, d'odeurs nouvelles, de va-et-vient multiples, en présence de la mère ou de toute autre personne qui s'occupe d'eux. Ils découvrent ainsi un autre cadre de vie, mais avec leur mère qui assure, depuis la naissance, la continuité de leur existence. Le lieu d'accueil peut être extrêmement utile pour les mères qui ont de la possibilité de se projeter dans l'avenir, verbaliser leurs sentiments, appréhender cette séparation imminente, et de parler à leur enfant et aux autres de l'état dans lequel elles se

³¹⁸ Françoise Dolto, *La Cause des enfants*, Editions Robert Laffont, S.A., 1985, p. 516.

³¹⁹ Françoise Dolto, « La Maison verte. Un lieu de rencontre et de loisirs pour les tout-petits avec leurs parents », (1980), *op.cit.*, p. 215.

trouvent. Ainsi, l'écoute et l'accueil convivial de la mère afin qu'elle puisse mettre un mot, « désangoisser » cette épreuve à laquelle l'enfant et elle se préparent ; c'est une façon de ne pas les laisser seuls pour surmonter cette expérience tellement importante pour leurs futures relations et pour le développement de l'enfant.

De plus, ce nouvel entourage, selon une des hypothèses de Françoise Dolto, rappelle à l'enfant toute la sonorité de la vie sociale qui l'a accompagné avant la naissance, dans le temps de la vie active de la mère. Les voix, les bruits que l'enfant a commencés à repérer *in utero*, avant l'isolement qui suit souvent l'accouchement et le retour de la mère dans l'appartement où elle est s'occupe la plupart du temps seule de son bébé. En quelque sorte, l'enfant découvre le nouveau et retrouve le connu – la rumeur des voix qui ont été auparavant l'univers quotidien de sa mère.

Certes, l'accompagnement verbal de cette préparation à la séparation réelle ne recouvre pas une autre dimension, notamment, le processus psychique de la séparation pour lequel il est difficile de prévoir le nombre exact des visites ou des rencontres. Il peut être lancé, se dérouler en parallèle, mais aussi il peut ne pas se satisfaire de quelques visites à la *Maison Verte*. Car il s'agit d'un vécu strictement subjectif qui se trouve appelé dans le moment de l'ouverture de la dyade mère-enfant et qui va mobiliser la vie fantasmatique de la mère, son expérience infantile, ses relations avec le père de l'enfant et le désir de l'enfant même.

Articulée au désir qui fonde le sujet dans sa séparation radicale des autres, cette séparation psychique pourtant semble commencer dès la *conception* de l'enfant, quand la mère se trouve aménager deux mouvements en même temps. D'un côté, il s'agit pour elle d'appréhender l'enfant, de l'envelopper par l'étoffe fantasmatique, d'« humaniser » le processus du changement du corps qu'elle vit pendant la grossesse, et de *se retrouver* dans cet enfant. De l'autre côté, elle est obligée de donner « la place » à l'enfant, de le considérer comme porteur de son désir, dissocié du sien, et fondamental pour son devenir, de le reconnaître comme le fruit de « la rencontre » – de la mère et de l'*autre*, du père.

Tous les deux mouvements sont indispensables et cruciaux, car le premier prend sa source dans le narcissisme maternel, c'est lui qui va fonder par la suite le soubassement narcissique de l'enfant, comme l'« héritage de la surabondance énergétique et émotionnelle (l'amour en tant que jaillissement de don réciproque) de la rencontre symbolique de deux personnes qui,

oublieuses de leurs investissements narcissiques, échangent une libido dans la conjugaison génitale, à la conception de l'enfant »³²⁰. Tandis que l'autre mouvement va l'encadrer, en rajoutant au mot « rencontre » le mot « symbolique ». Il va marquer au plus fort ce qui a introduit la mère elle-même dans « la condition humaine », dans l'existence, comme être qui désire en propre, notamment le langage. Le langage qui lui permet, entre autres, de partager ce temps de gestation avec l'autre, et de ce fait, de porter « à deux », ainsi que d'inscrire l'enfant dans la croisée de deux lignées généalogiques et de lui donner sa place.

Notons entre parenthèse, que même si F. Dolto insiste sur le langage qui structure le monde, médiatise les désirs et ouvre la voie de la symbolisation de l'expérience, et même si elle a souvent recours au néologisme lacanien « parlêtre »³²¹, elle ne le conçoit pas chargé de la négativité que lui donne J. Lacan, avec la paire de concepts qui permettent de formuler « la causation du sujet » – l'aliénation et la séparation. Chez J. Lacan, le sujet ne se présente de fait que comme un effet des signifiants, qui le figent, mais ne le signifient pas ; des signifiants qu'il reçoit de l'Autre, lieu de sa cause signifiante. Ce sujet divisé, aliéné dans son existence se constitue comme scellé au manque où s'inscrira structurellement son désir. Dans cette optique, le sujet dont le désir sera le désir de l'Autre, s'avère fondamentalement dépendant de cet Autre et profondément redevable au don de la fonction symbolique que l'Autre lui octroie³²².

Le statut du sujet et de son désir est différent chez F. Dolto. Selon elle, « l'enfant est doué de fonction symbolique »³²³ d'emblée, sans conditions. Et même s'il dépend de son entourage, Françoise Dolto a la certitude absolue « que l'être humain est un être de langage dès sa conception ; qu'il y a un désir qui habite cet être humain ; qu'il a des potentialités que nous soutenons ou que nous négativons »³²⁴. Tout au long de son travail, elle ne cessera de mettre en évidence le rôle de l'inconscient, du refoulé, de l'histoire transgénérationnelle, cette énorme machinerie qui travaille sans relâche au fond et au-dessus du sujet. Cependant, elle ne

³²⁰ Françoise Dolto, *Sexualité féminine : la libido génitale et son destin féminin*, Editions Gallimard, 1996, p. 75.

³²¹ Françoise Dolto, « La Maison verte. Un lieu de rencontre et de loisirs pour les tout-petits avec leurs parents », (1980), *op.cit.*, p. 209.

³²² Jacques Lacan, « Positions de l'inconscient », *Ecrits*, Seuil, 1971, pp. 839-844.

³²³ Françoise Dolto, « Préface » In : Pierre Davis, *Psychanalyse et famille*, Edition Armand Colin, Paris, 1976, p. 5.

³²⁴ Françoise Dolto, *La Cause des enfants*, p. 532.

contestera jamais la part du désir du sujet, dans l'assemblage et l'intrication de tous les rouages de son existence. Le choix du sujet, F. Dolto le conçoit beaucoup plus facilement, et vraisemblablement, c'est à cette part qu'elle fait appel pendant son travail analytique avec les enfants.

Dans cette conception, l'autre incarné dans l'histoire qui noue les générations et les événements, fait aussi partie des limites du corps de l'enfant, de la continuité du sentiment de soi chez le bébé : la fonctionnalité corporelle et psychique est le résultat de la communication avec lui et le monde. Cette présence de l'autre, dans toutes ses modulations, fonde le soubassement de sa sécurité, son narcissisme primordial, son image inconsciente de base, comme une matrice pour des relations qui vont connaître des modifications au cours de la maturation progressive de l'enfant. Au fur et à mesure, cet autre va céder « sa place » et formera ainsi des contours de plus en plus subtils à la communication, moins substantiels, privilégiant l'élaboration de plus en plus sophistiquée des relations que le sujet entretiendra avec lui-même, les autres et le monde. Cette progression se met en place par l'intermédiaire des rencontres avec des situations et des personnes nouvelles, chacun investissant l'enfant d'un désir particulier à travers des manipulations de plus en plus complexes des objets, par l'exploration des espaces, la maîtrise du corps et de ses fonctions, qui sont tous ordonnés, nommés par le langage.

Le langage, dans ce cas-là, est un instrument au service de la fonction symbolique, qui peut être vue comme une capacité de l'être humain à symboliser ses perceptions, à les mettre en lien avec les autres éléments de la vie (l'exemple de F. Dolto sur le mouvement du voile, l'oiseau et le bourdonnement intestinal de l'enfant³²⁵). Outre le langage parlé, l'enfant forge son langage olfactif, tactile, visuel, symptomatique, tout ce qui peut être utilisé pour « faire signifier » et « servir » dans la communication avec la mère. En même temps, le langage verbal est la base du code qui noue l'enfant aux autres et lui permet sa réalisation dans la communauté humaine.

Pour revenir à la séparation, elle se présente chez F. Dolto plutôt comme *un chemin* balisé par des épreuves apportant un impact structurant pour l'enfant, et par des découvertes que la

³²⁵ Françoise Dolto, « A propos de la fonction symbolique des mots. Petite histoire vraie d'un bébé, d'un chapeau et d'un premier rire aux éclats » In : *Au jeu du désir : essais cliniques*, Editions du Seuil, 1981, pp. 7-12.

mère ne fera que grâce à son enfant – son devenir-parent. Tout le monde est redevable, si ce n'est pas pour la transmission du langage et du code culturel c'est pour le désir qui « circule » entre les deux êtres, et l'enfant fait sa mère autant qu'elle fait son bébé. Ce processus de séparation peut être lu à la lumière des concepts d'image inconsciente du corps et de castrations symboligènes.

En quelque sorte, ces dernières se présentent comme des moments où les liens entre l'enfant (son corps et son psychisme) et l'autre (l'adulte et le monde) vivent une modification radicale : vers une médiation de plus en plus grande des relations de corps-à-corps, vitales pour le nourrisson, mais qui mûrissent et se développent avec l'âge de l'enfant ; vers une association plus facile des nouvelles personnes à la communication mère-enfant ; vers une diversification plus grande des moyens de communiquer et leur utilisation créative et personnelle. C'est de ce processus que témoigne le gain de la distance physique qui se reflète dans l'acquisition de l'autonomie psychique pour l'enfant, c'est-à-dire de pouvoir affronter seul une épreuve, de se consoler, de se ressourcer dans l'image de la mère suffisamment intériorisée et rassurante. Ceci concerne plus profondément la maturation de son désir, notamment son élaboration dans les contacts avec le monde extérieur et avec les êtres qui l'entourent et la capacité de l'enfant à endosser les formes que ce désir prend. Vu comme cela, la mère *ne se sépare jamais de son enfant* – elle change le mode de communication avec lui et répond différemment à ses demandes et ses désirs, elle établit des relations qui vivent une évolution apportant toujours des découvertes à tous les deux, pour la vie. Les séparations réelles surviennent, s'imaginent, se jouent et se rejouent, mais elles n'ébranlent pas la capacité de l'enfant de faire appel à la mère intériorisée. « *La parole permet qu'il n'y ait plus que des séparations réelles ou imaginaires de l'enfant [et] ses géniteurs et jamais plus de séparation symbolique (même par la mort)* »³²⁶.

Donc, la *Maison Verte* n'est qu'un lieu où ce chemin *peut se faire*, au milieu des mots et des adresses qui pourront initier ce processus enfoui dans les relations internes mère-enfant, s'y insérer ou le soutenir. Il peut se faire de mille façons, visibles ou invisibles, avec des prises de conscience ou inconsciemment.

³²⁶ Françoise Dolto, Lettre à Chantal Dejean du 27 octobre 1987, In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Gallimard, 2009, p. 355. (Souligné par F. Dolto)

Annemarie Hamad parle de son expérience, en évoquant la visite à la *Maison Verte* et la rencontre avec Françoise Dolto, avec son fils qui n'avait que quelques semaines, en juin 1979 :

« Je ne garde aucun souvenir de ce qui s'est dit entre nous cet après-midi-là. Je crois que j'ai laissé mon mari, qui nous avait accompagnés, converser avec F. Dolto.

Ce qui fit rencontre, ce fut cette phrase toute simple qu'elle nous adressa en regardant notre enfant : " Tiens, il a entendu un petit appeler "maman ! maman !" à l'autre bout de la pièce. Il a tourné la tête dans cette direction." Si cette phrase s'est gravée en moi pour me revenir vingt-cinq ans plus tard, c'est qu'elle a eu l'effet de surprise d'une vraie rencontre. Qu'est-ce qui se disait là ? " Regarde ton enfant, il écoute, et il entend le mot qui vous lie ; ce mot qui témoigne de sa présence de sujet marqué du signifiant qui, dans la langue de tout le monde, l'instaure comme fils et toi comme mère." Le fait qu'il l'entende dans la tonalité de l'appel d'une voix d'enfant témoigne d'une résonance en lui de ce qui s'énonce là de ce lien vital du petit humain avec son premier *Nebenmensch*, pour le dire avec le mot de Freud. Pour moi, la jeune mère, ça signifiait bien ma place de mère et en même temps, ça me délogeait du sentiment d'être " tout " pour lui. Ce que Françoise Dolto avait déchiffré du mouvement de la tête de mon fils, c'est qu'il se signifiait comme sujet inscrit dans le langage et par là même comme sujet partageant avec d'autres enfants cette référence à l'Autre secourable, cet autre dont plus tard, par le fait qu'il se nomme, il pourra aussi bien se passer.

L'expérience nécessaire pour une mère et son enfant de n'être pas tout pour l'autre, produit à la fois un effet de privation et un soulagement, une ouverture sur le monde. Pour moi, à l'époque, cette petite phrase indiquant le transfert que faisait mon enfant sur la voix d'un autre enfant, m'avait, l'instant d'un ébranlement, renvoyée à ma solitude de sujet. Presque simultanément, s'ouvrait pour moi la possibilité de le confier à quelqu'un d'autre lorsque j'aurais à reprendre mon travail. Il s'agit là de l'articulation de deux temps logiques »³²⁷.

En effet, en étant une chose très subtile et dépendante de mille fils dont la vie inconsciente est tissée, ce processus de la séparation psychique peut-il être programmé ou sollicité directement ? C'est pourquoi le mot « rencontre », semble-t-il, figure dans ce témoignage d'Annemarie Hamad. Certes, la présence même de l'autre et de sa parole – aussi insignifiante qu'elle puisse sembler – est une condition initiale pour qu'une rencontre *soit possible*.

³²⁷ Annemarie Hamad, « Françoise Dolto, quel transfert ? » In : Claude Schauder (sous la dir.), *Françoise Dolto et le transfert dans le travail avec les enfants*, Editions érès, 2005, pp. 139-140.

Cependant, personne d'autre que le sujet lui-même – enfant ou parent – ne peut mesurer ses effets, et encore seulement après-coup. Son essentiel est caché aux personnes de l'accueil qui ne s'orientent ni sur une normativité des relations mère-enfant, ni sur une finalité de leurs interventions. Une ouverture, une rencontre, un nouveau positionnement que le sujet gagne se font ou ne se font pas, en surcroît de l'ambiance qui est instaurée et qui ne vise qu'une seule chose – créer les conditions à ce processus.

Comment est-il possible ? Quel doit être le positionnement de l'accueillant, dans la réalité des choses, pour créer et assurer ces conditions d'un travail psychique qui l'échappe en grande partie ?

1.1.2. Heurs et malheurs de la notion de prévention

En grande partie, la *Maison Verte* devient porteuse de la question de la prévention des séparations brusques et laissées sans mots.

« De même que l'on vaccine contre les maladies dont autrefois on mourait », dit Françoise Dolto aux personnes présentes à la table ronde au congrès à Bordeaux, en 1980, « nous pouvons maintenant vacciner et c'est cela que la Maison verte essaie de faire – vacciner l'enfant contre le traumatisme de la séparation brusque de son être pas encore individué. Nous l'aidons à se construire comme individu total, corps et cœur, en lui permettant à chaque expérience de séparation et de difficulté avec un petit congénère de son âge ou avec un adulte d'être prémuni contre la détresse qu'entraîne ou peut entraîner une épreuve subie à distance de sa mère. Dans ce lieu, que nous leur proposons, il éprouve certes des difficultés, des insécurités, il y est soumis aux agressions des autres, mais sa mère est là : il revient à elle et n'en meurt pas. Elle le console et il peut alors s'en retourner en étant peu à peu vacciné contre la phobie du contact avec autrui. La retrouvant à des rythmes réguliers, il va pouvoir s'automaterner quand elle n'est pas là »³²⁸.

³²⁸ Françoise Dolto, « A propos de séparations... » In : Françoise Dolto, Danielle Rapoport, Bernard This (sous la dir.), *Enfants en souffrance*, Stock Laurence Pernoud, 1981, pp. 194-195.

Dès les premières années de son fonctionnement, l'équipe de la *Maison Verte* organise des réunions d'information destinées à ceux qui sont attirés par l'idée de l'accueil et veulent en savoir plus. Un grand nombre de professionnels passe par ces réunions organisées à fréquence variable (selon le nombre de personnes inscrites). Les directrices de crèches, des pouponnières, des équipes des centres de la PMI et des CAMPS viennent afin de faire connaissance avec le dispositif et de discuter des questions le concernant³²⁹. Ce sont eux qui vont commencer à réfléchir avec les équipes à la façon de changer le fonctionnement des établissements d'enfants pour qu'ils soient réellement adaptés à l'accueil de tout-petits.

En même temps, en étant porteur de cette question de la prévention des séparations précoces, la *Maison Verte* se trouve dans une situation paradoxale. D'un côté, elle est en train de bâtir son fonctionnement comme *développement* de cette pensée préventive – le dispositif même, avec tous ses aménagements et ses principes, en est le résultat. L'équipe la poursuit, cette pensée, mais à partir de ses propres conditions qu'elle cherche à ajuster. De l'autre, en s'installant sur le terrain de la prévention, la *Maison Verte* a du mal à se justifier et à s'inscrire dans une certaine conception de la prévention qui commence à gagner du terrain.

Effectivement, la problématique de la prévention commence à s'imposer de plus en plus dans le paradigme de l'action médicale d'un côté, et dans l'action sociale, de l'autre. Le principe de « *dépister et prévenir* » travaille la conception même de la maladie et du trouble de l'intégration sociale – le principe de la prévention porte sur ce qui ne va se déclarer que plus tard. Ainsi, si la construction de cette « entité imaginaire », qui est projetée dans l'avenir, est « repérable » dans le champ de la causalité organique (les études épidémiologiques et la possibilité d'analyser des grosses masses de statistiques donnent un appui à cette démarche), il est beaucoup moins évident dans le champ où la causalité psychique prime sur les processus de développement d'un côté, et où d'un autre côté, le nombre de rencontres, de liens et de facteurs qui pourront faire effet est assez grand et difficilement prévisibles.

Le paradoxe est tel : plus la *Maison Verte* s'inscrit dans une logique préventive, plus cette inscription entre en contradiction avec l'éthique du lieu qui est fondée sur la dimension subjective où la rencontre et le cheminement sont les mots-clés de l'accueil.

³²⁹ Ces réunions ont pris une des formes de transmission que l'équipe a envisagée et dont les traits principaux nous allons présenter dans la troisième partie de ce travail.

La certitude par rapport à la fragilité des liens parentaux, à la complémentarité de la dyade mère-enfant, et à la prise en compte du désir du sujet dans la construction de ces liens, cette certitude pousse l'équipe de la *Maison Verte* à adhérer à la logique *de l'éventuel* plutôt qu'à celle *du prévisible*. Plus l'équipe avance dans l'accueil de situations de plus en plus variées, avec l'exposition aux situations de plus en plus complexe dont les parents lui font part, plus une grande réserve par rapport aux conditions qui déclenchent le processus de la séparation psychique apparaît. Tout se passe comme si l'équipe s'installe progressivement dans une posture d'une grande prudence : « *Mais, enfin, qu'est-ce qu'on sait de ce travail psychique subjectif ?* »

Ce travail dont les rouages sont souvent cachés dans les plis de l'inconscient (et dont la prise en compte ne se fait que brusquement, par un surgissement), ce travail « à deux » qui se tisse entre l'enfant et la mère reste éternellement d'actualité : il se fait quotidiennement, sans prescription, au rythme des événements, au hasard des rencontres et au fil des mots qui les accompagnent. Et il est difficilement formalisable dans le discours qui accompagne la démarche du lieu, qu'il soit adressé aux instances subventionnelles, ou aux collègues afin de les inviter aux mêmes expériences, ou encore aux parents mêmes.

En effet, l'équipe découvrait, avec étonnement, la réception « hâtive » de l'idée de la prévention. Les parents qui étaient prêts à faire de longs trajets pour pouvoir « préparer » leur enfant « comme il faut » à la crèche alarmaient les membres de l'équipe. En 1987, pendant une des réunions qui a rassemblé des accueillants des lieux d'accueil différents, ils partageaient leur inquiétude : « C'est à l'inverse de ce qu'on veut » ; « Comme si, à un certain moment, il n'y avait plus de possibilité de vivre pour un enfant s'il n'est pas passé par la Maison Verte »³³⁰.

Comment faire entendre *sa propre conception* de la prévention ? Comment exposer l'idée du lieu au grand public sans la pervertir ? C'est une question qui va mobiliser l'équipe tout au long des années, mais déjà, une tendance se profile : de la position de « porte-parole » de la problématique des séparations précoces brusques et non-médiatisées, elle navigue vers la position qui prend soin de révéler la multitude des situations dont les parents traversent et de la complexité du travail psychique.

³³⁰ La réunion inter-lieux d'accueil du 27 septembre 1987. Casette. Archives de la Maison Verte.

En effet, le discours de l'équipe de la *Maison Verte* qui utilisait cet argument pour s'expliquer, devient nuancé. Sans nier *les effets préventifs* du lieu, l'équipe commence à insister sur le fait qu'ils *pouvaient* apparaître à condition de ne pas être une visée – déclarée ou même sous-entendue – du lieu. Un positionnement difficilement tenable. Elle reflétera dans les prises de décisions concernant la transmission de l'idée du lieu d'accueil.

En même temps, il y avait quelque chose de l'incontrôlable : plus l'expérience de la *Maison Verte* a été rendue publique, plus elle se trouvait inscrite dans un domaine qui était régi par une autre logique. Il nous semble que le même destin a gagné une autre intuition qui a soutenu la création de la *Maison Verte* – la notion de la socialisation.

1.2. La précision de l'idée de la socialisation des très jeunes enfants

1.2.1. La problématique de la socialisation valorisée par les changements sociétaux

L'idée de modifier les pratiques de séparation a été étroitement associée à la façon dont se déroule la découverte « du social » pour les enfants. En effet, il faut avoir un entourage extra-familial afin de permettre l'entrée des autres dans la dyade mère-enfant, décroiser une cellule familiale qui se transforme, depuis les années 1960, en une famille nucléaire. Cette question se pose, avec insistance, pour les enfants qui découvrent les autres lors des premières séparations de l'entourage familial, en entrant en crèche, en halte-garderie ou chez l'assistante maternelle.

Egalement à l'ordre du jour dans les années 1970 – de même que la question de la prévention des séparations précoces – le thème de *la socialisation* s'est trouvé au centre de plusieurs débats. La question du conditionnement du comportement du sujet par des institutions sociales, l'impact de la socialisation sur la construction de l'identité, le rôle des agents et les mécanismes de la socialisation, la part de l'autonomie du sujet et la logique des processus

groupaux, ces questions ont reçu une attention particulière à l'époque où la *Maison Verte* a vu le jour.

Il est incontestable que les changements d'organisation du travail, les avancées technologiques et industrielles, une véritable révolution du travail ménager, l'évolution du statut de la femme n'ont pas pu laisser intact l'univers familial – « la cellule de base » de la société change son économie relationnelle ainsi que les modalités de ses rapports à la société. L'attention grandissante que l'Etat porte aux questions démographiques et l'intervention publique pour la protection des enfants et la surveillance de l'éducation au sein de la famille vont en parallèle avec le déplacement de quelques fonctions de l'éducation et de l'apprentissage vers les institutions publiques³³¹.

Dans le domaine de la petite enfance, cela signifie l'implication de l'école dans l'éducation des enfants dès leur jeune âge. Comme l'analyse Antoine Prost, à partir des années 1960, la nouvelle norme qui s'est progressivement imposée, sans jamais faire l'objet d'une loi, est qu'il faut mettre les enfants à l'école maternelle : « L'école reçoit la charge d'apprendre aux enfants à respecter les contraintes de temps et d'espace, les règles qui permettent de vivre en commun, à trouver le juste rapport avec d'autres »³³². En 1982, ainsi, 91% des enfants de trois ans vont à l'école. Les spécialistes de la petite enfance s'alarment à l'idée d'accueillir les enfants à deux ans (ce qui est fait, pourtant, pour un tiers des enfants). Très rapide, cette évolution s'effectue en une génération³³³, ce qui fait apparaître l'école comme un agent auxiliaire de la famille dans l'éducation des enfants et dans le processus de leur socialisation. Et les parents de toutes couches sociales valorisent grandement cette éducation *en contact avec les autres* enfants.

La *Maison Verte*, avec l'accueil des enfants de zéro à trois ans, s'insère dans un domaine qui devient progressivement porteur des mêmes questionnements : avec la garde de plus en plus généralisée des enfants par un tiers, « la première socialisation » déborde les limites familiales.

³³¹ Michel Chauvière, Monique Sassier, Brigitte Bouquet (sous la dir.), *Les implicites de la politique familiale. Approches historiques, juridiques et politiques*, Dunod, 2000, pp. 54-86.

³³² Antoine Prost, « Frontières et espaces du privé » In : Philippe Ariès, Georges Duby (sous la dir.), *Histoire de la vie privée. Tome V. De la Première Guerre mondiale à nos jours*, Seuil, 1987, pp. 85.

³³³ *Ibid.* pp. 82-87.

Et même si le modèle de l'accueil familial pour les enfants en bas âge demeure encore comme une référence dominante – le nombre des crèches collectives reste en effet minime, l'activité d'assistante maternelle se professionnalise lentement – le nombre des enfants qui passent leurs journées en contact avec des personnes qui n'appartiennent pas au cercle familial ne cesse de s'accroître.

Devant ces nouveaux phénomènes sociaux, un nouveau discours prend forme et l'attention aux mécanismes de la socialisation, ses agents et ses ressorts internes, rentre en avant-scène. Le terme de la « socialisation primaire » reçoit une attention croissante et englobe progressivement beaucoup de composants : l'apprentissage cognitif précoce, l'intériorisation des normes sociales, les processus de l'élaboration psychique avec la construction de la réalité sociale et son internalisation. Les analyses « structuralistes » ou « marxistes » fustigent les mécanismes d'imposition « par le pouvoir arbitraire d'un arbitraire culturel »³³⁴ et étudient les processus de l'incorporation des dispositions sociales et le caractère non-conscient de ces processus. La « socialisation secondaire », ainsi, s'étend tout au long de la vie de l'individu, en étant un processus qui effectue « une désintégration » de la réalité massivement intériorisée au cours de la prime enfance³³⁵. C'est à ce contexte théorique que se réfère Gérard Neyrand, chercheur en sociologie, quand il fait la première étude du dispositif de la *Maison Verte* et des réalisations qui sont apparues durant les quinze ans qui ont suivi sa création. Parmi les dimensions sur lesquelles la problématique des lieux d'accueil s'articule, la socialisation se trouve dotée, sous sa plume, de la précision d'être « objectif » et « moyen ».

« Il est clair, écrit Gérard Neyrand, que si l'approche analytique reconnaît l'existence de ces deux moments de la socialisation [première et secondaire], elle insiste sur les limites de la socialisation secondaire, notamment lorsque l'on se place dans une perspective thérapeutique. Ceci justifie amplement l'intérêt d'une démarche préventive, qui, pour un coût social minime, semble pouvoir réduire considérablement les dysfonctionnements sociaux.

Ainsi, certaines perturbations du processus de socialisation primaire amènent à considérer les sujets qui en sont victimes comme grandement surdéterminés par les expériences traumatisantes vécues. L'intervention d'un *tiers*, susceptible d'aider à la désactivation de la

³³⁴ Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron, *La reproduction. Eléments pour une théorie du système d'enseignement*, Editions de Minuit, 1970, pp. 18-84.

³³⁵ Peter Berger, Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Editions Armin Colin, 1996, pp. 192-196.

fixation pathogène, peut permettre alors de restaurer les capacités altérées de l'individu à l'autonomie, et met bien en évidence le caractère réversible (en droit) des dysfonctionnements de la socialisation. Partant de là, l'importance de la démarche de la Maison verte et de F. Dolto a bien été d'insister sur l'efficacité d'une intervention la plus précoce possible »³³⁶.

Mais qu'est-ce que signifie la « socialisation » des enfants de zéro à trois ans accueillis *avec leurs parents* ? En étant « entre les deux » – ni une institution socialisante comme l'école, ni l'espace privé de la famille – la *Maison Verte*, propose-t-elle de nouvelles modalités de socialisation pour les tout-petits ? Comment peuvent-elles être formalisées ? Et comment peut-elle être saisie la fonction de ce tiers ?

Prenons le temps de parcourir les élaborations conceptuelles et les aménagements pratiques que l'équipe de la *Maison Verte* a mis en place, pour tenter de saisir le sens que l'idée de la « socialisation » trouve dans ce lieu.

1.2.2. L'idée de Françoise Dolto : « socialiser l'enfant en présence de ceux grâce à qui il sait "qui" il est »

En 1985, Françoise Dolto, lors de son intervention au Centre de formation et de recherches psychanalytiques (CFRP), revient à son intention initiale :

« Mon projet était de socialiser l'enfant en présence de ceux grâce à qui il sait "qui" il est. Je trouvais absolument sadique, cruel et imbécile que des institutions, qui acceptent de prendre les enfants pour leur assurer aide, tutelle, protection, hygiène, etc., quand la mère travaille, ne le fassent qu'à condition de séparer l'enfant de ce qui conditionne sa sécurité et constitue le référent de son histoire spatio-temporelle et de son identité.

Il fallait donc, à mon avis, créer un lieu dans lequel l'enfant fréquenterait la société des enfants et d'adultes d'accueil, se "vaccinerait" contre les incidents et les émotions de ces rencontres,

³³⁶ Gérard Neyrand, *Sur les pas de la Maison Verte. Des lieux d'accueil pour les enfants et leurs parents*, Editions Syros, 1995, pp. 64-65.

grâce à la présence sécurisante et récupératrice de l'adulte tuteur connu de lui. Un lieu où on parlerait à sa personne, où il serait enseigné de son inaliénable identité originée dans ses parents, sa famille, et pourquoi celle-ci s'occupe de lui. J'imaginai un lieu comme un jardin public, avec une partie couverte, un lieu de repos et de parole " ouvert " à quiconque, parents et adultes avec des enfants de moins de trois ans. Un lieu temporaire dont la vocation serait d'éviter la violence du traumatisme de la première expérience sociale vécue sans les parents ou l'adulte tuteur de l'enfant »³³⁷.

Or, cette idée de l'importance primordiale de la présence de celui qui assure la sécurité de l'enfant a reçu un développement supplémentaire : l'adulte médiatise les événements par la parole – consolante et explicative – dans le moment même où l'enfant rencontre de nouvelles figures qui apportent inévitablement de nouvelles façons d'être avec lui, et leurs désirs vis-à-vis de lui.

Sachant que l'Autre, selon la conception de Françoise Dolto, fait partie intégrante de l'image inconsciente du corps du nourrisson, le narcissisme primaire, la fonctionnalité du corps et sa vivacité libidinale se trouvent dépendants des relations que l'enfant a avec l'adulte qui s'occupe de lui. Sa présence – dans toutes ses modalités – assure *le travail de liaison* que l'enfant vit, en intégrant toute la masse des expériences qu'il traverse. En face de quelque chose de nouveau et qui dépasse ses propres moyens de l'assimiler, l'enfant se tourne vers l'adulte qui fait des liens entre ce que l'enfant a déjà vécu et ce qu'il est en train de découvrir. L'image d'un escargot qui se rétrécit devant un danger sert à Françoise Dolto à « imager » ce que l'enfant, suppose-t-elle, vit dans ces moments aigus de son existence et qui le pousse à « s'escargotter ».

Les deux – le parent et l'enfant – forment alors un système de vases communicants : l'enfant se ressource auprès d'un adulte qui lui redonne l'assurance ou lui fournit des explications, comme il peut charger l'enfant de son angoisse. D'où l'importance d'une présence réceptive de l'adulte familier lors des rencontres avec les autres, adultes ou enfants inconnus. La parole, instrument d'échange entre eux, en faisant écho dans les communications avec les autres, sert

³³⁷ Françoise Dolto, « La Maison Verte », Conférence au Centre de formation et de recherche psychanalytiques, le 17 octobre 1985, In : *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Editions Gallimard, 2009, p. 320.

à l'enfant comme un pont qui structure ses expériences, tout autant qu'elle le lie à la communauté des autres qui utilisent les mêmes mots.

Ce travail de liaison touche au plus profond de l'identité de l'enfant : dans ce contexte, Françoise Dolto parle des enfants qui finissent par s'adapter à la vie de groupe en crèche ou en groupe d'enfants, mais qui développent une espèce de « fausse adaptabilité » :

« Dans les villes surtout, les enfants en crèche, en garderie, à l'école maternelle ne font connaissance et expérience relationnelle aux autres enfants et aux adultes qu'au prix de la séparation de leur milieu familial ; séparation sans médiation la plupart du temps, et pour des séquences de temps dès le début prolongées abusivement pendant des heures, ou la journée entière. Ainsi des événements qui constituent pour des enfants leurs premières expériences d'individuation en société ne peuvent être partagées avec leurs géniteurs, témoins de leur histoire première et qui font la continuité de leur sécurité. Cette impossibilité fait que, dépourvus de moyens pour s'exprimer, les enfants se construisent une double façon d'être. En société, ils paraissent, vaille que vaille, s'adapter après des difficultés toujours manifestes ; mais ils restent sans sens critique de ce qui se passe à l'extérieur de la famille. A la maison, leur comportement reste archaïque, exigeant ou dépendant, sans autonomie et sans non plus laisser à leur mère la tranquillité nécessaire à son activité. En famille, ils deviennent des « enfants collants » qui ne savent pas s'occuper et sont toujours alertés par la moindre relation de leur mère à quelqu'un d'autre, ou du danger d'être séparé d'elle »³³⁸.

Ainsi, la nouveauté, la variété, et l'imprévisibilité des rencontres spontanées donnent l'occasion à l'enfant, selon F. Dolto, d'y explorer toute la gamme des relations humaines, dans ses nuances – « l'entraide, la coopération, la rivalité, l'amitié, la tolérance de la liberté des autres et la complicité du jeu avec ceux pour qui naissent des affinités »³³⁹. Mais également, elles exigent de l'enfant de forger ses réponses, de trouver ses propres attitudes, à savoir, d'inventer la cohabitation avec les autres à sa propre mesure. Plus l'enfant est sûr de lui, plus il est libre dans ses ajustements aux épreuves. L'inventivité de « l'être avec les autres » appartient à chaque enfant. De tous les travaux de Françoise Dolto émane la confiance qu'elle a dans la capacité de l'enfant à innover et elle invite les adultes à observer les enfants dans les

³³⁸ Françoise Dolto, « La Boutique verte. Histoire d'un lieu de rencontres et d'échanges entre adultes et enfants », *op.cit.*, p. 149.

³³⁹ *Ibid.*, p. 150.

liens qu'ils créent, *sans imposer une normativité quelconque*, sauf des lois de cohabitation pacifique. L'expérience sociale précoce fournit une grande partie de l'expérience que l'enfant acquiert. Ainsi, l'idée de « socialiser les enfants en présence des parents » résonne tout logiquement avec ce que Françoise Dolto envisageait comme important dans le développement de l'enfant – de pouvoir rentrer dans une correspondance avec son désir de grandir, en sachant que ce désir ne peut se réaliser que parmi les autres.

C'est tout aussi important, note Françoise Dolto, pour les adultes, pour les mères qui se trouvent coupées du monde des liens sociaux, nécessairement centrées sur l'enfant du fait des soins dont il a besoin dans son très jeune âge³⁴⁰ : en particulier, pour les jeunes couples isolés sans transmission directe « transgénérationnelle », soit par la vie citadine, soit par la perte des proches. Mais également parce que c'est un lieu où « les différences, l'être, l'avoir, le dire et le faire autrement »³⁴¹ peuvent coexister, et tout le monde peut s'observer dans la découverte des façons d'être, ce qui représente un soutien important pour les jeunes parents.

Personne ne sait quelle dynamique va déclencher le fait « d'être ensemble » chez chaque sujet – en résonance de « quoi » ou en découverte de « qui ». Par l'intermédiaire des questions des parents, des réactions des enfants, des situations qui éclataient brusquement, en révélant les ressorts intérieurs de ce que les familles vivaient, l'équipe découvre l'« usage » que les enfants et les parents font de ce lieu. Une *variabilité* étonnante des manières et des façons ne se révèle qu'à un œil très attentif et dans les moments rares des témoignages qui mettent des mots sur « l'apport » de la *Maison Verte*. Ces témoignages sont d'autant plus rares que la *Maison Verte* cherche à préserver ce temps qui n'appartient qu'au sujet. Voici deux remarques de parents :

Jacqueline Sudaka-Benazeras, pour le colloque sur les dix ans de la *Maison Verte* :

« La Maison Verte m'a permis de retrouver une famille que je n'avais jamais eue. Quand je suis arrivée, je n'avais pas d'image maternelle, ma mère étant morte. Je n'avais ni modèle ni soutien d'une autre femme. A la Maison Verte, j'ai donc rencontré des femmes avec qui je pouvais parler. Les équipes d'accueil m'ont aidée, bien entendu, et Françoise Dolto, mais aussi les

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 151.

³⁴¹ Françoise Dolto, « La Maison Verte. Un lieu de rencontre et de loisirs pour les tout-petits avec leurs parents », (1980), *op.cit.*, p. 212.

autres mères, aussi importantes que les équipes. Les mères ont toujours une parole à échanger, un peu d'expérience à transmettre, par exemple, une insomnie d'enfant dont elles savent parler. Je découvrais mon fils à la Maison Verte, un enfant qui n'avait pas seulement besoin de moi, mais qui avait besoin de communiquer avec les autres. J'ai découvert sa force et son autonomie. J'ai trouvé aussi, par le jeu de ces relations, un milieu social. Une femme et un enfant sont assez seuls dans une grande ville »³⁴².

Isabelle, la mère de Léna, dans le film de Jean-Michel Carré, « Grandir à petits pas » dit :

« J'étais ravie aussi [que] ma petite découvre que d'autres personnes puissent dire « non ». Je la voyais écarquiller les yeux, il y a d'autres gens qui disent « non ». Et pas seulement à elle, simplement les parents à leurs propres enfants, et je la voyais bien tendre l'oreille »³⁴³.

Devant des remarques des parents qui verbalisent ce qui se passe pour eux et pour leurs enfants, l'équipe constate que l'intention initiale de « socialiser les enfants en présence de leurs parents » ne revêt pas une consistance unique pour tous, mais est liée à l'usage que chacun fait du lieu. Sans *tout* savoir de ce que les familles sont en train de vivre au sein de la *Maison Verte*, l'équipe est préoccupée par la possibilité de donner un lieu à chacun – l'enfant ou l'adulte – et de l'accueillir *où il est*.

Il s'agit, alors, d'un lieu de croisements, de passages, sans obligation de fonder des liens conditionnés par autre chose que l'envie de partager un moment dans un espace commun. En même temps, afin de rendre possible la recherche de sa propre stratégie « d'être avec les autres », l'équipe est obligée de réfléchir sur les conditions réelles – pratiques et pragmatiques – de l'exercice de lois de « cohabitation pacifique ». En quelque sorte, la construction du dispositif peut ainsi être vue comme une réflexion sur les conditions *d'accueil du possible*. Comment donner lieu à *l'exploration* et à *l'invention* des rapports aux autres face à l'investissement inégal des enfants/des parents et de leurs façons habituelles de partager l'espace social, très distinctes selon les cultures/les milieux sociaux et les personnalités ? Quel rôle prend l'équipe dans la régulation du processus de « l'exploration » et de « l'essai » ? Ce

³⁴² Jacqueline Sudaka-Benazeras, Témoignages des parents In : *Maisons Vertes. Dix ans après quel avenir ? Des lieux d'accueil parents-enfants*, Fondation de France, Les cahiers n° 3, 1989, p. 86.

³⁴³ Jean-Michel Carré, « *Grandir à petits pas* », film documentaire, 52 minutes, Les Films grain de sable, France Télévisions, 2011.

sont des questions qui guident l'équipe dans la recherche des aménagements réels qui permettraient l'instauration de ce « climat du possible ».

1.2.3. « La présence symbolisée par l'écriture »

Le rituel de l'inscription des prénoms des enfants fut le résultat d'une solution momentanée, un jour où les familles affluaient en grand nombre : « on ne savait plus les prénoms des enfants, ça nous permettait de visualiser les prénoms. Puis cela est apparu beaucoup plus important »³⁴⁴, rapporte Marie-Hélène Malandrin au cours d'une des réunions d'information à la *Maison Verte*.

C'était au tout début de l'existence de la *Maison Verte* quand la fréquentation a continûment augmenté dès l'ouverture en formant « une affluence naturelle, non provoquée ». A la fin de la première année (1979), les chiffres arrondis présentaient 7400 visites (enfants 3600 ; adultes 3800), représentant 450 enfants (en moyenne 8 passages par enfant), accompagnés de leur mère et/ou de leur père ou d'un adulte, et 200 professionnels (assistantes maternelles). Selon les statistiques, la majorité des visiteurs étaient les gens du quartier (70%) même si au cours de l'année il y avait une augmentation nette des personnes qui venaient à la *Maison Verte* des autres quartiers de Paris ou même de la banlieue³⁴⁵.

La nécessité de retenir les prénoms de tous les enfants présents a donné lieu à l'inscription sur des feuilles et, par la suite, sur un petit tableau accroché au mur. Ce petit rituel s'est ajouté à l'accueil qui a pris des traits définitifs depuis : des accueillants se déplacent pour saluer, près de la porte, chaque personne même s'il s'agit d'habitues qui connaissent parfaitement les locaux et le fonctionnement de la *Maison Verte*. L'accueillant s'adresse à l'enfant, aussi petit soit-il. Le moment de l'arrivée – tellement décisif la première fois – ne perd pas son

³⁴⁴ Réunion d'information du 8 mars 1985.

³⁴⁵ Rapport d'activité de la première année de la *Maison Verte*, décembre 1979. Archives de la *Maison Verte*.

importance les fois suivantes. Les visites à la *Maison Verte* ne relevant ni d'une obligation, ni d'un engagement, le fait de franchir son seuil est toujours signe du désir de l'enfant et de l'adulte de pousser la porte et, donc, qu'il y a quelque chose à accueillir.

« L'essentiel est qu'elle, précise Françoise Dolto, soit un lieu de paroles où l'enfant, l'être humain "petit", est accueilli prioritairement en première personne. C'est à "lui" que nous parlons. Bien sûr ! Quand nous questionnons un bébé de quinze jours : "Comment t'appelles-tu ?", on nous dit son "nom". [Même] si c'est la maman ou le papa qui répond, c'est tout de même à l'enfant que nous nous adressons, et c'est son nom qui est inscrit au tableau. Nous ignorons le patronyme, l'adresse, le statut économique et social. Nous les ignorons volontairement. Ce qui importe, c'est que l'enfant soit pris pour lui-même, dans son âge, son sexe, avec sa maman, son papa, sa grand-mère, sa gardienne... c'est-à-dire avec la personne auprès de qui il se sent en sécurité et qui le relie, si ce n'est pas l'un de ses parents, directement à eux et qui le fonde fils ou fille d'Untel ou d'Unetelle, d'un certain âge et habitant ou non le quartier»³⁴⁶.

Nous retrouvons ici les grandes préoccupations de Françoise Dolto de nommer l'identité de l'enfant et de lui signifier les liens qu'il a avec le monde. Les grands axes de son identité – le prénom, l'âge, le sexe, la place dans la fratrie, les liens qu'il a avec les adultes qui l'accompagnent – dessinent la place de l'enfant. Ainsi nommée, cette place – unique au monde – commence à faire nid dans la parole des autres. Alors, l'enfant commence à se reconnaître et à s'identifier à ce discours qui le lie à ses parents et aux autres. La parole au sein de la famille – après avoir été répétée et réfractée dans les mots des autres – reçoit toute sa dimension universelle. Comme si cette inscription *parmi les autres* inscrivait l'enfant dans une communauté qui va au-delà des murs de la *Maison Verte* : dans la communauté des présents, dans la langue qui articule son prénom, dans l'accueil désirant de sa venue au monde.

Les enfants ont vite manifesté l'importance que ce moment a pour eux :

« Il y a une petite anecdote qui a eu lieu, il y a trois semaines », relate Françoise Dolto au cours d'une réunion d'information, en 1985. « Je vois un enfant qui me paraissait assez grand, il était assis par terre. Je lui dis : "comment t'appelles-tu ?" – c'était un nouveau, je ne le connaissais pas. Il lève son visage, très heureux que je l'aborde. Et il montre le papier où son prénom a été

³⁴⁶ Françoise Dolto, « La Maison Verte » (1985), *op.cit.*, p. 322.

écrit. Il avait neuf mois ! Sa mère me dit qu'il était très content qu'on ait écrit son prénom, c'est la troisième fois qu'ils venaient. Cette présence symbolisée par l'écriture du prénom, sûrement, c'est très important pour les enfants »³⁴⁷.

Les accueillants remarquent que cette importance se manifeste par le regard, par la réclamation ouverte des enfants mais aussi par une concentration particulière que les enfants donnent à voir à ce moment. Son passage laisse toujours des traces, il y a un avant et un après, et il est reconnu comme tel. Cette écriture le singularise et en même temps le relie aux autres.

Cette adresse à l'enfant est surprenante pour cette époque. Et même si Antoine Prost souligne le changement des parents qui cherchent avec leur enfant un contact plus proche que celui qu'ils ont eux-mêmes connu³⁴⁸, le fait de parler à l'enfant dans *l'espace public*, de s'adresser prioritairement à lui avant de s'être adressé à l'adulte, cette attitude semble être assez déconcertante. Les réactions des adultes ne tardent pas : certaines mères vivent mal leur désignation de « maman de... », sans avoir donné son propre prénom, dans l'existence d'une espèce d'« objet partiel de l'enfant » comme le désigne Françoise Dolto³⁴⁹. L'idée de l'accueil prioritaire de l'enfant questionne également certains accueillants : « comment est-il possible d'accueillir l'enfant sans accueillir le parent ? », « s'agit-il de l'accueil de " l'enfant dans l'adulte " ? » – ces points apparaissent dans les discussions de l'équipe où chacun s'efforce de répondre par lui-même et surtout à partir de situations vécues³⁵⁰.

Ces situations orientent la réflexion où chacun retrouve également l'écho de ses intuitions et ses préoccupations propres. Ainsi, c'est à l'étonnement d'une mère par rapport au prénom de son fils, Claude, qui lui semblait être un prénom masculin « de fait », que Françoise Dolto a pris l'habitude d'écrire « fille » ou « garçon » à côté du prénom qui suggère l'ambiguïté sur le sexe de l'enfant :

³⁴⁷ Réunion d'information du 8 mars 1985.

³⁴⁸ Antoine Prost, « Frontières et espaces du privé », In : Philippe Ariès et de Georges Duby (sous la dir.), *Histoire de la vie privée. Tome V. De la Première Guerre à nos jours*, de, Editions du Seuil, 1999, pp. 13-132.

³⁴⁹ Réunion d'information du 22 mars 1985 : Françoise Dolto, Marie-Hélène Malandrin, Catherine Simonot. Cassette. Archives de la Maison Verte.

³⁵⁰ Réunion de l'équipe sur l'histoire de la Maison Verte, le 27 avril 1987. Cassette. Archives de la Maison Verte.

« Tu vois, dit-elle, en s'adressant à l'enfant, ta mère as l'air de dire que ça va de soi que Claude c'est un garçon, tu verras ici il y a encore des Claude filles, tu as un prénom qui peut être qu'un prénom pour garçon ou pour une fille. Ta maman ne se doutait pas qu'en te donnant un nom qui pouvait être aussi bien un nom de fille, tu risquais de ne pas savoir si tu étais un garçon ou une fille »³⁵¹.

Née d'une situation précise, cette habitude a été adoptée par quelques accueillants³⁵², mais elle n'est pas devenue une règle absolue de l'accueil : la réaction des enfants et des parents était, plutôt que cette question, le fil conducteur de l'accueil.

Marie-Hélène Malandrin évoque un instantané de l'accueil :

« Une maman me racontait souvent une interrogation de son fils de trois ans qui l'a laissée sans voix. Il disait : " Pourquoi tu ne veux pas que je sois un garçon ? " La mère passait ses séances d'analyse autour de cette question de l'enfant qui la laissait complètement déroutée. Elle ne comprenait pas l'insistance de l'enfant qui semblait très affecté par son idée.

Un jour, au moment où j'écrivais son prénom sur la feuille d'entrée, il a dit de nouveau : " Pourquoi tu ne veux pas que je sois un garçon ? " Je lui ai posé la question que sa mère n'avait pas pu formuler parce que la question de l'enfant avait pris imaginativement pour elle valeur d'un dire, qui ne pouvait selon elle que lui renvoyer une " vérité " inconsciente.

Je lui ai demandé : " Pourquoi tu dis ça ? " Il m'a répondu : " Parce que maman elle dit toujours : Dame hein ".

A ce moment-là j'ai entendu avec la maman ce nom que je venais d'écrire sur le tableau : Damien. Nom qu'il entendait dans ce moment-là de son développement d'une certaine façon. Sa mère profondément étonnée lui a dit : " Mais c'est ton père qui a choisi ce nom, il se porte depuis très longtemps dans sa famille, tu verras, on lui demandera ce soir, il te le montrera sur un arbre généalogique " »³⁵³.

L'inscription du prénom sur le tableau installe une temporalité : c'est le temps d'arriver. Au moment de quitter la *Maison Verte*, les parents sont sollicités pour remplir une feuille de

³⁵¹ Réunion d'information du 22 mars 1985.

³⁵² Dans sa présentation, Pierre Benoit souligne également ce moment de l'accueil.

³⁵³ Marie-Hélène Malandrin, « L'enfance, entre psychanalyse et éducation », *op.cit.*, p. 80.

présence où ils mettent le prénom de l'enfant, son âge, l'appartenance ou non au quartier, le temps qu'ils ont passé dans le lieu et leur participation financière. C'est un moment qui conclut la visite. Ainsi, entre ces deux inscriptions, s'installe « le temps de la *Maison Verte* » - comme temps et espace autre qu'à la maison, au sein de la famille, mais également comme temps et espace public et institutionnel qui ne ressemble à aucun autre.

1.2.4. L'espace social/l'espace privé

La distance prise par rapport aux autres cadres institutionnels semble capitale à l'équipe :

« Dans les locaux de la PMI, quand on veut faire un lieu de vie, dit Françoise Dolto à ce sujet, les autres équipes ont essayé et cela n'a pas marché, tout simplement parce que les gens sont trop habitués à y venir pour le corps. Et pour les enfants aussi, c'est un lieu où leur corps est l'objet de l'autre ! Un lieu où leur corps est l'objet de la médecine ne peut pas être le lieu où ce sera eux qui seront les sujets de ce qu'ils ont à exprimer et où les adultes n'ont pas de droits sur eux. (..) Si les enfants vont à l'endroit où on les vaccine, où on les met tout nus, ils ne comprendront pas du tout que, l'après-midi, c'est un endroit où c'est eux qui sont les sujets, et que le personnel est uniquement à leur service »³⁵⁴.

L'équipe se démarque énergiquement des cadres institutionnels existant à l'époque. Elle est consciente de ce qu'elle ne veut pas reproduire : des relations de dépendance, des relations cadrées *au préalable* – soit par une demande, soit par un symptôme, soit par un cadre institutionnel qui limite soigneusement le champ du possible. Car l'imprévisible qui reste souvent à la porte des établissements fait partie de ce qui a été refoulé mais qui fraye inlassablement ses sillons – c'est une des certitudes de l'équipe – soit dans le corps, soit dans les relations avec les autres. « Prenez le temps », « installez-vous », « l'enfant va s'amuser » – ces mots banals adressés aux parents tentent d'établir une confiance *au temps qu'il faut*, ou,

³⁵⁴ Réunion d'information du 22 mars 1985.

comme l'exprime Marie-Hélène Malandrin, à les inviter à prendre « le temps pour déposer leur demande ou [prendre] le temps pour abandonner leur demande »³⁵⁵.

Plutôt que de s'installer dans une démarche anti-institutionnelle, l'équipe, semble-t-il, cherche des chemins pour construire une *nouvelle* institution qui, en fonctionnant, arrive à ne pas uniformiser tout ce qui se passe et à donner lieu à des mouvements contradictoires ou ambivalents qui marquent l'espace psychique du sujet. Un défi fort et ambitieux.

La construction d'un espace nouveau d'accueil – dans un lieu à l'écart des autres établissements sanitaires ou sociaux – semblait nécessaire à l'équipe pour démarrer la réflexion, mais elle n'était pas suffisante pour répondre à la question : « *Mais qu'est-ce que c'est accueillir l'autre ? Qu'est-ce que c'est accueillir l'être humain ?* »³⁵⁶

L'équipe passe par le temps de la recherche. Tout au début, une des accueillantes a pris l'initiative de proposer des gâteaux aux arrivants et de distribuer des bonbons aux enfants. Une autre offrait une tasse de thé aux familles, dans le but d'instaurer l'ambiance « familiale » – le mot « maison » ne trompait pas ! « C'est nous qui voulions nous réchauffer », dira après-coup Françoise Dolto. « On avait une petite tendance vers “ faire quelque chose ” », confirmera Marie-Hélène Malandrin.

« Mais assez vite on s'est rendu compte, continue Françoise Dolto, que nous bouchions la possibilité de communiquer, que nous empêchions de quoi parler de la frustration, de quoi être furieux, et il faut laisser des possibilités de ne pas être content, de ne pas être gentil, nous ne sommes pas gentils ici, nous sommes vivants ! »³⁵⁷.

Des tensions sont apparues effectivement comme quelque chose d'inévitable à l'accueil. Nous retrouvons plusieurs témoignages dans les enregistrements ou dans les comptes-rendus des premières années : des manifestations du mécontentement qui allaient jusqu'à l'opposition radicale chez certaines mères concernant les jeux d'eau puisque les enfants sont attirés par

³⁵⁵ Réunion d'information du 26 octobre 1984 : Françoise Dolto, Marie-Hélène Malandrin. Casette. Archives de la Maison Verte.

³⁵⁶ Réunion d'équipe du 27 avril 1987.

³⁵⁷ Réunion d'information du 26 octobre 1984.

l'eau, mais ils se mouillent, sans surprise³⁵⁸. Ainsi, l'invention des petits tabliers a vu le jour – les jeux avec l'eau ne seraient plus possibles qu'avec un tablier en caoutchouc. Ce qui n'a pas empêché les enfants, évidemment, de se tremper s'ils le cherchaient.

Ainsi, la capacité de « supporter des tensions » est apparue comme une condition à la possibilité des parents « d'exprimer leur mécontentement » :

« Si la mère donne une fessée épouvantable à son enfant, dit Françoise Dolto lors d'une réunion d'information, en lui interdisant d'aller jouer à l'eau ou de toucher à quelque chose... je ne sais pas, à quoi bon venir ici si on interdit tout ! Mais pour l'enfant, participer avec le regard, c'est déjà beaucoup ! Et jamais on ne gronde [la mère] : “ Vous avez le droit. Qui vous a dit le contraire ? ” Elle sentait que les autres le lui reprochaient... Ici, la mère ou le père reste responsable de leur enfant. On leur parle de ce qui se passe. C'est tout. »

Et elle donne l'exemple d'une situation où un père a donné une gifle à sa femme, à la *Maison Verte* :

« “ Et bah dis donc, ta mère, c'est une bonne gifle qu'elle a reçu ”, réagit-elle, en s'adressant à l'enfant qui se trouvait apaisé aussitôt. “ Tu vois, je pense, qu'il y avait une raison pour laquelle ton père est venu ici pour frapper ta mère devant tout le monde et il a même mis son beau costume ”. « Et c'était très important [pour cette famille], continue Françoise Dolto, en racontant cet épisode, [car] le père ne voulait pas qu'elle vienne ici. Ce jour-là, j'ai dit à l'enfant : “ Peut-être ton papa, il n'est pas content, parce que ici, il y a un monsieur, il y a Dominique [Berthon]. Peut-être qu'il a peur que Dominique flirte avec ta maman. Flirter, tu sais ce que cela veut dire ?... ». Et la mère s'est mise à rire : “ Vous tapez dans le mille ”. C'était un maghrébin, vingt ans de plus qu'elle, et il ne voulait pas qu'elle sorte de la maison, mais elle n'en pouvait plus, elle crevait d'ennui. (...) Et je dis à l'enfant : “ Tu diras à ton papa qu'il faut qu'il revienne. Il viendra un samedi parce que les autres jours il travaille. C'est très gentil qu'il soit [déjà] venu un jour de travail, c'est pour toi qu'il est venu, il croit que ce n'est pas bien que ta maman vienne ici, mais toi, tu lui diras que tu es content ”. Et le père est revenu, il a discuté avec [Pierre] Benoit, un samedi, et puis après ça, il était très content que sa femme vienne ici... Parce qu'il a été estimé d'être venu faire son esclandre »³⁵⁹.

³⁵⁸ Les notes de compte-rendu de la première année d'existence de la Maison Verte, pp. 18-19. Archives de la Maison Verte.

³⁵⁹ Réunion d'information du 8 mars 1985.

Entre « l'activisme » et « la non-intervention », donc, il y a tout un monde. La parole est vue comme le nerf de ce monde : le mot qui vient pour verbaliser ce qui se passe, sans juger, sans donner de leçon, sans dire ce « qu'il faut » et « comment faire ». « Dédramatiser », « dépsychiatriser », « désinfirmiariser » – Françoise Dolto tente de décrire cette parole qui peut être posée, sans affect ajouté, une parole qui ne recule pas devant des situations déroutantes ou chargées de fortes émotions : « *Pour qu'elles expriment ce qu'elles ont à exprimer !* ». Car, ce qui ne peut pas être exprimé, alors, restera dans le refoulement qui minera les relations par la suite.

Ainsi, l'angle de vue que l'équipe défend dans la lecture de ses situations concerne le plus souvent ce « climat du possible » : qu'est-ce qui, dans leur position montrée directement ou indirectement, a permis (ou pas) l'expression de ce que le sujet *ne savait pas* encore exprimer.

Voici un extrait fort parlant d'une réunion d'information, en 1985 :

« Participante A : Lundi, il y avait un petit garçon qui a tiré sur les autres... et qui est très-très sensible à la façon dont on lui parle, avec une gardienne qui ne comprend absolument rien. Pour moi, c'est difficile... Combien de temps cela peut durer avant qu'elle comprenne quelque chose ? Elle fait des choses tout à fait contraires, tout le temps, à ce qu'on aurait [attendu]... Comment pouvez-vous supporter ça ?

Marie-Hélène Malandrin : Il y a des mères aussi !

Françoise Dolto : Les fessées qui se promènent. Jamais on ne s'en mêle.

Marie-Hélène Malandrin : On a accueilli une mère un jour qui était en train de lire un livre qui s'intitulait " Comment nourrir l'enfant en lui parlant ", avec un enfant qui était au sein, il avait la tête en bas... il pouvait finir de téter par terre.

Participante B : Et là, vous ne leur parlez pas ?

Marie-Hélène Malandrin : Si ! On lui parle. Mais une intervention comme ça, sur ce qu'elle était en train de montrer et dont elle n'avait pas du tout conscience, aurait été...

Françoise Dolto : sadique !

Marie-Hélène Malandrin : sadique... et puis, elle aurait absolument comblé toutes les possibilités pour elle, un jour, de bouger quelque chose.

Françoise Dolto : Un enfant, il choisit sa mère. Il tient le coup avec elle. C'est une dyade à laquelle on n'a pas à toucher, à moins que, ou l'enfant hurle tellement que parce qu'il a lâché le sein et qu'elle continue son bouquin, et que finalement la voisine aurait dit " qu'est-ce qui se passe ? " " ah, bah oui, il ne tète plus ". Mais puisque personne ne s'est manifesté et que l'enfant s'est débrouillé pour téter comme ça... (...) On est philosophe devant ces choses-là. Nous savons qu'un enfant, il a la mère qui lui convient.

Marie-Hélène Malandrin : C'était la gardienne. C'est vrai qu'on s'est posé la question...

Françoise Dolto : Oui, c'est ça... Ca arrivera probablement que la mère ou le père vienne un jour et puis dise que la gardienne est très choquée de ce qui se passe ici. Ces sont les gardiennes qui sont choquées !

Marie-Hélène Malandrin : Il y a une autre réponse. Cet enfant, je l'ai vu arriver un samedi, avec ses parents, allant très mal. Il venait de faire une très longue hospitalisation et pendant cette hospitalisation, il avait été attaché, il n'avait pas pu téter, ni sucer, il avait été « sadisé » d'une certaine manière, au niveau de son corps. Donc, il est arrivé ici dans une souffrance, la mère ne pouvait pas le poser. Mais vraiment ! Elle ne pouvait pas le poser deux secondes. Les parents étaient troublés, disant que cet enfant avait fait une régression phénoménale. Mais j'ai revu l'enfant une semaine après. La gardienne, c'est vrai, m'a interrogée : elle faisait tout à l'envers apparemment, elle lui remettait un jouet qu'il ne voulait pas et qui le faisait pleurer... Avec tout ce qu'il avait subi on pouvait penser que c'était trop. Mais cet enfant en une semaine s'était repris, au niveau du lieu, d'une façon fantastique ! Il s'est déplacé à quatre pattes, il souriait, il y avait des mamans qui étaient là avec lesquelles il avait énormément accroché, et pour cet enfant, moi, je ne pourrais jamais penser qu'en une semaine, il allait se récupérer comme ça. Jamais ! Donc, l'enfant s'est récupéré...

Participante C : L'objectif n'est pas de changer l'adulte, c'est d'être à l'écoute de ce que l'enfant...

Françoise Dolto : Je pense que ce que vous avez senti ici, justement, c'est cette allégresse de vivre. Qu'il y a une possibilité de ça ici... même pour les mères qui sont très dépressives où les enfants arrivent à faire face à cette dépression, et ils aident leur mère et nous n'aidons pas directement la mère. Mais il y a un climat qui respecte la dépression de la mère et qui permet à l'enfant – un petit coup d'œil, on lui donne un petit jouet en passant, il vous regarde - et puis on le laisse avec sa mère dépressive... Il y a tout un travail qui se fait qui est de la permission de vivre : en étant avec la mère mais en n'étant pas dans un état fusionnel avec elle, du fait que

d'autres personnes sont présentes (...) Vous verrez, " ne rien faire " c'est permettre de vivre »³⁶⁰.

L'ambiance qui se dessine au fur et à mesure ne rime ainsi ni avec la gentillesse, ni avec une action qui induirait la « bonne » façon d'être, montrant implicitement ce qui est admis ou valorisé, en un mot, ce qui *doit* avoir lieu. Une grande délicatesse mêlée à un grand respect des liens enfant-parents deviennent de plus en plus lisibles dans ce que l'équipe tente de mettre en place : l'enfant plongé dans le groupe des humains vit ses aventures et ses ouvertures mais c'est lui qui fait son propre chemin psychique. Les liens entre l'enfant et ses parents, très subtils, s'inventent au quotidien et s'élaborent au fil du temps. L'équipe pose avec insistance la question sur ce que le tiers induit dans ces liens – au moment où il intervient ou pas, et qu'est-ce que signifie pour les enfants et les parents ?

Il est vite apparu à l'équipe que la gestion du temps de présence à la *Maison Verte*, tout autant que la régularité, devaient être du ressort des familles : pour que l'enfant et le parent aménagent d'eux-mêmes ce qu'ils sont en train de vivre sans avoir de comptes à rendre. Ils ont remarqué qu'après avoir confié quelque chose de lourd ou d'important les parents parfois « disparaissaient ». Les phrases laissées au hasard levaient le voile sur ce qu'ils mettaient en place : « Je ne voulais pas venir pour que vous puissiez m'oublier »³⁶¹. Ou une autre parole-éclair d'un enfant qui allait déjà à l'école, mais que sa mère amenait, le mercredi, à la *Maison Verte* : « Non, je ne me déshabille pas. On vient ici pour ma mère »³⁶².

En effet, ce sont les enfants qui montrent par leur comportement, par leur investissement du lieu, la limite d'âge pour venir à la *Maison Verte*. Ils dépassent la *Maison Verte* comme s'ils grandissaient dans leurs vieux habits. Le passage à l'école maternelle devient décisif, ils obtiennent une nouvelle vie sociale, avec les amis de l'école, avec un rythme de vie différent de celui de la *Maison Verte* :

« Ce n'était plus sa place, commente cette parole d'enfant Françoise Dolto. Ce n'est plus la place pour l'enfant qui a trois ans, en vrai, c'est-à-dire qui sait son nom, son prénom, son

³⁶⁰ Réunion d'information du 26 octobre 1984.

³⁶¹ Françoise Dolto, « De la prévention...et des CMPP », In : *EMPAN, C.M.P. – C.M.P.P. : un nécessaire équilibre instable*, N° 35, septembre 1999, p. 40.

³⁶² Réunion d'information du 8 mars 1985.

adresse, de qui il est né, ce qu'il deviendra, qui s'intéresse à tout. Et il est déjà dans des jeux moteurs, il a besoin d'autres espaces et il n'a pas du tout besoin d'être ré-identifié à lui-même quand il était petit, en voyant tous les petits »³⁶³.

Sans jamais contrôler le flux de ses hôtes, l'équipe s'est aperçue que les parents adoptaient le mode de visite qui leur convenait – en choisissant un moment plus calme en début ou en toute fin d'après-midi, ou, au contraire, en préférant les « heures pleines ».

L'aménagement de l'espace fut également le fruit du travail de quelques années. En observant comment les enfants et les parents utilisaient le lieu, l'équipe a progressé dans l'appréhension de l'espace comme un « outil » de travail. Les accueillants ont vite perçu que le découpage de l'espace en zones différentes permettaient différentes modalités de présence – au niveau du rythme, de l'action, de l'intimité, de la communication. En l'absence de suggestion, de proposition ou même d'indications pour les activités, le déplacement libre entre ces mini-espaces s'est converti en *parcours*, en navigation de l'un à l'autre et en un jeu sur les différences. Grâce au choix libre et spontané fait par les enfants ou les parents entre eux, la présence elle-même pouvait devenir porteuse d'un sens, ou un moyen d'expression. Les réactions de l'enfant, sa motricité, son rythme d'investissement du lieu, la transgression des règles, mais aussi l'emplacement des adultes – garder le contact visuel avec l'enfant, parler aux autres parents ou, au contraire, se retrouver au milieu des enfants, tout cela pouvait apparaître comme des lettres dans un mot. Cela pouvait être vu comme un message à celui qui observe et prête attention à tous ces détails, mais également comme le travail de symbolisation et l'expression que chacun fait, à son insu, mais en élaboration, des chemins invisibles de son inconscient.

La distance avec d'autres espaces publics, avec leur cadre précis et préétabli, se reflète dans le refus des « relations de dépendance » où les familles sont assistées ou suivies. Ceci concerne l'enfant tout autant que l'adulte.

En écoutant les propos de Françoise Dolto qui s'adresse à un petit : « ta maman a dit ça, mais toi, tu dois penser quelque chose sur ce qu'elle dit », ou une autre fois où elle s'adresse à un enfant de dix-huit mois qui retourne dans le lit de ses parents : « Jusqu'à quand tu vas laisser croire à ta maman, que tu peux jouer à être son bébé et jouer à être son mari ? Alors, que tu es

³⁶³ *Ibid.*

toi, tu as (tel âge), tu es (une fille ou un garçon) et tu ne peux pas faire semblant que tu es son bébé pour lui faire plaisir »³⁶⁴, nous distinguons clairement un appel à l'écoute de soi-même et un travail possible d'élaboration de ce que chacun porte en lui.

Mais cela concerne également les parents : « Ne suivez pas les conseils de n'importe qui, pas plus que les nôtres ! », s'exclame-t-elle, en écoutant une mère qui se plaignait d'avoir suivi le conseil de son médecin de sevrer l'enfant, entraînant des troubles digestifs sévères chez l'enfant et sa propre asthénie.

« Vous avez suivi le conseil du médecin sans être d'accord. On suit un conseil quand on est tout à fait d'accord. Pour être d'accord il faut avoir usé des résistances et avoir pu les exprimer. Il ne faut pas être immédiatement sous la coupe, comme l'enfant avec un adulte. Vous êtes adulte ! »³⁶⁵.

« C'est ce qui se passe dans les cliniques d'accouchement, dit-elle à un autre moment, où on n'a pas le droit de voir un enfant [après l'accouchement]. Et les mères en ont beaucoup souffert. “ Vous aviez été piégée. A votre prochain accouchement vous ne vous laisserez pas piéger ! ” Et en effet, les femmes préfèrent s'arranger pour revenir vite chez elle plutôt que de rester séparées de leur enfant pendant huit jours. Elles font avancer les réglementations de ces lieux de soin pour les enfants et pour les adultes. Car ce sont des lieux qui sont au service de la population, et ce n'est pas la population qui est au service des infirmiers et des médecins ! »³⁶⁶.

Derrière ces phrases, pleines de vivacité et de paroles tranchantes, il y a quelque chose qui apparaît comme fil rouge du lieu : une espèce d'appel au sujet, à son travail d'élaboration, à sa force ou à sa ruse pour assumer son désir, à la recherche des moyens de le faire communiquer avec les autres³⁶⁷.

Mais comment organiser l'accueil pour que chacun ne se perde pas parmi les présents mais qu'il ait, au contraire, le temps et l'espace pour lui ? Comment faire pour que les processus

³⁶⁴ *Ibid.*

³⁶⁵ Réunion d'information du 26 octobre 1984.

³⁶⁶ Réunion d'information du 22 mars 1985.

³⁶⁷ Il est difficile de ne pas mettre la parallèle ici à la conviction qui marque le cœur de positionnement de Françoise Dolto et qui concerne la nécessité d'élaboration du désir inconscient propre à chaque sujet. Cf. : Françoise Dolto, *L'évangile au risque de la psychanalyse*, Jean-Pierre Delarge, éditions universitaires, 1977.

groupaux qui développent une toute autre dynamique n'empiètent pas sur le déploiement subjectif ? Quel cadre doit être prévu pour que des expressions diverses ne soient pas seulement tolérées mais *soient possibles* dans leur manifestation ? Où se distingue l'espace privé et l'espace collectif et comment ? Où passe la frontière entre « du possible » et « du permis » ?

Françoise Dolto répond : « Nous n'avons pas de normes. C'est pour ça d'ailleurs, qu'ils se sentent accueillis. Et combien ça fait de dyades où les mères sont en train d'allaiter leur enfant de trois ans et demi. Et partout on n'en veut pas, nulle part ! Et elles ne pourraient pas ne pas le faire, parce que l'enfant et elle ne sont pas sevrés ou ne sont pas capables d'être sevrés »³⁶⁸.

Marie-Hélène Malandrin confirme : « On n'a pas d'idée a priori sur une bonne ou mauvaise manière d'être avec un enfant. L'important c'est ce qu'est l'enfant par rapport à sa mère et ce qu'est la mère par rapport à son enfant. Et à partir de là, on accompagne »³⁶⁹.

Pourtant, est-ce toujours possible de ne pas avoir des *a priori* ? Voici un petit échange qui évoque cette problématique à sa façon. Un jour, dans la présentation du lieu et des lois du lieu – comme celles de la ligne rouge ou du tablier³⁷⁰ – Françoise Dolto en rajoute encore une :

Françoise Dolto : « Il y a encore une loi : qu'on ne voie pas de pot de chambre dans le lieu. On commence par présenter le cabinet, la salle d'eau. Et on présente la table à langer pour les petits. Les mères disent : " Mais moi, je linge sur les genoux n'importe où ". " Pas ici ! Ici vous le langerez dans le coin là-bas, loin des regards d'autrui ". (...)

Marie-Hélène Malandrin : C'est deux formes de lois différentes. Parce que la ligne et le tablier sont deux lois qui sont annoncées, alors que le fait que l'enfant ne pourrait être changé dans la pièce et d'amener le pot, c'est quelque chose qui est repris quand cela se passe.

Françoise Dolto : Oui, repris si ça se passe.

Marie-Hélène Malandrin : Ce n'est pas annoncé comme loi.

Françoise Dolto : Ce n'est pas annoncé comme loi du tout. Mais... La pudeur de l'enfant fait partie de ce qui est respecté ici. Même si les mamans ne se doutent pas que l'enfant, il a de la

³⁶⁸ Réunion d'information du 22 mars 1985.

³⁶⁹ *Ibid.*

³⁷⁰ Nous allons en parler dans le paragraphe suivant.

pudeur. Et les mamans le disent à une autre : “ Tu sais, quand tu le changes devant tout le monde, il n’a pas du tout la même aise après avoir été changé, quand on le change à part. Je n’y croyais pas mais je m’en suis aperçue ”. Ce qui est vrai. L’enfant, il faut le traiter comme vous vous traiteriez vous-même. Une fois, nous avons été témoins de quelque chose d’étonnant. Une femme exhibitionniste qui dit : “ Mais moi, non. Quand je suis à l’hôpital, et que c’est une chambre à plusieurs, j’aime être vue nue, pendant des soins intimes, par tout le monde ”. Tout le monde a ri, et une autre lui a dit : “ Toi, tu n’es pas comme les autres. Peut-être que ton enfant sera comme toi, mais ici...” »³⁷¹.

Tout d’abord, nous apercevons ici des règles et des lois du lieu qui sont le fruit d’une discussion commune dont une partie minime est enregistrée. Mais elle nous donne la possibilité de réaliser l’idée de ce travail d’élaboration « à plusieurs voix » – avec des échanges ouverts aux personnes extérieures à l’équipe, et dans une recherche constante de précision des points principaux, avec la possibilité pour chacun, et cela nous semble crucial, de poursuivre sa propre recherche et son propre raisonnement.

Ainsi, Françoise Dolto reprend ce thème de la pudeur dans « *La Cause des enfants* » où elle le développe dans le contexte de la sexualité infantile et de ce que l’enfant doit sentir en face de la nudité des corps de ses parents. Certainement, ces questions avaient leur actualité pour la génération des jeunes parents qui les ont posées en masse du fait du mouvement libérateur de 68. Françoise Dolto réagit à la mode de « banaliser » la nudité et d’inclure les enfants dans la recherche des parents d’aborder les questions liées à la sexualité avec liberté et aisance³⁷². Toutes ces questions que les parents se posent, et qui traversent la *Maison Verte* donnent à l’équipe l’occasion d’y réfléchir. En effet, sans avoir déterminé au préalable les questions à aborder, avec l’invitation d’investir le lieu d’accueil comme ils le sentent, les parents partagent ce qu’ils sont en train de vivre, dans leur quotidien de l’éducation.

En même temps, cette question de « l’interdit du pot » à la *Maison Verte*, cette fois-ci, Françoise Dolto l’articule à une dimension culturelle :

³⁷¹ Réunion d’information du 8 mars 1985.

³⁷² Sur le changement de l’éducation sexuelle des enfants au sein de la famille nous citons à nouveau la recherche d’Antoine Prost. Cf. : Antoine Prost, *Histoire générale de l’enseignement et de l’éducation en France. Tome IV. L’école et la famille dans une société en mutation*, Editions Nouvelle Librairie de France, 1981.

« Nous voyons arriver des enfants qui ne peuvent pas faire pipi ou caca sans aller chercher le pot et l'amener au milieu des gens. Et c'est nous qui disons à la mère : " Non, ici les enfants vont derrière le rideau (c'est un petit rideau)³⁷³, on ne sort pas les pots de chambre. " Une mère est allée jusqu'à dire : " Mais alors, il ne faudrait pas qu'ils mangent devant tout le monde ? " A quoi j'ai répondu : " Si, parce que dans notre ethnie, nous mangeons les uns devant les autres, sans sentir que c'est de l'impudeur. Quand vous faites quelque chose avec un enfant, imaginez-vous que c'est vous. Est-ce que vous, vous seriez contente d'apporter votre pot de chambre devant tout le monde ? " – " Non, bien sûr... Mais les enfants ce n'est pas pareil. " – " Peut-être que si. " Et l'on voit, quand on respecte l'enfant, que, même très petit, il acquiert une dignité de lui-même qu'il n'avait pas du tout concernant ces opérations de besoin, de change. »³⁷⁴

L'argument du social, du culturel a été également mis en avant par Françoise Dolto en réponse à une des propositions de Bernard This de saluer l'enfant qui est encore dans le ventre de sa mère. Dans la lignée de son désir d'accueillir l'enfant avant-naître, il pense important de faire le lien sonore entre « avant » et « après », en sachant que l'enfant reconnaît les voix qui entourent la mère :

« J'ai insisté sur la nécessité de dire bonjour à l'enfant qui est encore dans le ventre de la mère tout autant qu'on dit bonjour à sa mère, puisqu'il est là, il entend et il pourra reconnaître ma voix, après la naissance. Mais Françoise Dolto, elle, considérait que ce n'était pas dans les coutumes, ce n'était pas du social, c'était de l'intime »³⁷⁵.

Ainsi, des questions se posent : comment considérer l'espace de la *Maison Verte* qui se trouve, en dehors des murs familiaux, et est de ce fait un lieu public, mais qui en même temps se donne comme un lieu où chacun peut se sentir libre ? Où passe cette limite entre le privé et le public ? Dans quel instant l'argument « culturel » ou « social » peut-il être mis en avant ? Quelle coutume pénètre les murs de la *Maison Verte* et laquelle doit rester dans l'espace du privé, voire de l'intime ? Comment s'orienter dans la diversité des gestes, des mots et des habitudes des parents, en sachant qu'ils sont libres de ne pas revenir et qu'il n'y a que la confiance qui donne à voir la réalité de leurs relations ?

³⁷³ Il s'agit d'un lieu temporaire que la Maison Verte avait dans le temps de changement des locaux.

³⁷⁴ Françoise Dolto, *La Cause des enfants*, pp. 546-547.

³⁷⁵ Bernard This, entretien du 17 juillet 2011.

Ces questions sont d'autant plus valables que le lieu se trouve fréquenté par des familles venant d'un contexte social et culturel, ethnique ou communautaire différent. A la création de la *Maison Verte*, c'est le cas, et l'équipe témoigne de l'accueil de familles en grande souffrance sociale ou de mères prises dans des conflits familiaux et communautaires lourds. Les demandes adressées à l'équipe, des paroles alarmantes ou des preuves de coups reçus, ont poussé l'équipe à réfléchir à l'accueil et à la limite des actions qu'elle pourrait entreprendre : faut-il donner une suite réelle aux demandes exprimées par les mères (battues, maltraitées etc.) ? faut-il les adresser aux services spécialisés ou faire relais avec les structures de quartier ? faut-il faire un signalement ? faut-il leur réserver un accompagnement particulier à la *Maison Verte* ?

Dans le premier temps, l'équipe se sent mobilisée à intervenir : elle les adresse à une autre structure d'un secteur éloigné, ou les accompagne en assurant un relais avec des accueillants (encore présents dans des services du quartier). Cependant, la suite de ces interventions s'avère contestable : des familles « disparaissent » de vue des services sociaux et cessent également de fréquenter la *Maison Verte*. Sans avoir l'éclaircissement sur les causes de ces « disparitions », l'équipe vit mal l'interruption du contact qui semblait d'être instauré avec les mères et les enfants³⁷⁶. Le principe posé dès le début – de prendre des distances par rapport aux autres cadres institutionnels, avec la finalité énoncée, et de privilégier l'accueil de la famille avec ce qu'elle a – est mis à nouveau en discussion. L'étude des documents et des témoignages de l'équipe nous montre que ce positionnement a dû se chercher au fil des années. Car il concernait non seulement ce refus annoncé dès la création de la *Maison Verte* d'avoir une mission sociale – d'intégration, de rééducation, de soutien des parents ou autres – mais aussi le nerf du *positionnement* de chacun vis-à-vis des familles, d'un positionnement qui se trouve inévitablement infiltré par la formation de chacun et les *a priori* professionnels. Le désir d'intervenir « en mettant en parenthèse » son propre approche – où « les éducateurs n'éduquent pas », « les médecins ne soignent pas », « les psychanalystes n'analysent personne » – questionnaient ainsi le fond des attitudes de tous les professionnels.

Sans trouver une réponse une fois pour toutes, l'équipe accepte de garder la question de l'articulation entre « l'espace social » et « l'espace privé » toujours présente à l'ordre du jour

³⁷⁶ L'échange entre Colette Langignon, Marie-Hélène Malandrin, Françoise Dolto et Michel Malandrin lors de la réunion d'équipe sur l'histoire de la *Maison Verte* du 27 avril 1987.

et de la traiter selon *le vécu du sujet*. Sans entrer dans la discussion *directe* des différences culturelles, les accueillants, semble-t-il, se centrent sur les liens que le parent et l'enfant tissent entre eux, avec tout le contexte qui les entoure. En prêtant le statut de sujet à l'enfant, ils misent sur l'appel à la dimension subjective de la mère – ses gestes et ses mots adressés à l'enfant lui redonnent la possibilité de se sentir l'acteur de ces liens.

D'un autre côté, il y a un appel constant à la dimension collective – à la cohabitation avec les autres, entre les enfants et les parents qui partagent le même espace dans ce moment précis. Il est également indirect et est formalisé dans les « règles du lieu » qui s'appuient sur l'idée d'un lieu collectif et sur la nécessité de cohabiter. Le désir de chacun s'articule et se dialectise ainsi, avec la présence des autres qui ont tous le même statut par rapport à ces règles. Ainsi, ces règles pour les enfants et pour les parents sont là pour actualiser et réactualiser cette dimension collective. Leur nombre est minime à la *Maison Verte*, pourtant, elles sont placées là où elles « dérangent » – elles deviennent la matière qui surgit de cette opposition, c'est le vécu et la question du sujet par rapport à l'articulation de son être à un collectif.

1.2.5. Les lois de la cohabitation et la question du sujet

Un jour Françoise Dolto dessine une ligne à la craie pour délimiter une partie de trottoir à l'extérieur de la *Maison Verte*. Les équipes qui travaillent le lendemain et le surlendemain la découvrent. L'une des accueillantes fait une supposition : c'est pour que les enfants apprennent à respecter une Règle qui peut être entendue comme l'interdit d'aller sur la route. L'autre partage son scepticisme par rapport au fait que les enfants puissent prendre une ligne tracée à la craie pour une limite de trottoir. Elle exprime son étonnement à Françoise Dolto qui s'explique : « Mais cette ligne n'a rien avoir avec la rue ! Nous prenons un bout de la place avec

les camions et les vélos des enfants, c'est juste pour que nous ne soyons pas trop envahissants pour nos voisins qui tiennent à gauche un café et à droite un pressing »³⁷⁷.

Ainsi, l'ouverture vers la cité, vers la place Saint-Charles, animée par les commerces et les passants, en même temps assez tranquille dans son rythme de vie, a fait naître la réflexion sur la présence des enfants parmi les autres citadins. De brefs échanges avec « les gens de passage », « ceux qui accrochaient leur vélo », « ceux qui s'asseyaient sur le banc », tous ces croisements au hasard avec les gens autour ont fait de ce nouveau lieu une maison insérée *de facto* dans la vie de quartier. Il est possible que cette ouverture vers la cité ait bien participé à l'instauration du climat « d'une maison du quartier » qui avait marqué tout particulièrement ces premières années de la *Maison Verte* – des mères qui venaient à la *Maison Verte* continuaient à se voir par ailleurs, en formant ainsi des groupes de huit-dix personnes, à l'instar des groupes d'entraide de parents³⁷⁸. C'était les premières années du projet, neuf et insolite, sans aucune certitude sur la possibilité de continuer. L'esprit d'un certain militantisme traversait le lieu, l'équipe a beaucoup parlé autour d'elle pour expliquer la démarche, pour faire une place dans le tissu institutionnelle de secteur mais également trouver sa place dans la cité. Cela étant, ce rectangle devant l'entrée de la *Maison Verte*, à la manière d'une terrasse de café, incluait les enfants dans cette recherche au titre égal. L'idée d'une cohabitation respectueuse a été adressée aux petits visiteurs de la *Maison Verte* tout autant qu'aux grandes personnes des commerces d'à côté.

Les enfants s'en sont emparés rapidement, en investissant « ce bout de trottoir » avec joie, et pas seulement pour y faire rouler leur vélo. Une des personnes de l'équipe « surveillait la limite », en expliquant le sens de la ligne et en observant le manège des enfants qui s'est avéré assez vite très complexe. L'existence de l'interdit a fait surgir des stratégies individuelles que les enfants ont pu mettre en place par rapport à cette ligne. Les mises en scène, les jeux et les questions que les enfants ont posées par rapport à la ligne ont révélé tout le travail psychique que les enfants faisaient par rapport à l'interdit. L'un d'eux affrontait la ligne sous le regard de

³⁷⁷ Marie-Hélène Malandrin, « Education/psychanalyse, l'impossible nouage ? », *op.cit.*, p. 100.

³⁷⁸ Ce phénomène disparaît dès que le lieu déménage à la rue Meilhac, une petite ruelle éloignée des voies de passages. Pourtant, toute une élaboration du positionnement des accueillants semble être autant responsable de ce changement – la distance entre les familles et les professionnels présents à l'accueil est réfléchi et recherchée. Nous allons en parler dans le paragraphe suivant.

l'adulte, l'autre la fraudait en cachette, le troisième lançait des jouets au-delà de cette zone limitée par la craie, le quatrième pleurait afin de faire venir sa mère etc.

Ces manœuvres ont amené l'équipe à considérer comme universels les enjeux que la ligne de craie représentait pour les enfants. L'adulte était convoqué dans ce travail de recherche de l'enfant – parfois l'enchaînement des questions était lisible pour l'adulte, parfois la quête se détachait d'une personne pour être adressée à une autre.

Certes, les questions « Qui pose la règle ? », « A quoi sert-elle ? », « Pour qui est-elle imposée et quelles sont les exceptions ? », « Qu'est-ce qui se passe si la règle n'est pas respectée ? » – ces questions, sous tous les versants, font inévitablement partie du développement des enfants. Ils y répondent à leur manière, en observant et en analysant les différentes réponses qu'ils provoquent ; ils font ce travail partout où ils se trouvent et jusqu'au moment où ils trouvent des réponses satisfaisantes. Ainsi, cette ligne est devenue un véritable « outil » qui les a aidés à poursuivre leur recherche, un support qui soutient le travail de symbolisation. L'équipe, ainsi, a été mise dans la position de celle qui accompagne ce travail, en parole et en acte, *avec* et *en* présence des parents.

Par conséquent, lors du changement d'adresse de la *Maison Verte*, l'équipe a ramené avec elle « sa ligne ». A la rue Meilhac, elle a pris de la couleur et s'est transformée en une ligne rouge qui limite deux pièces, une plus grande, avec des fauteuils et un espace pour les tout-petits par terre, et l'autre, à l'entrée, où des camions et des vélos sont acceptés et roulent, poussés par le désir des enfants. L'utilisation de cette ligne, découpant l'espace de la *Maison Verte*, a perdu sa vocation de démarcation réelle entre l'espace de la *Maison Verte* et l'espace des voisins – des boutiques et des passants – mais elle n'a rien perdu de la variété de jeux que les enfants y ont initiée aussitôt.

Ainsi, il n'y avait plus de possibilité pour les enfants de lancer un jouet ou un doudou en dehors de l'espace-Maison Verte, et d'« inaugurer leur état de séparation, alors même que leurs parents étaient présents physiquement dans le lieu »³⁷⁹, comme le remarque Marie-Hélène Malandrin dans sa réflexion sur cette utilisation de la ligne de craie. Dans le même et unique espace de la *Maison Verte*, ce jeu s'est poursuivi à travers de l'expérimentation de

³⁷⁹ Marie-Hélène Malandrin, « Education/psychanalyse, l'impossible nouage ? », *op.cit.*, p. 100.

l'éloignement du parent – la possibilité de maîtriser la distance physique et la disparition de son champ de vision – qui s'accompagne de la possession de l'objet qui procure du plaisir et suscite éventuellement l'envie des autres. Pour certains enfants, « posséder » un camion ou un vélo signifiait pouvoir laisser la mère avec un petit frère ou une petite sœur, dans l'espace des petits, et pédaler librement ou s'amuser avec les plus grands. La petite cabane en bois, d'ailleurs, qui se trouvait à l'entrée, a été investie par des « grands » qui s'y regroupaient à plusieurs.

En même temps, l'idée qui a fondé l'apparition de la ligne de craie est restée la même. Écoutons Françoise Dolto qui partage ces observations :

« Nous donnons des règles au lieu : les engins à roulettes n'ont pas le droit de dépasser la ligne rouge. Et moi, j'ajoute, ce qui m'amuse toujours, parce que la réaction [des enfants] est toujours "Si ! Si !" . "Si ton papa venait..." . Surtout à la première infraction à cette règle : " Tu sais, on t'a dit, c'est défendu. C'est défendu pour tout le monde. Car la règle est la même pour les adultes que pour les enfants " . (...) Et alors, c'est très intéressant. Les enfants, ils montrent de l'intelligence, en la transgressant. Ce jeu de la transgression avec l'adulte qui veille et qui rit de ce désir de transgresser... c'est-à-dire, le désir de transgresser est ainsi reconnu mais le fait de transgresser est rendu impossible. C'est ça l'apprentissage justement ! C'est la justification du désir, et l'impossibilité de le réaliser, parce que le désir de l'adulte impose une règle qui est nécessaire à tout le monde, pour la bonne intelligence du groupe. (...) Dans ces moments de la transgression, on sent qu'il ne faut pas rater, il ne faut pas les laisser passer, il faut s'amuser de cela, en disant : " Aaaaah !" Et eux, ils savent, ils rient, ils sont contents d'avoir fait une blague. C'est merveilleux ! Ce jeu de la transgression est le moment le plus important dans la formation de l'enfant, pour la justification du désir.

C'est là où on sent ce que c'est l'éducation. C'est-à-dire, ce n'est pas le pouvoir pour le pouvoir de l'adulte sur l'enfant. C'est le moment où il a besoin d'entendre pourquoi est-ce cette règle. Au début il n'avait pas besoin de savoir pourquoi, mais au moment où en effet il a transgressé la règle, à ce moment-là apparaît un danger. Et il peut y avoir un danger, parce que les petits sont à quatre pattes et ils marchent partout et quand un gros camion vient à toute allure, il peut faire mal aux enfants. Et tout cela c'est à expliquer à ce moment-là. Et je leur dis : " Tu sais, si ton papa venait, avec sa moto, avec sa voiture, il n'aurait pas le droit de passer la ligne rouge " . Et alors là, ils sont sidérés. " Mon papa ! Mon papa, il passe tout et partout et où c'est défendu !" . " Alors, tu lui demanderas. Ici, à la Maison Verte, il fera comme les autres. Je suis

sûre que ton papa dira que c'est très bien qu'il y ait des règles à la Maison Verte ". Et là, ils cherchent, ils se demandent si leur papa vraiment n'est pas plus fort que la Maison Verte »³⁸⁰.

Ainsi, dans le cadre de la *Maison Verte*, on assiste *in situ* à l'immense travail de l'enfant. Très prudente par rapport aux normes auxquelles le désir « doit » se conformer, Françoise Dolto est visiblement enchantée devant l'inventivité des enfants. Sa propre joie nourrit sa participation active dans le fait que l'interdit ne soit pas seulement un interdit « expliqué », mais qu'il soit également l'occasion d'une recherche d'autres moyens de s'exprimer, qu'il soit le temps des essais et des stratégies possibles. La *Maison Verte* devient un endroit qui, à ses yeux, *donne lieu* à ce processus psychique chez les enfants, crucial pour la recherche des voies sublimatoires qui vont marquer la réalisation ultérieure de leur désir articulé à la présence des autres : « transgresser [la règle] en parole, c'est une complicité de la société de le dire – c'est la littérature, c'est la poésie – et puis on la transgresse pas en fait, parce qu'il y a quelqu'un qui empêche qu'elle soit transgressée»³⁸¹.

« La transgression de l'interdit, dit-elle une autre fois, ce jeu complice avec l'adulte, c'est quelque chose de très important. Que l'adulte comprenne que c'est un jeu – de jouer à transgresser l'interdit, cela veut dire que l'interdit est en train de s'intégrer. Si on ne transgresse pas l'interdit, c'est qu'on ne l'a pas encore intégré. Ça signifie qu'on a suivi les autres ou on a suivi une habitude : le premier enfant qui va transgresser, on va faire comme lui... Donc, il faut que chacun intègre pour lui indépendamment de ce que font les autres. Et ça, c'est une chose aussi importante ici et qui est juste le contraire de l'éduqué partout. On se sert de l'instinct grégaire – l'instinct grégaire existe chez tous les animaux sociaux – mais chez les humains l'instinct grégaire doit être totalement battu en brèche par la parole, pour qu'il y ait des individus qui coopèrent avec les autres, mais qu'ils ne soient pas dépendants du groupe comme l'enfant dépendant de l'adulte. (...) « Faites comme le voisin », c'est pervers. Et on a beaucoup de règles de pédagogie qui sont perverses. « Faites comme l'autre », sans savoir pourquoi il a fait. Là, la règle de “ pas dépasser ” si c'est pour ne pas faire comme les autres, c'est pervers. Mais si “ pas dépasser ” parce qu'il y a une raison, parce qu'il y a règlement dans ce lieu qui s'appelle la Maison Verte, c'est parce qu'il y a des petits par terre et des engins à roulettes pourraient les écraser. Et s'il y a des exceptions à ce règlement, justement, dans le

³⁸⁰ Réunion d'information du 8 mars 1985.

³⁸¹ *Ibid.*

moment où l'enfant joue à transgresser, c'est dans ce moment qu'on parle de la raison pour laquelle il [le règlement] est fait. (...) »³⁸².

Cependant, la transgression de ces règles peut être saisie par l'enfant comme outil pour faire appel à l'autre. Les accueillants ont noté qu'en ayant intégré ce « contrat », les enfants utilisent la ligne rouge comme moyen d'attirer l'attention de l'adulte pour communiquer quelque chose. La transgression répétitive, avec une insistance particulière, qui donne l'impression que l'enfant « n'entend pas ce que lui est dit », se transforme en question que l'enfant n'est pas capable de verbaliser mais qu'il porte en lui comme un point de butée, comme une enclave du non-sens, comme la représentation de la répétition dans laquelle il est plongé avec la recherche d'une réponse.

Une séquence donnée par Marie-Hélène Malandrin le montre de manière saisissante :

« Un petit garçon de trois ans sème la terreur avec son camion en fonçant jour après jour sur tous les enfants qui marchent à quatre pattes. Il n'arrête sa course qu'au dernier moment en pilant devant sa petite sœur de sept mois installée en général sur le tapis avec la maman. Tous les accueillants sont intervenus chaque jour de la semaine, pour lui demander de respecter la ligne rouge qui délimite l'espace où peuvent naviguer les camions, mais apparemment sans résultat. Un accueillant lui a même dit que s'il continuait de transgresser la règle de la Maison Verte, il faudrait que sa maman ne l'amène plus pendant quelque temps. Cette menace rapportée par la maman lui avait été très pénible à entendre. Un soir, au moment de partir, vers 18h45, je le trouve particulièrement calme dans le coin de la pièce. Il tient à la main une boîte à musique en forme de cœur, il a un regard voilé, comme tourné à l'intérieur. A 19 heures, il est toujours là, comme aspiré par une nostalgie sans limites, et je pense qu'il a peut-être eu une boîte à musique dans son berceau quand il était bébé. Je m'abstiens d'interrompre sa contemplation, mais j'en fais la remarque à la maman au moment du départ en disant : " Cela fait un moment que votre enfant est subjugué par une petite boîte à musique en forme de cœur, il en avait une quand il était petit ? " La maman a un recul, ses yeux prennent la même couleur pâle que ceux de son enfant, elle déplace son corps pour me cacher sa mère, la grand-mère de l'enfant qui était debout derrière elle. Puis, dans un souffle, elle dit : " Oui, non, c'est la petite sœur... mais elle est morte quand elle avait trois jours ", puis elle met un doigt sur ses lèvres qui m'intime le silence. Elle revient une semaine après, elle s'assoit, puis d'une voix

³⁸² Réunion d'information du 8 février 1985. Françoise Dolto, Marie-Noëlle Rebois.

posée, elle me raconte. Entre son fils et sa fille, elle a eu une petite fille qui est décédée d'une maladie cardiaque au bout de trois jours. La boîte à musique, c'est la grand-mère qui l'avait achetée pour l'enfant, elle a été mise dans le cercueil. " Mais, dit-elle très fermement, l'enfant ne l'a pas vue, il était absent de la maison, il était chez les parents de mon mari. " Je lui demande alors : " Qu'a-t-il dit quand il est revenu ? " Elle répond : " Rien, nous lui avons acheté un camion. " Elle se lève, c'est elle qui pose ainsi la scansion, et je respecte cette suspension dans notre rencontre inscrite entre ce petit rien... et cet objet camion, sujet jour après jour de controverses entre l'enfant et les personnes d'accueil. Cinq minutes après, elle reprend son histoire avec une autre accueillante, avec les mêmes mots, mais son évocation s'accompagne alors d'affects, et elle pleure longtemps cette douleur d'hier. Beaucoup d'autres choses surgissent qui entourent les circonstances de ce décès. Après cette journée, l'enfant ne vient plus avec son camion foncer sur sa mère et sur sa sœur, et la maman s'installe confortablement dans les fauteuils au lieu de rester centrée sur sa petite fille en s'asseyant à terre. La petite fille de sept mois prend alors comme un début d'autonomie. La maman établit de nouvelles relations avec d'autres mères. La maman ne m'adresse plus la parole que pour dire : " Bonjour " et " Au revoir " pendant six mois. Puis un jour, elle m'annonce : " La semaine prochaine, c'est l'anniversaire de mon fils, j'aimerais le faire à la Maison Verte, le jour où vous êtes là. " Puis elle laisse passer un long moment avant de me dire : " Vous vous souvenez, je disais que Pierre n'avait rien manifesté après la mort de sa sœur, je ne sais pas comment j'ai pu vous dire ça. Ces derniers temps, tout m'est revenu, il a posé plein de questions. " Elle me raconte en effet toute une série d'appels de l'enfant, entre dix-huit mois et trois ans, qu'elle avait bien enregistrés, mais pas entendus »³⁸³.

En même temps, l'existence de ces règles – de la ligne rouge, du port nécessaire d'un tablier pendant les jeux avec l'eau – peut devenir une source de questions pour les parents mêmes. L'attitude des parents par rapport à l'énoncé des accueillants ou plus largement par rapport aux règles émises par l'équipe ou par rapport aux principes de cohabitation, leurs mots dits ou au contraire étouffés est cruciale pour l'enfant. Plus que jamais, le désir des parents est apparent et plus que jamais l'enfant se trouve dans la position d'où la révélation de l'attitude inconsciente du parent peut être lue.

³⁸³ Marie-Hélène Malandrin, Annemarie Hamad, « L'accueil de l'enfant et la psychanalyse à la Maison Verte. La boîte à musique, l'enfant et le silence des adultes » In : *Françoise Dolto, aujourd'hui présente : dix ans après : actes du colloque 14-17 janvier, 1999*, Editions Gallimard, 2000, pp. 332-333.

En effet, « l'adoption » du bac à eau par les mères fut plus lente que celle de la ligne à la craie :

« Le coin-eau est à la fois lieu de plaisir des enfants et lieu de litige avec les mères », note dans ses observations l'ethnologue, Marie-Hélène Houdaille, à qui une mission d'observation de six premiers mois a été confiée. « Tous les enfants capables de se déplacer (sur les pieds ou à quatre pattes) sont attirés par cet endroit. Quelques-uns sont capables d'y passer le temps de leur séjour au local et de recommencer à chacune de leurs visites.

A leurs premières visites, certaines mères sont réticentes à laisser leurs enfants jouer à l'eau : « Il est enrhumé », « il va se tremper, et je n'ai rien pour le changer », « il va boire cette eau ».

Peu à peu elles deviennent plus permissives. Est-ce l'effet de l'exemple des autres ? Ou est-ce encore le résultat des entretiens sur ce sujet avec les animateurs (éducateurs et psychanalystes) ? En effet, autour du bac à eau se tiennent très souvent des petites réunions mères et animateurs, qui regardent, parlent entre eux, interviennent au besoin si un enfant renverse de l'eau. Quelques mères, visiblement inquiètes, s'activent à éponger l'eau répandue par terre. Ce sont généralement celles qui étaient les plus réticentes à laisser leur enfant jouer à l'eau...

Trois mois plus tard, en mai : « Je n'ai plus observé de refus ou d'attitude réticente de la part des mères pour que leur enfant joue à l'eau : est-ce le fait de la saison ? Ou une meilleure compréhension de l'importance du jeu d'eau ? Ou encore l'habitude prise. Elles sont seulement vigilantes sur le port du tablier et prévoient des vêtements de rechange. Elles font également attention à faire respecter les règles du jeu avec l'eau »³⁸⁴.

Certainement, les échanges « autour du bac à eau » apaisent les tensions. Le plaisir que les enfants y trouvent est ce qui convainc le plus. Car le jeu avec l'eau peut d'une part rappeler les eaux prénatales, qui ont été le premier espace d'existence de l'enfant, et mobiliser sa rêverie et sa remémoration de son passé, d'autre part, devenir la source de jeux – vidage et remplissage – qui peuvent être le support symbolique de son élaboration psychique : la matière de ses projections, du travail de symbolisation.

L'équipe se procure des tabliers en caoutchouc afin que la protection soit possible mais elle ne reste pas toujours efficace – l'enfant se trempe s'il le cherche, en tapant sur l'eau ou tout

³⁸⁴ La note d'observation de Marie-Hélène Houdaille dans le Compte-rendu de la première année de l'APEP, décembre 1979, p. 18. Archives de la Maison Verte.

simplement en versant l'eau par dessus le tablier. Sans possibilité de préserver l'enfant « efficacement », le tablier se place dans le rang « des règles par définition » et, par conséquent permet de la manière la plus palpable « l'adhésion » des parents.

Effectivement, les contestations des mères par rapport au port du tablier « qui ne protège de rien » sont plus flagrantes que celles au sujet de la ligne rouge : leur protection est symbolique et l'enfant ne met personne en danger comme cela peut être le cas avec un camion. Comme si, en étant plus « fragile » quant aux raisons qui la soutiennent, cette règle ouvre une dimension supplémentaire.

Une séquence de travail rapportée par Marie-Hélène Malandrin, qui a tourné à l'affrontement entre la mère, l'enfant et l'équipe, est parlante :

« Ce petit garçon déclenchait des colères apocalyptiques quand il s'agissait de mettre un tablier pour jouer à l'eau. Sa mère, imperturbable, se tenait debout à côté du bac à eau et nous signifiait, par son silence, son regard et son corps, sa complète réprobation de notre exigence. Parfois, elle ne pouvait pas s'empêcher de nous dire sur un ton excédé que, “ de toute manière, nos tabliers ne servaient à rien ”. Elle avait “ du change ”, et elle ne voyait pas pourquoi on embêtait son fils avec une règle qu'elle jugeait stupide.

Les visites de l'enfant étaient donc ponctuées par un interdit, un conflit autour du jeu d'eau, une colère de l'enfant, une frustration et une mère qui revenait toujours mais qui partait aussi toujours fâchée.

Ce jour-là, je m'étais longuement, et avec aisance, occupée d'un petit mordeur de deux ans et demi, et j'avais trouvé la tonalité juste pour prendre une fonction tierce vis-à-vis de l'enfant submergé par son acte, tout en soutenant la mère de l'enfant. Et je me posais une question : pour quelles raisons n'avions-nous pas trouvé la possibilité de nous faire entendre par cette mère et par cet enfant qui ne voulait pas mettre le tablier ? Je me suis levée, je suis allée très tranquillement jusqu'au bac à eau et j'ai dit au petit garçon : “ Je vais te mettre le tablier ”. Il a pris son souffle pour crier, et sa mère le sien pour témoigner de son mécontentement mais, sur un ton très calme, j'ai dit à l'enfant : “ C'est la règle de la Maison Verte, pour tous les enfants, tu as le droit de ne pas mettre le tablier, mais tu n'as pas le droit, dans ce lieu, de jouer à l'eau sans tablier ”. Et j'ai dit à la mère : “ C'est la règle de la Maison Verte, elle est respectée par tous, accueillants, enfants et parents. Êtes-vous en train de dire à votre fils que, toute sa vie, il n'aura comme seule règle que celle de maman ? ” Après, un long silence a suivi, elle s'est

formulé cette évidence : “ Voilà que je fais exactement ce que j’ai toujours reproché à ma mère, faire la loi partout où je passe ”. Puis elle s’est baissée et, d’un ton très posé, elle a dit à son fils : “ Ici, nous ne sommes pas chez nous, c’est la maison de tous les enfants, et ce n’est pas maman qui commande ”. Et l’enfant a mis le tablier »³⁸⁵.

Cette séquence a un caractère universel³⁸⁶ : l’enfant confronté à son désir interroge le fondement des désirs des autres. Confronté aux dires, aux actes et à toute la palette des réactions exprimées par les gens, l’enfant découvre la complexité de cette « scène publique » où plusieurs personnages sont convoqués, et ce n’est pas leur absence réelle qui les empêche de parler à haute voix. L’enfant, dans sa situation de découverte, est celui qui l’entend le mieux et forme une question qu’il adresse au monde. Son comportement devient ainsi sa question incarnée.

Ainsi, s’il y a une découverte des règles qui n’existent pas à la maison, elle s’accompagne de la découverte de toute la complexité d’assemblage de désirs que l’espace commun donne à voir. Habiter l’espace et partager des règles qui ne sont souvent pas énoncées, mais qui structurent les lois de la cohabitation, c’est commencer à entrer dans un univers social.

Les règles de la *Maison Verte* concernent, donc, plusieurs niveaux, et donnent à vivre plusieurs situations qui témoignent de ce qui touche au fondement du sujet – son désir et son articulation aux désirs de ceux qui prennent soin de lui, son désir et son articulation aux désirs des autres. Nombreuses sont ces situations où les parents se rendent compte de ce qu’ils mettent en place, en faisant s’animer des figures de leur propre passé. Ceci se révèle *au quotidien* dans des gestes et des situations banales, avec une rencontre soudaine avec ce qui accompagne chacun inévitablement mais demeure dans l’état du refoulé. Sans leur donner le statut des grandes révélations, l’équipe se met à leur disposition.

L’intention de Françoise Dolto de « socialiser les enfants en présence de leurs parents » se découvre comme l’idée pleine de nuances, elle gagne progressivement en complexité. Les professionnels ont été très vite saisis par ce que les enfants ont donné à voir : une grande

³⁸⁵ Marie-Hélène Malandrin, « Education/psychanalyse, l’impossible nouage ? », *op.cit.*, pp. 56-57.

³⁸⁶ Claude Schauder apporte une séquence de travail qui touche à la même question, in « Françoise Dolto, les structures « Maison Verte » et les enfants venus d’ailleurs » In : Micheline Rey-Von Allmen (sous la dir.), *Psychologie clinique et interrogations culturelles*. L’Harmattan/C.I.E.P.I., 1993, pp. 138-139.

intensité de leur travail d'exploration de l'espace, de leur corps, de l'inconnu, du différent. Les professionnels, avec son regard attentionné et intrigué, notent cet immense travail psychique au quotidien où tout le monde est convoqué – les parents, les autres enfants, les accueillants. Le monde entier est mis au travail, avec l'insistance qui est propre à l'enfant. Quelques vignettes permettent de mesurer la diversité et la tonalité de ce travail :

Annie Grosser : « On a un petit plan incliné pour franchir la petite marche qui va sur l'extérieur. Donc, un enfant qui maîtrise la marche, trois quatre semaine plus tard, il va trouver ce plan incliné et il va s'y risquer toute l'après-midi. Parce que le plan incliné pour le tout petit de douze-treize mois, c'est pas facile. Et puis il va passer l'après-midi jusqu'à ce qu'il maîtrise parfaitement l'aller-retour sur ce plan incliné »³⁸⁷.

Françoise Dolto : « L'enfant quand il est vraiment agressé par un autre, il a beau nous connaître, ce n'est pas nous qui pouvons le récupérer, nous ne faisons que le transporter sur les genoux de sa mère. Alors, « le puzzle défait » se refait comme par miracle, il embrasse maman et il retourne vers l'agresseur immédiatement. C'est ça qu'il est extraordinaire de voir ! Les mères sont désespérées. Bah non, l'enfant y retourne parce qu'il sait que cela ne le démolit pas et puis, d'ailleurs, quand il y a des agressivités électives, on est sûr qu'à la troisième ou quatrième visite, ils seront des amis inséparables. Ceux qui s'agressent électivement, je ne parle pas du hasard ou quand la petite ressemble à la petite sœur et on la fait tomber par terre. [Je parle de ceux] qui jouent le rôle du faible et le rôle du fort. Peu à peu ça s'égalise, en très peu de temps si les mères justement sont rassurées et ne se disputent pas l'une avec l'autre. Dans les jardins publics, elles se disputent, quand un enfant a été amoché par l'autre. Tandis qu'ici nous sommes là pour expliquer que c'est cela du vaccin à la société, la relation à la société c'est ça : il y a des faibles et des forts et si le fort ne joue pas de sa force sur un faible, le faible ne deviendra jamais fort. Donc, c'est tout un travail d'ajustement et de parole »³⁸⁸.

« Celui à qui on arrache le jouet, si la mère ne s'en mêle pas, il s'en fout. Il fait une tête un peu étonnée, il cherche s'il y a quelqu'un qui voudrait bien le défendre des yeux, mais on lui dit simplement : tu vois, il est fort, quand tu seras plus grand, tu sauras le tenir et il ne pourra pas te l'arracher. Mais le grand, ayant pris le jouet en deux secondes ne joue plus avec, alors, ça c'est intéressant ! “ Tu as voulu tellement avoir ce jouet que tu ne joues pas avec. Qu'est-ce qui

³⁸⁷ Jean-Michel Carré, « *Grandir à petits pas* », film documentaire, 52 minutes, Les Films grain de sable, France Télévisions, 2011.

³⁸⁸ Réunion d'information du 8 février 2013.

s'est passé ? " Ils sont étonnés eux aussi, sûrement, mais aussi parce qu'on leur parle de cela. " Est-ce que ce ne serait pas que tu croyais qu'il était très amusant parce que tu voyais l'enfant jouer avec, et puis, tu es plus grand et ce n'est pas un jouet qui t'amuse, toi... ". Quelque fois c'est autre chose. Le faible prend un autre camion, il est content, mais celui qui a pris le premier, il arrache le deuxième, il ne veut pas du premier qui lui est resté. Forcément, cela lui poserait un problème, il ne s'arrêterait pas s'il n'y a pas de parole d'adulte qui lui dit : " Pourquoi quand c'est le même camion, tu veux celui qui est avec un autre. Est-ce que ce n'est pas parce que le camion est vivant quand on s'en occupe et il est mort, comme une chose, quand il n'y a personne qui s'en occupe ? C'est toi qui donne la vie aux choses, ce ne sont pas des choses qui sont vivantes ! " Et après c'est fini, il n'y a plus de rivalité. Il veut s'amuser, il s'amuse. Il a compris que son identité ne vient pas de la chose et de l'autre »³⁸⁹.

Ces témoignages et nombre d'autres donnent à percevoir l'attitude que les accueillants développent. Il y a un grand intérêt pour ce que l'enfant explore et expérimente dans chaque instant de sa découverte du monde. Il y a le respect de cet immense travail que l'enfant est obligé de faire et une grande confiance dans ce qui est nécessaire à l'enfant pour qu'il puisse épuiser son propre questionnement, adressé au monde. Il y a une grande tolérance vis-à-vis de tous les essais que l'enfant entreprend et du temps qu'il lui faut pour se lancer ou pour observer ou pour conclure, devant le nombre des solutions possibles qu'il découvre.

Pour cette masse de travail que les enfants sont en train de faire, la *Maison Verte* constitue un espace accueillant et le creuset d'une grande variété de réponses, qui peuvent toujours être confrontées au dire et au faire des parents, présents dans le lieu. Face à cela, l'équipe se laisse être gagnée par une certitude : « *On sait bien que quand il nous semble que rien ne se passe, il y a toujours quelque chose qui se passe pour le sujet* ». Et dans ce moment, il ne faut que rester disponible à lui. Le refus de mettre en avant un objectif précis ouvre la possibilité pour les accueillants de « s'installer » plutôt dans *le champ des questions*, en gardant une ouverture maximale par rapport à ce à quoi peut servir le lieu d'accueil et avec une conviction que c'est l'enfant et le parent qui font « le travail ».

Afin de tenir cette attitude de respect et de curiosité par rapport à ce qui se passe pour les familles à la *Maison Verte* – que ce soit dans le processus dit de séparation ou dans le moment

³⁸⁹ *Ibid.*

dit de socialisation, – la question du positionnement de l'accueillant fait un éternel retour. Elle est à la source de la réflexion sur les conditions de l'accueil qui touchent la logique même de l'organisation institutionnelle : le rôle et la place de chacun, les zones de responsabilité, les liens que le lieu entretient avec le monde extérieur.

2. Le cheminement de l'équipe fait naître une organisation institutionnelle pensée dans tous les détails

Deux axes se repèrent dans ce mouvement d'« éternel retour ». D'un côté, il y a la réflexion sur les conditions de l'accueil et sur le positionnement de chacun en face des visiteurs de la *Maison Verte*. La découverte que l'organisation du travail a un lien direct avec ce qui se passe ou peut se passer à l'accueil gagne l'équipe : le climat de l'accueil est fait de plusieurs fils – visibles et invisibles – mais il fonde le champ du possible pour l'enfant et le parent. D'un autre côté, ce climat d'accueil est le résultat de l'effort de chacun. En tant qu'entreprise collective, la *Maison Verte*, d'emblée, est confrontée à la problématique de la cohabitation, en premier lieu à l'intérieur de l'équipe. Ainsi, ces deux axes s'avèrent intrinsèquement liés l'un à l'autre : en faisant sa propre expérience, l'équipe de la *Maison Verte* pose la question de la réflexion institutionnelle.

En effet, porteurs de leurs propres idées dont le lieu d'accueil était la réalisation, chaque membre de l'équipe mettait en avant son propre entendement du lieu et par conséquent faisait travailler sa propre facette du dispositif. L'investissement personnel de chacun était d'autant plus important que personne n'avait de certitude sur ce qu'il « fallait » faire pour, comme le formule Bernard This, « accueillir l'autre ».

D'une part, le travail sur le discours de la mère par rapport à l'enfant, dans lequel il « doit être inséré constamment »³⁹⁰, semblait très important dans la perspective de donner à l'enfant le statut de sujet dans cette parole, avec le but de « dire à l'enfant ce que sa mère dit de lui, sans le lui dire à lui. C'est ça qui dénie à l'enfant sa qualité de sujet – c'est quand la mère en parle comme d'un objet, au lieu de lui parler, de ce qu'elle a vécu avec lui, elle parle aux autres de ce que ça lui a fait vivre, sans parler à cet enfant »³⁹¹. L'enfant, d'avoir été repositionné dans le discours de l'autre personne qui lui parle et qui parle à sa mère, obtient ainsi des éléments qui l'aident à penser son histoire. Mais essentiellement, il gagne une place « décollée » de sa mère : « Ce qui est repris dans la conversation que la mère établit avec quelqu'un de la *Maison*

³⁹⁰ Bernard This, la discussion lors de la réunion sur l'histoire de la *Maison Verte*, le 27 avril 1987.

³⁹¹ Françoise Dolto, la réunion inter-lieux d'accueil enfant-parent, le 10 janvier 1988.

Verte, dans ce lieu comme tel, c'est que l'enfant *peut se construire*. Et qu'on lui redit à lui mais *d'une façon différente* ce que sa mère vient de dire devant lui »³⁹². Cet espace langagier, l'espace tiers par définition, octroie à l'enfant les moyens d'exister comme sujet à part entière.

De l'autre côté, l'enfant était également vu comme celui qui pouvait *initier* le discours autour de lui : « L'enfant va avoir, dans ce lieu qui lui a été proposé, la possibilité de poser sa question. Ce n'est pas obligatoire qu'à partir de ce que la mère est en train de dire, qu'on puisse s'adresser à l'enfant. Mais à partir de ce que l'enfant est en train de dire de lui-même, en refusant de mettre le tablier, par exemple... c'est à partir de ce que l'enfant dit que les choses vont re-circuler »³⁹³. Donc, le comportement de l'enfant porte un message et, grâce à la présence d'autres personnes que ses parents, il peut saisir l'opportunité de faire appel à ceux qui ne sont pas inclus dans l'histoire de sa famille et, donc, qui ont plus de chance d'entendre ce message. Selon cette idée, la *Maison Verte* est un lieu où les accueillants tentent de repérer, décoder et verbaliser l'appel de l'enfant, en soutenant chez lui cette adresse et cette confiance primordiale à l'autre. Bien évidemment, cet appel prend forme, chez *l'infans*, dans les gestes et les déplacements de son corps, de ses jeux, de son regard, dans son comportement inhabituel.

Ces deux versants de l'accueil exigeaient, semble-t-il, deux positionnements différents. Portées, comme questionnement, par des personnes différentes, elles posaient inmanquablement la question de la coexistence de ces attitudes et de l'architecture institutionnelle suffisamment souple pour les maintenir.

L'ambiance qui facilite la prise de parole et permet à des questions d'émerger, est la chose la plus difficile à formaliser. Au fond, c'est par le nombre des situations insensées et imprévisibles, par des moments qui « dérangent » le cours habituel des choses, que l'ampleur du « possible » devient palpable. « L'allégresse d'accueil » ou « la permission de vivre » est le résultat d'un certain équilibre d'investissement de chaque membre de l'équipe : les lois de cohabitation se réajustent nécessairement au quotidien. En même temps, elles reflètent les degrés de liberté de chacun dans l'institution : dans la prise de parole et sa libre circulation entre tous les membres, dans les décisions et leur discussion collective, dans la délimitation des zones de responsabilités et l'investissement désirant de chacun.

³⁹² Marie-Hélène Malandrin, la discussion lors de la réunion sur l'histoire de la Maison Verte, le 27 avril 1987.

³⁹³ Bernard This, la discussion lors de la réunion sur l'histoire de la Maison Verte, le 27 avril 1987.

La réflexion institutionnelle de la *Maison Verte* – dans son tâtonnement et ses jalons – semble être la partie la plus inconnue mais la plus importante, à nos yeux, de ce travail de la construction du dispositif. Elle a débuté dès la création sous la forme d'une association 1901, qui semblait être la forme donnant le plus de liberté aux initiatives des professionnels. Pour autant, elle a dû passer par plusieurs moments-clés pour trouver les rouages de son propre fonctionnement.

Le cheminement de l'équipe a apporté sa pierre aux réflexions sur l'institutionnel³⁹⁴ qui ont marqué l'époque – comme tentative de concevoir l'institution suffisamment auto-réflexive et apte à *travailler* des processus aliénants propres à tous les processus d'institutionnalisation. Donc, il peut être vu comme trajet qui développe des procédés qui permettent d'analyser les tendances centrifuges et homogénéisatrices d'un côté, et de l'autre, de travailler les mouvements qui rigidifient les solutions trouvées.

Cette recherche d'une institution « horizontale » est passée par plusieurs étapes dont nous allons présenter ici quelques jalons, dans leur contexte historique.

³⁹⁴ Le mouvement de l'analyse institutionnelle fait parti du paysage historique où la *Maison Verte* était insérée. Dans plusieurs domaines, l'idée de « travailler » l'institution était la source d'un renouvellement des établissements publics. Ici, nous pouvons citer le mouvement de la psychothérapie institutionnelle qui s'est développée dans l'espace psychiatrique véhiculé par François Tosquelles, Jean Oury, Félix Guattari et autres. (Jean Oury, *Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle : traces et configurations précaires*, Payot, 1976). Le mouvement de la pédagogie institutionnelle citée plus haut (Fernand Oury, Aïda Vasquez, *Vers une pédagogie institutionnelle ?* Editions F. Maspero, 1967). Mais également le mouvement dans l'espace de l'éducation et de la pédagogie par René Lourau, Antoine Savoye et le Groupe de recherche pour l'éducation et la prospective. (René Lourau, *L'analyse institutionnelle et pédagogie*. Paris, Editions de l'Epi, 1971). L'analyse institutionnelle dans l'espace de la rééducation faite par François Tosquelles qui travaille de longues années dans un établissement de rééducation. (François Tosquelles, *Structures et rééducation thérapeutique : aspects pratiques*, Paris, Editions Universitaires, 1972).

2.1. La réflexion sur l'accueil des familles entraîne l'élargissement de l'équipe et son roulement à l'accueil

Afin d'assurer le fonctionnement de la *Maison Verte* six jours par semaine, l'équipe de six personnes fondatrices devait s'élargir. Le principe trouvé consistait en une cooptation – un accord unanime de tous les membres de l'équipe déjà constituée par rapport à un nouveau membre. Ainsi, Josée Boone (Madame Arlette), surveillante à l'hôpital Trousseau, l'infirmière Nelba Nasio³⁹⁵, membre du cartel dont Pierre Benoit et Bernard This font partie, et les psychologues-psychanalystes Gérard Guillerault, Claude This et Michel Malandrin ont intégré l'équipe. Chacun a trouvé le jour de présence qui lui convenait le mieux, sachant que dès l'ouverture, il y avait une distinction entre les membres : une partie de l'équipe était considérée comme équipe d'accueil et ces personnes étaient présentes cinq heures d'affilée ; l'autre partie de l'équipe – les psychanalystes venaient pour deux ou trois heures, dans le moment de flux le plus important de la journée.

2.1.1. Un accueil pluriel

Ainsi, plusieurs personnes intervenaient plusieurs fois dans la semaine. A titre d'exemple, Françoise Dolto intervenait deux fois, pendant trois heures ; Bernard This une fois par semaine, pour deux heures ; Pierre Benoit travaillait aussi une fois durant trois heures. « L'équipe de l'accueil » était la plus chargée et elle intervenait plusieurs fois par semaine. Colette Langignon a cédé un mi-temps d'assistante sociale au Centre Etienne-Marcel, Marie-Hélène Malandrin un trois-quarts de poste d'éducatrice à l'Association de la Sauvegarde des Enfants et des Adolescents, pour pouvoir investir le nouveau lieu d'accueil qui les intéressait beaucoup. Marie-Noëlle Rebois, qui intervenait également pour l'accueil plusieurs fois par

³⁹⁵ Nelba Nasio, ainsi, n'était pas présente dès l'ouverture (c'est pourquoi son nom est absent dans l'affichette d'ouverture que nous avons citée plus haut sur les pages 126-127), mais elle a été intégrée rapidement dans l'équipe.

semaine, occupait de plus un poste administratif de direction³⁹⁶, ce qui a semé la confusion des rôles et des fonctions aux yeux de tous.

Donc, au cours du travail, il est devenu évident que la rencontre informelle avec les enfants et les parents mobilisait toute la personnalité de l'accueillant et que la présence au quotidien, avec toutes les surprises et les situations inattendues mais aussi avec toute la routine, ne pourrait être aucunement réglemantée par des principes rigides. Chaque personne, du fait de sa formation, de son expérience ou de sa personnalité avait une tonalité de présence qui rendait les jours d'accueil différents les uns des autres. Ceci pouvait être source de richesse, à condition de donner la même possibilité à chaque membre de l'équipe d'intervenir, et de permettre aux familles de prévoir le roulement d'équipe et de *choisir* le jour de leur visite. En effet, choisir le jour pouvait être utile pour ponctuer ou développer une rencontre avec tel ou tel accueillant : « Si, par exemple, on a confié, un soir de détresse particulière, ou par mégarde, un secret de famille, raconte Françoise Dolto, il suffit, pour le garder incognito ou ne pas se sentir entraîné à en reparler, de s'abstenir d'arriver ce jour-là »³⁹⁷. Le roulement d'équipe ouvre ainsi des degrés de liberté supplémentaires à son utilisation par les familles.

L'idée de la rotation de l'équipe est venue au cours de la première année de fonctionnement. Dans cette veine, il y avait l'idée d'un roulement supplémentaire d'équipe au début de l'existence de la *Maison Verte* : le brassage des équipes tous les ans afin de donner à chacun la possibilité de connaître le style des autres. Si la première idée fut appliquée à partir de la deuxième année, la deuxième n'a pas tenu longtemps : l'intervention une fois par semaine n'occupait pas la totalité du temps professionnel des accueillants et, par conséquent, le choix de leur jour d'accueil répondait aux implications qu'ils avaient par ailleurs.

Le brassage de l'équipe, permettant à tout le monde de se côtoyer, s'est formalisé dans le tour de rôle pour le travail du samedi, un jour pas comme les autres. En effet, l'équipe a découvert assez vite que le samedi était marqué par quelque chose d'assez spécifique : il y avait plus de parents (qui travaillaient la semaine), il y avait plus de pères, il y avait moins d'assistantes maternelles. En quelque sorte, c'était un temps familial – soit dans l'idée du loisir, d'une sortie avec toute la famille, soit parce qu'un souci particulier pour les petits amenait les deux parents

³⁹⁶ Le rapport d'activité de la première année de fonctionnement, décembre 1979. Archives de la Maison Verte.

³⁹⁷ Françoise Dolto, « La Maison Verte » (1985), *op.cit.*, p. 333.

à se déplacer. La tonalité de la journée était tout autre, la présence masculine y étant pour beaucoup. Le travail le samedi se faisait « à tour de rôle » ; cela permettait à la fois de maintenir l'esprit commun de l'équipe, et de rompre le cloisonnement des petites équipes à trois. Ce dernier était de fait inévitable, avec le tissage des liens à l'intérieur des équipes d'accueil, composées pour des années et formant parfois le style des équipes plus que le style des personnes. A ce titre, nous pouvons citer l'idée de Bernard This du « travail à trois » qui est apparue comme la tentative de conceptualiser le travail des équipes quotidiennes³⁹⁸.

En 1980, Françoise Dolto nomme le roulement de l'équipe comme un trait important d'architecture institutionnelle :

« Chaque jour de la semaine, ce personnel change, afin que les parents et les enfants seuls se sentent chez eux, les clients permanents de la boutique, et que nul parmi le personnel qualifié ne puisse imposer son style et influencer, par sa façon d'être et de voir les choses, les parents souvent (trop souvent, au début surtout) demandeurs de conseils »³⁹⁹.

Elle reprecise son idée, en 1982 :

« Quand quelque chose est difficile avec un enfant, quelquefois, nous nous le repassons d'un jour sur l'autre pour comprendre comment l'enfant va, a réagi avec une autre personne, du fait de la première, parce que pour lui toutes les personnes d'accueil sont les mêmes. Il réagit avec un autre, il fait une demande comme s'il avait sa réponse avec la première. C'est à nous de lui dire : " Tu sais je ne suis pas la personne du lundi avec qui tu as peut-être parlé et tu attends que je fasse quelque chose pour toi... Tu n'es pas content parce que je ne le fais pas parce que je ne comprends pas. La personne du lundi ; on dit les noms, moi, je suis Mme Untel, elle saura ce que tu lui demandes, elle, elle saura, pas moi, je ne sais pas. Les enfants sont très rassurés au lieu d'être en rage, ils croient qu'on va savoir tout de suite. Ce qui est très important, c'est que quand une personne s'est confiée, on est sûr que pendant un mois ou deux, elle ne reviendra pas ce jour-là de la semaine pour être sûre de ne pas rencontrer la personne à laquelle elle s'est

³⁹⁸ L'idée consiste au fait que les accueillants travaillent dans une grande concertation : ils font appel l'un à l'autre pendant la discussion avec les parents, partagent leur avis qui peuvent différer l'un de l'autre, et ils travaillent « en triangulation » du discours de la mère ou pendant le travail avec l'enfant. Bernard This insistait toujours sur la présence d'au moins d'un homme dans ces petites équipes journalières afin de faire vivre des différences et en même temps présenter quelque chose qui se réfère à l'esprit universel.

³⁹⁹ Françoise Dolto, « La Maison verte. Un lieu de rencontre et de loisirs pour les tout-petits avec leurs parents » (1980), *op.cit.*, p. 219.

confiée. C'est juste le contraire des thérapies où les gens veulent avoir une relation personnalisée qu'ils ont cherchée à avoir et qu'ils ont voulue et, alors, au bout d'un certain temps qu'elles ont parlé en racontant parfois la même chose, elles nous disent : " Ah, mais je l'ai déjà raconté à unetelle, j'ai raconté à untel ". " Et vous me le racontez encore, c'est peut-être que ça n'a pas été encore repris pour vous, peut-être auriez-vous besoin d'en parler avec quelqu'un qui irait un peu plus loin pour comprendre ce qui vous tracasse" »⁴⁰⁰.

Selon elle, les enfants et les parents sont seuls à investir ce lieu de la façon qui leur convient, à habiter la *Maison Verte* où les petits font leur vie et les adultes exercent leur rôle parental pleinement et sans contrainte, tandis que le rôle de l'équipe est discret et non imposant. Personne ne se met en avant et tout le monde n'investit le lieu qu'à titre égal, une fois par semaine.

2.1.2. Françoise Dolto – « une figure dominante » ou « une parmi d'autres » ?

Cependant, en 1979, cette « égalité de chance » est difficile à imaginer : Françoise Dolto est indiscutablement plus assurée dans son parcours psychanalytique, et la plus connue de toute l'équipe. Personnage charismatique, F. Dolto « sort » tout naturellement du rang des accueillants : sa manière de s'adresser aux enfants et aux adultes, la position sociale qu'elle défend depuis ses interventions publiques, font d'elle une personne reconnue et imposante. De plus, toute une génération de psychanalystes d'enfants qui sont passés par ses séminaires, commence à défendre l'originalité de son écoute et de sa théorisation⁴⁰¹. Elle suscite

⁴⁰⁰ Françoise Dolto, « De la prévention... et des CMPP », *op.cit.*, p. 40.

⁴⁰¹ Gérard Guillerault, qui fait partie de la première équipe, écrira une thèse « Françoise Dolto et l'image du corps en psychanalyse un corpus doctrinal pragmatique » en 1995 où il démontre « que loin d'être seulement une praticienne – même d'exception – F. Dolto a fait aussi son œuvre amplement théorique (...) et à rapporter en le systématisant l'essentiel de cette élaboration théorique, en montrant ce qui en fait toute la spécificité psychanalytique ». Cf. : Gérard Guillerault, *Françoise Dolto et l'image du corps en psychanalyse : un corpus doctrinal pragmatique*, Thèse de doctorat : Psychologie : Paris 7 : 1995.

inévitablement le transfert manifeste (positif ou négatif⁴⁰²) des parents venant à la *Maison Verte*, et le transfert plus ou moins élaboré de chacun des membres de l'équipe.

C'est cette thèse que développe Bernard This dans sa présentation de l'histoire de la *Maison Verte*, en montrant comment « progressivement, se dessinait une structure centrée sur une seule personne, dans un contexte d'analysants en plein transfert avec cette dernière ». Tout au long de ses pages, Françoise Dolto domine l'histoire.

« Cependant, continue-t-il, faisant confiance aux relations d'amitié et d'estime qui nous unissaient tous et ne voulant pas dramatiser la situation, nous allions faire en sorte qu'elle évolue rapidement dans le sens le plus adéquat à la tâche et au désir de tous.

C'est pourquoi je n'allais pas m'opposer à la déclaration de Colette Langignon et Pierre Benoit : pour eux, qui avaient été analysés par Françoise Dolto, l'idée originelle de notre entreprise était la sienne, et l'initiative du projet actuel revenait à l'ALEP⁴⁰³ et à tous ceux qui y participaient activement, d'autant plus qu'ils ignoraient tout de notre première réalisation d'un lieu d'accueil à Boulogne [expérience d'un groupe d'entraide de jeunes parents que Bernard This évoque comme précurseur de la *Maison Verte*]. Je me refusais à engager avec eux toute lutte de pouvoir, sans renoncer pour autant, et ce livre en témoigne, à la paternité de ce projet. Chacun ne s'autorisant que de lui-même et de quelques autres, en référence à Lacan, l'évolution historique de la *Maison Verte* allait-elle nous mener à la soumission transférentielle à une seule figure emblématique ? »⁴⁰⁴

Dans sa présentation de l'histoire, Marie-Hélène Malandrin s'oppose à cette vision des choses, considérant que la phrase de Françoise Dolto selon laquelle « nul parmi le personnel qualifié ne puisse imposer son style », témoigne d'un acte volontaire et réfléchi de sa part – d'être

⁴⁰² Françoise Dolto relate un échange avec une mère qui disait de ne pas vouloir la voir : « Dites-moi quand Dolto arrive, annonçait-elle, pour que je m'en aille ». Une fois, assise sur le banc à l'entrée de la *Maison Verte*, Françoise Dolto, du dos, l'a interrogé : « Vous ne voulez pas me voir parce que vous avez une histoire avec votre grand-mère ? » « Comment vous le savez ? », s'éclate la mère. « Parce que je suis seule ici avec les cheveux gris », répond Françoise Dolto. A partir de cela, la mère lui a confié une histoire forte douloureuse de la séparation avec sa mère, atteinte de la tuberculose, et son placement dans l'orphelinat par l'incitation de sa grand-mère ; la séparation très mal vécue allant de pair avec la perte de son frère puîné placé dans un autre orphelinat. In : La réunion d'information du 8 mars 1985.

⁴⁰³ Ici, Bernard This se réfère à l'association des psychanalystes qui a été créée en parallèle de l'APEP qui a porté le projet, dès le début jusqu'à sa réalisation effective.

⁴⁰⁴ Bernard This, *La Maison Verte : créer des lieux d'accueil*, pp. 44-45.

« *une* parmi d'autres dans l'accueil »⁴⁰⁵. Elle situe cet acte de Françoise Dolto au tout début de la rencontre du groupe de fondateur, en 1977, quand Françoise Dolto refuse l'idée de Bernard This de faire des consultations pour les enfants et les parents, et celle de Pierre Benoit de travailler avec des professionnels : elle choisit d'être à l'accueil, au quotidien, dans un lieu de loisir et de socialisation. Selon Marie-Hélène Malandrin, cet acte la démarque de son expérience précédente d'analyste, expérience déjà portée par la grande inventivité des formes de travail – Françoise Dolto semble être curieuse et désireuse de quelque chose qui développera ses propres idées sur « le rôle du psychanalyste dans le quotidien de l'éducation ».

Pourtant, être « une parmi les autres » ne dépend pas seulement et uniquement de Françoise Dolto ; cela dépend de son entourage et de la conception institutionnelle.

Les enregistrements des réunions d'équipe ou des réunions d'information qui, par chance, gardent des traces de ce temps, nous présentent un climat de discussions hautement *collectives*, avec des interventions pertinentes et libres. Les paroles de Françoise Dolto ne sont entendues ni comme une vérité finale, ni comme une scansion qui apporte du sens ; elles n'ouvrent ni concluent les séances. Ces paroles sont écoutées, discutées, questionnées. L'ambiance de travail, de quête et d'élaboration n'échappe pas aux tensions et aux affrontements, il n'y a pas de gentillesse, il y a « du vivant », comme disait par rapport à l'accueil Françoise Dolto.

Cela étant, cette proposition de Françoise Dolto d'égaliser le temps de présence de tous les membres de l'équipe peut être vue comme la précision institutionnelle de l'idée qui a été à la base de la création du lieu : la *Maison Verte* n'appartient à personne – ni à une personne de l'équipe, ni à un groupe précis de spécialistes, ni à une Ecole, ni à un mouvement de pensée ou à une discipline particulière, ni à un groupe de parents actifs du quartier, ni à un établissement social, ni à celui qui finance le lieu.

Pourtant, cette liberté totale, par qui peut-elle être subventionnée ?

⁴⁰⁵ Marie-Hélène Malandrin, « Education/psychanalyse, l'impossible nouage ? » *op.cit.*, p. 15.

En 1981, dans la plaquette qui présente sa nouvelle adresse, rue Meilhac, le lieu est intitulé « La Maison Verte d'après une idée de Françoise Dolto »⁴⁰⁶. Une plaque murale accrochée à l'entrée donne la même formulation. Est-ce que l'idée initiale d'une œuvre collective vacille et choisit une personne à qui le « droit d'auteur » est attribué ? S'agit-il d'un choix délibéré de l'équipe, choix qui peut témoigner d'un déplacement inhérent à l'évolution de l'équipe ? Ou est-ce une reconnaissance du fait que l'idée de la *Maison Verte* est l'aboutissement concret du parcours intellectuel de Françoise Dolto – un fait difficile à nier ? Ou, comme le dit Bernard This, en effet, le lieu commence-t-il à se structurer de plus en plus autour d'une seule personne ?

Il est incontestable que l'impact de cette désignation déclenche des mécanismes imaginaires chez tous : les membres de l'équipe, les parents, les institutions sociales⁴⁰⁷, les administrateurs, les professionnels qui ne considéreront plus la *Maison Verte* que comme celle de Françoise Dolto. Cela ne focalisera la transmission du dispositif que sur l'œuvre de Françoise Dolto et orientera les nouvelles équipes vers l'investigation des pages où elle parle de la *Maison Verte*, dans la recherche des prémices et des suites de l'idée de l'accueil. Il est bien possible que ce fait solidifiera le « transfert sur Dolto » déjà présent dans la société, et le cheminement du dispositif comme une œuvre de tous, et surtout comme un croisement des champs, des forces et des désirs différents, sera inconnu ou même refoulé dans cette présentation « personnifiée ».

Pour l'équipe, et surtout pour l'équipe des fondateurs, ce changement obligera à se positionner : n'est-ce pas une des raisons pour lesquelles plusieurs histoires du lieu commenceront à germer, dessinant en filigrane des positions diverses vis-à-vis de cette attribution à Françoise Dolto de l'idée de la *Maison Verte* ? L'une vivra cela comme une évidence, l'autre y ajoutera des nuances, le troisième contestera cette paternité, la quatrième insistera sur la nécessité du travail de l'écriture de l'histoire. L'histoire ne sera racontée que rétroactivement, après une prise de conscience des enjeux et des conséquences qui n'étaient

⁴⁰⁶ Document de présentation de la Maison Verte, novembre 1980, In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité. L'aventure de la Maison verte*, Gallimard, 2009, p. 135.

⁴⁰⁷ On la retrouve depuis dans plusieurs présentations des lieux d'accueil qui sont mis en place selon l'idée de la Maison Verte. Cf. : *Structures type Maison Verte : Quelles pratiques de la parole ?* Le Coq-Héron. Premières Journées Européennes, Strasbourg, novembre 1994, n° 140, 1996.

pas évidents sur le moment. N'est-ce pas à cause de cela que les différentes versions ne s'accorderont jamais en une seule et que l'histoire de la *Maison Verte* ne sera pas finalement écrite ?

2.1.3. La réalité du péril financier s'en mêle

Faisons appel au contexte historique. Les Archives montrent que, dans les années 1980-1982, la *Maison Verte* traverse les moments les plus éprouvants de son existence. Le financement du Ministère de la Santé touche à sa fin en mars 1980. Depuis, la *Maison Verte* connaît des difficultés financières insurmontables : la subvention de la C.A.F. ne couvre que 40% des dépenses réelles, la participation de la Fondation de France est minime (30 000 francs), la subvention octroyée par la DASS de Paris n'est pas encore obtenue⁴⁰⁸. En plus, le bail du premier local, par ailleurs très bien adapté aux besoins de la *Maison Verte* – à la place Saint-Charles qui a fait cohabiter des couches sociales les plus diverses – les émigrés, les commerçants, les communautés locales – ne pouvait pas être renouvelé au bout des 21 mois de location, ce qui a nécessité la recherche d'un nouveau local et des frais supplémentaires pour une réinstallation. La *Maison Verte* redoute la fermeture pendant quelques mois et accepte une solution de secours proposée par Marie-Hélène Malandrin qui prêtera le local d'un service d'AEMO du XV^e de la Sauvegarde, rue des Quatre-Frères-Peignot. Il sera remplacé par le local, trouvé par Marie-Noëlle Rebois, rue Linois, un lieu spacieux mais privé de lumière du jour, un local jouxtant une entrée de parking public, évidemment très mal adaptée à l'accueil des enfants⁴⁰⁹.

⁴⁰⁸ Note d'information à MM. les Administrateurs qui ne sont pas membres du Bureau, L'Association Petite Enfance et Parentalité, signé Louis Gilbert, le 9 Novembre 1980. Archives de la Maison Verte.

⁴⁰⁹ Colette Langignon, « La Maison Verte » (1989), In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité. L'aventure de la Maison verte*, Gallimard, 2009, pp. 175-176.

Malgré toutes ses perturbations, les parents et les enfants suivent sans ciller tous les déplacements du lieu d'accueil, et confirment, ainsi, l'utilité de ce lieu, en même temps, en donnant des forces à l'équipe pour poursuivre et chercher la meilleure solution dans les meilleurs délais. Voici ce que nous lisons dans le dossier du renouvellement de la convention entre le Département de Paris et la *Maison Verte*, en 1982 : « Malgré deux déménagements au cours de la période considérée, la fréquentation de ce lieu est extrêmement soutenue. Ainsi, durant le 2^e semestre de 1980, malgré les vacances et une nouvelle implantation des locaux, 1138 enfants ont été accueillis, 2329 au cours du 1^{er} semestre 1981 et 2562 au cours du 2^e semestre, période pendant laquelle s'est faite l'installation 13, rue Meilhac. Au total, 4891 enfants sont passés à la « Maison Verte » en 1981, avec leurs parents »⁴¹⁰. Le projet du lieu d'accueil a subi « mieux que favorablement l'épreuve de vérité de sa réalisation effective »⁴¹¹, mais il faudrait encore résoudre toutes les difficultés qui entravent son fonctionnement.

Le quatrième et le dernier local a été trouvé par l'intermédiaire du frère de Françoise Dolto, Jacques Marette, ancien ministre, qui a été appelé à l'aide depuis 1978, suite à la rupture du partenariat avec le C3B. En tant que Député et Conseiller de Paris d'un des quartiers du XV^{ème}, Quartier Saint-Lambert, il a pu mobiliser la SEMEA-XV (Société d'Economie Mixte d'Equipement et d'Aménagement du XV^e arrondissement) afin de soutenir le projet naissant. Initialement, la SEMEA-XV a envisagé d'aménager et de prolonger une dalle de béton en bordure du square Rouelle, et de construire une maison accessible du Front-de-Seine, la charge de la construction étant assurée par la Ville de Paris⁴¹². Dans la foulée de cette collaboration, Michel Proux, l'architecte de SEMEA-XV, a créé un projet ambitieux : un bâtiment rond, « en escargot », à deux étages, qui pourrait devenir le centre mixte des consultations, de la halte-garderie et du lieu d'accueil⁴¹³. Malgré son originalité et son intérêt du point de vue architectural, ce projet s'est heurté à l'idée de base du lieu – notamment, de faire la coupure par rapport aux autres services. De plus, les frais de chauffage et d'entretien de ces locaux

⁴¹⁰ Projet de délibération. Renouvellement de la convention entre le Département de Paris et l'Association Petite Enfance et Parentalité, A.S.S. n° 82/20 G, signé par Jacques Chirac, le 9 septembre 1982, p. 2. Archives de la Maison Verte.

⁴¹¹ Le rapport d'activité de 1979 de l'Association Petite Enfance et Parentalité, décembre 1979, p. 21.

⁴¹² Des lettres de Jacques Marette, député de Paris, René Gally-Dejean, PDG de la SEMEA-XV, 1978-1979. Archives Françoise Dolto.

⁴¹³ Le rapport d'activité de 1979 de L'Association Petite Enfance et Parentalité, décembre 1979, p. 25.

étaient absolument inconcevables pour l'APEP, une petite association, qui vivait, de plus, un temps difficile. L'équipe a dû renoncer à ce projet « spécialement conçu » pour elle.

C'est à la fin de 1980 que le directeur de SEMEA-XV^e, René Gally-Dejean, un collaborateur de Jacques Marette, après ce refus de l'équipe, fait une proposition à la *Maison Verte* d'occuper, à titre locataire, des locaux socio-résidentiels, en cours d'achèvement dans un ensemble HLM quartier Croix Nivert/Amiral Roussin. Le local de plain-pied, à loyer accessible, assez spacieux, sur deux étages, qui donnent sur la rue piétonnière Meilhac en quartier dense avec beaucoup de jeunes parents, avec les sanitaires et les bureaux⁴¹⁴ : enfin, tout semblait adéquat. Ainsi, ce fut la dernière adresse de la *Maison Verte* celle où elle s'installa définitivement depuis l'été 1981.

Or, après avoir trouvé un local convenable, il fallait encore s'assurer de la subvention. Accordées par la CAF et plus tard par la DDASS, les subventions ont tardé inmanquablement, et il fallait travailler pendant plusieurs mois avant de recevoir de l'argent. Afin de continuer, la solution trouvée par l'APEP était d'emprunter les sommes manquantes dans l'attente de la subvention. Les emprunts ont été faits à l'Association Relais de Beaugrenelle dont la directrice était Marie-Noëlle Rebois⁴¹⁵, mais aussi auprès des membres de l'association. Cela étant, les Archives de Françoise Dolto gardent plusieurs reconnaissances de dettes vis-à-vis de Françoise Dolto tout au long de l'année 1980-1981.

Cette existence boiteuse – entre les emprunts et la subvention – a fait surgir une proposition du conseil d'administration, présidé par Louis Gilbert à cette époque, sur la création d'une association-satellite de la *Maison Verte*, l'Association des Amis de la Maison Verte. L'idée était que cette dernière ait la possibilité d'accepter les dons et de s'en servir comme d'un joint pour dépanner ou soutenir l'existence de la *Maison Verte*. Pourtant, ceci a fait revivre des souvenirs de l'année 1978 et l'apparition brusque de la deuxième association des analystes ; après une discussion qui a mobilisé tout le monde⁴¹⁶, l'équipe a rejeté cette proposition. Pour achever ce récit, il faut dire que ce n'est qu'en 1987, que l'APEP a pu passer du budget de la Prévention de

⁴¹⁴ Rapport d'activité (juin 1980 - décembre 1981) de l'Association Petite Enfance et Parentalité, p. 4. Archives de la Maison Verte.

⁴¹⁵ Papiers de prêt signés par Maxime de Crest. Archives de la Maison Verte.

⁴¹⁶ Des lettres de Dominique Berthon et de Pierre Benoit à ce sujet en témoignent. Archives de François Dolto.

la Mairie de Paris vers la subvention départementale de la PMI du XV^e. Ce n'est qu'à ce moment-là, après huit ans de bataille, que la crainte et l'incertitude sur l'avenir ont reculé.

Dans de nombreux papiers de présentation de la *Maison Verte* de cette époque, le nom de Françoise Dolto est mis en exergue – l'équipe est présentée le plus souvent comme « une équipe réunie autour de Françoise Dolto ». Est-ce l'utilisation du nom de Françoise Dolto à la *Maison Verte* qui a « ouvert des portes » – pour trouver le local, le financement et le soutien nécessaire ? Est-ce la raison pour laquelle ce fait a été accepté par l'équipe des fondateurs de six personnes – pour la cause du lieu d'accueil naissant, pour l'assurance de son existence, pour la réalité qui exigeait le maintien du transfert sur F. Dolto dans le corps social ?

2.2. Les réunions d'équipe

Prise par le péril vital et des processus internes, l'équipe cherchait d'autres mécanismes pour assurer cette « égalité de présence et d'investissement de tous ». L'idée de Françoise Dolto de refuser les réunions d'équipe style « synthèse » – la forme la plus répandue du travail d'équipe des établissements éducatifs, sociaux et sanitaires de l'époque – peut être vue comme un pas de plus pour « travailler » sa place d'« une parmi d'autres », avec l'idée-phare de l'accueil des familles comme partenaires du lieu.

La plus chevronnée des fondateurs, Françoise Dolto aurait pu saisir cette occasion pour instaurer une « direction clinique » de l'équipe, mais elle ne l'a pas fait. Au contraire, elle a tout fait pour concrétiser les axes d'une collégialité réelle, à l'intérieur de l'équipe, et pour baser les relations avec les familles sur la confiance. Cette position se reflétera également dans son refus de mettre en place deux types de réunions d'équipe – une pour les psychanalystes et l'autre pour les personnes de l'accueil⁴¹⁷.

⁴¹⁷ Nous allons en parler sur les pages 231-232.

En effet, cette décision soulignait des points fondamentaux : d'un côté, chacun était responsable de son travail, de sa présence auprès des familles, et de l'autre, l'élaboration conceptuelle de ce qui se déroule à l'accueil n'était pas la tâche d'une seule des parties de l'équipe, elle ne pouvait se faire que dans des conditions égalitaires.

Quant au contact avec les usagers, ce point d'éthique désignait le travail fondé sur le principe du non-partage des détails sur les enfants et les familles pendant les réunions d'équipe, sans aucune « étude de cas » ou élaboration d'une stratégie collective. Annie Grosser, membre de l'équipe depuis 1982, s'en souvient :

« Dolto était convaincue, y compris pour des enfants de cet âge-là, qu'il y a du nouveau tous les jours, donc, il y en aurait pour nous aussi, et que nous devrions être dans la surprise de l'enfant qui arrive... puisqu'elle voulait être en rupture avec le suivi, le suivi social, le suivi thérapeutique, les dossiers, les machins, les normes... on finit par croire qu'on sait des choses sur cette famille, mais on ne sait rien du tout ! »⁴¹⁸

A l'opposé d'une collecte « des données » sur la famille, c'est l'esprit d'une rencontre qui a été plutôt recherché, avec son intention singulière, avec des oublis et des actes manqués, des réussites et des ratages, avec la surprise et la « non-exhaustivité ». Cette part du hasard, dans la constitution de l'histoire, dû aux jeux des forces inconscientes, est aussi la reconnaissance de l'impossible maîtrise de l'humain, elle devient quelque chose « à préserver » et même à « cultiver ».

« Il y a toujours quelque chose qui m'échappe, partage Marie-Noëlle Rebois en 1987, mais enfin, j'ai compris qu'effectivement cela pouvait m'échapper et ce n'était pas ça qui était important... L'important c'est d'être complètement moi, disponible, et de faire le travail qui maintenant commence à me satisfaire, et où je me sens vraiment bien. Mais j'ai mis beaucoup de temps pour faire ce chemin. (...) Et ce n'est pas le travail de l'analyse personnelle qui donne cela. Je pense qu'il y a des choses qu'on ne peut tout simplement pas comprendre... Et j'ai fini d'avoir peur de ne pas tout comprendre. Cela me rappelle ce qu'on disait tout au début, qu'on n'est pas là pour donner la réponse aux gens »⁴¹⁹.

⁴¹⁸ Jean-Michel Carré, « *Grandir à petits pas* », film documentaire, 52 minutes, Les Films grain de sable, France Télévisions, 2011.

⁴¹⁹ Réunion de l'équipe sur l'histoire du 27 avril 1987.

Donc, il était primordial que chaque personne engagée dans l'interaction puisse « être là », de manière authentique. Les effets d'étonnement ou la possibilité d'avoir une marge de manœuvre individuelle – pour l'intervention ou la réflexion – étaient très importants afin que la variété et la richesse du positionnement de chacun soient réellement présentes. Afin de l'assurer, l'accueillant ne pouvait qu'être dépourvu de toute information qui pourrait lui infuser des projections ou des représentations préconçues. Avec une telle éthique, un positionnement collectif « au nom de l'équipe » ne pouvait être envisagé ; il aurait signifié un positionnement plat, anonyme, sans support libidinal, sans engagement de la responsabilité personnelle.

Quels traits pratiques prend cette éthique ? Du côté de l'accueillant, il s'agit, donc, d'une présence qui le mobilise profondément : il tisse des liens, aussi fugaces ou fragmentaires soient-ils, avec un enfant précis et un adulte précis. En même temps, il ne se trouve souvent traversé que par des parties du discours, des morceaux de l'histoire, sans début, sans fin, avec ce qu'un parent ou un enfant lui confie ou lui délivre, de son plein gré. Il est vrai que pour un accueillant, avoir adopté une telle posture signifie se contenter d'une place de témoin de ce qui lui échappe en grande partie, accepter de ne savoir jamais ni la totalité de la situation familiale, ni l'après-coup de son intervention (si les familles décident de ne pas poursuivre le contact ou de donner un retour). En quelque sorte, cela signifie trouver un « juste milieu » (supportable) entre l'angoisse d'absence de maîtrise et le désinvestissement des liens. Sans jamais savoir qui va revenir et qui ne reviendra plus, il s'agit d'évoluer au sein du paradoxe suivant : sans rater une occasion, ne pas violer le temps de l'élaboration propre à chaque sujet.

Du côté des usagers, ce non-partage de l'information leur permet de se sentir plus libres dans leur parole, de circuler davantage d'un accueillant à l'autre, d'être fragmentaires dans les séquences du discours qu'ils poursuivent avec telle ou telle personne, de s'avancer dans une historisation progressive des événements de la vie qui peut toujours être revisitée ou réarticulée autrement.

Isabelle, la mère de Lena :

« C'était une découverte de voir que chaque jour il y avait une équipe différente, mais très vite j'ai ressenti quelque chose de très riche – ça donne des variations dans le dialogue, dans l'échange, et des fois, il a fallu raconter à nouveau, à d'autres personnes, mais ça on est libre,

on peut ne pas avoir envie de reparler le lendemain et puis personne ne vous demande quoi que ce soit »⁴²⁰.

Ce qui semble intéressant, c'est que ce fonctionnement ouvre la possibilité au sujet de ne pas être linéaire dans le récit, de « sauter un chapitre », de reprendre mais autrement et avec une autre personne... A l'exigence d'une cohérence, de la continuité réclamée partout dans le social (car là elle fait le fondement des liens sociaux), la *Maison Verte* propose un fonctionnement autre, plus proche du fonctionnement psychique individuel, avec des couches superposées, avec des « blancs » et avec des associations qui surgissent selon leur propre logique. Conçue comme un lieu public, la *Maison Verte* propose cependant quelque chose qui la décale des règles qui régissent l'espace social et qui fait se dérouler l'espace psychique, l'espace du sujet.

Cependant, en l'absence de discussion « transversale » de l'équipe, le positionnement de chaque petite équipe de jour peut varier considérablement. Cela ne semble pas déranger l'équipe : « Du fait de rencontrer des positions différentes chez les accueillants, les mères vont moins suivre des « conseils ». Elles verront que ce sont elles qui doivent trouver ce qui marche réellement pour elles »⁴²¹.

Donc, chacun voit de « son point de mire » et se positionne avec son attitude et son savoir, en proposant à l'enfant et aux parents de vivre l'accueil « individualisé ». Par chance, nous avons deux témoignages d'une seule situation qui nous donnent la possibilité de voir cette différence. Françoise Dolto en parle dans la « Cause des enfants », Marie-Hélène Malandrin la mentionne dans son article « Education/psychanalyse, l'impossible nouage ? ».

« (...) ce jour-là, raconte Françoise Dolto, il y avait une délégation canadienne — trois éducatrices que le ministère des Affaires sociales nous avait envoyées. Elles avaient demandé ce qu'il y avait de nouveau en France concernant les crèches, les pouponnières, et le ministère les avait orientées vers nous, comme il le fait d'habitude lorsque des visiteurs étrangers s'adressent à lui. Un éducateur de permanence, Dominique, s'occupait de ces trois dames et, pour leur faire comprendre notre travail, il leur parlait d'Hector, trois ans, qui était là, chez nous, avec sa sœur cadette, Colette ; il était tellement agressif avec elle qu'elle n'osait pas

⁴²⁰ Jean-Michel Carré, « *Grandir à petits pas* », film documentaire.

⁴²¹ Réunion d'information du 26 octobre 1984.

marcher ; si son frère la voyait marcher, il la renversait. Un jour, la mère nous a raconté que Hector s'était réveillé un beau matin en claironnant : " J'ai fait un rêve, que papa était mort. " Et il semblait aux anges. " C'est terrible, son père a fait une dépression subite en voyant son fils très content d'avoir rêvé qu'il était mort. " Et le père est arrivé, le samedi suivant, complètement déconfit, en disant : " Mon fils ne m'aime pas puisqu'il se réjouit de me voir mort. Comment peut-il penser une chose pareille ! " Il a parlé avec un des psychanalystes qui étaient là, lequel lui a expliqué que cet enfant " naissait " à sa propre identité et qu'à partir de ce moment-là, il avait à vivre ce que nous appelons l'Œdipe — un ensemble de sentiments contradictoires. Mais évidemment, n'étant pas au courant de la psychanalyse, il n'en est pas plus avancé. Les gens croient que l'âge de l'Œdipe commence automatiquement à l'adolescence alors que cela se passe à trois ans et que c'est totalement inconscient.

Il faudrait expliquer à ce père que, justement, Hector est en train d'aimer en lui le père qui naît, puisqu'il est en train de donner imaginairement, dans un rêve, la mort à son père en devenant lui le seul mâle de sa mère, à la maison... Alors, il est tout content de prendre la place du père, ce qui prouve qu'il l'aime, car sans cela il ne prendrait pas sa place ; il ne chercherait pas son identité de mâle de cette façon-là.

Dominique racontait donc l'histoire d'Hector à ces trois Canadiennes, pour dire à quel point nous pouvons faire une prévention de ces tensions qui naissent entre enfants et parents au moment de l'Œdipe, en les aidant à comprendre, sans faire de grande psychanalyse... C'est le développement d'un enfant à comprendre et à lui faire comprendre que d'autant plus qu'il peut rêver ça, d'autant plus il devient un fils aimant et sain qui honore son père. »⁴²².

Marie-Hélène Malandrin rencontre cet enfant au moment de l'accueil, c'est cette séquence que nous avons citée plus haut⁴²³. L'accueil se passe durant quelques jours, en parallèle pour l'enfant et le parent. L'enfant ébauche sa question, en chantant cette chanson, sans que les accueillants qui travaillent un autre jour en aient connaissance. Il la reprend, semble-t-il, dès que sa petite sœur de huit mois se lève pour faire ses premiers pas. Cette scène réveille une grande agressivité chez cet enfant qui reste turbulent tout au long de sa présence à la *Maison Verte*. Il a très mal supporté, selon les dires de sa mère, l'arrivée de sa sœur, dont il n'arrive pas à accepter l'existence. Enfermé dans l'impossibilité de formuler autrement sa question, il

⁴²² Françoise Dolto, *La Cause des enfants*, pp. 535-536.

⁴²³ Nous avons cité cette séquence sur la page 22.

épaise sa mère, l'entourage et s'épaise lui-même, en réaction aux interdits qui lui rappellent l'existence des autres, les plus petits, autour de lui.

Marie-Hélène Malandrin lui donne un marteau afin de faire sortir avec les mains la colère qu'il a sur le cœur. Le geste qui attaque le toit de la maison – une petite cabane en bois pour se cacher dedans – reste pourtant inachevé : le signifiant de la « maison », résonne-t-il avec quelque chose qu'il porte en lui ? A la sortie de la *Maison Verte*, le soir, il tire la barbe d'un accueillant qui lui dit au revoir et répond « Non » à son geste. De cet interdit, l'enfant n'entend que « le nom ». Son interdit de massacrer le toit de la maison auquel il s'est heurté intérieurement, l'interdit posé par un homme sur son attaque à ce qui n'appartient qu'aux hommes, prend une forme de question : « Comment s'appelle cette maison ? Comment s'appelle notre maison ? »

L'enfant chante la chanson à laquelle le père réagit douloureusement, le père l'entend comme adressée à lui personnellement. Certainement, cela résonne en lui avec sa propre histoire. Il s'est écroulé, selon la mère. Dés-identifier la place et la réalité de ses propres émotions, de son vécu de petit garçon en face de la figure du père, c'est la voie d'intervention que voit Françoise Dolto. Les fonctions du père réel, du père symbolique et du père imaginaire prennent ainsi une consistance charnelle dans la situation de ce père et de ce garçon.

Quant à l'enfant, ce qui est impressionnant, c'est qu'il continue son travail de son côté, en adressant cette question et en réfléchissant avec ses mains qui bousculent la sœur, « déchiquettent » les feuilles, tirent la barbe. Il réfléchit, dans les deux sens, avec ce qu'il met en place, par tout son corps – dans l'expression de sa malaise – mais surtout dans le langage, qui donne la possibilité de nommer et de prendre la position de « celui qui nomme ».

Avec la transmission d'une équipe journalière à l'autre, est-il possible d'entendre la question de l'enfant à partir « de différents endroits » ? et d'accueillir finalement l'enfant et l'adulte dans ce qu'ils donnent à voir et entendre ?

2.3. La question de l'anonymat

Le principe d'anonymat a un lien direct avec cette écoute particulière, prêtée par plusieurs et à des moments différents. Nous avons développé plus haut l'importance de la gestion du temps, du rythme des visites par les familles qui leur ouvrait la possibilité d'aménager ce temps de la *Maison Verte*, sans rendre de compte à personne.

Cependant, l'anonymat avait également une dimension pratique – l'anonymat administratif des accueillis. A la création, il a été porté, dans une grande mesure, par la partie « éducative » de l'équipe, celle qui connaissait les difficultés des parents « coincés » entre deux cultures et deux principes d'organisation sociale, des parents dans une situation précaire, des enfants qui « portaient » et « protégeaient », par des désorganisations de leur comportement, leurs propres parents en détresse. L'aide sociale accordée à ces familles a souvent été au détriment de leur propre compréhension de la situation, ce qui les faisait se replier sur elles-mêmes.

« Je pense aux gens », relate à ce sujet Marie-Hélène Malandrin pendant une des réunions d'information, « qui sont dans le circuit qu'on appelle « des gens défavorisés », ils sont tellement « chosifiés » par la demande sociale, que si, à un moment donné, il y a une rencontre, même si on travaille autrement et si on prend de la distance, il faut les laisser dans ce lieu où ils sont les sujets. Le problème est que ce sont souvent des gens sur qui il y a tellement de projections qu'ils n'ont pas de possibilité de trouver ce qu'ils sont, si chacun pense à leur place. (...) Nous avons exigé de ne savoir ni le nom de famille, ni l'adresse, ni le statut économique des parents, alors, on ne peut pas les suivre, on ne laisse rien à l'administration pour faire une fiche qui suivra l'enfant. On ne dépiste rien »⁴²⁴.

Quelques situations apparues au cours des toutes premières années d'existence de la *Maison Verte* ont confirmé l'importance de ce principe et convaincu l'équipe de la nécessité de tenir une position neutre et non-impliquée :

« La difficulté dans laquelle nous nous sommes retrouvés au début avec des histoires lourdes, se souvient Colette Langignon, c'était effectivement qu'il y avait des demandes qui sont

⁴²⁴ Réunion d'information du 22 mars 1985.

arrivées ici de manière massive, de tous ordres, et de savoir s'il fallait leur donner l'adresse [d'une institution adaptée] sans plus s'en occuper ou pas »⁴²⁵.

En quelque sorte, ce principe de l'anonymat concernait deux parties – la place de l'institution dans le tissu institutionnel et le fonctionnement interne de l'équipe. Du point de vue d'un travail en concertation avec les autres institutions, l'exigence de l'anonymat était « en opposition » avec les services sociaux. De plus, indirectement, la *Maison Verte* questionnait leur façon de travailler. Pour pouvoir instaurer l'anonymat, il fallait, certainement, travailler des liens avec des professionnels de secteur, afin de leur faire entendre le fonctionnement de ce nouveau lieu. Il fallait argumenter et défendre le principe du non-partage de l'information sur les familles qui fréquentaient la *Maison Verte*. Dans le groupe de fondateurs, Marie-Hélène Malandrin, forte d'être « implantée » dans le secteur du XVème, avait préparé le terrain⁴²⁶.

Donc, la *Maison Verte*, lieu de loisir et de vie sociale, s'est posée comme un lieu de rencontres et de paroles *exclusivement*. Ce principe fait appel au positionnement « en dehors » d'autres missions sociales, psychologiques ou médicales. En 1982, Françoise Dolto revient sur ce point :

« Nous avons voulu qu'il n'y ait pas de fiches qui suivent, parce que surtout à Paris, les gens sont tous fichés. Les enfants sont en fiches perforées, les gens craignent le côté policier. Là, on ne sait ni leur nom de famille, ni leur adresse, ni leur statut socio-économique »⁴²⁷.

Même si les enfants étaient adressés par d'autres professionnels de la *Maison Verte*, ou s'ils étaient suivis par les services sociaux, leur histoire et celle de leur famille n'était présentée que par la famille, et de son plein gré. La situation était la même pour les enfants envoyés par des pédiatres, des psychologues ou des psychanalystes, y compris ceux qui travaillaient à la *Maison Verte*. La consigne élaborée par l'équipe, alors, a été de conseiller aux familles de venir un jour où la personne qui les connaissait n'était pas présente. Egalement, il a été prohibé de prendre en charge ailleurs, dans les cabinets privés, des enfants qui avaient besoin d'une aide supplémentaire, autrement dit, une interdiction d'utiliser l'espace de la *Maison Verte* pour d'autres buts. Ce principe a été appliqué de sa pleine force le jour où la question de

⁴²⁵ Réunion de l'équipe sur l'histoire de la Maison Verte du 27 avril 1987.

⁴²⁶ Marie-Hélène Malandrin, entretien du 18 novembre 2012.

⁴²⁷ Françoise Dolto, « De la prévention ... et des C.M.P.P. », *op.cit.*, p. 40.

l'introduction de l'haptonomie à la *Maison Verte* a été posée par Bernard This, ce que l'équipe a refusé⁴²⁸.

L'anonymat se condense, ainsi, dans l'accueil des adultes, reçus comme « la mère de... » ou « le père de... ». Surprenante pour certains, incommode pour les autres, cette appellation indiquait qu'ils n'étaient accueillis que dans ce rôle en mettant entre parenthèses toute autre information. De ce fait, la présence à la *Maison Verte*, dans l'ensemble de parents, dans un collectif fugace et spontané a permis à certains parents, entre autres, de déboucher vers une existence assez insolite et avec tout ce qu'ils avaient.

« Un jour, à la Maison Verte, il y avait une femme habillée en noir, raconte Michel Malandrin, triste, fermée, seule avec son enfant. Elle venait souvent ; en tout cas tous les jours de ma présence. Elle disait bonjour, elle s'asseyait, et elle demeurait sans un mot de plus, l'enfant jouait, elle était là. L'enfant allait bien d'ailleurs, il faisait sa vie, comme tous les enfants de son âge. J'ai senti qu'elle n'était pas prédisposée à parler et je m'asseyais à côté, pour quelques moments, sans chercher la conversation non plus. Pour juste être là, dans le respect de son non-désir de converser... Toujours en noir. Toujours pas un mot. Toujours là. Après elle a disparu et elle est revenue quelque temps après pour me remercier de l'avoir acceptée comme elle était. Elle a dit qu'elle n'était pas bien, et que maintenant ça allait mieux. Et que c'était précieux pour elle de venir à la Maison Verte, et d'autant plus précieux qu'elle pouvait être là sans donner d'explications. Elle n'a pas donné plus de détails et j'ignore complètement ce qui s'est passé pour elle. La seule chose que je sais c'est qu'elle a pris le temps de se déplacer pour le dire et que visiblement c'était important pour elle – ce temps passé à la Maison Verte, dans le silence que nous avons partagé ensemble. Peut-être qu'il lui était nécessaire de revivre ou d'organiser quelque chose où ce « rien » pouvait être posé ou traversé. Je pense que l'anonymat, c'est aussi le respect pour le moment que les enfants et les parents vivent et qu'ils partagent à leur façon, selon leur structure psychique, selon le temps de leur histoire. L'anonymat, c'est d'être présent sans savoir où tu es appelé et d'être attentif et respectueux de cet appel »⁴²⁹.

⁴²⁸ Nous allons en parler sur les pages 237-239.

⁴²⁹ Michel Malandrin, entretien du 14 mai 2011.

Ainsi, le principe d'anonymat concerne la modalité de la présence auprès des familles : suffisamment en retrait pour qu'elles puissent vivre leur vie et suffisamment ouvert et disponible pour que l'adresse à l'enfant ou à l'adulte ne soit pas invasive.

Du point de vue intérieur, ce principe exigeait des accueillants non seulement de travailler *ici et maintenant* mais également dans la confiance absolue aux collègues. Au fond, il s'agit de quelque chose de paradoxal : d'un côté, la variabilité des réponses et des positionnements des accueillants était considérée comme enrichissante pour le lieu, afin de pouvoir accueillir différemment des personnes différentes, de l'autre, l'équipe pensait former un lieu avec un esprit commun partagé par tous. Cela ne pouvait perdurer et se dialectiser que par la communication constante entre collègues, mais en prenant pour point de départ des situations qui se présentaient à l'accueil. Avec le principe de non-partage de l'information sur les familles et le respect de la rencontre que chacun pouvait faire de tel ou tel hôte de la Maison, cette confiance tout autant que la solitude des accueillants devaient être assez grandes.

Comment cet esprit a-t-il pu être formulé ? Lors de la réunion sur l'histoire de la *Maison Verte*, Françoise Dolto lance : « Ce qui se tenait de s'affermir de plus en plus, c'est la parole à l'enfant, encore plus qu'au début »⁴³⁰. Autrement dit, l'adresse à l'enfant, quel que soit son âge, avec des mots sur ce que les parents communiquent, sur ce que l'enfant dévoile lui-même. Au bout du compte, cette parole à l'enfant est-elle la seule conviction qui réunit les accueillants, même si chacun voit différemment le moment, la façon et le but de cette parole ?

En même temps, l'accueil n'a rien de l'anonyme et de l'indifférencié, il passe toujours par un contact humain, par un lien, même si ce n'est pas toujours avec une personne de l'équipe. Un phénomène, d'ailleurs, qui a été vite repéré à la *Maison Verte*, à savoir, l'accueil fait par les autres mères à celles qui venaient pour la première fois.

« Quand des mères se mettent à pouvoir être à un moment donné un personnel d'accueil, c'est que la Maison Verte fonctionne bien, au niveau de la vie. Il y a quelque chose qui se passe d'aigu, de douloureux, de difficile et puis, elles sont là, elles soutiennent, elles reprennent, elles se sont connues. Finalement, c'est ce qu'on fait en accueillant, [et par ailleurs], il est nécessaire que les psychanalystes soient repérés comme tels, comme psychanalystes qui travaillent à l'extérieur. Il y a des parents qui ne peuvent pas – s'il y n'y pas de cette partie de vie, de

⁴³⁰ Réunion de l'équipe sur l'histoire de la Maison Verte du 27 avril 1987.

l'accueil, de la sociabilité qui s'installe – se dégager de la demande de la consultation. Alors que là, il y a une possibilité, il y a un jeu, il y a de l'espace pour qu'ils prennent le temps pour déposer leur demande ou prennent le temps pour abandonner leur demande »⁴³¹.

Ce phénomène témoignait de la reconnaissance de ces mères vis-à-vis de l'accueil qu'elles ont reçu à la *Maison Verte*. N'était-il pas aussi une manière de le partager avec d'autres, et en quelque sorte de s'acquitter ou de le faire perdurer ?

2.4. Les familles comme des partenaires du lieu – la participation financière

L'idée de demander quelque chose « de la poche du sujet » s'est installée rapidement à la *Maison Verte* : Françoise Dolto l'a largement utilisée dans le cadre de ses séances psychanalytiques avec les enfants, Marie-Hélène Malandrin l'a expérimenté dans son atelier-jeux⁴³². Donc, l'idée de créer un dispositif où les parents puissent se sentir libres et responsables a été enrichie par la réflexion sur la signification possible que la participation réelle peut avoir pour le psychisme.

La somme de cette participation n'est jamais fixée au préalable, ni par l'équipe ni par les arrivants, et elle peut varier de jour en jour, témoignant au premier chef de l'intérêt des familles et de leur consentement à ce mode d'accueil. C'est une façon visible et concrète de soutenir le lieu même si cet argent reste minime sur la balance financière. Mais pour l'essentiel, le dispositif, grâce à ce principe, bascule de la dimension du « gratuit » à celle de « l'accessible à tous », et demande à ceux qui viennent de questionner leur propre désir de venir.

⁴³¹ Réunion d'information du 26 octobre 1984.

⁴³² Cf. : La présentation du fonctionnement de l'atelier-jeux sur les pages 92 -94 de ce travail.

« Nous avons beaucoup de gens qui n'ont pas un sou, raconte Françoise Dolto en 1982, nous ne pouvons pas les faire payer. (Les garderies sont payables). Nous ne faisons pas payer, mais nous disons tous les jours et à tout le monde : " Ne vous comportez pas comme des personnes assistées, ici nous vous donnons l'opportunité de venir à un endroit comme ça, il devrait y en avoir beaucoup, mais donnez ce que vous pouvez, selon l'intérêt que vous y avez pris. Et c'est très important pour vous, il y a un panier à mettre dedans ". (...)On dit aux parents, ne marquez pas si vous n'avez pas contribué, vous n'êtes pas forcés de contribuer. Vous le faites selon vos possibilités mais faites-le pour ne pas vous comporter comme des assistés.

Y'a des mères qui mettent une fois sur trois. A contribué simplement, elle a mis de l'argent dans le panier. Une des choses intéressantes, c'est qu'elles restent presque toutes trop longtemps. Trop longtemps pour les enfants surtout au début. Elles restent tout l'après-midi et pourtant elles marquent toujours 1H ½, alors, là, c'est le mystère ! »⁴³³.

Qu'est-ce qui se joue à ce moment pour les mères ? En sachant que la somme peut être tout à fait symbolique, l'abstention de participer peut révéler une dynamique insoupçonnée : d'un refus plus au moins manifeste de payer quoi que ce soit pour un lieu public destiné aux enfants, jusqu'à un conflit interne ou à un reflet d'une situation vécue qui se trouvent réactualisés dans ce moment-là. En effet, en étant subventionné par des sources publiques, le lieu prend une position intermédiaire : entre les établissements de soin qui n'exigent pas de somme participative (comme les PMI ou les CMPP) et les équipements d'accueil d'enfants qui demandent aux parents de payer pour obtenir leurs services (comme les crèches ou les garderies).

La participation financière proposée par F. Dolto se réfère à son travail analytique avec les enfants où elle a introduit le paiement symbolique depuis des années. Il s'agit soit d'une petite chose – un petit caillou, un faux timbre, un ticket de métro perforé – pour les petits enfants, soit d'une petite somme (au moins un cinquième) de l'argent de poche pour les plus grands. En étant une marque du contrat que l'enfant établit lui-même avec une analyste, ce paiement permet de créer un espace subjectif dont l'enfant est responsable, avec l'implication de son désir propre. Ce paiement lui permet d'être moins « inféodé »⁴³⁴ aux parents dont il reste réellement dépendant et qui paient pour lui. Ce paiement, selon

⁴³³ Françoise Dolto, « De la prévention ... et des C.M.P.P. », *op.cit.*, p. 40.

⁴³⁴ Françoise Dolto, *Séminaires de psychanalyse d'enfants II*, Seuil, 1985, p. 114.

l'idée de Françoise Dolto, « il le représente comme sujet se prenant en charge »⁴³⁵ et lui donne un espace qui le fonde comme un être pourvu d'une liberté, même si tout son développement est articulé intrinsèquement aux autres et à leurs désirs. Sans reprendre l'idée du contrat, Françoise Dolto, semble-t-il, poursuit la logique de l'importance du positionnement subjectif pour les parents à la *Maison Verte*, et celle de les faire se sentir « pas comme des assistés ».

Est-ce que la participation financière des parents est le seul moyen de les rendre partenaires du projet ? Apparemment, ce choix développe l'intention de base de la *Maison Verte* : rester des professionnels au sein du lieu tout en proposant aux familles de l'investir comme « le leur ». Cela semble autant paradoxal que difficile à maintenir, car le dispositif se garde de basculer vers une « association de quartier » portée et investie *que* par les parents actifs, et en même temps, il fait tout pour « brouiller » des rôles de professionnels – ils se positionnent comme tels sans faire le recours aux fonctions claires et précises, délimitées par leur formation (d'assistant social, d'éducateur, de médecin, de psychologue, de psychanalyste, d'infirmière etc.).

Le brassage des gens venant dans le lieu, notamment par la désectorisation, devient important, tout autant que le refus de l'équipe de « s'identifier » à un des cadres d'accueil déjà existant. A nouveau, ce point de dispositif est subversif et est fait pour engendrer des questions : d'un côté, le lieu est ouvert à tout le monde et il tente d'éviter la dynamique d'une association de quartier avec ses propres lignes de force sous-jacentes, de l'autre, des professionnels apportent quelque chose de leur expérience de métier mais posent leur intervention comme épargnée d'une distribution figée des rôles « spécialiste – parent ». En quelque sorte, l'équipe invite les familles à payer pour ce que *l'ouverture proposée par ce dispositif* leur apporte, sans se placer forcément dans l'épicentre et d'être seul responsable de ce que les enfants et les parents vivent. Cette invitation donne parfois lieu à des choses étonnantes :

« A un moment, se rappelle Michel Malandrin, dans notre panier à sous, on a trouvé une alliance. Une vraie alliance, avec le prénom dessus. Au début, on a pensé qu'elle avait glissé du doigt. Mais elle est restée au fond du panier, parmi les pièces, les billets. On récupère l'argent et on la remet inlassablement. Mais elle est toujours là. Qu'est-ce qui

⁴³⁵ *Ibid.*, p. 123.

s'est passé pour cette dame qui l'a laissée à la Maison Verte ? Qu'est-ce qu'elle a voulu nous dire, se dire avec cet acte ? ... »⁴³⁶.

Cette participation, comme toutes les règles, fut questionnée, refusée, discutée par les parents, en devenant une « matière » qui permet de médiatiser et de pouvoir poser les questions en rapport avec l'argent, la dette, la gratitude et le remerciement. Au fond, cette exigence de participer porte toutes les chances de déclencher un travail interne pour le sujet et de renouveler la question qui soutient un positionnement subversif du dispositif : entre l'espace privé où les mouvements psychiques puissent être, se dérouler, s'élaborer, se dialectiser, et l'espace social régulé par les moyens d'échange universels, par les procédés qui les accompagnent et qui renvoient le sujet inévitablement à la question de l'existence collective.

⁴³⁶ Michel Malandrin, entretien du 14 mai 2011.

3. La place des psychanalystes comme pierre de touche du questionnement sur la collégialité et sur l'éthique du lieu

La collégialité étant la pièce-clé de la réflexion institutionnelle, nous avons décidé de la traiter à part. Interférée à plusieurs « aménagements » institutionnels – comme le roulement de l'équipe, les réunions d'équipe, la responsabilité partagée – la collégialité s'est précisée au fur et à mesure de l'avancement de l'expérience. Comme nous l'avons vu, l'équipe, dans son élaboration, n'a jamais laissé de côté la question de l'articulation du travail auprès des familles avec le positionnement de l'accueillant. Il n'est pas étonnant donc que la question des statuts, des rôles et des fonctions ait surgi un jour. Avec une conception du lieu qui met entre parenthèses l'approche professionnelle, la *Maison Verte* devait forcément se heurter à diverses questions : Que signifie le « renoncement » à l'abord professionnel à la *Maison Verte* ? A quel niveau se joue-t-il ? Comment est-il possible de « dé-professionnaliser » le regard, l'écoute, l'abord des enfants et des parents ? Sinon, quelle est la place de chaque professionnel dans l'équipe et quelle est, de ce fait, la conception institutionnelle du lieu ?

De plus, conçue par un groupe pluridisciplinaire, la *Maison Verte* a été impliquée dans l'écheveau des rapports entre ces disciplines qui dépassait ses murs. Nos longues excursions dans l'histoire nous étaient indispensables pour pouvoir comprendre les débats qui ont agité l'équipe pendant deux ans. En quelque sorte, la question de la collégialité s'est avérée être le terrain où les questions du *pouvoir* et du *savoir*, dans leurs formes les plus invisibles et indicibles, se sont néanmoins manifestées. Les débats autour de la péréquation de salaire ont lancé, ainsi, la problématique de la place de chacun et de l'organisation institutionnelle du lieu.

La question de la place des analystes - de leur fonction et de leur statut – s'est trouvée à l'épicentre de ces discussions. Partie de la question de la rémunération équitable, elle a touché au rapport entre la psychanalyse et l'éducation, aux modalités de présence des psychanalystes dans la cité, à l'essence de leur travail dans un « lieu de vie ». Pendant ce temps, les conceptions de chacun ont trouvé, semble-t-il, leurs arguments et leurs précisions. Ces conceptions, qui se nourrissaient en grande partie de l'expérience de chacun, ont reçu leur articulation précise avec le nouveau mode de travail auprès des enfants et des parents. La *Maison Verte* est devenue, ainsi, le lieu de leur élaboration et de leur pratique.

3.1. Les dispositions concrètes de la présence des psychanalystes

Au début du cheminement de l'idée du lieu d'accueil, un petit groupe s'est formé à l'intérieur du groupe de fondateurs – « une bande de quatre », Pierre Benoit, Colette Langignon, Marie-Hélène Malandrin et Marie-Noëlle Rebois – qui prenait en charge les démarches, écrivait des demandes, rencontrait des administratifs. Les grandes décisions étaient toujours discutées à six mais toute la masse du travail « préparatoire » était portée par ces quatre personnes. De cette époque, les Archives de la Maison Verte gardent plusieurs comptes-rendus faits à la main par Marie-Noëlle Rebois ; des textes rédigés collectivement, bigarrés des paragraphes découpés et recollés à nouveau, s'ils étaient tapés à la machine à écrire.

Après l'ouverture du lieu d'accueil, cette « bande de quatre » a perduré encore quelque temps – pour des questions « techniques » – mais elle s'est dissoute progressivement dans l'équipe entière dès que l'équipe a compris « *qu'il n'existe pas à proprement parlé des questions techniques* »⁴³⁷. En effet, l'équipe, assez vite, a vu que toutes les questions qui concernaient l'organisation du travail ou le fonctionnement de l'institution touchaient à une répartition des forces et son équilibre subtil, ayant des répercussions au travail de l'accueil.

Cet accueil, dès l'ouverture, a été assumé, comme nous avons déjà noté, par deux entités qui composaient l'équipe : d'un côté, l'équipe de l'accueil, et de l'autre, celle des psychanalystes. En 1980, selon la convention passée entre le Département de Paris et l'APEP, l'équipe comptait trois médecins-psychanalystes, quatre psychanalystes qui n'étaient pas titulaires du diplôme de docteur en médecine et cinq animateurs de formation sociale ou paramédicale⁴³⁸. Indépendamment des diplômes, chaque équipe journalière comptait en principe deux personnes dites d'accueil et un psychanalyste. En règle générale, les analystes ne faisaient pas l'accueil des enfants et des adultes à la porte, en même temps, aucun membre de l'équipe n'était « spécialement chargé des enfants et chacun intervenait au moment propice »⁴³⁹. Le

⁴³⁷ Dominique Berton, la réunion sur l'histoire de la Maison Verte du 27 avril 1987.

⁴³⁸ Projet de délibération. Renouvellement de la convention entre le Département de Paris et l'Association Petite Enfance et Parentalité, p. 3.

⁴³⁹ La note sur le Fonctionnement de la Maison Verte, rédigée par Marie-Noëlle Rebois, décembre 1980.

principe de rotation de l'équipe de jour, mis en œuvre lors de la deuxième année d'existence, a exigé un nombre d'équipes égal au nombre de jours, le samedi étant assuré à tour de rôle.

Une note de fonctionnement rédigée par Marie-Noëlle Rebois nous rend quelques traits du fonctionnement du tout début, en 1979-1980 : du fait d'une présence plus longue, les personnes d'accueil assuraient l'ouverture et la fermeture de la *Maison Verte* – deux moments qui étaient fort différents du reste. Au début de l'après-midi, il y avait moins de visiteurs, mais plus d'appels téléphoniques des parents ou des professionnels qui cherchaient à s'informer ou à se former. Au contraire, le soir, de nombreuses mères affluaient après leur journée de travail, rendant « difficile de fermer à 19 heures »⁴⁴⁰. Ces deux moments qui demandaient deux rythmes de présence et de travail, étaient assurés par l'équipe d'accueil, les psychanalystes étant présents que pendant quelques heures, au milieu de l'après-midi.

En tant qu'association loi 1901, la *Maison Verte* s'est alignée à la Convention Collective Nationale de l'Enfance Inadaptée de 1966, pour la rémunération du personnel. Les postes, bien qu'atypiques – « analystes » ou « personnel d'accueil » – étaient assurés par des spécialistes, comme nous l'avons déjà souligné, aux parcours professionnels très divers. Or, pour la rémunération, ils étaient assimilés à l'une des trois catégories d'intégration possible : éducateurs, psychologues ou médecins, et payés en conséquence. Ainsi, on distinguait dans l'équipe d'analystes, les psychanalystes-médecins et les psychanalystes-psychologues qui étaient payés différemment, tandis que l'autre partie de l'équipe était assimilée au statut commun d'éducateur. De ce fait, le groupe « des éducateurs », bien que très hétérogène, est apparu dans les papiers administratifs comme une « entité », sans tarder à produire des confusions. A titre d'exemple, Colette Langignon, assistante sociale, faisait partie de l'équipe de l'accueil (c'est-à-dire qu'elle travaillait cinq heures par jour) mais elle a été nommée « analyste » (dans les papiers de comptabilité⁴⁴¹) sans être pour autant payée comme tel. Afin de bénéficier pleinement de ce statut, elle a demandé à occuper un poste dans l'équipe d'analyste dès qu'il s'est trouvé vacant.

⁴⁴⁰ *Ibid.*

⁴⁴¹ Les médecins-analystes sont payé 120 francs/heure, les psychologues-analystes, 75 francs/heure ; les non-analystes, les personnes d'accueil, 60 francs/heure. Répartition du coût des salaires + charges du 1 avril 1979 au 30 juin 1979. Archive de la Maison Verte.

En effet, ce système trouvé à l'ouverture – au moins un analyste pour deux personnes d'accueil par équipe – n'a fonctionné que pendant la toute première année : le départ de certains membres à la fin de la première année et l'application du principe de la rotation des équipes journalières ont nécessité le recrutement de nouvelles personnes. Cela étant, l'intégration progressive de psychologues hautement intéressés par le lieu a abouti au fait que l'équipe d'accueil comptait de plus en plus de psychologues. Souvent ces derniers exerçaient « à l'extérieur » comme analystes, mais à la *Maison Verte* ils étaient embauchés sur des postes d'accueil, donc, sur un statut d'éducateurs. Le fonctionnement trouvé, avec les « personnes d'accueil » à l'ouverture et la fermeture, et la présence « fractionnée » des analystes pendant quelques heures a « brouillé les cartes » : peu ou prou les postes se sont décollés des diplômes et des rôles. Les psychanalystes ont été sur les postes d'éducateurs, des éducateurs sur des postes d'analystes, avec une différence de salaire entre médecins et éducateurs du simple au double pour un travail qui n'était pourtant « ni de médecin ni d'éducateur ».

De plus, si au début, il y avait des situations où les personnes d'accueil se trouvaient dans des situations compliquées et complexes⁴⁴² devant les faits confiés par les parents, l'avancement de l'expérience a fait que chacun parlait, dans des situations semblables, avec ses mots propres, avec les raisonnements qui lui appartenaient. Lors des débats sur la péréquation, Marie-Noëlle Rebois évoque cette réalité : « Quand on est en face de quelqu'un ici, on est complètement responsable. (...) Que ce soit Marc [Vauconsant] ou un autre, quand ce jeune père qui est venu de l'autre bout de la France, et ce n'était pas l'heure de Françoise, et moi j'étais prise pour le Conseil d'Administration, il ne pouvait pas dire « écoutez, je suis désolé, je ne peux pas vous répondre, attendez que Madame Dolto arrive ! »⁴⁴³.

En effet, les parents entraient en contact avec ceux qui leur semblaient les plus accessibles et avec qui ils se sentaient mieux. L'esprit *de lieu de vie*, le contact spontané avec les enfants, le travail sans liens directs avec les approches professionnelles, demandait une labilité et une présence toute particulière. Donc, l'idée d'un lieu novateur, où chacun apporte sa qualification

⁴⁴² Françoise Dolto les cite à plusieurs reprises : sur l'angoisse devant un viol d'une petite fille, sur la confession d'une mère que son enfant d'un lien incestueux. Cf. : Françoise Dolto, « La Maison Verte » (1985), pp. 334-336 ; Françoise Dolto, « De la prévention ... et des C.M.P.P. », pp. 39-40.

⁴⁴³ La discussion d'équipe sur la péréquation de salaire, la réunion du 19 décembre 1983. Casette. Archives de la Maison Verte.

et sa vision tout en étant prêt à partager la même responsabilité, a demandé que le fonctionnement institutionnel soit précisé.

Ces débats sont devenus, alors, un moment hautement important pour la vie du lieu. Ils ont été initiés par le Conseil d'Administration, présidé par le deuxième Président de l'Association Petite Enfance et Parentalité, Louis Gilbert, avec l'objectif de simplifier la comptabilité d'un côté, et de l'autre, de trouver « des solutions durables et administrativement viables et défendables au regard des Services de Tutelles »⁴⁴⁴. En 1982, la subvention accordée par la DDASS a été l'occasion d'une modification importante du mode de financement, notamment le financement par participation et non plus sur la base d'un forfait ; ceci a signifié tout particulièrement le passage du remboursement « au prorata du nombre d'actes mais sur la base d'une activité globale »⁴⁴⁵. La nouvelle convention a soulevé la question des postes et des salaires, mais ce faisant, le Conseil s'est rendu compte que c'était ouvrir « un débat sur un problème d'éthique sous-jacent depuis l'origine de la Maison Verte »⁴⁴⁶.

Cela étant, ce fut un moment de présentation et d'élaboration des pensées de chacun : chaque membre de l'équipe a dû se positionner même si la discussion s'est concentrée autour de quelques personnes. Nous avons choisi de présenter les points de vue de Pierre Benoit, Françoise Dolto, Bernard This et Marie-Hélène Malandrin qui ont tenu les positions les plus marquantes, qu'on peut reconnaître comme des conceptions distinctes du lieu.

⁴⁴⁴ Procès-verbal du Conseil d'Administration de l'Association « Petite Enfance et Parentalité » du 2 mai 1984. Archives de la Maison Verte.

⁴⁴⁵ Renouveau de la convention entre le Département de Paris et l'Association Petite Enfance et Parentalité.

⁴⁴⁶ Procès-verbal du Conseil d'Administration du 2 mai 1984.

3.2. La collégialité révèle les conceptions de chacun et exige leur déploiement

3.2.1. Pierre Benoit, la Maison Verte au prisme du transfert

C'est dans ce moment de discussion « épineuse » sur la rémunération que Pierre Benoit éclaire sa position sur le rôle particulier des psychanalystes au sein de l'équipe, et présente ses réflexions sur la modalité du transfert au lieu d'accueil. Il récuse la péréquation de salaire qu'il voit en lien conceptuel avec la présence des psychanalystes et le rôle de la psychanalyse à la *Maison Verte*.

Suivons au plus près ces écrits, où Pierre Benoit noue la question de la psychanalyse et de la place des psychanalystes dans l'équipe, le transfert et « l'effet Maison Verte » :

« Ma thèse est la suivante : la spécificité de la Maison verte, son effet, est liée à la présence en quelque sorte " officielle " de psychanalystes au sein d'une équipe à vocation *sociale* et financée comme telle par les pouvoirs publics.

Je veux dire par " officielle " qu'il y a eu et qu'il y a, à la Maison verte, des psychanalystes se désignant (et désignés, et recrutés) ès qualités dans l'équipe fondatrice et dans celle appelée à fonctionner par la suite. Alors qu'il n'est pas question, très officiellement, que s'y déroulent ni des cures ni des psychothérapies : ainsi l'alibi thérapeutique, qui d'habitude fait " passer " leur présence, a-t-il disparu. Événement sûrement considérable.

J'ai en outre tendance à penser que c'est *d'abord* l'affirmation " officielle " de leur présence qui est opératoire – et ce d'autant mieux que, du côté des utilisateurs, elle n'est souvent pas concrètement mise en avant, en sorte qu'on ne sait pas forcément d'emblée qui est qui – et non le fait qu'ils aient personnellement, dans leurs rencontres avec les utilisateurs, ce qu'on peut appeler le " contact analytique ", même si ledit contact n'est pas aisé à définir »⁴⁴⁷.

Selon sa pensée, à la *Maison Verte*, il s'agit d'une présence de psychanalystes qui « induit son image, tant vis-à-vis d'elle-même que du socius », présence qui « noue les transferts qui y fonctionnent à commencer par ceux des utilisateurs, avant même parfois, pour ces derniers,

⁴⁴⁷ Pierre Benoit, « L'effet Maison verte », Lettre ouverte à l'équipe du 3 décembre 1983, In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Editions Gallimard, 2009, p. 136. (Souligné par Pierre Benoit)

qu'ils aient franchi son seuil »⁴⁴⁸. Cependant, elle est assez discrète, aucun outillage analytique n'étant mis en avant, de sorte que les parents n'arrivent pas à l'apercevoir : « C'est quand même extraordinaire », lui dit une mère, un jour, « chaque fois que j'amène mes enfants à la Maison verte, il ne se passe rien de tellement spécial, et pourtant jusqu'au soir ils chantent, ils sont inexplicablement gais »⁴⁴⁹. C'est à partir de cette remarque d'une mère intriguée que Pierre Benoit commence son investigation des effets de la *Maison Verte* sur ceux qui ont franchi son seuil.

Pour les expliquer, il fait appel au concept du transfert, mais d'un transfert particulier, qui, à ses yeux, n'est pas de l'ordre de ce qui se joue dans les structures sociales, ni de ce qui se trouve actualisé dans la cure analytique. La *Maison Verte* met en place – induit un transfert *sur la Maison Verte*.

« Rien ne prouve d'ailleurs que l'effet Maison verte soit à mettre au compte du contact analytique entre celui supposé l'avoir, parce que psychanalyste, et lesdits utilisateurs. Rien ne prouve non plus que le contact en question, dans le contexte où il est appelé à s'exercer, soit d'une plus grande "valeur" que le contact d'accueil sans autre prétention que de n'être pas anxieux ou névrotique. Rien ne prouve enfin que d'autres que les analystes "officiels" de la Maison verte (les autres membres de l'équipe) ne puissent à l'occasion l'avoir, ce contact analytique dont nous postulons l'existence, d'autant que parmi eux il y a des analystes en quelque sorte clandestins »⁴⁵⁰.

Ce transfert impersonnel s'opère, donc, sur la structure même de la *Maison Verte* où la psychanalyse est présente mais n'est pas clouée aux figures concrètes d'analystes qui l'incarnent. Afin de trouver une analogie à ce phénomène, Pierre Benoit évoque le moment de la fin d'analyse classique : « quand la personne de l'analyste devient transparente, il se dépersonnalise, le transfert continue mais il n'est plus sur la personne ! En quelque sorte, par anticipation, quelque chose de ce genre-là se met en jeu : les psychanalystes rentrent dans le jeu transparent, dans la situation qui est opératoire, mais où ils sont en porte-à-faux, ou en porte-à-vrai, d'ailleurs. L'objet du transfert devient autre chose que la personne de l'analyste.

⁴⁴⁸ Pierre Benoit, « Les rémunérations à la MAISON VERTE ou Une fonction en plus », Lettre ouverte à l'équipe du 8 janvier 1984, p. 2. Archives Françoise Dolto.

⁴⁴⁹ Pierre Benoit, réunion sur la péréquation de salaire du 19 décembre 1983.

⁴⁵⁰ Pierre Benoit, « L'effet Maison verte », Lettre ouverte à l'équipe du 3 décembre 1983, *op.cit.*, pp. 136-137.

Une espèce de relations particulières à la dimension psychanalytique »⁴⁵¹. Dimension qui se trouve, d'ailleurs, déployée chez les membres de l'équipe, chez les administrateurs qui ont soutenu le projet mais aussi chez le public qui se trouve touché par la présence de la psychanalyse dans sa version accessible au grand public – « les téléspectateurs, les auditeurs de radio »⁴⁵².

Donc, il s'agit d'un transfert qui ne se focalise pas sur la personne d'un analyste ; chez les « utilisateurs » – parmi lesquels il faut compter des adultes, certainement ; il est soutenu par une image induite, par « la présence psychanalytique qui leur est signifiée par tous les médias et ce au-delà des transferts *affectifs et personnels* qu'un très petit nombre d'entre eux seulement sont appelés à nouer sur la personne d'un analyste. C'est important puisque c'est à l'évidence cette *interpellation* à quoi est lié l'impact social du mouvement psychanalytique qui ne se dément pas depuis près d'un siècle malgré ses avatars si souvent peu glorieux et dont Freud déjà s'étonnait »⁴⁵³. Cela étant, il s'agit d'une projection mobilisant l'imaginaire des contemporains qui reconnaissent leur questionnement existentiel dans le discours analytique.

Il s'agit d'un transfert qui peut être désigné comme impersonnel, car les analystes concrets ne sont pas seuls responsables de l'ouverture de ces questions qui surgissent dès que le sujet se trouve « dégagé des identifications et des transferts personnels ». Les analystes ne sont que les garants de cette possibilité, du maintien à la *Maison Verte* d'un « *espace du sujet* » :

« Cet autre espace que je dis être celui du sujet n'est évidemment pas étranger aux questions que dès l'enfance – ici encore il faut saluer Freud – l'homme se pose (et on peut penser que dans la " création " il est seul à être soumis à un impératif de ce genre) concernant ce qui n'est pas la réalité immédiate dans laquelle il vit. Question des ascendants et des descendants, question du corps et de ce qui l'anime (pulsion de vie, pulsion de mort), question des origines et des fins – celles de lui-même et des hommes et aussi celles du monde, de la nature, du cosmos. Sans oublier les questions ultimes du langage, des mots et de leurs langues »⁴⁵⁴.

⁴⁵¹ Pierre Benoit, réunion sur la péréquation de salaire du 19 décembre 1983.

⁴⁵² *Ibid.*

⁴⁵³ Pierre Benoit, « L'effet Maison verte », Lettre ouverte à l'équipe du 3 décembre 1983, *op.cit.*, pp. 138-139. (Souligné par Pierre Benoit)

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p. 140.

Cet espace du sujet se trouve actualisé, ainsi, sans qu'il soit nécessaire de passer par les liens « affectifs et personnels » de l'analyse classique : « Comme si le public, pas encore lassé, avait compris d'instinct ce que nous-mêmes et nos patients avons tant de mal à intégrer, à savoir que, dans les conditions où elles opèrent habituellement, la personne et la présence des analystes – pas d'analyse sans analyste – jouent le rôle d'un écran »⁴⁵⁵. Les visiteurs de la *Maison Verte* ne se trompent pas sur son existence et sa pertinence, et c'est à cet espace que le dispositif de l'accueil fait en quelque sorte appel.

La *Maison Verte* présente donc une structure radicalement nouvelle où la présence des psychanalystes, annoncée mais presque « impalpable » dans le travail quotidien (« chaque jour, deux membres de l'équipe d'accueil et un psychanalyste sont présents, mais cela n'est pas écrit sur sa figure, précise Pierre Benoit, ni dans son comportement, sinon qu'en principe il n'accueille pas. Pour un observateur extérieur, rien ne les différencie. Je suis sûr que beaucoup d'utilisateurs passent sans repérer qui est qui, ni quelle est sa fonction »⁴⁵⁶), est une condition pour que l'ouverture psychique puisse avoir lieu chez ceux qui viennent et trouvent un espace autre que l'espace social tissé des liens qui enveloppent et couvrent le noyau de l'être. Ainsi, l'ouverture d'une dimension subjective n'est pas liée à une personne concrète mais surgit de ces contacts fragmentaires, légers et qui peuvent en même temps devenir profonds.

Dans cette élaboration de Pierre Benoit, il est difficile de ne pas reconnaître le même mouvement qu'il a retracé dans ses études sur le transfert dans les pratiques médicales. Ce mouvement conceptuel va de la figure du médecin (ou l'objet remède) à la recherche derrière elle d'une autre dimension où le transfert impersonnel sur la médecine s'opère, et où le médecin (ou l'objet remède) n'est qu'un écran. La médecine se présente dans ce cas-là en tant qu'un corps de connaissances accumulées par l'humanité et des pratiques de guérison, prenant leur source dans les liens les plus archaïques qui fondent la structure même du sujet : Pierre Benoit note ici une dépendance structurale du sujet à l'Autre, aux soins apportés, aux premiers liens qui structurent le monde et les objets pour l'être humain. La question de la façon dont ce transfert impersonnel fonctionne dans la pratique quotidienne à la *Maison Verte*

⁴⁵⁵ *Ibid.*, p. 139.

⁴⁵⁶ Pierre Benoit, « Ce qu'est la Maison Verte » In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Gallimard, 2009, p. 152.

est encore à explorer et à conceptualiser, et Pierre Benoit y voit un apport prometteur et novateur de la pratique de la *Maison Verte* à la théorie analytique⁴⁵⁷.

Quant à la structure et à l'organisation interne du travail, Pierre Benoit la fonde sur la dualité consubstantielle au dispositif : la *Maison Verte* ne fonctionne que dans l'articulation de deux parties – socio-éducative et analytique –, dans une dialectique de deux pôles qui ne perdent pas pour autant leur spécificité et maintiennent leur cause. La coupure entre le groupe d'analystes et le groupe des personnes d'accueil est à préserver, selon lui, afin de « ne pas noyer la différence dans un Tout »⁴⁵⁸. Elle est structurante à l'intérieur même de l'équipe, et c'est grâce à cette distinction que les psychanalystes ont leur place à part : ils sont chargés d'une « fonction en plus ».

En quoi consiste-elle, cette « fonction en plus » ? Tout d'abord, elle ne s'applique qu'à l'équipe, car au contact avec les enfants et les parents, comme nous l'avons vu, « rien ne prouve que... ». Deuxièmement, elle s'impose aux analystes afin d'apporter leur impact dans le projet, et de soutenir l'image qu'ils induisent dans le social. Enfin, de manière concrète, cette fonction se résume dans le fait d'être « aussi analystes du processus engagé ».

« Je dis bien analystes du processus, précise Pierre Benoit, surtout pas de l'équipe, comme l'est par exemple un analyste leader de groupe Balint. Ce qui, soit dit en passant, l'empêche aussi d'être analyste du processus que la démarche initiale de Balint a déclenché dans le médical (comme on peut dire que la démarche de Françoise [Dolto] l'a fait dans le social) et qui justement, faute d'analyste du processus, n'a pas tardé à se perdre dans des sables demi stériles. C'est à mon avis, et pour une raison du même ordre, ce qui menace le processus engagé à la Maison Verte »⁴⁵⁹.

Cette dualité fondatrice du lieu – avec la perspective d'élaborer une pensée distincte sur l'accueil et sur « le processus engagé » – est une richesse du lieu, et Pierre Benoit est persuadé qu'il faut la maintenir et même la développer. Les réunions séparées de l'équipe qui rassembleraient les analystes entre eux et les membres d'accueil entre eux, selon lui,

⁴⁵⁷ Pierre Benoit, « L'effet Maison verte », Lettre ouverte à l'équipe du 3 décembre 1983, *op.cit.*, p. 138.

⁴⁵⁸ Pierre Benoit, réunion sur la péréquation de salaire du 19 décembre 1983.

⁴⁵⁹ Pierre Benoit, « Les rémunérations à la MAISON VERTE ou Une fonction en plus », *op.cit.*, pp. 4-5. (Souligné par Pierre Benoit)

pourraient être le cadre pour l'exploration conceptuelle de ces deux versants différents et donneraient la possibilité d'exercer « une fonction en plus » des analystes. A son avis, il est tout à fait logique que le taux de rémunération soit différent afin de soutenir cette distinction et ces différences aux niveaux réel et symbolique : « cette plus-value ne viendrait en rien reconnaître ni une supériorité de personne ou de fonction, ni une subordination hiérarchique, mais, du côté des analystes la réalité d'une fonction en plus, qui non seulement mérite, du point de vue de l'éthique fondamentale de la *Maison Verte*, d'être rémunérée symboliquement et réellement (...) »⁴⁶⁰. La différence des salaires – celui des analystes et celui des personnes d'accueil – en conséquence, doit refléter la structure duelle de la *Maison Verte*.

Qui sont ces analystes s'ils ne se distinguent pas forcément dans le travail avec les enfants et les parents, voire par une certaine pratique d'écoute ou une parole singulière ? Pour Pierre Benoit, il s'agit des psychanalystes qui exercent leur métier et qui sont « déjà passés de l'angoisse-symptôme à l'angoisse humaine de fondation (et à la réflexion sur la façon dont dans les divers types de société se métabolisent), déjà passés aussi du divan au fauteuil, donc déjà engagés dans les responsabilités et les aléas d'une pratique de psychanalyste »⁴⁶¹. Sans cette expérience d'analyste par ailleurs, il n'est pas possible de comprendre tous les enjeux et toutes les implications du message analytique « même s'il est analysé et plus encore s'il est toujours pris – sans distance ni transparence suffisante – dans le transfert et les identifications éventuelles de sa propre analyse »⁴⁶². Les analystes pratiquants forment, ainsi, un groupe à l'intérieur de l'équipe.

Vu cette position, nous comprenons mieux pourquoi Pierre Benoit a autant insisté sur la création de la deuxième association, l'Association Lorsque l'Enfant Parait, en 1978, dans le moment même de la création de la *Maison Verte*. Cette association n'a pas eu une longue vie, comme nous l'avons vu : étant un organe extériorisé à l'association-porteuse du projet, ce satellite n'avait aucun lien avec les organes subventionnels et aucun pouvoir précis. Mais elle avait comme conséquence l'instauration d'une dualité qui a connu, elle, une grande longévité.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, p. 1.

⁴⁶¹ *Ibid.*, p. 3.

⁴⁶² *Ibid.*

En 1983-84, il reprend ses arguments. Cette fois-ci, il ne s'agit pas d'une menace pour les psychanalystes de perdre leur place face à des partenaires sociaux ; la *Maison Verte* est articulée par Pierre Benoit à la dimension sociale élargie où la psychanalyse tient un rôle particulier. L'importance de ce message analytique semble à Pierre Benoit « beaucoup plus important que la prévention sociale ou thérapeutique »⁴⁶³.

D'ailleurs, l'analogie avec le mouvement des groupes Balint n'est pas un hasard ; on s'en souvient, Pierre Benoit y a participé pendant des décennies et a assisté à son déclin en France. L'année de cette discussion, 1983, est déjà marquée par l'apparition de plusieurs lieux d'accueil⁴⁶⁴. Le nombre de lettres adressées à l'équipe et à Françoise Dolto, les visites de groupes de spécialistes intéressés ont indiqué la suite possible – la mise en place de lieux d'accueil où les analystes ne participent pas forcément. Et c'est par rapport à cette tendance que Pierre Benoit s'inquiète :

« Ainsi un autre processus se met en route qui fera des lieux, ouverts à la suite de l'élan donné par la Maison Verte – et à terme de la Maison Verte elle-même – de purs lieux sociaux d'accueil des parents et des enfants ensemble. Pourquoi pas, ce sera mieux que rien. N'empêche que quelque chose du projet initial aura été perdu en route et, à mon avis, ce que justement il n'aurait pas fallu perdre et que les membres analystes de l'équipe de la Maison Verte auront failli à garantir, à savoir une réflexion sur l'impact dans le social de la découverte de l'inconscient et ses successifs avatars »⁴⁶⁵.

La conception que Pierre Benoit défend entend le lieu lié à la présence des psychanalystes, avec leur « rôle à part ». En apportant leur connaissance, les psychanalystes peuvent donner leur lecture et leur vision des situations et peuvent rentrer en dialogue avec la vision « socio-éducative, en la dialectisant. Bien qu'étant l'idée forte, elle montre ses limites à l'épreuve de la réalité : la place inégale des psychanalystes qui « analysent le processus » et « conceptualisent le lieu » divise l'équipe et déclenche une espèce d'inflation du statut des psychanalystes qui, à

⁴⁶³ Pierre Benoit, réunion sur la péréquation de salaire du 19 décembre 1983.

⁴⁶⁴ Le Colloque organisé en 1989 par la Fondation de France a fait apparaître une diversité des réalisations qui s'inspirent néanmoins de l'expérience de la Maison Verte. Cf. : *Maisons Vertes. Dix ans après quel avenir ? Des lieux d'accueil parents-enfants*, Fondation de France, Les cahiers n° 3, 1989. Nous allons en parler dans le chapitre III de notre travail.

⁴⁶⁵ Pierre Benoit, « Les rémunérations à la MAISON VERTE ou Une fonction en plus », *op.cit.*, p. 5.

long terme, ne peut qu'homogénéiser l'équipe (jusqu'à ne plus être composée que de psychanalystes). A court terme, la dialectisation des visions différentes est rendue difficile par le primat de la parole des analystes.

Cinq ans plus tard, en 1988, Pierre Benoit apporte des corrections à son idée : il détachera le transfert sur la *Maison Verte* de la présence des analystes – quoi qu'elle soit dissoute dans l'équipe – et l'attachera à la présence de la psychanalyse dans un lieu d'accueil. C'est la psychanalyse qui ouvre accès, selon lui, à « un espace pour le sujet qui n'est pas réductible à nos espaces familiers », à une sorte d'« un autre monde »,

« celui qui s'ouvre lorsque le sujet s'est dégagé des identifications et des transferts personnels. Ce monde est celui de la grande et éternelle question humaine, celle qui nous fait hommes : d'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?

Là est le grand mystère de la vie humaine. Ce mystère était autrefois pris en charge par les religions. Aujourd'hui il est entré en déshérence. Déshérence un moment occultée par les succès des sciences positives.

Il ne s'agit pas de prétendre que là où il y a de la psychanalyse, il sera répondu à cette question ! Seulement de dire que là où il y a de la psychanalyse *l'espace de cette question fondatrice est ouvert* »⁴⁶⁶.

Nous lions cette vision de la psychanalyse au contexte historique des années 1970-80, le temps d'un grand intérêt qui traverse le corps social tout autant que les champs professionnels divers et le temps d'un grand enthousiasme de ceux qui la découvrent. En faisant partie de ce camp des conquistadors, Pierre Benoit voit la lumière que le message analytique apporte. Mais, en liant assez fortement la conception du lieu d'accueil à la psychanalyse et à sa place dans la société moderne, Pierre Benoit charge la *Maison Verte* d'une mission particulière. En réclamant une place à part, dans un premier temps, pour les psychanalystes puis pour la psychanalyse, il ne peut que solidifier les réactions ambivalentes des autres spécialistes qui reconnaissent l'apport de la psychanalyse, certes, mais qui ont leur propre parcours, leur connaissance et leurs découvertes auxquelles le travail à l'accueil fait également appel.

⁴⁶⁶ Pierre Benoit, « Ce qu'est la Maison Verte », *op.cit.*, pp. 156-157. (Souligné par Pierre Benoit).

Mesure-t-il la grande fragilité du lieu d'accueil fondé sur les projections sociales sur la psychanalyse ? Ne retourne-t-il pas le mouvement transférentiel, en se désignant de soi-même porteur de la possibilité d'ouverture de « l'espace du je »⁴⁶⁷ ? Au fond, la psychanalyse est-elle seule porteuse de cette ouverture et qu'est-ce qu'on en sait dans un cadre de l'accueil tellement libre et ouvert, sans demande particulière de la part de ses visiteurs, sans possibilité d'apercevoir des effets d'intervention produite ? Plus concrètement, la présence des psychanalystes pratiquants est-elle la condition nécessaire et suffisante pour l'assurer ? Et comment est-il possible de la mettre en place et de la maintenir au sein d'une seule et unique équipe ?

L'avenir de l'idée de lieu d'accueil apporte ses propres preuves. Depuis 1989, elle sera de plus en plus répandue et, grâce au soutien de la CNAF, elle verra une vraie diffusion en France. En 2010, le nombre des lieux d'accueil sera de plus d'un millier et seulement 10% des lieux auront une orientation psychanalytique⁴⁶⁸. L'idée d'un lieu de vie convivial et ouvert dans la cité sans présence obligatoire des psychanalystes fera sa propre vie et frayera son propre chemin.

Pourtant, cette inquiétude concernant la place de la psychanalyse dans les réalisations futures n'a pas été partagée par toute l'équipe. Dans la même lettre où Pierre Benoit développe ses allusions au dépérissement des pratiques balinticiennes, Françoise Dolto lui répond de façon lapidaire : « Et pourquoi pas ? Mourir plus ou moins vite selon la dynamique qui en ressortira. (...) Dans la vie, rien n'est garanti sauf qu'il s'agit toujours de libido et de pulsions d'une part, et de sujets tous égaux de l'autre »⁴⁶⁹.

⁴⁶⁷ *Ibid.*, p. 157.

⁴⁶⁸ De 2008 à 2010, l'association le Furet a coordonné et dirigé une étude sur les Lieux d'Accueil Enfant-Parent en France, financée par Fondation Bernard van Leer, la Cnaf, la Fondation de France et l'Acisé.

⁴⁶⁹ Les notes de Françoise Dolto sur le texte de la Lettre de Pierre Benoit « Les rémunérations à la MAISON VERTE ou Une fonction en plus » du 8 janvier 1984, p. 5. Archive Françoise Dolto.

3.2.2. Françoise Dolto, psychanalyste-citoyenne

Dans ce moment de discussion, Françoise Dolto défend la présence des psychanalystes au sein du lieu, mais elle la conçoit autrement : « Le processus à la Maison Verte c'est la vie. Elle se vit. Elle ne s'analyse pas. Il n'y a pas de leader autre que chaque enfant pour sa famille actuelle et future »⁴⁷⁰. Effectivement, dans les descriptions qu'elle donne de la *Maison Verte*, dans ses multiples interventions, le mot « vie » marque le plus souvent le concept du lieu qu'elle tente d'élaborer.

Dès le début de ses réflexions sur le Centre de la parentalité, en 1977, il s'agit d'un lieu dans la cité où les parents et les enfants sont des partenaires du dispositif, c'est eux qui construisent le lieu autant qu'ils l'utilisent. En quelque sorte, Françoise Dolto donne l'impression de traiter le lieu comme un organisme vivant, avec une certaine vitalité apportée par les fondateurs, certes, mais tirant essentiellement sa vitalité des échanges avec le monde qui le forment et l'informent. L'analyste y fait partie « d'un personnel qualifié par sa formation, mais qui est là seulement comme un simple citoyen pour faire profiter les autres de son expérience »⁴⁷¹. L'analyste y participe et y apporte quelque chose mais comme tout dans la vie. De cette expérience, les enfants et les parents peuvent « en prendre » ou « en laisser »⁴⁷², cela fera une partie de la vie, avec ses rencontres et ses ratages. Une vision profondément respectueuse des « usagers » – les enfants et les parents – qui sont des êtres autonomes et libres, et de plus, sans aucun messianisme par rapport au rôle de la psychanalyse. Cette vision porte l'empreinte de l'exigence éthique de Françoise Dolto de ne pas « utiliser » le lieu pour des recherches analytiques quelconques :

« La Maison Verte n'est pas au service des psychanalystes pour en tirer de la théorie du transfert. Les relations qui s'ébauchent même avec ceux qui ont le titre d'analystes à cette « institution » ne sont pas à analyser comme si les enfants demandaient une « thérapie ». Il

⁴⁷⁰ *Ibid.*

⁴⁷¹ Françoise Dolto, « La Boutique verte. Histoire d'un lieu de rencontres et d'échanges entre adultes et enfants » (1981), *op.cit.*, p. 152.

⁴⁷² Françoise Dolto, « La Maison verte » (1985), *op.cit.*, p. 337.

s'agit de convivialité et non de cure. L'effet préventif des troubles psychosociaux précoces – effet espéré – n'a pas à être « analysé » mais constaté par tous »⁴⁷³.

Pourtant, sans entrer dans la discussion sur la nature du transfert, Françoise Dolto reconnaît, semble-t-il, la spécificité des liens que la *Maison Verte* permet de créer – dans l'ouverture et la confiance et, en même temps, sans engagement d'un travail psychique durable. En 1982, lors de l'intervention qu'elle fait à Toulouse, elle évoque un certain « transfert sur le *lien* » : « Quand une mère au bout de trois ou quatre « assistances » fait un transfert sur le *lien* et pas sur les personnes, et quand elle se met à parler comme ça, elle se met à dire quelque chose d'énorme »⁴⁷⁴. Mais elle renonce à développer davantage cette idée.

De plus, en 1987, pendant la discussion de l'équipe sur la notion du « transfert sur la Maison Verte » défendue par Pierre Benoit, elle précise de nouveau qu'il s'agit, à son avis, d'« un transfert sur chacun de nous » et se montre très décidée : « si ça doit être travaillé, c'est en dehors d'ici, chacun peut le voir avec un analyste. Mais ici, nous sommes là pour souffrir, subir ou jouir notre transfert »⁴⁷⁵.

Cependant, Françoise Dolto tout comme Pierre Benoit soutient la dualité des approches d'où le lieu s'origine : d'un côté, de l'approche analytique, avec l'idée de l'intervention précoce auprès des enfants et des parents, et de l'autre côté, de l'approche socio-éducative, avec l'idée du lieu de vie. La dualité qui induit tout logiquement l'idée de la distinction entre psychanalystes et personnes d'accueil. En même temps, la présence des analystes comme elle la conçoit semble être tangiblement autre.

En effet, elle considère que les psychanalystes présents dans l'équipe ont « une fonction différente »⁴⁷⁶, mais elle refuse de la voir comme la « fonction en plus » avancée par Pierre Benoit. Elle n'accorde pas non plus une place des psychanalystes mise en exergue, ni par

⁴⁷³ Les notes de Françoise Dolto sur le texte de la Lettre de Pierre Benoit « Les rémunérations à la MAISON VERTE ou Une fonction en plus » du 8 janvier 1984, p. 3.

⁴⁷⁴ Françoise Dolto, « De la prévention... et des CMPP » *op.cit.*, p. 39. (Souligné par nous)

⁴⁷⁵ Cette réunion de l'équipe du 5 avril 1987 est citée par Marie-Hélène Malandrin dans « Education/psychanalyse, l'impossible nouage ? » Cf. : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Editions Gallimard, 2009, p. 82.

⁴⁷⁶ Les notes de Françoise Dolto sur le texte de la Lettre de Pierre Benoit « Les rémunérations à la MAISON VERTE ou Une fonction en plus » du 8 janvier 1984, p. 1.

rapport aux familles, ni par rapport à l'équipe. En guise de réponse à la lettre de Pierre Benoit sur la rémunération, Françoise Dolto laisse ses pensées dans la marge. Ses mots rapides développent cette « fonction différente » comme quelque chose « de l'ordre d'un autre " service " : quelque chose qui aide à " être ", en projetant des valeurs imaginées en relation avec des échanges passés non encore parlés »⁴⁷⁷. Et elle ajoute qu'un psychanalyste pourrait être celui qui s'apprête à ce service, qui « est formé à en assumer, d'en être le support transitoire, sans l'analyser »⁴⁷⁸.

Donc, à ses yeux, il s'agit d'une présence d'analyste ouverte aux projections et aux investissements possibles des usagers, mais sans recours possible à l'interprétation des liens installés. Une présence qui engage l'analyste *hic et nunc*, au niveau des actes et des paroles, mais sans tentative d'établir des relations qui durent et cherchent à engager l'autre :

« Le psychanalyste est là mais pas pour faire le travail du psychanalyste. Il faut qu'il sache la différence. A force que tout le monde connaisse un peu de psychanalyse, tout le monde fait un peu de tout, bien que l'importance soit justement ici d'être un citoyen avec la formation psychanalytique. Il faut savoir que la psychanalyse c'est contractuel – qu'on vienne ou qu'on ne vienne pas, on paye sa séance et c'est très important de payer. Ce n'est pas du tout la même chose qu'on fait ici ! Ici, nous sommes là pour que l'enfant structure son identité avant d'aller dans une société où on le sépare de ceux grâce auxquels il a pu connaître qui il était, de qui il était né. C'est tout à fait différent ! »⁴⁷⁹

Déjà, en 1981, Françoise Dolto donne sa précision concernant la présence d'analystes : leur fonction est de « boire l'angoisse », dédramatiser des situations tendues, « poser les faits tels qu'ils sont au lieu de laisser l'imaginaire produire de la mousse ; une mousse vide mais qui, peu à peu, fait monter l'angoisse »⁴⁸⁰.

En effet, l'accueil donne à vivre beaucoup de situations où l'analyste, dans cette acception de sa fonction, peut être utile : les mouvements d'angoisse qui gagnent les parents présents à la

⁴⁷⁷ *Ibid.*

⁴⁷⁸ *Ibid.*

⁴⁷⁹ Réunion d'information du 26 octobre 1984.

⁴⁸⁰ Françoise Dolto, « La Maison verte » (1985), *op.cit.*, p. 335.

*Maison Verte*⁴⁸¹, les faits confiés par les parents qui peuvent être aussi angoissants pour l'accueillant lui-même. L'autre fois, F. Dolto donne l'exemple d'une confiance de situation d'inceste :

« Complètement affolée la personne de l'accueil dit à la personne qui est analyste là “ il faudrait arriver à se parler ”.

“ Oui, mais elle ne m'a pas parlé à moi, c'est à vous qu'elle a parlé, ça lui a fait beaucoup de bien ”.

“ Eh bien alors qu'est-ce qu'on peut faire ? ”

“ Faire à quoi ? C'est de la vie, cet enfant est vivant et nous n'avons rien d'autre à faire que de communiquer à l'enfant ”.

L'enfant était là, quand la mère en a parlé, est-ce que vous avez pensé à dire à l'enfant :

“ Tu as choisi de naître dans une situation très difficile ”.

“ Ah, non, je ne l'ai pas dit ”.

“ Et bien, la prochaine fois, si la mère parle à quelqu'un d'autre, vous répondrez : Il a choisi de naître dans une situation très difficile. Il va très bien, ceci devrait vous aider. C'est très compliqué dans votre famille mais il est là. Ce qui est la vérité, c'est la vie et c'est pas vos sentiments de culpabilité et votre affolement »⁴⁸².

La parole de l'analyste, donc, peut être précieuse dans ces instants d'une sidération momentanée ; elle peut être opérante autant pour le groupe envahi par des mouvements collectifs que pour chaque personne particulière. Le psychanalyste s'en mêle et s'engage dans le contact qui est fait de l'écoute, de la parole, de l'acte concernant ce qui se déroule devant ses yeux.

Mais si au début de l'expérience de la *Maison Verte* Françoise Dolto donne des exemples de paroles différentes d'analystes ou de personnes d'accueil, par la suite, ils ont disparu de ses présentations, et elle met l'accent plus sur le fait que l'expérience d'analyste « de métier »

⁴⁸¹ Françoise Dolto en donne un exemple concernant un viol d'une petite fille pendant la conférence au CFRP.

⁴⁸² Françoise Dolto, « De la prévention... et des CMPP », *op.cit.*, p. 39.

aide, selon elle, à s'abstenir d'*une mission quelconque* vis-à-vis de l'enfant ou de l'adulte, d'une attitude qui guiderait l'écoute, l'intervention et le positionnement de l'accueillant :

« Ici, l'analyste, il y est, d'une part, en tant qu'un analysé, d'autre part, il y est avec l'expérience qu'il a des répercussions de l'inconscient dans les familles. C'est ça qui est étonnant quand on travaille depuis quarante ans, c'est de voir quand tu touches à l'un ça bouge ailleurs. (...) Alors, ça c'est quelque chose qui rend prudent et qui demande de ne pas avoir d'idée à priori. Quand on a cette expérience d'analyste on est plus qu'un analysé... et on ne cherche pas à changer quelque chose mais être disponible simplement à ce que la parole circule et que l'enfant joue son rôle. En lui parlant, cette parole qui circule, en s'adressant à lui »⁴⁸³.

Donc, dans la discussion de 1982-1984, selon sa logique, elle soutient la différenciation des « fonctions » mais elle plaide pour une péréquation des salaires : en tant que l'une des médecins psychanalystes à l'équipe, elle renonce à être payée différemment des autres membres⁴⁸⁴. Elle ne soutient pas non plus l'idée de Pierre Benoit des réunions séparées, pour les psychanalystes et pour les personnes d'accueil : « C'est comme si, dit-elle dans le moment de la discussion en 1983, on voulait remettre les œufs d'un côté, et l'huile de l'autre, après avoir fait monter une mayonnaise »⁴⁸⁵. Et elle place sa position dans la lignée de l'élaboration de l'éthique du lieu : « Nous avons refusé, de parler derrière le dos des familles, nous ne pouvons pas parler derrière le dos de l'équipe ! »⁴⁸⁶. Pour être de vrais partenaires du projet, il faut préserver la possibilité de la prise libre de parole, et ceci concerne tout autant les parents et les enfants accueillis que les membres de l'équipe entre eux.

Cependant, elle reste persuadée de l'utilité de la distinction entre psychanalystes et personnel d'accueil dans le contact avec les usagers. Les psychanalystes, ainsi, ont le même statut dans l'équipe, ils sont rémunérés pareil mais ils ne se dissolvent pas pour autant dans « la masse » des accueillants.

En 1985, au moment de la conférence au Centre de formation et de recherches psychanalytiques, Françoise Dolto dévoile son idée : « Le psychanalyste est connu comme tel,

⁴⁸³ Réunion sur l'histoire de la Maison Verte du 27 avril 1987.

⁴⁸⁴ Réunion de l'équipe sur la péréquation du salaire du 19 décembre 1983.

⁴⁸⁵ *Ibid.*

⁴⁸⁶ *Ibid.*

mais il reste moins longtemps à la *Maison Verte*. Trois heures au lieu de cinq ! C'est important. En raison de l'« aura » un peu magique qui est liée à cette fonction (d'ailleurs ignorée), il a souvent plus d'impact. Donc, l'un compense l'autre ! »⁴⁸⁷ Cette intervention a lieu quelque temps après la décision d'égaliser le salaire de tout le monde. Et la différence des heures de présence des psychanalystes a commencé à s'estomper à la *Maison Verte*. Pourtant, accrochée à son idée, F. Dolto la présente comme si le fonctionnement du début était encore actuel.

En 1987, elle revient sur sa position. Voici l'échange de l'équipe à ce sujet :

« Marie-Noëlle Rebois : Qu'est-ce qu'il faut pour être ici ? Est-ce qu'il faut être ceci ou cela... On tourne autour du pot. Mais en même temps on définit de mieux en mieux les choses. Donc, après tout, parlons-en sérieusement. C'était ça l'idée – prendre le temps d'en parler.

Anne-Marie Canu : C'est la question qui revient sur le tapis à la fin de chaque réunion, vers onze heures du soir...

Françoise Dolto : Tu parles de la définition discriminative des personnes d'accueil et des psychanalystes ?

Marie-Noëlle Rebois : C'est une façon d'aborder la question. Peut-être par un petit bout seulement. Disons, il y a dix ans de travail de réflexion, c'est évident qu'on ne définirait pas les choses de la même façon que quand on s'est réunis pour la toute première fois...

Françoise Dolto : Est-ce que ce n'est pas ce dont nous avons besoin pour que le public le sache et que ce soit tout à fait connu qu'il y ait quelqu'un qui soit psychanalyste et que du fait qu'il n'a pas le même statut...

Pierre Benoit : Je suis heureux t'entendre dire ça.

Françoise Dolto : et qu'il vienne trois heures et pas tout le temps, ça permet de dire au public qui est là : “ ça, c'est le psychanalyste ”. Et comme les gens ont besoin de projeter sur ce qui est “ psychanalyste ”... pour que ce soit une maison qui, en effet, soutienne leur résistance, donc, leur structure, puisque la structure n'est soutenue que par des résistances. En même temps, notre travail c'est, en ayant un inconscient libre, de peu à peu les aider, à ce que leur inconscient devienne [libre], grâce au fait que les petits sont en plein dedans, et eux, ils n'ont pas de résistances... Mais si nous n'avons pas de psychanalystes, le personnel d'accueil ne serait

⁴⁸⁷ Françoise Dolto, « La Maison verte », Conférence au CFRP (1985) » *op.cit.*, p. 333.

pas en droit d'avoir un inconscient aussi libre qu'il a à cette maison, si ce n'était pas marqué que c'est " psychanalytique " du fait des psychanalystes qui sont là.

Marie-Hélène Malandrin : Pourquoi tous ceux qui sont les psychanalystes ne seraient pas nommés comme étant psychanalystes ?

Françoise Dolto : Je ne sais pas ! Combien de fois j'ai entendu des gens dire : " Heureusement, tout le monde n'est pas psychanalyste ici, parce que, moi, je n'aime pas les psychanalystes ! "

Marie-Hélène Malandrin : Tout au début ! C'était pendant les trois premières années...

Dominique Berthon : La question ne se pose pas de savoir si tous sont des psychanalystes ou pas. Il se trouve que maintenant il y a un certain nombre de gens qui sont à l'extérieur des psychanalystes et qui sont en position de personnes d'accueil. Mais ils ne sont pas en position de psychanalystes...

Françoise Dolto : Justement ! Ca veut dire, de désigner les vacataires : trois heures, au lieu du personnel d'accueil : cinq heures. C'est tout !

Dominique Berthon : Au début on a tenu fortement à ça. On a parlé longuement, très longuement, dans les débats, de la rémunération...

Françoise Dolto : " On " ! " On " a tout à fait téléguidé par Pierre [Benoit]. Moi, pas tellement. J'ai voulu qu'il y ait des gens qui ont de l'expérience du rebondissement [de l'inconscient] et de la " chute libre ", du fait qu'on ne prenait pas en analyse la personne qui était celle qu'il fallait prendre. Ca fait des grabuges terribles dans les familles ! Et pour ça, il faut avoir l'expérience de pas mal d'années de psychanalyse, à la fois des enfants et des adultes, pour voir quel grabuge ça peut faire quand on prend l'enfant ou la femme... et quand c'est le père qui devrait être en analyse et pas la mère ! Et c'est l'enfant qui porte... alors qu'il y a tout un travail à faire pour ses parents. Et quand on prend l'enfant, en effet, on le met en danger pour l'avenir, et on joue un jeu d'hypocrisie qui, finalement, fait des troubles somatiques graves chez le père ou la mère. Et ça, c'est de l'expérience.

Marie-Hélène Malandrin : Ca fait que l'enfant ne peut plus revenir porter ensuite quelque chose...

Françoise Dolto : Il peut ! Mais il n'y a pas seulement ça ! Il y a la mère qui déclare un cancer et il y a le père qui fait une crise cardiaque. J'ai vu des choses dramatiques ! L'enfant complètement débloqué, au point de vue de ses pulsions sublimables, c'est-à-dire il devient

excellent en classe... Donc, suicide rapide ! parce que les parents n'étant pas au niveau, ils ne pouvaient pas supporter un enfant qui le devenait. Alors qu'avant il était limité scolaire et les parents étaient embêtés mais pas plus que ça. Et l'enfant n'avait pas de troubles du caractère avec ses parents, et il avait des troubles du caractère à partir du moment où ses parents jaloux ne suivaient pas qu'il progressait. Le résultat : un suicide volontaire, réfléchi ! (...) Ce qu'on voit dans les familles, ce rebondissement du travail de l'inconscient. Il faut quelqu'un qui ait une expérience de dix-douze ans de la psychanalyse d'adultes et d'enfants. C'est ça, je crois, qui est nécessaire ici pour en parler. C'est une idée à moi.

Patrick Bouland : Peux-tu expliciter le lien que tu fais avec le travail ici ?

Françoise Dolto : C'est justement qu'ici c'est tellement léger et parce que c'est la prévention et que c'est l'enfant qui le fait faire...

Omar Caranta : Ce n'est pas sûr qu'un psychanalyste qui a beaucoup d'expérience soit léger...

Françoise Dolto : Il faut qu'il ne soit pas tout le temps là. C'est tout à fait juste de lui laisser trois heures ! »⁴⁸⁸

Bien qu'ayant pleinement soutenu l'idée d'une rémunération équitable pour tout le monde, Françoise Dolto garde néanmoins son idée à l'esprit : le psychanalyste à la *Maison Verte* est une personne qui porte le poids des projections – à force d'être inclus dans le tissu social – des adultes qui sont présents au lieu d'accueil. En même temps, c'est lui qui prête une écoute tout à fait spécifique aux situations complexes, aux héritages de l'inconscient trop encombré qui peuvent être repérés grâce à la pratique classique de psychanalyste. De plus, c'est une personne qui « diffuse » un climat qui est composé de deux lignes à première vue contradictoires : d'un côté, d'une prudence qui découle de sa pratique dans le cabinet et, de l'autre, d'une liberté dont les autres membres de l'équipe peuvent bénéficier.

Donc, elle pointe, comme Pierre Benoit, l'investissement imaginaire qui est toujours au rendez-vous dans ce lieu, fait des attentes et des appréhensions de la part des adultes à l'égard des psychanalystes – soit imbibé d'une « aura » un peu magique, soit rapproché de la psychiatrie, soit collé à un cliché de la psychanalyse « avec sa séance obligatoire, trois fois par semaine, pendant des années et des années... »⁴⁸⁹. Cependant, ces projections ne doivent pas apporter

⁴⁸⁸ Réunion de l'équipe du 10 janvier 1988. Cassette. Archives de la Maison Verte.

⁴⁸⁹ Françoise Dolto, « La Maison verte » (1985), *op.cit.*, p. 333.

une reconnaissance et une revalorisation supplémentaires à la figure de psychanalyste, selon elle, à l'intérieur de l'équipe. Ce sont des personnes de l'équipe comme les autres mais qui mettent en œuvre leur expérience particulière. En un mot, ils sont « des psychanalystes dans la cité »⁴⁹⁰, des psychanalystes au service de la cité.

Sans se mettre en avant ou au-dessus, le psychanalyste reste celui qui apporte ce quelque chose d'« autre » :

« C'est cela le travail du psychanalyste, précise-t-elle en 1985, au CFRP, poser un être humain dans son identité, son espace, son temps, ses lignées paternelle et maternelle ; et lui permettre les médiations imaginaires qui soutiennent la symbolisation des relations humaines. Et cela avec des mots tout simples. Le psychanalyste n'a pas de conseils "magiques" à donner. D'ailleurs un psychanalyste, dans son métier, ne dit jamais rien ! Mais, à la Maison verte, nous ne faisons pas "métier" de psychanalyste, nous sommes des "psychanalystes dans la cité", c'est-à-dire des psychanalystes qui, au contraire, participent et parlent en paroles et en actes. Nous donnons nos avis personnels, *a fortiori* différents, d'un sujet à l'autre, pris dans son histoire particulière. Mais comme dans la vie, nous fonctionnons avec nos expériences de foyer, de mère, de père... de vie. De nos "dires", il faut donc en prendre et en laisser, et c'est ce que nous suscitons à la Maison verte »⁴⁹¹.

Cela étant, si nous suivons l'idée de Françoise Dolto, réfractée dans plusieurs prises de parole tout au long de l'histoire et dont le noyau dur nous essayons à discerner, l'équipe est faite de gens différents et chacun apporte quelque chose. C'est la richesse et le défi du dispositif, notamment, à préserver des approches différentes et cela demande un constant travail d'équipe – au niveau des *conditions* qui assurent la circulation libre de la parole – tout autant qu'un travail de chacun – au niveau de ses propres investissements imaginaires de la figure d'analyste. Les propositions que Françoise Dolto a apporté tout au long de ce temps de la construction du dispositif, comme le roulement d'équipe, la participation de tous à l'élaboration et à la transmission du dispositif, peuvent être considérés comme la réflexion sur ces conditions institutionnelles.

⁴⁹⁰ *Ibid.*

⁴⁹¹ *Ibid.*, pp. 336-337.

Une conception de la *Maison Verte* qu'elle développe pose, en autres, la question de la présence des psychanalystes dans la cité et de ses modalités. Françoise Dolto, elle-même, incarne une posture possible du psychanalyste qui est fort différente de celle du cabinet mais qui est nourrie des connaissances psychanalytiques et suppose un positionnement éthique. En même temps, le lieu d'accueil pour elle, semble-t-il, n'est fait ni « pour » les psychanalystes ni « grâce » aux psychanalystes. Même, elle ne voit pas leur présence comme obligatoire : « Je conçois très bien les maisons d'accueil des tout-petits dans la société, avec des gens qui ne seraient pas des analystes. Ce serait différent, mais je ne suis pas du tout contre. Parce que c'est déjà quelque chose que la société accueille à part entière ces petits avec les parents, c'est mieux que ségréguer, séparer les enfants »⁴⁹².

A nos yeux, cette conception reste toujours centrée sur l'idée de la prévention des séparations précoces qui doit rentrer dans les pratiques de *tous les modes d'accueil* des enfants comme quelque chose d'évident et même de banal. La *Maison Verte* ou les structures qui portent cette problématique, elle les voit comme des lieux transitoires, de passage et de loisir, entre le foyer familial et l'établissement de garde. Un lieu spécifique qui pallie la séparation brusque et non-préparée du fait du fonctionnement trop rigide des établissements traditionnels. Un lieu où les enfants sont vus comme « *interlocuteurs aussi valables que les adultes* »⁴⁹³. C'est cette conception qu'elle fera refléter pendant les discussions sur la transmission du dispositif et dont nous allons parler plus tard.

⁴⁹² La réunion de l'équipe sur l'histoire du 27 avril 1987.

⁴⁹³ Françoise Dolto, « La Maison verte » (1985), *op.cit.*, p. 335. (Souligné par nous)

3.2.3. Bernard This, « un lieu où le discours analytique est mis en jeu »

Même si Bernard This s'absente des discussions sur la péréquation des salaires et sur la collégialité, il soutient la position de Pierre Benoit de refuser l'idée de l'égalisation des statuts et des salaires entre les médecins et les autres membres de l'accueil, et sa vision de la *Maison Verte* comme « l'idée des psychanalystes ». Il fait connaître sa position par une lettre écrite à l'équipe, une lettre que les accueillants évoquent plusieurs fois pendant la discussion sur la péréquation, en 1983-1984⁴⁹⁴. Il n'assiste donc pas aux débats sur ce sujet, ni à ces réunions.

Cette position d'abstention dans la discussion sur la dualité et la péréquation des salaires est étonnante, mais elle s'explique, dans une grande partie, par le refus que l'équipe exprime, à la même époque, à son initiative d'introduire l'haptonomie à la *Maison Verte*. Refus qui l'atteint personnellement mais qui compromet surtout la conception du lieu d'accueil qu'il a et qu'il cherche à défendre.

En effet, cette conception est soutenue par tout le parcours de Bernard This : il s'agit de l'idée de la cohérence et de la continuité d'accompagnement de la femme, de son compagnon et de l'enfant à naître (depuis la grossesse jusqu'à l'accouchement, dans le temps de l'après-accouchement et lors des premières années de l'enfance et de l'expérience parentale). En 2007, dans son livre « La Maison verte : créer des lieux d'accueil », il l'évoque lui-même, en présentant le groupe des parents et son activité au GRENN comme des « pavés » qui le mènent à la création de la *Maison Verte*.

Donc, dès le début des années 1980, Bernard This tente d'« ouvrir les portes de la Maison Verte à Frans Veldman »⁴⁹⁵ mais il rencontre l'opposition de l'équipe. A ses yeux, l'équipe, à ce moment-là, n'a fait que suivre la position prise par Françoise Dolto⁴⁹⁶.

En effet, la position de Françoise Dolto était claire :

⁴⁹⁴ Nous n'avons pas pu trouver cette lettre de Bernard This, cette lettre et son absence sont mentionnées lors de ces discussions. Cf. : Cassettes des réunions de l'équipe, 1983-1984.

⁴⁹⁵ Bernard This, *La Maison verte : créer des lieux d'accueil*. Editions de Belin, 2007, p. 165.

⁴⁹⁶ *Ibid.*

« Ce n'est pas un analyste dans l'institution qui doit, là, l'introduire », écrit-elle à Pierre Benoit en réponse à sa lettre ouverte où il pose, entre autres, la question concernant l'haptonomie, « Mais pourquoi pas avertir les parents de ce qu'est cette méthode et leur permettre d'aller ailleurs »⁴⁹⁷.

Son objection ne touche donc pas à l'haptonomie comme telle, mais à sa place à la *Maison Verte*. Dans les débats qu'elle a avec Bernard This, Françoise Dolto défend sa vision du lieu d'accueil comme un lieu public qui soutient des liens sociaux comme ils se tissent dans la culture et sont présents dans la société actuelle. Bernard This, au contraire, voit la *Maison Verte* comme un lieu prometteur des changements du statut de l'enfant dans la société, un lieu pilote des nouvelles pratiques. La *Maison Verte* est un lieu où l'enfant est déjà accueilli *autrement*, à ses yeux, il est nécessaire de faire *un pas de plus*⁴⁹⁸.

Pourtant, la position prise par rapport à l'haptonomie est celle du *collectif* – les discussions de cette époque sont centrées sur l'éthique du lieu, sur la divergence des visions et sur les principes de la *Maison Verte* qui cadrent son fonctionnement⁴⁹⁹.

L'équipe conteste l'initiative de Bernard This qui, sans concertation, fixe des rendez-vous par l'intermédiaire du secrétariat du CMPP Etienne-Marcel, ce qui semble être une infraction au principe de l'anonymat. Ces rendez-vous se déroulent dans les locaux de l'association, au-dessus de la salle d'accueil de la *Maison Verte*, ce qui instaure par conséquent un espace supplémentaire mais pas accessible à tous, clos dans l'intimité de l'accueil en tête-à-tête avec une femme enceinte, avec ou sans son compagnon. De plus, l'envie de faire connaître cette approche à un grand nombre de parents conduit Bernard This à proposer aux mères enceintes présentes à la *Maison Verte* avec leurs grands enfants, de l'essayer *in situ*⁵⁰⁰. Il est difficile de sous-estimer l'impact de l'instauration d'une demande ou d'un rejet pour cette nouvelle

⁴⁹⁷ Les notes de Françoise Dolto sur le texte de la Lettre de Pierre Benoit « Les rémunérations à la MAISON VERTE ou Une fonction en plus » du 8 janvier 1984, p. 1.

⁴⁹⁸ D'ailleurs, dans son livre, Bernard This évoque l'expérience des autres lieux d'accueil qui ont suivis cette idée – de faire rentrer l'haptonomie dans le lieu d'accueil. Cf : Bernard This, *La Maison verte : créer des lieux d'accueil*, p. 165.

⁴⁹⁹ Annie Grosser, entretien du 4 juin 2012.

⁵⁰⁰ *Ibid.*

méthode auprès des parents dans un lieu d'accueil qui a tout fait pour se dégager des demandes formées au préalable, des cadres de rendez-vous ou des prises en charge.

En quelque sorte, la question de l'haptonomie devient le catalyseur d'une discussion plus globale. Selon nous, il s'agit d'un moment de réflexion sur le dispositif concernant *sa propre* ouverture : Comment la *Maison Verte* accueille les pratiques et les connaissances dont les accueillants sont porteurs ? Jusqu'où peut-elle aller pour faire vivre les différences ? Et comment est-ce possible du point de vue du fonctionnement de l'accueil et de l'institution ?

L'équipe tente de réfléchir et d'analyser les enjeux et les conséquences réels pour le lieu et plaide finalement pour la prise de distance avec les autres mouvements, les autres pratiques et les autres écoles. Une décision qui gardera le dispositif loin des autres établissements quoi qu'ils soient « proches d'esprit » ou « plus puissants, et susceptibles d'apporter un appui » et qui confirmera le positionnement de la *Maison Verte* comme seule à assumer sa propre idée (conceptuellement et financièrement). Cela étant, si la *Maison Verte* cherche une ouverture et accueille malgré tout des visions différentes, cela ne concerne que la pratique du lieu, notamment ce qui se passe à l'accueil des enfants et des parents. Les autres pratiques et les autres cadres de travail ne peuvent qu'enrichir le positionnement de l'accueillant, mais celui-ci est obligé dans tous les cas de réinventer « de zéro » sa présence auprès des familles dans ce lieu. Un positionnement subversif qui fait appel, à nos yeux, à la créativité, au courage, mais également à la capacité d'assumer une certaine solitude.

Quant au sujet du rôle de la psychanalyse au sein de la *Maison Verte*, Bernard This confirme avoir toujours soutenu la position de Pierre Benoit par rapport au « transfert sur le lieu » et avoir envisagé comme crucial l'impact de la présence des psychanalystes dans le maintien de ce transfert⁵⁰¹. Il a résumé la sienne lors de la discussion des représentants des lieux d'accueil « type Maison Verte » en 1987 :

« C'est un lieu où on fait tout pour qu'advienne un sujet. Qu'est-ce que c'est d'autre que le discours analytique ? Un lieu où le sujet produit les signifiants qui le déterminent. Un lieu où ça parle, où ça permet de parler. Quel que soit l'âge ! Que ce soit un enfant dans le ventre de sa mère, que ce soit un enfant de huit jours, que ce soit un enfant de trois ans, peu importe !

⁵⁰¹ Bernard This, entretien du 17 juillet 2011.

Créer des conditions où on s'adresse et on accueille ce sujet par ce corps. Mais cet être est déjà marqué par le signifiant qu'il a à découvrir et cet être qui parle »⁵⁰².

Il reconnaît la justesse de l'idée de rémunérations inégales pour les psychanalystes-médecins par rapport aux autres membres de l'équipe. Et il a tenu cette position jusqu'à la mort de Françoise Dolto, après quoi il a accepté d'être payé pareil. « Il nous a expliqué par la suite, se souvient Annie Grosser, qu'il a pris cette position en opposition à Françoise Dolto, sur qui le transfert, jugeait-il, était trop fort dans l'équipe »⁵⁰³.

Cela étant, la référence à la psychanalyse est pierre angulaire de sa conception du lieu, et elle porte autant de poids statuaire que théorique. Pour l'élaborer, Bernard This fait appel aux concepts lacaniens qui lui semblent les plus aptes à saisir ce nouveau type de travail. Dans le cadre du projet d'un livre sur la *Maison Verte*⁵⁰⁴, il écrit :

« Ce n'est pas en éliminant la référence à la psychanalyse que l'on comprendra mieux ce qui est spécifique à la « Maison Verte », mais ce n'est pas en la brandissant (au nom de Freud, Lacan ou de quelques autres !), que l'on avancera dans la compréhension des problèmes. C'est en la faisant advenir, en permettant au « discours analytique » de réaliser ses effets. Et là, il convient d'être clair. C'est une structure, mise en place de nos jours, dans notre société. C'est un lieu, un cadre, organisé par une règle : liberté de dire, de s'exprimer. Mais absence de jugement, attitude d'écoute et de bienveillance (pas neutre du tout !) pour comprendre le sens du symptôme, de tout ce qui ne va pas. Le savoir analytique, le savoir acquis au cours de sa propre analyse, ne sera jamais mis au premier plan : pas de savoir d'avance. Il est en place de vérité, a prétention de vérité. Et l'analyste n'est là comme « cause » du désir que temporairement, pour un temps, dans des conditions définies par des règles précises. Il s'adresse au sujet, l'invite à naître, apparaître, s'exprimer. Pour parler ? Non, pour se mieux comprendre, c'est-à-dire pour produire les signifiants qui le déterminaient à son insu. Lacan résume dans un schéma nommé « mathème » ce qu'il en est de l'analyse :

a \$
— -> —

⁵⁰² Réunion inter-lieux d'accueil enfant-parent du 27 septembre 1987.

⁵⁰³ Annie Grosser, entretien du 4 juin 2012.

⁵⁰⁴ Bernard This, « Maison Verte », le texte adressé pour le recueil sur la Maison Verte (le travail préparatif de 1987-1988), p. 6. Archives de la Maison Verte.

Que faisons-nous d'autre, quand nous écrivons les bases, les dénominateurs communs minima de toutes les Maisons Vertes, Passerelles, Maisonnées, etc... Nous accueillons des humains, des sujets, quel que soit leur âge, pour qu'ils puissent s'exprimer, se comprendre, se structurer, à travers la parole. Et peut-on dire que si la psychanalyse n'existait pas, il y aurait des structures « style Maison Verte » exerçant ces effets ? Faux problème, mais la présence des psy au sein de ces équipes nous paraît essentielle, puisque, par définition, le psy est dévoué aux effets de sens, non pas qu'il en donne, plaque, impose, en fonction d'une théorie, mais au sens qui apparaît « tout à coup », imprévisible. Qui pourrait prévoir les effets du signifiant, de ses jeux ?⁵⁰⁵

La *Maison Verte*, donc, est vue par Bernard This comme un cadre qui *prête lieu* à l'exercice du discours analytique. En 2007, dans son livre, Bernard This explicite cette thèse à l'aide d'une séquence de travail qui se passe à la *Maison Verte*, avec un enfant souffrant de constipation. L'enfant de quatre ans que Bernard This nomme « Gabriel, enfant-symptôme »⁵⁰⁶ vient un jour à la *Maison Verte*, accompagné de sa mère et de son père, suite à un problème de constipation qui dure depuis quelques mois et devient sévère depuis quelques jours. Sa mère, à ce jour enceinte d'un enfant, était très déstabilisée par une fausse-couche survenue lors de la grossesse précédente. Gabriel, affecté par la tristesse de sa maman, lui promet un jour de « faire les bébés », et c'est à l'arrivée de cette grossesse attendue et désirée que Gabriel déclenche des constipations.

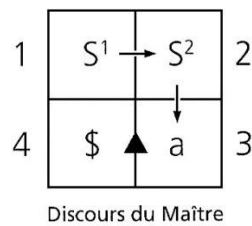
Ici, la lecture lacanienne de la souffrance de Gabriel et l'exercice de la fonction de l'analyste reçoit son explicitation : l'analyste permet de faire bouger « le discours de l'inconscient » qui s'impose à la famille de cet enfant, discours qui prend des traits de « discours du maître », vu son insistance, et « le côté impérieux de ce symptôme qui commande à cet enfant de retenir ce qui est dans son ventre » :

« Pour Gabriel, “ le signifiant qui le détermine à son insu ” est ici le “ caca ”, le *sujet* de tous ses blocages, que Lacan écrit S1, puisqu'il se situe à la place d'un autre *signifiant* S2 – ici les bébés que Gabriel voudrait faire à sa maman pour remplacer les bébés perdus. Le caca, objet de sa

⁵⁰⁵ *Ibid*, pp. 5-6.

⁵⁰⁶ Bernard This, *La Maison verte : créer des lieux d'accueil*, pp. 50-64.

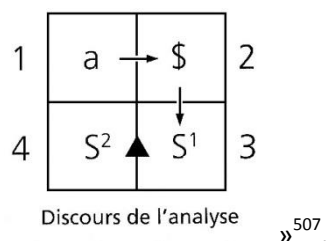
constipation, est un signifiant-maître, puisqu'il domine inconsciemment Gabriel, lui-même représenté dans ce schéma en tant que sujet barré, \$.



Selon le schéma lacanien, quatre places sont définies : celle de l'agent (1), celle du producteur (2), celle de l'objet produit (3), celle de la vérité (4). Donc, dans cette place dominante de la case 1, nous posons " l'agent ", terme ici un peu curieux, mais qui représente bien celui qui fait circuler les éléments de ce schéma et met en mouvement tout ce qui est bloqué. Le signifiant S1 y trouve donc sa place tout en s'adressant au signifiant S2 dans la case du " producteur ", puisque S2 – les bébés que Gabriel veut faire à sa maman – entraîne un surcroît de plaisir et de puissance, mais aussi de souffrance, de spasmes digestifs, de rétention fécale. Cette production, nous l'écrivons d'une lettre petit *a* dans la case 3. Gabriel, lui, en tant que sujet, s'inscrit tout naturellement dans la case 4, en place d'une recherche de vérité et d'une quête de savoir pour le psychothérapeute. Car c'est bien un *savoir*, un enchaînement de signifiants, que cet ensemble de symptômes va produire ! Encore faut-il la présence, en position d'écoute, de celui qui sait les entendre.

Dans cette dynamique, l'analyste va répondre là où, selon Lacan, " on ne l'attend pas ". Gabriel (\$) peut ici produire le signifiant-maître (S1) qui s'imposait et le déterminait à son insu. Il va entendre à son tour la fonction paternelle, celle de « *faire les bébés* », pouvant se libérer alors de sa constipation ! C'est ce seul savoir (S2) produit par Gabriel, ayant valeur de signifiant, qui importe à l'analyste, lui-même en place d'agent comme objet petit *a*. A la Maison Verte, on ne plaque pas d'interprétations sauvages et chaque enfant y est reçu dans sa singularité, avec ses parents. Ce sont d'ailleurs les parents de Gabriel qui ont verbalisé devant l'enfant ce qui s'était passé, du début de sa constipation (S1) à la perte des bébés et à son désir d'en faire à sa maman pour la consoler (S2). Ce signifiant S1 qui venait d'être produit les concernait aussi et les dépassait tout autant que Gabriel.

C'est le discours de l'analyste (a-\$) qui, entendant sa constipation comme un appel au secours, a pu, point par point, renverser le discours de l'inconscient (S1-S2) et se faire " partenaire symptôme".



Le langage psychanalytique amène Bernard This à une compréhension supplémentaire de ce qui se passe pour ce petit garçon, tout autant que son expérience d'analyste rend possible son positionnement : il écoute, repère des signifiants, soutient l'expression, verbalise, ponctue le discours de l'enfant et de l'adulte.

Si dans la vision de Pierre Benoit, la *Maison Verte* offre un cadre propice aux questions sur l'histoire du sujet et sa place au monde où la présence des psychanalystes non-nominative maintient les voûtes de ce cadre, Bernard This, pour sa part, conçoit la *Maison Verte* comme un lieu où les psychanalystes mettent en place des liens d'une autre nature que les gens de l'accueil. Dans l'exemple de Gabriel ou nombre d'autres, Bernard This nous laisse sentir toute la différence entre son intervention, de lui analyste, et celles des autres, membres d'accueil⁵⁰⁸. Cela étant, la référence à la psychanalyse est fondamentale, elle donne un langage conceptuel qui permet une lecture des situations analytiques et oriente une action tout à fait spécifique. Ce n'est pas le dispositif de la *Maison Verte*, c'est plutôt l'analyste qui la condense et la met en œuvre.

Cependant, la question du cadre s'impose : dans quel sens faut-il comprendre cette extension de la pratique d'analyste, au milieu de dizaines d'enfants et de leurs parents, qui vise à toucher les fondements de la structure du sujet ? Il est évident qu'il ne s'agit pas de la pratique analytique dite classique. Le psychanalyste, donc, s'adapte aux conditions où il exerce son action, étant vivement sollicité par la vie quotidienne qui l'entoure.

La question peut être posée sous l'angle suivant : s'agit-il d'une nouvelle pratique analytique adaptée spécifiquement aux enfants en bas âge, encore dans la structuration active de leur psychisme qui se fait avec leurs parents ? Quelle place leur est désignée ? Quelle partie joue

⁵⁰⁷ *Ibid.*, pp. 61-63.

⁵⁰⁸ Bernard This, « Accueillir, c'est pas seulement parler ? » In : *Structure type Maison Verte : Quelles pratiques de la parole ? Le Coq-Héron*, n° 140, 1996, Premières Journées Européennes, Strasbourg, novembre 1994, pp. 95-96.

l'accueil dans cette intervention du psychanalyste ? Ou s'agit-il d'un nouveau personnage, psychanalyste-accueillant, qui « change » de postures ?

Bernard This entend donc l'accueil comme la création des conditions où « l'association libre des paroles devienne une association nécessaire des signifiants, que nous avons à accueillir »⁵⁰⁹. Un climat affectif et ces conditions d'accueil permettent l'instauration du transfert qui fait une espèce de ressort de ce mouvement des discours. Bernard This, l'auteur du concept du « travail à trois » souligne tout particulièrement le travail « en concertation » des trois accueillants présents l'après-midi. Ainsi, un des accueillants saisit la présence des autres et fait appel à un de ses collègues pour la fonction de témoin, pour apporter un avis différent et ainsi ouvrir la discussion avec un parent, pour donner une présence autre liée au sexe, à l'âge et à la formation des collègues⁵¹⁰. La présence d'analyste est discrète, selon l'idée de Bernard This, jusqu'au moment où « surgissent tout à coup, imprévisibles, le sens du symptôme et son essaim de signifiants [que] (...) [dont] le psychanalyste peut [en] mesurer et [en] faire comprendre le[ur] jeu et les[urs] enjeux »⁵¹¹. Donc, c'est différent, mais cette différence nous paraît comme une mise en scène et en exergue de la parole d'analyste – elle lui donne un poids supplémentaire.

Comment les rôles se distribuent-ils si, « par la capacité d'écoute au niveau des productions de l'inconscient, l'analyste est un accueillant bien particulier » selon la conception de Bernard This ? Mais comment est-il possible de la réaliser, la collégialité à laquelle Bernard This se montre sensible⁵¹², si elle est fondée sur la rémunération plus élevée pour les psychanalystes-médecins au sein de l'équipe ? Dans son livre, à plusieurs reprises, Bernard This parle de la collégialité qu'il lie avec l'absence de domination, « ni médicale, ni psychiatrique, ni psychanalytique ». Ceci implique, selon ses propos, « qu'il n'y a pas de possibilité d'être nommé Directeur, Directrice, Médecin-Chef, par les membres du groupe et encore moins par

⁵⁰⁹ Bernard This, *La Maison verte : créer des lieux d'accueil*, p. 64.

⁵¹⁰ Cette conception est présentée dans l'intervention de Marie-Noëlle Rebois et Anne-Marie Canu « le travail à trois » In : *Structure type Maison Verte : Quelles pratiques de la parole ? Le Coq-Héron*, n° 140, 1996, Premières Journées Européennes, Strasbourg, novembre 1994, pp. 104-107.

⁵¹¹ Bernard This, *La Maison verte : créer des lieux d'accueil*, pp. 59-60.

⁵¹² *Ibid*, pp. 36-39.

quelque instance administrative extérieure au projet et en dehors de l'équipe »⁵¹³. Nous renouvelons notre question posée plus haut : comment est-il possible de la maintenir concrètement et comment faut-il travailler une espèce de survalorisation du rôle de psychanalyste au sein de l'équipe ? La maîtrise du langage conceptuel de la psychanalyse qui devient un outil de la description de ce qui se passe à l'accueil et prime la lecture des situations, ne mène-t-elle pas, à nouveau, à long terme, vers l'homogénéisation plus que la préservation de la dualité au sein de l'équipe ?

3.2.4. Marie-Hélène Malandrin, éducation/psychanalyse, le nouage impossible

Marie-Hélène Malandrin apporte encore une autre vision à la question de la place de la psychanalyse à la *Maison Verte*. Ayant choisi comme fil rouge la question de l'éducation des enfants et du soutien que des professionnels peuvent lui apporter, ainsi qu'à ses parents, elle présente un contre-point à l'élaboration de l'idée du lieu. Tout au long du cheminement du dispositif d'accueil, elle fait tout pour que cette question ait sa place. Elle développe sa vision centrée sur le travail *au quotidien* et tente d'articuler, à sa manière, le nouage – possible ou impossible – entre la psychanalyse et l'éducation⁵¹⁴.

Au moment de la rencontre avec le groupe d'analystes aux origines du lieu d'accueil et de loisir pour les enfants et leurs parents, elle a déjà une expérience d'un travail commun, dans le cadre de son projet d'atelier-jeux en 1977, où un psychanalyste a été associé. Cette collaboration a été riche, à son avis, surtout dans le temps préparatoire du projet : c'est en ayant recours aux connaissances psychanalytiques que l'aménagement du lieu a été trouvé. Ainsi, toboggan, bassin à l'eau, petite cabane en bois sont apparus dans l'atelier comme fruit de ces réflexions communes. La considération par rapport à l'importance de la motricité libre

⁵¹³ Bernard This, « Maison Verte », le texte adressé pour le recueil sur la Maison Verte, p. 6.

⁵¹⁴ Marie-Hélène Malandrin, « Education/psychanalyse, l'impossible nouage ? », *op.cit.*, pp. 10-102.

et des jeux spontanés chez les enfants a également guidé vers le fonctionnement fluide et non-contraignant de l'atelier⁵¹⁵. Cependant, le travail même, au contact des enfants et des parents, s'est avéré plus problématique. Rester en « attente passive » des mères qui viennent « quand elles veulent », rester disponible sans « rien faire », communiquer avec les enfants qui ne parlent pas encore, et surtout se retrouver devant l'absence d'une demande clairement adressée à un psychanalyste – tout cela a contrasté fortement avec la présence de l'analyste en cabinet⁵¹⁶. Cette expérience a révélé qu'il fallait expérimenter d'autres modalités de présence – légère et conviviale, rassurante et attentionnée –, en un mot, une présence qui pourrait s'inscrire de la façon la plus naturelle possible dans le quotidien des mères et des enfants.

Dans les débuts de la *Maison Verte* qui se voyait comme maison de quartier, la conquête de la confiance des familles, l'allégresse et la convivialité de l'accueil étaient, en effet, un élément-clé du dispositif. Selon l'idée initiale, c'est l'équipe « accueillante » qui portait cette présence, en étant composée de personnes qui avaient l'expérience du travail éducatif, dans les lieux de vie, dans les équipes de rue ou en milieu ouvert.

Portée par sa question, Marie-Hélène Malandrin développe ses réflexions sur la « convivialité » et sur la « sociabilité » nécessaire à ce nouveau lieu et qui ne sont pas juste « en plus » de la présence des psychanalystes. En face de la position déclarée par Pierre Benoit et Bernard This qui voient la *Maison Verte* comme « projet où la présence des psychanalystes est cruciale », elle prend la position d'une non-analyste qui insiste sur la « deuxième partie » du dispositif – sur l'accueil.

Le nerf de sa pensée consiste non seulement à ne pas considérer « l'accueil » en « deuxième » place mais à voir ce que chacun – « le quotidien » et « la psychanalyse » – apporte aux usagers et l'un à l'autre. En mettant l'enfant au cœur de sa conception du lieu, elle garde la certitude que l'enfant s'avance selon ses propres lignes de pensées qui prennent, de temps à autre, la forme d'une question qu'il adresse aux adultes. L'« ouverture » ou la « fermeture » qu'il perçoit dans leurs réponses ont une incidence sur son avancement, mais cette incidence est le

⁵¹⁵ Marie-Hélène Malandrin, entretien du 2 novembre 2010.

⁵¹⁶ Elle témoigne de ce travail et de ces difficultés lors de la réunion de l'équipe sur l'histoire de la *Maison Verte* du 27 avril 1987.

fruit d'une articulation complexe dont la plus grande partie échappe à ses protagonistes. Ces ouvertures et fermetures ne sont aucunement conditionnées, pour Marie-Hélène Malandrin, par des statuts et des rôles déclarés ou projetés sur des membres de l'équipe. Dans sa conception du dispositif à *partir de l'enfant*, elle reste dubitative sur la pertinence de l'idée d'affilier « les effets » de la *Maison Verte* à « la présence en quelque sorte “ officielle ” de psychanalystes au sein d'une équipe »⁵¹⁷.

Cette position centrée sur l'enfant la rend également prudente par rapport au travail « à partir du discours de la mère » :

« Quand on s'adresse à l'adulte, à partir de ce lieu, c'est-à-dire aux parents, aux mères généralement, il y a quelque chose qui se déplace et l'enfant est évacué. (...) Il y a quelque chose qui est incompatible : ou bien le lieu tourne, se centre et accompagne quelque chose de l'enfant et là, je crois que les mères qui sont dans un effondrement total – l'effondrement en tant que mère, l'effondrement social, l'effondrement de leur histoire – reconstruisent quelque chose dans l'accueil qu'on fait à leur enfant. Mais si on vient à intervenir directement sur leurs propres constructions, c'est-à-dire sur elles directement, là, il y a quelque chose qui s'arrête. C'est ce que j'ai vu, d'un point de vue extérieur, quand quelqu'un nous a été adressé, dans notre service, et là, il y avait quelque chose qui s'est arrêté pour toujours »⁵¹⁸.

Sa position persistera au cours des années : dans les débats internes, elle posera et reposera la question du sens de la dualité « psychanalystes-personnes d'accueil » dans un lieu qui prétend « mettre entre parenthèses » la pratique de chacun. En effet, parti d'un projet qui pensait rassembler des professionnels de champs différents, mais sur un pied d'égalité, le groupe des fondateurs n'a pas échappé finalement aux processus de « groupement » selon les lignes de métier. Pourtant, l'idée originale du lieu restera une boussole pour Marie-Hélène Malandrin, elle reviendra à ce temps des préparatifs des années 1976-1978, dans sa présentation de l'histoire de la *Maison Verte*, comme source de l'idée véritable du lieu⁵¹⁹. La définition « par la négative » qui lui semblera toujours extrêmement importante, car ce « ni une crèche, ni une

⁵¹⁷ Pierre Benoit, « L'effet Maison verte », Lettre ouverte à l'équipe du 3 décembre 1983, *op.cit.*, p. 136.

⁵¹⁸ Réunion d'équipe sur l'histoire de la Maison Verte du 27 avril 1987.

⁵¹⁹ Marie-Hélène Malandrin, « Education/psychanalyse, l'impossible nouage ? », *op.cit.*, pp. 33-58.

halte-garderie, ni un centre de soins » conçoit le lieu comme espace non-défini au préalable, subversif dans son usage et n'appartenant à personne.

Cependant, la rencontre avec ses collègues et la réalité de la mise en place du lieu d'accueil a fait émerger une réalité complexe et contradictoire. Nous avons pris le temps de retracer le surgissement de la dualité « psychanalystes »—« personnes d'accueil » qui a pris la forme, comme nous avons vu de celle de « psychanalystes »—« éducateurs ». Cette dernière, qui apparaît dans les papiers administratifs dès 1979, ne désigne pas, pour autant, l'appartenance professionnelle *stricto sensu* : dans les rangs des « éducateurs », il y a infirmière, assistante sociale, hôtesse d'accueil à part des éducateurs et, par la suite, des psychologues.

La dualité « psychanalystes » – « éducateurs » condense donc quelque chose qui dépasse, d'un côté, les murs de la *Maison Verte* (avec les relations entre disciplines que nous nous sommes efforcés de décrire), et de l'autre, elle exprime l'instauration d'un mécanisme qui sera un ressort interne du mouvement de ce lieu – une dualité inhérente à ce lieu, dont le fonctionnement est tributaire. En effet, étant venus de champs disciplinaires différents, les membres de l'équipe instaurent cette dualité comme celle qui permet de *contenir la différence* convoquée dans ce lieu. Cette dualité exprime, ainsi, un ressort interne d'organisation du lieu qui tolère des divergences dans sa vision. Sans être désignée « positivement » et définitivement, la *Maison Verte* devient, ainsi, un lieu où la rencontre des positions différentes est possible. Et même si cette « rencontre » tournera à l'affrontement à certains moments, elle donnera lieu à la présentation des différentes visions, à des élaborations que chacun pourra poursuivre, sans être exclu du champ commun de la réflexion et de l'accueil des familles.

Marie-Hélène Malandrin soutient, donc, elle aussi, l'utilité pratique et conceptuelle de la dualité qu'elle repère auprès des familles et essaie de développer, en cherchant des mots les plus exacts d'une discussion d'équipe à l'autre. Pourtant elle conteste le fait que cette dualité soit attribuée aux postes et aux statuts au sein de l'équipe. Elle conteste, alors, la désignation d'« éducateur » tout autant que l'établissement d'un groupe des « éducateurs » pour désigner ceux qui ne sont pas sur les postes d'analystes. Elle plaide plutôt pour une distinction « analyste » – « non-analyste » afin de garder une opposition qui est nécessaire, à son avis, à une dialectisation possible de la position de chacun :

« Ce lieu ne fonctionne que grâce à deux côtés, dit-elle pendant les débats sur la péréquation en 1983, mettez-vous des travailleurs sociaux, des animateurs entre eux, vous aurez un lieu qui fonctionnera autrement qu'ici. Mettez-vous les analystes entre eux, vous aurez un lieu qui fonctionnera autrement que la Maison Verte. C'est-à-dire que si on n'accepte pas ce lieu dans ces deux composants, chaque composant acceptant l'autre et étant capable de soutenir quelque chose par rapport à l'autre : les animateurs par rapport aux analystes, et les analystes par rapport aux animateurs, pour que cela fonctionne par rapport à la troisième personne, c'est-à-dire les gens qui viennent »⁵²⁰.

Il s'agit plutôt de la dualité des positionnements que des fonctions liées au métier ou à la pratique – « d'être à l'accueil » ou « d'être à l'écoute ». Le travail à la *Maison Verte* demande d'inventer un positionnement nouveau, ou comme elle dit « passé par une négation » pour pouvoir habiter une présence que le lieu de vie – plein de surprises et de choses – exige de chacun.

Il n'est pas étonnant que dans le moment de la discussion sur l'éthique du lieu, Marie-Hélène Malandrin insiste, comme Pierre Benoit et Bernard This, sur la distinction des fonctions – des psychanalystes et des membres d'accueil. En même temps, ce qui les oppose c'est le poids et la valeur qu'ils donnent à chaque composant de cette distinction. Pour Marie-Hélène Malandrin, les deux sont absolument égaux et indispensables. En étant plus que complémentaires l'un à l'autre, ils permettent une diversité d'écoutes et d'accueil des enfants et des parents, tout en étant une condition l'un de l'autre. Pour Pierre Benoit, cette distinction n'est valable et opérable dans le travail avec les familles qu'à condition qu'elle soit retenue au niveau de l'équipe, avec une réelle différence de statuts afin de soutenir le transfert sur les psychanalystes ou sur la psychanalyse. Pour Marie-Hélène Malandrin, l'égalité absolue est une condition pour que tous les membres de l'équipe tiennent un rôle libre et responsable dans la conceptualisation du dispositif ainsi que devant les hôtes de la *Maison Verte*. Elle plaide également pour la présence égale au niveau des plages de temps de chaque membre de l'équipe, ce qui rentre, à son avis, en cohérence avec le principe de roulement de l'équipe – chacun assume sa journée, en donnant aux enfants et aux adultes la possibilité de « pratiquer » la différence à titre égal.

⁵²⁰ Réunion d'équipe sur la péréquation de salaire du 19 décembre 1983.

Pourtant, la question se pose : une égalité absolue de ces deux composants est-elle possible ? Quelle doit être l'architecture institutionnelle du lieu pour que chaque partie reconnaisse ses propres limites et éprouve la nécessité structurante de l'autre, en apportant ce qui échappe à l'autre ? Comment s'assurer de la mise entre parenthèses des projections qui viennent de la place que chaque professionnel occupe dans le tissu social, de la signification que chaque métier a dans la conjoncture historique et dans le mouvement des idées ?

Notre étude de l'histoire nous a bien montré que chaque dispositif est tributaire du contexte historique et social d'où il surgit : il dépend de l'Histoire qui est complexe et qui garde des traces des mouvements de pensée et des pratiques qui se trouvent des fois en concurrence les uns par rapport aux autres. Mais essentiellement, chaque dispositif est nourri du désir de ses acteurs : il y apporte sa nature conflictuelle en même temps qu'il permet de bâtir le projet.

A l'époque de la création de la *Maison Verte*, la psychanalyse a fourni le langage conceptuel pour repenser le travail avec l'enfant : des professionnels du champ social ont eu recours à ce langage d'autant plus facilement qu'il les a aidés à renouveler les fondements de leur pratique. D'autant plus que « l'hypothèse freudienne de l'inconscient » a trouvé une forte résonance dans le grand public et a étayé une expansion rapide des explications psychanalytiques et psychologiques de beaucoup de processus sociétaux.

Dans ce contexte, avoir une position égalitaire de tous les membres de l'équipe, cela demandait *une vigilance toute particulière* de tout le monde – de la part des psychanalystes et des personnes d'accueil – afin de stopper une inflation de cette fonction au sein de l'équipe où elle pourrait être un régulateur invisible mais puissant.

La discussion sur la péréquation du salaire se présente, en effet, comme un élément qui précise la construction institutionnelle, mais qui a sa conséquence directe à l'accueil. Effectivement, comment faire pour que les deux parties ou les deux approches gardent leur particularité mais entrent en interaction étroite sur « l'objet commun » ? Comment construire cet objet commun devant lequel tout le monde se trouve dans une place d'ignorant afin de ne pas déclencher une lutte de Savoir ?

Marie-Hélène Malandrin, elle-même, a eu progressivement recours aux écrits analytiques : les références à Michel de Certeau et à Maurice Blanchot, qu'elle cite au début, cèdent la place aux citations de Jacques Lacan. En effet, elle retrouve chez lui ce qui lui convient le plus, c'est-

à-dire, la problématisation des concepts du « texte » et du « contexte », l'usage conceptuel du « bavardage », du « père symbolique » ou du « père imaginaire »⁵²¹ que la lecture lacanienne du Petit Hans explicite⁵²². Sans aucun doute, l'écoute du comportement de l'enfant comme un comportement « signifiant » et qui donne la clé aux lacunes de l'histoire du petit sujet⁵²³ se présente comme basée sur la notion freudienne de l'inconscient et précisée par la rigueur conceptuelle lacanienne.

Ainsi, elle navigue vers la conceptualisation « de l'écoute du quotidien » qui se trouve de plus en plus influencée par la psychanalyse mais qui n'a pas de corrélation avec la pratique analytique « divan-fauteuil ». Les vignettes de travail qu'elle donne sont toujours marquées par l'attention extrême aux détails du comportement de l'enfant : elle les voit comme des « dire » de l'enfant. Il est fort possible qu'elle commence à concevoir la *Maison Verte* comme la source d'une nouvelle pratique élaborée à partir des savoirs analytiques, mais épargnée de la place du « détenteur » de ces savoirs accompagnés de tous les mouvements transférentiels qui s'en suivent.

Au fond, il nous semble qu'elle se dirige vers la conception de la distinction *interne* entre écoute et accueil, vue plutôt comme des rôles que la même personne peut endosser à des moments différents. Un positionnement analytique ou un positionnement d'accueil peuvent être pris par n'importe quelle personne ; cela dépend de son propre état d'ouverture momentanée et de la position que lui assigne l'enfant ou l'adulte. Dans une des séquences sur la boîte à musique, que nous avons cité plus haut, Marie-Hélène Malandrin souligne ces rôles que plusieurs accueillants ont pu prendre afin de donner un espace à l'élaboration de la mère : déclenchée par sa question sur l'attention que l'enfant prête à ce jouet, cette élaboration va passer par plusieurs étapes où les différentes personnes de l'équipe seront convoquées – l'accueil de sa décharge émotionnelle, l'écoute de ses souvenirs, et le retour vers elle afin de pouvoir conclure.

⁵²¹ Marie-Hélène Malandrin, « Le papa, c'est celui qui dit » In : Claude Schauder (sous la dir.), *Lire Dolto aujourd'hui*, Editions érès, 2008, pp. 13-25.

⁵²² Jacques Lacan, *Le séminaire de Jacques Lacan. Livre IV. La relation d'objet : 1956-1957*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Editions du Seuil, 1994, pp. 199-406.

⁵²³ Marie-Hélène Malandrin, Annemarie Hamad, « L'accueil de l'enfant et la psychanalyse à la Maison Verte. La boîte à musique, l'enfant et le silence des adultes » In : *Françoise Dolto, aujourd'hui présente : dix ans après. Actes du colloque de l'Unesco 14-17 janvier 1999, Paris : Gallimard, 2000, pp. 331-357.*

La dualité, ainsi, est indispensable pour chacun des accueillants pour pouvoir moduler sa présence attentionnée aux appels des usagers. Présence qui – dans ses incarnations différentes – reste distincte et claire (analysable après-coup) pour l'accueillant lui-même. Donc, le point d'altérité est indispensable pour le positionnement de chacun, pour l'équipe afin de donner de « l'air à la pensée », pour le lieu dans ses objectifs – de la socialisation ou de l'écoute. La question est très pertinente : l'accueil de l'autre et la dialectisation du positionnement de chacun n'est possible qu'à la condition de ne pas s'identifier à une fonction, à un rôle, à un objectif posé.

« Je voudrais formuler quelque chose, mais qui est très difficile à formuler, dit-elle en 1988, donc, je ne sais pas si j'y arriverai. Bernard [This], là, tu viens d'expliquer au niveau de l'accueil de l'enfant, et tu dis « c'est la fonction-même de la psychanalyse ». Je pense qu'il faut aller encore au-delà de cela. (...) [Car] ce que je crois important, c'est qu'on ne peut absolument pas distribuer dans une société qu'il en adviendrait quelque chose du sujet qui rencontre un autre sujet comme étant passé par la psychanalyse. Là il y a quelque chose de fondamental qui est dit, qui est distribué et qui devient une espèce de sens social actuel qui, moi, depuis le début, me heurte profondément. Je ne sais pas par quoi un sujet devient sujet ! Certains y vont advenir en passant par le divan, d'autres vont être sujet sans pouvoir jamais rien en dire... Et de ce « rien en dire » ils [seront] toujours en capacité de pouvoir accueillir un sujet à part entière. Et je crois qu'il faut faire attention à ce genre des choses. (...) C'est différent de penser que parce qu'on fait ce travail [analytique], on est bien placé pour en savoir quelque chose de cette médiation, [et de] s'identifier à cette médiation comme soutenant que c'est que par ça qu'on peut y arriver. C'est tout à fait différent ! »⁵²⁴

Dès ces paroles vives apparaît sa vision du lieu, fondamentalement marquée par la « non-saisie » de son objet : « la seule chose qui nous réunit en face des enfants et des parents, dit-elle dans les débats sur la péréquation, c'est qu'on ne sait pas ce qui se joue et ce qui se passe entre l'enfant et son parent »⁵²⁵. Elle a recours à l'image du « réceptacle », un espace « en creux » qui doit être capable d'accueillir « ce qu'on ne sait pas ». Cette image du « réceptacle » lui sert pour décrire l'essence de l'accueil :

⁵²⁴ Réunion inter-lieux d'accueil du 10 janvier 1988.

⁵²⁵ Réunion d'équipe sur la péréquation de salaire du 19 décembre 1983.

« D'un côté, écrit-elle en 2009, il y a les adultes, parents, accueillants, pouvoirs publics, qui organisent pour l'enfant un espace éducatif qui doit contribuer à sa socialisation, de l'autre il y a ce qui se parle à l'insu de l'enfant et du parent, et un « espace d'accueil » qui est là comme réceptacle. C'est cela le nouage fondateur : deux espaces mis en tensions dans l'accueil, celui du social, celui de la psyché »⁵²⁶.

Mais, enfin, comment assurer la possibilité de cette dialectisation ?

La réponse que Marie-Hélène Malandrin voit comme seule possible et qu'elle formule en 2009 ainsi : c'est de travailler « avec un dispositif mis en fonction de tiers »⁵²⁷. Donc, l'architecture institutionnelle, avec l'accès à la parole de tous et à la prise de décision après les débats collectifs et en collégialité, est garant d'une possibilité de donner lieu au point de l'altérité au sein de l'équipe et de l'avoir comme outil de dialectisation possible. Les mécanismes de la vie institutionnelle doivent être en mesure de donner lieu à toutes les visions et de les articuler sans les étouffer ou les refouler. C'est la voie d'un dialogue difficile, parfois conflictuel mais qui peut aboutir à un positionnement ou une décision qui les garderait dans l'état d'*Aufhebung*. C'est pourquoi, elle donnera autant d'importance à ces débats sur la péréquation du salaire et de l'égalisation du temps de présence à l'accueil qui symbolisera pour elle la reconnaissance du statut égal de tout le monde dans leur apport au lieu. Mais plus fondamentalement, ce sera la condition principale de la liberté de circulation de la parole et de l'implication de tous, à ses risques et périls au travail de construction conceptuelle et le maintien des points de différences effectifs.

⁵²⁶ Marie-Hélène Malandrin, « Education/psychanalyse, l'impossible nouage ? », *op.cit.*, p. 99.

⁵²⁷ *Ibid.*, p. 98.

3.3. L'architecture institutionnelle nouvelle comme réponse

Cela étant, la parité des salaires est devenue le point qui a fait se croiser plusieurs enjeux : le positionnement de chacun auprès des enfants et des parents, la place des psychanalystes dans l'équipe, l'organisation institutionnelle du lieu. Si nous n'avons présenté que les positions de Pierre Benoit, Françoise Dolto, Bernard This et Marie-Hélène Malandrin, ces longs débats de 1983-84 étaient hautement collectifs : ils ont engagé toute l'équipe ainsi que les membres du conseil d'administration, en forçant chacun à prendre position.

Le vote qui les a conclus a fait apparaître des positions divergentes : deux médecins-psychanalystes se sont opposés à la péréquation de salaire tandis que le reste de l'équipe l'a approuvé. Ainsi, le conseil d'administration a eu recours à un jugement de Salomon : il a entériné le vote de l'équipe pour la rémunération équitable, mais il a également respecté les avis d'opposition de deux de ses membres. A compter du 1 juillet 1984, l'équipe est passée à la parité du salaire, sauf Pierre Benoit et Bernard This, qui ont gardé leur rémunération antérieure, comme médecins⁵²⁸.

Cependant le vote majoritaire a façonné l'avenir : toute nouvelle personne intégrant l'équipe aurait le statut égal et le salaire « alloué par la DASS pour le nombre d'heures de travail prévu pour l'exercice budgétaire en cours » (équivalent au poste de psychologue). Au jour de la décision du 2 mai 1984, les deux équipes, celle des psychanalystes et celle de l'accueil, continuent d'œuvrer ensemble : « le personnel d'accueil assure une période de 5 heures hebdomadaires consécutives et un samedi (3 heures) à tour de rôle. Le personnel psychanalyste assure une vacation de 3 ou 4 heures hebdomadaires et n'est pas habituellement chargé de l'ouverture et de la fermeture de la Maison Verte »⁵²⁹. Pourtant, la différence du nombre d'heures de présence entre les analystes et le personnel d'accueil commence à s'estomper : de plus en plus d'analystes font l'après-midi complet. Cela va de pair avec l'appropriation réelle de la désignation d'« accueillant » pour tous les membres de l'équipe.

⁵²⁸ Procès-verbal du Conseil d'Administration du 2 mai 1984, pp. 1-2. Archives de la Maison Verte.

⁵²⁹ Projet de règlement intérieur. Annexe du procès-verbal du Conseil d'Administration du 2 mai 1984, p. 2. Archives de la Maison Verte.

Or, les débats ne se sont pas essouffés pour autant – la question sur la place « des psychanalystes » s’est transformée progressivement en question sur la présence de « la psychanalyse » au sein de la *Maison Verte* (ce que nous avons vu dans l’élaboration de la position de Pierre Benoit, par exemple). Les précisions sur les modalités de son exercice, de son influence, et les tentatives de formaliser son impact ont orienté leur nouveau tour.

De plus, ces discussions sur la péréquation du salaire ont d’une certaine manière rendu visible le mécanisme du fonctionnement institutionnel que la *Maison Verte* était en train de mettre en place. Les débats qui ont amené chacun à développer une position personnelle ont abouti à une solution qui a laissé présentes des oppositions, avec une certaine tolérance aux avis divergents. La prise de décision collective, tout en faisant référence à la majorité, laissait pourtant une ouverture permettant à tout le monde de reprendre la question et de présenter de nouveaux arguments.

Ce fonctionnement semble assez unique : la disparité des positions s’est installée comme quelque chose d’à la fois *possible* et *évolutif*. Comme nous l’avons vu, Pierre Benoit, Bernard This, Françoise Dolto, Marie-Hélène Malandrin continuaient de développer leur position. Le fait que chacun ait pu poursuivre son propre mouvement, avec ses va et vient autour des questions qui lui semblaient les plus pertinentes, montre la construction d’un *espace de discussion* qui permet un cheminement individuel dans le collectif. On trouve les résultats de ce cheminement dans des interventions et des écrits de membres de l’équipe : Françoise Dolto s’exprime, ainsi, à la conférence au CFRP, Pierre Benoit lors de la rencontre avec l’équipe d’un centre d’accueil, en 1988, à Villeurbanne⁵³⁰, Bernard This dans sa présentation de la *Maison Verte*⁵³¹. De la même façon, d’autres prendront la parole ou la plume pour présenter leur propre cheminement⁵³². La *Maison Verte* apparaît ainsi à « plusieurs visages », marquée par cet esprit vivant et mouvant.

⁵³⁰ L’intervention intitulée « Ce qu’est la “ Maison Verte ” » est apparue dans la revue *Sauvegarde de l’enfance*, N°5, 1988.

⁵³¹ Bernard This, « Accueillir c’est pas seulement parler ? », *op.cit.*, pp. 95-107.

⁵³² Marie-Noëlle Rebois, Anne-Marie Canu, « Le travail à trois », *op.cit.*, pp. 104-107.

Le travail à la *Maison Verte* donne, ainsi, le sentiment que les accueillants eux-mêmes sont « travaillés » et « formés » par le dispositif. Voici le témoignage de Marie-Noëlle Rebois, en 1994, qui l'articule en lien avec « le travail à trois » :

« J'aimerais dire en quoi le travail à trois m'a permis, tout en m'en dégageant, ou plus exactement en trouvant de jour en jour une meilleure distance, de vivre l'engagement qui a toujours fait sens dans ma vie.

- J'ai appris à modérer et à apaiser ma soif de l'autre pour lui laisser une place. Denis Vasse dit : « Il y a dans le désir de l'homme une dimension d'altérité qui l'assoiffe ». (C'est une phrase que j'entends).
- J'ai appris à tempérer ma propre façon de répondre toujours du côté de la « vie », du « positif », parce que deux autres, à côté de moi, entendaient, réagissaient, répondaient, se taisaient, questionnaient différemment... et que ces deux autres, je les avais présentés en les nommant à l'enfant qui arrivait. Cette présentation fait surgir du réel et du tiers entre cet enfant et moi. (Je fais souvent appel à mes collègues). Je sais que j'ai une voix et une présence forte et grave qui peuvent attirer, apaiser ou inquiéter.
- J'ai appris à mieux connaître et à utiliser cet « outil langage », je m'en sers beaucoup. C'est autant un piège qu'un talent... à trois dans la même après-midi si je bêche seule, je ne cultive jamais seule... et c'est apaisant de le savoir. (...)
- J'ai compris qu'accueillir, c'est adresser la parole à quelqu'un, qu'adresser la parole à un enfant, c'est en fait lui donner la parole et, du coup, c'est m'engager, c'est lui promettre »⁵³³.

Ce qu'on entend là, c'est un positionnement personnel assez solitaire, car il tient l'engagement que le sujet prend par rapport au lieu, et en même temps, le positionnement qui bénéficie à l'espace collectif, suffisamment ouvert et reflétant pour chacun de ses membres. Devant cette conception du *collectif*⁵³⁴, la question sur ce qui est « du commun » ou qui fait tenir des visions ensembles était toujours en discussion.

⁵³³ *Ibid.*, p. 106.

⁵³⁴ Ici, nous mettons ce travail en parallèle avec l'élaboration que la conception du collectif a vu dans la psychothérapie institutionnelle : Cf. Jean Oury, *Le Collectif : le Séminaire de Sainte-Anne*, Champ social éditions, 2005.

Marie-Noëlle Rebois apporte sa réponse lors d'une des réunions réunissant des représentants de lieux d'accueil « type Maison Verte » dans le but de trouver ce qu'il y avait de commun entre eux et qui pourrait être le fondement du lieu, tout en constituant une base pour la fédération des lieux qui s'y reconnaissent :

« J'ai une réponse méchante à la question : le jour où le désir de chacun de nous qui travaille ici s'arrêtera, c'est fini ! Le jour où cela devient une institution du genre qu'on paye des gens mais qu'ils n'ont pas envie que ça marche quoi qu'il arrive, c'est fini ! C'est terminé la Maison Verte ! Il n'y en aura plus. Enfin, ça deviendra un truc qui n'a aucun intérêt. Ce qui fait la vie dans cette histoire, c'est que chacun de nous est partie prenante, avec des objectifs différents, des façons différentes... Omar [Caranta] ou moi, on a une façon différente d'accueillir et de penser ça, mais c'est ça qui fait la Maison Verte. C'est ça qui fait la vie ici, ce désir porté... [par tous] »⁵³⁵.

Il est certain que le désir était le moteur le plus puissant de la création. Même si, comme nous l'avons vu, les désirs des fondateurs étaient bien distincts. Pour l'un il s'agissait de mettre en place une structure plus souple qui « débouche sur un plus de solidarité, un plus de liberté, un plus de lien »⁵³⁶. Pour l'autre, « d'entendre l'enfant quand personne ne l'entend »⁵³⁷, pour le troisième de « créer un lieu où la question sur la condition humaine peut être ouverte »⁵³⁸, pour le quatrième « de prévenir des troubles avant leur cristallisation »⁵³⁹, pour le cinquième, d'« assurer la continuité dans la prise en charge de l'enfant et ses parents, de la grossesse aux premières années de l'enfant »⁵⁴⁰.

Or, si la *Maison Verte* est une affaire de désirs, son dispositif est un cadre qui borne – donne lieu à l'investissement de chacun et le limite en même temps, en le faisant cohabiter avec celui des autres. Cela étant, en gardant leur propre vision des choses, les accueillants tiennent *de facto* un point d'altérité toujours réactualisé.

⁵³⁵ Marie-Noëlle Rebois, La réunion inter-lieux d'accueil enfant-parent, le 10 janvier 1988.

⁵³⁶ Marie-Noëlle Rebois, Anne-Marie Canu, « Le travail à trois », *op.cit.*, p. 105.

⁵³⁷ Marie-Hélène Malandrin, la réunion sur l'histoire du 27 avril 1987.

⁵³⁸ Pierre Benoit, « Ce qu'est la " Maison Verte " », *op.cit.*, p. 157.

⁵³⁹ Françoise Dolto, « la Boutique verte. Histoire d'un lieu de rencontres et d'échanges entre adultes et enfants », *op.cit.*, p. 148.

⁵⁴⁰ Bernard This, la réunion sur l'histoire du 27 avril 1987.

Il est certain qu'une telle conception de la vie institutionnelle exige une application stricte du principe de la collégialité avec un organe de gestion qui en soit garant. Le conseil d'administration apparaît, donc, comme l'instance qui régule et donne lieu aux débats mais qui respecte toute la complexité de la vie interne de l'équipe, sans imposer la solution la plus facile et la plus « gérable ». De son côté, l'équipe s'engage à mener une réflexion sur l'institution elle-même, et à communiquer des analyses sur la structure institutionnelle qui peuvent avoir une répercussion sur le travail avec les familles, sur l'ambiance, sur la liberté de chacun, sur la responsabilité de tout le monde. C'est ce que nous avons essayé de présenter tout au long de nos pages.

En 1989, Colette Langignon résume en quelques lignes cette réflexion en articulation avec le conseil d'administration, la présidence de l'association, les pouvoirs publics et les usagers :

« Je souhaitais (souhaite encore) et d'autres avec moi :

1. qu'il n'y ait pas ceux qui pensent seulement (=les psychanalystes), ceux qui agissent seulement (=les personnes d'accueil) ; que nous travaillions en commun les textes, les démarches en évaluant au mieux qui serait le plus indiqué pour emporter l'accord espéré. (...)
2. qu'il n'y ait pas de hiérarchie, mais des responsabilités précises assumées par des personnes compétentes. Par exemple pour le conseil d'administration. Il me semble que cette circulation « horizontale » dans l'équipe devait la rendre possible avec les accueillis ;
3. qu'il n'y ait pas étanchéité entre l'équipe d'accueil et celle du conseil d'administration qui porte la responsabilité civile et financière, ce que la première a une tendance naturelle à perdre de vue, pas plus que la seconde ne doit oublier qu'elle doit se défaire d'une optique dirigiste de chef d'entreprise, pour être au service du travail de l'équipe d'accueil, elle-même au service des parents et des enfants. Bref tenter de s'entendre, s'entendre pour s'entendre, s'entendre pour se faire entendre ;
4. que l'administration dans ce qu'il en reste d'indispensable – nous devons rendre des comptes sur l'argent reçu et pouvoir renvoyer une image de notre activité – soit le plus légère et le plus fluide possible, pour ne pas freiner la vie qui vient s'épanouir dans ce lieu ;

5. que nous puissions prendre appui sur les relations que nous avons établies, soit personnellement, soit – il faut bien le dire – venant de notre milieu familial – ceci pour avoir accès aux décideurs, aux élus, à ceux qui feront que l’argent arrivera »⁵⁴¹.

Effectivement, ce travail commun a commencé, comme nous l’avons noté plus haut, depuis l’ouverture, quand la nouvelle institution a cherché les formes les plus adéquates pour ce nouveau style du travail avec les familles. Cela étant, la suppression du poste de direction⁵⁴² ainsi que le roulement de l’équipe, la conception des réunions d’équipe ou le concept de l’accueil « à trois », ont eu pour vocation de ne pas accorder un pouvoir à une seule personne ou donner l’influence à un seul style de présence. L’équipe a instauré beaucoup de responsabilités matérielles ou organisationnelles à tour de rôle, avec une transparence et le contrôle de l’accomplissement des tâches. Le recrutement était fait par cooptation de l’équipe, c’est-à-dire qu’un candidat faisait un tour complet des jours d’accueil pour que tout le monde puisse se prononcer. Ainsi, chacun participait à cette décision et s’engageait à accueillir le nouveau.

Le but de cette organisation institutionnelle est donc de trouver un équilibre entre une certaine « fluidité » et « légèreté » de l’existence d’une part, et la rigueur des formes trouvées afin de formaliser la « matière » désirante et vivante, d’autre part. Au fond, il s’agit, nous semble-t-il, de l’accord subtil entre les rythmes de chacun, les représentations qu’il a par rapport au lieu et son fonctionnement et surtout par rapport au milieu dont les autres membres de l’équipe proviennent. A nouveau, il y a une correspondance entre ce que l’équipe cherche à appliquer au travail avec les familles et à l’équipe elle-même, notamment, de l’autonomie, de la responsabilisation et de l’investissement possible du lieu passé par la rencontre avec les autres.

⁵⁴¹ Colette Langignon, « La Maison Verte » (1989), *op.cit.*, pp. 162-163.

⁵⁴² Ce poste de direction administratif occupé par Marie-Noëlle Rebois a été supprimé à la fin de la première année du fonctionnement. Et même si elle restera pour toujours une personne qui se chargera des petites tâches de fonctionnement – l’achat de jouets, le planning du samedi etc. – son rôle sera plus au moins bordé par le conseil d’administration et la distribution des tâches entre les personnes de l’équipe. Mais elle a assuré « la coordination intérieure en même temps que la fonction de secrétaire générale depuis l’ouverture de la Maison Verte ».

Au niveau de gestion de l'établissement c'est, sans aucun doute, une organisation difficile à manier et à vivre : même pour avoir une vue transversale des tâches « en cours », il faut toujours passer par l'adresse aux collègues et par une certaine recherche « des bouts de ficelle ». En même temps, c'est cela qui fait, certainement, parler les membres de l'équipe éparpillés dans les jours de présence différentes, et c'est cela qui fait rentrer dans la gestion la partie de la vie, « du vivant » – avec ces oublis, ces malentendus, ces surprises et ces trouvailles.

Ainsi, cette organisation institutionnelle demande beaucoup de concertation, de réflexion, de respect et de courage pour « la mise en parole » constante des idées, des convictions et parfois des sentiments. Elle demande de faire circuler et de faire relancer la parole même si elle est chargée d'émotions, de contradictions ou de différences qui touchent au plus profond de la structure subjective de chacun. Un travail complexe et jamais fini.

Conclusion de la deuxième partie

Le dispositif de la *Maison Verte* s'est ainsi précisé dans le cheminement des personnes qui composaient l'équipe, chacune porteuse d'idées sensiblement différentes et d'une manière particulière de considérer les situations qui se déroulaient à l'accueil. L'analyse attentive de ces dernières a permis à l'équipe, à partir des questions qu'elles généraient chez les enfants et les parents, d'en faire des « point-clés » – points d'émergence de la parole, de l'échange et de l'ouverture. Ils sont devenus, d'un côté, une sorte d'outil auquel les enfants avaient recours dans leur travail de symbolisation, ou qu'ils saisissaient pour articuler leur appel à l'adulte (comme la ligne rouge ou le port d'un tablier), et de l'autre, ces points interpellaient les parents ou, au contraire, facilitaient une prise de contact libre et non-contraignante (comme le principe de rester avec l'enfant tout au long de sa présence ou le rythme des visites décidé par eux-mêmes).

En même temps, cette analyse a montré le rôle décisif des accueillants dans l'instauration des conditions pour que ces points deviennent « opérants ». En effet, les accueillants ont perçu que le « contenu » de ce qui se passait dans le lieu dépendait de ce que l'équipe posait comme des « dispositions » d'accueil. Ces dernières concernaient l'aménagement de l'espace, le fonctionnement de l'accueil, mais également l'attitude des accueillants, leur propre place au sein de l'équipe, et leur engagement dans le dispositif et dans l'élaboration conceptuelle.

Ainsi, les questionnements qui ont mis l'équipe au travail – la prévention des séparations précoces, la socialisation des enfants, la prévention des troubles relationnels, l'accompagnement des enfants dans le temps de leur structuration psychique, la prévention sociale – se sont avérés très nuancés et multiformes. Les relations entre les enfants et les parents ont vite montré leur complexité, et mis en exergue la délicatesse dont il fallait faire preuve pour les approcher. Les intentions de base, donc, sont passées par l'épreuve des rencontres avec les familles et ont de ce fait rendu leurs formulations beaucoup plus prudentes.

De plus, la complexité s'est avérée être la réalité de la rencontre entre les accueillants eux-mêmes. La diversité des approches disciplinaires qui a nourri la création de la *Maison Verte* a montré son extrême utilité dans l'accueil de l'hétérogénéité des situations familiales, mais en

même temps, elle a exigé une réflexion institutionnelle sur *les conditions pour assurer la place de chacun*.

Les aménagements concernaient ainsi deux composantes de l'accueil intrinsèquement liées : du côté des accueillis et du côté des accueillants. Car la disponibilité et la responsabilité que chacun assumait dans le moment de la rencontre avec l'enfant ou l'adulte dépendait de la liberté de parole, de l'ouverture à l'autre – de la possibilité d'avoir sa place et de donner une place à l'autre.

C'est pourquoi les débats sur la péréquation des salaires ont pris autant d'importance pour l'équipe de la *Maison Verte*. Ils ont mobilisé beaucoup d'attention et pris beaucoup de temps, mais en même temps, ils ont servi d'espace d'affrontement, d'articulation et de précision des positions de chacun. C'était un moment d'élaboration conceptuelle véritable pour les participants : il était nourri des positions déjà ancrées dans le parcours de chacun, tout en fournissant l'occasion d'aller plus loin dans ce précieux travail.

En effet, ces débats ont mobilisé le contexte d'origine de chacun et le questionnement qui l'habitait. En même temps, ils ont révélé un enracinement effectif du lieu dans le contexte historique et social, dans le mouvement des idées, avec ses lignes de forces sous-jacentes. L'étude de l'histoire nous a servi de boussole pour comprendre la prise de positions de chacun – de Pierre Benoit, Françoise Dolto, Marie-Hélène Malandrin, Bernard This – même si elle ne nous a pas fourni toutes les réponses à toutes les questions.

Cependant, elle nous a appris que ces lignes de forces dépassaient largement les murs du lieu d'accueil : elles marquaient l'expérience professionnelle, le paradigme de pensée, le langage conceptuel, les représentations que chacun avait par rapport à son rôle, mais également les attentes, les investissements imaginaires. Ces éléments se sont trouvés d'autant plus réactivés que la rencontre des professionnels était profonde. En quelque sorte, le principe de cohabitation entre les adultes et les enfants, posé pour les familles comme un principe magistral à respecter dans le lieu, c'est-à-dire celui de donner lieu à l'expression de chacun dans la perspective du partage de l'espace avec les autres, ce principe concernait aussi le fonctionnement de l'équipe : sans refouler les contradictions, il s'agissait de trouver des solutions dans un possible mouvement commun.

Effectivement, une conception institutionnelle difficile à maintenir, car elle nécessite le temps du partage, de l'échange et de la circulation continue entre les parties prenantes, hétérogènes mais appelées à chercher un consensus. D'autant plus, que ce dernier ne sera qu'une œuvre temporaire et instable, et qui supposera qu'une décision peut toujours être revue et réarticulée dans une nouvelle prise de décision.

La définition du lieu « par la négative » a montré son utilité – elle a servi à ne « fixer » l'« objet » de l'accueil dans aucune représentation. Cette définition ne nous semble pas « vide » pour autant : elle est faite d'un consensus *temporaire*, résultant d'une discussion collective qui ne faisait que ponctuer les débats qui ne s'épuisaient pas définitivement. Cela a rendu la vie institutionnelle difficile mais pleine de dynamisme.

Le travail sur l'institutionnel est ainsi devenu un vecteur important de la construction du dispositif. Le travail sur les conditions dans lesquelles l'institution ne dépendrait structurellement pas de la volonté d'une personne, d'un mouvement de pensée, d'une Ecole, d'une discipline, a semblé vital. La réflexion institutionnelle (comme le roulement de l'équipe ou le principe de la collégialité), l'appel à une instance tierce (le conseil d'administration), ainsi que la création de groupes de travail divers à l'intérieur de l'équipe sur des tâches concrètes (nécessaire pour le fonctionnement de la maison) a créé d'un côté des espaces où l'échange entre des positions différentes était possible, et de l'autre, des procédures décisionnelles respectées par tous.

L'histoire que nous avons découverte nous a montré que le lieu était nourri du désir de chacun, tout autant que de la rigueur qui encadrait ce désir. La *Maison Verte* nous fournit ainsi un exemple de recherche d'un équilibre entre l'investissement et les compétences de chacun, et l'instauration d'un champ « commun » où ces investissements et ces compétences pouvaient se rencontrer, s'articuler, se développer et se dialectiser, sans atteindre une phase finale d'apathie et de lassitude.

Cela étant, le dispositif s'est cristallisé de plus en plus autour de ces points qui peuvent être vu comme noyaux *d'un travail possible* – des points qui portent en eux une certaine dose de *subversion*. Ils se trouvent subversifs par rapport au paysage institutionnel classique, par rapport à la fonction habituelle des professionnels, par rapport à l'accueil que des mouvements subjectifs reçoivent dans l'espace public – ils questionnent, ils dérangent, ils

mettent en mouvement. Ce n'est pas par hasard que leur repérage fut le résultat de l'analyse de l'« usage » que les familles faisaient de la *Maison Verte*, des « affrontements » qui surgissaient du quotidien, des difficultés que les membres d'équipe éprouvaient. Leur maintien donne une architecture institutionnelle très pertinente mais fragile, fondée sur un équilibre précaire⁵⁴³, mais dont la précarité nous semble nécessaire pour le travail avec l'humain.

C'est cette construction, semble-t-il, que l'équipe cherche à mettre en place et à maintenir afin de pouvoir accueillir les situations « à visière levée ». Ceci ne peut se passer que, comme le note Jean Oury, « dans une procédure d'écoute particulière, ça ne peut se faire que dans le sérieux, le précaire et une certaine forme d'humour »⁵⁴⁴.

Comment transmettre une telle attitude ?

⁵⁴³ « Précaire », dans le sens que Jean Oury lui donne – « ce qui ne peut pas être pris en béton dans une structure massive » – et qui s'approche le mieux à la problématique du sujet. Cf. : Jean Oury, *Il, donc*, Editions Matrice, 1998, pp. 81 - 93.

⁵⁴⁴ *Ibid*, p. 77.

Troisième partie : Les écueils de la transmission

1. La volonté de la *Maison Verte* : transmettre l'esprit au-delà de la lettre

La question de la transmission – comme partage de l'expérience et des réflexions qu'elle a déclenchées – s'est très vite imposée à l'équipe, dès les débuts de la *Maison Verte*. Premièrement, c'était le choix de Françoise Dolto de témoigner rapidement de ce que l'équipe découvrait, afin de rendre publique cette expérience unique et passionnante ; ces témoignages ont provoqué une vague d'intérêt inédite chez les professionnels et les parents. Deuxièmement, « la présentation du lieu », avec ses buts et ses modalités de fonctionnement, faisait partie des conditions de survie de cette nouvelle expérience (comme de toutes celles qui voyaient le jour à ce moment-là) : la précarité du financement du projet a poussé l'équipe à chercher des arguments pour convaincre les donateurs de subventions. Ainsi, le premier temps de ce nouveau lieu a été particulièrement marqué par le désir de partager et en même temps par une nécessité d'expliquer, de convaincre, de faire perdurer l'idée dont il était porteur, en s'adressant à tous les interlocuteurs possibles.

De ce fait, la présentation du lieu était une tâche quasi quotidienne – l'équipe parlait et cherchait des mots à poser sur son initiative qui pourraient « parler » aux parents qui venaient et posaient des questions, aux professionnels qui voulaient en savoir plus, aux administratifs qui tenaient les cordons de la bourse. Dans ce travail, toute l'équipe a été impliquée, les membres du conseil d'administration⁵⁴⁵ y compris : « Au début, nous parlions plus et à tous ceux qui voulaient savoir »⁵⁴⁶, « On était obligé de défendre notre projet, nous étions prêts à sortir et parler si les parents s'arrêtaient pour regarder ce qui se passait à travers les vitres »⁵⁴⁷ – se souvient un membre de l'équipe.

⁵⁴⁵ L'Archive de la Maison Verte garde des dizaines des lettres de demande de soutien financier adressées aux instances diverses.

⁵⁴⁶ Marie-Noëlle Rebois, réunion sur l'histoire de la Maison Verte du 27 avril 1987.

⁵⁴⁷ Dominique Berton, réunion inter-lieu d'accueil du 10 janvier 1988.

Cela étant, le travail constant de conceptualisation du dispositif a suivi deux lignes – « l'échange externe » et « l'échange interne ». Le temps d'observation et d'analyse de ce qui se passait au contact des visiteurs – petits et grands –, a été indissociable du temps de l'adresse aux autres. Il n'est pas étonnant que ce soit la présentation à l'extérieur qui ait participé à la construction de l'« image » de la *Maison Verte*, pourtant, l'équipe a réfléchi d'emblée sur la nécessité de trouver ses propres voies de transmission.

En même temps, la résonance que l'idée de la *Maison Verte* a trouvée dans « le social » a dépassé cette élaboration que l'équipe comptait mettre en place et poursuivre : plusieurs groupes de professionnels ont entendu le questionnement qui a été à l'origine de la création comme le leur et se sont lancés dans la création de leur propre dispositif. Si au début l'équipe a essayé d'instaurer la transmission « par essaimage », elle a ensuite tenté d'apporter ses réflexions sur la transmission aux instances qui ont commencé à y participer (comme la Fondation de France et la CNAF), puis elle a fini par prendre ses distances par rapport aux voies de transmission « centralisée » que la suite a fait naître (à partir des circulaires de la CNAF). Est-ce le destin de tous les projets novateurs et pertinents dès qu'ils provoquent une grande vague d'intérêt ? Le soutien des instances subventionnelles, autant précieux mais exigeant de la formalisation de l'expérience, s'accommode-t-il à l'élan-porteur de nouveaux projets ? Qu'est-ce qui, des « principes » et de l'éthique de la *Maison Verte*, « est passé » dans les réglementations qui soutiennent la création des nouveaux lieux inspirés de cette expérience ?

1.1. Dans sa recherche de voies de partage, l'équipe met en place des réunions d'information

En essayant de convaincre « la société » de l'utilité de ce lieu d'accueil, Françoise Dolto a fait beaucoup pour faire connaître l'expérience que l'équipe traversait. D'avoir été médiatisée par ces interventions, l'idée d'un « lieu de vie » pour les enfants accompagné de leurs parents a trouvé une résonance exceptionnelle chez les professionnels de la petite enfance. Sans avoir toujours pour objectif de reproduire l'expérience de l'accueil, ils étaient demandeurs de faire connaissance avec ce nouveau dispositif. L'équipe accueillait ainsi plusieurs professionnels dans la journée – une personne de l'équipe prenait du temps pour présenter le lieu, son idée, son fonctionnement et pour répondre aux questions diverses. Des collègues étrangers de Belgique, de Suisse, d'Italie ou même du Canada sont également venus, guidés par leur intérêt pour cette expérience inédite. Avec ces visites, l'information sur la *Maison Verte* s'est mise à circuler pour ainsi dire toute seule.

Devant le nombre croissant de visiteurs, l'idée de les regrouper a surgi spontanément. Ainsi, une des formes de transmission a vu le jour – des réunions d'information, ouvertes à tout le monde, à condition de s'inscrire à l'avance et de participer financièrement. Il s'agissait d'une somme de soixante-dix francs que les participants devaient payer « de leur poche », sans prise en charge par la formation continue ou autre voie de paiement « centralisé ». Dans les Archives de Françoise Dolto on trouve une lettre rédigée par elle et adressée au président du conseil général de l'Oise concernant la demande de remboursement des frais de participation à ces réunions émise par des professionnels :

«... nous ne contribuons en rien, à ces journées d'informations sur le fonctionnement de la Maison verte, à la formation ni d'infirmières PMI ni de puéricultrices.

C'est par intérêt personnel que les personnes désirent en connaître sur l'accueil de la Maison verte.

Et si ces personnes y trouvent quelque intérêt, c'est un bénéfice personnel et non professionnel. C'est même contradictoire à la formation spécifique de soignant puisqu'il n'est pas question à la Maison verte ni de soins, ni de conseils, ni d'enfants en tant que malades, ou marginaux. Il n'y est jamais question de « norme » de comportement éducatif, ni [du côté]

maternel, ni du côté de l'enfant. Je me demande où est l'erreur de ces deux personnes de vous avoir fait prendre en charge leur curiosité pour la Maison verte »⁵⁴⁸.

D'ailleurs, la *Maison Verte* n'a jamais fait de démarches pour obtenir le statut de centre de formation⁵⁴⁹ et pour institutionnaliser ces réunions d'information à la *Maison Verte* par le biais de la formation continue.

Au bout du compte, les professionnels se voyaient appliquer le même principe que les familles : ils devaient apporter leur propre participation financière, signe de leur désir et de leur engagement personnel. Sans prétendre donner « une formation » sur l'accueil, l'équipe tenait à l'intitulé de ces réunions *d'information* où elle cherchait à répondre ouvertement à tous types de questions concernant l'histoire, le fonctionnement, les difficultés ou les trouvailles de l'équipe. A tour de rôle, deux ou trois membres de l'équipe animaient ces réunions une ou deux fois par mois, selon le nombre de personnes inscrites. L'ordre du jour des réunions était principalement donné par des questions de participants, et entraînait des moments de discussion très vive, scandée par des remarques, des étonnements et des éclats de rire. Tout en pointant des éléments essentiels, ces moments d'échanges se déroulaient dans un climat de grande légèreté.

Quelques enregistrements de ces réunions, que nous citons d'ailleurs abondamment, sont des témoignages précieux de ce travail *in situ*. Ils nous permettent d'entendre la tonalité de cette transmission faite par l'équipe, tout en mesurant à quel point ils participaient directement à l'élaboration du dispositif. Car, en présentant le lieu, les accueillants discutaient librement devant les participants sur l'importance de tel ou tel principe, sur la pertinence de tel ou tel aménagement, fait ou encore à faire. Ce travail dynamique met en lumière les différences de positions par rapport aux situations citées, chacun proposant sa propre lecture. C'est toute une palette de positionnements possibles qui se trouve ainsi exposée. Ainsi présentée, la *Maison Verte* prend une épaisseur étonnante, racontée par plusieurs, sans unanimité figée dans des formules trouvées une fois pour toutes – lisses, répétitives, inanimées. Les enregistrements des réunions montrent comment, au fil du temps, certains thèmes ou questions sont repris,

⁵⁴⁸ Françoise Dolto, *Une vie de correspondance, 1938-1988*, Editions Gallimard, 2005, pp. 861-862.

⁵⁴⁹ Ceci est de même pour le positionnement personnel de Françoise Dolto par rapport à ces séminaires de formation qu'elle considère comme des séminaires « privés » où chacun est libre de participer « du fait de son désir personnel ». Cf. : Françoise Dolto, *Une vie de correspondance, 1938-1988*, pp. 731-732.

chaque fois avec d'infimes variations, un petit décalage des mots, et des précisions qui évoluaient au fil du temps.

La *Maison Verte* apparaissait, ainsi, dans une forme *racontée*, agrémentée par de petites séquences de l'accueil et de réflexions sur ce qui s'y passait, dans le contexte vivant des conditions où les familles se trouvaient. Ainsi, un *champ de questionnement* où les accueillants se rencontrent et soutiennent des réflexions divergentes sur le lieu, se développe, évolue et se précise selon le travail de chacun. La vivacité de ces réunions révèle le désir de l'équipe tout autant que des participants, en formant, donc, un type de communication traversée par une réelle présence.

Le fait que les réunions aient été enregistrées semble indiquer que ce travail de verbalisation était tout aussi important pour l'équipe que pour les autres participants. La possibilité d'assister et d'entendre comment chaque membre de l'équipe « réfléchit » l'accueil, et quel point il privilégie pendant la présentation de la *Maison Verte*, donne à saisir où chaque membre d'équipe navigue et comment il chemine. Ce cheminement se trouve *exposé* dans ces moments de prise de parole publique et l'écoute des participants *fait l'auditorium* qui résonne et questionne en même temps.

« Nous ne prétendons pas avoir réponse à tout », dit Marie-Noëlle Rebois, en 1994, lors du Colloque consacré aux nouveaux lieux d'accueil apparus depuis, « ni même être à l'origine de tous ces lieux ou les avoir tous encouragés ; nous n'avons jamais voulu transmettre de mode d'emploi labellisé, mais acceptons une fois de plus – et ça nous tient – cette façon d'en parler, de nous exposer à travailler devant vous. C'est toujours fécond avant comme après »⁵⁵⁰.

Prendre la parole, s'expliquer, buter sur des points d'incompréhension chez l'autre, mais aussi se laisser saisir par l'étonnement qui met au travail, ceci semble être une forme de transmission trouvée et adoptée par l'équipe comme un vrai outil de travail qui engage l'équipe même. L'équipe s'ouvre à la possibilité d'être dérangée par les questions des participants, souvent des professionnels qui réfléchissent à haute voix leurs propres conditions d'exercice. Les réunions d'information, donc, s'inscrivent dans une recherche d'articulation nouvelle *dans la rencontre avec l'autre*.

⁵⁵⁰ Maire-Noëlle Rebois, Anne-Marie Canu, « Le travail à trois », *op.cit.*, p. 105.

La même logique se retrouve dans l'accueil de stagiaires que l'équipe décide de mettre en place : il s'agit de stages de longue durée, auxquels s'applique le même principe qu'aux familles ou aux professionnels – s'engager personnellement. L'équipe ne signe aucune convention de stage inclus dans le cursus universitaire et propose aux stagiaires d'emblée d'assurer l'accueil, tout en restant à leur disposition pour répondre aux questions et pour partager des réflexions.

Cela étant, si l'équipe veut « transmettre » quelque chose c'est plutôt l'intérêt que le modèle. Elle plante des graines de désir qui pourraient porter une nouvelle création mais qui doivent toujours être soutenues par une équipe. Donc, il s'agit d'une transmission par contact personnel, par le biais d'un échange réel qui pourrait accompagner le sujet dans ses propres questions, sans faire le travail à sa place.

1.2. De fil et en aiguille, la transmission par « essaimage »

Cette stratégie de transmission « par essaimage » a porté ses fruits. Philippe Béague, Denis Vasse, Marie-José d'Orazio, Claude et Nicole Schauder étaient parmi les premiers à se trouver « saisis » par l'idée et à se lancer dans des réalisations « type Maison Verte » à Bruxelles, à Lyon et à Strasbourg⁵⁵¹. Tout comme à Paris, les groupes-fondateurs de ces premiers lieux se sont formés à la suite de plusieurs rencontres et ont passé plusieurs années de travail préparatoire avant d'ouvrir leur lieu. Il est à noter qu'il est arrivé que ce soient des parents ayant bénéficié de l'accueil parisien qui soient à l'initiative de ces rencontres avec des professionnels. Profondément touchés par ce qui s'était passé pour eux et leurs enfants durant « le temps de la *Maison Verte* », ces parents tentaient de le partager avec d'autres. Souvent, ils faisaient partie des groupes qui portaient le projet – à égalité avec des professionnels – dans de longues recherches de subventions, de locaux et de gens qui voudraient rejoindre l'équipe.

⁵⁵¹ « La Maison Ouverte » a démarré en septembre 1983 à Bruxelles, « le Jardin Couvert » en septembre 1984 à Lyon, « la Maisonnée » en février 1986 à Strasbourg.

Car, comme à Paris, rien n'était simple et tout demandait beaucoup d'efforts, d'inventivité et de concertation de tous les partenaires afin de pouvoir mettre sur pied leur projet.

L'équipe parisienne s'est montrée réconfortante par rapport à ce désir, mais implacable dans le refus de partager les statuts et de laisser calquer l'architecture institutionnelle de la *Maison Verte* ; elle enjoignait chaque nouveau lieu à faire son propre chemin et à trouver son propre « montage ». Même le nom, chaque équipe devait chercher le sien :

« Ne prenez pas le sigle Maison verte », écrit Françoise Dolto à Philippe Béague à Bruxelles en 1983, « il nous est réservé (bientôt statutairement). Chaque lieu d'accueil doit être, selon le lieu, dénommé autrement. L'esprit n'est pas institutionnalisable »⁵⁵².

Plusieurs équipes en seront reconnaissantes plus tard, quand le travail en équipe et en contact avec des partenaires sociaux les a amenées vers des solutions inattendues mais autant pertinentes. Ici, nous pouvons citer l'expérience du « Jardin Couvert » qui s'est lancé à partir d'une rencontre entre une mère ayant bénéficié de la *Maison Verte* et des professionnels – psychanalystes et non-psychanalystes, donnant naissance à un groupe qui a préparé l'ouverture du lieu durant trois ans⁵⁵³. Dans la recherche d'une subvention initiale, le groupe a été amené à accepter la proposition de soutien de la PMI du Rhône : un poste de vacation pour un accueillant (220 heures annuelles) et deux professionnelles de la PMI, détachées de leur travail pour intégrer l'équipe. D'avoir eu recours à ce soutien, l'équipe a développé une collaboration plus accentuée avec la PMI, donnant ainsi lieu à plusieurs formes de travail commun : des rencontres ponctuelles à la demande de la PMI, des journées d'information. Ce travail côte à côte durant l'accueil, le partage de l'expérience auprès des autres professionnels, des événements « en dehors » des murs du « Jardin Couvert » ont apporté ce que personne n'attendait : une véritable évolution dans la réflexion sur la prévention – sur ses modalités et ses enjeux. Cela a touché, selon l'avis des professionnels de la PMI, la conception-même de leur travail auprès des familles. Ils étaient amenés à repenser l'accompagnement de l'enfant et de ses parents dans la période péri- et postnatal, avec une prise en compte de l'importance des problèmes relationnels d'un côté, et de l'autre, de la nécessité de soutenir les

⁵⁵² Françoise Dolto, *Une vie de correspondance, 1938-1988*, p. 746.

⁵⁵³ Marie-José d'Orazio, « Le fil de l'histoire... » In : Denis Vasse, *Se tenir debout et marcher. Du jardin œdipien à la vie en société*, Gallimard, 1995, pp. 41-45.

professionnels qui travaillent auprès des familles et de réfléchir sur les limites que l'institution pose à certaines formes de travail⁵⁵⁴.

L'éthique de cette transmission se dessinait de plus en plus : elle demandait qu'on prenne la responsabilité de son propre désir et qu'on « se coltine » les imprévus des préparatifs. Et ceci concernait tout – la composition de l'équipe, le cadre institutionnel, la place dans la cité :

« Ne faites pas comme nous, suggère Françoise Dolto lors d'une réunion d'information, cherchez ce qui vous convient à vous et dans votre situation ! »⁵⁵⁵

« Le fait que nous soyons payés par la DDASS est très ennuyeux, avoue-t-elle pendant une autre, il vaudrait beaucoup mieux que ça soit un grand magasin, les Galeries Lafayette, le Printemps, une Fondation... C'est beaucoup mieux. Là, c'est fait ! Mais certainement, dans les villes, il faudra passer par la publicité bien faite, pour les banques, etc... avoir vingt sponsors qui entretiennent un lieu comme ça, ce serait beaucoup mieux ! Parce que [dans ce cas-là] ce sera vraiment la population qui pense et qui mise sur son avenir »⁵⁵⁶.

Plusieurs équipes ont dû faire appel à plusieurs sources de financement : aux entreprises et à diverses fondations en dehors des organismes d'Etat qui travaillaient dans la sphère de la petite enfance ou de la prévention. Lors de la réunion des lieux d'accueil en 1987, des équipes échangent au sujet de leurs difficultés à trouver des financements, et partagent les pistes trouvées : dans cette liste il y a « Emmaüs », « Petit Bateau », une banque, une compagnie d'assurance mutuelle⁵⁵⁷.

⁵⁵⁴ Marie-Françoise Arbona, Maryse Spiller, « Entre PMI et lieu d'accueil, un travail commun de prévention précoce. La rencontre entre la PMI et le Jardin Couvert » In: *Maisons Vertes. Dix ans après quel avenir ? Des lieux d'accueil parents-enfants*, Fondation de France, Les cahiers n° 3, 1989, pp. 132-135.

⁵⁵⁵ La réunion d'information du 8 mars 1985.

⁵⁵⁶ La réunion d'information du 26 octobre 1984.

⁵⁵⁷ La réunion inter-lieux d'accueil du 27 septembre 1987.

2. La précarité financière nécessite l'appel aux instances de subvention

En cherchant leur propre « montage » financier, plusieurs équipes se sont adressées à la Fondation de France, qui a soutenu l'équipe de la *Maison Verte* à plusieurs reprises : à son démarrage en 1979, puis à la fin de la subvention ministérielle, en 1981, et même par la suite, quand la *Maison Verte* a trouvé une subvention stable, pour des événements ponctuels (des colloques, des carrefours de travail)⁵⁵⁸.

Ce soutien – même s'il s'agissait de sommes modestes – était important pour la *Maison Verte* et il a joué son rôle dans la transmission de son dispositif. Il est vrai que convaincue de la pertinence de ce mode de travail, la Fondation de France a poursuivi son aide en l'accordant aux nouveaux lieux. Durant dix ans, une trentaine de lieux ont ainsi bénéficié d'une subvention au démarrage, pour l'équipement et parfois pour le fonctionnement. Ainsi, au fil de temps, la Fondation est devenue, *de facto*, un interlocuteur privilégié pour les nouvelles équipes. Ce partenariat ne se résume pas seulement au nombre de lieux soutenus, mais concerne la résonance que l'idée a pu obtenir au niveau des interlocuteurs sociaux. Revenons dans les détails pour expliquer comment l'histoire s'est faite.

Tout au début de ce partenariat, la Fondation de France restait sur ses réserves. Même si le thème de la prévention était un de ses concepts phares⁵⁵⁹, le projet de la *Maison Verte*, construit par « ni – ni », semblait une vraie aventure. Sylvie Tsyboula, responsable du programme, en témoigne :

« En 1979, quand Françoise Dolto, Marie-Noëlle Rebois et quelques autres se sont efforcées de nous convaincre, la description la plus concrète de la *Maison Verte* consistait surtout à nous dire ce qu'elle ne serait pas : ni une crèche, ni une halte-garderie, ni un centre de dépistage précoce. Néanmoins, on nous dit qu'elle serait un lieu de prophylaxie des névroses infantiles. On a bien vu à quoi “ ça ” pouvait servir. “ Ca ” pouvait servir à dénouer les malentendus de la petite enfance, à aider l'enfant à préparer la séparation brutale que constitue l'entrée à l'école

⁵⁵⁸ Des lettres de soutien financier pour des événements divers se vont jusqu'à 1991.

⁵⁵⁹ Emmanuelle Pavillon, *La fondation de France, 1969 – 1994 : l'invention d'un mécénat contemporain*, Anthropos, Paris, 1995, p. 64.

ou à la crèche. Mais à vrai dire, nous n'étions pas sûrs que " ça " fonctionnerait et encore moins sûrs que " ça " pouvait fonctionner en dehors du cercle magique de la " parole Dolto " .

Bien que notre institution ait eu l'intention, dès l'origine, en soutenant des innovations ponctuelles, de diffuser dans les milieux concernés des connaissances, des expériences, nous ignorions si la Maison Verte arriverait à modifier les pratiques et les réflexions des professionnels de la petite enfance. Nous ne soupçonnions pas encore que cela pourrait toucher le grand public. Pourtant tels était bien les enjeux de l'époque : prévention pour les enfants et les familles, interpellation et même formation à plus long terme des professionnels de la petite enfance. Avec quelques réticences, nous avons cependant pris le pari »⁵⁶⁰.

Ces doutes ont pourtant vite été dissipés : d'un côté, la *Maison Verte* a été bien investie par les familles, justifiant la pertinence du lieu, de l'autre, de plus en plus de professionnels ont montré leur intérêt pour ce nouveau type de travail. Les demandes de soutien au démarrage pour d'autres lieux d'accueil se sont rapidement empilées sur le bureau de la Fondation de France qui, depuis 1984, a ouvert, entre autres, un vaste programme d'aide aux initiatives concernant la petite enfance (chèches parentales, haltes-garderies, ludothèques, haltes de jeux, haltes de week-end)⁵⁶¹. Sylvie Tsyboula et Elisabeth Wattel⁵⁶² ont pu mesurer le nombre d'initiatives qui jaillissaient dans ce domaine et surtout se rendre compte de la difficulté des équipes à mettre en place et faire perdurer leur projet.

Pour rappel, il a fallu quatre ans à la *Maison Verte* pour trouver une subvention stable et assurée. La solution trouvée par la *Maison Verte*, avec le soutien du service de prévention de la DDASS, était quelque chose d'unique, et elle a découlé directement d'une rencontre entre Jacqueline Garnier-Dupré et l'équipe de la *Maison Verte*. Les nouvelles équipes ont été obligées de provoquer leur propre « rencontre », en faisant appel à toutes les instances qui pourraient faire rentrer leur projet dans leur « fil d'activité » : les PMI, les CAF, les CAMPS.

⁵⁶⁰ Sylvie Tsyboula, « Des lieux d'accueil d'enfants et de parents », In : *Maisons Vertes. Dix ans après quel avenir ? Des lieux d'accueil parents-enfants*. Les Cahiers n ° 3. Fondation de France, 1991, p. 5.

⁵⁶¹ *Ibid.*, p. 6.

⁵⁶² Sylvie Tsyboula est rentrée à la Fondation de France en 1977 comme responsable des programmes de la Fondation, Elisabeth Wattel est rentrée à la Fondation en 1982 comme son adjointe et devenue responsable du programme Enfants depuis 1985. C'est elle qui avait la charge de soutenir des nombreux lieux d'accueil qui se sont adressés à la Fondation durant des années 1985-1989.

Néanmoins l'existence des lieux restait précaire, et les équipes débutaient la rentrée sans aucune certitude de faire de même la rentrée suivante.

2.1. La Fondation de France, partenaire des innovations

Vu la reconnaissance que le dispositif gagnait, la Fondation de France a pu attester qu'il s'agissait d'une idée qui dépassait largement le cercle touché par « la parole Dolto ». Et même si le « ça » du dispositif échappait toujours aux formules lapidaires, le lieu d'accueil est arrivé à rentrer en résonance avec ce que cherchaient, chacun pour sa cause, des familles et des professionnels. Le dispositif de la *Maison Verte* s'est révélé, donc, une innovation qui valait d'être soutenue et diffusée. Pourtant, cette évidence s'est heurtée à un impossible :

« Tout se passe », s'étonne Sylvie Tsyboula au colloque qui marque les dix ans d'existence de la Maison Verte, « comme si les lieux d'accueil enfants/parents étaient encore trop neufs, comme s'ils n'avaient pas fait leurs preuves et comme s'ils apparaissaient comme un luxe, au bout de dix ans... Ils nous obligent à reposer la question de l'expérimentation, de l'innovation sociale et de la durée, durée nécessaire à la propagation des idées, durée nécessaire pour convaincre »⁵⁶³.

Effectivement, le long temps passé à convaincre les autorités publiques et les partenaires sociaux était l'une des causes principales de la durée des préparatifs au démarrage de tous les lieux. La Fondation de France constate ce fait, en analysant les résultats de l'enquête entreprise auprès d'une quinzaine de lieux d'accueil qu'elle a soutenus, en 1987. Selon l'étude, les causes de ce délai s'originaient en deux temps :

« le temps nécessaire pour constituer une équipe qui ait les mêmes objectifs (dédramatisation des situations difficiles par la parole, préparation à la séparation, aide à l'autonomisation de l'enfant, socialisation précoce, en douceur, en présence d'un parent) ; puis, aussi, le temps de convaincre. Toutes les équipes interrogées déplorent " l'extraordinaire quantité de temps

⁵⁶³ Sylvie Tsyboula, « Des lieux d'accueil d'enfants et de parents », *op.cit.*, p. 6.

nécessaire pour faire évoluer les mentalités et prendre les décisions “ ainsi que “ l’incompréhension de leurs interlocuteurs, leur manque d’imagination devant un sujet qui n’avait pas encore d’équivalent “ »⁵⁶⁴.

Face à cela et sans pouvoir aider à écourter le premier temps, la Fondation de France met l’accent sur le deuxième qu’elle voit, d’ailleurs, séparément du premier. En prenant l’exemple des réalisations des lieux d’accueil, elle pointe une lourdeur, une inertie de la machine administrative qui empêche de diffuser largement cette nouvelle approche, de propager l’esprit de la prévention au lieu de la rééducation ou de la réparation et, en fin de compte, de le rendre accessible à tous les parents. Derrière cette situation, elle reconnaît un problème plus général : un véritable manque de mécanismes de repérage des innovations, d’évaluation de leurs réalisations et de soutien réfléchi et constant. Et si la Fondation n’a aucune prise sur le temps de la construction de l’équipe, elle se met à s’occuper du deuxième où elle reconnaît un dysfonctionnement dans le système qui assure le renouvellement et l’enrichissement du corps social et professionnel par des initiatives civiles.

Il n’y a rien d’étonnant dans cette lecture : améliorer le destin des innovations en France est un des buts de cette jeune institution dont la création ne devance la *Maison Verte* que de dix ans.

Créée en 1969, sous impulsion d’André Malraux et avec le soutien de Charles de Gaulle⁵⁶⁵, la Fondation de France a été conçue dans une perspective de « renouveau du mécénat et des fondations »⁵⁶⁶. Michel Pomey, un des fondateurs de la Fondation de France qui a étudié l’expérience des Etats-Unis, considère que la France souffre d’un retard considérable dans ce domaine par rapport à l’Amérique du Nord. Là, il a rencontré une vraie culture de fondations enracinées dans la société américaine où elles sont de véritables « catalyseurs de progrès, efficaces et innovantes ». Dotées d’un immense budget, les fondations y constituaient une importante puissance financière, doublée d’une réelle force d’influence. Loin de vouloir appliquer le système américain comme tel, il entend plutôt de l’adapter au contexte français, dont il pointe la sévérité des régimes juridiques et fiscaux et surtout « une longue tradition et une mentalité » qui ne facilite aucunement le développement du mécénat :

⁵⁶⁴ *Ibid.*, pp. 6-7.

⁵⁶⁵ Emmanuelle Pavillon, *op.cit.*, p. 15.

⁵⁶⁶ *Ibid.*, p. 12.

« Au libéralisme et au pluralisme américains s’opposent la tendance centraliste de l’Etat français et l’idée répandue que celui-ci est seul responsable de l’intérêt général. Les rigueurs des régimes juridique et fiscal des fondations tiennent à la crainte ancestrale des corps intermédiaires, comme au refus généralisé d’un bien commun généré par l’initiative privée »⁵⁶⁷.

Face à ces maux, la Fondation pensait « faire émerger de nouveaux médiateurs entre les citoyens et l’Etat », sans avoir l’intention de substituer ou changer ce dernier mais plutôt de compléter son rôle. La Fondation s’est proposée comme pôle et comme pilote, du point de vue juridique et organisationnel, afin d’encourager un mouvement qui pourrait être décrit par deux axes : d’un côté, développer des mécanismes de soutien des projets qui sont d’actualité mais qui se trouvent « aux marges du progrès social, pour tout ce qui est innovation, expérimentation, prospective » ; de l’autre, créer les conditions du surgissement du « mécénat de masse », une possibilité de soutenir des initiatives qui répondent aux problèmes de la société en mouvement par des citoyens dotés d’intentions généreuses. Ainsi, à côté du mécénat des grandes fortunes, un phénomène de masse – la volonté d’être inclus et responsable du corps collectif – pourrait apporter un dynamisme à la société.

Pourtant, il est intéressant de noter que, bien que son but ait été de développer le potentiel de l’espace « privé », la création de la Fondation de France a été une initiative des hauts fonctionnaires d’Etat, entre autres, des conseillers juridiques de François Bloch-Lainé, responsable de la Caisse de dépôts et consignations qui cherchait, à son tour, des voies de diversification de ses actions. Le conseil d’administration de la Fondation réunissait ainsi des représentants de la Caisse des dépôts, des ministères des Affaires culturelles, des Affaires sociales, de l’Education nationale, de la Jeunesse et des Sports, et de la Recherche scientifique, ainsi que des personnalités cooptées par les membres en exercices du conseil.

Sans intention de se mettre en concurrence avec les autres associations ou les fondations, la Fondation de France s’est proposée de jouer un rôle de « vigie et pionner », plutôt que d’emprunter le chemin de ses consœurs dans la résolution des problèmes de société. La Fondation se destine à la détection des besoins nouveaux, incluant à sa politique d’intervention un aspect prospectif. Pour cela, elle prévoit un petit nombre d’opérations

⁵⁶⁷ *Ibid.*, p. 23.

qu'elle espère exemplaires et souhaite « prendre l'initiative de ces interventions plutôt que d'agir en réponse à des sollicitations, c'est-à-dire avoir un rôle actif »⁵⁶⁸.

Ainsi conçue, la Fondation « doit expérimenter des solutions nouvelles puis passer le relais à d'autres organismes plus spécialisés (...). L'idéal serait que, la phase expérimentale terminée, l'on puisse susciter la création de fondations qui prennent le relais »⁵⁶⁹. La Fondation de France vise, donc, à devenir le noyau dur à partir duquel le réseau des fondations puisse commencer à s'établir. Mais pour cela il fallait encore du temps. En même temps, « aucune fondation n'a, en France, de surface financière suffisante pour influencer un tant soit peu sur la politique et le dirigisme étatique »⁵⁷⁰.

Faute d'un autre aménagement, l'Etat reste un interlocuteur privilégié dont l'attention aspire toute nouvelle association ou tout nouveau projet. Finalement, plusieurs initiatives soutenues par la Fondation ont été reprises par la suite par l'Etat⁵⁷¹. Cependant, ce mouvement de l'un vers l'autre était tout à fait réciproque : tout s'est passé dans les années où la politique de décentralisation d'Etat a été mise en œuvre, bousculant l'équilibre des forces. Avec le transfert des compétences – des charges et des moyens – au bénéfice des communes, des départements et des régions, l'Etat s'est trouvé obligé de redéfinir ses missions et de réorganiser la forme de son action sur le territoire. En déléguant aux collectivités territoriales et aux institutions implantées dans les régions la tâche de s'adapter aux contextes locaux, l'appareil d'Etat a cédé, avec le pouvoir de définir la politique, les moyens d'assurer la cohérence, la pérennité et l'efficacité de cette politique. Ainsi, la lisibilité des actions, leur

⁵⁶⁸ *Ibid.*, p. 65.

⁵⁶⁹ Bernard Latarjet, entretien du 20.07.1993, cité par Emmanuelle Pavillon dans *La fondation de France, 1969 – 1994 : l'invention d'un mécénat contemporain*, pp. 211-212.

⁵⁷⁰ Caye C., Hébert J-L, *Les Fondations...* p. 80, cité par Emmanuelle Pavillon dans *La fondation de France, 1969 – 1994 : l'invention d'un mécénat contemporain*, p. 212.

⁵⁷¹ C'était le cas, par exemple, pour le programme du dépistage prénatal des maladies chromosomiques de celui des troubles du métabolisme chez les nouveau-nés. Après d'avoir apporté le soutien financier à l'Association française des centres d'étude de biologie prénatale et à l'Association française pour le dépistage et la prévention qui ont pu ainsi équiper dix-huit laboratoires, le relais a été pris par l'Etat : la Caisse nationale d'assurance maladie décide, en 1979, de prendre en charge les frais médicaux liés à ces dépistages et assure le fonctionnement de ce programme. Le même pour les crèches parentales qui ont surgit à l'issue de l'expérience de la crèche sauvage à la Sorbonne dont nous avons parlé plus haut. La Fondation finance, alors, la création de plus de cinquante lieux jusqu'en 1981, quand le Ministère des affaires sociales reconnaît officiellement les crèches parentales. Grâce à cette reconnaissance, ces crèches ont pu bénéficier désormais de subventions des CAF et des municipalités.

évaluation et leur synthèse est devenue une des préoccupations de l'Etat afin de pouvoir malgré tout veiller à *l'égalité* des régions et assurer une vision globale de la politique nationale.

« A la suite des politiques contradictoires menées dans la première moitié des années 1980, note le sociologue Philippe Bezes, émerge, d'abord, un ensemble d'interrogations sur l'efficacité de l'appareil d'Etat. Dans ce contexte, se développent, simultanément, de multiples réseaux d'experts interdépendants qui préconisent l'introduction expérimentale d'instruments managériaux, la participation des fonctionnaires à la modernisation et qui valorisent des approches conçues pour questionner les finalités de l'action administrative : l'évaluation des politiques publiques, le contrôle de gestion, les cercles de qualité, les centres de responsabilité »⁵⁷².

Ainsi, l'Etat renforce son pouvoir réglementaire pour définir, entre autres, les conditions d'attribution des prestations sociales, même si elles relèvent de la charge des collectivités territoriales. Des instruments managériaux apparaissent comme la solution pour moderniser la fonction publique et la rendre plus efficace, plus rentable et plus transparente. Tout une palette d'experts interviennent de manière périphérique et autonome, coupés des ministères mais bénéficiant de relations ponctuelles et parfois contractuelles.

« Aucun ne propose de doctrine générale mais tous assurent la promotion d'une démarche managériale ou d'un instrument spécifique : évaluation de politiques, contrôle de gestion, cercles de qualité, analyse stratégique de l'organisation »⁵⁷³.

Avec cette volonté de privilégier l'autonomisation des fonctionnaires des collectivités territoriales, il ne reste que ces instruments pour effectuer une gestion efficace et homogène – cette approche sera dorénavant dominante dans la politique de l'Etat qui va tenter de l'appliquer à toutes les branches de ses actions.

Dans ce contexte particulier du milieu des années 1980, la Fondation de France se présente comme un partenaire compétent et indispensable⁵⁷⁴. Elle se positionne comme en lien direct

⁵⁷² Philippe Bezes, *Réinventer l'Etat. Les réformes de l'administration française*, Edition P.U.F., 2009, p. 256.

⁵⁷³ *Ibid.*, p. 266.

⁵⁷⁴ Cette lecture présente Bernadette Veysset dans une note qu'elle rédige sur l'activité de la Fondation de France en 1991. In : *Point de vue sur la Fondation de France*, note du 25.11.1991 cité par Emmanuelle Pavillon dans *La fondation de France, 1969 – 1994 : l'invention d'un mécénat contemporain*, Anthropos, Paris, 1995, p. 215.

avec « le terrain d'expérimentation », mais également comme un organisme d'étude et d'évaluation au niveau national. Armée de l'objectif de ne pas être un simple « guichet » qui distribue de l'argent, elle gagne inlassablement la position qu'elle a pensé prendre depuis la création – d'être un organisme qui évalue les besoins et repère les solutions les plus novatrices et les plus efficaces, « les opérations exemplaires (...) ayant une vertu d'entraînement »⁵⁷⁵.

En effet, « les actions de la Fondation de France des années 1980 », confirme Elisabeth Wattel, « ont été centrées sur l'innovation sociale. Quand “ les petits “ de la *Maison Verte* – les équipes de Lyon et de Strasbourg – sont venues solliciter la Fondation de France, on s'est dit : il s'agit de quelque chose d'intéressant ! Nous sommes devant un phénomène de société ! Et nous avons proposé au conseil d'administration [de la Fondation de France] de soutenir ce nouveau mouvement même s'il n'y avait pas encore beaucoup de lieux. (...) Et c'est comme ça que le programme est né, et c'était toujours comme ça, à la Fondation de France, à partir de ce qu'on repère à travers ce qui remonte du terrain des projets novateurs et on dit il y a quelque chose qui bouge dans la société »⁵⁷⁶.

2.1.1. L'attribution des subventions requiert des critères de sélection...

Pour Elisabeth Wattel, l'ouverture du programme signifiait d'accepter d'étudier des dossiers et d'aller à la rencontre des gens qui souhaitaient obtenir une aide et qui ne pouvaient pas se déplacer. Ces rencontres avec des équipes faisaient partie des méthodes de travail habituelles de la Fondation de France, très labile, très souple et très légère dans son fonctionnement. Elisabeth Wattel, ainsi, considérait comme crucial « d'aller voir des équipes et pas seulement d'étudier des demandes. Tous les projets ont été étudiés au *cas par cas* »⁵⁷⁷. La

⁵⁷⁵ Pierre Massé, Conférence de presse du 29.01.1970, cité par Emmanuelle Pavillon dans *La fondation de France, 1969 – 1994 : l'invention d'un mécénat contemporain*, p. 211.

⁵⁷⁶ Elisabeth Wattel-Buclet, entretien du 4 juillet 2013.

⁵⁷⁷ *Ibid.*

logique de transmission assurée et réfléchi, donc, provient de l'approche de la Fondation, mais elle se trouve au plus près de ce que la *Maison Verte* cherche elle-même à instaurer.

Les demandes d'ouverture de nouveaux lieux émanaient de tous les coins de France et déclinaient l'idée d'accueil de mille façons, mais le soutien a été accordé aux lieux qui s'inscrivaient explicitement en référence à la *Maison Verte* et à l'enseignement de Françoise Dolto. Après avoir communiqué suffisamment longtemps avec l'équipe de la *Maison Verte*, la Fondation a « adhéré » à son dispositif : Elisabeth Wattel voyait ses principes comme le résultat conceptualisé d'un travail avec des familles, et elle était suffisamment convaincue de la pertinence de tous ses « détails ».

C'est cette somme de « principes » et de « détails » qui ont guidé le choix des lieux encouragés:

« On a aidé des lieux qui étaient vraiment inspirés de la *Maison Verte*. Bien sûr, chacun avait son parcours et son chemin particuliers mais c'était *une inspiration directe*. Dans leurs écrits, quand ils s'adressaient à la Fondation, dans leur façon de décrire l'accueil, la référence à la psychanalyse, les soubassements théoriques, on voyait tout de suite quelle référence était derrière »⁵⁷⁸.

Donc, un certain groupement se faisait *de facto* par ce travail de soutien malgré la grande disparité des lieux. En quelque sorte, il a été le fruit de l'écoute et de la communication avec plusieurs équipes qui formaient ainsi *un champ commun de questions* plus que des réalisations semblables. Les critères « internes » qu'Elisabeth Wattel a pu développer durant ce travail, l'ont guidée comme fil rouge dans la masse d'informations très disparates quant aux idées qui animaient les projets et aux voies réelles que les réalisations trouvaient :

« Parmi les critères étaient : l'accueil libre et anonyme du point de vue administratif par une équipe mixte, l'indépendance institutionnelle par rapport à l'emplacement du lieu d'accueil, la référence explicite à la psychanalyse, les psychanalystes à l'intérieur de l'équipe et pas en position de supervision »⁵⁷⁹.

⁵⁷⁸ *Ibid.*

⁵⁷⁹ *Ibid.*

Toujours à la recherche de dons, la Fondation a entrepris une action d'appel à la générosité des citoyens : « Nous mettons des prospectus dans les boîtes aux lettres, nous nous sommes adressés aux gens. La *Maison Verte* et de nouvelles créations ont été soutenues par les dons de Monsieur et Madame Toutlemonde »⁵⁸⁰. En deux ans, de 1987 à 1989, la moitié de tous les lieux soutenus par la Fondation ont pu démarrer leur travail.

En effet, les demandes d'aide à la création de nouveaux lieux étaient en progression exponentielle, témoignant du fait que ceux qui se sentaient des véritables acteurs de la vie sociale et pensaient être en mesure d'apporter des changements dans le quotidien des familles s'étaient très vite approprié cette idée du lieu d'accueil. La mobilisation « des groupe-sujets » – où des parents et des professionnels se côtoyaient souvent – témoignait de ce désir qui traversait l'époque : habiter véritablement les alentours de la famille, construire un tissu social qui pourrait tenir les parents et les enfants.

Ainsi, l'intérêt que la *Maison Verte* suscitait a dépassé largement les moyens de la petite fondation qu'était encore la Fondation de France dans les années 1980. En plus, l'objectif étant en quelque sorte atteint – après avoir détecté une nécessité et avoir évolué le dispositif qui y répondait efficacement – il restait à « passer relais ». C'est ce passage qui semblait être particulièrement difficile « dans le cas de l'idée d'accueil » qu'évoquait Sylvie Tsyboula que nous avons citée plus haut.

En 1989, le colloque « *Maisons Vertes. Dix ans après, quel avenir ?* », où elle tient ce discours, a été conçu comme espace destiné à traiter cette question. Tout en étant un événement destiné à faire le bilan d'un programme – « tous les programmes d'innovation ont duré pendant à peu près dix ans et la clôture d'un programme a été souvent ponctuée par une publication et un colloque »⁵⁸¹ – il était d'emblée projeté dans l'avenir. La Fondation, qui avait fait un pari au temps de la création de la *Maison Verte*, en 1979, le renouvelle à ce moment où il s'agit de soutenir sa pérennité : « le pari qu'une meilleure connaissance des lieux par les professionnels de la petite enfance et les décideurs permettrait de mieux faire valoir leur spécificité et

⁵⁸⁰ *Ibid.*

⁵⁸¹ *Ibid.*

d'établir des relations pérennes avec leurs partenaires extérieurs »⁵⁸². Témoin d'un intérêt grandissant pour le dispositif, le colloque a rassemblé, dans les salles de l'UNESCO, un grand auditorium (1200 personnes) de professionnels de la petite enfance, ainsi que des administrateurs et des responsables de tous les niveaux de l'action sociale.

En effet, l'attention que la Fondation a prêtée aux partenaires du dispositif – des représentants des institutions et des services – n'avait rien de superficielle. La mobilisation de personnalités importantes en est un signe probant : Hélène Dorlhac, secrétaire d'Etat chargée de la Famille et des Personnes âgées, Luce Dupraz, chargée de mission petite enfance au Fonds d'action sociale (FAS), Liliane Perier, conseillère technique de la CNAF. La place qui leur a été accordée ne se limitait pas aux allocutions d'ouverture ou de clôture : les partenaires sociaux participaient au travail du Colloque sur un pied d'égalité. Ils parlaient de leurs préoccupations et partageaient leur propre regard sur l'idée de lieux d'accueil des enfants et des parents⁵⁸³.

A part de hauts fonctionnaires, le colloque avait pour vocation d'attirer l'attention des partenaires locaux. Elisabeth Wattel raconte : « J'ai demandé à chaque lieu que nous avons soutenu durant ces années de m'envoyer les coordonnées des partenaires locaux qui les ont soutenus au moins une fois. Ca a fait une très longue liste et j'ai envoyé une invitation au colloque à chacun d'eux »⁵⁸⁴.

La Fondation de France a fait appel aux partenaires sociaux pour suivre les initiatives des professionnels, en partageant des trouvailles, en échangeant sur les montages particuliers que chacun avait trouvés, en réfléchissant sur la destinée de ce nouveau mode d'accueil. De fait, à l'époque de la décentralisation, ce sont les pouvoirs locaux (régional et départemental) et les CAF régionales qui étaient les plus sollicitées par les demandes des futures équipes. Des CAF ont été vues comme vrai levier de subvention de ces lieux surgis des initiatives des citoyens de villes et de bourgs, comme le souhaitait Françoise Dolto, dans son papier de 1978.

⁵⁸² « Préface de la Fondation de France » In : Gérard Neyrand, *Sur les pas de la Maison Verte. Des lieux d'accueil pour les enfants et leurs parents*, Fondation de France, Editions Syros, 1995, p. 7.

⁵⁸³ Ces interventions ont constitué un tiers des interventions au Colloque. Cf. : « Partenariat et financement » In : *Maisons Vertes. Dix ans après quel avenir ? Des lieux d'accueil parents-enfants. op.cit.*, pp. 119-142.

⁵⁸⁴ Elisabeth Wattel-Buclet, entretien du 4 juillet 2013.

Quant à la présentation de la *Maison Verte*, l'organisatrice du colloque, Elisabeth Wattel a suivi la volonté de l'équipe : à travers la mosaïque des témoignages, tâcher de présenter plutôt l'esprit de la *Maison Verte* qu'un modèle.

« C'était le choix de la Maison Verte de ne jamais théoriser et de jamais réduire leur expérience à " une norme ". La Maison Verte a toujours dit qu'il ne s'agissait que de " l'esprit de la Maison Verte " et c'est à chaque équipe de recréer son projet en s'inspirant de l'expérience de la Maison Verte. J'ai respecté ce choix de l'équipe. (...) L'impact de leur action était toujours à travers des petites histoires. En disant à la limite, " ça ne s'évalue pas ". Sinon, ça ne s'évalue que par rapport à ce que peuvent en dire un parent, un enfant et ce que pourrait en raconter un accueillant par rapport à ce qui s'est passé ici et maintenant »⁵⁸⁵.

Depuis le premier témoignage public – un film fait sur la *Maison Verte* par Danielle Lévy, en 1980, – peu de choses ont changé dans sa présentation : l'idée du lieu est présentée à partir de « la motivation » qui habitait l'équipe pour la création de ce lieu « de rencontre et de loisir »⁵⁸⁶. En 1989 autant qu'en 1980, l'équipe a présenté son idée sous la forme d'une parole collective et vivante – à plusieurs voix, les accueillants « racontant » leur lieu. A part l'intervention de Pierre Benoit⁵⁸⁷, la participation des membres de l'équipe s'organise autour des questions-réponses : une parole sans début, sans fin, avec des points de vue différents qui se complètent et divergent, en développant différents niveaux de pensée sur le dispositif. La table ronde sur « l'histoire de la Maison Verte » en est la manifestation la plus flagrante, au point qu'il a été nécessaire d'expliquer sa forme dans une « note au lecteur », dans la publication des Actes du colloque :

« L'équipe de la Maison Verte a choisi de maintenir pour ce compte-rendu la forme orale de sa participation à la table ronde du colloque. Son choix d'alors et d'aujourd'hui est de faire part d'un moment de son évolution, d'un temps de travail, de réflexion et donc d'une transcription à plusieurs voix. Il n'est pas question pour cette équipe de figer dans un écrit une expérience vivante, ni de proposer dans une suite de textes ce qui pourrait être lu comme des recettes de

⁵⁸⁵ *Ibid.*

⁵⁸⁶ Le film « *Pour les enfants et les parents un lieu de vie* », Danielle Lévy, Ministère de l'éducation, CNDP, 1980.

⁵⁸⁷ Pierre Benoit, « Au cœur des maisons vertes, la psychanalyse », In : *Maisons Vertes. Dix ans après quel avenir ? Des lieux d'accueil parents-enfants*, pp. 50-52.

savoir-faire pour atteindre au label “ Maison Verte ”. A chacun, à chacune d’inventer sa structure d’accueil et son mode d’être dans cette structure »⁵⁸⁸.

L’équipe, à nouveau, montre qu’il n’y a pas de « pensée unique » au sein du dispositif – chacun continue à développer le « versant » du dispositif qui lui semble le plus important. En un mot, il n’y a pas d’un seul récit qui pourrait englober tous les autres. La forme narrative scandée par des « petites histoires » donne à voir une « construction à plusieurs ».

De plus, ayant elle-même eu à traverser « le temps de convaincre », l’équipe de la *Maison Verte* ne le dissociait pas du travail sur le dispositif. « Chaque équipe doit inventer son propre cheminement pour mettre au point un tel projet », résumera quelques années plus tard Marie-Noëlle Rebois, « elle ne peut jamais en faire l’économie »⁵⁸⁹. Le ton convaincant qu’une équipe doit gagner, autant que sa capacité à saisir certaines opportunités ou à en rejeter d’autres est un résultat inhérent à la réflexion sur le « comment » et le « pourquoi » du travail *auprès* des familles.

En 1991, la publication des Actes « *Maisons Vertes. Dix ans après quel avenir ? Des lieux d’accueil parents-enfants* » marque un jalon ; en effet, c’est le premier grand témoignage public sur *la vie et les destins de la réalisation de l’idée du lieu d’accueil*.

⁵⁸⁸ Table ronde « Maison ouverte, Maison Verte » (Bernard This, Marie-Noëlle Rebois, Annie Grosser, Pierre Benoit, Laura Prémat, Patrick Bouland, Michel Malandrin) Cf. : *Maisons Vertes. Dix ans après quel avenir ? Des lieux d’accueil parents-enfants*. pp. 11-24.

⁵⁸⁹ Marie-Noëlle Rebois, Anne-Marie Canu, « Le travail à trois », *op.cit.*, p. 105.

2.1.2. ... mais la sélection induit le regroupement

Plusieurs équipes – majoritairement celles qui étaient dans la première cohorte des lieux soutenus par la Fondation – témoignent de leur parcours et précisent leur conception de travail. Les représentants de « la Maisonnée » de Strasbourg, du « Jardin Couvert » de Lyon, de « la Passerelle » d'Aix-en-Provence, de « la Tournemire » de Paris, en un mot, les premiers en date de création, développent les points d'accueil qui leur semblent essentiels et abordent des questions qui sonnent d'actualité. Notons-en quelques-unes : la place de leur action dans la politique de la prévention, le rôle des contacts socialisants, la question de la psychanalyse dans leur équipe, « la circulation de la parole et ses effets », « la loi du langage et les règles », la question de l'éthique du lieu et de ses modalités. Pertinentes, dotées de petites séquences de travail, leurs interventions dessinent *un espace commun* de l'élaboration du dispositif réfractée dans l'expérience de plusieurs.

En même temps, derrière l'unité de l'esprit, les divergences apparaissent. Le parcours de plusieurs lieux est marqué par des fermetures, des déménagements et des reprises difficiles⁵⁹⁰. Effectivement, la réalité d'une mise en place et surtout le maintien en vie des nouveaux lieux a confronté les équipes aux « conditions locales ». Les ajustements trouvés par les diverses équipes révèlent indirectement les points qui leur semblent « essentiels » et ceux qui pourraient être « plus adaptés ». Certains marchent dans le sillon de la *Maison Verte*, leur cheminement ressemble à celui du « lieu d'origine » : partis des mêmes questions, ils adhèrent aux solutions trouvées. Ils acceptent de « perdre du temps » comme l'exprime Marie-José d'Orazio, c'est-à-dire, de tarder avec l'ouverture ou de fermer le lieu, en attendant le moment où toutes « les conditions » seront respectées.

« Il y a quelque chose à perdre ! » dit-elle lors d'une des réunions rassemblant des équipes des plusieurs lieux, en 1987, « On perd du temps ! Et pour nous, chaque fois que ça nous est arrivé, on s'est rendu compte que c'était un temps extrêmement précieux et qui nous a été rendu dix

⁵⁹⁰ « La Ribambelle » de Brest soutenu par la Fondation de France, le ministère, la municipalité de Brest et par la CAF, a dû fermer ses portes au bout de dix-huit mois d'existence, faute de ressources, malgré un investissement important des familles. L'insistance de l'équipe sur l'anonymat, la rémunération de l'équipe et la participation financière des parents ont été pour la cause de cette fermeture. Après trois ans d'interruption, la Ribambelle a pu reprendre son activité. In : Maryvonne Ohayon, « Maintenir le projet initial », *Maisons Vertes. Dix ans après quel avenir ? Des lieux d'accueil parents-enfants*, Fondation de France, Les cahiers n° 3, 1989, pp. 65-67.

fois après. Le temps que nous avons accepté de passer à patienter parce que les conditions pour ouvrir n'étaient pas là, parce que tous les locaux qu'on nous avait proposés, il y avait un truc qui n'allait pas, parce que l'argent que la CNAF a voulu nous donner et que nous avons refusé... Il y avait tout un type de financements que nous avons refusé ! C'est vrai, chaque fois c'était du temps perdu et du temps repoussé pour le projet. Et c'est vrai qu'au niveau d'équipe – et cela on ne peut le dire qu'après coup – c'était un temps très-très précieux. Parce que c'est vraiment ça que nous avons mis au travail et qui nous a obligé à creuser une limite de plus en plus stricte entre ce qu'on nous demandait à l'extérieur et ce que nous voulions à l'intérieur de l'équipe »⁵⁹¹.

Les autres lieux font « un montage » dès l'ouverture ou acceptent des modifications de leur fonctionnement en cours. Derrière les présentations des principes qui leur semblent les plus importants, l'architecture du lieu ressort : l'un accepte le bénévolat, l'autre trouve insurmontable d'instaurer une participation financière auprès des parents défavorisés, le troisième accepte des professionnels « détachés » de leur poste. Les modalités de fonctionnement – le nombre de jours d'ouverture, la composition de l'équipe et le statut de ceux qui en fait partie, la nature des liens avec l'entourage institutionnel etc. – varient considérablement d'un lieu à l'autre⁵⁹².

Effectivement, confrontées à la pratique et aux difficultés qu'elle génère, plusieurs équipes se posent une question : « *Jusqu'où peut-on aller, sans remettre en cause les principes fondamentaux ?* »⁵⁹³.

Ainsi posée lors du Colloque des dix ans, la question dessine un des paradoxes qui commencent à façonner la transmission de l'idée : en considérant les principes de son action comme des choses indissociables de son propre parcours et en récusant une duplication « pure et simple » de son fonctionnement, la *Maison Verte* se trouve de plus en plus captée par le *discours sur la Maison Verte*. Réfracté dans les paroles des autres et mis dans le contexte des autres disciplines et des autres logiques de représentation (scientifique, managériale,

⁵⁹¹ La réunion inter-lieux d'accueil du 27 septembre 1987.

⁵⁹² Cf. : *Maisons Vertes. Dix ans après quel avenir ? Des lieux d'accueil parents-enfants*, pp. 125-146.

⁵⁹³ *Ibid*, p. 65.

administrative), ce discours commence à exister en parallèle et indépendamment de la volonté de l'équipe.

Certes, au cours des débats internes, l'équipe de la *Maison Verte* a pu préciser des idées de base qui ont été partagées par tous, malgré la diversité des personnalités et du degré ou de la nature de l'investissement de chacun. Cependant, ces principes ne se trouvaient jamais formalisés ou « listés » même si les grands axes ont été constamment évoqués dans des présentations du lieu : la présence des parents à côté des enfants, l'absence de « fichage » administratif, la parole adressée à l'enfant⁵⁹⁴. En même temps, ces présentations faites par l'équipe ne valent rien pour des systématisations conceptuelles. Depuis 1979, leur transmission est narrative, les textes de Françoise Dolto inclus. L'équipe semble consciente du fait que ce qui est unique dans ce lieu – une certaine légèreté où la présence des professionnels est tout à fait discrète mais cruciale pour le fonctionnement – ne se transmet par « les résumés ».

De plus en plus, apparaît un écart entre le choix fait par l'équipe de transmettre *le champ de questions* qui était à la base de leur motivation et de leur désir d'entreprendre une action dans le vif de l'expérience sociale, et le discours qui *décrit* leur expérience. Ce discours ne vient d'ailleurs pas uniquement de l'extérieur, à savoir des journalistes⁵⁹⁵ ou des chercheurs⁵⁹⁶ qui posent leurs propres mots sur ce qu'ils repèrent dans l'expérience. L'équipe, elle-même, y participe, dans ses demandes de subvention où les objectifs et les principes d'action sont présentés dans une forme lapidaire. Et elle ne cesse de produire ce discours extériorisant l'expérience, avec des buts très précis (comme prévention des séparations précoces, socialisation) que lorsque le financement pérenne est trouvé.

Le titre du colloque témoigne de ce paradoxe – « les maisons vertes » au pluriel regroupent des expériences assez divergentes mais désignées sous le même vocable. En présentant les résultats d'un programme de soutien, la Fondation de France délimite indirectement des

⁵⁹⁴ Ce sont des points qui se trouvent présentés comme des « motivations » qui ont soutenu l'ouverture de la Maison Verte (présenté dans le film de Danielle Lévy) et qui « persistent » depuis.

⁵⁹⁵ La lettre de Françoise Dolto où elle corrige l'article d'un journaliste sur la Maison Verte.

⁵⁹⁶ Une recherche sur les lieux d'accueil type Maison Verte a été commandée par la Fondation de France, en 1991, à Gérard Neyrand, chercheur en sociologie, Cf. : Gérard Neyrand, *Sur les pas de la Maison Verte. Des lieux d'accueil pour les enfants et leurs parents*, Fondation de France, Syros, 1995,

expériences qu'elle reconnaît comme ayant bénéficié d'une filiation directe. Il y a une logique à cela, la fondation ayant dès le départ choisi de soutenir des projets dans la ligne directe de la *Maison Verte*. En sachant que *la Maison Verte* récuse toujours l'appropriation et la généralisation de son nom propre, autant que « le copiage » du fonctionnement, la désignation de ce groupe de projets « héritiers » la met dans une position qu'elle tente, pourtant, d'éviter depuis le début. Cependant, en 1989, la Fondation de France ne fait que confirmer ce qui existe déjà.

De fait, un certain « groupement » est déjà là et c'est à ses « membres » que Luce Dupraz fait référence lors de son intervention au colloque, lorsqu'elle évoque les « enfants illégitimes » et « la filiation imaginaire à la Maison Verte »⁵⁹⁷. En effet, à part la liste de la Fondation de France, il existe plus d'une dizaine de lieux qui mènent une vie « indépendante », des lieux soutenus par d'autres organismes et qui sont encore plus disparates que le groupe désigné comme « maisons vertes ».

2.1.3. Les groupes de professionnels mobilisés par la parole de Françoise Dolto

Ainsi, en 1989, parmi quarante-quatre lieux au total, dix ne comptent ni psychologue ni psychanalyste parmi les accueillants. Un quart de ces quarante-quatre lieux ont été créés par une équipe de travailleurs sociaux. Il y a des lieux qui proposent des activités régulières ou ponctuelles, et ils sont beaucoup moins stricts dans l'application du raisonnement de la *Maison Verte* sur la participation financière des parents (48% des lieux sont gratuits et 20% imposent un tarif choisi par l'équipe). Pour plus d'un tiers des lieux d'accueil apparus entre 1984 et 1989, les références théoriques et pratiques émanent du travail social, de l'analyse systémique ou de

⁵⁹⁷ Luce Dupraz, « Besoins et résistances des familles immigrées », in *Maisons Vertes. Dix ans après quel avenir ? Des lieux d'accueil parents-enfants*, Fondation de France, Les cahiers n° 3, 1989, p. 127.

la psychologie du développement⁵⁹⁸. Ce sont des lieux qui s'inspirent de *l'idée* de lieu d'accueil mais la conception de leur travail – dans le fonctionnement du lieu et dans sa construction institutionnelle – est très éloignée de la *Maison Verte*.

Il s'agit de lieux qui se voient, d'emblée, dans une vocation sociale, dans l'intention de tisser des liens qui pourraient soutenir les jeunes parents, dans l'idée d'inclusion des familles dans la vie de quartier ou de l'intégration des familles d'origine étrangère dans le contexte social et culturel global. Il pouvait s'agir d'un lieu ouvert une fois par semaine, dans des locaux utilisés à d'autres fins, par des professionnels qui rencontrent des familles dans d'autres cadres de travail dont l'activité est inscrite dans le budget des clubs de prévention. En même temps, il s'agit toujours d'un cheminement du « groupe-sujet », à la recherche d'un nouveau mode de travail avec des familles afin d'instaurer un contact beaucoup plus informel, avec une grande souplesse de l'accueil qui expérimente des activités différentes.

Ce sont des groupes qui surgissent spontanément, mobilisés par la parole de Françoise Dolto ou par l'information sur la *Maison Verte* qui circule de plus en plus dans les cercles professionnels. Ils sont nombreux à se tourner vers la petite enfance comme temps privilégié de leurs actions, et ils s'inspirent de l'expérience de la *Maison Verte* qui s'est permis de réfléchir et de concevoir un *nouveau* cadre de travail dans ce nouveau domaine.

Cela étant, dans ce temps de remise en cause des bases du travail social, et de grande mobilisation des professionnels pour de nouveaux projets, l'expérience de la *Maison Verte*, concentre, au premier chef, une aspiration des professionnels à concevoir leur travail autrement. Pour les uns, la démarche de la *Maison Verte* donne l'impression d'incarner *ce qu'ils cherchaient eux-mêmes* depuis un certain temps : « Quand nous avons entendu Françoise Dolto parler de la *Maison Verte*, on s'est dit : " C'est bien ça qu'on cherche ! " »⁵⁹⁹. Pour les autres, c'est le point de départ d'une réflexion sur *leur propre pratique* au contact d'enfants et de familles – dans des institutions dites classique comme la PMI, les équipes de prévention ou l'AEMO. Et puis, il y a ceux pour qui la *Maison Verte* est un symbole de

⁵⁹⁸ Les chiffres sont donnés par Elisabeth Wattel-Buclet lors du colloque « Françoise Dolto, actualité d'une pensée », les 12-14 décembre 2008, Paris, l'UNESCO.

⁵⁹⁹ L'intervention d'une représentante d'un lieu d'accueil de Dijon pendant la réunion inter-lieux d'accueil, le 27 septembre 1987.

« *quelque chose d'autre* » – d'une autre attitude envers l'enfant, d'un autre contact avec des familles, d'un autre concept du travail institutionnel⁶⁰⁰.

C'est en écoutant des professionnels que Luce Dupraz – une des responsables de la mission régionale du Fonds d'action sociale pour les travailleurs immigrés et leurs familles (FAS) – constate la nécessité de soutenir la réflexion des travailleurs sociaux sur le cadre de leur intervention :

« J'ai entendu, évoque-t-elle, beaucoup de déceptions, beaucoup de fatigue quant aux résultats de leur travail. A la place du " contenu " il fallait, donc, investir " le contenant ", pour que le cadre soit tenu pour assurer la fiabilité et la sécurité des personnes, tout en étant dénuées d'une attention [directe]. C'est-à-dire permettre que la demande *émerge* dans un lieu tenu *avec rigueur* »⁶⁰¹.

Cela étant, l'expérience de la *Maison Verte* a été utile à plusieurs champs professionnels, et dans plusieurs coins de France. La région Rhône-Alpes où Luce Dupraz travaille se distingue tout particulièrement par son dynamisme et sa mobilisation quant à la politique de la petite enfance. « Intervenir le plus tôt possible » est devenu l'objectif des travailleurs sociaux qui cherchaient à résister à « un fort sentiment d'impuissance devant l'ampleur des difficultés rencontrées par les familles, accru par l'impression de solitude que crée un exercice professionnel cloisonné »⁶⁰². Ils ont été découragés par le travail « au coup par coup en situation d'urgence » et cherchaient de nouvelles voies, avec une cohérence de leurs interventions, avec une logique à long terme.

Depuis 1984, Luce Dupraz est au cœur de ce travail – elle organise de nombreuses réunions d'échange et de réflexion, de diagnostic et d'analyse pour des professionnels. Forte du positionnement interinstitutionnel du FAS, Luce Dupraz fait rencontrer des professionnels qui n'ont pas beaucoup d'espace pour se croiser, et elle les invite à réfléchir sur une politique

⁶⁰⁰ Sur la motivation de surgissement des lieux d'accueil Cf. : Bernard Eme, *Des structures intermédiaires en émergence : les lieux d'accueil enfants parents de quartier*, Laboratoire de sociologie du changement des institutions, Centre de recherche et d'information sur la démocratie et l'autonomie, Paris, CNRS-IRESCO, 1993, pp. 25-53.

⁶⁰¹ Luce Dupraz, entretien du 12 septembre 2013.

⁶⁰² *Les bébés et la culture : éveil culturel et lutte contre les exclusions*, sous coordination d'Olga Baudelot, Sylvie Rayna, L'Harmattan, 1999, p. 209.

d'intégration des familles d'origine étrangère qu'elle souhaite voir moins morcelée. Ce positionnement administratif lui permet également d'avoir recours à plusieurs sources de financement et de faire investir dans la même ligne d'action des partenaires locaux, régionaux et nationaux.

2.2. Le Fonds d'action sociale, partenaire de l'ancrage social et la visée d'intégration des populations

Depuis 1985, dans le cadre des actions du FAS, Luce Dupraz soutient, donc, les demandes des équipes qui veulent ouvrir un lieu d'accueil dans la région Rhône-Alpes. Aux équipes qui sont déjà dans les quartiers défavorisés avec un nombre important d'immigrés, l'expérience de l'accueil libre et ouvert semble être un véritable outil d'intégration. En conséquent, il n'est pas étonnant que la conception de ces lieux d'accueil porte l'empreinte des objectifs que le FAS⁶⁰³ cherche à atteindre.

Etablissement public à caractère administratif, le FAS tient cependant une place particulière dans le paysage institutionnel dû au caractère de ses actions et aux sources de ses fonds⁶⁰⁴. Autrement dit, il a deux rôles : d'un côté, il développe un système de financement de projets associatifs soumis à des critères précis en termes de rentabilité économique et de sélection des compétences, et d'un autre côté, il incarne un système d'assistance sociale portant sur des

⁶⁰³ Créée en 1958, par le général de Gaulle, le Fonds d'action sociale est partie de l'idée de constituer un fonds commun de financement de l'action sociale en faveur des Nord-Africains. Initialement, il est pour vocation à s'occuper des travailleurs algériens résidant sur le sol métropolitain, mais progressivement, le FAS étend ses actions sur tous les immigrés installés en France et il participe activement à la politique migratoire et son contrôle. Après la décision d'arrêt des flux migratoires en 1974, la vocation d'insertion sociale des populations immigrées ressort en avant de la politique du FAS. Le Fonds d'action sociale pour les travailleurs immigrés et leurs familles (FAS) est devenu, au cours des années 1990, le Fonds d'action sociale pour les travailleurs immigrés et leur famille (FASTIF) avant de prendre son appellation actuelle du Fonds d'aide et de soutien pour l'intégration et la lutte contre les discriminations (FASILD), en 2001.

⁶⁰⁴ Politique d'une institution. Le Fonds d'action sociale pour les travailleurs immigrés. Entretien avec Michel Yahiel. In : *Politix*. Vol. 3, n° 12. Quatrième trimestre 1990. p. 70.

catégories sociales défavorisés. Bien qu'inclus dans la politique d'Etat sur l'immigration, le FAS ne gère pas de crédits gouvernementaux, ses ressources provenant de la Sécurité sociale et des Allocations familiales. En 1990, le FAS est la banque de 2300 associations et organismes divers, et il consacre plus de 330 millions à l'action sociale et culturelle liée à l'objectif d'intégration des populations immigrées en France.

A l'époque de la décentralisation, le FAS obtient un rôle le plus en plus « transversal » et en même temps « universalisant ». Car, dès les années 1990, la moitié du public du FAS sont les français par le biais de la naissance sur le territoire, et de ce fait, ses actions portent sur la génération enfermée dans les paradoxes du biculturalisme. Face aux actions disparates des pouvoirs locaux, « le FAS est presque devenu l'instrument du droit commun de la politique de l'intégration »⁶⁰⁵ – emploi, logement, école, santé, culture, jeunesse, femmes, vie publique. Le travail auprès des familles, avec un fort investissement dans la politique de la petite enfance et le soutien des parents devient une de ses lignes d'action (prévention, dès le premier âge des enfants ; soutien des parents privés des liens habituels ; intégration des familles dans la vie de la cité).

La vie sociale est, de fait, vue comme pilier d'assimilation des familles étrangères, leur insertion dans la vie de la ville, du pays. Tout au long des années 1980-90, le FAS accompagne le mouvement associatif issu de l'immigration et soutient les actions en éclosion dans les quartiers. Le partage de l'espace social entre plusieurs groupes, plusieurs ethnies, plusieurs cultures mais qui se trouvent « traversés » par la nécessité de cohabiter et respecter les mêmes lois civiles semble être le moyen le plus « naturel » et le plus efficace pour rompre avec l'isolement et atténuer, en même temps, les processus centripètes du communautarisme. En poursuivant cette logique, chaque action doit être unique si elle cherche à s'adapter à la bigarrure ethnique et culturelle de la population.

Des associations de quartier qui proposent des actions à taille humaine où chacun peut se retrouver sont devenues un point d'appui pour les actions du FAS. Il soutient, donc, des initiatives de professionnels qui font recours au concept du lieu destiné aux enfants et aux parents, selon les conjonctures de chaque quartier : s'appuyant sur un groupe de parents dynamiques, porté par un groupe de professionnels des structures déjà implantées ou encore

⁶⁰⁵ *Ibid.*, pp. 71-72.

par les nouveaux groupes ayant le désir intervenir dans ces conditions. En même temps, une dimension intégrative est toujours présente et elle sera visible, comme nous le verrons plus tard, dans ce soutien que le FAS octroie aux lieux d'accueil.

En effet, plusieurs lieux sont ouverts, et quand Luce Dupraz prend la parole au colloque en 1989, elle fait le point sur des expériences menées depuis déjà cinq ans, dans la région Rhône-Alpes. Très hétérogènes, elles forment pourtant un collectif – un groupe de réflexion et de soutien qui prendra, en 1991, une forme d'association : le Réseau associatif des maisons ouvertes (RAMO)⁶⁰⁶.

C'est en se fondant sur ces expériences que Luce Dupraz présente son analyse :

« Le premier constat, c'est que les lieux tels que les Maisons Vertes répondent particulièrement bien aux besoins de familles encore mal insérées dans notre société. Et je pense que leur existence se justifierait encore plus dans les quartiers que celles-ci habitent, concrétisant ainsi le souhait de Françoise Dolto que, dans chaque quartier, il y ait une Maison Verte.

Mais le deuxième constat est que les familles d'origine étrangère sont très largement absentes des structures petite enfance, à l'exception de la PMI (Protection maternelle et infantile), lorsque les mères ne travaillent pas à l'extérieur, et que les Maisons Vertes n'échappent pas à la règle.

Donc, il convient de tenir compte du désintérêt général des familles, de leurs résistances de tous ordres (éloignement géographique, coût financier, complexité administrative, résistance culturelle surtout, la garde et l'éducation des enfants sont difficilement déléguées par la mère en dehors de la famille élargie) pour leur offrir des lieux qu'elles fréquentent effectivement. C'est à partir de ce paradoxe que l'on peut voir se dessiner la spécificité des lieux d'accueil »⁶⁰⁷.

⁶⁰⁶ Le nom de réseau doit à la désignation proposée par le ministère de l'Affaire Social en 1989, les Maisons Ouvertes. Avec l'augmentation de nombre des lieux d'accueil, le réseau fut scandé par la suite aux plusieurs groupes régionaux – celui d'Isère, de Savoie et de Rhône. Dans un catalogue présentant leurs actions publié en 1991, ils sont présentés ainsi : « Lieux d'accueil enfants-parents ouverts aux tout-petits, aux bébés, aux enfants jusqu'à quatre ou six ans, aux adultes qui les accompagnent et restent avec eux. A ceux pas encore nés, aux femmes qui les attendent et aux futurs pères. Quelques heures dans la journée, de un à six jours pendant la semaine. Un espace de rencontre simple, avec quelques règles, pour jouer avec d'autres enfants, d'autres adultes, dans le secret de ce qui est échange et le respect des diversités » Cf. : *Les Maisons Ouvertes de la région Rhône-Alpes*, Mission Régionale Petite Enfance, Lyon, 1991, p. 11.

⁶⁰⁷ Luce Dupraz, « Besoins et résistances des familles immigrées », pp. 127-128.

La conception de ces lieux doit tenir compte, donc, des « résistances » que le lieu suscite chez les mères d'origine étrangère. Et si l'innovation de ce lieu est grande pour le paysage familial culturellement homogène de tous les quartiers, elle est doublement inhabituelle pour les quartiers qui sont marqués par plusieurs cultures et de multiples façons d'éduquer les enfants et de vivre en famille.

« Le premier obstacle, poursuit Luce Dupraz, est que les familles étrangères n'expriment pas de demande et que l'intérêt d'un tel lieu leur échappe. La place sociale du jeune enfant se situe encore dans la famille et ce surtout quand on ne travaille pas. L'utilité pour l'enfant de se rendre dans une Maison Verte ne se définit pas en termes de besoins fondamentaux tels que la santé (pour les consultations de PMI), l'instruction (pour l'école). Les promoteurs des projets disent la difficulté à parler de tels lieux aux familles : elles ne comprennent pas l'intérêt de la vie collective pour le jeune enfant, elles ne comprennent pas forcément la nécessité d'une préparation à la coupure avec le milieu familial. Donc, seules une ou des personnes connues d'elles, en qui elles ont confiance, peuvent les conduire à fréquenter ce lieu avant qu'elles ne découvrent par elles-mêmes son utilité et son intérêt.

Le deuxième obstacle est que l'utilisation reste encore très liée à la gratuité. Au premier palier d'intégration, une participation financière, même laissée à la libre appréciation, peut arrêter plusieurs d'entre elles. Elles ne conçoivent pas, même si c'est bon marché, de payer pour faire garder un enfant. Alors, en plus, si elles restent avec lui, c'est encore plus difficile.

Le troisième obstacle est la non-maîtrise de la langue française et la référence à d'autres codes culturels, la non-habitude de mettre des mots sur des émotions. Ces mères entrent plus facilement en relation par le toucher. Peut-être attendent-elles implicitement des comportements similaires. En outre, dans un lieu dont l'utilité n'apparaît pas clairement pour les jeunes enfants et où les mères ne font rien que se détendre et rester là, elles peuvent avoir le sentiment de perdre leur temps »⁶⁰⁸.

Donc, ce constat devance une nouvelle conception de l'idée de l'accueil qui est en train de se former en Rhône-Alpes. Elle est fortement marquée par la logique de l'intégration des familles où l'expérience parentale et éducative des jeunes enfants est une « porte d'entrée » dans la communication avec elles. Cette conception nécessite que des liens soient préalablement tissés entre les professionnels et les familles ; des activités organisées autour des enfants sinon

⁶⁰⁸ *Ibid.*, pp. 129-130.

autour des mères ; la gratuité comme condition d'accès absolument égalitaire ; le travail en liaison avec d'autres institutions et des associations. Elle se fait également par le biais de l'accès à la culture le plus tôt possible : par la lecture, par la musique et par d'autres actions culturelles et artistiques⁶⁰⁹. Ces lieux d'accueil deviennent à mi-chemin non seulement entre le foyer et le social, mais aussi entre deux cultures :

« C'est un lieu du deuil et de la régénération, note Luce Dupraz, le deuil pour la culture laissée dans leur pays et la régénération pour un nouveau contexte social et culturel »⁶¹⁰.

Une autre source de conceptualisation qui nourrira ces lieux, sera la nouvelle conception des liens sociaux et de leur démocratisation. Aux réunions qu'organise Luce Dupraz, elle invite Claire Héber-Suffrin qui durant les années 1980 met en place les premiers Réseaux d'échanges réciproques de savoirs (RERS)⁶¹¹. Le mouvement d'action citoyenne, de coopération et de partage qui vise à ne pas reproduire la hiérarchie sociale et à promouvoir des liens autres que ceux d'échange de services.

Cela étant, de nouveaux accents et de nouvelles finalités apparaissent dans cette reprise de l'idée d'un travail des professionnels dans la cité, dans un cadre ouvert et libre, dans le respect de tout un chacun. Souvent, à l'occasion des colloques ou des journées de travail, Luce Dupraz développera des lignes magistrales qui se trouvent nouées dans ce nouveau concept à vocation sociale : l'intégration, l'accès à la culture, la socialisation des enfants et aussi des parents à la culture dominante, le tissage des nouveaux liens de convivialité et de civilité fondés sur la responsabilisation et sur le partage⁶¹².

⁶⁰⁹ « J'ai insisté pour que ces lieux soient dans des locaux accessibles, mais beaux, avec des livres pour les enfants et pour les adultes ». Luce Dupraz, entretien du 12 septembre 2013.

⁶¹⁰ *Ibid.*

⁶¹¹ Depuis 1979, Claire et Marc Héber-Suffrin œuvrent sur l'ouverture d'une nouvelle dimension de la solidarité et de la citoyenneté créatrice. Etant parti d'un renouvellement et dans la continuité de l'Education populaire, le mouvement des RERS vise à donner impulsion aux nouvelles formes de partage réciproque et d'investissement des liens sociaux. Depuis 1985, les réseaux sont investis par plusieurs professionnels : les travailleurs sociaux y voient un outil de la lutte contre les exclusions, les enseignants – des questions de l'efficacité des apprentissages, les élus – d'occasions de brassage social et d'instauration de la parité et de la réciprocité entre les citoyens. Cf. : Armen Tarpinian (sous la dir.), *Idées-forces pour le XXI siècle : Psychologie-éducation, Culture – Société, Sens-Poésie – Ethique, Donner corps aux idées*, Lyon, Chronique sociale, 2009.

⁶¹² Cf. : Luce Dupraz, « Les lieux d'accueil enfants-parents dans les quartiers défavorisés », Colloque de la Délégation Régionale FAS, Franche-Comté ; Luce Dupraz, « Les d'accueil enfants-parents : une réponse à la crise de la société » In : *Métiers de la Petite Enfance*, n° 42, octobre 1998, pp. 5-6. ; Luce Dupraz, « Lieux intermédiaires,

Sans jamais faire appel à la *Maison Verte* directement, Luce Dupraz tente de regrouper les équipes des lieux qui suivent son sillon et entretiennent des liens serrés avec l'équipe parisienne. Elle invite l'équipe du Jardin Couvert à participer au travail des groupes de réflexion qu'elle organise dans le cadre du FAS. Invitation qui sera déclinée fermement : l'équipe du Jardin Couvert ne se reconnaît nullement dans ce cadre de travail élargi – ni des professionnels d'espaces différents ni sur l'idée de diffusion de l'idée de la *Maison Verte*.

Cette tentative d'un partenariat échouée dépasse, pourtant, le titre d'une non-rencontre et laisse des séquelles : la *Maison Verte* est vue comme une expérience dont les principes sont stricts, même rigides, défendus par les équipes qui gravitent autour d'une équipe parisienne, en formant ainsi un cercle clos. Depuis, Luce Dupraz cherche de l'aide auprès de professionnels de tous horizons, et elle fait appel à des psychanalystes en dehors de ces équipes pour la supervision.

Il est certain qu'il s'agit de conceptions différentes des lieux d'accueil, mais la divergence concerne, au premier chef, la vision de *la transmission* – celle qui a été encouragée par la *Maison Verte*, notamment, à chercher son propre chemin et à être confronté à son propre désir. L'équipe du Jardin Couvert adhère à cette conception de « faisant-chemin » même s'il s'agit d'un chemin très solitaire : il s'agit d'un travail en équipe, dans la communication avec des partenaires, certes, mais dans une articulation hautement subjective par rapport à ce qui « s'invente de l'intérieur » ; sans faire appel à un espace « collectif » ni à une instance « supervisant » – ni dans le moment de l'analyse des situations, ni dans le moment de la recherche de subventions. D'où le refus de devenir un « modèle » ou de se fédérer⁶¹³ avec les autres lieux.

Luce Dupraz conçoit et organise le travail d'une toute autre manière : des groupes de parole pour les professionnels dépassés par les difficultés, des groupes d'analyse de la pratique faisant intervenir des professionnels extérieurs qui donnent leur lecture et aident à verbaliser et à analyser les impasses de travail. Luce Dupraz travaille la concertation des partenaires, en accumulant des « petits procédés », des astuces qui peuvent être utiles aux autres équipes. Le

propositions culturelles et lien social » In : Olga Baudelot, Sylvie Rayna (sous la coordination), *Les bébés et la culture : éveil culturel et lutte contre les exclusions*, Collection CRESAS n° 14, Edition L'Harmattan, 1999, pp. 207-226.

⁶¹³ Nous allons en parler sur les pages 307-314.

but, donc, n'est pas une mise en place d'un lieu d'accueil *stricto sensu*, mais la création d'un espace professionnel dynamique où l'échange et le partage peut impulser la création des nouveaux dispositifs. Animée par la volonté de créer des liens entre les professionnels, de rendre cohérente l'action sociale, de faire bénéficier tout le monde d'une expérience novatrice, Luce Dupraz « sillonne » des milieux professionnels dispersés et « tente » des ouvertures.

Et de fait, des réseaux des équipes des lieux d'accueil voient rapidement le jour : le premier est créé dans la région du Nord-Pas de Calais, à partir de l'initiative d'un groupe de professionnels qui travaillent sur la future réalisation de « la Petite Maison » de 1983 à 1987 et qui se transforme en Groupe de recherche accueil-familles-enfants (GRAFE) en 1987. La nouvelle structure d'accueil ouvre ses portes, en 1989, dans un des quartiers de Lille marqué par « un fort échec scolaire »⁶¹⁴. Cependant, le groupe poursuit et même élargit son travail, en donnant naissance à un *collectif* au niveau du département visant répondre à « l'urgence de se rencontrer, de se former, et au souci de maintenir un accueil de qualité, capable de dynamiser les potentialités familiales et de prévenir les situations de carence et de violence »⁶¹⁵.

Le GRAFE se charge, donc, de quatre missions : mettre en réseau les lieux d'accueil existants et en projet ; favoriser l'échange de l'information, la confrontation des pratiques, la réflexion et la formation des accueillants ; promouvoir la reconnaissance des lieux d'accueil parents-enfants ; favoriser les échanges avec tous les professionnels de la petite enfance. Le réseau regroupe toutes les initiatives qui se voient dans « une référence commune à la Maison Verte » même s'il s'agit de réalisations très différentes « concernant, notamment, le type d'implantation, les institutions qui les fondent, le rôle des accueillants, le relais avec les partenaires extérieurs, la place de l'anonymat et de la confidentialité, le recours à un référent psychanalytique »⁶¹⁶. Ce collectif de professionnels soutient ainsi plusieurs lieux d'accueil même s'ils s'éloignent de l'idée-phare de l'expérience parisienne.

⁶¹⁴ Colette Destombes, « La création des lieux d'accueil parents-enfants dans le Nord » In : *Métiers de la petite enfance*, n° 42, octobre 1998, p. 11.

⁶¹⁵ *Ibid.*, pp. 11-12.

⁶¹⁶ *Ibid.*, p. 11.

Des réseaux régionaux apparaissent au fur et à mesure dans les régions Rhône-Alpes (Réseau associatif des maisons ouvertes) en 1991, en Alsace (Le Furet) et en Lorraine (Association des lieux d'accueil parent-enfant) en 1993. Leur nom porte les traces d'étapes différentes d'élaboration d'idée du lieu d'accueil – « Maisons Ouvertes », « Lieu d'accueil parent-enfant ». Cette élaboration sera complètement décentrée de la *Maison Verte* qui conservera sa position quant aux voies de partage de l'idée.

De fait, de plus en plus, ce sont des organismes comme le FAS, la CNAF et par la suite, des collectivités locales qui relaieront sur le « terrain » et selon des critères qui leur sont propres, la transmission de l'idée qui prend sa source à l'expérience de la *Maison Verte*. Quant à la position ferme concernant sa propre conception de la transmission, l'équipe de la *Maison Verte* la maintiendra systématiquement chaque fois que la question de la formalisation du dispositif et de sa large diffusion sera posée. Ce qui ne l'empêchera, pourtant, de se retrouver de plus en plus en marges de chemins de la transmission « relayée ».

3. Les paradoxes de la formalisation : saisir « l'insaisissable »

L'époque de la création de la *Maison Verte*, que nous avons tenté de retracer à grands traits dans la première partie, a été marquée non seulement par une grande « perméabilité » de l'espace médico-social aux idées psychologiques et psychanalytiques mais également par une ouverture croissante à ces questions chez des fonctionnaires qui tenaient les rênes des subventions. En lisant l'histoire de la réalisation de la *Maison Verte*, mais aussi des lieux d'accueil qui sont nés à partir de son idée, il est difficile de se défaire de l'idée que c'est grâce à eux, en grande partie, que le dispositif de la *Maison Verte* a pu obtenir une diffusion aussi large.

De même que l'équipe de la *Maison Verte* a rencontré Jacqueline Garnier-Dupré de la DDASS ou Sylvie Tsyboula et Elisabeth Wattel de la Fondation de France, plusieurs équipes ont pu bénéficier du soutien attentif de fonctionnaires des CAF régionales, des conseils généraux, des municipalités qui se sont intéressés à l'idée du lieu d'accueil et se sont impliqués dans la recherche des solutions pour sa réalisation possible. Il est fort possible que ces administratifs aient également été animés par la volonté de soutenir ce moment de mobilisation des professionnels dans leur recherche de nouvelles formes de travail. A travers les nombreuses demandes qui émanaient du « terrain » pour les démarrages des nouvelles expériences, ils étaient sans doute confrontés à des questions relatives à la portée même de l'action sociale – son début, sa durée, ses modalités, ses objectifs⁶¹⁷. Comment adapter ces interventions à une population bigarrée et marquée par des problèmes divers ? Comment faire conjointement la souplesse et la rigueur des réponses à apporter ?

Il était d'ailleurs indispensable pour les nouveaux lieux en projet de trouver un soutien auprès d'institutions solides, « le FAS tout autant que la Fondation de France, précise Luce Dupraz, ne pouvant pas être un organisme de financement pérenne. Il fallait “ passer le bébé ” à des institutions qui pourraient financer ces lieux en continu »⁶¹⁸.

⁶¹⁷ Michel Chauvière, Monique Sassier, Brigitte Bouquet (sous la dir.), *Les implicites de la politique familiale : approches historiques, juridiques et politiques*, Editions Dunod, 2000, pp. 75-86.

⁶¹⁸ Luce Dupraz, entretien du 12 septembre 2013.

Le recours à la Caisse nationale d'allocation familiale (CNAF) semblait être la voie la plus logique, dans cette recherche d'aide stable. Et c'est vers elle que plusieurs équipes, dont celle de la *Maison Verte* incluse, se sont tournées.

3.1. La CNAF est le partenaire pérenne, mais exigeant, de la formalisation de l'expérience

Les Caisses régionales, sollicitées par de nombreux groupes en quête de soutien pour des projets inspirés de l'expérience parisienne, avaient de leur côté des marges de manœuvres pourtant étroites et cherchaient « l'aval » de la caisse centrale soucieuse de la cohérence⁶¹⁹ de ses actions. Nous avons vu que la décentralisation, paradoxalement, a amené les établissements « centraux » à durcir la politique réglementaire et à affiner les procédures d'évaluations afin de veiller à l'égalité des territoires. En même temps, l'appel des professionnels à la CNAF sonnait juste : dès 1980, la politique de la « petite enfance » et de l'équipement destiné aux enfants a été mise au premier plan de ses préoccupations.

En effet, à ce moment-là, la politique de la CNAF était marquée par le souci de répondre aux changements sociétaux et de pallier l'effet d'un grand manque d'« équipements et services de voisinage qui apportent aux familles un soutien direct dans la vie quotidienne, notamment au regard des enfants ». Dans ce domaine, « les besoins apparaissent les plus pressants, liés à l'essor de l'activité féminine principalement, mais aussi aux aspirations des parents au regard de l'éveil du jeune enfant, de l'ouverture de ses relations avec d'autres enfants et d'autres adultes, et enfin à l'augmentation du nombre des familles monoparentales »⁶²⁰. A titre

⁶¹⁹ Jacqueline Ancelin, *L'action sociale familiale et les caisses d'allocations familiales : un siècle d'histoire*, Association pour l'étude de l'histoire de la sécurité sociale. Diff. : La Documentation française, Paris, 1997, pp. 352-357.

⁶²⁰ Circulaire CNAF n° 1315 du 2 mars 1981, L'action sociale et familiale des caisses d'allocations familiales : orientations générales 1981-1985.

d'urgence ressort la création des crèches – collective, familiale, parentale – et des haltes-garderies.

La CNAF est amenée à chercher des voies qui pourraient permettre de développer les procédures contractuelles qu'elle a déjà instituées, dans les domaines révélant des prestations de services, afin d'associer plus de partenaires à cette entreprise titanesque. Dans le but de se démarquer du rôle de donateur des prestations légales, les Caisses visent à déléguer aux « territoires » la tâche de repérer les besoins locaux et d'installer les équipements manquants. L'invention des « contrats d'objectifs et non de simples procédures de cofinancement »⁶²¹ fait naître un nouveau dispositif : il s'agit du « contrat-crèche », apparu en 1983, et qui sera complété par le « contrat-enfance », en 1988 (et où des lieux d'accueil trouveront, enfin, leur « ligne »).

Ce nouveau dispositif prévoit un engagement bilatéral entre la Caisse et une ou plusieurs municipalités qui s'associent, à leur tour, aux partenaires locaux et aux associations intervenant dans le domaine de l'accueil des enfants et qui acceptent de contribuer à la réalisation des objectifs. L'aide au fonctionnement des structures que la CNAF décide d'apporter aux municipalités, est fortement majorée si le gestionnaire s'engage à développer le parc des crèches, selon les besoins de la population. Le « contrat-crèche » est conçu, ainsi, pour accompagner l'effort de développement des promoteurs de ces équipements, les aider dans leur gestion financière, et, à long terme, pour améliorer la qualité du réseau d'accueil pour les enfants de zéro à trois ans.

Cependant, malgré une large campagne d'information et un soutien technique, « la mise en œuvre de cette politique très ciblée, très volontariste, s'est avérée lente et pour partie décevante »⁶²² note la Commission d'Action sociale de la CNAF, dans ses comptes-rendus de 1985-86. Il fallait du temps et « *des contacts répétés* », reconnaisse-t-elle, pour réussir cette opération et pour que les communes adhèrent véritablement aux objectifs poursuivis et s'engagent financièrement. Or, « la décentralisation en cours des responsabilités de l'Etat, les incertitudes relatives aux dotations financiers des communes, ont contribué aux réticences de

⁶²¹ Jacqueline Ancelin, *L'action sociale familiale et les caisses d'allocations familiales : un siècle d'histoire*, p. 353.

⁶²² *L'Action sociale et familiale des C.A.F. et l'accueil des jeunes enfants*. Citée par Jacqueline Ancelin dans *L'action sociale familiale et les caisses d'allocations familiales : un siècle d'histoire*, p. 362.

certaines d'entre elles »⁶²³, conclut Jacqueline Ancelin dans son analyse de ce moment de l'histoire de la CNAF.

Dans cette situation, la Caisse décide d'élargir le « contrat-crèche » : un nouveau contrat viserait, ainsi, non seulement l'amélioration des possibilités d'accueil permanent des enfants jusqu'à trois ans, mais également *toutes les modalités* d'accueil des enfants jusqu'à 6 ans (les haltes, les centres de loisir etc.). La diversité des structures, selon l'intention de la CNAF, devrait permettre de mieux répondre à la complexité grandissante de la vie familiale, d'un côté, et de l'autre, cette diversité pourrait se ressourcer du dynamisme des partenaires associatifs locaux en ayant la possibilité de les inscrire dans ces actions.

C'est au cours de la préparation du « contrat-enfance » que les conseillers de la CNAF examinent la possibilité d'ouvrir un financement aux lieux d'accueil enfants-parents, dans le cadre de ce contrat élargi. Disposant de leur propre ligne budgétaire pour des projets novateurs, les Caisses régionales ont déjà soutenu ce genre de demandes, et elles ont pu attester du grand dynamisme de ce secteur et de la grande richesse des projets. D'ailleurs, c'est à la suite de la demande des conseillers de la Caisse régionale de l'Isère (qui se trouve devant un nombre croissant de ce type de demandes, après avoir soutenu un lieu d'accueil dans la région), que la Caisse nationale se décide à réfléchir sur la réglementation de ces initiatives⁶²⁴.

Dans le cadre de ce travail, des fonctionnaires sont amenés à chercher des précisions sur la dénomination « des maisons vertes » qui figurent dans plusieurs demandes de subvention. Face à la diversité des lieux soutenus et des nouveaux projets en attente, la CNAF se voit contrainte de définir un cadre rigoureux :

« Serait-il possible », demande-t-elle directement aux représentants des lieux déjà ouvert, « que vous puissiez élaborer une définition des maisons vertes – leurs caractéristiques constantes, les conditions de fonctionnement – permettant aux organismes administratifs sociaux de bien les situer au regard de la politique d'accueil des jeunes enfants ? »⁶²⁵.

⁶²³ Jacqueline Ancelin, *L'action sociale familiale et les caisses d'allocations familiales : un siècle d'histoire*, p. 363.

⁶²⁴ Luce Dupraz, entretien du 12 septembre 2013.

⁶²⁵ Lettre de la CNAF adressée à « la Maisonnée », citée lors de la réunion inter-lieux d'accueil par Claude Schauder, le 27 septembre 1987.

Cette question, tout banalement énoncée par les fonctionnaires de la CNAF, a pour conséquence de toucher au fondement de la transmission et de mettre au travail plusieurs équipes. Ce dernier a dessiné tout un cheminement : de l'intention de faire une fédération et de la recherche non-institutionnalisée des principes qui désignent la spécificité des lieux d'accueil vers l'abandon complet de l'idée de répondre à la proposition de la CNAF par « des définitions » totalisantes.

Il faut avouer que le projet, qui est encore dans les couloirs de la CNAF, représente un enjeu très important pour des lieux qui survivent à peine : en rentrant dans le cadre du « contrat-enfance », ils pourraient bénéficier d'une attribution de 40 % de leurs frais de fonctionnement⁶²⁶. En outre, cette participation pourrait avoir un effet d'entraînement auprès d'autres partenaires potentiels, publics ou privés. Etablir des critères et des principes de travail des lieux pourrait s'avérer salvateur pour des équipes épuisées par la quête incessante de subventions qui ne constituent aucunement une assurance pour l'avenir.

Même si l'équipe de la *Maison Verte*, à cette époque, n'est pas concernée par l'idée de profiter de cette subvention de la CNAF, elle est largement impliquée : c'est son nom qui se trouve « labellisé » officiellement et c'est son mode de travail qui peut être pris comme « définition ». De fait, l'équipe de la *Maison Verte* et Françoise Dolto se trouvent prises entre deux feux : elles voient des collègues-amis qui ont vitalement besoin de cette collaboration avec la CNAF, en même temps elles tiennent à leur propre conception de la transmission de l'idée qui ne passe pas par le canal des institutions de réglementation et de contrôle. Cette situation est d'autant plus paradoxale que la recherche d'une définition rigoureuse de *ce qu'est la Maison Verte* émane des autres lieux d'accueil créés « sur les pas de la *Maison Verte* ». C'est eux qui cherchent à *la* définir même s'ils ont vu que la mise en place du projet exigeait toujours une réinvention du lieu d'accueil dans les conditions locales.

Prenons le temps de rentrer dans le détail des positions de chacun.

⁶²⁶ Cette possibilité est évoquée par Claude Schauder lors de la réunion inter-lieux d'accueil, le 27 septembre 1987.

3.1.1. Des tentatives échouées de répondre à cette exigence : l'idée de fédération, « une définition a minima »

A la fin de 1986, une quinzaine de lieux d'accueil – les « équipes des associations qui gèrent et animent des expériences se réclamant explicitement de la Maison Verte » – sont mobilisées par une lettre de Claude Schauder, représentant de « la Maisonnée » qui a été contacté par des fonctionnaires de la CAF d'Alsace. En présentant l'éventualité d'une commission « pluri-partite avec les CNAF, CNAV, etc., laquelle pourrait étudier le principe de subventions nationales fixes, distribuées par exemple par les CAF, CPAM... »⁶²⁷, il évoque la « divergence » des lieux existants et partage ses appréhensions sur des actions qui pourront découler de la part de la CNAF :

« Ne faut-il pas craindre que, face à ces divergences (liées à ce qu'on peut reconnaître comme un effet de l'aspect implicite des principes éthiques fondateurs de l'expérience de la Maison verte), le ministère ne veuille d'abord mettre de l'ordre – son ordre – et n'énonce des critères qui risquent de se révéler incompatibles avec nos principes et de nous interdire l'accès aux financements nationaux (et donc, par conséquent, locaux) ? Comment par ailleurs imaginer que puisse être élaborée une attitude cohérente face aux procédures d'évaluation qui s'annoncent et qui aboutiront entre autres à la rédaction voire à la mise en circulation de rapports “ nous ” concernant, si d'emblée nous ne faisons pas savoir ce qui nous caractérise »⁶²⁸.

L'idée de Claude Schauder est de participer à ce processus : le discours sur les lieux d'accueil existe déjà ; pourraient-ils – les équipes de ces lieux – avoir une influence sur ce discours ? En effet, ce discours, présentant les démarches et les résultats de chaque lieu, « ressort » des écrits faits par les équipes elles-mêmes, consolidés sur les bureaux de plusieurs instances subventionnelles. De plus, même s'il s'agit toujours de l'expérience d'un lieu unique, ces écrits se réfèrent inmanquablement à l'expérience de la *Maison Verte*, la considérant comme point de départ.

⁶²⁷ Lettre de Claude Schauder, vice-président de l'APEPS (La Maisonnée) à l'équipe de la Maison Verte et à d'autres équipes de lieux d'accueil In : Françoise Dolto, *Une psychanalyse dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Gallimard, 2009, p. 142.

⁶²⁸ *Ibid.*, pp. 143-144.

Derrière la question douloureuse des budgets, donc, la question de « la spécificité du projet » surgit. Des équipes qui prennent le temps d'aller rencontrer leur homologue parisien, qui adhèrent au bien-fondé de son dispositif, qui préfèrent « perdre du temps » comme le disait Marie-José d'Orazio pour mettre en place le dispositif, ces lieux « se perdent » au milieu de la multitude des demandes évoquant la *Maison Verte*.

« Ces différentes initiatives, pour intéressantes et riches qu'elles soient », écrit Claude Schauder dans la présentation de ce moment en 1987, « n'en présentent pas moins de nombreuses divergences qui se donnent à voir en général dans la forme de leur mise en œuvre. Or, modalités pratiques de fonctionnement, jours et heures d'ouverture, mode de présentation du lieu et des personnes – petites et grandes – qui s'y trouvent (avec entre autres la question de l'anonymat), compétences et formation des « accueillants », statuts de ceux-ci (question de la présence et de la désignation des psychanalystes dans ces lieux), de même que le type de rapports que l'association entretient avec les institutions et organismes qui la financent, influencent non seulement le style de ces lieux, mais aussi et surtout la place qui peut y être faite à l'enfant »⁶²⁹.

Il admet que le dispositif de la *Maison Verte* est un dispositif qui est particulièrement mal adapté aux mécanismes de gestion et la logique managériale qui gagne de plus en plus l'Etat. Uniformisation et évaluation sont les principes qui prédominent dans une politique qui veille d'un côté à l'efficacité de ses actions et à la minimisation de leur coût, et de l'autre à l'égalité d'accès aux services comme principe républicain. Mais est-il possible de tenter de présenter le questionnement qui soutient le dispositif, de trouver des mots et des explications qui n'aplatiraient pas la complexité de ce travail, de défendre sa spécificité et son éthique ?

Il est vrai qu'avec un positionnement à l'écart des autres institutions et des autres missions (sanitaires, sociales, éducatives), avec un positionnement extraterritorial, et même à l'opposé de leurs actions, le dispositif est obligé de défendre seul « sa cause ». Il ne peut compter que sur l'attention *exceptionnelle* des responsables administratifs qui pourraient entendre et adhérer à « l'autre voie » proposée par ce lieu « pas comme les autres ». Même si la réalisation du lieu n'était pas possible sans lien avec l'entourage institutionnel – avec la tolérance d'une certaine opacité, du secret, et du clivage qu'il soutient –, elle se positionne clairement à

⁶²⁹ « De l'idée à ses réalisations », synthèse de Claude Schauder (« La Maisonnée ») avec la collaboration de Françoise Dolto In : *Le journal des psychologues*, n° 45, mars 1987, p. 32.

rebours de la logique d'actions publiques dont les principes sont de plus en plus la transparence, le contrôle et la traçabilité.

L'idée d'un groupement (autour d'une charte⁶³⁰) ou d'une fédération qui pourrait être un rassemblement des équipes qui défendent la même vision des choses, semblait d'être bien utile dans ce contexte. Claude Schauder prend l'initiative d'organiser une réflexion collective sur ce sujet. En janvier 1987, la Journée d'étude a rassemblé une quinzaine de lieux d'accueil réunis autour de cela.

Comme nous avons noté, la position de l'équipe de la *Maison Verte* dans cette affaire est double. Pour l'équipe, la question se pose d'emblée sous l'angle « de répondre ou de ne pas répondre » à la demande des pouvoirs publics : les accueillants entendent l'inquiétude des collègues, en même temps, ils sont beaucoup moins traversés par elle et par conséquent, réfléchissent plus sur les effets éventuels de ce type de groupement.

Pendant le temps de réflexion préparatoire, Françoise Dolto ne s'oppose pas à l'idée de « collectiviser » l'effort des lieux proches de la *Maison Verte*. Les « alentours » de la *Maison Verte* sont faits de gens qui travaillent avec elle ou participent aux séminaires qu'elle continue à mener rue Cujas, de gens qui sont profondément habités par l'éthique qu'elle défend dans son travail d'analyste d'enfants. En un mot, c'est un cercle animé par le même esprit. De plus, l'idée d'une diffusion plus large de ce type de travail – sous toutes les formes qu'il peut trouver auprès des enfants petits et de leurs parents – et la mobilisation la plus large possible des professionnels, semble-t-il, lui paraît très importante.

Ainsi, elle participe activement à la rédaction du projet de la charte qui a été élaborée, dans ses grands traits, par l'équipe de « la Maisonnée » ; la veille de la Journée de travail, le 18 janvier 1987, elle en discute encore avec ces collègues. Cependant, le jour même de la réunion elle change de position et plaide pour l'abandon de l'idée de la fédération et s'oppose à la rédaction d'une charte collective : « J'ai bien réfléchi, dit-elle à Claude Schauder, en expliquant

⁶³⁰ Les ébauches de la charte mentionnent, entre autres, « l'abandon de toute préoccupation normative au profit d'une écoute qui privilégie l'enfant en tant que sujet se constituant dans la parole, en référence à sa généalogie et à son histoire ; la distinction des lieux des espaces d'apprentissage, de gardiennage et des soins ; l'inscription dans le sillage de la théorie freudienne et de l'inconscient et de l'approche psychanalytique de F. Dolto... ». Commission de la Maisonnée de Strasbourg. Archive de Claude Schauder.

ce changement, c'est dangereux ce que tu proposes »⁶³¹. Les processus d'institutionnalisation qui vont être déclenchés par ce groupement lui semblent beaucoup plus nocifs à long terme que les effets immédiats de l'effort réuni pour le soutien financier.

Il faut rappeler que tout se passe en 1987, quelques années après la dissolution de l'EFP qui a duré deux ans et a mobilisé autant de forces et a fait autant de dégâts. Le temps combattif du refus de la dissolution de l'École, considéré – par Françoise Dolto et quelques autres – comme une entreprise collective, ce temps a cédé la place à une grande lassitude face aux attaques déchaînées de certains des opposants à la dissolution. La correspondance de Françoise Dolto montre à quel point ce moment a été difficile pour elle, coïncidant en plus avec l'une des plus grandes pertes de sa vie, la mort de Boris Dolto en juillet 1981. Ces lettres révèlent également sa pensée sur l'institution qu'elle voit comme travail égalitaire traversé par le partage réciproque des participants. Elles dessinent son idéal d'un groupe libre et fluide soutenu essentiellement par *le transfert sur l'objet de travail ou de l'étude* plus que sur le maître de l'école :

« ... une assemblée de participants concourant à un travail pour chacun personnel, dans le soutien d'un même souci de vérité et de critique du travail des autres et de leur témoignage théorique, quelque chose qui, en psychanalyse, est un métier, un art, une technique et une évolution personnelle de chacun de nous, comme l'École des impressionnistes qui, comme on le sait, s'étaient groupés à Pont-Aven »⁶³².

Et si les éclats de la dissolution n'ont pas atteint la *Maison Verte*, n'est-ce pas parce qu'elle tente de bâtir quelque chose de cet ordre ?

L'idée de regroupement institutionnalisé, fermement suggérée par la *Maison Verte*, a été abandonnée. De ce choix, il y aura un compte-rendu qui sera rendu public pour tenir au courant les collègues. Claude Schauder, en collaboration avec Françoise Dolto, présentent, donc, le cheminement : à partir de ce qui a fait naître l'idée jusqu'à son abandon :

« Soucieux, par ailleurs, d'échapper au risque de chronicisation que fait courir toute institutionnalisation, en particulier quand celle-ci prend des formes dictées par des exigences

⁶³¹ Claude Schauder, entretien du 12 juin 2012.

⁶³² Françoise Dolto, « Lettre aux membres de l'EFP du 23 mars 1980 », In : *Une vie de correspondances, 1938-1988*, p. 669.

de centralisation, voire de « fonctionnarisation », ils [les lieux d'accueil réunis] ont mis à l'ordre du jour de leurs travaux une réflexion approfondie sur les modalités particulières d'intégration de leurs structures au tissu local de qui doit venir la reconnaissance des besoins auxquels de tels lieux peuvent répondre et donc les financements propres à assurer leur fonctionnement et leur liberté »⁶³³.

Cette décision pourtant n'apporte rien, en réponse à la demande des précisions de la CNAF et les représentants des lieux d'accueil acceptent d'y réfléchir encore.

En septembre 1987, une nouvelle rencontre a eu lieu à Paris, à la *Maison Verte*, qui a rassemblé des représentants des lieux « anciens » ainsi que ceux qui sont venus pour la première fois. Comme c'était déjà le cas, la rencontre a fait apparaître toute la diversité des lieux existants mais qui se réclamaient de la lignée de la *Maison Verte*. Cela fut l'histoire d'un lieu d'accueil de Dijon :

« Nous sommes un lieu de prévention – raconte sa représentante – qui fonctionne avec une orientation psychanalytique depuis longtemps. La mise en place d'un lieu parents-petits a été quelque chose qui est venu de nous et qui a cheminé en nous, depuis un certain temps. Quand nous avons entendu Françoise Dolto parler de la Maison Verte, on s'est dit : “ C'est bien ça qu'on cherche ! ” C'est pas quelque chose qui est arrivé en nous disant “ Tiens, il y a la Maison Verte, nous allons faire la même chose ”. C'est quelque chose qui a cheminé depuis longtemps. Mais où nous sommes, c'est pas possible d'ouvrir plus qu'une demi-journée par semaine, dans des locaux qui servent à d'autres choses, là-aussi on peut nous dire c'est pas normal. Mais tant pis ! »⁶³⁴.

Cette présentation, entre autres, a renforcé, semble-t-il, le sentiment de la nécessité de formalisation du fonctionnement et la définition de sa « spécificité ». En même temps, personne ne perd de vue que c'est pour répondre à la demande de la CNAF qu'on cherche une telle définition. Pour préciser sa démarche, Claude Schauder rappelle qu'il ne s'agissait plus d'un groupement institutionnalisé, mais plutôt d'une sauvegarde de « *la spécificité du projet* ». Vu le cheminement déjà fait, cela a pris la forme d'une question : « *Est-ce qu'il y a une*

⁶³³ « De l'idée à ses réalisations », *op.cit.*, p. 32.

⁶³⁴ Réunion inter-lieux d'accueil, le 27 septembre 1987.

énonciation possible de notre spécificité et cette spécificité peut-elle nous valoir un type de financement ? »

Comment répondre à cette question, sans retomber dans les pièges d'une formalisation excessive ? Le public présent est divisé : les uns craignent que la définition du dispositif – même si elle ne sera pas référée nommément à la *Maison Verte* – produise des effets de groupement quand même (et exclure ceux qui ne répondent pas à cette définition) ou dispense les équipes de mener leur propre réflexion ; les autres croient possible (et indispensable) de trouver des mots pour saisir l'essentiel du dispositif sans l'étouffer.

Il faut reconnaître que l'argument du danger de « sacrifier le travail d'équipes qui vont se précipiter ou imputer leur réflexion et leur cheminement, et tout cela pour s'affilier à la *Maison Verte* »⁶³⁵ semblait refléter l'expérience de plusieurs. De plus, la définition du dispositif trouvée par l'équipe parisienne risquait, selon certains, d'avoir un effet de « momification » en devenant une référence absolue.

De l'autre côté, en face des témoignages des autres équipes, comme celle de Dijon, apparaît un sentiment de dissolution de « l'originalité du projet » comme le dit Claude Schauder. Accumuler les forces collectives pour trouver des mots qui pourront décrire – soit par la négative, soit avec des précisions et un discours informel – semble une tâche stimulante, intéressante et très utile. Au lieu d'attendre que les autres fassent ce travail, n'est-il pas mieux que ceux qui sont porteurs de ces idées s'en chargent.

A cela, nous pourrions ajouter notre impression que l'intention qui anime Claude Schauder et ses collègues, c'est de voir dans la proposition de la CNAF une chance unique de participer au fondement des bases de la politique de prévention pour la petite enfance. Il est vrai que le moment est crucial : après avoir trouvé une écoute et un intérêt de la part des hauts fonctionnaires, il semble important de leur faire part des réflexions des professionnels qui sont sur le terrain et qui peuvent argumenter une certaine vision des choses, voire, une vision « qui marche réellement ».

En effet, la fin des années 1980 est marquée par cette nouvelle attention à la petite enfance des responsables du niveau où les décisions se prennent et où des directives de cette nouvelle

⁶³⁵ *Ibid.*

politique se préparent. Faut-il tenter de travailler ensemble ? Et de faire passer la réflexion sur le paradoxe essentiel du travail avec des familles – d’être disponible là où elles sollicitent, elles-mêmes, des professionnels ? Est-il possible de concevoir d’autres voies de formalisation et de transmission de l’expérience qui concerne ce travail au quotidien avec le petit enfant et ses parents ?

Or, la première tentative collective pour donner une « définition *a minima* » a mis en évidence la complexité de cette tâche. Hormis la difficulté de « formalisation », elle a révélé, une fois de plus, la difficulté d’avoir une vision unie du dispositif. Cette réunion qui a rassemblé des lieux d’accueil différents, a rendu publique les discussions internes de l’équipe de la *Maison Verte* ; s’y confrontent les positions de Bernard This, qui développe son idée du lieu où « le discours psychanalytique a lieu », avec celle de Françoise Dolto qui met en avant l’idée de la prévention des séparations précoces, et celle de Marie-Hélène Malandrin qui parle du quotidien comme d’un espace qui rend visible la question de l’enfant⁶³⁶.

La tentative de se mettre en accord pour des « règles communes qui permettront de savoir comment l’être humain fait un cheminement » échoue à nouveau et la discussion qui a pris des heures est ponctuée par une phrase lapidaire de Françoise Dolto : « pour que les fonctionnaires de la CNAF fassent leur travail ! Ils sont bien éclairés pour cela, alors, pour qu’ils fassent le tri ! »⁶³⁷.

A la sortie de cette rencontre, une visite du groupe des accueillants, Françoise Dolto incluse, est programmée pour pouvoir présenter des arguments de ce refus à Jacqueline Ancelin et Josiane Cazabieille à la CNAF. Les échos de cette rencontre vont se sentir dans le changement de la tonalité de la demande de ces dernières ; la demande qui prendra dorénavant la forme d’une proposition de fournir « au moins ce qui vous est commun à tous »⁶³⁸. Il est également désormais acté que la *Maison Verte* refuse de participer à la diffusion « directe » de son fonctionnement.

⁶³⁶ *Ibid.*

⁶³⁷ *Ibid.*

⁶³⁸ Lettre de Claude Schauder aux huit équipes du 1 décembre 1987, Archive de Claude Schauder.

Neuf équipes⁶³⁹ ont accepté de répondre à cette proposition et présentent des écrits, dans une forme libre. Le papier fait par « la Maisonnée » révèle toutes les précautions prises par l'équipe et en même temps l'effort de « faire passer le message » : n'étant ni lieu de soins, ni d'apprentissage, ni d'éducation, le lieu « peut avoir à la fois des effets thérapeutiques et éducatifs, mais ceci n'est jamais possible que... de surcroît »⁶⁴⁰, écrit-elle dans sa présentation du lieu.

Cette présentation – de la problématique, des origines de la démarche – est simple, vive et faite de formulations peu habituelles pour le langage des fonctionnaires. En quelque sorte elle résume la discussion de septembre : la (re)constitution de réseaux relationnels fondamentaux ; la « possibilisation » des rencontres, des contacts, de la circulation de paroles « vraies » ; la présence des professionnels discrète « ne voulant jamais ni consoler, ni morigéner »⁶⁴¹.

Quant à la réalisation concrète, quelques points primordiaux à respecter dans le fonctionnement du lieu ressortent, comme l'anonymat, l'interdiction de laisser l'enfant seul, la constitution de l'équipe des professionnels de la petite enfance « disposant, par ailleurs, du recul indispensable qu'offre un travail d'analyse personnelle ». Ici, nous retrouvons également une formulation élégante de « on ne fait rien » : « la ferme résolution de ne rien vouloir faire avec ou faire faire aux petites et grandes personnes venant à “ la Maisonnée ” ».

L'architecture institutionnelle est exigeante de « la plus large autonomie possible et n'être dépendante d'aucun organisme ou institution susceptible d'influencer à un moment ou un autre les orientations choisies et les modalités de travail retenues »⁶⁴². L'équipe de « la Maisonnée » reconnaît que ce type d'organisation est difficilement acceptable par des institutions et des organismes traditionnels « par définition allergiques à l'ambiguïté. Or,

⁶³⁹ Il s'agit de « la Passerelle » d'Aix-en-Provence, du « Ricochet » à Caen, du « Ballon Rouge » à Rennes, de « la Harpe » à Paris, de « la Coccinelle » à Sarreguemines, de « la Ribambelle » à Brest, des « Trois pommes » à Pau, de « la Petite Maison » à Sarrebourg et de « la Maisonnée » à Strasbourg.

⁶⁴⁰ La présentation de « La Maisonnée, un lieu d'accueil, de rencontres et de loisirs pour tout-petits accompagnés ». Association Petite Enfance, Parentalité et Socialité, Strasbourg, Archive de Claude Schauder.

⁶⁴¹ *Ibid.*, p. 3.

⁶⁴² *Ibid.*

conclut la présentation, c'est de celle-ci que des structures comme la Maisonnée tirent leur efficacité »⁶⁴³.

En effet, il faut passer sur le fil de rasoir : d'un côté, obtenir la reconnaissance de ce type de travail et en conséquence l'accès au financement d'Etat sans lequel rien ne semble possible (et nous avons pris le soin de présenter cette disposition plus haut), de l'autre, de pas se retrouver récupéré « par des institutions à caractère sanitaire et/ou social qui – avec ou sans l'aval de l'Etat – mettraient en place un “ réseau de Maison Vertes ” »⁶⁴⁴. L'équipe de « la Maisonnée » présente un résultat très intéressant d'équilibriste.

Comment ce genre de formulations pourrait-il être entendu ? Quel « fonctionnaire éclairé » peut être sensible à ce type de raisonnement ?

Pour sa part, l'équipe de la *Maison Verte* a fait exprimer sa position, en réponse à une autre demande qui apparaît en parallèle⁶⁴⁵. Elle envoie une lettre jointe au questionnaire de la Fondation de France où elle tente d'expliquer, une fois de plus, leurs réserves concernant la démarche de « formalisation » :

« dès la création de ce lieu nous avons été attentifs aux effets d'imaginaire dans lesquels se piégerait une équipe qui appliquerait sans travail préalable un protocole de fonctionnement vidé de son sens. En effet, nous pouvons facilement « écrire » les points d'articulation qui structurent ce lieu, mais à condition de transmettre, d'une façon vivante, les élaborations qui nous y ont conduits. Par exemple, nous pouvons nommer l'organisation qui soutient la pratique des intervenants :

- la péréquation des salaires inscrite comme nécessaire dans nos statuts ;
- le remplacement de l'équipe tous les jours, ce qui impose le travail dans ce lieu sans permanent ;
- la présence à jours fixes de la même équipe ;

⁶⁴³ *Ibid.*

⁶⁴⁴ Lettre de Claude Schauder à Françoise Dolto du 21 janvier 1987. Archive Claude Schauder.

⁶⁴⁵ En 1987, la Fondation de France fait son travail d'évaluation de leurs propres actions et lance une recherche auprès d'une quinzaine des lieux d'accueil. Le questionnaire leur demande de préciser des conditions de mise en place (par qui et comment le lieu était soutenu, l'équipe composé etc.), déterminer l'impact de la Fondation de France, tout aussi que de formaliser l'action – objectifs et ses réalisations.

- le refus de synthèse qui aurait pour objet de travailler sur l'accueil de chaque journée ;
- la solitude de chaque intervenant qui doit assumer chaque jour, au un par un de la rencontre avec l'enfant, avec le parent, un dire à dire, ou un silence nécessaire à une parole qui se cherche ;
- le partage de cet accueil qui se soutient en même temps de la présence de l'autre (accueillant, parent).

Nous pourrions continuer comme cela en « déclinant » tous les points qui organisent notre pratique, mais nous savons que s'ils sont seulement énumérés, ils se vident de toute pertinence. C'est pourquoi nous redoutons la mise en place de ces lieux sur décision administrative qui s'appuierait seulement sur un document, en dédouanant une équipe du travail d'élaboration nécessaire »⁶⁴⁶.

3.1.2. Maison Ouverte : le nouveau concept proposé par la CNAF comme compromis entre son désir de diffuser l'expérience et le respect du choix de la Maison Verte

En janvier 1988, le contrat-enfance fut proposé aux communes. « Les lieux d'accueil " parents-enfants " y trouvent naturellement leur place »⁶⁴⁷ assure Liliane Perier, conseillère à la CNAF, lors du colloque de la Fondation de France, en 1989.

Ce nouveau contrat a connu un essor rapide : fin 1990, plus de 600 contrats sont déjà signés avec des autorités locales⁶⁴⁸. La simplification de la réglementation des prestations de services, faite en 1989, facilite et renforce les responsabilités et les marges de négociations des Caisses.

⁶⁴⁶ Cette lettre est citée dans la lettre ouverte de la Maison Verte à tous les lieux d'accueil concernés par l'évaluation proposée par la Fondation de France. In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Gallimard, 2009, pp. 181-182.

⁶⁴⁷ Liliane Perrier, « Le contrat enfance : un espoir pour l'avenir ? » In : *Maisons Vertes. Dix ans après quel avenir ? Des lieux d'accueil parents-enfants*, Fondation de France, Les cahiers n° 3, 1989, p. 115.

⁶⁴⁸ Jacqueline Ancelin, *L'action sociale familiale et les caisses d'allocations familiales : un siècle d'histoire*, p. 364.

Elles investissent dans une nouvelle image : « de simples financeurs, elles deviennent des partenaires politiques et sociaux, des “ experts ”, en raison des informations et du potentiel technique dont elles disposent »⁶⁴⁹. En matière de lieux d’accueil, en décembre 1990, « plus de soixante “ maisons ouvertes ” sont subventionnées par les caisses d’allocations familiales, dont vingt dans le cadre d’un contrat enfance. De nombreux projets sont élaborés (75) – dans le cadre de contrats pour la moitié d’entre eux – qui témoignent de la prise en compte par les collectivités locales de ce nouveau besoin des familles »⁶⁵⁰.

Deux nouvelles désignations se trouvent ainsi mises en circulation dès 1989 – des « lieux d’accueil parents-enfants » (LAPE) et des « maisons ouvertes ». Cette dernière fut une invention. Créée par un des fonctionnaires du Ministère de l’Action Sociale, Paul Cassis, cet éponyme fait ouvertement référence à la *Maison Verte*, mais porte suffisamment de différence pour indiquer qu’il s’agit d’un nouveau concept.

Cette création peut être lue comme un signe d’attention que les fonctionnaires portent à ce type de travail, auquel ils adhèrent suffisamment pour vouloir le soutenir, en le diffusant. En même temps, elle révèle que les arguments de l’équipe de la *Maison Verte* contestant la présentation d’un « modèle » ont été bien entendus :

« Vous avez refusé avec raison », dit Hélène Dorlhac aux accueillants de la *Maison Verte* dans son intervention au colloque, « la notion de label afin d’éviter les carcans dans lesquels il peut être aisé de se réfugier. En refusant d’être assimilés à des crèches, des haltes-garderies, des centres d’activités organisées ou des centres de consultation, ainsi que l’exprimait Mme Dolto elle-même, vous n’avez pas facilité la tâche des responsables administratifs »⁶⁵¹.

La proposition de ce nouveau concept de la « Maison Ouverte », donc, apparaît en réponse à l’impasse où « des responsables administratifs » se sont retrouvés devant cette « tâche difficile » : de faire connaître le plus largement possible l’expérience et en même temps de respecter le choix de l’équipe-initiatrice. Cependant, pour l’équipe parisienne, derrière le refus de devenir « label », c’est toute la question de la transmission qui se pose – sa

⁶⁴⁹ *Ibid.*

⁶⁵⁰ Liliane Perrier, « Le contrat enfance : un espoir pour l’avenir ? », *op.cit.*, p. 116.

⁶⁵¹ Hélène Dorlhac, « Postface » In : *Maisons Vertes. Dix ans après quel avenir ? Des lieux d’accueil parents-enfants*, Fondation de France, Les Cahiers n° 3, 1991, p. 139.

conceptualisation « globalisée », sa diffusion « centralisée ». Entendent-ils-le, et même, est-ce « understandable » pour les fonctionnaires ?

A l'appui de cette invention, une plaquette « Maisons Ouvertes » fut éditée par les ministères de l'Action sociale et de la Santé, avec la participation de la CNAF et l'association Accueil rencontre pour la petite enfance (la Harpe-Enfant de Droit)⁶⁵². Dedans, la *Maison Verte* est citée dans les premières lignes parmi d'autres lieux d'accueil pionniers –« la Maisonnée » de Strasbourg, « le Jardin Couvert » de Lyon, « la Passerelle » à Aix-en-Provence, « le Petit Jardin » à Poitiers, « la Harpe »⁶⁵³ du 13^e arrondissement de Paris. Mais ils ne sont pas la seule source du concept. La brochure fait également appel à la réflexion collective conduite dans la Région Rhône-Alpes depuis 1985, notamment, pour l'expérience de lieux d'accueil que nous avons mentionnée plus haut et qui ont vu le jour grâce au soutien du FAS et des institutions régionales.

Cette double source devient lisible dans la présentation de ce nouveau concept, de même que le domaine où il s'inscrit : « la Maison Ouverte » est vue comme un îlot de « la socialisation précoce », comme un lieu qui pourrait contribuer à la politique de lutte « contre les risques d'exclusion ultérieurs des enfants, notamment dans le système scolaire »⁶⁵⁴.

« Cette forme d'intervention » doit rentrer, selon l'idée du ministère, dans la palette des autres actions, « destinées à faciliter toutes les formes d'accueil nécessaires et toutes les formes d'insertion des jeunes enfants ». Plus globalement, « les Maisons ouvertes constituent un maillon particulièrement important de la logique qualitative de cet accueil dans une préoccupation générale pour la reconnaissance des droits de l'enfant (...) »⁶⁵⁵.

⁶⁵² « Maisons Ouvertes » (1989), plaquette éditée par les ministères de l'Action sociale et de la Santé, avec la participation de la CNAF, association Accueil rencontre pour la petite enfance (la Harpe-Enfant de Droit) du 13^e. Plaquette réalisée par le CFES, 2, rue Auguste Comte, 92170, Vanves.

⁶⁵³ L'Association « la Harpe – Enfant de Droit » a ouvert un lieu d'accueil, en 1990, dans le 13^e. Elle fut impliquée, et tout particulièrement Willy Barral, dans la création du lieu d'accueil arménien « Jardin Arc-en-Ciel », en 1996, à Erevan. Avec le lieu d'accueil enfants parents moscovite, elle fut les premières réalisations dans l'espace postsoviétique.

⁶⁵⁴ Hélène Dorlhac, « Postface », *op.cit.*, pp. 139-142.

⁶⁵⁵ *Ibid.* p. 142.

L'intérêt que le gouvernement porte à ce mode de travail est révélateur, d'ailleurs, d'une réforme plus large qui vise à « redynamiser » les services de PMI et l'ensemble des structures en faveur des jeunes enfants, une action à laquelle Hélène Dorlhac tient tout particulièrement :

« J'ai d'ores et déjà demandé à mes services chargés de la préparation de ce texte important, assure-t-elle, que sa conception soit porteuse de souplesse et d'innovation. Je souhaite instamment que référence y soit faite à la fonction assumée par les Maisons ouvertes »⁶⁵⁶.

Or, il faut encore que le pouvoir local adhère à la vision « redynamisante » et retrouve un intérêt pour le soutien des nouvelles créations. Le gouvernement, de son côté, fait un pas en avant, en reconnaissant ce mode de travail. Le pas suivant, c'est aux partenaires locaux de le faire, et la plaquette « Maisons Ouvertes » devient un support pour « sensibiliser les responsables institutionnels à l'intérêt et à la spécificité des Maisons ouvertes ». Elle fut éditée pour le colloque et fut distribuée, dans les salles du colloque, auprès des partenaires financeurs et des professionnels intéressés. En un mot, elle cherche à donner un aperçu clair, « lisible » et convaincant de l'utilité d'un nouveau mode de travail : avec sa description, avec la présentation des pistes d'implantation et des modalités de fonctionnement. Elle envisage, ainsi, la possibilité éventuelle d'ouvrir ces lieux d'accueil à l'intérieur des établissements de psychiatrie, la possibilité d'ouvrir une journée par semaine, ou encore d'être un pôle qui pourrait diriger certaines personnes vers des structures spécialisées.

De fait, le concept des « Maisons Ouvertes » est différent de celui de la *Maison Verte*. La vocation sociale y est centrale, l'accent étant beaucoup porté sur l'intégration et la lutte contre les risques d'exclusion. En même temps, ce concept est défini à larges traits, laissant « de l'espace » pour les formes institutionnelles concrètes qu'il peut prendre.

Certainement, les démarches des nouveaux « groupes-sujets » se trouvent plus balisées qu'aux débuts de la *Maison Verte*, mais ces groupes ne sont pas épargnés de la nécessité de convaincre des partenaires locaux et de préciser ce qu'ils veulent faire. Le contrat enfance ouvre la possibilité de subventions *pour les deux* – pour les « Maisons Ouvertes » tout aussi que pour des lieux inspirant de la *Maison Verte* qui continue de susciter un grand intérêt chez les professionnels.

⁶⁵⁶ *Ibid.*, p. 141.

Les deux présentations de la Maison Verte – conçue de l'intérieur ou faite de l'extérieur – commencent à se développer en parallèle

A la même époque, en janvier 1990, un autre événement donne une résonance à la *Maison Verte* et apporte un énoncé nouveau à sa transmission. Il s'agit du colloque national « *Enfant de droit. La révolution des petits pas* » qui a rassemblé deux mille huit cents personnes pendant quatre jours, dans les salles de l'UNESCO.

Ce colloque a eu lieu quelques mois après l'adoption la Convention internationale des droits des enfants par l'ONU (qui a eu lieu en novembre 1989) et dix-huit mois après le décès de Françoise Dolto. Par le désir de ses organisateurs, l'association « la Harpe – Enfant de droit » et son président Willy Barral, le colloque fait joindre ces deux événements. Cela étant, la rencontre des professionnels qui travaillaient avec les enfants a été faite en continuité de « l'esprit révolutionnaire insufflé par Françoise Dolto » : pour que « les utopies pour demain de Françoise Dolto deviennent des réalités d'aujourd'hui »⁶⁵⁷.

Françoise Dolto, qui a été impliquée dans la réflexion sur la Convention et qui a pris ouvertement position concernant la place et le statut de l'enfant dans la société moderne, avait sa place dans ce contexte militant. Ainsi, le colloque a pris le versant de ce questionnement qui a marqué la fin de la carrière de Françoise Dolto, notamment, sur les conditions de vie et d'éducation offertes ou imposées aux enfants par la société dont ils sont l'avenir.

Par conséquent, l'intention de « formuler des propositions concrètes pour que de nouvelles décisions politiques soient prises » et d'examiner la possibilité d'organisation des Etats-Généraux des enfants avait clairement une dimension politique. D'un côté, le colloque visait à faire le point sur les nombreuses réalisations qui œuvraient déjà pour le changement réel de l'accueil des enfants, de l'autre, il avait pour vocation d'attirer l'attention des politiques sur ces réalisations qui avaient besoin de soutien et de reconnaissance de la part des instances publiques.

Ainsi, le ton critique adressé aux institutions existantes a été largement couvert par l'enthousiasme qui s'est dégagé tout naturellement devant ce grand nombre d'expériences,

⁶⁵⁷ Willy Barral, « Préface », In : Willy Barral (sous la dir.), *La révolution des petits pas : enfant de droit. Actes du colloque national du 15 au 18 janvier 1989*, Lierre & Coudrier : Association la Harpe-Enfant de Droit, 1990, p. 6.

novatrices et pertinentes, qui n'attendaient qu'à être diffusées le plus largement possible. Il est fort possible qu'il se soit agi d'un des premiers événements d'une telle ampleur, où les professionnels pouvaient se rendre compte du fait que le « discours *sur* et *au nom* de l'enfant » contenait dorénavant des enclaves pratiques où il était considéré comme sujet de ce discours. C'était l'un des premiers événements où ces professionnels rassemblés et passionnés par les actions entreprises pouvaient sentir qu'ils étaient de vrais acteurs de ces changements.

Pourtant, cet enthousiasme avait aussi des allures d'inflation imaginaire de Françoise Dolto, dont « la grande foule des disciples enfl[ait] brutalement »⁶⁵⁸. Placés sous le regard d'une des photos d'elle, des intervenants se succédaient rapidement, avec de courts exposés, composant ainsi un tableau fait de traits saccadés. L'effort de plusieurs professionnels travaillant en groupes ou individuellement, comme Geneviève Appel, Janine Levy et Danielle Rapoport, Frans Veldman, Marie-France Blanco et beaucoup d'autres qui menaient « leur bataille » depuis des années et indépendamment des actions de Françoise Dolto, se sont trouvés englobés dans « l'esprit révolutionnaire insufflé par Françoise Dolto ». Cette façon de présenter les choses certainement ne laissait entendre ni la finesse de la pensée de Françoise Dolto, avec l'éclairage unique qu'elle apporte *de sa place de psychanalyste*, ni le parcours des réalisations concrètes, imprégnées de leur propre contexte.

Dans cette mosaïque ardente, la *Maison Verte*, une réalisation où Françoise Dolto a participé réellement, a donné lieu à deux présentations fort différentes. L'assemblage de ces deux interventions a fait joindre pour la première fois un discours fait de l'intérieur, comme l'équipe le faisait toujours, et un discours de l'extérieur présenté par une personne qui ne travaillait pas à l'accueil. Leur conjonction nous semble tout à fait parlante car elle marque le début « officiel » de la coexistence de ces deux présentations dont l'écart ne fera que s'accroître dorénavant.

Pour l'équipe de la *Maison Verte*, Marie-Hélène Malandrin essaie de « donner la voix » à Arthur, l'enfant qui a été obligé d'inventer son propre langage faute d'avoir une capacité physique d'utiliser ses cordes vocales. Cet enfant venu à la *Maison Verte* met en témoin

⁶⁵⁸ Sylvie Tsyboula, « L'enfant, de l'espace intime... aux espaces publics » In : Willy Barral (sous la dir.) *La révolution des petits pas : enfant de droit*. Actes du colloque national du 15 au 18 janvier 1989, Lierre & Coudrier : Association la Harpe-Enfant de Droit, 1990, p. 127.

l'équipe et tous les visiteurs de son désir de communiquer et de son inventivité qui rendent possible d'instaurer ses propres liens avec les autres. Un témoignage vibrant qui donne la possibilité de toucher à quelque chose d'unique, et, par l'effet de l'étrangeté, d'entendre la destinée de communication de l'enfant, de tous les enfants⁶⁵⁹.

Luc-Henri Choquet, sociologue de droit, présente la *Maison Verte*, en l'inscrivant dans un contexte conceptualisé. D'un côté, il traduit l'entreprise de la *Maison Verte* en termes de « socialité primaire » et « socialité secondaire » – qui rentrent dans les débats de l'époque sur le social/la socialisation/l'individuation. De l'autre côté, il la pose dans le champ « éthique » où la *Maison Verte* est présentée comme « un lieu de pratiques d'une proposition éthique, pas dans le sens de la soumission à une règle de conduite, mais dans la mise en œuvre d'un rapport qualifié de véridique au tout-petit »⁶⁶⁰.

Il s'agit d'« une éthique déduite de la psychanalyse » et qui concerne l'enfant tout autant que l'adulte dans son rapport au désir :

« C'est, dans un sens, une pratique de la relation et de la séparation qui ouvre à la constitution d'un rapport à l'autre, à l'enfant, et par là, d'un rapport à soi, dans une perspective qui explicite sa finalité. C'est la perspective de la protection de l'enfant et de promotion de celui-ci dans l'autonomie de son désir. C'est la perspective de disparition progressive des dépendances et des tutelles, comme de leurs rejets »⁶⁶¹.

Cela étant, ces deux présentations forment deux types de discours sur la *Maison Verte* qui commencent à se développer : l'un poursuit la présentation de « ce qui se passe » à la façon de « comment ça se passe », l'autre prête des nouveaux mots et habille de nouveaux concepts l'expérience de la *Maison Verte*. L'un éveille l'intérêt et la curiosité pour ces rencontres, fortes et pénétrantes ; l'autre cherche à trouver une place à ce lieu insolite dans le contexte social, intellectuel et historique. L'un vise à transmettre le propre « désir » de son auteur pour ce lieu

⁶⁵⁹ Marie-Hélène Malandrin, « Ce que parler veut dire ou le silence d'Arthur » In : Willy Barral (sous la dir.), *La révolution des petits pas : enfant de droit*. Actes du colloque national du 15 au 18 janvier 1989, Lierre & Coudrier : Association la Harpe-Enfant de Droit, 1990, pp. 155-158.

⁶⁶⁰ Luc-Henri Choquet, « La Maison Verte : une réalisation pratique d'une proposition éthique dédiée à l'enfant », In : Willy Barral (sous la dir.), *La révolution des petits pas : enfant de droit*. Actes du colloque national du 15 au 18 janvier 1989, Lierre & Coudrier : Association la Harpe-Enfant de Droit, 1990, p. 153.

⁶⁶¹ *Ibid.*, pp. 153-154.

et à éveiller celui des professionnels ; l'autre « fabrique » un discours en lien avec d'autres systèmes de représentation et d'autres langages – il cherche, donc, à « traduire » la pratique en langage rationnel et conceptuel. Cette démarche pourrait « donner du poids » au projet et être utile dans l'appel aux partenaires sociaux, financeurs du lieu d'accueil.

Lors du colloque, cet appel est lancé par Philippe Béague, un psychanalyste belge, qui œuvre à ce moment-là sur la construction de la Fondation Françoise Dolto⁶⁶². Au fait des écueils qui attendent les équipes pour ouvrir de nouveaux lieux⁶⁶³, il voit cette nouvelle association comme porteuse de nouvelles créations :

« la Fondation Françoise Dolto (...) a pour but effectivement de créer des espaces relationnels, de créer ou de soutenir toute initiative qui pourrait améliorer la qualité de la vie des enfants et ce, avec des professionnels qui seraient dans l'optique et dans la ligne de ce que nous a apporté Françoise Dolto. C'est donc une possibilité peut-être d'augmenter le nombre de ces lieux relationnels. Et là, je vous prends à témoin, peut-être que dans vos connaissances, vous avez des personnes avec qui vous pourriez en parler ? Parce que je pense qu'il est temps de multiplier ce type de lieux et que Françoise Dolto passe réellement dans la pratique »⁶⁶⁴.

Il est difficile de saisir le montage concret de ce projet international de Philippe Béague, tout autant que le désir de la *Maison Verte* et des lieux inspirés de son expérience d'y participer.

⁶⁶² La Fondation Françoise Dolto est une association belge créée en 1989 et présidée par Philippe Béague à qui Françoise Dolto, après une certaine hésitation, a autorisé d'utiliser son nom pour cette association. Cf : Françoise Dolto, *Une vie de correspondances : 1938-88*, Editions Gallimard, 2005, p. 899.

⁶⁶³ Philippe Béague a participé dans la création de « la Maison Ouverte » qui a ouvert ses portes en 1983, à Bruxelles. Elle fut présentée ainsi en 1994 par Eva Roger-Leisterer : « Soutenue par les trois Centres de Santé Mentale et par des subsides obtenus auprès de différents ministères, la Maison Ouverte est ouverte tous les après-midi de 14h30 à 18h30, samedi y compris. L'équipe est composée de douze accueillants, professionnels de la petite enfance. Chaque jour deux accueillants différents sont présents. La référence éthique de notre travail est la psychanalyse. A la différence de ce qui se pratique ailleurs, notamment à la Maison Verte, nous n'avons pas choisi que la même personne soit présente systématiquement à l'accueil le même jour de la semaine. Nous avons pensé qu'un transfert sur le lieu était à susciter, plutôt que d'induire le transfert sur la personne. Sans nous dérober à ce transfert, nous pensons que la structure du lieu permet une mise au travail de la part des utilisateurs du lieu (enfants et parents) et que souvent cela nous échappe ». In : « Eva Roger-Leisterer, « La Maison Ouverte de Bruxelles », *Structures type Maison Verte : Quelles pratiques de la parole ?* Premières Journées Européennes, Strasbourg, novembre 1994, Le Coq-Héron, n° 140, 1996, pp. 1-2. Le nom « maison ouverte » ainsi a été initialement utilisé pour cette réalisation belge et indépendamment des processus de transmission française.

⁶⁶⁴ Philippe Béague, « Une Maison Verte à Bruxelles, la Fondation Françoise Dolto », In : Willy Barral (sous la dir.), *La révolution des petits pas : enfant de droit*. Actes du colloque national du 15 au 18 janvier 1990, Lierre & Coudrier : Association la Harpe-Enfant de Droit, 1990, p. 160.

Mais pour ce qui concerne les professionnels, cet appel au travail est entendu. La pensée de Françoise Dolto s'est trouvée inscrite dans un contexte plus large que celui de la psychanalyse. Il est indiscutable que la résonance qu'elle a trouvée lors de ce colloque l'a placée au rang de figure politique. Les idées exprimées sur les pages de « La Cause des enfants » ont été relues, revisitées et libérées de leur teinte « de rêve » : la *Maison Verte* est rentrée dans ce contexte de la révolution des petits pas, des actions concrètes, des opérations que les professionnels pouvaient faire afin de changer le monde.

3.2. Un nouveau programme vise à soutenir des Maisons Ouvertes et des lieux d'accueil implantés dans les quartiers « d'habitat social »

Face à cette forte mobilisation, la Fondation de France est à nouveau sollicitée. Le FAS et la Caisse des dépôts et consignations lui proposent d'apporter son concours à un nouveau programme qui réunirait l'effort de ces trois institutions. Cependant, en 1990, un an après la clôture du « programme de soutien des maisons vertes », il s'agit d'un programme plus large – destiné aux enfants de zéro à six ans –, et en même temps plus pointu – il ne concerne que les initiatives qui choisissent de s'implanter dans les quartiers d'habitats sociaux. Devant la grande mobilisation dans le domaine de la petite enfance, ce nouveau programme vise à maintenir et en même temps à encadrer, semble-t-il, cet élan des professionnels. Car il entame une action en parallèle à celle de la CNAF (avec le contrat-enfance) et il propose de soutien aux équipes exposées à des familles d'origine étrangère, des enfants issus de milieux précaires, en un mot, des groupes sociaux qui se trouvent marginalisés pour des raisons culturelles, sociales ou économiques.

Pour repérer les projets intéressants et inciter les équipes à l'innovation la plus large, un concours est organisé. Il est ouvert à tous les projets et plus particulièrement à des lieux expérimentaux, à condition de rentrer dans trois grandes rubriques : des lieux d'accueil de quartier recevant des enfants de moins de six ans avec leurs parents ; des actions qui font

passerelles vers l'école maternelle ; et des relais parentaux pouvant accueillir des familles avec des petits enfants en situation d'urgence ou de difficultés passagères. A la clé : une aide financière exceptionnelle. De plus, un travail d'accompagnement dans une perspective de plus long terme, avec partage de l'expérience, a été proposé aux groupes portant des projets par l'intermédiaire des coordinatrices de la petite enfance du FAS⁶⁶⁵.

En effet, dans ce partenariat défini comme un travail visant « une reconnaissance et un recouvrement du financement régulier de ces actions innovantes », le rôle du FAS est prédominant. Ses propres objectifs sont plus que lisibles dans l'action annoncée : « valoriser des actions de prévention et de socialisation précoces qui, en s'appuyant sur la famille, facilitent l'insertion sociale, favorisent la réussite scolaire, intègrent les enfants issus de l'immigration et rompent l'isolement social »⁶⁶⁶. Le choix de l'emplacement des lieux-candidats, dans les quartiers « d'habitat social », y est parfaitement cohérent. La Fondation de France apporte, certes, son expérience accumulée lors des années de soutien des « maisons vertes », mais à la place d'Elisabeth Wattel, ancienne responsable du « programme des maisons vertes », c'est désormais Sylvie Guichard qui a pris le relais. Luce Dupraz qui est passée au niveau national dans la direction des actions concernant la petite enfance au FAS est rentrée à la Fondation.

Selon l'idée initiale, c'est un appel à la création de nouveaux concepts de travail et de nouveaux dispositifs. En effet, l'idée des lieux-passerelles surgit du même constat que Luce Dupraz partageait à l'époque du colloque de la Fondation de France sur les Maisons Vertes, que nous avons cité plus haut. L'école maternelle pourrait devenir ainsi un autre pôle d'attraction pour des familles immigrées, à condition que cette démarche *préscolaire* soit valorisée et accompagnée par des professionnels. La préparation des enfants à la séparation avec le monde familial, l'accès égalitaire aux livres, aux activités d'éveil, aux actions culturelles pourraient devenir un moyen de tisser le contact avec des familles, en les intégrant dans la culture dominante. Le travail de prévention des longues adaptations à l'école et, au-delà, de

⁶⁶⁵ Bernard Eme, *Des structures intermédiaires en émergence : les lieux d'accueil enfants parents de quartier*, Laboratoire de sociologie du changement des institutions, Centre de recherche et d'information sur la démocratie et l'autonomie, Paris, CNRS-IRESO, 1993, p. 10.

⁶⁶⁶ Luce Dupraz, *Le temps d'apprivoiser l'école : lieux et actions-passerelles entre les familles et l'école maternelle*, Fondation de France, 1995, p. 11.

l'échec scolaire, pourrait éviter de se dire un jour à regret qu'il est « trop tard ». Conçu dans la même optique de diversification des espaces « de quartier » basés sur la confiance, « *en rupture avec l'assistanat et le discours de victimisation* »⁶⁶⁷ et en recherche de modes de travail inédits, ces lieux passerelles pourraient être également des noyaux de vie sociale.

Cependant, en dépit du protocole d'accord signé en 1990 entre l'Education nationale et le ministère des Affaires sociales pour faciliter les transitions entre les familles, les structures petite enfance et les écoles maternelles, le démarrage de l'idée des lieux ou actions passerelles a été long. A ce concours, en quatre ans, peu de candidats se sont présentés dans cette catégorie, et le jury, au final, n'a soutenu qu'une dizaine d'entre eux⁶⁶⁸. Malgré l'intention des organisateurs du concours qui cherchaient à soutenir des initiatives inédites, la majorité absolue des projets présentés concernait la création de lieux d'accueil enfants parents. Quarante lieux d'accueil parents-enfants ont pu bénéficier d'une aide financière de 1990 à 1993⁶⁶⁹.

Comme nous l'avons remarqué, le concept des Maisons Ouvertes proposé en 1989 était déjà orienté vers la socialisation précoce, avec l'objectif de prévenir l'exclusion et de faciliter l'insertion de l'enfant et de sa famille dans le contexte social. Ici, il est clairement déterminé par son emplacement dans « des quartiers d'habitat social » : il s'adresse à une population ciblée (même si par le biais de l'habitat) et aux professionnels déjà présents sur ce terrain. Le concours, donc, peut être vu comme une forme de soutien des travailleurs sociaux, il les incite à changer leur mode de travail et les accompagne dans leurs expérimentations.

Notre étude de l'histoire a montré qu'initialement la *Maison Verte* a également démarré dans un quartier où les populations d'origine étrangère étaient fortement représentées. Les

⁶⁶⁷ *Ibid.*, p. 17.

⁶⁶⁸ Luce Dupraz se charge de guider ce volet de programme, elle présente ses résultats dans *Le temps d'appivoiser l'école : lieux et actions-passerelles entre les familles et l'école maternelle*, Fondation de France, 1995.

⁶⁶⁹ En effet, le programme apporte l'aide à plusieurs équipes – de plus en plus de lieux d'accueil apparaissent dans les régions déférents, en plus des régions-phares, des partenaires du FAS de longue date : la région du Rhône et d'Alpes, le Nord et Pas de Calais, l'Alsace, le Lorraine, le Centre. Cf. : Luce Dupraz, *Le temps d'appivoiser l'école : lieux et actions-passerelles entre les familles et l'école maternelle*, Fondation de France, 1995, p. 12.

premières années ont été tout particulièrement marquées par une grande mixité. Des familles suivies sur le secteur, des mères en grande difficulté économique et sociale étaient accueillies, parmi d'autres. D'ailleurs, c'est à partir de ces situations que certains aménagements de l'accueil ont été trouvés : le roulement de l'équipe et l'invitation des familles à venir un jour où les professionnels qu'elles connaissaient par ailleurs n'étaient pas présents, l'anonymat administratif, la participation financière. Ces familles, entre autres, ont apporté à l'équipe la certitude que l'attitude de les accueillir, comme les autres, « seulement au titre de parents » – c'est-à-dire de recentrer leur présence sur l'enfant et sur ce qu'il communiquait à sa mère – leur permettait de « se reconstruire » et de faire appel à leurs ressources internes, ou au contraire de rompre la solitude.

Dans les présentations de l'équipe de la *Maison Verte*, cette partie de son histoire, marquée par l'accueil de familles démunies, n'est pas très visible ; du moins, elle échappe à ceux qui la découvrent au travers des interventions médiatiques, à un moment où le quartier a déjà beaucoup changé. Est-ce que le fait que l'expérience de la *Maison Verte* soit si intimement associée à Françoise Dolto (et à la psychanalyse) empêche de considérer l'influence de ces premières années ? Est-ce que cette attention exceptionnelle du grand public l'a fait « sortir » de la vie de quartier et par conséquent a fait perdre l'intensité des questions qui étaient, pourtant, une des sources de sa création (problèmes sociaux dans le quartier) ?

Ce qui est certain, c'est que pour les équipes qui œuvrent dans les quartiers « d'habitat social », l'expérience de la *Maison Verte* est vue de plus en plus dépouillée du processus qui a mené à sa réalisation, comme si son concept avait été d'emblée là. Il se trouve de plus en plus mise « à l'écart » par rapport au concept naissant et qui se cherche d'emblée comme ayant une « vocation sociale », soit disant absente dans l'expérience parisienne.

3.2.1. Entre emprunts et opposition, les nouveaux lieux cherchent leur propre identité

Cette tendance a été constatée, entre autres, par l'étude des résultats du programme entrepris par la Fondation de France, le FAS et la Caisse de dépôts. Bernard Eme, chercheur au CNRS, tout particulièrement intéressé par les changements actuels des institutions de professionnels, est invité à se charger du volet du concours « lieux d'accueil enfants parents de quartier pour les enfants de 0 à 6 ans »⁶⁷⁰.

Son travail naît d'une réflexion collective menée par les représentants des vingt-cinq lieux soutenus dans le cadre de ce programme. « Ni recherche, ni étude de terrain », précise Bernard Eme, « l'analyse résulte d'une position d'observation participante de l'auteur aux séminaires de réflexion »⁶⁷¹. Basée sur le discours des acteurs des lieux, la recherche se focalise sur les *réflexions* des participants au groupe, sur les *représentations* qu'ils ont par rapport à l'action entreprise – buts, conditions, difficultés rencontrées –, en un mot, par rapport à leur propre cheminement. En effet, ce travail « sur le discours » des professionnels révèle *comment* la spécificité de ces « lieux de quartier » se cherche et se construit. Ce travail est d'autant plus précieux qu'il donne à voir comment ce cheminement était vécu, à partir de quel point de vue il s'analyse, et sur quelles références il s'appuie.

Cela étant, au lieu de classer les lieux autour de leurs points communs ou divergents, Bernard Eme dessine un « spectre » des solutions que les équipes ont trouvées devant les questions qu'elles ont considérées comme importantes pour la construction de leur lieu. Donc, les représentations par rapport à leur action, l'analyse de la pratique et la réflexion institutionnelle (fonctionnement et l'appartenance institutionnelle) se trouvent nouées dans ce travail des professionnels et c'est cela qui intéresse le chercheur.

⁶⁷⁰ Les résultats de cette étude ont été présentés dans deux publications : Bernard Eme, « *Des structures intermédiaires en émergence : les lieux d'accueil enfants parents de quartier* », la publication du Centre de Recherche et d'Information sur la Démocratie et l'Autonomie et plus précisément du Laboratoire de Sociologie du Changement des Institutions. En étant une étude scientifique, elle porte beaucoup de questionnements et d'hypothèses qui ont été développés par la suite dans la deuxième publication, beaucoup plus « affirmative » et « destinée au grand public » : Bernard Eme, « *La Croisée des liens : lieux d'accueil enfants-parents de quartiers, lien familial et lien social* », publiée par la Fondation de France, en 1993.

⁶⁷¹ Bernard Eme, *Des structures intermédiaires en émergence : les lieux d'accueil enfants parents de quartier*, p. 11.

La diversité de ces solutions est frappante, mais c'était le but du programme : de donner aux équipes la possibilité de chercher, d'expérimenter ce qui marche réellement pour eux, dans leurs conditions locales. Tout est très varié et dépend des acteurs des lieux d'accueil (équipe et familles), des finalités et des missions que les professionnels se donnent, des conjonctures réelles qui privilégient telle ou telle appartenance institutionnelle, et dessinent le rôle des familles et des professionnels.

A la lecture de cette recherche, nous nous rendons compte que les difficultés que rencontrent ces équipes font souvent écho à celles de l'équipe de la *Maison Verte* : positionnement des professionnels en face de l'investissement « actif » des familles, voire « jusqu'où les accueillis peuvent-ils s'approprier le lieu ? » ; autonomie institutionnelle, fonctions et limites du partenariat ; découverte d'une nouvelle forme de travail sans suivi, sans contrat, etc. Cependant, ces équipes rencontrent aussi des questions qui surgissent de l'environnement où elles sont implantées, par exemple : l'investissement massif d'une communauté qui instaure (souvent indirectement) un processus d'exclusion par rapport aux autres communautés⁶⁷² ; les fratries plus étendues et par conséquent la présence d'enfants qui demandent des activités ou des espaces supplémentaires ; la vie « de village » plus intense et la proximité plus grande entre les accueillis et les professionnels (tout le monde se connaît, vu la taille de quartier)⁶⁷³.

Souvent guidés par une *finalité générale d'intégration sociale et interculturelle*, ces équipes commencent leur cheminement à partir d'une affirmation positive de leur action. La recherche de Bernard Eme révèle, pourtant, que ces finalités se précisent dans la rencontre avec les familles et exigent inévitablement un travail de réflexion et d'ajustement. Cela étant, ce qui ressort, dans la diversité de leurs parcours, c'est le travail intense autour d'un nouveau positionnement des professionnels qui veulent inscrire leurs actions hors de toute forme de contrôle social, instaurant une liberté de circulation et de parole pour les personnes accueillies.

L'analyse montre également que beaucoup cherchent ce nouveau positionnement avec pour référence – directe ou indirecte – la *Maison Verte*. Cela donne l'impression que leur identité,

⁶⁷² « Nous avons aperçu que les lieux deviennent vite communautaires, c'est-à-dire une communauté « chasse » l'autre, donc, il fallait choisir l'emplacement dans les endroits qui privilégierait la mixité de la population », confirme Luce Dupraz, dans l'entretien du 12 septembre 2013.

⁶⁷³ Bernard Eme, *Des structures intermédiaires en émergence : les lieux d'accueil enfants parents de quartier*, pp. 226-229.

encore à définir, se précise par rapport à la représentation qu'ils se sont forgée de la *Maison Verte* et du discours qui circule dans les cercles professionnels. En les écoutant, Bernard Eme constate :

« Leur définition ici encore ne se construirait qu'en creux par rapport à celle de la Maison verte, définition teintée en outre d'un rapport illégitime qui ne serait pas fait pour clarifier les apports propres de ces lieux. L'identité spécifique des lieux d'accueil, suppose Bernard Eme, n'advierait jamais que relativement à un modèle référentiel qui, tel un « Surmoi » des lieux d'accueil ne cesserait jamais de les tourmenter »⁶⁷⁴.

Il est amené ainsi à poser la question des ressorts internes de la construction identitaire pour ces lieux « dont certains font référence (forte ou partielle) aux Maisons vertes (en sachant en même temps que la Maison verte a toujours été pensée comme singulière par sa principale fondatrice) » :

« Pour ceux-là, est-ce la référence fondamentale qui constitue l'ancrage identitaire du lieu ? Ce premier modèle a-t-il été adapté, modifié ou utilisé partiellement tout en continuant à servir de référent ? Se reconnaissent-ils au fond dans l'appellation lieux d'accueil enfants parents ? Pour les lieux qui ne font pas référence explicitement aux Maisons vertes, s'en sentent-ils étrangers ou bien ce modèle leur sert-il de référence implicite et partielle ? Des lieux font appel à d'autres champs théoriques (travail social communautaire, santé communautaire, développement social global) : ces références théoriques diverses se juxtaposent-elles ou bien s'alimentent-elles de leur apports mutuels pour tenter de construire des fondations communes ? Bref, la tension de la diversité dans les lieux d'accueil se joue-t-elle dans ce rapport (explicite-implicite, avoué-inavoué, assumé-refusé, accepté-absent) à la Maison verte ? »⁶⁷⁵

Afin de trouver de la base conceptuelle propre à ces lieux, plusieurs expériences et plusieurs sources sont convoquées pour conceptualiser ce nouveau mode de travail dans la cité : Luce Dupraz, par exemple, donne la référence au « monde commun » d'Hannah Arendt ou à « l'hospitalité absolue » de Jacques Derrida⁶⁷⁶. Ce nouveau mode est vu comme marqué par

⁶⁷⁴ *Ibid.*, p. 17.

⁶⁷⁵ Bernard Eme, *Des structures intermédiaires en émergence : les lieux d'accueil enfants parents de quartier*, p. 18.

⁶⁷⁶ Cf. : Hannah Arendt, *La crise de la culture, huit exercices de pensée politique*, Gallimard, 1985 ; Jacques Derrida, Anne Dufourmantelle, *De l'hospitalité*, Editions Calmann-Lévy, 1997.

une grande ouverture et une grande liberté sous-jacentes – pour les familles et les professionnels –, mais simultanément basé sur l’analyse rigoureuse de la pratique et sur la réflexion collective de tous les partenaires.

Le processus de « détachement » est global, et Bernard Eme souligne qu’il concerne même des lieux qui disent avoir créé leur lieu en référence explicite – pour partie ou globalement – à la *Maison Verte*. Ces lieux constatent qu’ils ont, eux aussi, “ beaucoup moins besoin de se rattacher à une idée de base ” »⁶⁷⁷, ce qui *lui* semble bien paradoxal :

« A travers ce détachement d’un modèle de référence, surgit l’idée d’une “ spécificité ” du lieu d’accueil atteinte à travers un processus pragmatique d’ajustement progressif de la théorie et des pratiques “ en fonction des questions et des situations vécues dans le lieu et en référence ou non à un projet ”.

Un des lieux d’accueil qui s’est construit en référence explicite et directe au modèle de la Maison verte a ainsi évolué volontairement en se détachant du corpus de règles qui structure le fonctionnement de celui-ci. Lieu d’anonymat et de parole, le lieu d’accueil a introduit la règle d’une participation financière obligatoire en travaillant la question du cadre d’accueil (« payer, c’est valider une parole ») et la règle d’un roulement des accueillants. Tel autre qui se dit dans l’esprit proche de la Maison verte s’en éloigne dans la lettre car “ il est obligé de coller à la réalité, au social ” :

“ On cible une population au départ, c’est une différence de taille : on est plus activiste que la maison verte. ”

Cette question de *l’adaptation à la réalité sociale* semble bien être le vecteur d’évolution des lieux d’accueil pour ceux qui, créés dans un esprit proche de celui de la Maison verte, s’en éloignent de fait. Demeure cependant le principe fondamental que ces lieux sont avant tout des lieux de parole »⁶⁷⁸.

Donc, ce qui finit par être l’identité de ce mouvement, c’est l’« adaptation » du dispositif à l’action menée par les professionnels qui le considèrent comme outil de *travail social*. A côté de la *Maison Verte* qui continue d’insister sur une définition « par la négative », les lieux

⁶⁷⁷ Bernard Eme, *Des structures intermédiaires en émergence : les lieux d’accueil enfants parents de quartier*, pp. 138-139.

⁶⁷⁸ *Ibid.*, p. 139. (Souligné par Bernard Eme).

d'accueil enfants-parents se définissent de plus en plus, de leur côté, en fonction des problèmes qu'ils choisissent de traiter. Il n'est pas étonnant qu'ils deviennent très hétérogènes et hétéroclites.

Des lieux qui continuent de se référer à l'expérience d'origine, apparaissent, du coup, comme un groupe beaucoup plus monochrome, même s'ils sont obligés, comme tous les autres lieux, de privilégier leurs propres aménagements quant à l'organisation institutionnelle, à la composition de l'équipe et au fonctionnement du lieu. Mais, en adhérant au *questionnement* qui a guidé la *Maison Verte*, ces équipes suivent à peu près le même chemin.

De ce fait, la tâche de les « cerner » et de les « décrire » est-elle pour autant facilitée ?

3.2.2. La Maison Verte se heurte au discours fait de l'extérieur et tente de faire entendre sa position concernant le choix de transmission

A la même époque, une autre étude a été commandée par la Fondation de France à Gérard Neyrand, sociologue, chercheur au Centre interdisciplinaire méditerranéen d'études et de recherches en sciences sociales (CIMERSS), afin de présenter ces lieux. A côté du programme des « nouveaux lieux d'accueil pour les enfants de zéro à six ans » qui a apporté son soutien à quatre-vingt lieux, les initiatives qui s'alignent sur le dispositif parisien en dehors de ce programme risquent d'être éclipsées. Une étude à leur sujet pourrait être utile afin de les faire exister dans le champ d'information de manière équilibrée – « les nouveaux » et « les anciens ». Pour la Fondation de France, il y a encore un autre enjeu, c'est d'évaluer et « de connaître l'impact sur le social des projets soutenus par la Fondation »⁶⁷⁹. C'est avec cette intention qu'une lettre a été envoyée à l'équipe de la *Maison Verte* et aux lieux d'accueil qui se reconnaissent dans sa démarche :

⁶⁷⁹ Elisabeth Wattel, entretien du 4 juillet 2013.

« La Fondation de France a soutenu votre structure il y a quelques années. En 1989, nous avons organisé un colloque, dont les actes, « *Maisons vertes, dix ans après, quel avenir ?* », sont maintenant sortis. Cependant, malgré l'intérêt de vos actions, elles ne sont pas pleinement reconnues. Aussi souhaitons-nous nous engager dans un travail d'évaluation qui devrait permettre la valorisation de votre action auprès des institutions locales et nationales »⁶⁸⁰.

L'évaluation prend la forme d'une étude sociologique, et à son début l'équipe de la *Maison Verte* l'accepte, malgré ses précautions habituelles concernant le « discours extérieur ». L'équipe participe à une journée de travail visant à concrétiser et à déterminer les premières pistes de méthodologie, avec l'espoir de « faire passer » au chercheur les raisons de leur positionnement prudent. Elle invite Gérard Neyrand à passer des après-midi à l'accueil comme elle propose toujours à ceux qui veulent en savoir plus et « goûter » à l'accueil. Mais cette fois-ci, la rencontre ne se fut pas.

Il est fort possible que la masse de discours produit *sur la Maison Verte* est déjà trop grande, et plusieurs penseurs cherchent à analyser d'où l'expérience est sortie et ce qu'elle apporte à la réflexion sociale, comme Luc-Henry Choquet cité plus haut. Ils sont intrigués par la question sur ce que révèle le succès de la *Maison Verte* dans le corps social et ce qu'elle apporte. Il est fort possible que Gérard Neyrand voit le but de cette recherche sous cet angle-là, et l'encadrement conceptuel – avec les références à Philippe Ariès, Michel Foucault, Jürgen Habermas et autres – qu'il prête au dispositif en témoigne. Ce positionnement atteste également la méthodologie privilégiée par le chercheur : il ne s'agit pas d'un travail sur les *représentations* des accueillants concernant leur propre cheminement comme pour Bernard Eme, il s'agit de la *présentation* du dispositif (comme il ressort des efforts de plusieurs équipes) avec les effets qu'il produit sur les familles. Dans ce but, les interviews des accueillants, l'analyse des réunions d'équipe et les interviews des parents sont prévus. Ce dernier point sera une des pierres d'achoppement officielles (et le premier point de désaccord) : en respectant le principe de l'anonymat, les accueillants mettent en questions ce mode d'évaluation. Quoi que pensent ou disent les parents, c'est un lieu qui prête primordialement son attention à la parole de l'enfant et les accueillants ne veulent pas compromettre ce positionnement. De plus, le recueil des témoignages sur la base du volontariat constitue d'emblée un biais.

⁶⁸⁰ Lettre d'Elisabeth Wattel, et Caroline Guillot, Fondation de France du 20 août 1991, à Marie-Noëlle Rebois. Archive de la Maison Verte.

En février 1992, après une réunion rassemblant vingt-trois lieux qui ont accepté de participer à l'étude, les accueillants de la *Maison Verte* et de « la Maisonnée » prennent la décision de se retirer de cette étude. L'équipe du « Jardin couvert » de Lyon fait de même, mais après avoir participé au travail – le résultat final de l'étude ne la satisfait pas.

La Fondation de France qui a commandité la recherche, entend ces décisions comme la volonté des équipes de contrôler tout le discours produit sur leurs lieux :

« Le deuxième point [de désaccord] portait sur le fait que tout document, aussi bien fait soit-il, ne pouvait transmettre de façon vivante l'élaboration des lieux et leur sens et risquait ainsi de figer ceux-ci dans une représentation forcément restrictive de leur réalité, et de favoriser une lecture de ces lieux comme organisés autour d'un catalogue de principes déconnectés de leur signification »⁶⁸¹.

L'équipe de la *Maison Verte* entend la commande de la Fondation de France comme une demande sociale qui cherche à traduire le dispositif dans quelque chose « audible » pour les partenaires sociaux, « demandeurs d'un document synthétique sur les lieux d'accueil type Maison verte ayant valeur scientifique »⁶⁸². L'équipe dirige une lettre ouverte aux lieux concernés par l'évaluation proposée par la Fondation de France où elle présente les fondements de sa décision, ainsi que le cheminement qui l'a amenée à ce constat.

Cependant, le fond des différends loge dans le conflit des visions sur *comment* il faut « rendre publique » l'expérience de la *Maison Verte* et touche, par conséquent, au cœur du paradoxe de la transmission.

Devant la complexité et l'incertitude fondamentales – qui est à maintenir dans le positionnement de l'accueillant (« on ne sait pas ce qui se passe pour l'enfant et le parent »), devant la diversité des positions et leur élaboration progressive à l'intérieur de l'équipe (souvenons-nous qu'en 1987, pendant la rencontre avec les autres lieux d'accueil, l'équipe de la *Maison Verte* fait état de l'actualité de ce travail), l'équipe tient tout particulièrement à faire

⁶⁸¹ « Préface par la Fondation de France » In : Gérard Neyrand, *Sur les pas de la maison verte : des lieux d'accueil pour les enfants et leurs parents*, p. 8.

⁶⁸² « Lettre ouverte de la Maison verte à tous les lieux d'accueil concernés par l'évaluation proposée par la Fondation de France », In : Françoise Dolto, *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Gallimard, 2009, p. 188.

passer ce qui échappe aux formules claires et synthétisées. Tandis que pour la Fondation de France et pour les autres instances subventionnelles, comme nous le verrons plus loin, il s'agit d'une formalisation de l'expérience afin de *la rendre accessible à tous*, ou comme l'exprime Marie-Hélène Gillig, adjointe au Maire de la Ville de Strasbourg, en cohérence avec un des grands principes de l'intervention publique qui est l'égalité des citoyens devant les prestations :

« Comment avoir une maison, un endroit dans une ville dotée d'une capacité physique d'accueil pour éventuellement trente ou quarante, mettons cent enfants qui pourraient avoir le désir, ou dont les parents pourraient avoir le désir de trouver une telle structure à leur porte ? »⁶⁸³

Il s'agit de deux logiques d'actions différentes et le conflit ou plutôt la contradiction fondamentale entre elles ne fera, en effet, que s'accroître. D'un côté, il y aura des fonctionnaires qui souhaiteront soutenir le concept de la *Maison Verte*, en cherchant comment le faire entrer dans ces « lignes ». De l'autre, il y aura des accueillants qui vont insister sur les processus difficilement palpables et nullement programmables d'un cheminement du désir humain qui fonde ce dispositif (dans son articulation au désir des accueillis et le désir des accueillants).

Dans la lettre ouverte datée d'août 1992, l'équipe de la *Maison Verte* se présente soucieuse des effets que le discours « descriptif » et « globalisant » produit sur les équipes des lieux : les effets non seulement de la transmission hâtive et donnant des réalisations très éloignées d'une idée dont elles se réclament pourtant héritières, mais également des effets de groupement produits par l'étude-même. Comme en 1989, lors du Colloque des dix ans, le rassemblement des équipes sous l'éponyme « des maisons vertes » l'a produit indirectement (en écartant tout un nombre de lieux dont le sentiment « d'illégitimité » est évoqué par Luce Dupraz dans son intervention), la participation à l'étude, en 1992, a été vécue par des « jeunes » équipes comme « possibilité de reconnaissance de leur spécificité, non plus dans un transfert de travail, mais bien dans une légitimité sociale comme si, en quantifiant les points d'accord ou de désaccord des diverses équipes, nous pouvions approfondir la compréhension de l'esprit

⁶⁸³ Marie-Hélène Gillig, l'intervention à la Table ronde « Elus locaux, représentants d'organismes publics, acteurs des lieux d'accueil : quelle attentes, quelles rencontres ? » In : *Structure type Maison Verte : Quelles pratiques de la parole ? Le Coq-Héron*, n° 140, 1996, Premières Journées Européennes, Strasbourg, novembre 1994, p. 13.

Maison verte »⁶⁸⁴. Cette étude donne à ces dernières, du seul fait d'y participer, une possibilité d'entrer dans ce groupement « imaginaire » des maisons vertes qui n'est nullement soutenu par l'équipe de la *Maison Verte*.

Dans cette lettre, elle pointe également les effets que la « promotion » de deux concepts – ceux de « Maison Ouverte » et de « Maison Verte » – peut produire dans le social :

« Au moment où cette évaluation nous est proposée, en 1992, nous sommes en droit de nous demander ce qui va se passer entre ce concept Maison ouverte, et ses réalisations, et cette évaluation des lieux style Maison verte, avec ce concept Maison verte qui pourrait surgir malgré nous dans le social.

Allons-nous fusionner deux concepts, celui des Maisons vertes et celui des Maisons ouvertes, ou bien allons-nous les opposer ?

Va-t-il y avoir des enfants à deux vitesses, une vitesse verte, une vitesse ouverte ? Ce « ou » entre les deux est devenu soudain un peu gênant »⁶⁸⁵.

En effet, la subvention ouverte par le contrat-enfance a donné le feu vert à toutes les réalisations qui s'y retrouvent. En 1986, la *Maison Verte* le voyait comme l'occasion pour les nouvelles équipes d'obtenir un soutien « technique », sans que leur soit imposée la direction de leur propre cheminement. En 1992, elle se trouve gagnée par l'inquiétude qui a guidé jadis la position de Claude Schauder et ses collègues, face à des processus de « réglementation » administrative et à l'entrée de l'idée dans l'espace du service public. Elle ne sait pas comment considérer cette promotion appuyée du concept de lieux d'accueil parents-enfants de type « Maisons Ouvertes », qui se construit de plus en plus « à l'écart » à celui de la *Maison Verte*, lui assignant une place « dans un quartier tranquille du XV^e ».

Dans la même lettre, l'équipe de la *Maison Verte* s'étonne d'avoir été écartée de ce travail, dans un document présenté lors du Congrès qui a rassemblé cinq cents maires de France⁶⁸⁶, en

⁶⁸⁴ « Lettre ouverte de la Maison verte à tous les lieux d'accueil concernés par l'évaluation proposée par la Fondation de France », *op.cit.*, p. 189.

⁶⁸⁵ *Ibid.*, pp. 194-195.

⁶⁸⁶ Suite à la loi du 6 février 1992 qui, en instituant les communautés de communes et de villes, confère à la coopération intercommunale des objectifs d'aménagement et de développement allant bien au delà de la gestion

juillet 1992. Il s'agit d'une brochure intitulée « *Les clefs du label petite enfance 1992 – Guide de l'élu* »⁶⁸⁷ émise par le Ministère des Affaires sociales et de l'intégration, préparée par la Fondation de France, le FAS et l'Institut de l'enfance et de la famille. Faite à l'appui des maires et des pouvoirs locaux qui sont dorénavant les vrais décideurs de la mise en place des dispositifs d'accueil de la petite enfance, elle présente un récapitulatif du contrat enfance et des possibilités de soutien à la création des « Maisons Ouvertes » qui peuvent être utiles aux communes. Confrontées aux processus de décentralisation, à la crise économique et sociale, ces dernières sont préoccupées de maintenir la cohésion sociale et s'investissent dans la lutte contre l'exclusion et la prévention de la délinquance⁶⁸⁸.

Dans cette brochure des « lieux d'accueil parents-enfants, espaces d'écoute et de parole où se préparent la séparation de l'enfant et de la famille et où se tissent de nouveaux liens sociaux » sont mis d'emblée dans la rubrique « les actions en direction des familles fragilisées » qui visent des populations en difficulté d'insertion économique et sociale : chômage, isolement, problèmes de santé, illettrisme, déracinement, difficultés d'adaptation culturelle »⁶⁸⁹. Ce guide cherche à présenter ainsi, sous la forme la plus parlante aux partenaires locaux (avec des références aux textes de réglementation mais aussi des exemples d'implantation), des « outils méthodologiques » et « des réalisations innovantes » afin de « reformuler, moderniser et développer la politique de la petite enfance »⁶⁹⁰.

Pourquoi, du coup, l'équipe de la *Maison Verte* s'étonne devant cette promotion centralisée et massive si cela ne concerne pas sa conception du travail ? Qu'est-ce qu'elle pourrait

commune des services publics locaux, les congrès des maires sont devenues ainsi un véritable outil d'échange, de concertation et de coopération.

⁶⁸⁷ *Les clés du label petite enfance : guide de l'élu*, brochure émise par Ministère des affaires sociales et de l'intégration, Secrétariat d'Etat à la famille, aux personnes âgées et aux rapatriés, avec la collaboration de l'Association des maires de France, de la Fondation de France du Fonds d'action sociale pour les travailleurs immigrés et leurs familles, Paris, diffusion IDEF, 1992.

⁶⁸⁸ Association des maires de France (AMF), créée en 1907, reconnue d'utilité publique à 1933, l'AMF défend des libertés locales, veille à ce que la décentralisation garantisse aux communes une réelle autonomie de gestion des affaires locales et s'implique pour que les maires disposent de moyens juridiques et financiers suffisants pour assurer leurs missions. Dans le cadre de leur activité de conseil et d'aide à la décision, les services de l'AMF exercent un suivi continu de l'actualité législative et réglementation des collectivités. <http://www.amf.asso.fr>

⁶⁸⁹ *Les clés du label petite enfance : guide de l'élu*, pp. 49-55.

⁶⁹⁰ *Ibid*, p. 6.

communiquer pour se faire « entendre par des élus »⁶⁹¹ ? Quelle autre transmission adressée aux fonctionnaires et aux responsables décideurs conçoit-elle ?

3.3. La formalisation administrative laisse encore une place à la rencontre... avec les financeurs

En guise de réponse, intéressons-nous aux interventions des partenaires administratifs qui ont déjà soutenu des lieux d'accueil et témoignent de leur expérience lors des Premières journées européennes qu'organise l'équipe de « la Maisonnée »⁶⁹², en 1994, à Strasbourg. Ce grand événement est la phase finale d'une série de journées de travail qui ont eu lieu à Lyon et à Paris et qui ont rassemblé prioritairement des accueillants des lieux qui se reconnaissent dans la démarche de la *Maison Verte*. Il est difficile de ne pas considérer cet événement comme une « réponse » de ces lieux à ces dernières actions entreprises pour la diffusion du concept de lieu d'accueil parents-enfants (LAPE) et des Maisons Ouvertes dans l'espace d'innovation du travail avec les familles. Les journées portent ainsi l'intitulé « *Structures type Maison Verte : quelles pratiques de la parole ?* » et rassemblent des collègues de plusieurs pays – la Belgique, la Suisse, l'Allemagne, Israël, l'Italie, le Canada – ainsi qu'un grand nombre de représentants de régions de France.

Les partenaires-financeurs des lieux ont leur temps et leur espace propres lors d'une table ronde « Elus locaux, représentants d'organismes publics, acteurs des lieux d'accueil : quelles attentes, quelles rencontres ? ». Ils sont majoritairement représentés par la région Alsace, le

⁶⁹¹ « Lettre ouverte de la Maison verte à tous les lieux d'accueil concernés par l'évaluation proposée par la Fondation de France », *op.cit.*, p. 193.

⁶⁹² Elles ont été soutenu par des organismes internationaux, nationaux et régionaux comme la Commission européenne du Conseil de l'Europe, Le Ministère des Affaires sanitaires et sociales, la Fondation de France, le Conseil général du Bas-Rhin, mais également par des entreprises privé comme Procter & Gambel, Nelco et autres. Elles se sont déroulées pendant deux jours et ont réunit plus que six cents personnes.

Bas-Rhin et la Ville de Strasbourg, mais ils témoignent de quelque chose de général. Voici ce que dit à ce sujet Alain Jundt, délégué régional du Fonds d'actions sociales :

« En survolant le programme de votre rencontre, s'est forgée une conviction : une grande part de nos questionnements se retrouveront dans l'intitulé d'un atelier appelé « accueillir une " demande rien " ». La question qui fait votre rencontre se construit en fait sur le chemin ou la distance qu'il y a entre les institutions (qui ont un cadre établi, des exigences et des normes) et une démarche comme la vôtre qui se fonde sur une liberté et une éthique.

Première remarque sur l'étrange et le familier. Comment, à partir d'une démarche qui est la vôtre, qui peut sembler étrange aux yeux et à la vision des autres, peut-elle devenir familière pour des institutions ? Et inversement, comment des discours d'institutions, parfois aussi étranges, peuvent-ils devenir familiers pour des acteurs qui portent des projets, projets qui sont le fruit de convictions, d'une démarche et d'une éthique. Bref comment, sur un sujet aussi complexe, peut-on se comprendre mutuellement à partir de la place qui est la nôtre ?»⁶⁹³

Cela étant, des responsables de plusieurs organismes publics et de structures régionales se succèdent à la tribune, essayant tour à tour d'explicitier leur place, qui est soumise à plusieurs contraintes : l'utilisation de l'argent de la fonction publique (« L'argent public, on doit pouvoir dire à qui, à quoi il sert, à qui il a servi ») ; la différence fondamentale entre « le temps des échéances » et « le temps de la vie » (qui est pourtant fondamental « dans le cheminement de la petite enfance » et « dans le passage de l'expérimentation à la reconnaissance du projet expérimental ») ; un cadre administratif et juridique qui règlent l'exercice de l'action publique (et la logique institutionnelle qui en découle) ; le rôle d'application des décisions nationales et gouvernementales et de la promotion des valeurs républicaines (qui s'élaborent au niveau de la cohésion sociale et des décisions magistrales pour le pays)⁶⁹⁴.

En même temps, ces représentants des diverses structures témoignent de quelque chose de plus que la divergence des logiques de leurs actions. Leurs interventions sont tout particulièrement colorées par les notes personnelles : ils parlent d'eux, ils évoquent leur propre sentiment, que les demandes des équipes ont éveillé. Ils parlent de leur désir de sortir

⁶⁹³ Alain Jundt, intervention à la Table ronde « Elus locaux, représentants d'organismes publics, acteurs des lieux d'accueil : quelle attentes, quelles rencontres ? », *op.cit.*, p. 19.

⁶⁹⁴ Les interventions de Marie-Hélène Gillig, d'Alphonse Beck et d'Alin Jundt In : *Structure type Maison Verte : Quelles pratiques de la parole ?* pp. 13-20.

des impasses administratives, puis de la réussite et de la joie qu'ils éprouvent devant le résultat accompli.

Le mot « rencontre » résonne fort et chaque intervenant tente plus au moins de répondre à la question suivante : comment, *malgré toute la grande diversité* des approches et des logiques, les rencontres se sont faites – « des rencontres entre des personnes porteuses de projets et qui sont en capacité de les développer, face à des personnes qui peuvent être plus en situation d'écoute ou de réceptivité »⁶⁹⁵. Ces interventions donnent à voire, de manière étonnante, qu'il existe une marge de manœuvre pour les fonctionnaires qui s'ouvrent « à un moment donné » quand ils arrivent à « s'approprier une approche qui n'est pas nécessairement la leur, ni par rapport à leur formation initiale, ni par rapport à leurs connaissances, mais rejoint tout de même un certain nombre de problématiques et de questions qu'ils ont à traiter puisqu'ils ont à traiter des éléments globaux d'une situation »⁶⁹⁶.

Cette marge s'ouvre quand ces fonctionnaires qui sont appelés au titre de responsables des organismes décisionnels, se trouvent *interpellés* au titre de personnes, sur des « éléments totalement subjectifs »⁶⁹⁷. Ces témoignages nous rappellent fortement les rencontres des débuts de la *Maison Verte* avec Simone Veil, avec Jacqueline Garnier-Dupré qui sont avérées cruciales au moment de sa mise en place.

Ils montrent également, et cela peut nous étonner, qu'à l'instar de l'équipe de la *Maison Verte*, celle de « la Maisonnée » avait voulu faire entrer ce qui était fondamental pour sa création – la rencontre, le travail avec l'étrangeté, le cheminement – *dans la réflexion* de ceux qui prennent les décisions. Il semble qu'elle fasse le pari indicible de faire passer ce qui fonde l'idée de l'accueil – l'incertitude, l'ouverture, la surprise – dans les rangs mêmes de ces hauts responsables qu'elle considère comme des partenaires sociaux et qu'elle invite à réfléchir ensemble sur les conditions du travail dans le social. Quel défi !

⁶⁹⁵ *Ibid*, p. 13.

⁶⁹⁶ *Ibid*.

⁶⁹⁷ *Ibid*, p. 14.

Mais est-ce si différent des *démarches* des équipes des Maisons Ouvertes⁶⁹⁸ ? Et surtout, du point de vue des fonctionnaires, y a-t-il une telle différence entre soutenir une structure de type Maison Verte et un lieu d'accueil enfants-parents Maison Ouverte ? Marie-Hélène Gillig, adjointe au Maire de la Ville de Strasbourg, présente leurs actions entre virgules : dans le cadre du contrat enfance, la Ville de Strasbourg a soutenu « la Maisonnée », les trois lieux d'initiative associative « qui sont des lieux d'accueil parents-enfants soutenus selon les mêmes principes ou non », les quatre lieux, municipaux, « développés à partir de demandes d'intervenants sociaux ou d'instituteurs sur des quartiers ayant pointé justement le problème du passage du cercle privé de la maison à l'école » et encore un autre lieu qui était en train de se chercher « dans un quartier très déshérité en matière de lieu d'accueil pour la petite enfance, tous systèmes confondus »⁶⁹⁹.

Tous les lieux sont obligés de chercher leur place, de bâtir leur équipe et de miser sur la rencontre avec les partenaires financeurs. Sauf que les lieux d'accueil de type Maison Verte osent dire qu'ils « font rien », comme le disait Françoise Dolto, auprès des familles qui « demandent rien » (du point de vue du fonctionnement des cadres classiques), et que *ce n'est que pour/comme cela que ça marche* (au niveau de l'accueil des enfants et des parents où ils sont). Ce n'est que de cette façon, de leur point de vue, que la grande politique rencontre le petit bonhomme qui grandit et qui a besoin de son temps et de son espace pour se construire, pour se détacher de ses parents, pour rencontrer les autres (avec leur étrangeté et leur altérité), pour pouvoir réfléchir et intégrer une société qui change à un rythme bien plus rapide que les solutions apportées par l'aide publique .

Au contraire, élaborés en collaboration avec des gestionnaires du niveau national (de la Fondation de France, de la FAS, de la CNAF), les concepts de lieux d'accueil parents enfants, de Maisons Ouvertes et de lieux d'accueil de quartier, cherchent « à parler » une langue accessible aux donneurs de subventions, tenant compte des objectifs des grandes lignes de la politique nationale. Ils se trouvent ajustés non seulement à la conception du travail dessinée par la commande sociale, mais aussi au langage qui les décrit, et qui est inhérent à des voies de

⁶⁹⁸ De leur cheminement très semblable témoigne par exemple Christian de Halleux, « “La Maison Ouverte ” : un espace » In : *Structure type Maison Verte : Quelles pratiques de la parole ?* pp. 2-3.

⁶⁹⁹ Marie-Hélène Gillig, l'intervention à la Table ronde « Elus locaux, représentants d'organismes publics, acteurs des lieux d'accueil : quelle attentes, quelles rencontres ? », p. 14.

transmission très différentes de celles de l'équipe de la *Maison Verte*. La question se pose : perdent-ils la subtilité et de l'inventivité de leur travail dans cette « traduction » en langage administratif ? Se laissent-ils influencer par ce langage même ?

Et encore, vu le fait que la mise en place d'un projet – soit-il type Maison Verte, soit-il type Maison Ouverte – commence toujours, en tout cas en 1994, à partir d'une initiative d'un groupe-sujet, quelle réalité évoque-t-elle la recherche identitaire si insistante de ces deux dispositifs ?

Car, la question « identitaire » habite les défenseurs *des deux concepts*. Les Journées de Strasbourg portent sur la diversité *des pratiques de parole*, mais aussi sur « les différences et spécificités des différents lieux qui se sont créés, inspirés de la Maison-Verte »⁷⁰⁰ annonce Bernadette Krausener, présidente de l'Association petite enfance, parentalité et socialité, l'association qui soutient l'édifice de « la Maisonnée », au moment de l'ouverture du colloque.

En effet, les collègues des Maisons Ouvertes, des maisons de quartiers, des lieux d'accueil enfants-parents sont invités à partager la tribune. Ce fut le cas de « la Marelle », soutenue par une équipe de pédopsychiatres et ouverte en 1988 à Bischwiller, dans un secteur où on rencontre un grand nombre d'enfants de population immigrées, mais aussi d'enfants de couples mixtes (vu la proximité des frontières), des enfants de populations déplacées du fait de la profession d'un des parents (militaires des forces françaises). Mais aussi de « la Maison Couleur » à Neuville et de « la Marelle » à Grenoble (Ramo), de « la Maisonnée » de Valenciennes ou du « Micocoulier », versé tout particulièrement dans la musique et les activités musicales, à Haguenau. Ces représentants précisent leur démarche, inspirée « au départ de « la Maison Verte » de Françoise Dolto »⁷⁰¹ mais qui a abouti à leur propre aménagement, au vu de la population accueillie, des professionnels intéressés par le projet, du montage institutionnel trouvé.

⁷⁰⁰ Bernadette Krausener, « Introduction » In : *Structure type Maison Verte : Quelles pratiques de la parole ?* p. 67.

⁷⁰¹ Carole Loire et Valérie Toison, « La Maisonnée de Valenciennes », In : *Structure type Maison Verte : Quelles pratiques de la parole ?* p. 27.

3.4. La recherche identitaire soutenue de deux côtés : l'apparition de la référence à la psychanalyse comme ce qui distingue des maisons vertes

La même recherche identitaire se lit dans les présentations des lieux qui considèrent la démarche de la *Maison Verte* comme la sienne. Sans avoir être affichée comme but, le fil rouge qui les réunit se cherche dans les mots, dans les descriptions, dans les références théoriques qui fondent leur propre démarche. C'est à ce moment, que la référence à la psychanalyse devient visible, annoncée comme telle ou évoquée par l'emploi des concepts et des notions analytiques utilisés.

Ce fut un moment d'élaboration très dense où l'idée de l'accueil emprunte des angles différents et trouve des articulations fines et multiples de sa pratique. Très variées dans la tonalité et dans la présentation (plus affirmative ou plus questionnant), ces définitions forment néanmoins un champ commun qui se rattache à la psychanalyse, ou plutôt à ce que cette dernière apporte aux pratiques qui ont recours aux connaissances analytiques.

Ici et là, ces concepts analytiques s'insèrent dans la présentation du dispositif et cette manière d'aborder le dispositif dessine de plus en plus un paradoxe : bien que conçu comme un espace défini par « ni-ni », exigeant de faire une espèce de mise entre parenthèses des approches disciplinaires différentes, le dispositif se trouve explicitement soutenu, décrit et expliqué par des notions relevant d'une discipline bien précise.

En même temps, le recours à la théorie analytique ou le fait d'avoir un psychanalyste dans l'équipe, ne préserve en rien ces lieux. Il y a des interventions qui mettent en garde contre « l'activisme psychanalytique » tout aussi dangereux que « l'activisme interventionniste ». Ce dernier écueil guette les lieux de quartier qui se désignent eux-mêmes plus actifs, traversé par « une réelle empathie »⁷⁰² envers les mères, ou envers les enfants quand ils veulent faire de leur lieu un lieu essentiellement « ludique »⁷⁰³ ; quand le lieu penche « vers le social », « vers les conseils pédagogiques », vers l'offre de consultations. « L'activisme psychanalytique » se trouve non moins discutable, selon Irène Krymko-Bleton qui emploie cette expression, il « se

⁷⁰² *Ibid.*, p. 29.

⁷⁰³ Lucie Watteau, « Le cadre du Micocoulier » In : *Structure type Maison Verte : Quelles pratiques de la parole ?* p. 52.

révèle dans l'obligation où l'on se sent de tout comprendre, de tout interpréter, de chercher à légitimer son type d'intervention en se référant à l'expérience ou aux procédures adoptées dans la pratique psychothérapeutiques »⁷⁰⁴.

Les présentations de l'équipe de la *Maison Verte* qui tient tout particulièrement à cette diversité, à ce point d'étrangeté dans le lieu et dans l'équipe, fut présentée par des interventions comme d'habitude « mosaïques » : Marie-Hélène Malandrin raconte d'où vient sa vision de ce lieu, Marie-Noëlle Rebois fait un témoignage très personnel de ce que le travail à l'accueil lui a apporté et en particulier « le travail à trois », Bernard This présente des instantanéités de l'accueil et leur articulation à une pratique d'accueil largement inspirée de la psychanalyse.

L'intervention de Bernard This, qui avait toujours cette idée de l'importance de la psychanalyse à la *Maison Verte*, présente sa conception du lieu renforcée de la position de Pierre Benoit sur le rôle de la psychanalyse dans la société actuelle. Il compare des instantanéités qui se déroulent à l'accueil au dialogue platonicien où l'accueillant tient une place socratique :

« Socrate, apparaissant comme le premier des analystes, organisait un espace où le " Je " et le " Tu " cessaient de parler en échangeant " *ad aeternam* " des récits. Le " Je " y parlait avec l'absent, en tant qu'il est celui qui se tait au lieu de répondre à un récit par un récit. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne parlait pas à sa façon. Et dès que l'on cesse de parler en inventant des histoires pour nier la mort, tout est possible : poésie, science ou psychanalyse. Si l'institution du dialogue socratique se fonde sur la cessation de l'interlocution du parler pour ne rien dire, paraissant comme une atteinte fondamentale à la possibilité immédiate de la conversation, il faut préciser que ce dialogue, avec son côté « torpillage » qui plonge l'interlocuteur dans la torpeur (il croyait savoir, mais il doit d'abord se débarrasser des opinions toutes faites, en renonçant à son aptitude aux récits, aux semblances où se fonde la *Doxa*) doit d'abord passer par un non-savoir radical, qui permettra, après la répétition du même, de faire apparaître un sujet nouveau, dans l'invention d'un signifiant entendu autrement, à travers la naissance d'un nouveau sens.

Ce n'est pas Socrate qui instille son savoir dans l'âme de celui qui dialogue avec lui : il est lui-même le symbole vivant de ce renoncement au savoir narratif. Socrate s'étonne, se maintenant

⁷⁰⁴ Irène Krymko-Bletton, « Les règles, l'accueil et la psychanalyse : réflexion à partir du cheminement de la Maison Buissonnière », In : *Structure type Maison Verte : Quelles pratiques de la parole ?* p. 94.

dans ce « *thaumazein* » qui est aussi bien, en grec, l'étonnement que l'émerveillement devant ce qui naît et nous interroge. C'est cela la maïeutique, inventée par le fils de Sophronisque et de Phénarète. Seul celui qui ne sait pas, mais fait de l'ignorance le moteur de sa quête, peut rompre avec l'enchaînement narratif. L'ascèse socratique passe donc par l'abandon de cette capacité spontanée au récit »⁷⁰⁵.

La présence du psychanalyste se déroule, certes, au quotidien au milieu de plusieurs enfants et parents, et elle est « encadrée » par deux autres personnes, pour être « moins persécutante », mais elle donne le « la » dans ce lieu. Et si ce « la » se trouve nuancé et contre-élaboré par les autres à la *Maison Verte*, il est entendu dans le social et devient une définition magistrale du dispositif.

En effet, elle se trouve reprise dans une étude suivante de la Fondation de France qui entreprend, en 1996, une nouvelle tentative pour « saisir » la spécificité du lieu. A ce moment, la Fondation a accumulé beaucoup d'expérience en matière de soutien d'innovations et cela lui donne l'idée de prendre du recul par rapport aux lieux d'accueil et de les comparer à d'autres dispositifs d'accueil.

A cette date, à part des lieux d'accueil type Maisons Vertes et des lieux d'accueil dans les quartiers « d'habitat social », la Fondation de France a soutenu le déploiement une autre expérience autant novatrice que pertinente dans le domaine du travail avec les familles. Il s'agit des Points-Rencontres, des lieux qui traitent les problèmes de séparations et préservent la place de l'enfant dans le temps des conflits qui parfois ravagent le couple parental. En un mot, il s'agit d'actions visant à préserver les droits de visites d'un parent non-hébergeant et à lui donner le temps et le lieu (quoi qu'il soit temporaire et vise à déboucher sur d'autres modalités d'accueil de l'enfant) pour maintenir et souvent (re)construire des liens de filiation psychique. Traversés par le même questionnement d'un travail dans le quotidien et dans l'insaisissable de la construction de ces liens (même si « ce quotidien » se déroule dans un cadre qui porte en lui beaucoup de contraintes dues à l'application des ordonnances de justice), ces lieux d'accueil fraient leur propre chemin depuis les années 1980, en parallèle des lieux d'accueil enfants-parents.

⁷⁰⁵ Bernard This, « Accueillir c'est seulement parler ? » In : *Structure type Maison Verte : Quelles pratiques de la parole ?* p. 102.

Sans doute, après avoir écouté et soutenu plusieurs équipes, l'équipe de la Fondation avait l'impression d'une certaine ressemblance des logiques qui soutenaient ces divers lieux d'accueil. Le cadre institutionnel nouveau, la manière de considérer les liens parentaux, l'inventivité de l'approche l'ont convaincue qu'il s'agissait d'une seule et même génération de lieux d'accueil qui témoignent certainement de quelque chose qui appartient à la société. Elle a, donc, décidé d'entreprendre une action transversale permettant une « meilleure compréhension des évolutions de la famille et des réponses nouvelles apportées aux besoins que ces évolutions suscitent »⁷⁰⁶.

« L'approche maïeutique » versus « l'approche empathique »

Quatre chercheurs qui ont déjà fait une recherche consacrée à un des dispositifs, Bernard Eme, Gérard Neyrand, Benoit Bastard et Laura Cardia-Vonèche, ont été invités par la Fondation de France à cette étude comparative. Les lieux d'accueil enfants-parents de quartier, les lieux d'accueil pour l'exercice du droit visite et les lieux d'accueil de type Maison Verte ont été ainsi plongés dans une « réflexion prospective, à partir de l'analyse d'une expérience concrète : celle de ces nouvelles formes d'action sociale pour la petite enfance qui, depuis une quinzaine d'années environ, voient le jour dans le secteur associatif »⁷⁰⁷.

En effet, ces lieux témoignent de beaucoup de choses qui concernent la « nouvelle configuration » de la famille : glissement des frontières du privé et du social, apparition d'une nouvelle place de l'enfant et de nouvelles configurations familiales, renouveau du positionnement des professionnels et de la réflexion sur l'institution pouvant encadrer leurs initiatives.

C'est ce positionnement des professionnels et par conséquent l'organisation institutionnelle que les chercheurs repèrent comme semblables dans ces lieux d'accueil pourtant si différents. C'est lui qui définit, donc, le cadre plus que le contenu. Deux types de positionnements se

⁷⁰⁶ « Préface par la Fondation de France » In : Benoit Bastard, Laura Cardia-Vonèche, Bernard Eme, Gérard Neyrand, Anne Chapoutot, *Reconstruire les liens familiaux : nouvelles pratiques sociales*, Syros, 1996, p. 8.

⁷⁰⁷ Benoit Bastard, Laura Cardia-Vonèche, Bernard Eme, Gérard Neyrand, Anne Chapoutot, *Reconstruire les liens familiaux : nouvelles pratiques sociales*, Syros, 1996, p. 9.

distinguent ainsi d'une part, un « empathique », qui concerne des lieux, plus proches des familles, fondés primordialement sur une attitude conviviale, accueillante, basée sur la confiance, et d'autre part, un positionnement « maïeutique », orienté vers l'accompagnement d'un travail du sujet – l'enfant ou l'adulte –, profondément soutenu par des professionnels ayant connaissance de la pratique psychanalytique, basé sur l'écoute neutre et permettant de faire apparaître la diversité des demandes.

Pour les lieux d'accueil de quartier, c'est la convivialité qui est mise au premier plan, avec la participation plus active des familles dans la construction de leur association, et avec la présence effective de la partie dite sociale.

« La première attitude est “compréhensive” ; elle met en œuvre une démarche relationnelle qui repose sur l'instauration d'une relation de confiance et de soutien personnalisé à l'égard de la personne accueillie. La seconde attitude apparaît moins immédiatement conviviale et semble correspondre à la volonté de constituer l'accueillant en « tiers support » de la relation parentale, comme s'il s'agissait de faire accoucher l'autre de sa vérité en instaurant une distance professionnelle sur le modèle de l'approche clinique »⁷⁰⁸.

Ces positionnements, soutenus par des références et des pratiques différentes, se répercutent sur l'ensemble de l'entreprise ; ainsi, la conception de l'espace du lieu d'accueil, des principes de l'accueil et de sa régulation, tout autant que le mode d'organisation à l'intérieur de l'équipe et de l'architecture institutionnelle deviennent différents. Cela étant, le positionnement qui met en avance l'approche « empathique » crée des espaces « convivial, domestique ou civique » qui se distinguent selon l'objectif posé – soit de reproduire l'espace familial en instaurant une proximité de type privé et en cherchant à instaurer des relations de confiance pour pouvoir apporter une solution personnalisée, soit d'ouvrir sur l'espace extérieur civique, associatif, en se fondant sur l'entraide et sur le partage. Souvent, ces lieux sont créés par une personnalité charismatique qui devient un leader-responsable ; ou bien les familles sont impliquées dans la gestion de l'association. Tandis que les lieux de type Maisons Vertes, selon l'hypothèse des chercheurs, privilégient un positionnement basé sur la neutralité, guidé par l'absence manifeste d'objectif posé au préalable ; ils prêtent un type d'écoute qui accompagne le sujet – petit et grand – dans la recherche de sa propre « vérité ». Ils sont régis par les

⁷⁰⁸ *Ibid.*, p. 42.

principes de collégialité, sans différenciation hiérarchique, sans distinction des positions et des statuts.

Dans cette classification proposée par les chercheurs, nous reconnaissons les termes – « empathie », « maïeutique » – que les protagonistes de ces lieux utilisent pour décrire eux-mêmes leur action. Pendant les Journées strasbourgeoises, en 1994, ils ont été émis par les accueillants comme Carole Loire et Valérie Toison pour la présentation de « la Maisonnée » de Valenciennes ou comme Bernard This de la *Maison Verte*. Sauf que cette classification se trouve prise comme un énoncé applicable à tout un *type* de lieux.

Cette description inclut-elle la *Maison Verte* elle-même qui, d'un côté, continue son propre dialogue interne interrompu et, de l'autre, tente de persévérer dans son refus d'être incluse dans un énoncé affirmatif, identitaire et concluant ?

En effet, plusieurs questions s'imposent : cette confrontation à la vérité subjective, même si elle passe par l'enfant, est-elle la demande/le souhait – explicite ou implicite – des parents venant à la *Maison Verte* ? Si c'est le cas, passe-t-elle forcément par le dialogue avec un psychanalyste ? Le fait que les psychanalystes son mis en avant dans le dispositif, ne participe-t-il au renforcement de l'opposition qui s'installe depuis 1989 (évoquée par Luce Dupraz qui pointe le complexe d'illégitimité et d'infériorité des lieux d'accueil naissant) : « C'est le même esprit que la Maison verte ; on a envie d'y ressembler, mais on n'est pas si beau »⁷⁰⁹ ? Au fond, n'ont-ils pas besoin de *maintenir* cette opposition pour la rendre opérante, afin de maintenir « le transfert sur le lieu » et « ses effets un peu magiques » ? Dans ce cas-là, nous sommes obligés de renouveler la question que nous avons posée concernant la conception du lieu de Pierre Benoit : l'édifice de la *Maison Verte*, ne repose-t-il, dans ce cas-là sur un soubassement trop fragile, notamment sur la place de la psychanalyse et le transfert positif sur elle, dans la société ? D'une part, notre étude de l'histoire nous a bien montré les dangers guettant les psychanalystes qui risquent de se retrouver à une place de Maître plutôt que de Psychanalyste. D'autre part, elle nous renseigne sur les effets d'une application guidée plus par le transfert imaginaire que par le transfert de travail à l'intérieur des équipes. Enfin, elle nous révèle les résistances provoquées en réponse à ce positionnement.

⁷⁰⁹Luce Dupraz, « Besoins et résistances des familles immigrées », *op.cit.*, p. 130.

D'ailleurs, ses effets – une certaine inflation de la figure du psychanalyste, une sorte de militantisme « analytique » – alertent des collègues du même « camp ». Ces phénomènes sont pointés, lors des Journées de travail en 1994, par les accueillants des lieux d'accueil type Maisons Vertes en termes de « dérapages psychanalytiques » :

« Si l'on parle souvent des dérapages, dans ces lieux [d'accueil enfants-parents], vers les recettes pédagogiques ou vers le " social " ou vers des consultations, j'aimerais aujourd'hui, dit Marcelle Woerth, parler des dérapages dont on parle moins : des dérapages possibles de la position des psychanalystes eux-mêmes. Car les psychanalystes (dans et hors de leur cabinet en l'occurrence), sont-ils prêts à accepter de ne pas toujours savoir dire et entendre, autant auprès de leurs collègues de travail que des enfants et parents ? Sont-ils toujours conscients d'avoir, eux-aussi, un inconscient qu'ils ne maîtrisent pas ? Sont-ils toujours disponibles pour se poser des questions par rapport à eux-mêmes ? et pour analyser leur place en institution ? »⁷¹⁰

Cependant, la ligne de fracture entre les structures qui se réclament du travail sur la rencontre et ses enjeux subjectifs et ceux qui la socialisation semble le seul objectif à assigner à ces lieux est déjà un fait. Il prend forme d'un constat partagé par Claude Schauder dans ses mots de conclusion qui achèvent ces Journées :

« Nos débats ont malheureusement montré, dit-il en ce moment-là, que des divergences importantes dans la conception même de ce que peuvent être les actes d'écouter et de parler, perdurent ! Ils témoignèrent ainsi, on ne peut plus clairement, que le travail qui reste à faire porte bien sur ce qui justifie nos options psychanalytiques »⁷¹¹.

⁷¹⁰ Marcelle Woerth, « Dérapages psychanalytiques et discours du Maître », In : *Structure type Maison Verte : Quelles pratiques de la parole ?* p. 126.

⁷¹¹ Claude Schauder, « Pour conclure... », In : *Structure type Maison Verte : Quelles pratiques de la parole ?* p. 134.

3.5. Vers la construction du concept de lieu d'accueil enfant-parent (LAEP) et son inscription dans le domaine du « soutien à la parentalité »

La Circulaire de la CNAF du 8 janvier 1996 concernant la création « d'une prestation de service pour les lieux d'accueil enfants-parents " maisons ouvertes " » ouvre une nouvelle page dans la transmission de l'idée. Sa parution est destinée à permettre « de mieux expliquer aujourd'hui leur finalité et de comprendre leur fonctionnement »⁷¹².

Donc, la circulaire poursuit le travail qui a été commencé avec le contrat enfance : elle ne concerne que les lieux de type « maisons ouvertes » mais elle en donne une définition plus large. Il s'agit de lieux d'accueil qui

« offrent des temps, des opportunités susceptibles de consolider les liens parentaux, de favoriser dans des espaces urbains et ruraux en difficultés ou en mutation, l'ancrage social des familles.

« C'est le lien familial qui fonde les pratiques et c'est la famille qui se trouve particulièrement éclairée dans ces lieux qui :

- favorisent la relation enfant/parent
- renforcent les identités et valorisent les compétences
- sont conçus comme des lieux attentifs aux phénomènes d'isolement social et à l'absence de solidarités, et aussi comme des lieux de prévention de la maltraitance»⁷¹³.

Si le nom de Françoise Dolto s'y trouve cité, on reconnaît l'influence du concept des lieux d'accueil enfants-parents de quartier ou des Maisons Ouvertes en particulier dans l'orientation vers « une stratégie d'égalisation des chances et de prévention des situations d'exclusion ».

Pourtant, de la « source » d'inspiration initiale nous retrouvons : « l'absence totale de visée thérapeutique » ; la liberté des parents de venir ; la réflexion de se placer hors du contrôle social qui tient à « une neutralité exprimée dans l'anonymat et la confidentialité ».

⁷¹² Circulaire n° 2 – 96, du 8 janvier 1996, émanant de la Direction de l'Action Sociale, concernant des modalités de calcul de la prestation de service pour les haltes-garderies et la création d'une prestation de service pour les lieux d'accueil enfants-parents « maisons ouvertes », p. 4.

⁷¹³ *Ibid*, pp.1-4.

De son côté, la CNAF, soucieuse d'assurer la rigueur nécessaire à ce cadre de travail a ajouté un quatrième point : l'accompagnement d'une personne extérieure à l'équipe par le biais d'« une supervision régulière des “ accueillants ” par un professionnel compétent ».

En devenant des prestataires de services publics, les lieux d'accueil doivent être soumis au contrôle et aux processus d'évaluation appliqués à tous les autres services. Si le lieu est implanté dans une autre structure, il doit être clairement identifié par les usagers ; une convention avec la CAF est par ailleurs préconisée, laquelle précisera le nombre et l'âge des enfants pouvant être accueillis, la liste des accueillants (deux par séance au minimum) mis à disposition, embauchés ou bénévoles ; le contrôle du taux de fréquentation est fait par un tableau de bord qui exige un minimum d'informations sur les personnes accueillies, en respectant l'anonymat⁷¹⁴.

Il s'agit, donc, d'une reconnaissance institutionnelle des lieux d'accueil mais qui se trouvent progressivement inscrits dans une nouvelle orientation de la CNAF : les Caisses développent de plus en plus la notion de soutien à la fonction parentale comme prioritaire de ses actions sociales et les lieux d'accueil enfants parents ont leur place dans ce champ de la prévention précoce.

Le concept plus incliné vers le soutien des parents, mais au risque de ne plus entendre la parole de l'enfant

En 1999, avec la Circulaire interministérielle concernant les Réseaux d'écoute, d'appui et d'accompagnement des parents (REAAP)⁷¹⁵, les lieux d'accueil parents/enfants seront intégrés à cette nouvelle initiative qui vise à soutenir le mouvement d'échanges, d'entraide et de solidarité entre parents (où l'intervention des professionnels aura un rôle d'appui plus que d'animation des dispositifs). « Les lieux d'accueil parents/jeunes enfants » sont considérés comme des dispositifs entant dans cette perspective. Dans la même veine, la Circulaire

⁷¹⁴ *Ibid*, pp 4-5.

⁷¹⁵ Circulaire de Délégation interministérielle à la famille, de Délégation interministérielle à la ville et au développement social urbain, de Direction de l'action sociale, Direction de la population et des migrations n° 99-153 du 9 mars 1999 relative aux réseaux d'écoute, d'appui et d'accompagnement des parents.
<http://www.sante.gouv.fr/fichiers/bo/1999/99-11/a0110762.htm>

interministérielle/délégation à la ville de 2001 établit un axe d'action : « atteindre tous les parents, favoriser les échanges et rompre l'isolement, développer un climat de confiance, de respect mutuel, de dignité partagée » ; les lieux d'accueil sont vus comme une possibilité *d'impliquer les parents* dans cette notion de soutien réciproque⁷¹⁶. Créés suite à la conférence de la famille de 1998 qui insistait sur la nécessité de « soutenir la parentalité et les liens familiaux fragilisés », les REAAP deviennent une nouvelle forme de soutien de la parentalité qui concerne tout un chacun.

Les lieux d'accueil deviennent, ainsi, un véritable outil d'intégration, de soutien des parents immigrés, mais également un dispositif (parmi les autres) qui est reconnu utile à « toutes les familles, toutes pouvant avoir besoin d'être confortées dans l'exercice de leur rôle parental, la confrontation d'expériences et de situations diverses étant par ailleurs source d'échange et d'enrichissement mutuel »⁷¹⁷. Il vise à soutenir et à rendre effectif le partage de l'exercice de l'autorité parentale, dans les situations de conflit, de séparation ou de coparentalité mais aussi de handicap de l'enfant ou d'un parent, dans diverses situations concernant la filiation parentale.

Les REAAP⁷¹⁸ ont permis aux lieux d'accueil enfants-parents d'avoir un apport financier complémentaire, ainsi que de soutenir des lieux qui ne répondent pas aux critères de la CNAF (avec des groupes de paroles de parents, ateliers, groupes-débats et autres).

Une autre vision du travail auprès des citoyens se met au premier plan – c'est leur mobilisation, leur solidarité et le partage des compétences réciproques qui est le moteur d'amélioration de leur situation. Ici, les circulaires font appel à l'expérience des lieux qui ont été implantés dans les quartiers d'habitat social avec l'objectif de redynamiser la vie de

⁷¹⁶ Circulaire du Ministère de l'emploi et de la solidarité, Ministère délégué à la ville, Ministère délégué à la famille et à l'enfance Ministère de l'éducation nationale n° 2001-150 du 20 mars 2001 relative au développement des réseaux d'écoute, d'appui et d'accompagnement des parents. <http://www.sante.gouv.fr/fichiers/bo/2001/01-12/a0120783.htm>

⁷¹⁷ *Ibid.*

⁷¹⁸ Circulaires interministérielles relatives au développement des réseaux d'écoute, d'appui et d'accompagnement des parents du 9 mars 1999, du 20 mars 2001, du 17 avril 2002, du 12 juin 2003, du 13 juillet 2004, du 13 février 2006, du 11 décembre 2008, du 7 février 2012.

quartier et de faire en sorte qu'à travers leur implication dans la vie associative, ils s'intègrent plus globalement à la société⁷¹⁹.

Cela étant, un nouvel axe d'action se développe progressivement à partir du concept de lieu d'accueil enfants-parents : c'est la prévention sociale dont *l'adulte est le sujet*. Ces dispositifs se trouvent pertinents pour l'écoute et le soutien de l'expérience parentale, pour que le parent puisse « se reconstruire » au contact des autres et « rebondir » dans son intégration du contexte social. Ils s'avèrent être « des lieux de socialisation non seulement pour les enfants accueillis mais également pour les parents, accompagnants et accueillants qui y créent de nouveaux liens et permettent de créer des sentiments d'affiliation, d'appartenance, à un quartier, à une collectivité, à une communauté éducative »⁷²⁰.

Cette fonction « socialisante » pour les parents a été repérée et a été reconnue comme clé pendant l'étude faite par l'association Le Furet⁷²¹, en 2008. Cette étude était commandée par la CNAF, l'Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances et soutenue par la Fondation de France et la Fondation Bernard van Leer⁷²².

A cette date, 850 lieux d'accueil ont bénéficié de la prestation de service de la CAF. L'enquête est faite auprès de 750 lieux, soit près de 85%. Cela ne signifie aucunement que les lieux qui sont absents de l'étude sont des lieux type Maison Verte, et la recherche, d'ailleurs, n'explique pas les causes de cette absence.

Cependant, l'étude présente sa vision de la situation :

⁷¹⁹ Luce Dupraz, « Les lieux d'accueil enfants-parents : lieux intermédiaires entre familles et sociétés ». <http://www.reseda.asso.fr/DOC.PDF/lieux%20d'acceuil%20parents%20enfants.pdf>

⁷²⁰ Marie-Nicole Rubio, « L'Avant-propos » In : *Rapport de l'étude « Lieux d'accueil enfants parents et socialisation(s) »*, p. 4.

⁷²¹ L'Association le Furet : petite enfance et diversité a pour vocation de favoriser les échanges entre les professionnels de la petite enfance, les parents et les acteurs sociaux. Ces échanges se concrétisent à travers l'information, la formation, la communication, la recherche pour enrichir la réflexion sur les démarches éducatives. A l'origine, il s'agit d'une des coordinations régionales Petite enfance du FAS, dirigée par Marie-Nicole Rubio, et qui est engagée, de sa fonction, dans la lutte contre la discrimination, depuis 1988. Elle était un acteur principal de l'installation de réseau des lieux d'accueil dans la région de l'Alsace. Le Furet reçoit une forme associative en 1997.

⁷²² L'étude « Lieux d'accueil enfants parents et socialisation(s) » est effectuée par Henriette Scheu, psychologue, chargée de mission au Furet, Nathalie Fraïoli, chercheuse au CIMERSS, avec la collaboration de Gérard Neyrand, Sylvia Rayna, Françoise Hurstel, Andrea Gonzalez Negro et Marie-Nicole Rubio.

« La distinction entre « Maisons Vertes » et « Maisons Ouvertes » se retrouve toujours partiellement en 2008, mais l'essor au cours de ces 10 dernières années des LAEP (notamment en milieu rural et avec d'autres champs de référence comme l'animation) a quelque peu changé la description qu'on peut en faire »⁷²³.

Et elle trouve qu'il y a trois évolutions qui ont apporté un bémol à l'idée initiale : « la place incontournable de l'accompagnement à la parentalité, la moindre influence du modèle " Maison Verte " et l'émergence de nouveaux lieux très diversifiés »⁷²⁴.

« L'accompagnement à la parentalité » est constaté comme la référence commune d'une très grande majorité des lieux, il s'inscrit, selon Henriette Scheu et Nathalie Fraïoli, dans un phénomène de société, avec, entre autres, « la création des REAAP, l'entrée des parents dans les crèches, et les nombreuses publications sur la parentalité ». Pourtant, « le fait nouveau, dans cette écoute des parents », notent les chercheuses, « qui a toujours existé dans les LAEP, est qu'elle prend le pas dans certains lieux sur l'écoute de l'enfant, les effets sur l'enfant vus comme une conséquence des effets sur le parent et non plus directement d'une parole qui lui est adressée »⁷²⁵.

« Ce glissement des objectifs de l'enfant vers le parent », écrivent les auteurs en guise de réponse, « s'explique par ce que les accueillants perçoivent comme étant des besoins. Si Françoise Dolto voyait La Maison Verte comme un moyen de prévenir les troubles de la relation précoce que pouvaient vivre les jeunes enfants et leurs parents, les accueillants aujourd'hui nous parlent plutôt de la difficulté à être parent dans notre société, et du constat d'isolement et de besoin de lien social des adultes, ce qui est une traduction des deux principales attentes qu'on imagine être celles des accompagnants : " sociabilité, convivialité, rencontre " et " être écouté " »⁷²⁶.

Donc, avec la lettre-circulaire de la CNAF de 2002 établissant la prestation globale pour les lieux d'accueil, la CNAF terminera, en quelque sorte, la réglementation des lieux et donnera

⁷²³ *Rapport de l'étude « Lieux d'accueil enfants parents et socialisation(s) », p. 49-50.*

⁷²⁴ *Ibid.*

⁷²⁵ *Ibid.*, p. 51.

⁷²⁶ *Ibid.*

naissance à une « nouvelle génération » de lieux d'accueil⁷²⁷. Elle sera validée par la Convention d'objectifs et de gestion (COG) signée entre la CNAF et l'Etat pour la période 2009-2012 : soutenir la fonction parentale et faciliter les relations enfants-parents ». Cette mesure réglementaire, avec un financement au taux de 30 % par les Caisses, sera un ressort important pour de nouvelles créations⁷²⁸ et elle instaurera, du coup, l'accompagnement plus « serré » des lieux de la part des fonctionnaires des Caisses. Depuis, elles seront chargées d'un accompagnement et d'un suivi renforcés des ces lieux.

« Les aménagements qui viennent d'être exposés représentent un accroissement significatif de notre soutien financier à ces services, explique la Circulaire, ainsi qu'un assouplissement des conditions d'attribution de la prestation de service, en lien avec les objectifs poursuivis. Ces moyens accrus doivent s'accompagner d'une implication soutenue des CAF dans la phase d'élaboration et d'agrément du projet, ainsi que lors des bilans et de l'évaluation, préalablement au renouvellement du projet.

La vigilance des CAF est appelée tout particulièrement pour :

- Garantir la qualification des accueillants et la supervision de l'équipe,
- Assurer un suivi de la fréquentation du lieu, veiller à sa cohérence avec l'amplitude proposée et la montée en charge de service.
- Maintenir un partenariat avec les services départementaux de PMI et les " réseaux d'écoute, d'appui et d'accompagnement des parents " (REAAP) ».

Dans cette circulaire, nous ne trouvons plus le nom de Françoise Dolto ou de la *Maison verte*, ni de traces d'une possible *rencontre* avec les fonctionnaires autour des formulations suffisamment imprécises. Les lieux d'accueil ont leur ligne budgétaire et sont soumis aux

⁷²⁷ Circulaire n° 2 – 96, du 8 janvier 1996, émanant de la Direction de l'Action Sociale, concernant des modalités de calcul de la prestation de service pour les haltes-garderies et la création d'une prestation de service pour les lieux d'accueil enfants-parents « maisons ouvertes ».

⁷²⁸ Les LAEP bénéficient de trois sources de financement de la part de la branche Famille. En 2009, les CAF ont consacré près de 6 millions d'euros au financement de 961 LAEP, soit un doublement de financement par rapport au début des années 2000. Certaines CAF complètent le financement apporté par la prestation de service par une subvention sur dotation d'action sociale (en 2009, un montant de près de un million d'euros). Certains LAEP sont financés par la prestation de service liée aux contrats enfance et jeunesse. Cf : Céline Barbosa, Catherine Vérité, « Les lieux d'accueil enfants-parents et l'appui à la parentalité » In : *Politiques sociales et familiales : Synthèses et statistiques*, n° 105, septembre 2011, p. 102-105.

critères gestionnaires des services publics. Les équipes, avec une marge de manœuvre apparemment préservée par les principes de fonctionnement qui restent les mêmes (comme la fréquentation libre des parents, « le respect de l’anonymat ou au minimum de la confidentialité », l’absence de visée thérapeutique), seront placées sous le contrôle des fonctionnaires des Caisses, qui seront considérés comme assez qualifiés pour « garantir », « assurer », « veiller », « maintenir » les fonctions attribuées par cette circulaire. Cet accompagnement se fera de plus en plus souvent par le biais de conseillers techniques « parentalité » – des spécialistes des solutions à apporter à tous les cas de figure⁷²⁹.

Qu’est-ce qu’il reste de ce que la transmission de l’équipe de la *Maison Verte* a voulu faire passer à tout prix : « de faire rien » (et c’est tout un art) avec les familles qui ne « demandent rien » (apparemment)? Qu’est-ce qui reste du désir comme moteur principal du lieu, de la rencontre qui fait découvrir ce qu’« on n’attend pas », de l’expérience difficile de la co-existence et de la co-articulation avec les points d’étrangeté, l’incertitude fondamentale par rapport à ce qui se passe pour l’enfant et pour le parent, pour pouvoir accueillir tout ? Enfin, où est passé l’adresse à l’enfant et l’écoute de sa question, l’attitude autant subversive à l’époque de la création de la *Maison Verte* mais qui, du coup, reste suffisamment dérangeante pour être diluée dans la nécessité de soutenir les adultes, trois décennies plus tard ?

⁷²⁹ Céline Barbosa, Catherine Vérité, « Les lieux d’accueil enfants-parents et l’appui à la parentalité » In : *Politiques sociales et familiales*, n° 105, septembre 2011, Synthèses et statistiques, pp. 102-105.

Conclusion de la troisième partie

Le succès que la *Maison Verte* a connu auprès des familles et des professionnels a confronté l'équipe à la question de la transmission du dispositif : comment faire passer ce qui, dans ce dispositif, est véritablement précieux – l'instauration d'un climat d'accueil finement ajusté aux familles (avec l'accueil de la singularité qu'elles amènent) et aux accueillants (qui composent l'équipe et sont porteurs de leur propre singularité). Comment transmettre le cheminement nécessaire qui caractérise ce travail de découverte de l'autre, la communication avec lui et la recherche d'une cohabitation possible (qui ne signifierait pas l'empiètement d'une personne sur l'autre) ? Comment maintenir les différences au niveau des débats conceptuels et ne pas les ravalier au rang de « différends » personnels ? Comment partager ce désir qui était à la source de la création et était une condition nécessaire et indispensable pour soutenir « l'objet de travail » – l'idée de l'accueil ?

L'équipe y réfléchit au fil du temps, en parallèle des rencontres avec d'autres professionnels désirant entreprendre une expérience semblable. Elle traite ces questions au même titre que les autres, en prêtant une attention particulière à l'autonomie, à la rencontre avec l'autre, à la liberté vis-à-vis des voies normatives préétablies. Mais en la matière, l'équipe est porteuse d'une image où les autres professionnels ne font que se reconnaître.

La solution que l'équipe trouve, c'est de tenter d'inventer sa propre façon de soutenir *les questions* qui l'ont mise au travail, hors des voies balisées de la transmission : *témoigner de cette complexité*, en évitant le piège d'une simplification qui en dénature les rouages. Tenter de soutenir chez les autres le transfert de travail semble d'être possible qu'à condition d'une rencontre avec les autres et leurs propres questions.

Cette solution est, comme tout dans cette histoire, le résultat des investissements de chacun. Elle est faite de récits, de bouts d'histoire, avec la polyphonie des points de vue des accueillants eux-mêmes, et la mise en garde contre les effets que ce jeu de reflets produit dès lors qu'on prend l'image d'un autre comme la sienne propre.

Pourtant, dans ce travail de transmission, l'équipe découvre une autre dimension : le désir des autres (qui soutient le transfert imaginaire) et la multiplication des discours « extérieurs »,

appuyés sur des points de vue extérieurs. Elle découvre que ce désir est le moteur le plus puissant de cette transmission et en même temps, il lui, par définition, échappe.

Car l'idée du lieu fait écho au souhait des professionnels de refonder les bases de leur travail – d'installer des relations de confiance et d'impliquer les familles dans la vie sociale à la place du contrôle social, par l'accueil au quotidien des enfants en bas âge et de leurs parents, et la refonte de la présence des professionnels dans la cité. Plusieurs professionnels viennent à Paris et font leur propre rencontre avec l'expérience. C'est ainsi par « essaimage » qu'une première génération/qu'un premier cercle de nouveaux lieux voit le jour. D'autres lieux, inspirés aussi de la *Maison Verte* (ou de l'image que les équipes qui les ont fondés s'en sont forgé), ont cependant emprunté d'autres voies que celles ouvertes par l'équipe parisienne.

Ainsi, les fonctionnaires à qui l'équipe de la *Maison Verte* a fait appel dans ses recherches de subventions, s'avèrent sensibles à l'idée du lieu, découvrent son succès et veulent la diffuser le plus largement possible. Et dans ce travail de soutien, ils demandent une certaine formalisation de l'expérience.

L'équipe parisienne tente initialement d'y répondre en appliquant sa vision de la transmission – sa logique et ses points sensibles qui l'amènent à n'adhérer à aucun « mouvement » ni à aucune « école ». Mais elle est également soumise à des influences extérieures diverses.

Ainsi, le positionnement de n'adhérer à aucun « mouvement » ou à aucune « école » que l'équipe adopte volontairement découle de sa conception interne de l'institution qu'elle tente de construire et en réponse aux processus externes dont l'impact et les perspectives personne ne peut prévoir et mesurer. L'opposition à l'idée de créer une fédération des lieux « type la Maison Verte » semble être une position que l'équipe est « forcée » de prendre. Dans son dialogue interne ininterrompu, elle se cherche et se construit *en prenant* position et *en faisant* des choix. Ce positionnement coûteux et privé de tout appui extérieur est pourtant envisagé comme le seul possible pour l'équipe pour maintenir le transfert de travail qui a mobilisé ses accueillants, et qui nourrit leurs échanges. La *Maison Verte*, si nébuleuse au regard de l'extérieur, s'installe dans l'espace insaisissable qu'elle va veiller à conserver. L'absence de définitions précises et d'objectifs clairement définis n'apparaît donc pas comme un manque de travail conceptuel de l'équipe, mais au contraire comme *une condition de la poursuite* de ce travail, et comme un choix éclairé de ses propres voies de transmission.

Le refus d'écrire leur histoire commune peut également être lue comme orientée dans deux directions : d'une part, comme une tentative d'échapper à la création d'un mythe à l'intérieur de l'équipe ; d'autre part, comme la volonté de maintenir la forme orale de la transmission, où seul le désir pour cette idée est véhiculé. Le maintien d'une situation où l'équipe n'adhère pas à une seule histoire fondatrice exige de renouveler toujours la question des origines des motivations de chacun, si différentes les unes des autres et qui ne sont pas « fondues » dans quelque chose de commun et qui gomme les singularités. Ce choix est en quelque sorte dicté par la nécessité, et pourtant c'était pour chacun un véritable bol d'air pour continuer à travailler avec sa propre vision des choses, et à l'élaborer tout au long de son temps de présence.

La création du concept de Maisons Ouvertes crée une situation paradoxale. Si la dénomination de ces lieux semble à elle-seule porter une référence à la *Maison Verte*, leur formalisation relative (qui leur permet d'être administrativement réglementés) articule précisément leur lien avec le travail social et leur présence dans la cité. En quelque sorte, ces lieux semblent donner une référence à l'expérience parisienne initiale, sans se référer à elle. Par ailleurs, le travail identitaire de ces nouveaux lieux consiste à la fois à se positionner « à partir » de la *Maison Verte*, et à s'appuyer sur ce qui lui « échappe ».

Est-ce que la *Maison Verte* n'a pas pris suffisamment soin de montrer que sa démarche concerne le social ? Ou est-il vrai que son dispositif ne peut pas embrasser tout le monde ?

Notre étude historique a mis en évidence la grande complexité du processus de transmission de ce type de dispositif. Plusieurs protagonistes interviennent avec leur propre logique (qui induit ses propres formalisations et ses propres objectifs), plusieurs lignes participent à la construction identitaire des nouveaux lieux (qui se cherchent « en référence » au lieu d'origine), plusieurs paradoxes émergent des discours descriptifs qui tentent de systématiser et conceptualiser cette expérience vivante qui mise sur le désir et le cheminement indispensable des équipes.

En même temps, il ressort de cette étude que la position de la *Maison Verte*, qui refuse toute participation à une transmission qui ne relèverait pas de sa propre logique (tout en tentant de faire passer ses messages propres), a porté ses fruits, à un certain moment, concernant l'assouplissement des réglementations et l'acceptation d'une définition des dispositifs

suffisamment « vague » pour laisser leur place aux initiatives des professionnels. Ces réglementations ont donné lieu à tout un nombre des rencontres qui ont débouché sur des créations très diverses et extrêmement intéressantes.

Cette position n'est-elle pas la seule possible ? Pour maintenir le nerf de la création : l'idée de lieu où chacun a sa place – l'enfant, le parent, l'accueillant et l'institution sans que l'un empiète sur l'autre ?

Cette histoire nous renseigne également sur la question de l'apport conceptuel de la psychanalyse, de son rôle, de sa place dans ce lieu et dans la société de l'époque. Les processus de la transmission se sont concentrés autour de débats autour de ces questions. Le recours au langage conceptuel analytique était crucial dans l'élaboration de l'équipe parisienne. En tant que langage qui donne accès à l'analyse du travail au quotidien, il s'est avéré extrêmement pertinent comme outil de travail. En même temps, ce fait a mis la psychanalyse et les psychanalystes dans l'équipe dans une position privilégiée.

L'étude des voies de transmission de l'idée la *Maison Verte* nous a confronté à la question : « Est-il possible d'utiliser le langage conceptuel sans s'identifier à la position de la vérité qu'il donne à celui qui le maîtrise le plus ? » et nous a bien montré le rôle fondamental de la réflexion institutionnelle.

Quatrième partie : La vie et les destins du dispositif de la Maison Verte à Saint-Pétersbourg

1. Le temps de la création

1.1. « Promouvoir le respect de l'enfant », l'idée qui met en route les professionnels russes

La création d'un lieu d'accueil enfants-parents à Saint-Pétersbourg est le fruit d'une rencontre, exactement comme ce fut le cas pour *la Maison Verte*. L'expérience de ce lieu a elle aussi été portée par plusieurs forces qui révélaient différents enjeux du travail avec les enfants et la famille. Situé « hors » d'une discipline précise, le *dispositif de la Maison Verte*⁷³⁰ est devenu en quelque sorte un révélateur des mouvements qui traversaient les champs professionnels et la société elle-même. Tout autant que pour l'expérience française, il nous faudra de nombreux détours pour répondre aux questions suivantes : par quel mouvement les professionnels russes ont été saisis dans cette création ? Qu'est-ce qu'ils ont entendu et reconnu dans ce dispositif suscitant autant de désir chez eux et demandant autant d'efforts pour le réaliser ?

Comme nous l'avons noté plus haut, l'idée du lieu est venue à Saint-Pétersbourg via Moscou où le premier lieu d'accueil type Maison Verte en Russie a vu le jour, en 1995. Le « Portillon Vert », dont la couleur annonçait une référence explicite au dispositif parisien, a été mis en place par des membres de l'association la Maison de Korczak de Moscou, Olga Varpakhovskaya et Olga Medvedeva⁷³¹, avec le concours décisif de l'équipe du « Cerf-Volant », un lieu d'accueil enfants-parents ouvert à Genève depuis 1990⁷³². Les collègues genevois – rencontrés par

⁷³⁰ Afin de souligner la distinction entre la *Maison Verte* à Paris et son dispositif perçu par l'équipe russe, nous mettons en italique « *le dispositif de la Maison Verte* » ou « *l'idée de la Maison Verte* ».

⁷³¹ Olga Medvedeva, philologue, une des fondatrices de L'association russe de Janusz Korczak (1991). Olga Varpakhovskaya, chercheur en physiologie, spécialiste de la communication et de l'intégration des enfants dans les établissements d'accueil d'enfants.

⁷³² L'histoire de ce lieu tout autant que le travail est présenté dans : Antoinette Aebersold, Pierre Willequet, Catherine Schopfer, *L'envol et le lien. Dix ans d'activités au Cerf-Volant : lieu d'accueil parents-enfants*, Genève, 2000.

l'intermédiaire de l'association suisse les Amis du docteur Janusz Korczak⁷³³ – ont fait beaucoup pour que ce premier lieu d'accueil russe existe et respire l'esprit de Françoise Dolto. Le projet a également été soutenu par une des fonctionnaires du Comité de l'Instruction de Moscou, Véra Lopatina, grâce à qui le « Portillon Vert » a pu s'installer dans un des établissements de la petite enfance à Moscou⁷³⁴. Cette inscription dans un des programmes de la municipalité moscovite a permis à ce premier lieu d'accueil russe d'avoir une subvention maigre mais continue, tandis que la transmission et le soutien de la part de l'équipe suisse a permis d'encadrer la première équipe. Le « Portillon Vert » est ainsi devenu l'une des activités de la Maison de Korczak à Moscou, et c'est au cours des événements communs que des professionnels de la Maison de Korczak à Saint-Pétersbourg ont découvert l'idée du lieu d'accueil et ont été traversés, à leur tour, par un fort désir de monter « un lieu semblable » à Saint-Pétersbourg.

1.1.1. Les idées humanistes de Françoise Dolto mises en résonance avec celles de Janusz Korczak

Le réseau des Maisons de Korczak a joué un rôle décisif dans la transmission du *dispositif de la Maison Verte* dont l'idée a été accolée au nom de Françoise Dolto. Depuis Genève, en passant par Moscou, ce fil des rencontres a rassemblé des gens autour d'un projet qui a fait se croiser deux figures – Janusz Korczak et Françoise Dolto.

⁷³³ L'idée de la création du lieu d'accueil des enfants et des parents a été portée par Vladimir Halperin, historien, directeur de l'Union Mondiale ORT (« Obchestvo Remeslennogo Truda » : L'Association pour la Promotion de l'Artisanat). En étant descendant d'une famille d'émigrés russes, il n'a jamais coupé les liens avec la Russie et il a été convaincu qu'après la chute du régime socialiste les idées de Françoise Dolto seraient assimilées rapidement et très facilement en Russie, en vertu de l'enthousiasme et de l'ouverture du peuple russe. Il a entrepris beaucoup de démarches pour trouver des subventions pour le projet à Moscou tout en assurant des contacts avec l'équipe du lieu d'accueil genevois aux fins de la transmission. Entretien avec Olga Medvedeva du 13 avril 2012.

⁷³⁴ Avant l'ouverture du Portillon Vert, la Maison de Korczak a ouvert un « jardin d'enfants de confiance de Korczak » (1993) pour les enfants de trois à sept ans, un établissement fondé sur les principes de respect de l'enfant et de dialogue étroit des professionnels et des parents. En 1998, ce jardin d'enfants a ouvert une « section intégrative » pour des enfants atteints des infirmités moteur-cérébrales.

Dans la Russie des années 90, le nom de Janusz Korczak était plus que connu : médecin pédiatre et grand pédagogue polonais de début du XX^e siècle, ses livres ont été imprimés à gros tirage à l'époque soviétique. Son héritage a pourtant été complètement vidé de son sens et sa figure s'est trouvée figée dans une légende de son acte héroïque⁷³⁵. Hissés sur le pavois par une immense machine propagandiste, ses livres constituaient une référence « de contrainte » qui ne produisait que l'effet d'étrangeté. Les idées de Korczak sur l'autogestion et la coopération dans le collectif de l'enfant étaient basées sur le respect de l'enfant et de son monde⁷³⁶, mais justement ce dernier faisait gravement défaut dans le système soviétique.

Dans une visée *égalitaire et collectiviste*, ce système ne prêtait pas d'attention à un sujet particulier, avec ses mouvements psychiques et ses préoccupations individuelles. Le rythme de développement de l'enfant était alors régi par des rythmes de groupe et ceci depuis le premier âge⁷³⁷. Peu d'enfants échappaient aux crèches collectives qui les accueillaient, dans la plupart des cas, à partir de douze mois, après avoir passé la première année avec leur mère qui bénéficiait à ce titre d'un congé payé. A trois ans, la majorité absolue des enfants passaient par les jardins d'enfants pour intégrer l'école primaire à sept ans. Un cadre collectif accompagnait inlassablement l'enfant, avec une finalité socialisante et « normativante » de son développement et de son comportement⁷³⁸. L'éducation par la discipline, par le travail et par

⁷³⁵ Olga Medvedeva, « Korczak : légende, racines » in *A la mémoire de Korczak*, Moscou, 1992. (Ольга Медведева, «Корчак: легенда, истоки», *Памяти Корчака*, под ред. О.Р. Медведева. Российское общество Януша Корчака, Москва, 1992)

⁷³⁶ Janusz Korczak, *Comment aimer un enfant, Le droit de l'enfant au respect*, Ed. Robert Laffont, 2006.

⁷³⁷ Le fonctionnement d'établissements d'accueil d'enfants a été régi par un programme-type établi par des organes pédagogiques fédéraux où des recommandations hygiénistes tout autant que des principes de la vie en groupe étaient dominants. In : V.I. Yadechko, F.A. Sokhine, T.A. Il'ina, *La pédagogie préscolaire. Manuel d'Ecoles des pédagogues pour les jeunes enfants*, Ed. Proscveschenie, 1986. (В.И. Ядэшко, Ф.А. Сохин, Т.А. Ильина *Дошкольная педагогика, Учебное пособие для учащихся педагогических училищ*. Изд-во: Просвещение, 1986)

⁷³⁸ Un collectif des enfants de chaque classe scolaire prénommé « octobristes » était une espèce de « veilleur collectif » pour la discipline en classe et la réussite scolaire des enfants âgé de sept à neuf ans. Chez les pionniers (de neuf à quatorze ans), ces objectifs disciplinaires ont été complétés par l'organisation collective du temps périscolaire, avec des tâches ménagères, des collectes de recyclage, de l'aide aux personnes âgées ou de l'aménagement des espaces verts. En étant qu'une union de la jeunesse affiliée au Parti Communiste, le Komsomol exigeait, de plus, certaines attitudes morales et politiques, son intégration à l'âge de 14 ans n'était plus, donc, automatique. Pourtant il était impossible de continuer des études supérieures ou rejoindre certaines filières d'études professionnelles sans être membre du Komsomol.

l'autogestion du collectif ne comportait pas la notion de l'individualisation ; elle incitait chacun à trouver sa place dans un collectif régi par une tâche suprême.

Il n'est pas étonnant que, dès la pérestroïka, des pédagogues et des éducateurs aient voulu revenir aux fondements du « message d'amour » de Korczak afin de promouvoir en actes et pas seulement en parole une attitude respectueuse vis-à-vis de l'enfant pris dans son unicité. Ainsi, ses livres ont été proposés à la relecture et ses méthodes de travail à une mise en pratique dont les Maisons de Korczak, apparues au cours des années 1990, se sont chargées.

A la différence de Janusz Korczak, Françoise Dolto n'était connue en Russie ni du grand public ni des professionnels. Cependant, à son entrée en Russie, son nom s'est trouvé associé à celui de Korczak, dès l'apparition de la première traduction en russe de ses œuvres « *La Cause des enfants* » et « *La Cause des adolescents* », en 1997. Le choix des livres pour la traduction ne semble pas être anodin : certainement, il a résonné avec les grandes transformations sociétales que la Russie était en train de traverser. Les réflexions de F. Dolto sur la place de l'enfant dans la société moderne, ses idées sur le respect que l'enfant doit rencontrer, ses « utopies pour demain » ont trouvé une audience attentive chez ceux qui commençaient à bâtir un nouveau socle de travail avec l'enfant. En effet, si J. Korczak a été un précurseur des Droits des enfants, Françoise Dolto a réellement participé à l'élaboration de la Convention qui a vu le jour peu après sa mort. Ces deux noms ont ainsi trouvé un écho chez les professionnels russes qui espéraient pouvoir mettre en pratique ces approches qui semblaient être traversées par la même éthique.

Le « renouvellement », en effet, était le mot d'ordre pour des professionnels qui sortaient du régime soviétique dont les dernières décennies avaient été tout particulièrement marquées par un clivage aigu entre le « discours officiel » tenu par les pouvoirs et la vie réelle des gens. Un fort contrôle de l'expression libre et la domination du secteur social par l'Etat rendaient impossible la mise en place d'une action menée par des citoyens. Dès la chute du régime, de nouveaux collectifs ont fait naître de nouveaux projets.

L'idée de pouvoir travailler avec les tout-petits, c'est-à-dire dès « le commencement », les enchantait :

« Qu'est-ce qui nous a fascinés dans cette idée ? Si vous voulez, racontait Olga Medvedeva, nous étions saisis par le mot " zéro " qui était entendu comme " le début ". A la Maison Verte,

les enfants sont accueillis à partir de zéro, autrement dit, quand ils débutent la vie et qu'ils ne sont pas encore "déformés". De plus, à la Maison Verte, les femmes enceintes sont bienvenues, c'est-à-dire, dès le *tout* début. Ceci nous a fortement enchantés. A la Maison Verte, des parents sont accueillis, souvent ils sont jeunes et ils vont vivre leur vie, sans être obligés de "se défaire" ou de "se refaire".

Enfin, et c'est le principal, les professionnels, eux-mêmes, sont obligés de commencer de zéro (nous avons cherché longtemps, avant de l'adopter, la traduction du mot "accueillant" qui était un mot nouveau, inhabituel à l'oreille russe⁷³⁹). Pourquoi "de zéro"? Parce qu'auparavant il n'existait pas ce type de travail, ni métier qui abordait un nouveau projet. Ces professionnels étaient obligés, en quelque sorte, d'oublier ce qu'ils connaissaient avant. (...) Ce commencement absolu était en correspondance avec l'esprit du temps. Faire quelque chose de nouveau, ce n'était possible qu'avec des gens qui s'autorisaient à penser autrement. Nous, les gens inspirés par Korczak, nous avons déjà cette expérience de travail "autrement", dans un jardin d'enfants, dans des maisons d'enfants, et nous étions convaincus que "défaire", "refaire", "rééduquer" n'apportait rien⁷⁴⁰.

De la même façon, l'idée de ce nouveau lieu qui proposait un accueil et un travail « de zéro » est entrée dans les aspirations des professionnels qui faisaient partie de la Maison de Korczak à Saint-Pétersbourg. Fondée en 1993, elle réunissait, sous le même toit, plusieurs projets pédagogiques, éducatifs et sociaux. Ils formaient ainsi trois grands volets de travail, portés par des collectifs différents : « La société de Janusz Korczak de Saint-Pétersbourg », le centre des initiatives pédagogiques « Participation », le centre des programmes pour les jeunes « La Voie Réelle ». Bien qu'ayant une autonomie financière, un mode de fonctionnement et des finalités différentes, ces collectifs partageaient le même esprit : la propagation de l'approche humaniste où chacun – l'enfant, le jeune et le professionnel – est vu et accueilli dans sa particularité, sa créativité et dans son désir d'avancement. De ce fait, les professionnels communiquaient beaucoup, échangeaient des idées, s'épaulaient réciproquement, en réunissant leurs efforts quand des lignes d'investissement pour des nouveaux projets se

⁷³⁹ En effet, la traduction du mot « accueillant » en russe le prive de toute la dimension de « convivialité » ou d'« hospitalité » ; elle a plutôt un résonnement de l'accueil officiel et cérémonial. Ainsi, la création d'un nouveau lieu et la nécessité d'y travailler « autrement » ont été accompagnées par la création d'un substantif qui tentait de changer le registre.

⁷⁴⁰ Olga Medvedeva, l'intervention lors du séminaire au Portillon Vert, 2002, Moscou. Archive d'Olga Medvedeva.

croisaient ; un nouveau lieu pour les enfants et les parents est devenue l'un d'eux. Il n'est pas étonnant que la conception de ce lieu se soit trouvée fortement influencée par les activités menées par ces structures. Présentons-les brièvement.

1.1.2. L'accompagnement de l'expérience parentale des jeunes mères placées en orphelinat pendant leur propre enfance

Le programme « La Voie Réelle » a été monté en 1996 avec le but de mettre en place divers projets destinés aux adolescents et aux jeunes sortant des internats. Ses fondateurs – instituteurs, pédagogues spécialisés et psychologues sociaux – avaient tous une expérience de travail dans des établissements spécialisés soviétiques et connaissaient bien la situation déplorable des maisons d'enfants, des internats « de type général » qui étaient nombreux en URSS⁷⁴¹. Ces professionnels étaient marqués par cette expérience et voyaient comme vitale la tâche de poursuivre le lien avec des pupilles à qui aucun appui n'était proposé à leur sortie des établissements⁷⁴². Ainsi, un des premiers objectifs du programme « La Voie Réelle » était de

⁷⁴¹ Outre les établissements scolaires normaux, les établissements scolaires rééducatifs pour les élèves ayant des troubles du comportement, les écoles spéciales « fermées » pour les mineurs ayant des comportements déviants mais non condamnés pour délit, le ministère d'Education avait aussi la direction des établissements pour les mineurs « orphelins » ou privés de tutelle parentale. Les « maisons des nourrissons » (pour les enfants de zéro à trois ans), les « maisons d'enfants » et les « internats » (pour la même tranche d'âge de trois à quatorze ans, la différence était de taille et de la présence de l'établissement scolaire intégré) accueillait le même type de population d'enfants : des orphelins, des enfants privés de tutelle parentale ou qui « n'avaient pas de conditions d'éducation familiale appropriées ».

⁷⁴² L'étude faite par sociologue Isabella Dement'eva dans les années 1990 montre qu'à la sortie des orphelinats, 47 % des jeunes ont été directement orientés vers les lieux de travail sans avoir fait aucunes études professionnelles, 40 % ont intégré des établissements d'enseignement professionnel. Durant trois ans après d'avoir quittés des orphelinats, 30 % des pupilles avaient des excès de comportement asocial, de plus, 8 % ont été condamnés et incarcérés pour un délit. Les anciens pupilles se trouvaient très peu préparés à la vie autonome : selon l'étude, 12 % avaient des difficultés pour faire le ménage, 56 % pour cuisiner le repas tout seul, 22 % pour laver leur linge. Cf. : Isabella F. Dement'eva, « L'adaptation sociale des enfants –orphelins : problèmes et perspectives dans les conditions de marché » In : *Etudes sociologiques*, 1992, n° 10, pp. 62-70. (Дементьева И.Ф., «Социальная адаптация детей-сирот: проблемы и перспективы в условиях рынка », *Социологические исследования*. 1992, № 10, стр. 62-70.) L'analyse comparative du système éducatif au prisme de l'acquisition de l'autonomie dans les foyers en France, en Russie et en Allemagne est également présentée dans la thèse de

soutenir – du point de vue social, éducatif et psychologique – des jeunes sortant de l'internat au cours de leur intégration dans la vie sociale (inconnue pour eux, faute d'expérience d'une vraie communication en dehors de ces murs) et le projet individuel d'intégration au monde du travail à la sortie de l'internat. Ce soutien à l'intégration a pris, entre autres⁷⁴³, la forme d'un accompagnement de l'expérience parentale chez ceux qui ont fondé leur propre famille et ont donné naissance à des enfants. Un des programmes du centre a été conçu à la suite du constat d'une grande difficulté pour les mères « ex-orphelines » (les jeunes femmes ayant été placées en orphelinat pendant leur enfance) à endosser le rôle maternel : après s'être heurtées aux difficultés de leur couple et aux écueils de l'éducation, elles abandonnaient souvent, à leur tour, les enfants qu'elles avaient eu très tôt (entre quatorze et vingt-cinq ans)⁷⁴⁴.

« La pauvreté des contacts affectifs avec les adultes qui n'étaient présents *que* pour “ corriger ” et “ réguler le comportement ” de ces mères quand elles étaient elles-mêmes des enfants, est un constat partagé par les professionnels. Par ailleurs, les changements brusques et fréquents des groupes où elles étaient placées et la limitation des contacts sociaux et de l'expérience en dehors de l'orphelinat, ont formé une monochromie, une répétitivité et une grande instabilité des échanges qu'elles reproduisent avec leur entourage. L'appréciation négative de soi-même, l'échec des relations profondes avec les autres, les conflits et les ruptures rendent la tâche d'être “ une mère suffisamment bonne ” particulièrement difficile même si les jeunes femmes ont souvent la bonne volonté de réussir.

L'accompagnement, l'écoute et la présence humaine auprès des ces jeunes mères sont indispensables pour tenter de rompre le cercle vicieux de “ l'orphelinat social ”⁷⁴⁵,⁷⁴⁶.

sociologie de Hélène Join-Lambert Milova « *L'autonomie et les éducateurs de foyer : Pratiques professionnelles et évolutions du métier en France, en Russie et en Allemagne* », Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, 2004.

⁷⁴³ Le Programme a mis en place de différentes formes de travail : des soutiens aux recherches de travail, des visites à domicile, des groupes d'écoute et des ateliers créatif, un club du dimanche, des fêtes familiales, des sorties culturelles, des groupes de soutien réciproque pour les jeunes mères, une mini-crèche parentale.

⁷⁴⁴ Gania Zamaldinova (sous la dir.), *Mères-pupilles des Maisons d'enfants. Problèmes, expérience d'accompagnement et de leur soutien*, Saint-Pétersbourg, Le Centre de Korczak des programmes pour les jeunes « La Voie Réelle », 2000. (Замалдинова Гания (под редакцией), *Мамы-выпускницы детских домов. Проблемы, опыт поддержки и сопровождения*. С-Петербург, Корчаковский центр молодежных программ «Реальный путь», 2000.)

⁷⁴⁵ « L'orphelinat social » comme le terme l'indique désigne les enfants dont les parents sont vivants mais ont été privés totalement ou partiellement de l'autorité parentale, ils sont considérés comme incapables d'élever leur enfant, ou ils ont abandonné leur enfant (non-reprise après l'internat ou après un lieu de soin ou accouché sous

De plus, en l'absence de services sociaux et du métier d'assistant social, « la Voie Réelle » étendait de plus en plus ses actions pour prendre en charge également des jeunes en souffrance sociale et psychologique ainsi que des enfants de familles « en difficulté » ou « à risque ». Progressivement, l'idée de proposer un cadre d'échange libre sur l'expérience de parents, de soutenir les enfants de ces jeunes mères, de créer un lieu où ces groupes de parents « isolés » et « repliés sur eux-mêmes » puissent se rencontrer et se mélanger avec les autres – cette idée a résonné chez les professionnels qui se sont mobilisés pour le lieu d'accueil après avoir vu l'expérience du « Portillon Vert » de Moscou. De ce fait, le premier lieu d'accueil enfants-parents à Saint-Pétersbourg a été mis en place, entre autres, par des gens qui étaient en train de fonder les bases mêmes du travail social ; ils ont formé ainsi une des forces qui alimentaient le lieu, avec toutes ses attentes, ses représentations et ses idées qui inscrivaient le lieu d'accueil dans le champ de la prévention sociale et plus précisément celui de *la prévention de l'abandon des enfants et la détérioration des liens parentaux*.

Il faut préciser que les années 90-2000 ont été tout particulièrement difficiles pour la population ; de plus en plus de familles étaient dépourvues de ressources matérielles en raison de l'écroulement du système économique, de la perte de leur travail, des retards de salaires. Le nombre des enfants « sans surveillance parentale » – qu'ils soient abandonnés ou qu'ils aient d'eux-mêmes quitté leur famille – a augmenté de manière vertigineuse, débordant largement les capacités des anciens dispositifs. Alors qu'entre 1992 et 1996, le nombre total des enfants en Fédération de Russie a diminué à la suite de la chute démographique, le nombre d'enfants « sans surveillance parentale » enregistrés par la police a augmenté de 68% en quatre ans. Les différentes statistiques officielles pour 1997 faisaient état d'une augmentation de 5% par rapport à 1996, du nombre de mineurs interpellés sur la voie

X). Selon le rapport indépendant de la Fondation de l'Enfant sur la réalisation de la Convention des Droits de l'Enfant en Fédération de la Russie, en 1999, dans 96% des familles privées de l'autorité parentale, au moins un des parents est alcoolique ; l'alcoolisme constituant la principale raison d'abandon des enfants par leurs parents. Les enfants abandonnés dès la naissance le seraient, dans 60% des cas, à cause d'une maladie grave dont ils souffrent eux-mêmes, puis, pour près de 20 %, à cause des conditions matérielles de la famille. ("Дети России на пороге XXI века", Независимый доклад Российского детского фонда, *Дитя человеческое*, Специальный выпуск, 4-5-6, 2000, стр. 47.)

⁷⁴⁶ Le compte-rendu des projets du programme « Le Bon Commencement » du centre « La Voie Réelle » pour les années 1997-1998, p. 5. Archives de la Maison de Korczak à Saint-Pétersbourg.

publique en état d'ivresse ou en train de consommer de l'alcool. Un tiers d'entre eux avait interrompu leur scolarité après l'école primaire⁷⁴⁷.

Dans ce temps de séisme social, les propos de Françoise Dolto ont résonné tout particulièrement :

« Le sort qui est réservé aux enfants dépend de l'attitude des adultes. La cause des enfants ne sera pas sérieusement défendue tant que ne sera pas diagnostiqué le refus inconscient qui entraîne toute société à ne pas vouloir traiter l'enfant comme une personne, dès sa naissance, vis-à-vis de qui chacun se comporte comme il aimerait qu'autrui le fasse à son égard »⁷⁴⁸.

Dû au contexte historique, Françoise Dolto-militante pour les droits de l'enfant a été « invitée », en Russie, avant Françoise Dolto-psychanalyste⁷⁴⁹. Grâce aux efforts des pédagogues qui ont porté le projet de lieu d'accueil, son idée s'est trouvée inscrite principalement dans le rang des *idées humanistes*. A leurs yeux, le changement d'attitude à l'égard de l'enfant était une urgence sociale – faire « émerger » chaque enfant de l'existence « collectiviste », anonyme et conformiste, semblait être un premier pas pour la transformation de toute la société. Ainsi, le *dispositif de la Maison Verte* était perçu comme un véritable outil du changement, comme une réelle action grâce à laquelle l'humanisation et plus largement la démocratisation du pays pourrait commencer.

Cet esprit, nous le retrouvons dans les demandes de subvention des premières années de l'existence du lieu d'accueil, qui mettaient systématiquement cette cause en première ligne :

« Aujourd'hui, quand la société russe vise à adopter la Convention des Droits de l'Enfant, l'approche de Françoise Dolto trouve son actualité en Russie : le *dispositif de la Maison Verte* pose les bases de l'accueil, du respect et de la compréhension des petits d'hommes. Les principes de la société civile ne peuvent pas être implantés " du haut ", ils doivent être affirmés par les efforts individuels de tout un chacun. Les relations entre les enfants et les parents sont partie prenante de cet effort qui fonde le comportement et l'habitus de demain. Le respect de

⁷⁴⁷ L'étude chiffrée est présentée dans l'article de Hélène Milova, « Le système de protection de l'enfance en Russie » In : Béatrice Giblin (sous la dir.) *Dix ans de Russie*, Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, 2003, pp. 108-110.

⁷⁴⁸ Françoise Dolto, *La Cause des enfants*, Editions Robert Laffont, Pocket Evolution, 1985, p. 189.

⁷⁴⁹ La deuxième traduction en russe du livre « *l'Image inconscient de corps* » de Françoise Dolto est apparue en 2006.

l'enfant – pour son désir, ses choix et sa voix – est une condition initiale de l'existence libre, ouverte et responsable. Puisque la Maison Verte a été conçue comme un lieu où ces principes sont mis en pratique, nous la considérons comme une action concrète et réelle à laquelle nous apportons notre participation »⁷⁵⁰.

La réalité de changement pourtant concernait tout le champ social ; plusieurs domaines exigeaient d'une rénovation radicale ou même de leur instauration. L'idée d'un nouveau dispositif pour les enfants et les parents a trouvé également une forte résonance auprès d'un autre groupe de professionnels qui ont été en train d'ouvrir un nouveau champ – le travail auprès des enfants souffrants d'un handicap. Ils ont perçu *l'idée de la Maison Verte* du point de vue de la prévention, et plus particulièrement comme un dispositif utile à l'intégration des enfants. Ce groupe a apporté sa propre vision concernant le fonctionnement du dispositif.

Ouvrons encore une parenthèse afin de présenter l'idée de la prévention, qui en Russie était tout aussi novatrice que celle du respect de l'enfant.

1.2. L'idée de la prévention en Russie

1.2.1. De l'idée du dépistage vers le remaniement de tout le champ de la prise en charge de l'enfant handicapé

L'idée de la « prophylaxie précoce » pour les enfants est apparue en Russie au début des années 1990. Elle est née d'une certitude de quelques chercheurs et praticiens – une certitude qui est devenue un lieu commun aujourd'hui mais qui était absolument nouvelle à l'époque – que la petite enfance était un temps très important pour l'avenir de l'enfant, pour son développement. A Saint-Pétersbourg, des chercheurs en communication verbale et dans l'étude des fonctions cognitives chez les enfants et des praticiens-audiologues commençaient à en parler. Ils regrettaient beaucoup l'absence des examens d'audition chez les nourrissons, qui,

⁷⁵⁰ La demande de subvention, 1999. Archive de l'Île Verte.

pratiqués précocement, auraient pu permettre la communication avec eux dès la naissance⁷⁵¹. Ils étaient donc à l'initiative de la création de *l'Institut pour l'intervention précoce auprès des familles* qui a vu le jour en 1992. Le programme « L'habilitation des nouveaux-nés »⁷⁵² est apparue la même année et a été le premier acte législatif de la ville de Saint-Pétersbourg dans ce domaine.

Cependant, si la toute première idée consistait dans la création d'un système de repérage précoce des problèmes de l'audition et de la vision chez les nourrissons, avec la mise en place de programmes spéciaux de communication et de développement pour eux, cette idée s'est très vite doublée de la nécessité de repenser *tout le système* de travail avec les enfants ayant des problèmes, *toutes sortes de problèmes*.

Car le repérage des enfants atteints de troubles divers dans leur développement existait en Russie Soviétique, mais dans un but précis : les placer dans des établissements spécialisés. Ce système de dépistage était véhiculé par les médecins, dès la maternité aux polycliniques d'enfants. Défectologues⁷⁵³, orthophonistes, pédagogues spécialisés ou psychologues sociaux ne s'occupaient des enfants qu'à partir de l'âge de trois ans et surtout des enfants qui avaient des troubles légers et susceptibles d'être corrigés. Les enfants présentant des troubles graves

⁷⁵¹ Tchistovich L.A., Kojevnikova E.V., *Conscience et affects de nouveau-né : manuel pour les parents curieux*, Saint-Pétersbourg, XXI siècle, 1996. (Чистович Л.А., Кожевникова Е.В., *Разум и чувства младенца: пособие для любопытных родителей*, Санкт-Петербург, XXI век, 1996.)

⁷⁵² Le terme *l'habilitation* est venu en russe de l'anglais afin de souligner une autre idée que l'idée d'une réhabilitation des fonctions perdues : l'habilitation consiste ainsi en recherche des moyens compensatoires des fonctions manquantes par l'intermédiaire des autres systèmes de fonctionnement (ou des prothèses, des exercices spéciaux, des moyens de communications alternatifs comme des fiches, des sons et des gestes), dans le but du soutien du développement précoce du nourrisson en perspective d'un gain d'autonomie et d'intégration sociale.

⁷⁵³ En Russie soviétique, « défectologue » était une désignation commune pour tout un nombre des professionnels qui s'occupaient des enfants présentant des déviations de développement – physique ou psychique. La défectologie, ainsi, étudiait des particularités de développement de ces enfants et établissait des programmes spécifiques de leur éducation et de l'apprentissage. Lev Vygotsky, un chercheur-novateur en psychologie et en pédagogie, a participé à la création de cette nouvelle science qui fut élaborée en parallèle des études pédologiques – des recherches soutenues par des bolcheviks qui cherchaient à déconstruire le système de l'éducation et de l'apprentissage existant dans la Russie tsariste. Pourtant le destin des œuvres de Vygotsky n'ont pas été très différents de ceux des pédologues, ils ont été déformés et ne comportaient plus que des méthodes d'apprentissage spécialisé, à l'attention des enfants « éducatibles ». Ils n'ont été redécouverts et republiés qu'à partir des années 1990. Cf. : Lev Vygotsky, *Les fondements de la défectologie*, Moscou, 1995. (Лев Выготский, *Основы дефектологии*, Москва, Просвещение, 1995.)

et multiples, ainsi que des problèmes cognitifs ou des troubles de développement majeurs étaient alors séparés de leur famille et placés dans des maisons d'enfants et des « internats de correction ».

Le système de ces internats ressemblait, d'ailleurs, au système des internats scolaires. Créé en 1956, avec le souci de donner accès à l'école à tous les enfants (en dépit de leur habitat, de l'horaire de travail des parents etc.), l'internat était vu comme la forme principale d'éducation de tous les élèves soviétiques. Lors de son évolution, ce système se spécialisa de plus en plus, et dans les années 1980, on en comptait plusieurs types : « de type général » pour les orphelins et les enfants privés de tutelle parentale ; « de correction » pour les enfants avec de le handicap ou des capacités physiques ou psychiques réduites ; « spécialisé » pour les enfants surdoués (en sport, en mathématique etc.) ; « rééducatif » pour les enfants ayant des comportements déviants et bien d'autres⁷⁵⁴. La tendance était de séparer les enfants par spécificités ; les enfants sans tutelle étant séparés des enfants ayant des parents, les malades et handicapés séparés des élèves en bonne santé, les surdoués en mathématiques séparés des surdoués en sport ou en musique. Des internats « de correction » se spécialisaient ainsi, selon le problème de santé de l'enfant. Il y avait des internats pour les enfants sourds ou aveugles, pour les enfants avec le retard du développement mental ou des déficiences de divers degrés, pour les enfants atteints de l'infirmité motrice-cérébrale (l'IMC), pour les enfants avec des troubles du langage, pour les enfants atteints de trisomie 21. Coupés les uns des autres, ces « îlots » de handicap ou de maladie n'avaient pas de liens entre eux ni avec les enfants « normaux ».

La prophylaxie à l'époque soviétique consistait, donc, en un repérage des enfants présentant des troubles du développement, entraînant la séparation avec la famille et le placement dans des établissements selon les troubles : « maison de nourrissons » (jusqu'à trois ans), « maison d'enfants », « internat spécialisé ». En l'absence d'un système alternatif de lieux de soin ou d'apprentissage, ce choix était souvent le seul possible pour les familles. Tout le système idéologique était conçu pour indiquer que ce choix était considéré comme adéquat, voir

⁷⁵⁴ *Bulletin des actes normatifs de Ministère de l'Éducation URSS, n° 5/1984, pp. 22-28. (Бюллетень нормативных актов Министерства Просвещения СССР, № 5/1984, pp. 22-28.)*

« normal »⁷⁵⁵ pour la population. Ce système hautement ségrégatif mettait de côté les enfants « sans espoir » qui ne connaissaient pas d'autres conditions de vie que l'enfermement⁷⁵⁶. Vers la fin des années 1970, ce système s'est installé en formant, ainsi, « une zone fermée » sans aucun contrôle public⁷⁵⁷.

A partir des années de perestroïka, l'ouverture vers le monde a permis de prendre conscience de l'expérience d'autres pays, dans le domaine de la petite enfance et de l'accompagnement des enfants atteints de troubles différents. Pour les saint-petersbourgeois, il s'agissait des expériences nord-américaines, suédoises et britanniques qui sont devenues accessibles grâce aux voyages, aux échanges professionnels, aux liens d'amitié⁷⁵⁸. Le désir d'intervenir le plus tôt possible afin de repérer les enfants qui avaient des problèmes de développement a été encadré conceptuellement par des programmes d'intervention précoce, « *the Early Intervention Programs* »⁷⁵⁹, qui existaient dans ces pays.

⁷⁵⁵ Sans avoir l'accès aux chiffres rendus publics concernant l'époque soviétique, nous pouvons nous référer au rapport fait par la Fondation d'Enfant (1999) ; il relate que les enfants abandonnés dès la naissance l'étaient, dans 60% des cas, à cause d'une maladie grave dont ils souffraient eux-mêmes. « Les enfants de la Russie au seuil de XXIème siècle, Le rapport indépendant de la Fondation pour l'Enfant », in *Le petit d'homme*, n° 4-5-6, 2000, p. 47. (« Дети России на пороге XXI века, Независимый доклад Российского детского фонда », *Дитя человеческое*, Специальный выпуск, № 4-5-6, 2000, стр. 47.)

⁷⁵⁶ Elena Kojevnikova « L'évaluation pluridisciplinaire dans l'intervention précoce : l'expérience russe » In : Elena Kojevnikova, Ekaterina Klotchkova (sous la dir.), *Il n'existe pas des enfants « inéducables »*. Livre sur l'intervention précoce. Collectif, Saint-Petersbourg, Karo, 2007, pp. 31-36. (Кожевникова Е.В., « Междисциплинарная оценка в раннем вмешательстве: российский опыт » в Кожевникова Е.В., Клочкова Е.В. (под редакцией), *Нем необучаемых детей. Книга о раннем вмешательстве*. Санкт-Петербург, изд-во Каро, 2007, стр. 31-36.)

⁷⁵⁷ Volokhatova V.M. *Les établissements d'orphelins en Russie Soviétique : l'histoire du fondement et des problèmes de fonctionnement*, la thèse en histoire, 2005, Moscou. (Волохатова Влада Михайловна. *Сиротские учреждения Советской России: история становления и проблемы функционирования*. Диссертация на соискание степени кандидата исторических наук, 2005, Москва.)

⁷⁵⁸ En 1992, une association suédoise de soutien de ce nouvel Institut a été créée en Suède, puis de nombreuses institutions d'enseignement ont pris part dans la formation de l'équipe de l'Institut. Les professionnels nord-américains ont également répondu à l'appel des collègues russes et sont venus à plusieurs reprises à Saint-Petersbourg pour enseigner leurs approches. Par la suite, l'Institut pour l'Intervention Précoce a établi un contact permanent avec le Conseil International des experts qui fonctionnait à la base du Centre du développement d'enfants et de l'arriération mentale à l'Université de Washington (sous la dir. du Professeur Michael Gournalnick).

⁷⁵⁹ Il s'agit de la conception du système de repérage précoce et l'organisation de soins et d'accompagnement des enfants présentant des troubles dans leur développement, dont les programmes ont été mis en place de la manière centralisé, depuis 1986, aux Etats Unis. Cf. : Tchistovich L.A., Kojevnikova E.V., *Un mode possible des programmes d'intervention précoce russes*. 1995. (Чистович Л.А., Кожевникова Е.В., *Возможный российский вариант программ раннего вмешательства*. 1995.)

Ainsi, l'objectif de créer un petit service de prévention et de dépistage précoce dans toutes les policliniques de Saint-Pétersbourg a été une réalisation première et concrète de l'Institut⁷⁶⁰. Cela nécessitait pourtant un travail colossal : sensibiliser les médecins, faire intervenir d'autres professionnels de la petite enfance à leur côté, changer leur attitude et laisser aux parents la garde de leurs enfants, mais aussi écouter et accompagner ces enfants et leurs parents par la suite. La création d'équipes pluridisciplinaires, avec de nouveaux métiers comme kinésithérapeute, ergothérapeute, psychologue clinicien, travailleur social ; l'adaptation des questionnaires et des échelles diverses à la langue et aux conditions culturelles russes ; les recherches de nouvelles méthodes de travail avec les familles – tout cela était à découvrir, à apprendre et à mettre en pratique.

Vu le contexte historique et social, il n'est pas étonnant que l'Institut pour l'intervention précoce ait focalisé au fur et à mesure son travail sur tout le spectre des problèmes d'enfants handicapés. Progressivement, il est devenu un lieu pilote pour le repérage précoce mais surtout dans la conception nouvelle du travail avec les enfants souffrant de graves problèmes moteurs, cognitifs, neurologiques, comportementaux mais qui restaient *dans leurs familles*. Par nécessité, le travail clinique et les recherches ont été complétés par le soutien social et juridique auprès de ces familles, par l'effort de sensibilisation du pouvoir politique et du grand public aux problèmes des enfants handicapés. Prévenir l'abandon des enfants malades et leur placement dans des établissements d'Etat nécessitait la mise en place d'un travail avec les familles, la création d'un nouveau système de lieux d'accueil de ces enfants, de formes de travail et d'accompagnement alternatives aux formes existantes. L'intégration de ces enfants dans les jardins d'enfants et des écoles, la nécessité de la création de lieux de loisirs intégratifs et l'adaptation des établissements à l'accueil de ces enfants⁷⁶¹ sont devenus les axes principaux du travail.

⁷⁶⁰ *Ibid.*

⁷⁶¹ La création de ce système alternatif a débuté en 1998 grâce au premier programme de la ville de Saint-Pétersbourg « Les Enfants Handicapés » concernant des mesures de réhabilitation psycho-médico-sociale des enfants handicapés. L'Institut pour la Prévention Précoce auprès des familles a été un de ses initiateurs et ses acteurs principaux. La mise en place de ce programme a permis de changer la tendance pour les enfants placés dans les maisons d'enfant et les internats : le nombre d'enfants retournés vivre auprès de leurs propres parents a augmenté de 22,4% (1997) à 33,3% (1999) ; tandis que le nombre d'enfant handicapés parmi des pupilles a baissé de 33,8% (1997) à 27,3% (1999). In : *L'étude analytique concernant les enfants à Saint-Pétersbourg en 1999*, faite par le Centre Régionale « La Famille », Saint-Pétersbourg. (*Аналитический доклад о положении детей в*

L'Institut était un pôle d'innovation et il soutenait volontiers des initiatives qui surgissaient de la part des parents : la première expérience « de lieu de vie » a été portée ainsi par des parents d'« enfants avec des besoins particuliers », les clients de l'Institut. « Etre ensemble », un club de parents et d'enfants dont le handicap peut aller depuis la trisomie ou l'IMC jusqu'aux troubles du développement ou du spectre autistique, ce club a connu un grand succès. L'initiative a été reprise, par la suite, par des professionnels sous la forme d'un club intégratif dès 2000. Il s'agissait d'entretenir un lieu de rencontres où plusieurs enfants avec leurs parents pouvaient venir afin de participer aux quelques activités proposées (la terre, la peinture, le chant) mais primordiallement de passer du temps ensemble (boire du thé, parler, discuter de toutes sortes de questions). Sans poser aucun but sauf de passer du temps et d'« être ensemble », ce club est devenu un foyer d'activités différentes : culturelles, informatives, créatives, mais il permettait également un soutien réciproque fortement apprécié entre les parents⁷⁶².

1.2.2. L'idée de la Maison Verte entendue du côté intégratif

Ainsi, *l'idée de la Maison Verte* a été lue par les professionnels de l'Institut sous l'angle d'ouverture à tous les enfants. D'un côté, elle leur est apparue comme un lieu où leurs patients pourraient venir : les familles avec des enfants présentant des troubles neurologiques, génétiques, de l'audition, de la vision. Effectivement, l'espace de *l'île Verte* a pu être un espace attirant mais stimulant pour ces enfants qui pourraient « expérimenter » leurs capacités – en les « travaillant » sur les petites marches, sur le toboggan, sur le vélo etc. – tout en offrant des rencontres avec d'autres à leur rythme. De l'autre côté, ils ont reconnu dans le dispositif une

Санкт-Петербурге в 1999 году, Региональный Центр «Семья», Санкт-Петербурге, 2000)

<http://www.homekid.ru/kidinspb/index.html>

⁷⁶² *Le soutien précoce aux enfants avec des besoins particuliers et à leurs parents, Résultats d'un projet pilote à Saint-Pétersbourg*, Coll., Ministère de l'Education, Moscou, Saint-Pétersbourg, 2002. (*Ранняя помощь детям с особыми потребностями и их семьям. Результаты пилотного проекта в Санкт-Петербурге*, под ред. Маоровой Н.П., Мин-во Образования, Москва, Санкт-Петербург. 2002.)

conception du travail avec les enfants et les parents similaire à la conception du travail qu'ils essayaient de défendre eux-mêmes. En effet, l'esprit de respect de l'enfant s'est développé *conjointement* avec l'accueil et l'intégration dans la société russe des enfants atteints d'un handicap quelconque. A ce moment de l'histoire russe, l'idée de s'adresser et de parler à un nourrisson et celle d'accepter un enfant handicapé, de communiquer avec lui comme avec les autres, avaient la même importance : de voir chacun comme un être humain qui a besoin d'être considéré comme un sujet unique et irremplaçable⁷⁶³ mais qui a sa place dans le collectif humain.

Plusieurs de ces professionnels ont intégré la première équipe pour découvrir la réalité de l'accueil et y trouver un véritable « outil de travail » :

« Nous, les spécialistes qui travaillons avec les enfants présentant des troubles de développement graves », racontait Ekaterina Klotchkova lors de la Journée d'étude sur l'Île Verte « nous cherchons toujours les voies possibles pour la socialisation de ces enfants. Le problème de la séparation – une étape nécessaire pour tous – se passe autrement pour ces enfants. Car ces enfants sont beaucoup plus dépendants de leur mère. Ils ne peuvent pas marcher, ils ne peuvent pas grimper, la coordination des mouvements s'acquiert très lentement... S'il n'entend pas bien, la mère le conduit dans ce monde qui parle et sonorise chaque mouvement. S'il ne voit pas, elle le guide dans l'espace, en prévenant chaque pas, s'il a des problèmes d'hyperactivité, elle le structure, en restant à côté. (...) La mère de l'enfant doit toujours trouver une balance entre l'attitude d'apprentissage (souvent très spécifique) et la vie tout simplement, la spontanéité de cette vie. Il est souvent très difficile pour elle de reconnaître qu'elle peut être heureuse malgré tout ou être exaspérée et découragée. Nous pouvons longtemps parler des droits des parents des enfants avec des besoins particuliers, elle ne peut accéder à ce droit que dans un espace libre et accueillant »⁷⁶⁴.

⁷⁶³ La phrase « Nul n'est irremplaçable » utilisée dans un des discours de Staline en 1934 a été transformée par la suite dans un slogan qui exprimait l'esprit du « collectif soviétique » - l'intérêt du collectif primait sur tout et l'individu n'avait aucune importance, en cas de nécessité, chacun était considéré capable de le remplacer.

⁷⁶⁴ Ekaterina Klotchkova, « L'Île Verte – un lieu pour tous les enfants » In : *De « la Maison Verte » à « l'Île Verte » : traditions et expérience*, Collectif, Saint-Petersbourg, 2000, p. 105.

Cela étant, l'équipe de l'Institut a été séduite par l'idée qui élargissait leur conception du travail avec la famille⁷⁶⁵. Pour ces professionnels, *la prévention de la séparation* avait d'un côté une dimension réelle : prévenir le placement d'enfants et soutenir ce choix des parents, souvent angoissés, désemparés. De l'autre côté, il s'agissait d'un lieu où le travail de séparation psychique pourrait se faire chez des enfants vitalement dépendants de la présence de leurs parents. Au quotidien de leur travail, ils ont déjà découvert toute la fragilité des liens parents-enfants ainsi que leur immense importance pour le développement de l'enfant.

L'idée de la Maison Verte où le contact avec les autres, la socialisation dans un espace autre que celui de la famille, était central, a également révélé sa puissance auprès de ces familles des enfants handicapés, coupées du monde et obligées de batailler pour les droits de bases – d'être soignés, accompagnés, instruits. L'approche globale de l'enfant et de la famille, sans découpage disciplinaire, avec un accueil libre et sans contraintes administratives était précieuse pour pouvoir accueillir des familles et des enfants tels qu'ils étaient.

Les parents confirmaient l'ambiance « accueillante » et « bienveillante » :

« Je ne veux plus aller au jardin public, a avoué une des mères d'enfant souffrant de l'IMC, sinon je viens quand il n'y a personne. J'en ai marre d'entendre des encouragements du type : “ Ne vous inquiétez pas. Ca va passer avec l'âge. Il va marcher ”. Ici, personne ne me dit des choses pareilles »⁷⁶⁶.

Pour ainsi dire, le projet d'un lieu d'accueil est apparu comme un nouvel espace qui a permis de croiser deux idées : l'Institut pour l'intervention précoce a cherché des espaces ouverts où les enfants « pas comme les autres » (avec tous types de handicap mais aussi des particularités dans le développement) puissent venir et être avec les autres ; la Maison de Korczak a cherché des espaces ouverts où les jeunes parents « pas comme les autres » (les mères-adolescentes, les ex-orphelins, les familles vulnérables) puissent aussi venir et être comme tous les parents. En étant une incarnation, aux yeux de ces professionnels, de *l'approche humaniste*, sans faire

⁷⁶⁵ L'Institut était en exploration de toutes les formes possibles de ce travail avec la famille : à part le cadre classique des consultations et des observations, des groupes de paroles pour les parents, les groupes pour les parents et les enfants « *Toddlers' groups* », le club des parents et des enfants dont nous avons déjà parlé, ont été mis en place.

⁷⁶⁶ Ekaterina Klotchkova, L'intervention à la Journée d'Etude sur *la Maison Verte* à Saint-Pétersbourg, juin 1999, Saint-Pétersbourg. Archives de l'Ile Verte.

aucune distinction ni au niveau des enfants ni au niveau de parents, le *dispositif de la Maison Verte* semblait être idéal pour faire intégrer doucement la clientèle fragile des deux institutions à l'espace « ordinaire ».

Ceci semblait d'autant plus précieux qu'à la fin des années 1990 existait un ensemble hétéroclite d'établissements d'Etat qui travaillaient encore selon les méthodes soviétiques anciennes, et d'autres établissements qui révélaient les prémices du marché ultralibéral : des services privés qui tentaient de répondre à l'angoisse « d'être parents » par des examens des nourrissons très pointus et par une palette des nouveaux diagnostics (encéphalopathie périnatale, dysfonctionnement minimal cérébral, syndrome d'excitabilité viscéro-végétative, syndrome de dystonie musculaire etc.)⁷⁶⁷ ; ainsi que des groupes de développement précoce pour les enfants, avec des programmes d'éveil hyper-modernisés (toutes sortes d'activités physiques et cognitives stimulantes) proposaient aux parents des nouvelles méthodes d'apprentissage. Pris par ces programmes de développement précoce d'un côté et un suivi médical de plus en plus pointu de l'autre, les enfants avaient de moins en moins de jeux libres et de communication spontanée entre eux.

Pourtant, le thème de la socialisation comme celui de la prévention ont trouvés leurs propres couleurs dans le contexte russe.

⁷⁶⁷ Ce « hyperdiagnostic » alertait beaucoup les médecins neurologues qui y ont vu la création d'un nouveau marché de santé. Ainsi, dans les années 90–début 2000 l'encéphalopathie périnatale a été diagnostiquée dans certaines polycliniques d'enfants chez 70% des nourrissons. Cf.: Paltchik Alexandre B., *C Encéphalopathie hypoxie-ischémique chez les nouveau-nés*, Saint-Pétersbourg, 2003. (Пальчик А.Б., Шабалов Н.П., *Гипоксическо-ишемическая энцефалопатия новорожденных*, Санкт-Петербург, 2003.)

1.3. La socialisation et ses faces inédites : du collectivisme soviétique à la cohabitation des individualités

Reflet de différents mouvements sociétaux déclenchés par les changements abrupts qui ont suivi la chute de l'URSS, la socialisation s'est trouvée très investie par l'équipe qui tentait de bâtir un nouveau projet. Une des idées-phares sorties des pages de Françoise Dolto, la socialisation des enfants en présence de leurs parents, a résonné de manière saisissante chez les professionnels. Chargé de représentations très diverses, ce thème a pris une place importante dans leurs discussions : chacun cherchait à donner sa propre compréhension de ce nouveau terme, « la socialisation précoce », grâce à son bagage conceptuel, son expérience professionnelle et son vécu.

Le contexte historique russe a facilité, à notre avis, la valorisation de ce sujet : à la sortie des années soviétiques, la première intention des mères était de ne pas mettre l'enfant à la crèche, ce qui auparavant était une obligation absolue. Les mères ont saisi la liberté de *choisir* et elles ont préféré l'éducation familiale, à l'opposé de la collectivité forcée. Avoir la possibilité de suivre le rythme de l'enfant pour tous les moments-clés du développement – le sevrage, la diversification alimentaire, l'apprentissage de la propreté, le choix libre de l'activité – semblait précieux par rapport à la réalité des crèches soviétiques marquées par le carcan hygiéniste et les méthodes d'éducation « en groupe ». Dès que les contraintes idéologiques furent moins oppressantes, des attitudes éducatives « centrées sur l'individu et sur les valeurs de famille »⁷⁶⁸ ont gagné du terrain. Par la suite, le chômage désastreux des années 1990 s'est rajouté à ce mouvement interne des mères ; il était très courant de voir des enfants gardés par leurs mères ou par leurs familles élargies (il n'était pas rare que trois générations vivent ensemble) jusqu'à trois ans et même jusqu'à l'âge de l'école primaire. Des établissements pour les enfants – des crèches et des jardins d'enfants – ont subi également une réduction vertigineuse de leur

⁷⁶⁸ Cet argument figure dans la première demande de subvention de *la Maison Verte* à Saint-Petersbourg, décembre 1997. Archives de l'Île Verte.

nombre⁷⁶⁹ suite à l'association de plusieurs facteurs : le chaos économique et le manque de subvention publique, le choix des parents, la chute des naissances⁷⁷⁰.

Il n'est pas étonnant que la « socialisation », comme l'intention de donner aux enfants élevés à la maison un espace de rencontres, ait été un des arguments forts qui parlaient à tout le monde. A la fin de la première année de fonctionnement du lieu d'accueil, un questionnaire proposé aux parents a révélé que ce motif (de venir à l'île Verte) était mis en avant par 44 % des familles⁷⁷¹.

De plus, cet espace de rencontre et de jeu, un accueil *libre, gratuit et accessible à tous* était unique parmi les établissements travaillant encore selon les anciens principes, et ceux qui se concentraient de plus en plus sur la performance. Délaissés par l'Etat, des crèches et des jardins d'enfants ont rouvert sur une nouvelle base concurrentielle, en mettant en place « l'accueil spécialisé » selon la difficulté de l'enfant : le retard de langage, la scoliose, l'immunité affaiblie, l'hyperactivité etc. Payants, ces établissements n'étaient accessibles qu'à un petit nombre de familles et l'inégalité économique et sociale a rapidement commencé à cloisonner la population.

Ainsi, l'opportunité d'accéder à des jouets que les parents ne pouvaient pas acheter à l'époque de la crise, ou d'avoir un endroit où l'enfant pourrait se mouvoir librement faisait également partie des raisons de venir : 25% des parents la notaient en 1999⁷⁷². De plus, la possibilité de passer du temps avec l'enfant – jouer ou le regarder jouer avec les autres – était une possibilité pour de jeunes couples vivant avec leurs propres parents d'avoir du temps « à trois ». Etant ouvert trois jours par semaines : vendredi, samedi et dimanche, l'accueil a permis de révéler

⁷⁶⁹ Selon les chiffres de la Comité de Statistique d'Etat, de 1990 à 2000, le nombre d'établissements d'accueil d'enfants a diminué de 42% et le nombre d'enfants accueillis a chuté de 53%.

http://www.gks.ru/free_doc/new_site/population/obraz/d-obr1.htm

⁷⁷⁰ La décennie de 1990 est devenue un véritable fossé démographique : le taux de naissances a chuté de 2 enfants pour une femme en 1990 pour toucher son minimum à 1,2 enfant en 1999. A Saint-Pétersbourg, en 1998 cet indice a été de 0,95 enfant pour une femme en âge fertile. La population d'enfants a diminué à 37,4% entre 1991 et 2008. En 2008, il y avait 70 IVG pour 100 naissances. In : *Le rapport analytique sur la situation des enfants à Saint-Pétersbourg, en 1999*, Le Centre Régional « La Famille », Saint-Pétersbourg, 2000.

⁷⁷¹ Le rapport d'activité pour l'année 1998-1999 donne les résultats d'un questionnaire rempli par 30 familles, juillet, 1999. Archive de l'île Verte. Juillet, 1999.

⁷⁷² *Ibid.*

que le week-end était tout particulièrement investi par les couples avec enfant qui appréciaient d'être ensemble. Il n'était pas rare non plus de voir des grands-mères venues avec leur petite-fille ou petit-fils, sans leurs parents.

Il est vrai que le nouvel espace de *l'Île Verte*, quoi qu'il fût installé dans un des jardins d'enfant de l'époque soviétique, n'avait rien du temps précédent. L'équipement complètement inhabituel en témoignait : il y avait un coin d'eau, un toboggan en bois, un podium où l'enfant pouvait monter à l'escalier. Il y avait un mur de séparation – un paravent en contre-plaqué avec des trous découpés à différents niveaux – conçu comme une astuce pour faciliter les jeux de coucou chez les enfants. D'ailleurs, à *l'Île Verte*, cette paroi qui séparait la pièce en deux a été utilisée souvent par les parents voulants ainsi avoir accès à l'espace intime, caché de tous les regards. Il y avait des jouets insolites (comme un tuyau en tissu que l'enfant pourrait traverser à quatre pattes) ou des coins aménagés « jamais vus » (comme un petit nid de « cocooning » – un trou dans le podium vêtu d'un tissu doux où l'enfant pourrait se mettre afin de rechercher le contact enveloppant et doux – ou comme une « ligne rouge »). Cette ligne a été tracée, faute de place, dans un coin de la même pièce, en indiquant ainsi un tout petit espace. De ce fait, elle était difficilement praticable pour les enfants ; pourtant, elle a été considérée comme une partie importante du fonctionnement du lieu – elle symbolisait les limites et devait faciliter l'apprentissage des règles par les enfants.

En règle générale, tous ces aménagements ont été vus par l'équipe comme chargés d'une grande signification : après des années de fermeture et de repli sur soi-même, les professionnels étaient en train de découvrir l'expérience des collègues étrangers où tout semblait être pensé jusqu'à dernier détail. En effet, la conception du lieu centré sur l'enfant était au rebours de ce qu'ils connaissaient auparavant : la présence des parents dans les moments d'épreuve et une possible récupération dans le giron parental présentaient un point de sécurité pour l'enfant. Les règles du lieu ont été vues comme la « matrice » des règles sociales dont l'existence et l'explication étaient cruciales pour l'entrée accompagnée et non-brusquée de l'enfant dans la société, dans le collectif humain.

« Le cadre bienveillant de l'accueil semblait former, ainsi, un espace sécurisant mais fortement stimulant pour assurer « une socialisation réussie » de l'enfant et, par conséquence, pour le préparer à l'entrée dans l'établissement d'enfants où il sera séparé du contexte familial »⁷⁷³.

A Moscou, le « Portillon Vert » – le modèle de référence pour les saint-petersbourgeois à l'heure de la création – a porté, sans détours, le sous-titre « *centre de la socialisation précoce* ». Dans la présentation du lieu moscovite, la socialisation était articulée autour de deux dimensions principales : du côté de l'enfant, comme une expérience utile avant l'entrée dans un établissement d'accueil, une expérience qui favorise le développement de ses capacités communicatives. Du côté des parents, il s'agissait de l'adaptation sociale et d'une lutte contre l'isolement par l'intermédiaire de la valorisation des contacts avec des familles de groupes sociaux et de cultures divers⁷⁷⁴. A côté du troisième objectif déclaré du lieu – la prévention des troubles psychosomatiques chez l'enfant – la socialisation était, ainsi, une pierre angulaire du dispositif moscovite.

En effet, Olga Varpakhovskaya, une de ses fondatrices, a passé sa vie professionnelle à étudier les questions de l'adaptation des enfants aux établissements d'accueil et connaissait bien le problème. Même si le sujet de l'adaptation à la crèche n'était jamais un tabou en Union Soviétique⁷⁷⁵, les grands enjeux de la préparation concernaient l'ajustement des habitudes de l'enfant au fonctionnement de la crèche. Les parents étaient guidés par un pédiatre ou une puéricultrice qui donnaient des conseils portant sur le changement de rythme de l'enfant à la maison pour qu'il retrouve le même à la crèche. Quant aux recommandations concernant l'adaptation au rythme de l'enfant, elles étaient rarement suivies par le personnel de la crèche ou du jardin d'enfant vu le grand nombre d'enfants accueillis par adulte. Dans la réalité de la

⁷⁷³ Le rapport d'activité pour l'année 1998-1999 donne les résultats d'un questionnaire rempli par 30 familles, juillet, 1999. Archive de l'île Verte. Juillet, 1999.

⁷⁷⁴ « La socialisation précoce des enfants », « l'adaptation sociale des parents » et « la prophylaxie des maladies psychosomatiques » sont « les buts, les objectifs et l'importance du lieu ». <http://www.gdoor.narod.ru/>

⁷⁷⁵ Nina Aksarina, pédagogue soviétique, et Raïssa Tonkova-Yampolskaya, pédiatre, ont attiré l'attention sur les difficultés d'adaptation et la nécessité de préparation du passage de l'enfant de la maison à un établissement d'accueil, leurs recommandations ont été difficilement applicables. Cf. : Aksarina N.M. *L'éducation des enfants du premier âge*, Moscou, 1977 ; (Аксарина Н.М. *Воспитание детей раннего возраста*, Москва, Изд-во «Медицина», 1977); Tonkova-Yampolskaya R.V., Tchertok T.Я. *Pour la santé des enfants. Manuel pour les éducateurs de jeunes enfants*, Moscou, 1985 ; (Тонкова-Ямпольская Р.В., Черток Т.Я. *Ради здоровья детей. Пособие для воспитателей детского сада*, Москва, Изд-во «Просвещение», 1985.)

vie infantile, la rentrée à la crèche ou jardin d'enfants était un événement brusque et violent : le seul « remède » pratiqué contre les malaises survenus était « le temps ».

Cependant, l'intention de changer cette pratique, dans le cas des lieux d'accueil russes, a été doublée d'une autre : l'abord de l'enfant questionnait les liens sociaux dans leur globalité, avec un degré important d'agressivité au quotidien.

« Pourquoi nous avons voulu qu'un dispositif type Maison Verte existe [à Moscou] ? », évoque Olga Varpakhovskaya, à la première Journée d'étude sur *l'île Verte* à Saint-Pétersbourg, en juin 1999. « Tout simplement, parce que quand on prend le métro, tout le monde te regarde comme un ennemi qui s'installe ! J'ai travaillé toute ma vie dans L'Institut de recherche sur la Physiologie Développementale où j'étudiais le sujet de l'adaptation aux institutions sociales – à la crèche, au jardin d'enfant, à l'école et d'autres. C'était un problème infiniment douloureux... Et là, j'entends : “ Il y a une Maison où la socialisation est une joie d'être ensemble, une joie partagée par tout le monde ”. Il existe donc une liberté qui ne déloge personne. Une liberté qui donne de la joie. Et cette joie est inséparable de la joie de l'autre. Ceci nous a semblé capital »⁷⁷⁶.

Pour ainsi dire, les propos de Françoise Dolto sur l'importance particulièrement grande de ce moment de la séparation réussie mère-enfant où « prennent source la tolérance des différences, l'entraide entre les êtres humains, les amitiés structurantes, l'intégration réussie des enfants en tant qu'éléments actifs, porteurs et créatifs en société de leur âge, et les amitiés d'adultes, hommes et femmes, en tant que parents, initiant leurs petits, par l'exemple, à la convivialité entre générations quand des intérêts et des plaisirs leur sont partageables, dans des lieux adéquats et temps adéquats »⁷⁷⁷, ces paroles ont été entendues comme une promesse d'avoir « un portillon d'entrée » dans la problématique plus globale. L'accompagnement verbal qui explique et médiatise des surprises de découvertes réciproques des enfants, avec le temps pris par adulte pour ajuster des croisements des désirs, semblait être essentiel pour les bases de l'expérience sociale de l'enfant. Vu comme ça, les premiers contacts avec d'autres prenaient une signification déterminante pour les relations entre les membres de société par la suite. Donc, la création de l'espace bienveillant où ce moment de la

⁷⁷⁶ Olga Varpakhovskaya, « L'Intervention à la Journée d'Etude sur *la Maison Verte* à Saint-Pétersbourg », juin 1999, Saint-Pétersbourg. Archives de l'île Verte.

⁷⁷⁷ Françoise Dolto, *La cause des enfants*, Editions Robert Laffont, Pocket Evolution, 1985, p. 521.

rencontre de l'enfant avec les autres, les petits et les grands, dans la présence sécurisante de la mère et dans l'accompagnement par la parole, semblait apporter sa pierre à un nouvel édifice des rapports entre les gens.

Cette dimension « globale », nous la retrouvons dans la présentation du travail du « Portillon Vert » dans un livre que l'équipe publie en 2007. Là, le sujet de la socialisation prend la même dimension fondamentale :

« Il existe un avis partagé », observe Olga Varpakhovskaya, « si on a la santé et on a fait de bonnes études, tout le reste vient avec : on aura un bon travail, le respect des autres, une famille heureuse. Et on est souvent témoin du souci de la mère que l'enfant n'attrape pas une infection ou qu'il commence à s'instruire le plus tôt possible. Pourtant on ne voit pas souvent d'enfants respirant la santé et une intelligence extraordinaire. Et il arrive qu'un garçon bien instruit ne veuille pas aller à l'école, ses camarades de classe se moquent de lui. De plus, les familles bien heureuses ne sont pas aussi fréquentes qu'on souhaiterait.

Là, une question s'impose : “ Comment apprendre à l'enfant à communiquer avec les autres ? ” Comment faut-il l'élever pour qu'il ne s'efface pas devant des autres, pour qu'il n'ait pas “ de mauvaises fréquentations ”, pour qu'il puisse défendre son choix et son désir ?

“ Reviens ! Là, il y a des grands, ils peuvent te bousculer ”.

“ Nous n'allons plus jouer au sable, là-bas, les enfants arrachent des jouets ”.

Qu'est-ce que dit la mère à son enfant dans cet instant où elle l'éloigne des autres ? “ Etre avec les autres, ce n'est pas sécurisant et la meilleure façon de se défendre, c'est de ne pas communiquer avec eux ! ”(...)

Le contact de l'enfant avec les autres – enfants et adultes – dépend de comment les membres de sa famille se sentent en société : comment son père ou sa mère étaient au jardin d'enfant et à l'école, s'entendent-ils aujourd'hui avec leurs collègues, fréquentent-ils des amis ? Si les parents ont du mal à être avec les autres, ils transmettront leur expérience et leurs attitudes à l'enfant, consciemment ou inconsciemment. F. Dolto a souligné, avec justesse, que les enfants des parents qui ne vivent que pour eux et qui ne sentent pas le besoin de vivre pour les autres – ces enfants ne seront pas heureux. L'homme naît, grandit et vit en contact avec d'autres. Et plus l'enfant va se sentir en confiance avec les autres, plus il sera ouvert et bienveillant à leur

monde, plus heureux il sera, et plus consistante sera sa vie. La santé physique et psychique est impossible sans cette importante vaccination – la socialisation précoce »⁷⁷⁸.

Ainsi, l'« espace intelligent », pensé jusqu'aux derniers détails, arrimé par « la circulation de la parole » a été perçu par les saint-petersbourgeois, tout comme par leurs collègues de Moscou, comme un dispositif qui était beaucoup plus « large » que « la préparation au jardin d'enfants » ; il concernait les bases mêmes du rapport entre les êtres humains qui vivent en société. Le changement de l'attitude vis-à-vis de l'enfant, le respect que les adultes lui doivent dont nous avons parlé plus haut, a été couplé du *fort espoir* que grâce à la médiation de ces premières expériences socialisantes de l'enfant, de nouveaux liens sociaux peuvent surgir.

Il n'est pas étonnant que, dans cette valorisation de la fonction socialisante du dispositif, des « règles », des « interdits » et des « limites » aient été chargés d'une importance croissante. Ils étaient vus comme des « outils » qui marquaient la différence entre l'espace public et celui de la maison. L'apprentissage de cette distinction semblait essentiel à l'équipe, et le dispositif a été vu comme le lieu d'une nouvelle *pratique éducative* : par la médiatisation et la verbalisation des règles du lieu, en la présence cruciale des parents, les accueillants cherchaient à instaurer une nouvelle pratique d'apprentissage de l'expérience sociale et ainsi à *la montrer en exemple*⁷⁷⁹.

« *L'Île Verte*, ce n'est pas une idée du bien abstrait », partage Mikhaïl Epstein, un des fondateurs du lieu, « mais un modèle concret, un dispositif, qui montre comment il est possible de créer les conditions où les enfants et les adultes puissent se sentir libres, indépendants et respectueux vis-à-vis des autres. Cet espace permet d'éduquer chez les enfants le respect pour soi-même et la capacité de vivre avec les autres, depuis leur plus jeune âge. L'existence de quelques règles simples mais strictes de comportement (qui sont obligatoires et pour les enfants et pour les adultes), l'organisation d'un espace confortable et stimulant, la possibilité d'être libre dans son attitude, la présence attentionnée des accueillants – tout cela crée

⁷⁷⁸ Olga Varpakhovskaya (sous la dir.), *Mot à mot. Conversations avec les enfants et sur les enfants au « Portillon Vert »*, Moscou, 2007, pp. 135-136. (Ольга Варпаховская (под редакцией), *Слово за слово. Беседы с детьми и о детях в «Зеленой дверце»*, Москва, Диск-ТМ, 2007, стр. 135-138.)

⁷⁷⁹ Victoria Ryskina, « L'Île Verte dans l'océan des doutes professionnels et des changements sociaux » In : *De l'Île Verte à La Maison Verte : la suite de l'histoire*, Saint-Petersbourg, 2009, pp. 75-76. (Леонид Заостровский, Виктория Рыскина, Ольга Сулова, Айтэн Юран (под редакцией), *От Зеленого Острова к Зеленому Дому: продолжение истории*, Санкт-Петербург, 2009)

l'ambiance de *l'Île Verte*. Dans ce sens, *l'Île Verte* est un lieu pas seulement psychologique, thérapeutique, psychanalytique, mais au premier chef, éducatif. Mais l'« éducatif » qui ne va pas dans le sens de la pédagogie d'instruction mais dans le sens de la pédagogie de développement, de la pédagogie du milieu où l'enfant vit et communique avec les autres, en présence des adultes attentifs et respectueux, et grâce à cela, il grandit et apprend ce qui est nécessaire pour la vie. Sans doute, il est bien possible de parler de *l'Île Verte* comme un des rares modèles pédagogiques russes qui fondent ainsi une nouvelle pratique pour notre mentalité, la pratique de l'éducation des jeunes dans la liberté, dans l'autonomie et le respect »⁷⁸⁰.

Vu de cet angle de vue, la diffusion de ce modèle humaniste et éducatif semblait être très importante pour la partie de l'équipe venue de la Maison de Korczak. Pour cette dernière, la diffusion de nouvelles réalisations et d'expériences des collègues-novateurs était un des axes de son travail qui cherchait toujours à rendre accessibles des nouveautés aux pédagogues de terrain et à leur permettre d'échanger et partager le plus possible leur expérience.

La Maison de Korczak s'est projetée, ainsi, dans cette direction avec l'idée d'organisation de séminaires pour les pédagogues qui travaillaient avec des enfants dans des cadres de travail différents⁷⁸¹, et surtout avec l'intention d'instaurer *l'Île Verte* comme un modèle qui serait une « souche de transmission » pour le réseau « des lieux d'accueils de la socialisation précoce » qui pourrait colmater la brèche dans l'accompagnement des enfants de zéro à trois ans⁷⁸². La certitude qui est sortie des pages de la présentation de la *Maison Verte* sur l'absence du syndrome d'adaptation⁷⁸³ chez les enfants à condition d'être passé par elle, ainsi que le sentiment d'une urgence du changement dans les rapports sociaux, de leur humanisation, ont fait que ce versant socialisant du dispositif a trouvé des formules claires et parlantes. L'idéal de Françoise Dolto « d'avoir un lieu d'accueil dans chaque bourg » qu'elle a exprimé dans son tout premier projet sur l'idée du centre des enfants en 1976 a gagné les esprits des pédagogues à

⁷⁸⁰ Mikhaïl Epstein, « Quelques résultats de l'existence de l'Île Verte à Saint-Pétersbourg : les réflexions de pédagogue » In : *De la Maison Verte à l'Île Verte : traditions et l'expérience*, Collectif, Saint-Pétersbourg, 2002, pp. 121-122.

⁷⁸¹ *Ibid.*, p. 119.

⁷⁸² *Ibid.*

⁷⁸³ Françoise Dolto, *La cause des enfants*, Editions Robert Laffont, Pocket Evolution, 1985, p. 516.

Saint-Pétersbourg même s'ils n'ont pas lu une ligne de ce texte. Le côté « éducatif » du dispositif a été vite saisi et a semblé être « facile » à reproduire. Comme nous l'avons noté, le versant « intégratif » collait bien à cette conception du lieu qui, en étant conçu soigneusement et reproduit en détails, semblait « marcher tout seul »⁷⁸⁴.

Mais justement, c'est cette « facilité » apparente de la transmission du dispositif qui a posé le plus de questions à la troisième partie de professionnels qui, minime au moment de la création du lieu, s'est agrandi au cours de la première année. Il s'agit des psychologues et des psychanalystes qui ont formé, ainsi, la troisième force et sont devenus porteurs du troisième groupe de questions : dans l'accueil respectueux de l'enfant et de ces parents, ils voyaient tout d'abord la possibilité d'accueillir *l'histoire personnelle de chacun*. Ils présentaient toujours des doutes sur ce qui se passait à l'accueil avec des questions innombrables sur le désir de l'enfant, sur les difficultés propres à chaque parent de tenir des attitudes « respectueuses » par rapport à leur enfant dû à leur propre histoire d'enfance douloureuse.

Sans aucun doute, l'intérêt qu'ils ont trouvé dans le *dispositif de la Maison Verte* s'est centré autour de la dimension subjective que chacun – l'enfant et l'adulte – pourrait dérouler lors du temps d'accueil, avec ses propres moyens d'expression.

L'histoire familiale, le *droit d'avoir une histoire propre* était quelque chose de beaucoup plus important aux yeux de ces jeunes psychologues et psychanalystes qui étaient en train de découvrir la pensée analytique tout autant que la psychologie comme une pratique clinique et pas seulement comme un domaine de recherches académiques. Explorer les voies de la transmission trans-générationnelle était nouveau pour les adultes qui sortaient d'une époque où la signification de l'histoire familiale était dépendante de la lecture dont l'Etat y imposait. Des moments de terreur, de persécution et des disparitions dont presque chaque famille portait les stigmates, n'ont pas été pensés (et demeuraient même impensables), dans le contexte de l'histoire glorieuse et unique des soviets⁷⁸⁵. Prendre le temps pour réfléchir sur

⁷⁸⁴ Valentina Ivanova, l'Intervention la Journée d'Etude sur *la Maison Verte* à Saint-Pétersbourg, juin 1999, Saint-Pétersbourg. Archives de l'île Verte.

⁷⁸⁵ Il s'agit des familles des ennemis du peuple, des familles d'anciens bourgeois ou de prêtres, ou toutes ces ethnies bannis pendant l'histoire soviétique mais également tous les gens qui ont montré ou ont été soupçonnés d'opposition au régime communiste. Les répressions politiques dans ses formes diverses comme l'emprisonnement, la déportation, le placement dans les hôpitaux psychiatriques mais également toutes les mesures limitant les droits d'habiter dans les grandes villes, de faire des études supérieures, de faire carrière etc.

soi-même, sur « le message familial » réactualisé dans le moment d'éducation des enfants, était une possibilité cruciale pour cette partie de l'équipe intéressée à la psychanalyse. Vu de ce côté, le dispositif a été perçu comme antipode à un espace « socialisant » :

« Je ne comprends pas trop ce que signifie “ la socialisation ”, dit Jeanna Pimenova au cours de la première Journée d'étude sur l'expérience du lieu. « Ce mot est trop superficiel, trop plat. J'en préfère d'autres, peut-être moins lapidaires et plus complexes, mais c'est parce que je m'intéresse à la psychanalyse et je cherche des “ voies analytiques ”. Pour moi, “ la socialisation ”, elle se situe au niveau de la communication. Mais il faut que quelque chose existe pour fonder cette “ joie de communication ” [dont Olga Varpakhovskaya a parlé précédemment]. C'est pourquoi, la socialisation, pour moi, c'est secondaire. Si je suis utile à l'enfant et à la mère pour dénouer quelque chose, si j'aide l'enfant à ressentir en lui ses propres besoins, alors, il y aura un déclic, il trouvera le “ chaînon manquant ” à ses objets internes. Et par la suite, ses relations avec le monde “ extérieur ” seront plus consistantes. C'est un mouvement de l'intérieur vers l'extérieur, vers l'élargissement de son monde. Ces relations d'objets “ bien installées ” se refléteront dans des relations externes, sans aucun doute ; et l'enfant va communiquer avec les autres mais d'une manière qui sera confortable pour lui et pour les autres »⁷⁸⁶.

La problématique de l'inconscient, dont ils ont commencé à parler et qui pourrait se jouer à l'accueil, semblait fonder un dispositif beaucoup plus subtil, et en conséquence, très difficile à transmettre. Ils insistaient sur sa complexité et sur l'attitude par définition singulière et délicate vis-à-vis des situations familiales.

Cela a organisé une disposition des forces, à l'intérieur de l'équipe saint-petersbourgeoise, qui résistaient l'une à l'autre même si aucune n'était encore ni homogène ni même bien établie.

avaient été pratiqués jusqu'au milieu des années 80. Cf. : Lioudmila Alexeeva, *L'histoire de la pensée dissidente en U.R.S.S. : histoire moderne*, Moscou, Vestj, 1992. (Людмила Алексеева, *История инакомыслия в СССР: новейший период*, Москва, Весть, 1992)

⁷⁸⁶ Jeanna Pimenova, « La socialisation – de l'intérieur vers l'extérieur » In : *De « la Maison Verte » à « l'Île Verte » : traditions et expérience*, Collectif, Saint-Petersbourg, 2000, p. 104.

2. Deux modèles du travail enfants-parents inspirés de la psychanalyse qui marchent côte-à-côte

La redécouverte de la psychanalyse par la Russie dès la pérestroïka

La particularité du moment historique consistait dans le fait que le surgissement des nouvelles idées – la pensée humaniste, l'idée de la prévention ou la psychanalyse – sont venues en Russie toutes à la même époque. La métaphore d'« un lever du rideau de fer » était peu métaphorique pour la génération qui l'a vécue : un flot de nouvelles informations a inondé les esprits coupés de tout ce qui existait *au-delà*, dans le monde étranger et interdit auparavant. Les professionnels ont été surpris par la quantité et la diversité insoupçonnables des approches pratiquées par leurs collègues européens et nord-américains. Dans la richesse retrouvée, chacun cherchait ce qui lui convenait le plus, en explorant des « systèmes conceptuels » divers, dans une quête inlassable de « ce qui marche sur le sol russe ».

Ainsi, *l'idée de la Maison Verte* comme nouvelle forme de travail avec les enfants et les parents a été découverte en même temps que la psychanalyse⁷⁸⁷. Tout autant que les idées humanistes, la psychanalyse a été initialement inscrite dans le même champ *libérateur* : l'attention à l'espace psychique individuel faisait sortir le sujet d'un anonymat collectif et reconnaissait son existence singulière et unique. Sans aucun doute, pour la Russie postsoviétique, la psychanalyse était un humanisme.

⁷⁸⁷ Bien que la Russie fût un des premiers pays traversé par une grande vague d'intérêt pour la théorie de Sigmund Freud, cette période a été courte et s'est arrêtée brutalement, à la fin des années 20. L'Institut de la Psychanalyse, la clinique ambulatoire et le jardin d'enfant expérimental « La Maison des Enfants Solidarnost' » – des lieux novateurs soutenus par les bolcheviks dès la révolution 1917 – ont été féroceusement critiqués et par la suite fermés dès que Lev Trotski et Anatoly Lounatcharski ne pouvaient plus apporter leur soutien. La psychanalyse et la pédologie (comme nouvelle science qui prend en compte des thèses freudiennes sur le développement de l'enfant) ont été condamnées et interdites dès l'installation définitive du régime stalinien en 1936. Pendant l'époque soviétique, toutes les traces de cette période créative ont été soigneusement effacées et la psychanalyse est devenue un objet d'attaques idéologiques qui ne faisaient que prouver l'« idéalisme », le « pansexualisme » ou le « réductionnisme physiologique » de l'approche freudienne. Les œuvres de Freud traduites en russe à l'aube du siècle n'ont pas été rééditées depuis 1929 et la pratique de la psychanalyse était officiellement prohibée. La possibilité d'évoquer le nom de Freud et de s'intéresser à la psychanalyse comme pratique est apparue dès 1989 où les premiers groupes d'analystes ont surgis. Institutionnellement, la psychanalyse a vu sa première réalisation en Russie, en 1991 : L'Institut de la Psychanalyse de l'Europe de l'Est a été créé à Saint-Petersbourg par un groupe des médecins réunis autour de Pr. Mikhaïl Rechetnikov. Cette ouverture a été très controversée, et ce n'est que par l'intervention directe du Président Boris Eltsin, en 1996, que l'Institut a pu obtenir le statut d'un établissement d'enseignement post-universitaire. La première promotion des étudiants date de 1999.

Le *dispositif de la Maison Verte*, ainsi, a été associé à la psychanalyse française, même si cette dernière n'avait pas encore de référence théorique et clinique très élaborée⁷⁸⁸ en Russie. Au fond, le mouvement était inverse à celui que la *Maison Verte* a connu en France : à Saint-Pétersbourg, le lieu d'accueil est devenu un *porteur* de la psychanalyse elle-même. En quelque sorte, la nouveauté du dispositif, son caractère insolite, a été perçu comme inhérente à l'approche psychanalytique, autant révolutionnaire. Car, le lieu, et c'était évident pour ces professionnels débutants, donnait accès à une dimension *autre* qui apparaissait dans la communication interhumaine ; elle révélait la complexité de la vie intra-subjective et de l'opacité des liens intersubjectifs. La lecture des séquences de travail présentées par Françoise Dolto ouvrait cette « autre dimension » qui surgissait d'une écoute spécifique d'analyste. Sans avoir encore beaucoup d'expérience de la cure analytique, ces professionnels intéressés par la psychanalyse pensaient, ainsi, aborder « par l'autre côté » la même problématique de l'inconscient et mettre en place une autre écoute du sujet, une écoute tout aussi inouïe qu'impensable auparavant. En deux mots, la *Maison Verte* « enseignait » l'approche psychanalytique, dans la conception de l'individu et dans l'éthique qui en résulte, à ceux qui cherchaient à la connaître et à la mettre en pratique⁷⁸⁹.

Le comportement des enfants, les questions des adultes, toutes les choses « insignifiantes » ont été vues, donc, sous le prisme de quelque chose qui échappait au sujet mais qui « avait du sens ». Chaque personne – l'enfant et l'adulte – a été perçue comme porteuse de sa propre question. Et, à ces jeunes professionnels saint-pétersbourgeois, la recherche de « la question qui constitue le sujet » semblait possible dans le cadre de l'accueil des enfants et des parents tout autant que dans le cadre de la cure.

En effet, tout était nouveau : le travail psychothérapeutique (en groupe et individuel) était un terrain aussi vierge⁷⁹⁰ que le dispositif « divan-fauteuil ». Dans ce temps de découverte massive

⁷⁸⁸ La première traduction de Jacques Lacan – « La Fonction et le champ de la parole et du langage en psychanalyse » – est apparue en 1995, l'îlot d'intérêt pour sa pensée et pour la tradition psychanalytique française à Saint-Pétersbourg était l'Institut de la Psychanalyse de l'Europe de l'Est.

⁷⁸⁹ Olga Souslova, « Psychanalyse et éducation », 2eme Congrès Psychanalytique International « Dix ans de la psychanalyse en Russie : l'expérience russe », Juin 2001, Saint-Pétersbourg, In : *De « la Maison Verte » à « l'Ille Verte » : traditions et expérience*, Collectif, Saint-Pétersbourg, 2000, pp. 108-116.

⁷⁹⁰ Une forte lignée de la psychologie matérialiste qui prend ses racines dans les études des neurologues, physiologistes et « psycho-réflexologistes » (Ivan Setchenov, Ivanov Pavlov, Vladimir Bekhterev) avant la

des cadres divers de travail, la définition « par la négative » du dispositif parisien apportait peu de précisions ; le *dispositif de la Maison Verte* a été saisi par un tâtonnement comparatif avec ce qui « se donnait » des premières pratiques thérapeutiques ou avec d'autres dispositifs d'accueil :

« Parfois ce qui se passe à l'accueil », dit Valentina Ivanova, une des accueillants, lors de la première Journée d'étude consacrée au travail du lieu d'accueil saint-pétersbourgeois, « ressemble beaucoup à ce qui se passe pendant le travail thérapeutique. Mais certainement il existe des effets “ thérapeutiques ” même dans la vie de tous les jours : quelqu'un dit quelque chose dans un moment précis et cela produit les effets d'une transformation...»⁷⁹¹.

Révolution, cette tradition a vu son développement dans les années des Soviets. L'approche moniste et la méthodologie d'une science expérimentale correspondait bien aux principes du matérialisme dialectique choisi par des bolcheviks comme une base conceptuelle pour toutes les sciences humaines. Ainsi, l'ouverture que la psychologie a connue lors des études pédologiques (Lev Vygotskiy, Aron Zalkind) et psychotechniques (Issaak Chpilrein, Solomon Guellerchtein) dans les années 20-30 était brève, ces recherches et leurs applications à la pratique ont été condamnées et interdites. La psychologie, donc, s'est trouvée réduite aux études académiques autour des questions de la conscience (Serguey Roubinchtein) et du comportement (Alexiy Leontiev) à l'appui des études de la neurologie et de la psychophysiologie. Le respect des principes « matérialistes » et de « l'approche dialectique » exigé par le pouvoir communiste rendaient impossible l'existence d'autres approches ou des écoles dont les chercheurs ont été obligés de « se convertir » aux neuropsychologues (Alexandre Louriya), se consacrer aux études de langage (Lev Tscherba) ou à la psychophysiologie de la mémoire (Evgueniy Sokolov). Dès les années 60, Philippe Bassin, psychologue et neurophysiologiste, avec Dimitri Ouznadze ont pu initier, à Tbilissi, les études portant sur les « formes inconscientes du fonctionnement de l'activité nerveuse supérieure ». Pourtant, ces recherches n'ont jamais débouché sur la formation de thérapeutes ou de psychologues praticiens. La psychothérapie, dans sa forme réduite, a été une filière de la médecine. L'accompagnement des enfants présentant des troubles mentaux ou des problèmes de comportement ont été confié aux déféctologues, pédagogues spécialisées, qui travaillaient selon les programmes de rééducation. Dès la pérestroïka, l'explosion de l'intérêt pour la psychologie pratique a fait naître plusieurs départements de psychologie dans les universités et des établissements de formation. En 15 ans, le nombre de psychologues ont augmenté de 5 fois, il s'agissait d'environ 30 000 psychologues pour la Russie, en 2000. Cf.: Artour V. Petrovskiy, *Psychologie en Russie. XX siècle*, Moscou Ed. URAO, 2000, pp. 7-47. (Петровский А.В., *Психология в России. XX век*, Москва, изд-во УРАО, 2000, стр. 7-47.) A Saint-Pétersbourg, le premier *Institut de psychothérapie et du travail consultatif « L'Harmonie »* a été créé en 1988. Il a ouvert en 1995 l'École Internationale de la psychothérapie individuelle et de groupe avec le soutien et l'encadrement par « Concord Institute » et « Transcultural network for Global Psychology and Education » (USA). Elle est devenue l'aboutissement d'une collaboration de ces institutions depuis 1988 afin de créer un réseau des centres européens et nord-américains qui envoyaient des professionnels et soutenaient des collègues russes. Ces échanges avec ses premiers programmes et ses premières publications ont été subventionnés, entre autres, par Georges Soros Foundation « Open Society Institute » qui a soutenu l'avancement des pratiques psychothérapeutiques en Russie et des républiques postsoviétiques. Cf.: *Psychosynthesis in North America : Discovering our History 1957-2010*, collective, The Association for the Advancement of Psychosynthesis, 2011.

⁷⁹¹ Valentina Ivanova, l'Intervention à la Journée d'Etude sur *la Maison Verte* à Saint-Pétersbourg, juin 1999, Saint-Pétersbourg. Archives de l'île Verte.

« Je vois que la Maison Verte “ marche ” », reprend Alla Pastorova, « elle aide les familles, mais comment ? Ici, il y a plus de questions que de réponses. Il y a beaucoup de croisements entre ce que nous faisons comme thérapeutes ou comme leaders des *Toddlers' groups* mais il y a autant de différences »⁷⁹².

Effectivement, le contexte historique consistait au fait que des théories, pratiques et dispositifs de travail nouveaux arrivaient en même instant. Leur connaissance a été faite souvent en parallèle où ces multiples vas-et-viens étaient une des possibilités de les saisir et, par surcroît, de comprendre ce qui marche réellement en Russie. Cela étant, un autre dispositif d'accueil des enfants et des parents est devenu un compagnon de route de *l'Île Verte* pour plusieurs années : « Parent-Toddler Groups »⁷⁹³.

A Saint-Pétersbourg, il est apparu en 1997, une année avant l'ouverture d'un lieu inspiré de *la Maison Verte*, grâce aux collègues britanniques qui étaient en contact avec l'Institut pour l'intervention précoce. Ces contacts ont initié, entre autres, le premier Groupe de psychanalyse d'enfants⁷⁹⁴ qui a été formé, supervisé et soutenu par les psychanalystes du Centre Anna Freud⁷⁹⁵ de Londres. Ce partenariat a fait découvrir aux professionnels saint-pétersbourgeois la psychanalyse britannique, dans sa théorie et sa clinique. Et c'est dans le cadre de ces échanges qu'ils ont pris connaissance du dispositif de l'accueil qui était dans la palette des activités orientées vers le social du Centre.

Ouvert à toutes les idées, l'Institut pour l'intervention précoce a soutenu, ainsi, deux modes de travail qui semblaient assez proches mais suffisamment divergentes – *l'Île Verte* et les *Toddlers'*

⁷⁹² Alla Pastorova, l'Intervention à la Journée d'Etude sur *la Maison Verte* à Saint-Pétersbourg, juin 1999, Saint-Pétersbourg. Archives de *l'Île Verte*.

⁷⁹³ Nous allons garder par la suite l'appellation les « *Toddlers' groups* » pour les « *Parent-Toddler Groups* », c'est sous ce nom raccourci qu'ils sont connus à Saint-Pétersbourg.

⁷⁹⁴ Le Groupe de la Psychanalyse d'Enfants, créé par Nina Vassilieva, en 1994, était un des premier groupe qui enseignait la psychanalyse d'enfants à Saint-Pétersbourg. Plusieurs analystes du Centre Anna Freud – Ms. Rose Edgumbe, Ms. Nicky Model, Dr. Luis R. de la Sierra et les autres – sont venus à Saint-Pétersbourg afin d'assurer le premier programme de formation qui a duré une année (1994/95) et a permis de former la première génération des psychothérapeutes russes qui ont eu une pratique analytique avec les enfants. Le groupe s'est transformé, en 1998, en Société Saint-pétersbourgeoise de la Psychanalyse d'Enfant et a obtenu le statut d'un membre de La Section Européenne de La Psychothérapie Psychanalytique (EFPP).

⁷⁹⁵ Hampstead Clinique où Anna Freud a travaillé une grande partie de sa vie a reçu son nom après la mort de la psychanalyste.

groups. La coexistence de ces deux projets a stimulé la comparaison de ces dispositifs derrière lesquels se profilaient, certainement, des différences conceptuelles : l'une dans la version inspirée de la théorie d'Anna Freud et l'autre inspirée des théories de F. Dolto et de J. Lacan. Dans ce moment de découverte de la psychanalyse, ces dispositifs de travail avec les familles apportaient des éléments qui permettaient de saisir les différences de ces approches analytiques – française et anglaise – mais par le même mouvement, les différences perçues lors de l'étude des théories analytiques par ailleurs ont été projetées sur la compréhension des dispositifs.

Au fond, il s'agissait du même cercle de professionnels qui formaient un champ de croisement de l'Institut pour l'intervention précoce et de la Maison de Korczak qui étaient dans la recherche constante de nouvelles formes de travail. Le fait que ces deux dispositifs soient arrivés en même temps a permis de les « essayer » avec la même clientèle – des enfants présentant des troubles graves dans leur développement et des enfants de familles en difficulté et plus précisément avec des mères anciennes pupilles des maisons d'enfants. Ainsi, *l'Île Verte* et les *Toddlers' groups* se sont trouvés marcher côte-à-côte pendant les premières années, ce n'est que progressivement que ces deux dispositifs se sont écartés : avec l'avancement dans la pratique, les différences devenaient de plus en plus flagrantes. Au fur et à mesure, les professionnels qui participaient aux deux dispositifs, ont choisi le cadre qui leur convenait le plus, tout autant que leur clientèle qui a bifurqué vers un des cadres de l'accueil. Notamment, les équipes ont pu constater l'investissement plus soutenu de *l'Île Verte* par les familles avec des enfants handicapés tandis que le cadre des *Toddlers' groups* s'est trouvé plus contenant pour des familles en difficulté sociale.

Il nous semble intéressant de présenter le concept et l'expérience des groupes créés par le Centre Anna Freud à Londres et implantés à Saint-Pétersbourg pour comprendre ce choix des familles et des professionnels.

2.1. Les Toddlers' groups et l'accueil des parents en difficulté

2.1.1. La création du concept par la Hampstead Clinique et l'influence magistrale d'Anna Freud

Historiquement, l'idée des *Toddlers' groups* a noué ensemble ce qui était propre à l'intérêt d'Anna Freud pour la psychanalyse : son intention de faire des ponts entre la théorie psychanalytique, l'observation directe comme une source importante de recherches, et les pratiques qui pourraient être utiles à de larges couches de la population. De plus, le concept de ces groupes était inséparable de son souci d'élargir le champ d'application des connaissances psychanalytiques, d'une part, et de concevoir des voies possibles de transmission de la psychanalyse, d'autre part.

L'importance des observations directes pour la théorie analytique du développement de l'enfant est apparue comme essentielle pour Anna Freud, dès le début de sa carrière, afin de vérifier, compléter ou ajuster des reconstructions opérées chez l'adulte lors d'une cure psychanalytique⁷⁹⁶. La petite enfance et les liens parentaux étaient un domaine de recherche qu'il fallait encore explorer et décrire. Elle enregistrait ses observations, faisait des fiches, les systématisait et les mettait en discussion collective partout où elle passait⁷⁹⁷. Ce sont ces observations qui ont fondé les conclusions d'Anna Freud sur l'importance des relations précoces entre la mère et l'enfant et ont fait apparaître l'importance du travail préventif⁷⁹⁸.

⁷⁹⁶ Anna Freud, *L'enfant dans la psychanalyse*, Gallimard, 1976, pp. 4-6.

⁷⁹⁷ A partir des notes qu'elle a fait lors de ses expériences à Jackson Nursery jusqu'à l'« Index Psychanalytique » de la Hampstead Clinic, Anna Freud a constitué une base colossale des données collectées quotidiennement par elle et par le personnel. Ces données servent aux recherches analytiques tandis que la pratique d'observation fait partie de la formation psychanalytique. Minutieusement, elle cherchait à collecter des « données » sur le développement des enfants, sans théorisation précipitée et avec une grande attention aux contradictions apparentes et aux réactions de celui qui observait. Cf.: Elisabeth Young-Bruehl, *Anna Freud: a biography*, NY, Summit books, 1988, pp. 362-380.

⁷⁹⁸ Une grande partie de ses observations a été faite pendant la guerre, dans les Hampstead War Nurseries, les centres résidentiels pour les mères et les enfants sans abri, auprès des enfants séparés de leurs parents. Il s'agissait de tout un réseau de centres fondé avec Dorothy Burlingham où Anna Freud a rencontré des situations de privation parentale, et où elle a débuté ses études sur le développement de l'enfant et sur la dépendance vitale de l'enfant à son entourage familiale. Cette expérience extrême l'a renseignée sur les séparations brusques et précoces et l'a orientée vers le travail de suppléance parentale ou de réparation des carences dues aux

L'engagement d'Anna Freud pour le travail dans le social, dans un cadre expérimental, avec les enfants et les familles dans une situation difficile ou dans les milieux carencés était un autre pilier de son positionnement analytique. Cet engagement datait de sa vie à Vienne, du travail commun avec Auguste Aichhorn et Siegfried Bernfeld, mais aussi de son expérience dans l'Américan Joint Distribution Committee avec des enfants placés et leurs familles, et de la création de la Jackson Nursery pour les enfants déshérités. Elle a créé ou a apporté son concours à plusieurs expérimentations où l'approche analytique a été mise en œuvre. Le travail dans des cadres innovants a fait partie de son désir d'accroître les domaines touchés par la psychanalyse afin de rendre accessibles des découvertes analytiques à ceux qui travaillaient dans les domaines de l'éducation, de la rééducation, de l'enseignement et du secteur social.

Donc, ces trois fils – les observations, la pensée préventive et la création de nouveaux cadres de travail influencés par la psychanalyse mais utiles aux groupes sociaux différents – se sont noués dans le concept des *Toddlers' groups* dont l'idée est apparue en 1950, mais a mûri progressivement et été le fruit du travail collectif de la Hampstead Clinique⁷⁹⁹. Les bases théoriques du développement normal chez l'enfant élaborées par Anna Freud ont été complétées par la théorie de Margaret Mahler sur la séparation-individuation et les études des relations mère-enfant de Daniel Stern, ainsi que par de nouvelles recherches analytiques et développementales. Le travail d'observation a été également intégré dans la formation analytique proposée par le Centre dont les séminaires d'observation des groupes faisaient partie⁸⁰⁰. De même, le travail avec des populations diverses a donné lieu à la création de plusieurs groupes proposés à des populations variées : le travail dans des quartiers difficiles de

situations vécues, elle l'a aidée à réfléchir sur les pathologies qui en découlent et à dessiner des perspectives de prévention dans l'après-guerre. Cf.: Rose Edgcombe, *Anna Freud. A View of Development, Disturbance and Therapeutic Techniques*, Routledge, 2000, pp. 22-31.

⁷⁹⁹ Cette histoire de la création collective faite par l'équipe de Hampstead Clinique est décrite dans Inge-Martine Pretorius : « A historical background of the Anna Freud Centre parent-toddler groups and the use of observation to study child development », In : Marie Zaphiriou Woods and Inge-Martine Pretorius (Ed.), *Parents and Toddlers' in Groups: A Psychoanalytic Developmental Approach*, Routledge, 2011, pp. 10-17.

⁸⁰⁰ Cette formation est faite de plusieurs parties, comme la cure, la supervision et autres. Le séminaire d'observation, ainsi, comprend deux temps d'observation des Toddler groupes – d'abord, derrière les miroirs sans tain, avec la prise de notes, puis en tant que stagiaires qui assistent des leaders. Le temps de la discussion, encadré par les intervenants du groupe, permet de discuter ensemble avec les stagiaires chaque couple mère-enfant et d'envisager une stratégie d'accompagnement pour chacune d'elles.

Londres ou dans un foyer qui accueille les familles sans abri⁸⁰¹. C'est ce travail avec une population extrêmement souffrante qui a poussé l'équipe du Centre à continuer à réfléchir sur le concept des groupes : faire « bouger » le cadre, chercher la collaboration des divers services pour que les *Toddlers' groups* puissent servir de passerelle vers un accompagnement individuel ou le travail sans un autre cadre institutionnel.

2.1.2. L'idée du groupe reflétée dans son fonctionnement

Le nom des *Parent-Toddlers' groups* indique sans équivoque l'âge des enfants admis dans le groupe, entre douze mois et trois ans environ. Il s'agit d'enfants qui ont accédé à la marche et pour qui l'acquisition de l'autonomie psychique et corporelle ouvre une nouvelle palette de questions : l'exploration active du monde extérieur et la découverte de la dépendance de l'adulte, l'affirmation subjective de l'enfant et l'autorité des parents, les premières relations sociales avec les autres enfants, l'apprentissage de la propreté et de nombreuses autres trouvailles qui caractérisent tout particulièrement cette tranche d'âge. Le temps de bébé s'achève et les parents se sentent questionnés par les nouveaux liens qui en découlent – c'est le constat qui était à la base de création des *Toddlers' groups* à la Hampstead Clinique.

Une fois par semaine, toujours le même jour et à la même heure, le groupe rassemble quatre à huit mères (ou pères ce qui est rare) avec leur enfant, pour une heure et demie. Le groupe est animé par deux leaders qui ont fait une formation spéciale – de l'observation et de la pratique supervisée – au préalable. La demande des mères d'y venir est travaillée au cours de l'entretien préliminaire : les professionnels rencontrent la mère et l'enfant, les écoutent et leur expliquent le fonctionnement du groupe. Le groupe est gratuit et fonctionne durant une

⁸⁰¹ Plusieurs articles présentent ce travail : Jenny Stoker, "Difference and disability: Experiences in a specialist toddler group"; Lesley Bennett, « Running a toddler group on a council housing estate : Invisibility, intrusion, dislocation and the importance of boundaries" In : *Parents and Toddlers's in Groups: A Psychoanalytic Developmental Approach*, pp. 91-136.

année ; mais il y a des enfants qui y restent pour deux ans consécutifs. Le groupe est constant et des liens se tissent entre les participants et les leaders d'une semaine à l'autre. Les mères font la connaissance d'autres mères et d'autres enfants, les enfants retrouvent leurs petits camarades et rencontrent des adultes qui ne font pas partie de leur entourage immédiat. Ces liens sont constants et le groupe traverse divers moments dans son existence – de l'inquiétude partagée, des tensions, de l'apaisement, de la coexistence en parallèle. Cela étant, le groupe fabrique son histoire : dans les relations entre les participants, dans les questions abordées, dans les émotions partagées se profile quelque chose d'unique qui n'appartient qu'à ce groupe-là. Si les parents s'absentent, les leaders les appellent et le groupe reçoit de leurs nouvelles. Bien évidemment, ses absences peuvent également témoigner de difficultés particulières, soit par rapport au groupe, soit par rapport à une réactivation de la problématique infantile chez la mère, c'est ce que les contacts avec des professionnels cherchent à éclairer.

Sans être une thérapie de groupe, les *Toddlers' groups* n'évitent néanmoins pas les processus groupaux qui demandent à être travaillés de temps à autre. Ils pratiquent une attention égale pour tous les participants, bienveillante et même chaleureuse.

« Ils circulent librement parmi les parents et les enfants, observent et reflètent à part soi, et interviennent s'il est nécessaire (...). Leur but est de maintenir un "cadre analytique intérieur" afin de donner sens aux communications inconscientes et aux sentiments transférentiels et contre-transférentiels intenses qui surgissent inmanquablement. Cependant, les membres du groupe ne sont pas considérés comme des patients et les interprétations ne sont qu'occasionnelles »⁸⁰².

Les questions d'éducation ou les problèmes du quotidien posés par un des participants peuvent être proposés à la discussion commune ; l'échange est libre, sans trouver de recettes ou clore l'échange – les leaders sont là pour rendre accessible l'information sur des points du développement de l'enfant. Souvent, des sujets déjà évoqués réapparaissent, en « grandissant » au rythme des enfants. L'attention portée à l'enfant a pour but lointain

⁸⁰² Marie Zaphiriou Woods, « A psychoanalytic developmental approach to running a parent-toddler group », In : Marie Zaphiriou Woods, Inge-Martine Pretorius (Ed.), *Parents and Toddlers in Groups: A Psychoanalytic Developmental Approach*, Routledge, 2011, pp. 38-39.

l'intégration d'un des établissements d'enfants (« nursery school », « playsgroups », « Child Care Centres ») dans les meilleures conditions.

Le deuxième axe de travail est le soutien de la relation entre la mère et l'enfant, dans les situations difficiles causées par le développement de l'enfant et par « le devenir-parent » de la mère. Ce « devenir » est d'autant plus difficile que le passé de la mère est parfois douloureux et ne donne pas d'appuis identificatoires suffisants pour qu'elle puisse assurer pleinement la position parentale. Sans vouloir prendre une position « de meilleurs parents », les leaders pensent – par une attitude d'« intérêt », de « respect » et d'« empathie » – proposer « des figures nouvelles qui peuvent donner un support identificatoire supplémentaire aux figures intériorisées de leurs propres parents »⁸⁰³.

L'attitude réceptive – « les bras ouverts aux mères » – ne perd pas de vue l'enfant pour autant : c'est par rapport à lui, l'enfant réel, que la mère cherche à établir, à reproduire, à interpréter à sa manière ce qu'elle voit comme des modèles. Dans ce processus, les parents sont accompagnés, voire guidés vers la recherche d'une solution individuelle de leurs difficultés. Pourtant, ni l'intervenant, ni le groupe ne rentrent dans « les zones sombres » de l'histoire personnelle de la mère. C'est plutôt la vie en continue, avec les autres et avec son propre enfant, qui devient une source de questionnements qui se retournent vers la personne de la mère – ses réactions et ses habitudes. L'intervention des leaders reste centrée sur les relations mère-enfant *ici et maintenant*. L'espace du groupe se pose plutôt comme « contenant » de ces relations – il leur donne lieu, il permet un échange verbalisé, il ouvre la possibilité de chercher une solution (par l'intermédiaire des leaders et des autres participants du groupe).

Les leaders, donc, prennent une position active dans les interactions et font appel aux jeux qui les aident à divers endroits : pour consolider les relations entre les enfants et les parents, pour avoir le plaisir d'être ensemble, pour soutenir le processus de séparation et d'individuation chez l'enfant et son acceptation chez la mère. En utilisant le concept de Winnicott l'espace du groupe est vu comme un certain « *espace transitionnel* » où le monde externe et le monde interne se croisent, et qui donne naissance à la créativité, à l'illusion, à l'élaboration

⁸⁰³ Marie Zaphiriou Woods, « Preventive work in a toddler group and nursery » in *Journal of Child Psychotherapy*, vol. 26, n° 2, 2000, p. 211.

psychique⁸⁰⁴. Cet espace est entre la maison et le social, certes, mais plus profondément il développe cette aire de croisement du réel et de l'imaginaire, où de nouveaux objets et de nouveaux liens surgissent pour l'enfant avec des emprunts des relations sécurisantes avec la mère qui les médiatise.

A mi-chemin entre le travail de groupe thérapeutique, le travail thérapeutique individuel et le loisir, le *Toddlers' group* puise sa force dans l'approche analytique du Centre Anna Freud : d'un côté « contenir », « nourrir », « fonctionner en miroir », et de l'autre « confirmer la réalité », « mettre des limites », « contenir et moduler l'ambivalence » et plus fondamentalement « faciliter les processus de séparation-individuation »⁸⁰⁵. Cela étant, les leaders ou le groupe dans sa totalité, peuvent « materner » ou jouer une fonction « de tiers » si nécessaire. Ces outils analytiques peuvent être servis pendant les interactions autant avec les enfants qu'avec les adultes.

La position « contenante » est très importante d'une part, pour recevoir l'ambivalence, les agressions, les moments d'angoisse, et de l'autre, pour le groupe entier qui se trouve consolidé par une présence solide des professionnels. Ainsi, une des déclinaisons des « figures » intervenantes se développe dans la position particulièrement « soutenante » de la mère – si elle est aidée suffisamment, « son potentiel est libéré, il peut devenir la base de relations nouvelles et en même temps authentiques »⁸⁰⁶. Les leaders, par conséquent, se prêtent à une place transférentielle pour rendre les mères plus réceptives aux besoins et aux désirs de leurs enfants :

« Il semble que les parents et les enfants choisissent ce dont ils ont besoin pour le développement de différentes “ possibilités thérapeutiques ” qui sont mises à disposition par “ la matrice soutenante ” des groupes parents-enfants ; et ceci est analogue au processus décrit

⁸⁰⁴ Jenny Stoker, « The role of play », in *Parents and Toddlers in Groups: A Psychoanalytic Developmental Approach*, Ed. by Marie Zaphiriou Woods and Inge-Martine Pretorius, Routledge, 2011, pp. 52-62.

⁸⁰⁵ Marie Zaphiriou Woods, « Preventive work in a toddler group and nursery », *op.cit.*, p. 210.

⁸⁰⁶ S. Greenspan « The second other: the role of the father in early personality formation and the dyadic-phallic phase of development » In : Stanley H. Cath, Alan R. Gurwitt, John Munder Ross, *Father and Child : Developmental and Clinical Perspectives*, Boston: Little Brown, 1982, pp. 123-138.

par Anna Freud concernant les enfants qui prennent ce dont ils ont besoin du cadre classique analytique »⁸⁰⁷.

C'est pour analyser les mouvements transférentiels ou contre-transférentiels que l'apport d'un superviseur (dont le travail peut être encadré par le séminaire d'observation) devient important. En présentant les difficultés, les questions ou les doutes qui traversent les leaders lors du travail avec les familles, ils arrivent à verbaliser, à mettre à distance et à rendre analysable ce qui se passe dans le groupe. La supervision devient, à son tour, l'espace de médiation, une aire qui peut être nécessaire pour penser des situations. Vu la clientèle de ces groupes – qui accueillent des familles en difficulté ou en souffrance⁸⁰⁸ – les processus psychiques révélés et mis en circulation lors des séances de groupe peuvent être très complexes et chargés d'affects ou de sentiments.

C'est pourquoi, semble-t-il, la formation des leaders et l'accompagnement à leur début prend une place importante dans la conception des *Toddlers' groups* : ils participent aux séminaires d'observation, occupent pendant une certaine période la place d'assistant de leader de groupe, cherchent un partenaire avec qui ils se sentent à l'aise avant de se lancer dans leur activité propre. Le rythme de la transmission est lent mais il est vu comme assuré. Cette formation est payante et dure plusieurs mois, elle instaure des liens qui servent de soutien aux jeunes leaders qui, après avoir acquis l'expérience des groupes, peuvent à leur tour former de nouveaux leaders. Ainsi, l'idée de *Toddlers' groups* se diffuse grâce à cette transmission très individualisée – une espèce de rhizome se développe, passant toujours par une transmission de type maître-élève. Même après la formation, les leaders communiquent entre eux, sans avoir formé une fédération ou un cercle fermé.

⁸⁰⁷ Marie Zaphiriou Woods, « A psychoanalytic developmental approach to running a parent-toddler group », *op.cit.*, p. 51.

⁸⁰⁸ Elspeth Pluckrose " Building a toddler group in a hostel for homeless families: An iterative technique "; Fatima Martinez del Solar, " Reaching out to vulnerable parents and toddlers: Establishing a parent-toddler group in a deprived area of South London " Cf. : *Parents and Toddlers in Groups: A Psychoanalytic Developmental Approach*, Ed. by Marie Zaphiriou Woods and Inge-Martine Pretorius, Routledge, 2011, pp. 114-136.

D'avoir fait la connaissance de l'idée des groupes, l'Institut pour l'intervention précoce et la Maison de Korczak de Saint-Pétersbourg ont eu recours à ce dispositif⁸⁰⁹ dans leur travail.

2.1.3. Les deux dispositifs exposés à l'accueil des mêmes groupes de population

Comme nous l'avons noté plus haut, la constellation historique et intellectuelle de l'époque a fait que *l'île Verte* et les *Toddlers' groups* ont commencé à accueillir la même clientèle : des enfants des anciennes pupilles des maisons d'enfants et plus largement des familles en difficulté sociale d'un côté, et des enfants présentant un handicap physique ou mental, de l'autre. En faisant ce travail en parallèle, les professionnels des deux dispositifs étaient en train de découvrir leur cadre dans la réalité d'accueil des familles et ont été amenés à comparer leur travail. De plus, ces comparaisons étaient stimulées par la nécessité de chercher le financement pour leur travail – les demandes de subventions portaient en elles une forte exigence de synthèse.

De manière générale, l'accompagnement des parents en difficulté, et des mères dans le cadre du programme « Bon Commencement » en particulier, s'est avéré beaucoup plus complexe que le travail avec les familles ayant des enfants avec des aléas de développement. Le contact avec ces jeunes mères s'instaurait difficilement, les invitations à venir étaient souvent vécues

⁸⁰⁹ A Saint-Pétersbourg, les *Toddlers' groups* ont été initiés par une des figures historiques de ce mouvement, Nancy Brenner, qui a entamé la transmission en 1996. Elle est venue à plusieurs reprises à Saint-Pétersbourg, avec plusieurs analystes du Centre Anna Freud. A son tour, des spécialistes de l'Institut pour l'Intervention Précoce ont fait des stages à Londres, selon le programme d'observation des groupes, et ont obtenu la certification nécessaire pour devenir des leaders de groupes. Suite à cela, les *Toddlers' groups* ont été mis en place à Saint-Pétersbourg initialement dans sa totalité : les groupes pour les parents et les enfants ; la supervision des leaders des groupes ; le séminaire d'observation avec le temps d'analyse et de la discussion des données ; la transmission et la formation de la nouvelle génération des leaders. La première souche a donné naissance à quelques groupes qui ont gardé le fonctionnement et l'approche intact du Centre Anna Freud, à Saint-Pétersbourg et dans quelques d'autres villes de la Russie. En 2011, il y avait trois groupes à Saint-Pétersbourg, trois groupes à Voronej, un groupe à Moscou ; il s'agissait des groupes qui travaillaient en continue, en accueillant des enfants et des parents tous les ans sans interruption.

par elles comme une surveillance supplémentaire⁸¹⁰. L'agacement à l'égard du comportement « désobéissant » de l'enfant amenait rarement ces mères à l'analyse de leurs relations où elles étaient incluses, et encore moins à l'appel à l'autre pour être aidée⁸¹¹.

Souvent, leurs premiers passages à *l'Île Verte* étaient accompagnés par une éducatrice qui les connaissait bien par ailleurs. Pourtant, après être venues de leur plein gré, elles « disparaissaient » du lieu d'accueil même si leurs enfants se sentaient bien parmi les autres enfants accueillis. Et si le lien téléphonique prévu par le dispositif des *Toddlers' groups* permettait de « relancer un lien » avec ces mères, le cadre de *l'Île Verte* a été conçu d'une manière beaucoup plus libre et plus légère. Les relations que les leaders des *Toddlers' groups* visaient à instaurer avec ces familles étaient de ce fait plus proches. La communication avec elles en dehors des séances de groupe – prendre des nouvelles de l'enfant, passer le bonjour de la part du groupe, communiquer les derniers événements du groupe etc. – permettait de « garder le fil ». En quelque sorte, le désir de ces mères de venir au groupe s'est trouvé étayé par le désir des leaders qui faisaient parler les parents de leurs difficultés mais également *faisaient entendre le désir de leurs enfants de venir*. Ceci semblait crucial, car l'enfant se montrait réceptif aux professionnels, ce qui étonnait les mères – souvent submergées par les difficultés matérielles ou relationnelles et surtout par leur propre expérience d'« un enfant jamais pris en considération », elles n'avaient pas l'habitude de prêter attention au vécu de l'enfant. Cette attention à ce que vivait et disait l'enfant faisait écho, certainement, à ce que les mères arrivaient parfois à verbaliser : elles avouaient que leur propre enfance était le temps le plus angoissant de leur vie, et leur souhait de « donner autre chose » à leur propre enfant recevait une espèce de matérialisation dans l'attitude⁸¹².

Selon l'architecture conceptuelle des *Toddlers' groups*, les relations instaurées présumaient d'un contact plus « étroit ». Dans le cas où la demande n'était pas encore consciente,

⁸¹⁰ Valentina Ivanova, Nina Vassilyeva, « Integrating parents and toddlers with special needs: Parent-toddler groups in St. Petersburg » In : Marie Zaphiriou Woods, Inge-Martine Pretorius (Ed.), *Parents and Toddlers in Groups: A Psychoanalytic Developmental Approach*, NY, London, Routledge, 2011, pp. 139-141.

⁸¹¹ Victoria Ryskina, Olga Souslova, « Des dispositifs différents de la socialisation précoce des enfants. Les réflexions sur l'expérience de travail avec des familles du programme « Le Bon Commencement » » In : Journée d'étude « Des modalités de travail avec « les familles en difficulté » : des dispositifs et des buts », le 6 septembre, 2002. Archives de la Maison de Korczak.

⁸¹² *Ibid.*

l'entretien préliminaire et le cadre du groupe transformait un souhait imprécis en engagement dans une activité stable, durant toute l'année. En quelque sorte, le groupe exigeait un investissement subjectif de la part de la mère : d'emblée, elle était appelée à entrer dans le champ du questionnement sur elle-même, à reconnaître certains points sur les liens qu'elle tenait avec son enfant, à réfléchir sur son propre désir d'y participer même s'il était souvent présenté comme « pour le bien de l'enfant ». En quelque sorte, le groupe bâtissait un cadre où le sujet était impliqué et prenait une certaine responsabilité devant soi et l'autre. A Saint-Pétersbourg, le paiement a été choisi délibérément comme un des régulateurs de ce processus : « l'absence » était à régler comme une séance manquée. A la différence des groupes du Centre Anna Freud qui restaient gratuits (du fait qu'ils étaient soutenus soit par le Centre même soit par les autorités locales soit par des sponsors), à Saint-Pétersbourg, le prix a été fixé par les leaders de groupe et correspondait à peu près à la moitié du prix d'une séance de travail thérapeutique individuel⁸¹³. Le règlement de la présence avait lieu une fois par mois, de manière centralisée. En conséquence, le cadre s'est trouvé plus éloigné du quotidien, il induisait et insistait sur un certain engagement⁸¹⁴.

L'expérience de plusieurs groupes nous a amené vers un constat : la position active des leaders convenait visiblement plus aux mères du programme « Le Bon Commencement ».

Selon la construction conceptuelle des groupes, les leaders s'autorisaient à tenir une position beaucoup plus active et « maternante » par rapport à la mère, afin de lui donner la possibilité de faire ses propres « va-et-vient » – de faire appel à son expérience archaïque et d'expérimenter de nouveaux liens. Ce positionnement avait pour but de « porter » la mère dans ce temps mouvant de son expérience parentale⁸¹⁵ : elle découvrait *en elle* les besoins que ses propres enfants peuvent avoir. Cela se trouvait important dans les situations d'absence

⁸¹³ Valentina Ivanova, entretien du 7 mars 2012.

⁸¹⁴ Pour les mères anciennes pupilles de maison d'enfants, la rencontre préliminaire a eu également lieu, les frais de participation ont été réglés par la Maison de Korczak qui considérait ce travail comme une des modalités de l'accompagnement de ces jeunes mères dont elle était chargée. Les mères ont été informées de ce fait.

⁸¹⁵ Valentina Ivanova, entretien du 7 mars 2012.

d'expérience parentale positive, en l'absence de liens avec sa famille, ou quand son entourage était inconnu ou rejetant⁸¹⁶.

De l'autre côté, le groupe stable et consistant se transformait lui-même au cours de l'année en une espèce de « contenant » et de « réceptacle » pour ces mères. Le rythme assuré – toujours le même jour et l'heure – avec un petit nombre de participants (quatre-huit paires d'enfant-parent) aidait visiblement à « apprivoiser » ce nouvel espace par les mères dont les contacts restaient limités à un cercle restreint d'amis et de connaissances de maison d'enfants. L'absence de jugements, la tolérance extrême que des leaders tenaient à instaurer gagnait au fur et à mesure l'ambiance du groupe où le comportement (de l'enfant mais également de l'adulte) suscitait plutôt une tentative d'aider ou de comprendre que de rejeter ou de blâmer. Ainsi, les conversations entre les participants recevaient progressivement une tonalité de partage d'expériences difficiles et de témoignages sur des moments où « tout le monde » n'arrivait pas à canaliser la fatigue, l'irritation et le sentiment d'impuissance qui accompagnaient « toute expérience parentale ». Cette reconnaissance permettait d'aborder autrement la question du « comment » et du « pourquoi » des relations parent-enfant⁸¹⁷.

La constance et la continuité du *Toddlers' group* rendait également visible l'évolution des relations mère-enfant, l'attitude de l'enfant dans le groupe, la présence de la mère avec les autres ; le résultat du groupe était repérable grâce à ce retour possible. Ceci ouvrait des possibilités d'aiguiser les interventions même si elles restaient intrinsèquement liées au travail *ici et maintenant*. La suite des interventions était assurée et donnait ainsi plus de maîtrise aux leaders dont le travail, en cas de difficulté, était supervisé. Ce travail d'accompagnement des leaders de groupes devenait crucial lors des situations qui révélaient des mouvements de dynamique de groupe ou des réactions contre-transférentielles. Cela étant, les leaders n'étaient pas non plus seuls vis-à-vis des relations qui s'installaient durant l'année de travail.

⁸¹⁶ Selon l'étude de Isabella Dement'ieva citée plus haut, même si 74 % des anciens pupilles des Maisons d'enfants avaient leurs propres parents en vie, il n'y avait que 27 % des jeunes qui gardaient des liens positifs avec eux, après la sortie de l'établissement. Encore moins d'entre eux faisaient appel à leurs propres parents dans le temps de leur expérience parentale.

⁸¹⁷ Valentina Ivanova, Nina Vassilyeva, « Integrating parents and toddlers with special needs: Parent-toddler groups in St. Petersburg », *op.cit.*, pp. 139-141.

Dans le temps libre du groupe où chacun – l'enfant et l'adulte – s'occupait à sa guise, il y avait cependant un moment qui rassemblait tout le monde : c'était le moment de goûter qui ponctuait chaque séance. Autour d'une table basse où les enfants s'asseyaient et les parents se plaçaient par terre à côté ou derrière eux, tout le monde partageait ensemble du jus de fruit, du thé et des gâteaux. Ce moment indiquait ainsi la fin imminente du groupe, le temps de se séparer après une heure et demie d'existence dans le même espace. Ce moment était conçu comme un moment « groupal » d'un côté, et de l'autre, comme un moment « socialisant ». Appelés à une table, les gens communiquaient même s'ils ne s'étaient pas « croisés » pendant le groupe. C'était également le moment que les leaders utilisaient pour mettre un mot sur les tensions ou les sentiments d'inconfort éventuels dans le groupe, c'était le moment d'analyser ce qui se passait pour les parents et les enfants *dans* le groupe. En quelque sorte, c'était le temps de l'inscription dans une petite collectivité qui rappelait cette coexistence collective des enfants et des mères. De l'autre côté, c'était le moment de l'inscription dans un collectif plus grand qui était transmise par la civilité qui accompagnait ce moment de repas commun. Le partage, l'attente, le plaisir, les émotions qui accompagnaient ce moment se passaient en présence de la mère qui accompagnait son enfant dans cette découverte d'une dimension sociale articulée autour des pulsions orales. C'était ainsi le temps de la parole et de l'échange où tout le monde se trouvait inclus⁸¹⁸.

Malgré des difficultés, le travail avec les familles du programme du « Bon Commencement » apportait, aux yeux des leaders, un résultat principal : ces familles participaient aux groupes, en rendant possible aux enfants et à elles-mêmes des rencontres avec d'autres personnes – les enfants et les adultes – qui ne faisaient pas partie de leur entourage. Ce résultat modique a été vu pourtant comme une création du champ du possible pour ces familles auparavant absolument inaccessibles et repliées sur elles-mêmes. Voici un compte-rendu d'un des groupes

⁸¹⁸ Ce temps de goûter est souvent le moment très chargé d'émotions qui vont de la joie à l'inquiétude ou de l'angoisse. Ainsi, il est considéré comme l'occasion pour les exprimer. La transmission de normes sociales est très présente dans ce moment-là ainsi que l'objectif de faire de ce moment de partage le moment le plus convivial possible. C'est un temps également propice pour l'observation (et pour les enfants qui observent les autres enfants faire et pour les intervenants pour chaque couple mère-enfant) ainsi que pour les interventions des leaders. Cf.: Joshua Holmes, Anna Prützel-Thomas, Kay Asquith, « Snack time at an Anna Freud Centre parent-toddler group: Microanalysis of social eating in toddlerhood » In : Marie Zaphiriou Woods Inge-Martine Pretorius (Ed.), *Parents and Toddlers in Groups: A Psychoanalytic Developmental Approach*, Routledge, 2011, pp. 179-186.

qui a eu lieu en 2001-2002 et dont le travail a été présenté lors d'une Journée d'étude sur les modalités de travail avec les « parents en difficulté » :

« Notre idée d'intégrer les familles du programme " Le Bon Commencement " dans un des groupes a trouvé une résonance positive chez les éducateurs qui nous ont aidés à faire circuler l'information sur notre projet chez leurs clients. Pendant la rencontre préliminaire, plusieurs familles ont ainsi manifesté leur intérêt pour le groupe : les mères évoquaient leur enfance qui était " le temps le plus terrifiant de leur vie " et elles souhaitaient que leur enfant vive autrement. Au total, trois familles ont intégré le groupe qui était composé, par ailleurs, d'une famille avec un enfant suivi à l'Institut pour l'intervention précoce auprès des familles (enfant avec l'IMC) et des familles de quartier. Le groupe rassemblait les enfants de 18 mois à 28 mois de huit familles.

Les débuts du groupe étaient très difficiles, les familles n'arrivaient pas à communiquer entre elles, les mères – anciennes pupilles, se tenaient toutes ensemble et ne répondaient pas aux invitations des autres familles à joindre leurs conversations. Elles vivaient comme une intrusion les questions d'autres parents sur leurs enfants et réagissaient mal aux interventions auprès d'eux. Des jeux bruyants et peu structurés ont été dominants dans l'échange de ces mères avec leur enfant : courir après l'enfant, " le manger " ou " faire guili-guili " ; " lui faire peur " en s'approchant par derrière ou par surprise, le " secouer " ou le faire tourner par les bras ; ou encore " tromper " l'enfant en lui donnant un jouet et en le reprenant tout de suite. Les pleurs des enfants provoquaient souvent des rires chez les mères. En générale, leurs enfants pleuraient beaucoup lors des séances de groupe : les interdits étaient souvent annoncés par des cris et tombaient " par hasard ", sans aucune cohérence. Ces attitudes repliées sur elles-mêmes ou tout simplement surprenantes rencontraient un certain rejet de la part des autres parents (surtout après l'interdiction d'une des mères à sa fille d'approcher l'enfant atteint de l'IMC : " tu ne vois pas ? il est malade ! ").

Nous avons choisi la stratégie de nous concentrer sur ce que vivaient les enfants : nous avons cherché des occasions pour commenter des réactions ou pour verbaliser des sentiments que devaient vivre les enfants de tout le groupe, sans avoir choisi des enfants en particulier. Nous essayions également de ne pas " passer à côté " de ce que l'enfant arrivait à faire pour la première fois. Et nous continuions de garder une neutralité totale vis-à-vis des attitudes parentales et de relancer les conversations avec eux.

Malgré une très lente évolution, nous avons remarqué un changement au sein de groupe. Au premier chef, ceci concernait le “ groupe ” des anciennes pupilles de maison d’enfants.

La mère de Natacha a fait venir son mari (lui-aussi pupille de la maison d’enfants) qui s’est trouvé associé à ce groupe – épisodiquement, mais il était présent lors des séances. Il avait spontanément plus de contacts avec les autres enfants que les mères qui passaient le temps ensemble, collées l’une à l’autre. Ce père a initié plusieurs jeux, et lui-même jouait avec grand plaisir. Progressivement, ces mères “ s’ouvraient ” à la vie de groupe, elles n’étaient plus dans l’observation. A l’instar des autres parents, leurs jeux étaient plus autour des jouets ou des jeux à partager (puzzles, des cubes). Si au début, nous avons l’impression qu’il s’agissait d’“ imitations ” du comportement des autres parents ou de la tentative de “ faire bonne figure ” (avec une attitude très schématique et une tonalité de voix très appuyée), au fur et à mesure, nous avons constaté qu’elles arrivaient à “ se laisser aller ”. Leur manière de passer le temps gagnait de plus en plus des traits individuels. L’une d’elles, la mère de Katya, passait beaucoup de temps à jouer aux puzzles : souvent elle commençait avec sa fille mais continuait toute seule (la fille décrochait vite), pour son propre plaisir ; nous avons eu une conversation sur les jouets qu’elle avait elle-même dans son enfance. Depuis, si la mère de Katya ne pouvait pas venir, elle chargeait une de ses amies d’accompagner Katya au groupe. Nous avons remarqué que l’enfant se comportait très différemment avec cette dame, beaucoup plus calme. Nous avons appris également que le comportement de Katya avait changé dans la crèche où elle allait en parallèle, elle “ se bagarrait ” moins avec les autres enfants, selon les paroles de la mère.

Pour le groupe, même s’il était très lent, il y avait un certain rapprochement des sous-groupes formés dès le début. En traversant des moments de “ gel ”, le groupe a montré que l’ouverture de ces jeunes mères à un espace inconnu était possible, et que les autres parents pouvaient réfléchir aux conditions de vie des autres, et manifester sans crainte leur empathie vis-à-vis des enfants de ces jeunes mères. Ceci était visible au niveau de l’évolution du temps du goûter : l’espace du groupe devenait au fur et à mesure leur “ propre espace ” et les mères anciennes pupilles ne considéraient plus ce temps comme moment d’“ approvisionnement ” (elles empochaient tous les gâteaux sans aucune gêne et sans attention aux autres, tandis que leurs enfants mordaient les gâteaux et les plaçaient dans l’assiette commune pour que personne ne les touche ensuite). Les autres parents ont pu retrouver les mots et les intonations pour réagir sans blesser personne.

Bien que difficile, ce travail a pu se faire et le groupe a continué d'exister tout au long de l'année, ce que nous avons considéré comme un résultat majeur »⁸¹⁹.

Malgré les difficultés importantes que constituait le travail avec ces jeunes mères, *les Toddlers' groups* ont intégré plusieurs familles dans le cadre de la coopération avec la Maison de Korczak. D'ailleurs, dans la continuité de l'idée repérée sur le cadre « plus contenant » pour ces clientes, la Maison de Korczak a adapté également un autre modèle de travail avec elles, un modèle inspiré d'un programme britannique « Mellow Parenting » et « Mellow babies »⁸²⁰. Ici, la dimension de soutien éducatif était encore plus visible et plus soutenue.

⁸¹⁹ Olga Souslova, Victoria Ryskina, « Des dispositifs différents de la socialisation précoce des enfants. Les réflexions sur l'expérience de travail avec des familles du programme « Le Bon Commencement » ».

⁸²⁰ Il s'agit d'une adaptation au sol russe des programmes « Parentalité mûre » et « Bébé murs » créés par C. Puckering, M. Mills et autres et qui ont été mis en place à Saint-Pétersbourg, en 2007, en collaboration de l'Institut pour l'Intervention Précoce et la Maison de Korczak. Le concept de travail est adapté à deux tranches d'âge d'enfant (de 0 à 18 mois et de 18 mois à 5 ans) ; les rencontres se passent en petit groupes, avec l'enregistrement de la communication des interactions des parents avec leurs enfants et leur discussion et leur analyse avec des leaders de groupes. De longues séances de travail (cinq heures d'affilée) sont structurées selon le temps d'activité : il y a des moments de jeux, de soins, du repas en commun ou le temps de relaxation. Le travail est animé par quatre spécialistes, deux personnes restent avec les enfants pendant le travail avec les adultes. Le temps de « training » dure 14 semaines. La Maison de Korczak a constaté une participation soutenue de la part des mères dont elle s'occupe. Les spécialistes ont constaté une certaine amélioration des liens que les mères instaurent avec leurs enfants (des soins, des jeux), *pourtant*, les questionnaires ont révélé une accentuation de l'état dépressif chez certaines mères. In : Tatyana Morozova, Stanislav Dovbnya, Christine Puckering, « Programme "Mellow Parenting" » In : Bengt Borjeson (Ed.), *Relations précoces et développement de l'enfant*, Saint-Pétersbourg, 2009. (Морозова Т.Ю., Довбня С.В., Пакеринг К., « Программа "Зрелое Родительство" », Б.Борьесон (под ред.) *Ранние отношение и развитие ребенка*, Санкт-Петербург, 2009.)

2.2. *L'Île Verte* dans l'océan de la vie saint-pétersbourgeoise

2.2.1. *L'Île Verte* réussit l'accueil des enfants « pas comme les autres »

Dans l'ouverture à tous, sans mettre en avant de demande autre que « de passer du temps avec l'enfant », l'équipe de *L'Île Verte* apprenait à travailler « sans demande », en laissant le temps aux parents de mûrir n'importe quel mouvement, sans mettre en avant leurs propres questions. Si la demande était d'emblée là – mijotée et préparée à l'avance, et déposée dès le seuil – les accueillants essayaient de ne pas y répondre et proposaient souvent d'attendre et d'observer ensemble les enfants. La distance entre les accueillants et les accueillis était vécue comme beaucoup plus grande au lieu d'accueil, et le désir de la réduire était laissé du côté des enfants et des parents.

De ce fait, l'ambiance était autre que dans les *Toddlers' groups*. A *L'Île Verte*, la parole était perçue comme un outil primordial de l'accueil mais sans encombrer ni la présence de l'enfant – dans la forme de commentaires de ce qu'il faisait – ni l'attitude des parents qui ne cherchaient pas non plus, surtout au début, le contact avec les accueillants. Souvent, c'étaient des règles à respecter et des situations « conflictuelles » entre les enfants autour d'un jouet qui provoquaient une conversation ou un échange. Cette parole était beaucoup plus discrète, surtout au début de la mise en place du dispositif.

Ce mode de présence des accueillants, beaucoup plus marginal, existant au bord de l'espace collectif, ne permettait pas d'« aller chercher » les parents dont le désir de venir ou de donner le temps à soi-même, aux enfants et au dispositif, était vacillant. La coopération avec la Maison de Korczak pour l'accueil des familles du programme « Le Bon Commencement » posait beaucoup de questions à l'équipe, qui n'arrivait pas à trouver des modalités d'accueil pour ces familles sans avoir obligation de « tordre » le dispositif de *L'Île Verte* (en tous cas comme le comprenait l'équipe saint-pétersbourgeoise, et comme elle souhaitait le maintenir). Venues une par une ou par groupes de deux ou trois, les mères anciennes pupilles des maisons d'enfants donnaient à voir un très grand éloignement par rapport aux autres familles que même l'échange avec les enfants n'arrivait pas à rompre. Visiblement, rien n'accrochait ces familles et, après avoir fait un tour, elles ne revenaient plus. L'équipe du lieu d'accueil a demandé aux éducateurs qui suivaient ces familles de ne pas présenter ces visites comme

obligatoires. Cela étant, le nombre de ces familles était en chute libre. Le lieu bénéficiant d'une subvention prévue pour cet accueil spécifique, par conséquent, l'équipe avait un positionnement qui était très difficile à tenir.

En effet, la mouvance de l'accueil à *l'Île Verte*, la fluctuation du nombre des parents et du rythme de leurs visites, ne donnaient aucune possibilité d'instaurer un groupe stable pouvant devenir une espèce de « contenant » et « porteur » pour ces familles en difficulté. Bien évidemment, chacun pouvait construire sa petite habitude et venir un jour et à une heure précis, pour croiser telle ou telle maman. Nonobstant, l'ensemble des parents restait beaucoup plus imprécis, beaucoup plus ouvert aux surprises et aux rencontres que dans les *Toddlers' groups*. La nécessité de partager le même espace ne tournait jamais à la nécessité de partager la même histoire du groupe. Il est certain que les aléas de l'existence – avec les fluctuations d'humeur, dans le rythme de la vie avec ses imprévus, avec des vagues de familles qui « inondaient » le lieu selon le moment – a été un des traits principaux du lieu d'accueil enfants-parents auquel l'équipe tenait mordicus. Souvent, le désir de venir des parents était relancé par le désir des enfants de revenir, à condition que les enfants aient « leurs mots à dire » et surtout qu'ils soient entendus dans cette énonciation – ce qui faisait visiblement défaut chez les parents du « Bon Commencement ». De plus, il est indéniable que les parents qui venaient de leur plein gré étaient des parents suffisamment motivés pour faire le trajet, pour venir et revenir⁸²¹.

Il est apparu que le désir des parents d'enfants présentant des troubles du développement était plus « résistant » que celui des mères anciennes pupilles des maisons d'enfants. Ils ont apprécié cet espace tolérant et souple, ce lieu qui ouvrait l'accueil à leur enfant comme « aux autres » et permettait de suivre son rythme (au niveau du temps, de la fréquence, de l'activité, de l'échange), et de s'y ajuster à chaque passage. Ces mères ne rentraient pas spontanément en contact, pas plus que les mères du « Bon Commencement », mais elles semblaient souvent plus préoccupées de l'état de leur enfant et de ce fait beaucoup plus motivées pour venir et lui offrir de nouveaux contacts. L'ambiance de légèreté et la possibilité de rencontres spontanées

⁸²¹ Le premier emplacement de l'Île Verte était non seulement très éloigné du centre de la ville mais très mal desservi par les transports en commun, de ce fait, le lieu d'accueil avaient comme ces hôtes des familles de quartier et ceux qui ont été vraiment motivés d'y venir.

leurs convenaient apparemment plus que les espaces « spécialisés » autour d'une maladie donnée.

De ce fait, les enfants suivis par l'Institut pour l'intervention précoce étaient plus nombreux dans cet espace. Ce travail d'intégration et de mélange social semblait également très important pour l'équipe d'accueillants, à une époque où l'accueil des enfants « tout-venants » était nouveau pour la société. De fait, les clients de l'Institut n'étaient pas les seuls à bénéficier de l'accueil : les enfants des familles des « nouveaux-russes » côtoyaient des chômeurs, des émigrés des anciennes républiques soviétiques, des générations différentes (avec une forte présence des grands-parents avec leurs petits-enfants), des pères et des mères. Ainsi, le brassage social qui n'était pas repéré comme un but en soi se faisait « tout seul », du fait que les établissements – publics ou privés – pour les enfants étaient encore rares (la fin des années 90) ou progressivement se spécialisaient de plus en plus (des années 2000). Des groupes de parents très bigarrés rendaient visible une très grande diversité, à l'opposée de la masse monochrome des « soviétiques » – au niveau des croyances, des convictions, des styles et du niveau de vie, de la culture et de l'ethnie. Mais tous étaient réunis par la recherche de voies d'éducation inédites et se distinguant fortement de ce que les parents avaient eux-mêmes vécu.

Cela étant, la nécessité de chercher des subventions pour son activité a décidé, en quelque sorte, une orientation du lieu d'accueil saint-pétersbourgeois. *L'île Verte* n'a pas réussi, à l'instar du « Portillon Vert » à Moscou, à s'inscrire, d'emblée, dans la palette des services municipaux. Durant des années, le lieu d'accueil saint-pétersbourgeois s'est maintenu à flot grâce aux subventions et donations, faisant partie tantôt des programmes de la Maison de Korczak tantôt de l'Institut pour l'intervention précoce. Malgré la différence de statut – la Maison ne bénéficiait que d'une subvention privée destinée aux programmes gratuits pour les usagers, tandis que l'Institut offrait des prestations payantes et a pu bénéficier des subventions de la ville de Saint-Pétersbourg, complétées par le soutien financier des fondations étrangères – les deux institutions menaient une existence militante. Il fallait toujours « bricoler » au niveau du financement dans une époque très mouvante, marquée, d'abord, par le grand recul de l'Etat devant plusieurs problèmes sociaux dans les années 1990-2000, et, par la suite, saisie par la bureaucratisation massive des services sociaux que l'Etat avait commencé à réglementer depuis le milieu des années 2000, en application de « la politique d'un pouvoir vertical ».

A ses débuts, *l'Île Verte* était hébergée gratuitement par une des crèches survivantes de l'ère soviétique, et avait, durant cinq ans, une pièce à sa disposition qu'elle pouvait utiliser trois fois par semaine – le vendredi, le samedi et le dimanche. Pourtant, le paiement des salaires et les frais de fonctionnement étaient assurés par des fondations diverses, qui passaient par l'intermédiaire de la Maison de Korczak ou de l'Institut pour l'intervention précoce. *L'Île Verte* a ainsi, selon les moments de son existence, bénéficié du soutien de la Fondation de Georges Soros « Open Society Institute », de la Fondation de Gagarine⁸²², de la « St. Gregory's Foundation »⁸²³. Malgré l'obtention de ce soutien initial, il était pourtant de plus en plus difficile de convaincre ces organismes de l'« efficacité » du travail du lieu d'accueil : l'anonymat et la liberté de l'accueil rendaient impossible de présenter « les résultats » de l'intervention, pourtant exigés par les organismes de subvention. Le dispositif de l'accueil subissait toujours la comparaison avec son « compagnon de route », les *Toddlers' groups*, et correspondait mal aux objectifs de l'urgence et de l'aide aux plus démunis que toutes les Fondations considéraient prioritaires.

L'inclinaison de l'expérience vers l'intégration des enfants présentant des problèmes de développement

Par conséquent, ce versant « intégratif » est devenu un des traits du lieu d'accueil enfants-parents saint-pétersbourgeois. Il s'est accentué encore plus quand, après une rupture de subvention, le lieu d'accueil enfants-parents a trouvé abri au Centre de réhabilitation des

⁸²² « La Fondation de Gagarine pour le soutien de potentiel humain » a été fondée en 1992, par un des descendants des comptes Gagarine, Andrey Gagarine, dont la famille est émigrée en 1918, en Amérique de Nord. Après la chute de l'Union Soviétique, il est venu plusieurs fois à Saint-Pétersbourg où il a décidé d'apporter son soutien matériel d'abord aux familles en détresse économique et sociale, puis à toutes les initiatives civiles afin de construire un nouveau champ de travail social. Grâce à ce travail plusieurs structures non-gouvernementales ont pu démarrer leur activité à Saint-Pétersbourg. Cf. : www.gagarin-fund.ru

⁸²³ « La Fondation de Saint-Grégoire » fondée en 1991, en Grande Bretagne, à l'initiative des personnes qui ont voulu soutenir les populations les plus vulnérables atteintes par la chute de l'Union Soviétique. En commençant par la distribution des colis alimentaires pendant des années de pérestroïka, elle a mis le cap sur l'amélioration des conditions de vie des enfants handicapés et leur famille, et de l'amélioration de système de soin et d'accompagnement des enfants en générale. La Fondation également a soutenu des projets de travail avec des enfants des maisons d'enfants, dans le temps de leur vie dans ces établissements et à leur sortie. Cf. : <http://www.stgregorysfoundation.org.uk>

enfants avec des troubles psychiques et neurologiques de la ville de Saint-Pétersbourg⁸²⁴. Cette collaboration a duré de 2006 à 2011, et elle a entériné l'ouverture à plusieurs familles avec des enfants ayant des troubles divers, qui ont ainsi pu rencontrer celles qui fréquentaient inlassablement le lieu. Car, progressivement, *l'Île Verte* a acquis une réputation qui l'a suivie partout, et il y avait toujours des familles qui l'investissaient. Mais l'« inscription »⁸²⁵ du lieu dans le champ de la réhabilitation et de l'intégration questionnait beaucoup l'équipe. En même temps, sans être autonome financièrement, l'équipe était devant un choix étroit.

Une autre ligne de subvention dont *l'Île Verte* a pu bénéficier pendant quelques années était liée à son existence comme « pilote » qui était en train de mettre en place une « expérience européenne » qui vivait son implantation sur le sol russe. Mais cette ligne mettait en même temps *l'Île Verte* dans une situation à double tranchant : soit, il fallait toujours souligner le caractère novateur et unique de ce projet qui ne ressemblait pas aux autres. Même si la force novatrice de *l'Île Verte* était absolument indéniable, ce positionnement « en exergue » du lieu ne le guidait pas vers le tissage de liens avec d'autres partenaires sociaux. En quelque sorte, pour avoir des subventions supplémentaires, il fallait entretenir à tout prix ce statut à part, cette référence à l'expérience étrangère et au nom de Françoise Dolto. Situation écartelante : il fallait certes prendre la voie de la diffusion du dispositif, avec une formalisation de l'expérience, mais cette voie rencontrait la résistance de la partie dite « psychanalytique » de l'équipe.

Le vécu de l'équipe du « Portillon Vert » de Moscou n'était pas non plus encourageant pour cette partie de l'équipe : sous leurs yeux, le lieu d'accueil enfants-parents moscovite était en train de vivre ce que les saint-pétersbourgeois craignaient. Car, au bout de quelques années de

⁸²⁴ Le Centre a été fondé en 1983 et était un établissement médical de diagnostic, de soin et de recherche pour des enfants et adolescents avec des troubles psycho-neurologiques et des pathologies motrices. Depuis l'origine il est un centre de formation pour des médecins, d'approbation des méthodes et des équipements de réhabilitation. Depuis 1999, en collaboration de l'Institut pour l'Intervention Précoce, il a ouvert un service pour « l'habilitation des enfants de 0 à 3 ans » et développe en collaboration étroite avec l'Institut des divers programmes psychologiques et pédagogiques. Plaquette du Centre de la réhabilitation des enfants avec des troubles psychiques et neurologiques de la ville de Saint-Pétersbourg, 2008.

⁸²⁵ Cette inscription est visible au niveau des publications produites. Cf.: Victoria Ryskina, « La thérapie par « le milieu ouvert » comme moyen de la réhabilitation et intégration des enfants avec des capacités réduites », *L'organisation du travail prophylactique avec la population. Problèmes et décisions*. Le Colloque du 22-23 avril 2009.

soutien, les autorités moscovites s'étaient « approprié » l'idée et l'avaient développée sous la forme de leur propre concept de « Centres de Soutien de l'Enfant par les Jeux ». En effet, le succès que le « Portillon Vert » a trouvé auprès des enfants et des parents a convaincu les autorités de la nécessité d'élargir cette expérience et de le rendre accessible à tout le monde. Depuis 2006, ce nouveau concept est rentré dans la palette des services de la petite enfance proposés et, donc, pris en charge par les municipalités de Moscou⁸²⁶. Le « Portillon Vert » a été mis devant le choix, soit d'aligner son fonctionnement au fonctionnement de ces nouveaux centres, soit de ne plus avoir la subvention d'Etat.

Pourtant, le concept des Centres de Soutien de l'Enfant par les Jeux, même s'il s'était inspiré de l'idée de « la socialisation précoce » et de « la préparation au passage à la crèche », différait radicalement de celui du lieu d'accueil enfant-parent. Il s'agissait d'un accueil temporaire (une heure) proposé aux enfants (de six mois à trois ans) qui allaient intégrer le même établissement de la petite enfance. Le fonctionnement du Centre se faisait par l'accueil des enfants en petits groupes (jusqu'à huit enfants) dont l'activité était centrée sur les jeux animés par plusieurs spécialistes présents. La participation aux groupes étant gratuite, mais elle demandait une inscription au préalable scellée par un contrat entre les parents et l'établissement. Le cadre d'accueil était règlementé selon les normes et les standards d'Etat : la demande d'être vacciné, le respect des normes d'hygiène et des normes de sécurité concernant la personne qui accompagnait les enfants etc.

L'accent sur les jeux et leur impact pour le développement des enfants était primordial dans le concept de ces Centres. « L'utilisation des technologies modernes de jeux dans le processus d'éducation » était vue, ainsi, comme un pivot de ce qui se passait : les parents étaient également invités à faire connaissance du potentiel que cette activité ludique pouvait apporter à chaque enfant, selon son âge, ses intérêts et son développement. Ces séances de jeux, si nécessaire, pouvaient être complétées par un travail consultatif, par « un training » pour les parents, par un accompagnement individuel des enfants « ayant des besoins particuliers »⁸²⁷.

⁸²⁶ Selon les statistiques officielles, en 2013, il y avait 464 Centres de Soutien de l'Enfant par Jeux qui accueillaient 11 milles enfants.

⁸²⁷ L'ordonnance n° 498 du 10 aout 2006 « Sur l'organisation de base du Centre de Soutien de l'Enfant par les Jeux », Département de l'Education de Ville de Moscou, Gouvernement de Moscou. (Приказ от 10 августа 2006 года n° 498 Об утверждении примерного положения о Центре Игровой Поддержки Ребенка, Департамент

Les Centres jouaient également le rôle de diffuseur d'information et de soutien aux parents : des séminaires, des groupes et des cycles de conférences sur les sujets concernant l'éducation des enfants y étaient proposés comme modalités de travail. Ils étaient également des lieux de formation et de diffusion des nouvelles méthodes de jeux pour les professionnels de la petite enfance.

En 2009, après une longue bataille pour défendre leur propre fonctionnement – avec les principes de l'anonymat, de l'accueil libre, et de la composition de l'équipe – l'équipe du « Portillon Vert » a dû cesser son activité. Afin de renouveler l'expérience dans sa forme authentique, l'équipe a fait le choix de la subvention privée (par donation directe des parents et recherche de sponsors divers)⁸²⁸.

2.2.2. L'idée du lieu d'accueil des enfants accompagnés de leurs parents « passe » dans le social

A Saint-Petersbourg, l'idée du lieu d'accueil a échappé à une reprise « centralisée ». Cependant *l'Île Verte* a également connu le paradoxe de la transmission : entre le désir de faire résonner l'idée le plus largement possible, d'un côté, et la difficulté de faire passer la complexité et la polyphonie du lieu, de l'autre. Le modèle de la transmission « en rhizome » qui a été développée par *les Toddlers' groups* semblait être difficilement réalisable : à part le constat de la différence de dispositif, les accueillants de *l'Île Verte* ne se considéraient pas comme des « spécialistes de l'accueil », ils n'étaient jamais certifiés par personne, à l'inverse des leaders des groupes. L'intention de fédérer les premiers lieux d'accueil en Russie et en Arménie – pour gagner une certaine légitimité – n'a jamais abouti du fait des différences qui marquaient déjà les lieux.

Образования Москвы, Правительство Москвы).

http://www.educom.ru/ru/documents/regulirovanie/doshk_obr/Prikaz-DOGM-498_10-08-2006.pdf

⁸²⁸ En 2011, le Portillon Vert a pu ouvrir à nouveau ses portes, il accueille trois fois par semaine et vit grâce aux donations des sponsors, tant des personnes physiques que des organisations.

En attendant, l'équipe faisait beaucoup de choses pour faire passer le message dans le corps social : auprès des professionnels, via de nombreuses publications, des interventions à des Colloques ou à des Journées de travail, et auprès du grand public, via la radio ou la télé. L'enthousiasme qui a marqué l'arrivée de l'idée du lieu d'accueil, couplé à un véritable militantisme pour la survie du projet l'a définitivement inscrit « dans le paysage de la ville de Saint-Pétersbourg fondée sur les îles, une île habitée par des enfants et des parents, *L'île Verte* »⁸²⁹, comme le souhaitait l'équipe. Mais essentiellement, l'équipe, par ces présentations et ces publications, a fait vivre le sujet – de l'accueil de l'enfant par la parole depuis la naissance, de l'importance d'accompagner les parents des premiers pas de l'enfant dans tous les espaces inconnus, de l'attention à ce temps des liens qui se tissent entre l'adulte et l'enfant, de la complexité de la tâche éducative parentale – repris par la suite, sous diverses formes, par d'autres professionnels de la petite enfance.

Souvent très éloignés du fonctionnement de *L'île Verte*, ces endroits mettaient cependant en avant des objectifs de « préparation à la crèche », de « socialisation précoce des enfants », de « création d'un espace de jeux, de parole et de socialisation » pour les mères et les enfants « coupés du reste du monde ». Dispersés et très autonomes, ces endroits commençaient à surgir avec l'idée et le fonctionnement qui leur étaient propres.

Il s'agissait de groupes divers, animés par un professionnel ou plus particulièrement centrés sur l'activité libre et spontanée des enfants ; ils différaient également par le degré de participation des parents : d'une participation « en témoin passif » non associé aux activités dirigées par des professionnels, jusqu'à la présence libre et « mélangée » de tout le monde permettant aux parents de communiquer aussi librement que leurs enfants. Ces groupes variaient également au niveau de la participation financière des parents : parfois, cette participation était incluse dans le forfait du contrat que la crèche avait avec les parents ; d'autres fois, elle était entièrement assumée par les parents⁸³⁰. Les modalités d'accueil « vert » ont surgi dans les crèches pour préparer le passage de l'enfant dans l'établissement. Avec des jeux organisés ou non, avec la présence de spécialistes de la petite enfance ou de professionnels de la crèche, avec un accueil ponctuel ou encadré par des groupes formés, ces

⁸²⁹ Plaquette de présentation de *L'île Verte*, 2000. Archives de *L'île Verte*.

⁸³⁰ Ces groupes sont proposés par un réseau des Centres de développement d'enfant « Krochka.ru »

expériences mettaient en avant l'idée de préparation des enfants à la crèche, l'attention à ce moment et l'aménagement de ce passage. Ce qui semble absolument incontestable c'est que l'idée qu'il fallait accompagner les enfants dans ce moment gagnait de plus en plus les professionnels et les parents.

Au fond, il s'agissait d'accueillir l'enfant autrement. L'idée que la première expérience sociale devait se passer en présence des parents, ou d'une personne qu'il connaît très bien, pouvait passer par des activités dirigées ou libres, mais l'essentiel était le fait que l'échange avec d'autres enfants était important et que le temps de l'adaptation aux collectifs d'enfants pouvait être « adouci » par cette expérience première.

Très divers, ces lieux ne cherchaient pas à établir des liens réels avec l'équipe de *l'Île Verte*, si ce n'est l'utilisation occasionnelle de l'adjectif « vert » dans leur dénomination⁸³¹, faisant penser à un lieu imaginaire. Ces initiatives, pourtant, étaient toutes privées et dépendaient de la vision de l'équipe des établissements : des centres d'accueil des enfants spécialisés, des centres de de l'éveil des enfants, des centres d'accueil des familles, des crèches privées où elles se trouvaient installées.

L'intérêt des pouvoirs publics pour le concept de lieu d'accueil, à Saint-Petersbourg, s'est résumé à un concept adapté et proposé par la Maison de Korczak. Enrichie de plusieurs de ses réalisations, elle a pu instaurer des dispositifs différents dans un des Centres municipaux de l'aide sociale aux familles et aux enfants⁸³², depuis sa création en 2008.

En gardant à l'esprit la nécessité de proposer des cadres différents aux groupes différents – du plus « contenant » au plus libre – la Maison de Korczak a ainsi donné l'impulsion au travail des groupes d'accompagnement de l'expérience parentale « Mellow Parenting », des groupes de

⁸³¹ « Les groupes verts » dans des polycliniques d'enfants, « Pièce Verte » dans le Centre Familial Juif « Adain Lo ».

⁸³² En ayant le statut d'un établissement d'Etat, les activités de ce Centre sont proposées aux familles « en difficulté » : des familles en manque de ressources économiques, des familles monoparentales ou des mères célibataires, des anciens pupilles d'Etat. Le soutien social, pédagogique, juridique et psychologique accordé par des professionnels de ce Centre vise l'accompagnement des familles qui se trouvent dans une situation d'une difficulté aigue. Il fait également la prévention de la délinquance et du vagabondage des enfants et des adolescents, la prophylaxie de la violence dans les familles et de l'orphelinat social. Pour atteindre ces buts, le soutien matériel et social est mis en place dans les formes divers : le travail consultatif individuel, l'aide éducatif à domicile, l'organisation de loisir pour les enfants, le travail des clubs familiaux et autres. <http://familycenter-spb.ru>

paroles pour des mères « Entre nous, les mères », et des groupes d'éveil et de jeux pour les enfants. Parmi ces multiples formes de travail, les Groupes de Socialisation Précoce, un concept amalgamé et en même temps « allégé » de l'expérience de *l'Île Verte* et des *Toddlers' groups* y a trouvé sa place.

Ces groupes étaient ouverts, ainsi, pour les familles avec des enfants de 10 mois à 3 ans où ils étaient accueillis, avec leurs parents, en petit groupe pendant une heure et demie, une fois par semaine durant 4 mois consécutifs. Le contrat signé entre le parent et les leaders de groupe faisait partie du cadre qui affichait ses buts comme « l'adaptation à la crèche, la résolution des questions d'éducation, de développement et de socialisation de l'enfant, si la famille en a »⁸³³. Parmi ces questions, l'apprentissage de la propreté, de l'autonomie, le sevrage ou la communication avec les autres ont été évoquées. Ces groupes ont été montés également afin de faire « une prophylaxie des troubles psychomoteurs »⁸³⁴. Libérés de leur armature psychanalytique, ces « groupes de rencontres et de jeux » étaient animés par des professionnels de la petite enfance – des pédagogues et des psychologues du Centre municipal – qui s'appuyaient sur les conceptions diverses du développement de l'enfant. Le travail de supervision était prévu pour accompagner le fonctionnement de groupes où les familles en difficulté côtoyaient des familles du quartier souhaitant participer aux groupes.

Ce concept était considéré comme le modèle adapté au fonctionnement des Centres publics : les groupes étaient gratuits pour les familles, ils accueillaient des mères avec leurs enfants sur le principe de la libre participation, avec l'idée d'intégration des familles dans le contexte de liens élargis et de lutte contre l'isolement. Les Groupes de socialisation précoce pouvaient ainsi servir les objectifs d'intégration des enfants avec des besoins particuliers ou des troubles du développement⁸³⁵ ou des familles en situation précaire.

⁸³³ Plaquette des « groupes pour la socialisation précoce » du Centre de l'Aide aux Familles de l'arrondissement Krasnogvardeyskiy de la ville de Saint-Pétersbourg.

⁸³⁴ *Ibid.*

⁸³⁵ Fort des liens de travail commun, l'Institut pour l'Intervention Précoce a utilisé ce concept des Groupes de la Socialisation Précoce pour leurs services implantés dans les policliniques d'enfants qui font le repérage précoce et l'accompagnement des enfants ayant des troubles de développement. Ces services se rapprochent le plus du fonctionnement des CAMPS en France.

C'est le même Centre d'aide social aux familles et aux enfants de Krasnogvardeyskiy, grâce aux liens de travail avec la Maison de Korczak, qui a accueilli *l'île Verte* en 2011-2013. C'était la première fois que l'équipe du lieu d'accueil bénéficiait d'un soutien absolu des pouvoirs publics : le loyer, le salaire et les frais de fonctionnement étaient pris sur le budget de ce Centre. Or, si au début l'équipe considérait ce fait comme une reconnaissance de son travail et la fin de la pénurie financière, par la suite, elle a découvert toutes les entraves que générait cette collaboration : au point que, pour la deuxième fois de son histoire, l'équipe décide de fermer le lieu d'accueil⁸³⁶.

Dès l'emménagement dans un nouveau lieu, cependant, *l'île Verte* a été vite investie, malgré un fonctionnement très restreint, uniquement le dimanche⁸³⁷. Sa bonne réputation, fondée sur le bouche à oreille, la suivait partout. Du fait de ce succès, *l'île Verte* accueillait de nombreuses familles qui venaient de toute la ville. Cependant, ce fait posait problème au Centre municipal qui insistait de plus en plus sur l'importance d'accueillir en priorité les familles de la collectivité territoriale de Krasnogvardeyskiy. Le principe de l'anonymat a connu, ainsi, une restriction progressive : de la demande à faire déclarer l'identité à l'entrée (pour accéder à un établissement public⁸³⁸) jusqu'à l'exigence d'établir une liste des familles présentes. De même, la participation financière des parents a été mise en question en raison de l'incompatibilité avec les principes de financement public qui prévoient l'accueil gratuit des usagers du Centre d'aide aux familles. La collaboration avec les professionnels du Centre s'est également avérée difficile : *l'île Verte* a toujours été investie spontanément par les familles, tandis que leur travail était traversé par toutes les déceptions et les difficultés propres au travail auprès des familles « sans demande ». Réglementées par l'Etat, les formes du travail de l'aide éducative aux parents en grande difficulté, et du contrôle selon l'ordonnance de protection des enfants, laissaient peu de marge de manœuvre aux initiatives des professionnels. Toujours à part, avec une conception d'« un lieu particulier », et qui plus est ouvert seulement une fois par semaine, l'équipe de *l'île Verte* n'a pas pu « travailler » les tensions avec l'établissement qui l'hébergeait.

⁸³⁶ Depuis mai 2013, *l'île Verte* est à nouveau fermé. L'équipe, habituée aux difficultés, voit cette fermeture comme temporaire et continue de chercher des possibilités de rouvrir le lieu.

⁸³⁷ Le Centre a pu prêter ces locaux à *l'île Verte* qu'une seule journée par semaine.

⁸³⁸ Depuis 2002, dû aux mesures de lutte contre le terrorisme en Russie, l'accès aux établissements publics est réglementé par les standards de l'Etat, avec le contrôle d'identité.

Cette collaboration a été rendue de plus en plus problématique, du fait des exigences croissantes de l'Etat d'aiguiller le travail de ces Centres vers les familles « en crise », ou dans la perspective de l'abandon ou du placement des enfants dans les Maisons d'enfants, mais aussi du fait du resserrement du contrôle de l'activité des associations⁸³⁹. « De plus, ajoute Hélène Zagoskina, il arrivait qu'en une seule journée de travail, le dimanche, nous accueillions plus de familles qu'ils n'en accueilleraient pour leur consultation psychologique durant la semaine ! Ils avaient de véritables difficultés à faire venir des gens au Centre et nous, nous ne savions pas quoi faire avec ce succès »⁸⁴⁰. Même si ce Centre donnait à voir, au premier abord, de rares exemples de travail innovant surgies de la collaboration étroite avec des associations et avec la Maison de Korczak, le Centre, assujéti aux règlements publics, n'a pas pu accepter une conception plus large de la prévention, orientée vers les familles qui ne sont pas en situation d'urgence ou de crise.

Pourtant, le fait qu'il s'agisse de *prévention* et plus largement d'actions très efficaces concernant les familles avec les enfants a été démontré dans l'étude dirigée par une sociologue saint-pétersbourgeoise, Olga Bezroukova, « *Ressources et réseaux de soutien des jeunes parents en situation de crise* »⁸⁴¹. Cette étude a montré que les dispositifs non-formels ou portés par l'architecture institutionnelle horizontale, avec la présence des professionnels disponibles et « non-intrusifs », se trouvaient de plus en plus investis par les parents avec les jeunes enfants.

⁸³⁹ Des restrictions et des mesures de contrôle des associations ont vu sa progression durant des années 2000 : en 2006, une loi durcit le contrôle des associations bénéficiant de subvention étrangère, a changé les procédures d'enregistrement et du contrôle de leur activité ; en 2010, de nouveaux amendements stipulent l'établissement d'un statut des associations de l'utilité public et leur soutien par l'Etat ; en 2013, une loi exige une nomination de « l'agent étranger » de toutes les associations qui mènent de « l'activité politique » en Russie. Pourtant, sans mettre en doute la nécessité du contrôle du secteur associatif naissant, de nombreux experts pointent l'élargissement des « zones floues » qui ouvrent la voie à l'interprétation abusive et au soutien illégitime (au vu du niveau de corruption actuelle en Russie).

⁸⁴⁰ Hélène Zagoskina, entretien du 18 mai 2013.

⁸⁴¹ L'étude est soutenue par Le Centre Analytique de l'Information sur des Associations Non-Gouvernementales et faite par un laboratoire de sociologie à l'Université d'Etat de Saint-Pétersbourg.

Cette étude a confirmé une grande diversité des façons d'« utiliser » *l'Ille Verte* par les parents, à condition qu'il s'agisse des parents qui étaient suffisamment mobilisés pour chercher d'eux-mêmes des solutions pour leurs situations « de crise »⁸⁴².

A l'inverse de l'équipement très bureaucratisé que le gouvernement russe met en place actuellement, les dispositifs des associations ou des réseaux informels se construisent selon des procédés horizontaux, souvent basés sur l'échange, le partage et l'aide réciproque entre les parents : ils sont initiés par les professionnels ou les parents⁸⁴³ qui partagent leur expérience et se soutiennent les uns les autres. Ces dispositifs mis en place par des parents très actifs, avec un grand dynamisme et souvent avec une grande expérience de la solidarité familiale⁸⁴⁴ se trouvent, cependant, investis soit par des parents de la même « force » soit par des parents dont l'unique « bouée de sauvetage » est la capacité de « faire appel », de mobiliser l'entourage lointain fait de personnes inconnues ou de professionnels. L'étude montre que ce groupe de parents n'a ni cercle familial rassurant, ni d'expérience de la transmission parentale « positive », ils n'arrivent pas non plus à surmonter seuls les épreuves de la vie. Pourtant ils sont porteurs d'une ouverture au monde et d'une confiance dans les

⁸⁴² La chercheuse propose une conception très large de la « situation de crise » allant des situations visiblement précaires aux situations qui peuvent survenir, à l'heure actuelle, à toutes les familles russes : une maladie grave de l'enfant déclarée à la naissance, la perte de travail ou des conflits avec l'employeur qui n'accepte pas de payer des indemnités, les différends du couple dû à l'arrivée de l'enfant mais également toutes sortes de problèmes de soins et d'éducation qui peuvent sembler être insurmontables pour les parents – des séquelles de l'accouchement difficile, des complications d'allaitement et de sevrage et bien d'autres. Il s'agit, donc, de difficultés qui affectent le climat du couple, le positionnement de chacun des parents, et finalement des liens qu'ils instaurent avec leur bébé avant le moment de déclenchement des processus irréversibles qui amènent les jeunes femmes à l'interruption de grossesse, les familles à la séparation, à la précarité et éventuellement à l'abandon de l'enfant. La question principale de la recherche : où les jeunes parents d'aujourd'hui trouvent des ressources pour se remettre à flot et comment ils construisent des réseaux de soutien à leur expérience parentale, cette question fait un point sur les formes et les procédés existants – formels et informels, de l'Etat et du associatif – et sur leur pertinence pour les parents.

⁸⁴³ Il s'agit des groupes et des « clubs de parents » plus au moins stables et constants, toute autant que des mobilisations des parents pour des actions unitaires comme un aménagement des airs de jeux ou des foires des objets « second hand », des fêtes de quartier ou autres. Il s'agit de 7 % à 33 % de parents qui ont participé au moins une fois dans des actions de solidarité entre parents selon une autre étude faite auprès de 250 familles ayant un enfant moins de 3 ans. In. : Olga Bezroukova, Valentina Samoylova, « La politique familial au niveau des municipalités » in *Pouvoir*, revue nationale sociopolitique, n° 11, 2013, pp. 138-144.

⁸⁴⁴ Plusieurs associations ont été montées par des parents traversant la même épreuve ou difficulté : « GAORDI », la fédération des associations des familles ayant les enfants handicapés ; « Les parents de Saint-Petersbourg », l'association des familles nombreuses ; « L'égide saint-petersbourgeoise », l'association de sauvegarde des droits sociaux et des droits de travail pour les groupes sociaux non-protégés et autres.

gens qui les poussent à chercher de l'aide et à la trouver grâce aux réseaux de soutien informel⁸⁴⁵ ou des associations. Ces dernières font souvent leur chemin d'une initiative civile à une certaine « formalisation » – en faisant de plus en plus appel aux professionnels – mais elles restent profondément ouvertes, souples et « adaptées » aux demandes des familles.

C'est parmi ces associations que *l'Île Verte* trouve sa place dans l'étude d'Olga Bezroukova. Dans son étude, la chercheuse cite des paroles de mères qui ont accepté de parler de leur passage dans ce lieu d'accueil. Sans prétention d'exhaustivité, ces témoignages montrent comment les parents utilisent le lieu, selon leurs propres attentes et leurs propres besoins.

L'idée *du lieu de loisir, de détente et de socialisation* trouve un écho chez les familles où l'enfant est d'emblée mis au centre de la démarche de venir. *L'Île Verte* est considérée comme un lieu qui enrichit le temps de rencontres de l'enfant, de son expérience sociale, tout autant qu'un lieu qui met en place un accueil bienveillant, respectueux et autorise la parole. L'enfant vient dans l'espace qui l'accueille comme un être digne d'être écouté et à qui le collectif humain s'adresse comme à un égal.

« Ce qui se passe à *l'Île Verte* est absolument nécessaire et précieux. C'est une étape à passer pour les enfants, avant d'intégrer des établissements éducatifs, ou en parallèle. L'enfant découvre qu'il y a d'autres gens qui peuvent s'adresser à lui, tout autant que sa mère, pour dire quelque chose, pour lui proposer de faire ou de ne pas faire quelque chose. Ils ont leur propre point de vue sur ce qui se passe et il faut tenir compte de ce point de vue. Chez nous [en Russie] personne n'apprend à parler aux bébés. Je suis venue à *l'Île Verte* et au bout de trois mois, j'ai lu le livre de Dolto. Une des mères avec qui j'étais en contact à ce moment-là, m'a parlé de ce livre. Nous sommes arrivées tous ensemble, en compagnie, mais par la suite, chacune a frayé son propre chemin. Bref, l'idée de Dolto que l'enfant est un être de langage et qu'il est possible de lui parler depuis sa naissance, cette idée de l'éducation fondée sur la parole, sur la

⁸⁴⁵ Une grande partie de ses réseaux sociaux prennent leur source via l'internet où plusieurs forums ou blogs sur les sujets de l'éducation ou la santé des enfants sont présentés. A Saint-Petersbourg, il s'agit des grands ressources comme « Littleone », « Together », « Les parents saint-petersbourgeois » qui sont consultés par des milliers de parents-internautes. La recherche de l'information, des conseils, de soutien, d'écoute peut rester dans la forme d'échanges virtuelles mais elle donne lieu également à des rencontres réelles, à la création de groupes plus au moins stables ou à la mobilisation des parents pour des actions plus au moins coordonnées par des leaders ou des associations (les collectes de vêtements et de jouets, des actions pour les enfants orphelins, des actions de soutien de groupes de parents socialement démunis).

communication, sur la socialisation, est rentrée en résonance avec mon expérience et ma propre vision de l'enfant »⁸⁴⁶.

En même temps, le dispositif était apprécié par les mères qui venaient pour trouver *un espace d'échange pour elles-mêmes*, aussi important que le désir manifesté par l'enfant de venir.

« Il est possible de jouer [ici] et de souffler un peu : les enfants jouent entre eux, et nous parlons entre nous. De tout, des questions de jeunes mamans. Moi, je sens un grand manque d'échange entre les mères, car il est important de partager... Comment l'enfant mange, comment il fait pipi... Juste pour saisir que ce qui se passe avec l'enfant, c'est normal. Ou s'il y a des soucis, alors, de comparer l'expérience ou d'échanger ».

L'ambiance accueillante vis-à-vis des enfants se double de l'accueil des mères, par leur soutien réciproque, par ce collectif anonyme mais suffisamment bienveillant des « parents d'aujourd'hui ». Le lieu devient, ainsi, un lieu d'échange d'information, d'expérience, d'adresses ; ici, il est possible de trouver de l'écoute ou un soutien qui s'ajuste aux capacités et au désir de chacun « d'accueillir l'autre ».

Il arrive que la demande d'être soutenue ou écoutée ne soit pas mise en avant dès le début, mais qu'elle « apparaisse » lors des visites, qu'elle se transforme en parallèle de ce que vivent les enfants et les parents :

« Ce que j'ai trouvé très utile c'est que j'ai réalisé que ma fille est prête à avoir des liens avec les autres, et que je peux la mettre dans une crèche. Elle était à l'aise dans cet entourage inconnu pour elle et je me suis dit que je pourrais la laisser s'éloigner de moi et aller dans le collectif d'enfants. De plus, je n'avais pas besoin de "corriger" son comportement. Il est certain qu'il y aura des problèmes, il y a toute sorte de conflits dans un collectif d'enfants... Je pense que c'était plus un soutien psychologique pour moi. Les enfants sont réceptifs aux émois des parents. Par conséquent, quand Vika a intégré la crèche par la suite, il n'y a pas eu de soucis.

[Ici] les échanges sont très délicats. Si un parent le souhaite, il peut chercher de l'aide. S'il pose des questions, il trouve des solutions. De plus, il s'agit plus d'une verbalisation de la situation que de la recherche d'une solution concrète.

⁸⁴⁶ Olga Bezroukova, *Réseaux et ressources de soutien de parentalité responsable chez les jeunes parents*. Ольга Безрукова, *Ресурсы и сети поддержки ответственного родительства в молодых семьях*, изд-во Санкт-Петербургского университета, 2011,

Les enfants ont leur propre espace, ils ont toute liberté. Il n’y a pas beaucoup d’interdits à part quelques règles, et il est possible de regarder tout simplement ce que l’enfant peut et veut faire et à quoi il s’intéresse de lui-même. A la maison, il y a plus d’interdits et de ce fait, ici, on peut gagner un autre point de vue sur l’enfant »⁸⁴⁷.

Ce temps de changement, d’un certain cheminement pavé de questions et d’ouvertures, est pointé par plusieurs parents. Les témoignages cités dans l’étude se complètent par les mots laissés par les mères sur les forums internet :

« C’était très intéressant pour moi et pour mon enfant. L’essentiel, c’est que tant de questions aient surgi... Dois-je intervenir quand l’enfant interagit avec un autre adulte ? Lui proposer des jouets ou le laisser faire son choix ? Comment se comporter avec les enfants d’autres parents ? En quoi consiste la socialisation : initier l’échange avec d’autres enfants et d’autres parents ou, au contraire, donner plus de liberté à l’enfant et le laisser “ se débrouiller ” ? Et puis, il me semble que nous, les mères, nous avons aussi besoin de la socialisation, certaines de nous sont tellement concentrées sur leur enfant que nous ne regardons personne d’autre... »⁸⁴⁸.

Le dispositif a également été investi par les parents qui venaient en sachant que c’était également un lieu où il était possible de venir avec des questions, des plaintes ou des problèmes.

« Pour moi, l’Ile Verte est devenue absolument indispensable. A l’époque, je n’arrivais pas à sevrer mon enfant. Plus je voulais arrêter, complètement épuisée, plus elle redoublait de demandes. C’était très dur... J’ai lu sur internet des choses au sujet de l’Ile Verte et j’ai demandé à mon mari de nous amener en voiture. Comme c’était un dimanche, nous sommes venus tous les trois. J’étais très étonnée que mon mari ait été associé par les intervenants à cette conversation, j’ai pensé que ce n’était que mon problème. Je n’étais pas persuadée que Macha entende quoi que ce soit, mais la nuit même, elle a fait sa nuit complète et depuis ça a toujours été le cas. Je lui ai reparlé de tout ce qu’il était dit à l’Ile Verte et c’était fini. J’avais l’impression que nous étions passés à autre chose. Mais pour moi, par contre, ça a “ soulevé un couvercle ” et de nouvelles questions ont surgi... et nous y sommes allés toute l’année, jusqu’à la fermeture »⁸⁴⁹.

⁸⁴⁷ *Ibid.*

⁸⁴⁸ Le forum des parents sur les visites à L’Ile Verte. http://vk.com/topic-1894061_15599564

⁸⁴⁹ Olga Bezroukova, *op.cit.*

Dans ces situations, l'écoute des professionnels devient cruciale. Les parents cherchent leurs avis mais essentiellement, ils s'autorisent à parler plus longuement et plus personnellement, plusieurs fois de suite.

Ces réseaux informels étudiés par Olga Bezroukova se montrent pleins de ressources utiles aux jeunes parents. Plus les parents arrivent à avoir recours aux réseaux informels, conclut-elle, mieux ils sortent de la situation de crise. Ainsi, une grande source de contacts « dématérialisés » se créent sur internet et donnent un nouveau modèle d'aide : en prenant leur source dans un espace accessible et égalitaire, il transfère leur « nature relationnelle » basés sur le libre choix, sur le respect réciproque, sur la mobilité des liens dans la réalité des groupements qui s'en suivent, fût-ce dans une forme associative d'organismes non-gouvernementaux ou dans des groupes temporaires mobilisés pour une seule action collective. Des liens s'installent en contournant le soutien officiel « formel » et si les professionnels y sont appelés, ils s'accommodent de cette nature des liens horizontaux. Ainsi, si les parents n'arrivent pas à s'insérer dans les réseaux informels des parents, il est important, selon la conclusion, que cette horizontalité soit reprise par les professionnels qui y apportent leur recours.

L'investissement important des formes d'entraide parallèles au système public, comme des groupes entraide divers, ou comme le choix des initiatives qui prennent source sur internet et passent « en réalité » avec leur « code », ce mouvement d'investissement ne montre-t-il pas d'un côté, l'échec du système de l'aide social, rigide et bureaucratisé, qui est en train de s'installer en Russie, et de l'autre côté, ne témoigne-t-il pas d'un changement de la conception même de soutien qui est valorisé par les parents d'aujourd'hui ?

Pourtant, ces associations et ces groupements sont en manque aigue de ressources matérielles et organisationnelles (de leaders, de locaux, de participation des professionnels). Ils se développent « en rhizome » et passent un délai d'« essai » ou de recherche de subvention qui se trouvent assez court – plusieurs s'éteignent sans pouvoir continuer leur travail, en rupture de subvention. En paraphrasant une sentence de Lénine, Olga Bezroukova conclut sur le paradoxe du système d'aujourd'hui : « “ ceux d'en bas ” ne peuvent pas, tandis que “ ceux d'en haut ” ne veulent pas ». Des associations ont vitalement besoin de l'argent et de l'aide organisationnelle sans lesquelles elles n'arrivent pas à faire perdurer leurs initiatives, tandis

que des professionnels des services publics n'ont pas de volonté, ni d'intérêt pour elles malgré les ressources importantes que l'Etat consacre au champ social.

Cela fut également l'histoire de *l'île Verte* faite de ruptures de subvention, de déménagements et de fermetures. Il est certain qu'il y avait une seule chose qui donnait la force de tenir à l'équipe – c'est la possibilité d'évoluer, d'analyser, de rencontrer le vif des pratiques parentales, avec leurs soucis et leurs questions. A l'inverse des services publics « stagnés », le dispositif du lieu d'accueil est comme un lieu où les professionnels trouvent « leur cause » : le lieu « travaille » les professionnels qui sont forcés de chercher une nouvelle forme de présence et de nouvelles voies de soutien. Leur positionnement propre comme une partie du dispositif de ce soutien pose des questions concernant l'entente entre des professionnels différents, leurs statuts, leurs savoirs. L'histoire de *l'île Verte* est, donc, une histoire de professionnels qui ont appréciés cette possibilité de se remettre en question, d'analyser leurs attitudes et d'avoir un dispositif qui leur permette de vivre « une aventure collective ».

3. *L'Île Verte* : le chemin à faire

Depuis 1998, l'équipe de *l'Île Verte*, séduite par l'idée d'un lieu d'accueil pour les familles, a fait un long chemin. Héritière d'un dispositif et de nombreux principes – de la connaissance du chapitre de F. Dolto « Nous allons à la Maison Verte » et de l'exemple du *Portillon Vert* de Moscou – elle devait encore remplir ce cadre, lu et vu, par la réalité de l'accueil, par ses surprises et ses contradictions. Dans la situation où tout était « au début » – le travail social, thérapeutique ou psychanalytique – l'expérience professionnelle de l'équipe grandissait en parallèle de la mise en place du dispositif.

De plus, la nouvelle entreprise ne pouvait pas échapper à ce que surgissait du contexte historique et social. La Russie traversait une période très mouvante ; les changements économiques et politiques étaient radicaux et ils exigeaient de nouveaux rapports entre les gens. Sans doute, les points contre lesquels l'équipe a buté révélaient des réalités beaucoup plus profondes liées notamment aux « évidences » propres au système qui était en train de s'écrouler. Le surgissement de la notion de la propriété privée, de la différenciation sociale, le changement du rôle de l'Etat, des nouveaux droits et des responsabilités civiles ne pouvaient pas ne pas affecter les parents, tout autant que les accueillants. Ainsi, les questions comme *le travail en équipe multidisciplinaire* et plus largement *le travail en collectif, les notions de règles et de consignes, l'anonymat, la gratuité/l'accessibilité du dispositif* sont rentrés en résonance avec les changements sociétaux et leur analyse évoluait au rythme de ces changements.

C'est pourquoi le cheminement conceptuel de l'équipe semble parfois circulaire : les mêmes questions surgissaient avec une constance étonnante, elles vivaient une reformulation et une reprise persistante. Aux changements de la société, le renouvellement de l'équipe (et l'interruption de travail du lieu) se rajoutaient et causaient ce retour au même qui pourtant n'était jamais « le même ». Des moments de verbalisation, de la lecture et de l'analyse collective et personnelle se donnent, ainsi, comme moments d'un travail institutionnel.

Donc, nous avons choisi de présenter ce cheminement par une suite de questions qui ont animé les discussions d'équipe. Plusieurs notes prises pendant ces discussions, pendant des interventions aux Journées d'étude et des Colloques organisés par l'équipe, deux recueils publiés sur *l'Île Verte* laissent la possibilité de repérer ces questions dans leur évolution. Tout

en étant le cheminement particulier d'une équipe, est-il possible qu'il trouve une résonance plus générale, au moins qu'il montre une expérience particulière de la transmission – qu'est-il advenu des questions de l'équipe fondatrice de la *Maison Verte*, avec cette « transposition » dans une autre réalité sociale ?

3.1. Les énigmes de « l'équipe multidisciplinaire »

Il faut dire que la présence des différents spécialistes dans l'équipe a été saisie par les saint-petersbourgeois comme principe chargé de beaucoup d'importance : l'équipe du lieu d'accueil rassemblait des représentants de métiers différents qui étaient au contact avec la petite enfance – médecins, pédagogues, psychologues, infirmiers... Cependant, selon l'idée, ces spécialistes n'étaient pas là pour pratiquer leur métier dans le contact avec les familles, ou même ils ont été appelés à la recherche d'un nouveau positionnement pour que leur métier ne « s'infilte » pas dans leur travail d'accueillant. Et si la première partie de ce syllogisme a été reçue avec un grand enthousiasme par les saint-petersbourgeois, la deuxième ne s'appréhendait pas facilement.

En effet, le travail « en concertation », inconnu auparavant, suscitait beaucoup de curiosité :

« Nous étions séduits par le dispositif que nous avons découvert sur les pages de F. Dolto et grâce à l'expérience moscovite », écrit Victoria Ryskina en 2000 dans le premier recueil sur *l'île Verte*. « C'était un nouveau regard sur l'enfant et sur le travail avec la famille. C'était des nouvelles possibilités de revisiter et d'élargir les " frontières professionnelles " : il s'agissait d'un point de vue qui ne se limitait pas à un regard ou à un paradigme qui concevait l'homme " depuis son cabinet " et de manière disséquée, mais au contraire, d'une manière pluridisciplinaire, du point de vue de ses réels besoins que nous tentions de décoder. Nombre d'entre nous ne connaissaient pas le doute professionnel, on ne nous l'a pas enseigné à l'Université. C'est ici que nous l'avons appris, dans les débats vifs, bouillonnants et éclatants, où nous étions en train d'apprendre à discuter sans juger l'autre. Pour tout le monde, ce travail en

équipe était une nouvelle étape dans sa professionnalisation et ses recherches personnelles»⁸⁵⁰.

Au moment de la création, la majorité de l'équipe de *l'Île Verte* était composée des professionnels de l'Institut pour l'intervention précoce qui était, elle-aussi, *en train de construire des bases du travail collectif* des spécialistes – de pouvoir les réunir afin de prendre une décision collective par rapport à la direction de l'accompagnement de chaque famille (par des petites équipes médico-pédagogique ou psycho-social etc.). Ces spécialistes voulaient faire entendre la position de chacun sans la faire plier sous le primat d'une seule discipline. Vu la spécificité de leur travail avec des enfants handicapés, leur position était logique. L'approche pluridisciplinaire était extrêmement utile, d'un côté, pour les enfants avec des troubles multiples qui nécessitaient l'aide de plusieurs spécialistes et, de l'autre, dans les cas où les causes des troubles n'étaient pas évidentes et le choix des soins devait être adapté aux changements de situation et à l'évaluation progressive des spécialistes⁸⁵¹. L'esprit de « réunion de synthèse » connu en France depuis plusieurs décennies, était une grande révélation en soi pour les professionnels sortant de l'époque soviétique où l'avis du médecin était irréfutable dans le champ de la petite enfance.

Le *dispositif de la Maison Verte* a été perçu par les accueillants comme susceptible de poser, à sa manière, la même question du « travail collectif ». Même si les professionnels étaient là « *pas pour soigner ou éduquer* », la présence des médecins, des psychologues, des pédagogues ou des psychanalystes réunis sous le même toit semblait être porteuse d'une richesse supplémentaire : tous ces métiers avaient leur approche propre, certes, mais en choisissant de ne pas en mettre une seule en avant, il semblait qu'il était possible d'entendre tout le monde et atteindre, en conséquence, une compréhension plus au moins globale de la situation.

De ce fait, les premières discussions d'équipe ressemblaient beaucoup à une « synthèse » : chacun présentait ce qu'il voyait de son côté et partageait *le point de vue lié à sa profession*. Les traces de ce temps sont présentes dans l'article de Victoria Ryskina qui date de 2000 :

⁸⁵⁰ Victoria Ryskina, « Les clés de *la Maison Verte* » In : *De « la Maison Verte » à « l'Île Verte » : traditions et expérience*, Collectif, Saint-Pétersbourg, 2000, p. 80.

⁸⁵¹ Pastorova A., Ryskina V., « Les particularité du travail avec la famille en équipe multidisciplinaire dans le service de l'intervention précoce » In : *Il n'existe pas les enfants « inéducables » : livre sur l'intervention précoce*, Collectif, sous la dir. Kojevnikova E., Klotchkova E., Saint-Pétersbourg, Karo, 2007, pp. 245-268.

« Quand ils sont rentrés, je me suis adressée avec la question habituelle :

- *Comment t'appelles-tu ?*

Le garçon a répondu :

- *Deux ans.*
- *Tu dis que tu as deux ans. Et comment t'appelles-tu ?*
- *Bestoujevskaya.*
- *J'ai compris – tu habites rue Bestoujevskaya, et quel est ton prénom, à toi ?*
- *Tyomochka⁸⁵² Moskalkenko.*
- *Donc, ton prénom c'est Artyom ?*
- *Tyomochka Moskalkenko.*

Je raconte comment ça marche le lieu et nos règles. La mère, qui est une femme d'une quarantaine, semble être ennuyée de toutes ces explications et très à distance. Tyomochka dit encore quelque chose que je ne comprends pas.

- *Qu'est-ce que tu dis ?*

La mère rentre dans la discussion :

- *Il ne fait que parler – lance-t-elle avec une certaine froideur.*

///

Dans la pièce, l'enfant se dirige vers le bassin.

- *Tu te rappelles de nos règles, Tyomochka ?*
- *Il se souvient de tout – répond la mère, qui lui passe rapidement un tablier.*
- *Fé.*
- *Qu'est-ce que ça peut signifier ? – je me tourne vers la mère.*
- *Chez nous, « fé » signifie « faire » – dit une autre maman d'un enfant qui joue à côté de Tyomochka.*

La maman de Tyomochka ne répond pas.

///

⁸⁵² Un diminutif du prénom Artyom.

Elle est à côté de la fenêtre. Tyomochka essaie de se familiariser avec le vélo. Il n'arrive pas à s'asseoir correctement et glisse du siège. A peine installé, il roule partout. Je lui explique la règle de notre zone active.

- *C'est une ligne verte. C'est une ligne rouge. Le vélo ne peut pas la dépasser.*
- *Orange.*
- *Elle n'est pas orange, elle est rouge.*

Pendant quelques minutes il répète, comme pour lui-même, en pointant les lignes du doigt :

- *Ce n'est pas orange, c'est rouge !*
- *C'est le plafond, c'est le sol, c'est le mur, – continue-t-il sans s'adresser à personne.*

Je me risque à m'adresser à la mère à nouveau :

- *Il connaît beaucoup de mots. Vous parlez beaucoup à la maison ?*
- *Avant, on lui parlait beaucoup, maintenant, c'est lui.*
- *C'est lui pour lui-même ?*

Tyomochka continue de prononcer des mots, maintenant il fait des rimes.

La mère ajoute : - *Il en fait tout le temps, c'est son grand-père qui lui a appris, pour passer le temps.*

J'essaie encore de parler à la mère mais elle me montre qu'elle préfère rester seule.

La discussion de l'équipe.

Pédagogue-orthophoniste : Il semble que Tyomochka cherche à communiquer mais il ne sait pas comment. Il utilise des mots pour nommer les objets mais pas pour communiquer, les mots sont mémorisés, rimés. Quand l'enfant rentre dans le langage, il nomme des choses. Souvent, il donne des « pré-noms » à tout ce qui l'entoure et attend l'approbation de son entourage : « est-il comme ça ? » Parfois les enfants « s'entraînent » avec les nouveaux mots. Il est possible qu'il ait besoin d'être soutenu dans la communication à *l'Île Verte*. Les accueillants peuvent le faire. Quant à la mère qui semble très fatiguée, probablement qu'elle a besoin de se reposer.

Psychologue : Il semble qu'il y a un problème de l'interaction entre la mère et l'enfant. La mère semble être froide et même rejetante. Les mots que l'enfant prononce sans adresse peuvent cacher l'angoisse qu'il éprouve. Il y a des troubles du contact émotionnel. L'attitude de la mère peut y jouer un rôle. Il faut chercher le contact avec elle.

Médecin : Il est possible que le problème ne soit pas dans la mère mais dans l'enfant. Il faut exclure le risque de la présence de traits autistiques. Il faut parler à la mère de manière sérieuse. Mais comment peut-on le faire à *l'Île Verte* ? Il semble qu'elle ne cherche aucun contact »⁸⁵³.

Des observations d'accueillants couplées de leur lecture se complétaient ou se contredisaient l'une l'autre, mais elles avaient pour résultat un certain élargissement des horizons de chacun. Ainsi, la recherche d'une vision « holistique » qui pourrait englober les avis des différents professionnels et déboucher sur un *tableau universel fait des savoirs et des connaissances sur l'enfant et la famille*, cette recherche a pris toute la place durant les premières années de l'expérience. L'idée de l'équipe multidisciplinaire a été perçue, donc, comme une approche qui tentait d'avoir une vision universaliste qui se nourrit de toutes les approches parcellaires des différentes spécialités.

D'un côté, ce recueil des observations et des avis semblait être utile pour empêcher la prépondérance d'une seule approche et permettait, par conséquent, d'avoir des interventions plus équilibrées, plus « justes ». A l'heure de la grande découverte de la psychologie clinique et de la psychanalyse, la médecine pouvait être délogée par une autre discipline qui serait devenue tout autant dominante :

« La possibilité de travailler en équipe [permet de freiner] “ les mouvements de pendule ”, c'est-à-dire que l'équipe [peut préserver] de la tentation d'expliquer tout par “ les problèmes des relations ” ou d'appliquer l'approche analytique comme telle »⁸⁵⁴.

D'un autre côté, il semblait que ces discussions étaient ce qui révélait une précision sur ce qui était le positionnement de l'accueillant. En effet, il fallait encore « habiter » ce paradoxe de la présence « non-professionnelle » des professionnels à la *Maison Verte*. L'accumulation des points de vue différents devrait-elle amener vers un accueil « enrichi » par toutes ces disciplines ? Sinon, questionnait l'équipe saint-pétersbourgeoise, pourquoi faut-il avoir des spécialistes différents dans l'équipe ?

« A quoi bon le médecin ? A quoi bon le pédagogue ? Cette question a été soulevée à plusieurs reprises dans la discussion d'équipe. Une des réponses qu'on a trouvées : ce sont toutes les

⁸⁵³ Victoria Ryskina, « Les clés de *la Maison Verte* » in *De « la Maison Verte » à « l'Île Verte » : traditions et expérience*, Collectif, Saint-Pétersbourg, 2000, pp. 72-74.

⁸⁵⁴ *Ibid.*, p. 81.

professions qui s'occupent de l'enfance. L'opinion de Kagan⁸⁵⁵ : « le médecin est nécessaire pour « ne pas passer à côté ». Si l'enfant est venu avec une éruption cutanée ou s'il présente un cas difficile dont la mère n'est pas consciente, le médecin-accueillant remarque cela ». Pas pour le soigner tout de suite ici [car] le médecin ne soigne pas à *la Maison Verte*... Mais la question demeure ouverte pour autant : sinon, n'est-il pas mieux d'y mettre que des psychanalystes ? »⁸⁵⁶

C'était un vrai point de buté. Puisque, et ceci est apparu assez vite, chacun des accueillants – même s'il ne pratiquait pas son métier « ici » – dans sa manière d'être à l'accueil, mettait quelque chose qui trahissait inmanquablement sa formation : les accueillants-pédagogues étaient beaucoup plus actifs et jouaient volontiers avec les enfants ; les accueillants-psychanalystes et les psychologues écoutaient silencieusement et ne touchaient personne ; les accueillants-médecins penchaient inévitablement vers le conseil.

En quelque sorte, la vision initiale d'une ouverture extrême à tous les paradigmes allait de pair avec l'intention de construire une équipe « idéale » où tous devaient coexister, en s'enrichissant l'un de l'autre. Pourtant, l'illusion de la possibilité d'« engendrer » une approche globalisante s'est confrontée à la réalité des différences professionnelles indélébiles et à la question « *qu'est-ce qu'on fait* » et « *qu'est-ce que nous réunit là* ».

Ainsi, les questions « *de quelle position parle-t-on ?* » ou « *quelle place occupe-t-on ?* » adressées aux collègues et à soi-même ont pris la suite, dans les discussions. Autrement dit, la recherche d'une certaine complétude a été délogée par l'analyse de la position d'où chaque intervention était « émise ». Le fait que ces discussions aient été collectives a permis aux accueillants, donc, de verbaliser leur position et de se questionner. L'espace collectif bienveillant mais critique est devenu un lieu où tout pouvait être déposé – les doutes, les certitudes, les incompréhensions, les agacements – et être exploré au sujet des préjugés ou des « alibis » professionnels. Emouvant et passionné, ce temps a été perçu comme très utile et, en même temps, assez pénible.

⁸⁵⁵ Victor Kagan – médecin, professeur, président de l'Association de la Psychologie Humaniste de Saint-Pétersbourg, il était le rédacteur scientifique de la traduction russe du livre de Françoise Dolto, il l'a préfacé et l'a commenté. Depuis l'ouverture, il était un des membres du Comité de Soutien de l'Ille Verte.

⁸⁵⁶ Victoria Ryskina, Journée d'Etude sur l'Ille Verte, Saint-Pétersbourg, juin 1999. Archives de l'Ille Verte.

Il était très utile, car « la suspension de la pratique » pour laquelle chacun a été formé a fait observer et découvrir une grande diversité des manières « d'être parent ». C'était le temps de se défaire des conclusions « toute faites » et d'analyser les fondements de son propre métier. A la fin de la première année de travail, cette utilité a été pointée par tous les professionnels :

« Il m'a semblé très important d'apprendre à regarder tout simplement des choses. Dans la situation habituelle, notre inquiétude pédagogique ne nous laisse pas cette possibilité. Nous avons des méthodes, " nous savons comment " il faut agir. C'est pourquoi regarder ce qui se passe, voir des choses " sans cadre professionnel ", m'est apparu important. En quelque sorte, de me dés-identifier de mon rôle de pédagogue »⁸⁵⁷.

« Je suis médecin neurologue et je travaille avec les enfants atteints de problèmes neurologiques graves. J'ai un fils et je me rends compte que ce lieu me manquait quand il était petit. C'est évident. Mais je ne m'attendais pas à recevoir autant de choses pour ma propre pratique professionnelle. Je ne pouvais même pas supposer que ce serait tellement efficace du point de vue de l'observation. (...) Il est très important de savoir " aider " dans un contexte nouveau *–ici et maintenant*. Car il arrive souvent que notre regard " s'habitue ", et l'essentiel nous échappe »⁸⁵⁸.

Pourtant, ce temps était également très éprouvant : à la quête d'une approche « universaliste » qui synthétiserait toutes les approches et permettrait d'accueillir l'enfant « comme un sujet », s'est substitué celui d'une certaine objectivité de regard, débarrassé de toutes traces de la présence subjective. Accompagné d'une grande analyse de pratique, ce mouvement a vite montré ses côtés inhibiteurs. Il a fait tourner l'équipe vers la posture d'observation comme seule possible et a fait perdurer le principe « *observer plus, agir moins* ». Bien évidemment, l'observation n'a jamais été totale et complètement silencieuse, sans interaction avec les enfants et les parents. Cependant chaque intervention était auscultée soigneusement au sujet de l'application d'une approche professionnelle. Le constat était fait : l'existence « en professionnel » – avec des conseils, des jeux organisés ou des questions aux parents – était beaucoup plus facile que « l'abstention » de pratique du métier.

⁸⁵⁷ *Ibid.*

⁸⁵⁸ Ekaterina Klotchkova, « L'île Verte – un lieu pour tous les enfants » in *De « la Maison Verte » à « l'île Verte » : traditions et expérience*, Collectif, Saint-Petersbourg, 2000, p. 107.

En effet, la tâche était nouvelle : trouver une bonne distance, sans forcer personne, sans rester trop loin. Cette tâche, semble-t-il, était insolite pour tout le monde, autant pour les accueillants que pour les parents qui ne cherchaient pas le contact. Tout le monde sortait de l'époque où il n'était pas admis de parler librement à un inconnu. A l'époque précédente, tout l'espace économique, social, politique était cadré d'avance par les réglementations qui ne supportaient aucun flou. Le contrôle total du mode de vie des citoyens⁸⁵⁹, et l'intervention dans la vie privée ne laissaient pas beaucoup de marges à l'individualisation enfouie dans les plis les plus secrets de la vie de famille. La parole sur les difficultés et sur les problèmes circulaient entre les amis et les membres de la famille dont les liens étaient forts, soudés, jusqu'à l'intrication étouffante. A l'extérieur du cercle familial et celui de l'entourage proche, il ne fallait pas parler trop de soi, peut-être pas par peur comme dans les années de « chuchoteurs »⁸⁶⁰, mais plutôt par prudence.

Des deux côtés de l'accueil, il était difficile de rentrer dans une communication naturelle et même banale, les moments de silence étaient longs et parfois « assourdissants ». Les parents, faute de pouvoir amorcer un dialogue avec les autres parents ou les accueillants, se concentraient sur leur enfant et coexistaient « en parallèle » les uns des autres, et « dans une bulle » avec leur enfant. Les parents qui venaient en couple, se parlaient à voix basse et jouaient qu'avec leur enfant. Des exemples de soutien spontané surgissaient plutôt des parents d'enfants handicapés, quand une mère s'adressait à une autre avec des questions sur ses difficultés ou sur des aspects pratiques.

A ce sujet, on trouve un écho dans les propos que Olga Medvedeva et Olga Varpakhovskaya ont tenu lors de leur intervention à Paris au Colloque d'UNESCO, en 1999, à Paris :

⁸⁵⁹ L'institut d'enregistrement obligatoire à domicile fixe rendait impossible la circulation libre dans le pays. Tout autant que « le droit au travail » était soutenu par le Code pénal, les personnes qui ne travaillaient pas ou même exerçaient des « métiers libres » ont été poursuivies administrativement et en matière pénale. La surveillance de la vie privée a été exercée par plusieurs instances où le Parti Communiste avait son rôle : les cellules de Partie veillaient sur « l'expression de la mentalité communiste » chez ses membres et intervenaient en matière de discipline et de mœurs. La violation des droits de l'homme, dans son exercice quotidien et le plus basique, était le sujet des rapports de « Groupe de Moscou-Helsinki » qui a été formé par les dissidents Andrey Sakharov, Hélène Bonner, Andrey Almaric, Lioudmila Alexeeva et les autres. In Lioudmila Alexeeva, *L'histoire de la pensée dissidente à l'U.R.S.S. : l'histoire moderne*, Moscou, Edition de MHG, 2012, pp. 205-327.

⁸⁶⁰ Cf. Orlando Figes, *Les chuchoteurs : vivre et survivre sous Staline*, Edition Denoël, 2009.

« L'un des problèmes qui, au *Portillon Vert* concerne aussi bien les parents que les professionnels est celui de l'anonymat. F. Dolto écrit : " Nous allons à la Maison Verte. Ici, on respecte l'anonymat ". Derrière cette phrase laconique, il y a toute une culture, inconnue en Russie, celle qui assure la protection de la personnalité de chacun. Les membres de l'équipe ont eu beaucoup de mal à surmonter cette difficulté. Se retrouver parmi des parents et des enfants sans avoir une profession définie, sans la sauvegarde des diplômes, sans étiquette sociale, n'être confronté qu'à soi-même était déstabilisant. L'anonymat inquiétait aussi les parents. Il leur semblait étonnant que, dans cet établissement, on ne veuille pas connaître leur nom de famille, leur lieu de travail, leur adresse, l'état de santé de leur enfant dûment certifié par un médecin. Dressés par le régime à respecter les papiers timbrés, ils croyaient sincèrement qu'un tel document pouvait préserver leur enfant d'une possible contagion. Il y avait aussi, semble-t-il, une peur inscrite dans les gènes : après avoir eu peur d'en trop dire, voilà que maintenant il ne fallait plus rien dire. Dans l'anonymat, ils avaient l'impression d'être dépossédés d'eux-mêmes.

Enfin, pour nous, l'anonymat est quelque chose comme un récit sans questionnement, plus exactement l'instauration d'une atmosphère qui permet un récit sans questionnement. Or, l'absence de questions est traditionnellement assimilée en Russie à de l'inattention, à un manque de participation, à une non-présence à l'autre. Ici, le problème de l'anonymat recoupe celui, profondément russe, de la soif de confession »⁸⁶¹.

La recherche de la bonne distance concernait tous les contacts qui pourraient avoir lieu : « Comment intervenir si l'enfant de l'autre agresse ton propre enfant ? » ; « Dois-je intervenir quand mon enfant interagit avec un autre adulte ? » ; « Comment se comporter avec les enfants d'autres parents ? » partagent leurs questions les parents⁸⁶². Après une seule méthode d'éducation soviétique, la diversité des attitudes des parents (ce qui concernait la vaccination des enfants, leur positionnement dans les conflits entre eux, leur avis sur l'autonomie ou l'éveil, la politesse ou la bonne éducation) semblait être déroutante. En effet, l'écart entre « l'éducation par le collectif » et « chacun est libre d'élever son enfant comme il veut » était grand et vertigineux.

⁸⁶¹ Olga Medvedeva, Olga Varpakhovskaya, « Le Portillon Vert de F. Dolto à Moscou, texte et contexte », in *Françoise Dolto, aujourd'hui présente. Actes du colloque de l'Unesco 14-17 janvier 1999*, Gallimard, 2000, p. 359.

⁸⁶² Ces questions restent d'actualité dix ans après l'ouverture de l'île Verte. Cf : le forum des parents sur les visites à L'île Verte. http://vk.com/topic-1894061_15599564

L'ouverture et la souplesse exceptionnelles du dispositif de *l'Île Verte* étaient angoissantes également pour les accueillants. Le dispositif appelait tout particulièrement à un certain remaniement de la présence habituelle et à la recherche de la distance tolérable : la difficulté d'établir un contact respectueux, consistant et en même temps léger, une relation tissée de paroles sur « la pluie et le beau temps » mais qui prêterait, dans un moment précis, attention aux choses qui révèlent sa signification cachée, a été perçus comme un gros problème par l'équipe.

« Il y a trop de liberté à *l'Île Verte* », témoignait une des accueillantes Jeanna Pimenova, « et cette liberté peut être angoissante. Ceci est devenu un problème pour moi : quoi faire avec cette liberté ? D'un côté, il y a des limites, des " bornes thérapeutiques ", elles ne sont pas nombreuses, mais elles existent. De l'autre côté, tout ce qui se passe, c'est le flux de la vie spontanée et libre. J'ai essayé de travailler ce problème. Au début, j'ai cherché le contact par tous les moyens : je m'en souviens, j'écrivais des questionnaires pour stimuler un dialogue. C'était dur [à supporter], car il n'y avait pas de communication. Je me taisais, et le parent se taisait. Nous étions en train d'observer, certes, mais les paroles manquaient. J'étais déstabilisée par cela. Je ne savais pas quoi faire avec cette liberté qui est tombée sur moi, et certainement sur les parents. Au fur et à mesure, et grâce aux collègues, mon " ardeur " s'est estompée, et j'ai commencé à apprendre comment être, comment demeurer tout naturellement. Aujourd'hui j'ai l'impression qu'il est possible de faire travailler cette liberté : d'être avec, de rentrer en dialogue sans le chercher intentionnellement. Puisque ce qui doit surgir surgira, même sans mots »⁸⁶³.

A notre avis, l'inhibition de la parole du côté des accueillants de *l'Île Verte* a été également causée par la difficulté à remplir de sens positif « la définition par la négative » du dispositif : ni un lieu de garde, ni un lieu d'assistance sociale, ni un lieu de consultation. Dans le temps de la découverte même de la pratique thérapeutique ou plus largement de celle de l'écoute, l'équipe a banni tout ce qui *semblait être* la consultation individuelle. Ainsi, tous les mouvements des accueillants vers les parents étaient « suspectés » de mettre en place quelque chose de cet ordre. De plus, les questions des parents exprimant leur inquiétude (comme « est-il normal qu'il ne soit pas encore propre ? » etc.) étaient perçues comme installant le cadre consultatif. Des interventions décrites par Françoise Dolto sur l'expérience

⁸⁶³ Jeanna Pimenova, « La socialisation – de l'intérieur vers l'extérieur » in *De « la Maison Verte » à « l'Île Verte » : traditions et expérience*, Collectif, Saint-Petersbourg, 2000, p.103.

de *la Maison Verte* ou des séquences filmées⁸⁶⁴ vues et revues par l'équipe, ne permettaient pas de discerner la particularité de sa position : « Dolto, dans ses exemples, ne fait que consulter à *la Maison Verte* !? »⁸⁶⁵

Bien évidemment, la question menait plus loin : comment définir la communication avec les parents à *l'Île Verte* ? et en quoi diffère-t-elle du travail consultatif ? Par quel trait ou quel processus, peut-on saisir cette différence ?

« J'ai l'impression que quand je suis dans mon cabinet, s'interroge la psychologue Valentina Ivanova débutant sa propre pratique privée, je me sens beaucoup plus tranquille. Car, comment peut-on travailler quand il n'y a pas de demande précise et articulée ? Si elle est absente, qu'est-ce qui reste ? »⁸⁶⁶

Cependant, ces « difficultés de distance » *ne concernaient que les adultes* ; les enfants, quant à eux, semblaient se sentir bien dans ce lieu conçu pour eux, curieux de tout, en découverte des aménagements et des jouets qu'ils ne connaissaient pas. Il était beaucoup plus facile de s'adresser à l'enfant qu'à l'adulte. Ainsi, « l'adresse à l'enfant », un des piliers du dispositif, est devenue, à un certain moment, la seule et unique possibilité de communiquer pour les accueillants saint-petersbourgeois. Les accueillants parlaient aux enfants et souvent c'était la seule parole qui circulait et à laquelle les accueillants s'accrochaient. C'était la porte qui menait quelque part : « l'art » de s'adresser à un adulte en passant par l'enfant était trouvée en quelque sorte « par défaut » :

« Vitya est venue pour la deuxième fois, avec sa grand-mère.

- *Vitya, tu te rappelles nos règles ? Je vais te les rappeler.*

Vitya est immobile, avec les doigts dans sa bouche. La grand-mère tente de les enlever.

- *Ecoute bien la dame ! Enlève tes doigts ! Et écoute !*

Elle est aussi accroupie comme moi, à côté de Vitya, à l'entrée. Je lui parle de nos règles et j'ajoute :

⁸⁶⁴ Françoise Dolto en Trois Films d'Elisabeth Coronel et d'Arnaud de Mezamat : « Tu as choisi de naître » ; « Parler vrai » ; « N'ayez pas peur », 1995.

⁸⁶⁵ Les discussions d'équipe 1999-2000. Archives de l'Île Verte

⁸⁶⁶ Valentina Ivanova, La Journée d'Etudes sur l'expérience de l'Île Verte, juin 1999, Saint-Petersbourg.

- *Quant aux doigts, ici, il n'est pas interdit de les tenir dans la bouche. Ta grand-mère a peur que tu t'y habitues et que tu les mettes toujours dans la bouche.*
- *Oui, j'ai peur qu'il s'y habitue.*
- *Là, il y a beaucoup d'enfants que tu ne connais pas. Quand tu seras à l'aise, tu n'auras pas besoin de les sucer... Ca nous arrive aussi, aux grandes personnes, de ronger nos ongles quand nous ne sommes pas dans notre assiette.*
- *Oui... soupire la grande-mère, en quelque sorte »⁸⁶⁷.*

En parallèle, la découverte que les parents et les enfants sont liés intrinsèquement, celle que l'enfant « parle » avec tout son être et « raconte » beaucoup de choses sur lui, sur ses parents et sur les liens qu'ils ont – était également nouvelle ; elle invitait à s'abstenir de faire le découpage des figures des parents et des figures des enfants dans le tableau familial. Il fallait accepter le fait que l'enfant se construit avec ses propres parents, et qu'il est difficile de faire la distinction entre son désir, le plaisir qu'il veut donner à sa mère, les extensions que la mère fait en incluant l'enfant dans ses propres fantasmes.

« Nikita (32 mois) est venu avec sa maman une heure avant la fermeture de l'Île Verte. D'emblée, elle le présente comme l'enfant qui ne parle pas, qui est " en retard " ; ils ont été " envoyés " par un médecin de l'Institut pour l'intervention précoce. " On nous a dit qu'ici, nous allons apprendre des règles. Nous devons nous habituer aux enfants. Notre passage par la crèche était catastrophique " .

Ce " nous " persistant semble étonnant vu l'âge de l'enfant. Il est vrai que malgré sa grande taille, Nikita apparaît comme étant petit – il prend un jouet après l'autre, sans le manipuler pour autant ou même pour l'examiner, il n'arrive pas à se tenir sur le siège de vélo qu'il abandonne aussitôt, ses mouvements sont saccadés, et il se déplace sans regarder autour de lui, sans prêter attention à ce qu'il rencontre à son chemin. J'ai l'impression que ni les adultes, ni les enfants présents ne rentrent dans son champ de vision, qu'il existe dans une sorte de bulle que seule sa mère arrive à percer : il réagit à ses paroles, il la cherche du regard.

Il découvre le bassin d'eau et se montre fortement attiré par lui. Il joue avec beaucoup d'agitation, il frappe très fort avec la main contre l'eau, une petite fillette qui joue à côté se

⁸⁶⁷ Victoria Ryskina, « Les clés de *la Maison Verte* », p. 76.

trouve couverte d'eau de la tête aux pieds. Mécontente, sa mère enlève sa fille du coin d'eau. La mère de Nikita le menace :

- *Nous nous en allons ! Tu ne sais pas te comporter comme il faut ! A la maison, c'est la même chose, continue-t-elle sans pause en direction des accueillants, Nous étions au jardin d'enfants, là-bas, il jetait des chaussures. Il avait peur des enfants. Tu m'entends ? Arrête !* s'adresse-t-elle à son fils, avec une menace dans la voix.

Nikita crie et se jette par terre, mais se calme tout seul et renouvelle son jeu qui consiste à jeter l'eau en l'air, en haut, de plus en plus haut. Une lampe qui est allumée au-dessus de bassin explose quand une goutte d'eau l'atteint. Il y a des morceaux de verre partout. Les parents se précipitent pour partir, ils n'étaient déjà pas nombreux. La mère et fils se retrouvent seuls dans la pièce.

- *Ca suffit ! Nous nous en allons !* – dit la mère, sans bouger.

L'enfant est visiblement bouleversé par ce qui s'est passé : l'explosion de la lampe, l'agitation autour, la disparition des enfants et des parents aussitôt. Il regarde avec insistance l'endroit où il y avait la lampe, puis il promène son regard dans l'espace qui est devenu d'un seul coup vide. Il ne semble pas comprendre ce qui s'est passé mais il a bien perçu que ces deux événements sont liés.

- *Oui, il y avait une lampe ici, lui dit ma collègue. Tu l'as fait casser. Tu étais très excité. Ca t'a plu de jouer avec l'eau et tu en as mis partout. Tu avais peur quand la lampe a explosé. Les autres enfants aussi, et ils sont partis. Tu as crié très fort et ta maman a failli te ramener à la maison mais elle a changé d'avis.*

///

A part les menaces adressées à l'enfant, la mère de Nikita parle de manière étonnante : dans la même phrase, elle s'adresse à nous, les accueillants, et à son enfant, mais elle change de voix pour marquer la différence. Quand elle s'adresse à l'enfant, sa voix prend la tonalité de celle qu'on adresserait à un nourrisson, avec une scansion particulière et des mots d'enfant : « Berce ce loulou, il a froid, il lui faut faire dodo ».

L'enfant promène la poupée longtemps dans la poussette. Il la déshabille et la rhabille à plusieurs reprises. Sa mère commente :

- *Au jardin d'enfants, il se mettait tout nu. Il ne comprend rien, continue-t-elle. Mon frère me dit que je l'ai gâté, et qu'il faut l'éduquer avec la ceinture.*

Après quelque minute de silence, elle annonce comme lance un défi :

- *Nous n'avons pas de père !*
- *Vous étiez éduqué sans père ?*
- *Moi ? Pourquoi ? Notre père nous a quittés quand nous étions tout petits avec mon frère... Ce salaud a disparu dès que je lui ai annoncé que je suis tombée enceinte.*

Plusieurs figures se mélangent, elle glisse selon ses propres associations, en formant quelque chose d'indistinct comme ce " nous " qu'elle utilise toujours. Je tente de réagir à ce " n'avoir pas de père " pour Nikita, mais la conversation n'avance pas trop, la mère est très chargée de haine contre celui qui " n'est pas digne d'être nommé un père " selon ses propos.

///

L'heure de la fermeture s'approche, Nikita ne veut pas partir, il fait des pieds et des mains pour ne pas avancer vers la sortie. La mère le tire par la main et le supplie en même temps :

- *On y va ! Nous allons à la maison, nous allons voir si Anya est là. Anya est à la datcha. Nous habitons avec mon frère, il a une fille, lui, ajoute-t-elle dans la direction des accueillantes, en changeant la voix.*

Elle continue de l'exhorter :

- *Nous revenons ici demain.*
- *Demain, l'île Verte est fermée, rétorqué-je. Vous pouvez revenir la semaine prochaine.*
- *Il ne faut pas lui dire " la semaine prochaine " ! Il va crier !*
- *Pourquoi ?*
- *Chez nous, ça signifie " à plus jamais " .*
- *Et... " demain ", ça signifie quoi chez vous ?*
- *" Demain " signifie " bientôt " .*
- *C'est compliqué... enfin, pour communiquer, il faut retenir deux langues, l'une – de chez vous, et l'autre – de tous les autres.*

La mère me regarde d'un air étonné. Je lui parle de ce que j'ai pu observer comme une recherche de sens par rapport à ce qui s'est passé au bassin d'eau et que l'enfant avait besoin " qu'on lui parle tout simplement ". La mère commence à " parler à l'enfant ", sur-le-champ elle commente tout ce qu'elle fait :

- *Voilà, mettons le chapeau. Maintenant, le manteau. Par-dessus, l'écharpe ! Moi aussi, je dois m'habiller. Et nous allons à la maison, et nous allons jouer ! A vrai dire, je dois aller au travail aujourd'hui, continue-t-elle « pour moi », J'ai quelques cours à donner. Je suis prof d'anglais, je travaille en libéral. Mais nous reviendrons, on nous a dit qu'ici on peut apprendre des règles. Voilà, c'est ce qu'il nous faut, dit-elle en fermant la ceinture d'un grand manteau en fourrure qui enserre complètement Nikita.*

L'enfant regarde sa mère et tourne les yeux dans ma direction. Je saisis ce regard pour m'adresser à lui en répétant ce que sa mère était en train de dire : " qu'ils reviendront, un jour, sa maman lui a bien dit cela, pour l'instant, elle ne croit pas trop qu'il est possible de lui parler comme à un grand comme elle fait avec les adultes mais que lui, il comprend tout ce qui se passe autour, car il est attentif et très intelligent ". L'enfant regarde de bas en haut sa mère, elle confirme qu'ils reviendront. Ils partent tranquillement, la mère a l'air apaisée.

Ce fut le début d'un long " travail " avec cette famille qui venait toutes les semaines : progressivement, la mère gagnait la confiance et mettait des mots sur sa déception par rapport à son ex-compagnon, par rapport au fait qu'elle n'avait pas d'autre choix que de partager l'appartement avec la famille de son frère, de son amertume de la vie " à la survie " et " sans avenir ". Nikita également a commencé à prononcer des mots. Pendant ses passages à *l'île Verte*, il exigeait que sa mère lui lise des livres à haute voix. Son conte préféré était « Le Térémok »⁸⁶⁸. A la fin de la lecture, il se précipitait pour s'asseoir sur une petite maison en plastique, en regardant sa mère et nous, les accueillants, d'un air triomphant »⁸⁶⁹.

Ainsi, dans l'équipe, chacun de son côté était en train de faire son chemin vers un même point : savoir accueillir non-intentionnellement, sans idée, représentation ou intention forgée au préalable – s'agissait-il du « respect à l'enfant » ou de « l'écoute des parents ». De se laisser traverser par le plaisir que les familles « *étaient tout simplement là* » et de se laisser traverser

⁸⁶⁸ Un conte traditionnel russe où un petit comité des animaux se tasse progressivement dans un pot vide pour vivre ensemble. A partir d'une souris et d'une grenouille, les animaux de plus grande taille arrivent petit à petit les joindre jusqu'au moment où un ours s'assoit par-dessus et écrase le pot.

⁸⁶⁹ Séquence de travail de l'auteur (2002).

par le plaisir de « *les accueillir* ». De pouvoir accepter les parents et les enfants comme ils sont, dans toute leur diversité, et de pouvoir accepter les accueillants comme ils sont, dans la même diversité. Et ce cheminement fût long pour tout le monde et chacun l'a fait à sa façon.

« Au début, témoigne Lidia Lakovskaya, il m'a semblé que " le respect à l'enfant " consistait à ce que je lui parle directement, sans m'adresser aux parents. Je m'accroupissais devant lui, je le regardais dans les yeux et je " causais " avec lui, en évitant le regard de la mère qui était " là-haut ". Je ne me sentais pas à l'aise, les parents restaient tendus, le contact avec l'enfant n'était pas toujours gagné. Après, une compréhension est venue : il est impossible de " n'accueillir que l'enfant ". Les parents et les enfants sont liés. Ils sont venus à *l'Île Verte* et ils ont amené quelque chose de commun, quelque chose qui leur appartient. Il semble que c'est à partir de ce " flash " que j'ai pu devenir accueillante. J'ai commencé à accueillir les parents et les enfants comme ils étaient. Je ne mettais plus les parents du côté des " bons " ou des " mauvais ", j'étais juste contente qu'ils soient là malgré la neige, le froid, la pluie, qu'ils aient tout simplement trouvé le temps de venir à *l'Île Verte* »⁸⁷⁰.

Les débats sur la multidisciplinarité de l'équipe ont pris un nouveau souffle après le départ des professionnels de l'Institut pour l'intervention précoce. Quelques médecins qui ont été attirés par le dispositif sont partis durant les deux premières années faute d'avoir su trouver, sans doute, leur place. Avec l'entrée massive des psychologues-psychanalystes, l'équipe s'est trouvée *de facto* bi-disciplinaire et a bifurqué progressivement vers deux pôles qui ont condensé des différences de compréhension du dispositif. Une dichotomie « socialisation – écoute » a ainsi façonné les débats.

L'idée d'élargir une nouvelle approche respectueuse de l'enfant complétée par la valorisation croissante de la nécessité d'accompagner ses premiers pas en société s'est trouvée opposée à l'idée de l'écoute et de l'attention portant sur le mouvement psychique de chaque sujet. La désignation « *centre de la socialisation précoce* » accolée au nom de *l'Île Verte*, en suivant l'exemple moscovite, a fait crisper la partie dite « analytique » qui exprimait ses doutes sur la nécessité d'« enfermer » la présentation dans la fonction « socialisante » du dispositif. Les théories de la psychanalyse française de Jacques Lacan et de Françoise Dolto dont la connaissance progressait, ont été appelées pour donner des arguments dans ces débats. La

⁸⁷⁰ Lidia Lakovskaya, « Les parents et nous. Sur le chemin de respect » in *De « La Maison Verte » à « L'Île Verte » : traditions et l'expérience*, Collectif, Saint-Pétersbourg, 2002, p. 66.

conception du sujet où l'échange avec l'Autre avait lieu depuis la naissance, a été « acquise » : l'enfant a été vu d'emblée comme un être « social », comme un sujet qui ne surgissait *que de la* communication avec l'Autre et les autres qui l'entouraient ; l'échange avec son entourage structurait le monde de l'enfant. Cette vision les a poussés à questionner le terme même de « la socialisation » qui désignait le temps de la découverte des personnes qui ne faisaient pas partie du cercle familial proche et l'apprentissage des règles de partage et de la communication avec les autres.

Dans les débats internes de l'équipe qui duraient plusieurs années, ils soutenaient l'idée que ce temps d'élargissement de l'expérience de l'enfant ne changeait rien dans sa structure psychique essentiellement dépendant de la communication avec l'Autre maternel et les autres, mais faisait évoluer ses moyens de communiquer : avec la maturation neurologique, physiologique et psychique, ces moyens se complexifiaient, se diversifiaient et s'élaboraient afin d'ouvrir à l'enfant de nouveaux champs d'expérience. Dans son développement, l'enfant, ainsi, a été vu confronté aux évolutions de cette communication qui le stimulaient à créer des nouveaux moyens qui devenaient de plus en plus construits et adaptés aux nouvelles situations. Ainsi, quand il existait un « arrêt » dans ce travail créatif de l'enfant, ces professionnels le considéraient non comme « un manque d'apprentissage de l'expérience sociale », mais plutôt comme « un blocage » des échanges avec son entourage qui ne répondait pas ou ne permettait pas à l'enfant de poursuivre ce travail de « complexification » des moyens de communiquer. Une des sources de ce blocage a été considérée comme enracinée dans les angoisses des parents « trop encombrés » par leur propre histoire. Ainsi, l'écoute des parents *pendant et à partir* des situations à l'accueil pourrait révéler des points sensibles de leur propre histoire familiale, dont le travail pourrait par la suite bénéficier à l'enfant⁸⁷¹.

Certainement, ce positionnement a été soutenu, entre autres, par une forte appréhension du thème de la socialisation qui a été enracinée dans l'expérience de « la socialisation forcée » dont ces professionnels gardaient les souvenirs de leur propre enfance et de la formation professionnelle obtenue pendant l'époque soviétique. Ne voir le dispositif que du côté « socialisant » leur semblait « limiter » l'idée du lieu d'accueil aux buts strictement éducatifs.

⁸⁷¹ Les débats lors des réunions d'équipe de l'île Verte en 2001-2002, 2006-2009. Les comptes-rendus des réunions d'équipe. Archives de l'île Verte.

Chargée des représentations venues du passé collectiviste, la socialisation s'est trouvée opposée, pour eux, à ce qu'ils cherchaient à fonder : une possibilité d'avoir une parole libre et une écoute neutre. Dans un contexte où plusieurs générations vivaient sous le même toit, à la sortie du temps où « parler » en privé, en public et dans son for intérieur engendrait les discours dissemblables, il leur semblait primordial de donner la possibilité aux parents de parler à quelqu'un qui ne faisait pas partie du cercle familial ou amical, et sans que cela conduise à l'instauration de liens particuliers et ait des séquences « persécuteurs »⁸⁷².

Dans les discussions d'équipe, bien que revêtant un aspect conceptuel, les débats sur « socialisation – écoute » concernaient pourtant des choses bien concrètes et précises : la différence des visions ne se radicalisait que dans les moments où il fallait choisir les modalités d'existence du lieu et la voie où l'équipe s'engageait. Autrement dit, ce sont des recherches de subvention et les exigences qui les accompagnaient qui donnaient aux débats internes, très riches et très stimulants, des tonalités de « confrontation ». Nous allons en parler plus tard⁸⁷³.

De plus, il serait trop réducteur de présenter la dichotomie « socialisation – écoute » comme exclusivement liée à la distinction « professionnelle » : pédagogues *versus* psychologues/psychanalystes. A notre avis, la ligne de fracture passait plutôt suivant le mouvement psychique de chacun des accueillants et leur attitude concernant la découverte qu'ils vivaient eux-mêmes : les uns étaient emportés par l'idée qui semblait avoir trait aux changements sociétaux, les autres étaient emportés par la découverte de la psychanalyse. En quelque sorte, des divers positionnements étaient enracinés dans l'expérience professionnelle mais également dans les représentations et les attentes que chacun tirait de sa propre expérience de la vie. Tous voyaient le dispositif comme un outil pour mettre en place leurs idées. Tous vivaient cette mission comme existentielle.

De plus, les frontières entre ces deux parties d'équipe ont été toujours assez « fluides » et « poreuses » pour le mouvement personnel, d'un côté, et de l'autre, personne n'avait de prérogative par rapport aux questions. Ainsi, la question des règles qui ont été considérées comme faisant partie de « la socialisation précoce » a été investie tant par les psychologues et

⁸⁷² Olga Souslova, « Nous allons à « L'île Verte » » in *De « La Maison Verte » à « L'île Verte » : traditions et l'expérience*, Collectif, Saint-Petersbourg, 2002, p. 84.

⁸⁷³ Regardez le paragraphe sur la participation financière, pp. 474.

psychanalystes que par les pédagogues. Dans cette situation où les parents ne parlaient pas beaucoup et où la conversation pouvait se dérouler à partir de l'enfant, les psychologues et les psychanalystes plaidaient pour la ligne rouge autant que des pédagogues. C'est autour de cette ligne et des « infractions » qui y étaient faites que la conversation avec l'enfant débutait et le parent se trouvait souvent vite associé à cet échange. Le fait que leur intervention était tout autant « éducatif » échappait à cette partie de l'équipe qui derrière les règles voyait la Loi et sa transgression. Cela étant, chacun de son côté, mais les deux parties de l'équipe ont été très accrochées à l'importance des règles à *l'Île Verte*.

3.2. La question des règles surchargée de signification

La question des règles a pris beaucoup d'importance dans la compréhension de ce qui se passait à l'accueil et dans l'élaboration du dispositif saint-petersbourgeois. Toujours, sous une forme nouvelle et à partir de nouvelles données, elle faisait un retour régulier dans les discussions de l'équipe qui l'explorait sous tous les versants.

Dans l'intention première, les « règles » d'accueil – la présence des personnes qui tiennent le fil de sécurité de l'enfant, l'adresse à l'enfant quel que soit son âge, l'écriture de son prénom sur le tableau, les consignes de présence comme le tablier, la ligne rouge, le coin pour manger⁸⁷⁴ – ont été référées, par l'équipe à l'esprit du « respect de l'enfant » et de son accueil comme « sujet à part entière ». En effet, derrière ce « cadre » d'accueil, les accueillants reconnaissaient l'idée d'une nouvelle place donnée à l'enfant : le lieu d'accueil, avec ses règles, était conçu « à partir de lui » et « pour lui ».

⁸⁷⁴ La règle de ne pas manger dans la pièce où les enfants et les parents jouent a été hérité de l'expérience du Portillon Vert qui, à son tour, l'a reprise chez l'équipe de Cerf-Volant de Genève. C'est une règle « en plus » qui n'existe pas à *la Maison Verte*, elle a été basée sur la conviction d'une nécessité de faire la distinction entre le temps de jeu et celui de manger. Dans tous les espaces où *l'Île Verte* a été abritée, il y avait un coin « pour manger » : une petite pièce accolée à la grande salle. La question – comment envisager « donner le sein », comme « manger » ou pas – était la question pour l'équipe de *l'Île Verte* tout autant que pour le Portillon Vert de Moscou.

Cependant, cette idée de respect a fait progressivement une collusion avec l'idée de « la socialisation précoce » : d'un côté, la création d'un espace où les enfants pourraient rencontrer des camarades de leur âge est apparue comme une nécessité sociale dont nous avons parlé plus haut, de l'autre, le lien établi entre la « qualité » de l'accueil lors de ces premiers pas « en société » et le comportement « socialisé » ont été compris comme un lien direct, déterminant le futur de l'enfant et plus globalement de la société entière. Les raisonnements de Françoise Dolto sur la priorité du « problème de l'humanisation de la petite enfance », son attention au « moment capital de la séparation réussie mère-enfant » – où « prennent source la tolérance des différences, l'entraide entre les êtres humains, les amitiés actives, porteuses et créatives en société de leur âge »⁸⁷⁵ – ont été mis sur le chantier d'« humanisation » des rapports sociaux. En quelque sorte, le processus complexe et multiforme de la « séparation réussie » est devenu un processus de la « socialisation réussie » où la question des règles a pris la place prépondérante.

A cette survalorisation de la notion des règles, à leur importance accrue, contribuait sans doute le contexte historique de mutation des bases mêmes de ces rapports sociaux. Les phénomènes nouveaux comme la propriété privée et la concurrence, la démocratisation du pouvoir et la pluralité des opinions ou des nouvelles libertés civiles surgissaient dans le champ social, économique et politique sans avoir aucune représentation pratique au préalable. De nouvelles lois et de nouvelles réglementations étaient en formation, et on cherchait celles qui « marchaient » réellement en Russie. Devant la tâche immense et insolite d'assurer le passage d'un grand pays du socialisme au capitalisme, les pouvoirs suivaient le chemin d'essais et d'erreurs, d'échecs et de corrections. La désorganisation de l'espace économique soviétique après le départ des républiques ex-soviétiques a produit la destruction du réseau des liens de production et de distribution qui s'est soldé par le chaos économique, le manque d'approvisionnement, par le défaut de paiement du pays, le chômage et les crises politiques. La privatisation des biens communs soviétiques et la constitution de la première génération de « propriétaires » s'accompagnent d'un rejaillissement de violence inouï et de la formation des clans criminels⁸⁷⁶. Plusieurs dévaluations du rouble, « par surprise » et par des méthodes très

⁸⁷⁵ Françoise Dolto, *La cause des enfants*, Ed. Robert Laffont, 1985, pp. 521-522.

⁸⁷⁶ Le temps des réformes ultralibérales qui ont été mis en place en Russie à partir des années 90, a été accompagné par la criminalisation vertigineuse de toutes les branches de business naissant et de la « privatisation » des biens socialistes, la violence a été sans précédent : au titre d'exemple, le nombre d'homicide

contestées ont amené de grandes pertes d'argent chez la population, à sa paupérisation et à une souffrance aigue dans les groupes sociaux les plus démunis⁸⁷⁷. Le changement permanent des règles qui concernaient tous les domaines de la vie produisait une grande instabilité et s'accompagnait du sentiment de l'arbitraire des règles, de leur illégitimité, ayant pour résultat une grande injustice sociale⁸⁷⁸.

L'Île Verte, créée à la fin des années 1990, traversait « en acteur » et « en témoin » ce moment troublant : les accueillants inclus dans les mêmes changements accueillait des questions apportées par les familles. Ainsi, le sens de la « socialisation » comme passage de l'espace familial à l'espace public pour l'enfant (et pour la famille) – comme une étape majeure dans l'acquisition de l'autonomie de l'enfant qui se séparait progressivement de sa mère et devenait capable d'affronter la vie avec les autres tout seul – a pris de nouveaux accents. Les règles et les interdits sont apparus comme élément essentiel de ce passage ; ils ont été vus comme les moyens de confronter le sujet à un certain travail psychique en présence des adultes qui pourraient verbaliser et accompagner ce travail.

En effet, dans la situation où toute la base normative où toutes les conventions sociales se trouvaient « en mouvement », la valorisation des règles et de leur rôle constitutif a gagné l'équipe. Le caractère insolite du lieu d'accueil enfant-parent, son fonctionnement « libre » et « imprécis », suscitait beaucoup de questions des parents. A ce caractère pourtant se rajoutait la difficulté commune de se retrouver dans la situation où les « règles du jeu » sociétales anciennes devenaient caduques tandis que les nouvelles n'étaient pas encore établies ou admises. C'est pourquoi, semble-t-il, le questionnement insistant sur « le fondement » des principes du dispositif, sur la « légalité » et « l'instance d'élaboration » de ses règles, sur l'obligation de leur respect et sur l'exception qu'elles peuvent avoir, est devenu un trait spécifique du travail du lieu saint-pétersbourgeois.

a augmenté de 5 fois en 1994 par rapport à 1988. Dans la période de 1998-2000, le coefficient du nombre de meurtres pour la population était 20 fois plus grand qu'en France à cette époque. Cf. : Kalabekov I.G., *Les réformes russes en chiffres et données*, Moscou, Ed. Roussaki, 2010, pp. 610-612.

⁸⁷⁷ *Ibid.*

⁸⁷⁸ Les témoignages de cette « période de trouble » sont présentés dans un livre de Svetlana Alexievitch, *La fin de l'homme rouge. Ou le temps du désenchantement*, Ed. Actes sud, 2013.

« Un père vient régulièrement avec sa fille Macha à *l'Île Verte*. Monsieur a autour d'une cinquantaine d'année avec son enfant du deuxième lit ; les autres enfants sont déjà grands et vivent leur vie. Au début il montre son intérêt vif pour F. Dolto et la psychanalyse française, en rajoutant qu'il est journaliste d'un hebdomadaire. A *l'Île Verte*, il lit souvent des journaux tandis que sa fille joue avec les enfants. D'une grande taille, Macha est très éveillée, autonome ; elle communique avec une grande facilité avec les autres et organise souvent des jeux avec les plus grands. Macha est également douce avec les petits, en leur cédant des fois des jouets ou même en leur proposant une autre chose à la place, d'une manière très attentionnée elle se penche pour croiser le regard d'un petit : " tiens cela ! c'est aussi bon ! ". Le père donne l'impression de bien apprécier ce temps quand sa fille ne le dérange pas trop. Depuis quelque temps, Macha va dans le jardin d'enfants mais ils viennent quand même à *l'Île Verte* le dimanche.

On aperçoit qu'il y a quelque chose qui change dans le comportement de Macha, elle reste plus souvent collée aux genoux de son père qui continue à lire sur le canapé, elle est beaucoup plus silencieuse, elle nous suit du regard. Je le remarque mais je n'ose pas parler à son père. Jusqu'à un dimanche quand à l'arrivée, Macha en se présentant, se trompe et nous dit qu'elle a trois ans, elle se corrige aussitôt et elle dit qu'elle n'a pas encore trois ans. Les fois suivantes, le malaise avec lequel l'enfant dit son âge devient apparent, surtout à nos questions de plus en plus sophistiquées, genre, " quand est-il ton anniversaire, l'été, le printemps ou l'hiver ? " et on finit par apprendre qu'elle a fêté son anniversaire, il y a deux mois déjà. Je lui annonce qu'elle est maintenant grande et que *l'Île Verte* n'est pas un lieu pour les grands, comme un jardin d'enfants par exemple. Le père rentre vivement dans la discussion :

- *Mais pourquoi c'est tellement strict " jusqu'à trois ans " ?*
- *C'est comme ça. Le lieu est conçu pour les tout-petits.*
- *Au fond, qu'est-ce qui change pour l'enfant, dans son monde à elle, quand hier elle n'avait pas trois ans, et aujourd'hui elle les a ? C'est abstrait pour l'enfant qui vit sa vie de jour en jour !*
- *Oui, c'est symbolique, mais c'est tellement important pour l'enfant de grandir, pour Macha, hier et aujourd'hui sont différents justement parce qu'elle se sent plus grande, et elle est fière de cela. Les jours d'anniversaire marquent ça de toute évidence.*
- *Mais qui a décidé de mettre cette limite d'âge ? C'est vous ! Donc, c'est arbitraire ! Pourquoi pas jusqu'à quatre ?*

- *Parce que le lieu n'est pas adapté pour les plus grands. Chaque lieu a ses restrictions et ses limites. C'est comme la ligne rouge. Et pour nous, ça fait une référence aux lieux qui ont des règles différentes : de pouvoir s'accommoder à ces règles, c'est d'être dans la société.*

Le père monte et la discussion va crescendo.

- *La société ! Mais la société vous montre l'envers ! Ceux qui suivent les règles, ce sont les perdants ! Ceux qui les transgressent, ils s'enrichissent ! Regardez ces pauvres gens qui veulent rester honnêtes, ces coincés, ils seront tous dominés ! C'est ceux qui ont le courage de transgresser qui gagnent ! C'est comme ça que la société d'aujourd'hui marche ! Transmettre le respect des règles c'est laisser l'enfant pourrir sa vie.*
- *Mais ce ne sera pas toujours comme ça, vous ne pensez pas ? Cette période de troubles ne va pas durer longtemps, tandis qu'il faudra payer le prix de la transgression un jour ou l'autre. Macha va vivre dans une société avec des nouvelles règles, certes, mais il y aura des règles quand même ! et surtout il semble que de porter le poids du mensonge, c'est très lourd pour Macha. Le prix à payer n'est-il pas déjà trop grand pour elle ?*

Le père a l'air mécontent et demeure silencieux. Ils restent encore un certain temps à *l'île Verte*. En partant, ils nous disent " dommage, mais à plus jamais " il laisse une assez grande somme d'argent dans un panier, avec la parole " c'est tout ce que je peux vous donner, ça vaut la peine que ça existe " »⁸⁷⁹.

Ces moments de contestation des règles – ouvertes ou silencieuses – avaient lieu trop souvent pour pouvoir les inscrire dans « l'histoire subjective » d'un adulte en particulier. Une des journalistes de Radio de Saint-Pétersbourg, Galina Artiemenko, était également frappée par ce phénomène : « Un petit garçon roulait sur son vélo et traversait inlassablement la ligne rouge. Les accueillants lui expliquaient chaque fois la règle de l'espace à vélo. Il écoutait attentivement et la traversait la fois suivante. Dans le père de l'enfant qui regardait silencieusement le manège de son fils, j'ai reconnu une personne que j'ai croisée dans la Ligue de l'autostop de Saint-Pétersbourg. Nous avons commencé à parler des limites de la liberté de chacun. Selon ses convictions profondes, que le père m'a longuement présentées, elles n'existaient pas. Son fils continuait de traverser la ligne rouge et les accueillants continuait de

⁸⁷⁹ Séquence de travail de l'auteur (2000).

répéter la même chose. Il est intéressant [de voir] si les limites de la liberté de chacun existent chez eux et comment ? »⁸⁸⁰ – posait-elle, dans sa présentation du lieu, la question tout haut quand les accueillants la pensaient tout bas, sans savoir comment aborder cette question avec des parents sans se mettre dans une posture surmoïque. L'adresse à l'enfant devant les parents qui n'adhéraient pas aux règles du lieu était tout particulièrement difficile.

Le malaise des accueillants inclus dans la même situation sociétale que les parents se reflétait dans les questions qui les tourmentaient : « Au nom de qui et de quoi peut-on interdire ? » En déclarant qu'à *l'Île Verte* il n'y a que quatre règles – ne pas quitter le lieu en laissant l'enfant ; ne pas franchir la ligne rouge ; mettre le tablier pour jouer à l'eau et manger dans un espace conçu pour cela – l'équipe a découvert tout un ensemble d'« interdits supplémentaires » qui s'est imposé : ne pas boire l'eau de la piscine⁸⁸¹ ; ne pas ramener les jouets à la maison ; ne pas dessiner sur la table ; ne pas marcher sur le rebord de la fenêtre... « Cela étant, d'où provient " chaque nouvelle règle " ? Des préjugés de la personne qui accueille ou de l'organisation de l'existence collective ? Suffit-il d'une décision collective pour cette organisation ? Et, au fond, faut-il que tous les accueillants réagissent pareil ? »⁸⁸²

La vie du lieu n'arrêtait pas d'augmenter ce nombre : l'enfant tapait sur une lampe avec un jouet-serpent devant la posture silencieuse de son parent, l'autre versait l'eau du bassin par terre, les parents sortaient pour deux-trois minutes pour fumer... L'équipe s'est retrouvée à « flotter » dans toutes ces situations, tous les avis opposés s'exprimant. Dans la situation d'une complaisance manifeste de certains parents, la parole à l'enfant devant l'adulte n'apportait pas de fruits. Les accueillants se sont retrouvés dans la position « de faire la paix » entre les enfants en conflit pour un jouet et d'expliquer et faire respecter la ligne rouge.

Ce positionnement inconfortable les a amenés vers une nouvelle série de questions : Qui doit « réguler » les enfants à *l'Île Verte* ? Et si les parents ne le font pas, est-ce le rôle de l'accueillant de rappeler le respect des règles du lieu et comment faire parler « le collectif » des parents qui « pratiquent » le lieu tout autant que leur enfant ? Est-ce qu'il y a des limites pour

⁸⁸⁰ Galina Artemenko, « L'Île Verte – les notes d'une dilettante » in *De « La Maison Verte » à « L'Île Verte » : traditions et l'expérience*, Collectif, Saint-Petersbourg, 2002, pp. 123-124.

⁸⁸¹ L'eau de robinet n'est pas potable à Saint-Petersbourg.

⁸⁸² Les notes des discussions d'équipe en 1998-1999. Archives de L'Île Verte.

les parents eux-mêmes ? Comment réagir devant une fessée à l'enfant s'il ne veut pas quitter le lieu ? Les accueillants sont-ils là pour corriger les méthodes éducatives des parents surtout dans le contexte d'une banalisation extrême de ce geste ?⁸⁸³ Comment faire face aux incitations de certains parents, du genre de " Ne te laisse pas faire ! Rends-lui la pareille ", " Pourquoi tu es tellement mou ? défends-toi ! " " Le temps des morveux est passé, fonce ! "

Les accueillants restaient perplexes devant de nombreuses situations :

- *Pourquoi vous ne laissez pas les enfants voir qui est plus fort ?* demande un des pères devant une scène de conflit pour un vélo où l'accueillant intervient. *Celui qui gagne, aura ce vélo.*
- *Mais c'est interdit de se taper. Et puis... vous, l'accueillant s'adresse à un autre père, êtes-vous d'accord que votre fils participe au tournoi de force ?*
- *Mais s'il veut autant ce vélo ? Cela lui apprendra. Il faut savoir se défendre,* répond-il.

///

- *Vérifiez-vous que les enfants sont vaccinés ?* demande une autre mère.
- *Non. Il ne faut pas présenter un carnet de santé pour venir à l'Île Verte. C'est la responsabilité des parents. Mais.... pourquoi vous posez cette question ?*
- *Comme ça. Pour savoir. Nous allons dans les endroits où les enfants sont vaccinés. Parce que moi, je suis contre les vaccinations, ce n'est pas bien pour la santé. Mais si les autres sont vaccinés, on ne craint rien. La maladie ne se propage pas.*
- *Mais comment vous pouvez le savoir ? Si chacun fait comme vous ?*
- *Mais justement, c'est bien que l'Etat exige des carnets de santé à la crèche. Nous, nous n'allons pas à la crèche.*

⁸⁸³ Victoria Ryskina apporte des éléments de cette situation : « Une brève étude entreprise sur les rues de Saint-Pétersbourg, a montrée que 2 personnes sur 10 souhaitent supprimer « les coups de ceinture » de la palette des méthodes éducatives. Les autres veulent la garder, au moins pour lui faire recours, comme menace efficace. Un délégué des droits d'enfants, ombudsman Pavel Astakhov, lors d'une émission télévisée « La violence dans les familles : pourquoi on bat nos enfants ? », en avril 2009, s'est prononcé ainsi : « Choisissez une ceinture douce, pour ne pas endommager des entrailles. (...) Il faut aimer l'enfant avec la tête et pas avec le cœur afin de ne pas avoir honte pour eux après... » Cf. : Victoria Ryskina, « L'Île Verte dans l'océan des doutes professionnels et les changements sociaux : les notes de pédagogue » In : *De l'Île Verte à La Maison Verte : la suite de l'histoire*, Saint-Pétersbourg, 2009, p. 81.

Ces situations ont amené l'équipe à un certain durcissement du positionnement des accueillants qui concernait les adultes tout autant que les enfants. Il devenait de plus en plus éducatif même si les professionnels différents faisaient appel aux conceptualisations différentes. Pour certains, c'était le temps de « la socialisation précoce » avec l'apprentissage des règles de cohabitation réciproques. Pour les autres, l'entrée dans l'espace où la rencontre avec l'interdit pourrait faire découvrir la dimension de la Loi qui, en étant abstrait et égal, indépendant de la volonté d'une personne en particulier, fondait une structuration psychique du sujet. Cependant, au fond, il s'agissait d'un positionnement où les accueillants se sentaient chargés d'une mission : soit de « montrer l'exemple du respect à l'enfant »⁸⁸⁴ et d'inviter les parents à réfléchir sur ce que l'enfant pourrait entendre et retirer des mots d'adultes ; soit de lancer un certain travail psychique chez l'enfant, en prêtant aux parents l'appui sur la présence d'« un tiers » devant les règles du lieu.

L'emplacement de la ligne rouge est devenu, en quelque sorte, un opérateur qui révélait ce positionnement. Tout au début de *l'île Verte*, la ligne rouge a été tracée par l'équipe dans un petit coin de la pièce, elle découpait, ainsi, une petite bande qui longeait le mur et tournait au coin. Malgré la difficulté de la pratiquer pour les petits – elle demandait une grande maîtrise pour l'enfant de pouvoir rouler dans cet espace restreint – l'importance des règles était vue dans son explication à l'enfant par la parole, en s'adressant même aux tout-petits. Après le déménagement dans un autre endroit, *l'île Verte* ne possédait qu'une seule pièce, mais très spacieuse. Afin d'instaurer la règle de la ligne rouge, une ligne de scotch rouge a été plaquée au sol pour découper un tiers de l'espace comme « l'espace aux vélos/camions ». Vu sa longueur et une certaine confusion d'espaces (dans l'espace « motrice » il y avait également une petite batoude qui a été investie par les enfants de tous les âges et demandait la présence d'adultes pour la pratiquer), des accueillants se plaçaient sur la ligne comme des gardiens de frontière que les enfants traversaient de tous les côtés. Les parents ont été mis devant l'obligation de faire respecter à leur enfant cette règle faite maison. Les traversées constantes de cette ligne ont soulevé une nouvelle palette de questions : d'un côté, ces petites transgressions enfantines sont devenues le point de départ de conversations avec les parents concernant les limites, la recherche de l'autonomie de l'enfant, le poids symbolique de la

⁸⁸⁴ Victoria Ryskina, « L'île Verte dans l'océan des doutes professionnels et les changements sociaux : les notes de pédagogie » in *De l'île Verte à La Maison Verte : la suite de l'histoire*, Saint-Pétersbourg, 2009, p. 77.

règle ; de l'autre, les transgressions eux-mêmes ont reçu une nouvelle signification aux yeux des accueillants : une inévitabilité et même la nécessité de la transgression des limites. « La structuration du Sujet se fait dans les transgressions de l'interdit, et la tâche d'un Lieu où cela a lieu, c'est de les verbaliser et de soutenir une symbolisation de cette expérience »⁸⁸⁵. Tracée d'un mur à l'autre, avec les adultes présents au-dessus, cette ligne, selon les accueillants, semblait fournir cette tâche : « verbaliser l'expérience de la transgression » qui est allée d'un jeu instauré par les enfants jusqu'à une certaine culpabilité chez les parents par rapport à l'éducation de leurs enfants.

Pourtant, la ligne rouge est devenue un épicode du lieu et beaucoup de choses se sont déroulées autour d'elle. Le moment d'une infraction a fourni aux accueillants un moyen d'entrer plus facilement en contact avec les parents. Les discussions avec les parents *devant* l'enfant et *avec* lui semblaient très importantes. « A cette époque, raconte Hélena Zagoskina, nous étions une équipe très silencieuse, la ligne rouge et son infraction nous aidait certainement à créer un contact avec les parents. Et puis, il nous semblait important de faire respecter cette ligne qui est devenue un véritable symbole de la Loi »⁸⁸⁶. En effet, l'articulation d'un interdit à l'enfant en présence de ses parents, la conversation sur le positionnement des parents qui révélait souvent des difficultés à dire « non » ou des discordances entre les parents perçues par l'enfant, tous ces moments ont été mis dans le contexte des castrations symboligènes et de l'importance de la présence d'un tiers, dans le moment d'articulation de l'interdit. Ainsi, la question de la Règle a été transformée en question de la Loi. Plusieurs situations ont été analysées et interprétées avec de nouveaux concepts ; elles ont pris une dimension beaucoup plus globale, toujours inscrite dans « le symbolique ». Les concepts analytiques frayaient leur chemin dans la compréhension des situations réelles et les accueillants-« pédagogues » y faisaient appel tout autant que les accueillants-« psychanalystes » :

Victoria Ryskina présente une petite séquence dans le deuxième recueil sur *l'Île Verte* : « Un garçon de deux ans et demi vit mal le moment de sevrage tout autant que sa maman. Il pleure beaucoup et réclame le sein à l'Île Verte. Il ne parle pas encore. Cependant il utilise ses mains d'une manière curieuse ; tantôt il les cache dans ses vêtements, dans les poches ou derrière les

⁸⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁸⁶ Entretien avec Hélena Zagoskina, du 20 novembre 2013.

bretelles de sa salopette, tantôt il les tire devant lui comme s'il voulait nous les montrer. Il ne laisse pas parler sa mère, il pose sa main sur la bouche de maman et réclame aussitôt le sein. Nous lui disons qu'il " peut communiquer avec sa mère pas seulement avec sa bouche-qui-tête mais également avec ses mains, en jouant avec elle, en échangeant des jouets avec elle ou en parlant avec les autres autour des jouets. Avec ses mains, il peut en prendre et en laisser, avec sa bouche, il peut parler avec sa mère et avec les autres ". Nous parlons de cela à plusieurs reprises, la mère et l'enfant ont besoin de temps pour nous entendre et passer à une nouvelle communication. Ceci nous semble une illustration de ce passage dont Françoise Dolto parlait comme la castration symboligène : un chemin de maturation des moyens de communiquer »⁸⁸⁷.

Dans ce moment de l'histoire de *l'Île Verte*, les deux visions du dispositif qui continuaient de coexister se distinguaient, non plus du fait du choix des bases conceptuelles – qui avaient fini par être partagées par tous – mais du fait du choix de « l'objectif » que les accueillants visaient dans leur interventions. Autrement dit, l'approche « socialisante » qui mettait en avant l'apprentissage des règles ou « la maturation psychique » concernait les enfants et, donc, se focalisait sur eux, tandis que l'approche « analytique » pensait utile d'ouvrir le champ de questionnement sur les rapports à la Loi et son articulation au désir de l'enfant, chez les adultes. Les modalités de présence et d'intervention des accueillants – autant « éducatives » qu'« analytiques » – semblaient être propres à les deux approches : le recours aux notions du « Nom de Père » et de « fonction paternelle » pouvait aussi amener à rigidifier le positionnement qui cherchait à « aider » à l'adulte à prendre le positionnement de celui qui « interdit ». Parallèlement, les infractions à la règle de la ligne rouge pouvaient générer une « écoute », une attention particulière à ce que l'enfant cherchait à « dire » par ce passage, et ouvrir à quelque chose d'autre que « l'apprentissage » de la sociabilité.

Dans tous les cas, la question de la Loi, de la fonction symbolique, de la transgression, préoccupait beaucoup l'équipe. Dans ses discussions, le mot « règles » est complété, d'ailleurs, par les « frontières » et les « limites » qui prennent de plus en plus de place. En 2009, les accueillants de *l'Île Verte* organisent un Colloque intitulé « *L'entrée de l'enfant dans la culture : rôle de l'interdit. La fonction du père* » pour pouvoir travailler cette question qui a tant mobilisé l'attention de tout le monde.

⁸⁸⁷ Victoria Ryskina, « L'Île Verte dans l'océan des doutes professionnels et des changements sociétaux », pp. 80-81.

Lors d'un groupe de travail du Colloque, l'équipe a mis à discussion une séquence qui l'a fait « travailler » toute l'année : une famille a pu ouvrir un éventail de questions qui, étant centrées initialement sur la ligne rouge, touchaient progressivement à la limite d'âge des enfants accueillis, à la conception de l'espace, aux limites pour l'équipe elle-même.

Présentons cette séquence à plusieurs voix, avec les questions et les raisonnements qu'elle a suscités afin de saisir *où* et *comment* l'équipe navigue dans son cheminement :

« A *l'île Verte*, Igor (31 mois) est venu avec sa sœur cadette Anya (18 mois), accompagnée de son père et de sa mère. Avant de venir, Igor a fait une tentative d'aller au jardin d'enfants qui s'est avérée catastrophique. Depuis, il souffre de cauchemars nocturnes et il est devenu incontinent. Sur son passage au jardin d'enfant, il dit qu'“ on voulait le jeter par la fenêtre ”.

La famille vient “ au complet ” tous les jours d'ouverture de *l'île Verte*. Il est rare qu'un membre de la famille soit absent. A l'arrivée, le père aide systématiquement à sa fille, et la mère à son fils à enlever leur manteau. La famille fait part aux accueillants que le choix du prénom du garçon a été fait par la mère et le prénom de la fille, par le père. Igor, d'ailleurs, donne les prénoms aux poupées d'Anya.

La présence de la famille est scandée par deux extrêmes : les moments idylliques quand tout le monde s'entend, en suivant à la lettre les initiatives d'Igor. Il choisit les jeux, il imite des accueillants où il raconte la règle de la ligne rouge ou il fait semblant d'écrire le prénom sur le tableau. Les autres moments de sa présence sont beaucoup plus “ animés ” : des paroxysmes de rage et de pleurs font suite à des situations où il se trouve “ limité dans son désir ” – il veut que son père continue de pousser la voiture/le vélo où il est assis, il veut avoir un jouet que sa sœur a dans les mains etc. Le père, désarmé devant les crises violentes de son fils, fait appel à sa femme. Pour les éviter, cet homme cède souvent à son fils et quand ce n'est plus possible, il délègue à sa femme la tâche de poser une limite.

La mère est stricte dans sa parole et soutient la position du père mais les réprimandes débouchent inmanquablement à “ un retrait à deux ” dans un coin, où la mère et le fils passent “ un moment calme ” et jouent à la dînette ou à un autre jeu tranquille. Dans ces moments, le père passe le temps avec la petite Anya qui explore le monde sans être dérangée et attaquée par son grand frère. Les conflits sont assez courants puisque Igor suit sa sœur de près, et réclame de faire “ tout pareil ” : il veut ce qu'elle veut jusqu'à aller aux toilettes avec elle et sa maman. La mère le suit dans son désir d'essayer de faire pipi “ comme un grand ”, elle lui tient

son pénis, ce qu'il annonce aux accueillants. Vu la petite différence d'âge, les enfants grandissent comme des jumeaux, en partageant le même rythme de vie, et la première séparation qu'ils ont vécue était, en effet, la tentative d'aller au jardin d'enfants pour Igor.

« *A l'Île Verte*, Igor était l'un des plus assidus pour transgresser la règle de la ligne rouge, continue Sergey Patchkounov, accueillant de *l'Île Verte*. Il a essayé de la traverser par tous les " moyens de transport ". Je me rappelle un épisode où Igor a rapidement appris à utiliser le vélo et, une fois, faisant des cercles de plus en plus larges autour de son père assis par terre, il a fini par traverser la ligne rouge. L'enfant ne régissait pas aux interdits de son père jusqu'au moment où ce dernier, perdant patience, a repris son vélo. D'ailleurs, le père, dépassé, l'a fait assez brusquement : " Tu ne feras plus de vélo " ; Igor a éclaté en sanglots. Je me suis approché d'eux et j'ai verbalisé la raison pour laquelle le père avait décidé de reprendre le vélo et que la règle de la ligne rouge devait être respectée par tout le monde. Igor était sur le point de se calmer quand la mère est venue et l'a pris dans ses bras. Cela a provoqué des pleurs encore plus intenses.

Je suis resté à côté de la ligne où l'enfant est revenu après s'être calmé. Cette fois-ci il est venu avec un petit escalier fait de pièces de mécano et un tas de petites voitures ; il a posé l'escalier sur la ligne rouge à la manière d'un pont et s'est mis à faire traverser les voitures d'un côté de la ligne à l'autre, en me lançant de temps en temps des regards. Je lui ai dit qu'il n'enfreignait pas notre règle avec ses petites voitures. D'avoir obtenu cette confirmation, il s'est levé et a traversé lui-même la ligne, en posant ses pieds sur ce petit pont. A ce moment-là, le père a appelé son enfant et je suis resté avec mes questions : " Si les pleurs de l'enfant étaient adressés à sa mère, pourquoi ses sanglots ont-ils redoublé d'intensité quand il s'est retrouvé dans ses bras ? Il est possible qu'en retrouvant la sécurité dans les bras de sa mère, il perdait en même temps d'autres relations ? Il semble qu'Igor, dans sa famille, se heurte aux interdits qui font mur comme c'était le cas avec son père : " Tu ne feras plus de vélo " et devant ce mur il se tourne vers la mère. Il était très attentif quand il m'écoutait, avec toutes mes explications, quand je lui disais que nous étions très content qu'il ait appris à faire du vélo et qu'il ait voulu nous montrer comme il se débrouillait bien, mais il ne pouvait le faire que dans la zone active ".

Plus tard, Igor a inventé une autre manière de traverser la ligne rouge. Il le faisait avec un autre jeu – un téléphone à roulettes. La voiture du père était chez un garagiste et il leur fallait venir en métro cette fois-ci. Le téléphone a été utilisé par Igor pour rejouer cette scène : il annonçait à voix haute, comme dans le métro, " attention, les portes se ferment ", et faisait rouler le téléphone à toute vitesse sans regarder personne et sans prêter la moindre attention à la ligne

rouge. Appuyé sur ce téléphone, il se transformait en “ train terrible ”, en courant d’un bout à l’autre de la pièce. Ces “ courses ” étaient tellement violentes qu’une fois il aurait pu heurter un enfant de 10 mois si le père de ce dernier ne lui avait pas barré la route. J’étais assez embarrassé car ce jouet ne rentrait pas dans la “ liste habituelle des véhicules ” dont le passage à travers de la ligne rouge était interdit. Comme tel, il n’existait que dans son imagination. J’essayai d’expliquer à Igor que s’il jouait au “ métro ”, dans ce cas-là, ce téléphone était considéré comme véhicule et à ce titre, il ne pouvait pas non plus traverser la ligne. Igor a fait la sourde oreille à cette explication. Ainsi, j’ai décidé de lui dire que le machiniste du train avait pour obligation de respecter les feux et la limitation de vitesse, comme son père au volant de sa voiture. Depuis, Igor roulait plus doucement mais il traversait la ligne rouge quand même. Je suis resté avec mes questions : “ Essaye-t-il de “ traverser ” un mur d’interdits ou s’agit-il d’une façon de contourner la loi ? Pourquoi ce jeu l’attire tant qu’il ne voit plus personne quand il y est plongé ? Fraie-t-il une voie dans son désir à lui ? ”⁸⁸⁸

Mais cette question du respect de la ligne rouge s’est vite doublée d’une autre, concernant l’âge limite de l’accueil à *l’Ile Verte* car l’enfant, approchait vite de ses trois ans. Plusieurs réunions ont été mises en place pour en débattre.

« Il me semble, explique Dmitriy Olchanskiy, qu’un de nos objectifs consiste à soutenir la loi du père qui, selon les observations de l’équipe de dimanche, “ est en panne ” et qui a été réduite aux demandes [articulées par le père à l’enfant] “ en girouette ”. Pourtant, je ne pense pas que nous devons cesser d’accueillir Igor dès qu’il aura trois ans.

Samedi dernier, quand j’ai travaillé j’ai vu que le père d’Igor tient parfaitement les limites et fait entendre son désir à son fils : “ Je ne veux plus te promener en vélo ”. Igor a beau insister, le père a gardé les frontières de son propre désir et a montré des limites du possible pour l’enfant. L’enfant n’a fait appel ni à sa mère ni à quelqu’un d’autre. Cette situation m’a semblé riche de conséquences, et je ne fais que verbaliser : “ Ton père a ses désirs à lui et il n’est pas obligé de faire toujours ce que tu veux ”. J’avais l’impression que le père avait besoin d’être soutenu dans la prise de ses positions.

La fois suivante, le frère et la sœur ont décidé de rouler en vélo à tour de rôle. Après quelques courses, Igor a pris l’audace de priver Anya de son tour et l’a chassée du vélo. Là aussi, le père a

⁸⁸⁸ Sergey Patchkounov, le séminaire d’équipe lors « *L’entrée de l’enfant dans la culture : le rôle de l’interdit. La fonction du père* », 18 juin 2009, Saint-Pétersbourg, 2009. Archives de l’Ile Verte.

fait respecter le pacte. Quand Igor, fâché et révolté, a commencé à taper sa sœur, le père l'a fait descendre du vélo, sans détour. Je n'ai fait que dire : " Ton père t'a fait descendre du vélo car tu n'as pas respecté le pacte ". Je vous rappelle qu'en octobre, ce père s'est effacé complètement devant des situations semblables, sans savoir comment se comporter [en face des émotions violentes de son fils]. L'évolution est lente, certes, et nous sommes témoins des petits avancements depuis trois mois, car les parents ne nous adressent aucune demande particulière. Il me semble que tout le monde n'est qu'au début d'un cheminement dont l'arrêt n'est pas judicieux »⁸⁸⁹.

« De ma communication avec la mère d'Igor, résume Ayten Youran, j'ai appris que l'enfant est sujet des cauchemars nocturnes à répétition, il se réveille en criant, sans pouvoir dire par quoi il a été réveillé ; une fois il a pu dire qu'" il y avait quelqu'un qui a mangé sa bouillie ". Il ne supporte plus les phrases qui contiennent le mot " jardin " comme, par exemple, " jardin des plantes " qui fait écho, certainement, au " jardin d'enfants ". La mère est partagée : elle " veut " et " ne veut pas " le remettre au jardin d'enfants, et elle pense qu'il l'acceptera peut-être mieux s'il y va avec sa sœur, dans le même groupe. Ce qui signifie qu'Anyà va se retrouver avec des enfants de l'âge de son frère. Cette femme se plaint également de son mari qui n'arrive pas à dire « non » à son fils. De facto, c'est elle qui est " la dernière instance " dans tous les conflits où le père fait appel à elle et lui délègue le droit d'"interdire" ou d'"autoriser" .

Je vois cet enfant existant en deux modes : soit il coexiste pacifiquement avec sa petite sœur et il fait tout comme elle, il devient " son double " ; soit il s'identifie aux adultes et " explique " à tout le monde qu'il ne faut pas traverser la ligne rouge etc. Réalise-t-il que l'interdit articulé par la mère est plus consistant que celui du père ? Est-ce que d'être " avec la mère " signifie pour lui d'avoir le même " corps " que sa sœur : ils dorment, ils mangent, ils jouent, ils font pipi tous les deux à la même heure ?

J'étais complètement embarrassée devant la scène de la traversée de la ligne rouge, avec ce téléphone à roulettes. C'était un véritable " perçage de l'espace ". D'un côté, j'étais ébahie par la manière dont l'enfant pose sa question, il la " crie à tue-tête ". De l'autre, la précision faite par la mère qu'il avait fait pareil hier, m'a questionné sur ce qui pourrait être dit à l'enfant par mes collègues de samedi. Je n'ai pas osé lui chanter des louanges : " Qu'est-ce que tu as bien

⁸⁸⁹ Dmitriy Olchanskiy, la discussion de l'équipe, Archives de l'Île Verte, 2008-2009.

inventé pour détourner notre règle de la ligne rouge !” (Il me semble qu’il y a trop d’encouragement dans cette position). Je n’ai pas non plus pris le temps de savoir s’il imaginait que c’était le téléphone et pas une voiture et de le dissuader... Je ne voulais pas faire appel à la position surmoïque et transformer *l’Ile Verte* en espace disciplinaire et lui “ faire un procès ” : “ Dis-moi, est-ce tu joues en voiture ou pas ? ” La situation est à la limite comique : en effet, qui a dit que le téléphone à roulettes, avec son bruit assourdissant, n’était pas “ un moyen de transport ”, alors que notre voiture, sans volant et bien usée, qui ne roule que si l’enfant tient sa barre derrière, l’était ?

Il me semble que la question principale de ce jeune sujet est la question de la séparation avec la mère, avec sa sœur ; la question de sa propre place et de son existence en dehors du cercle familial qui revient à “ être jeté par la fenêtre ” ou la perte de sa place qui “ est mangée par quelqu’un ”. La frontière “ stricte ” et “ solide ”, n’est-elle pas indispensable dans cette situation ? Ne faut-il pas lui expliquer qu’il est différent de sa sœur, de sa mère et qu’il est très important d’avoir son espace à lui ? et par conséquent, de ne pas le ramener [*à l’Ile Verte*] juste parce que c’est plus commode pour tout le monde ?

Chacun de nous voit cette famille différemment mais il faut avoir des “ points de capiton » pour le travail “ en équipe ”. Je suis certaine que la limite d’âge doit être maintenue pour Igor. De plus, cette question est devenue “ une ligne rouge ” pour nous, pour les accueillants. Qu’est-ce qui nous empêche de préparer cet enfant à la séparation progressive ? C’est une occasion de parler à l’enfant sur le passage dans un nouvel espace symbolique, celui “ des grands ”. (...)

Je pense que les exceptions nombreuses aux règles peuvent tourner à la “ fermeture de l’inconscient ” et à devenir un arbitraire aussi grand de notre part. La frontière, semble-t-il, fonctionne si elle est articulée dans le tissu de symbolisation, dans le champ de la parole. L’infraction aux règles, ce n’est pas leur annulation et leur distraction du champ de parole. Il est bien utile de distinguer la transgression de la Loi et son annulation »⁸⁹⁰.

« Il me semble important de maintenir la limite d’âge de trois ans, indique ainsi Hélène Zagoskina. Mais si l’enfant vient à *l’Ile Verte* et répond à notre question sur son âge en nous montrant ses trois doigts, je pense qu’il faut accepter cette famille. Il faut savoir pourquoi les parents viennent et pourquoi ils considèrent ce lieu important pour leur enfant. Il est bien possible qu’il y ait tout une palette de questions concernant la propreté, l’expérience négative

⁸⁹⁰ Ayten Youran, la discussion de l’équipe, Archives de *l’Ile Verte*, 2008-2009.

du passage au jardin d'enfants, un diagnostic spécifique précoce... qui ne permettent pas à cet enfant d'aller dans un autre lieu. Est-ce une infraction à notre propre " frontière " ? Je ne pense pas. Et pour Igor, je considère qu'il serait " thérapeutique " de marquer le temps " de séparation avec le lieu " ; mais cela doit durer, par exemple trois semaines, et non pas se traduire par un arrêt brutal des visites. A mon avis, il est nécessaire de discuter avec les parents et de leur expliquer pourquoi il nous semble important de lui donner l'expérience de la séparation avec sa sœur »⁸⁹¹.

« La difficulté des limites d'âge consiste, à mes yeux », explique Irina Sever, une autre accueillante, « au fait qu'elles peuvent être traitées de deux côtés : soit ces limites sont considérées par nous comme une loi qui n'admet aucune exception, soit comme une règle qui en tolère, si nécessaire.

Premièrement, si nous les considérons comme loi, il faut faire appel à l'âge du calendrier. D'emblée, nous devons prévenir les parents que *l'Île Verte* accueille les enfants jusqu'au jour de leur anniversaire de trois ans. Posée comme telle, cette limite a des avantages et des inconvénients : la préparation à la séparation [peut se faire progressivement], des tentatives de contournement de cette " loi de trois ans " pourront articuler une question de l'enfant ou celle du parent... Pour les accueillants, cela signifie ne pas se casser la tête chaque fois qu'ils doivent faire face à des situations qui nécessitent une méditation plus longue. (...)

Si nous considérons ces limites d'âge comme règle, nous laissons ouverte la possibilité de réajuster l'âge de l'enfant du point de vue de sa maturation psychique et non plus de nous en tenir au calendrier. Nous restons, dirais-je, du " côté de l'enfant ".

La discussion de la réunion dernière a fait apparaître une formule « ce pourrait être thérapeutique pour Igor de ne plus aller à *l'Île Verte* dès l'arrivée de son anniversaire de trois ans ». Qu'est-ce que ce " thérapeutique " ? »⁸⁹²

« Il me semble, lui répond Ayten Youran, que la limite d'âge " stricte " ne peut pas être une *Loi*, comme tu penses, c'est une *Règle* qui est posée et qui marque des balises de ce lieu. Oui, c'est une ligne rouge pour nous, pour les accueillants, pour que notre imaginaire n'inonde pas l'espace : cet enfant nous semble prêt à quitter *l'Île Verte*, tandis que d'autres ne le sont pas encore. Quel positionnement nous tenons dans ce cas-là : je ne vois pas autre chose que le

⁸⁹¹ Hélène Zagorskina, la discussion de l'équipe, Archives de *l'Île Verte*, 2008-2009.

⁸⁹² Irina Sever, la discussion de l'équipe, Archives de *l'Île Verte*, 2008-2009.

positionnement de “ celui qui sait ”. En plus, il ne s’agit pas d’une situation particulièrement “ difficile ”, l’enfant évolue bien : la mère n’amène plus Igor et Anya aux toilettes en même temps, et ne tient plus son pénis pour qu’il puisse faire “ comme un grand ”... Maintenant, il va aux toilettes avec son père. La mère “ a fait la découverte ” qu’Anya était une fille et l’a habillée en robe depuis quelques visites. Nous aurons la possibilité de continuer à voir cette famille par la suite [si la mère décide de venir seule avec sa fille] »⁸⁹³.

« A mon avis », intervient une autre accueillante, Tatyana Medvedeva, « le fait qu’Igor cherche sa place est lié au désir de la mère, de ce “ comment est-il possible de rester désirant pour elle ” : il porte le collier d’ambre d’Anya, il réclame, selon la parole de la mère, de dormir dans le lit de sa sœur etc. La question concerne le vécu d’Igor concernant le double message de la mère : comment peut-il entendre son énoncé “ qu’il faut qu’il aille au jardin d’enfants ” et “ il est encore petit pour y aller ” ? Comment considère-t-il ce temps où la mère intervient dans le conflit entre le père et le fils, et l’emmène passer “ du temps à deux ”, avec un plaisir partagé évident, dans un petit coin de jeux. Qu’est-ce qu’il tire de l’autorisation de la mère d’échanger les lits avec sa sœur pour dormir à sa place ? et par rapport au commentaire que la mère fait qu’“ il veut être petit ” qui n’exprime ni question ni d’inquiétude ?

Quelle alternative nous proposons à cette famille ? Le départ de *l’Ile Verte* samedi prochain pourrait être vécu comme une rencontre “ imminente ” avec une loi, sans doute. Mais ce sera une “ application ” de la loi sans appel. Ce ne sera plus une “ ligne rouge ” autour de laquelle la suite des questions pourrait être articulée et la communication avec les autres serait possible. L’impact soi disant “ thérapeutique ” [de cette décision] me semble discutable.

Encore plus problématique me semble la recommandation possible aux parents de faire venir la mère avec Anya et de laisser Igor seul avec le père [pour qu’ils aillent ailleurs]. Si c’est une partie “ thérapeutique ” de notre projet – tandis que *l’Ile Verte* n’est pas “ un espace thérapeutique ” et il est plutôt l’espace d’une occasion possible, d’une rencontre éventuelle – quelle place nous désignons, dans ce cas-là, au père ? La figure du père peut devenir trop menaçante pour l’enfant. Et puis, de quel droit donnerions-nous des recommandations pareilles ? Pourquoi nous mêlerions-nous des relations tellement complexes et entremêlées de cette famille ?

⁸⁹³ Ayten Youran, la discussion de l’équipe, Archives de *l’Ile Verte*, 2008-2009.

Pendant des mois, cette famille ne nous adressait pas de questions ouvertes. La question de l'âge marque le moment à partir duquel les communications sur tous les sujets ont démarré. Maintenant, le désir de venir et de parler est évident de la part de cette famille qui apprécie ce lieu. De plus, nous n'avons rien fait pour les préparer à notre décision de " maintenir la limite d'âge ". Les parents, je crois, doivent avoir du temps pour trouver comment assumer cette décision et trouver leur propre arrangement.

Il semble que cet enfant nous a confrontés à nos propres problèmes qui sont liés aux limites et aux frontières qu'il faut définir collectivement : comment nous fonctionnions à l'accueil et en équipe ? Les décisions collectives demeurent floues et non-établies. Et la question qui demande une concertation échappe au vote et devient, ainsi, " une évidence " non-partagée »⁸⁹⁴.

« Il faut accepter que l'équipe ne puisse pas tout faire, exprime son positionnement Victoria Ryskina, il faut prendre le risque de laisser partir la famille sans la tenir dans les filets de nos projections sur elle. Si la limite d'âge est une règle pour tout le monde, la famille ne doit pas être arrêtée parce qu'on pense que " c'est mieux pour elle ". Il y a d'autres espaces où cette famille peut aller (les Toddlers' groups, le Club des enfants-parents, le nouveau Centre de Krasnogvardeyskiy). Notre lieu d'accueil a ses propres objectifs parmi lesquels je vois le travail avec les limites et les frontières. Je considère " le rituel de la séparation " ⁸⁹⁵ comme une partie importante de notre travail. Sinon, les familles qui décident toutes seules le moment de leur départ, perdent une part importante de ce que ce lieu *pourrait donner*.

Et puis, si nous élargissons la limite d'âge jusqu'à quatre ans, nous devons changer notre espace pour que les enfants de trois-quatre ans puissent " utiliser " cet espace. Il faut avoir des jeux thématiques ou des jeux de tables... Je ne vois pas cette possibilité »⁸⁹⁶.

« Notre particularité consiste au fait que 90% de nos petits visiteurs sont âgés de 12 mois à 28 mois C'est pourquoi tout est fait pour eux : il n'y a pas d'espace pour les enfants de 3 ans (qui jouent ensemble) ou pour ceux qui n'ont pas encore douze mois. Mais peut-être faut-il

⁸⁹⁴ Tatyana Medvedeva, la discussion de l'équipe, Archives de l'Île Verte, 2008-2009.

⁸⁹⁵ A Moscou, où il y a la limite d'âge a été fixée à quatre ans, l'équipe a mis en place un rituel de la séparation avec le Portillon Vert pour les enfants pour qui elle était vraiment difficile : l'enfant « a soufflé ses quatre bougies » au Portillon Vert et cela a symbolisé le moment de dire « adieu » au lieu d'accueil ; une grande vie démarrait, l'enfant ne pouvant plus revenir au Portillon Vert, sauf de faire un petit coucou et de donner ses nouvelles.

⁸⁹⁶ Victoria Ryskina, la discussion de l'équipe, Archives de l'Île Verte, 2008-2009.

inverser le constat, s'interroge Dimitriy Olchanski. et de reconnaître que c'est justement à cause de cela que les plus grands et les plus petits ne viennent pas ? »⁸⁹⁷

En effet, par le biais de la ligne rouge et l'âge limite de l'accueil des enfants, plusieurs questions ont été travaillées :

« Il y a tout un flot de questions qui bornent des points symboliques du possible et de l'interdit pour l'accueillant... Par exemple, puis-je toucher des enfants sans nécessité avérée ? Puis-je adresser à l'enfant des mots d'encouragement ou d'admiration (concernant son apparence ou par rapport à ce qu'il arrive à faire). Cela peut sembler au premier abord faire partie de la fonction de l'accueillant. Je comprends que tout dépend de la situation concrète – quand c'est possible ou nécessaire. Pourtant, ce sont des questions qui bornent le champ d'une transgression possible de l'interdit. (...) Comment ne pas « se noyer » dans le bruit de la parole quotidienne où nous demeurons tous, même si elle est faite de mots tellement “ accueillants ” ? Ils ne laissent pas de place pour le silence, surtout quand il y a peu de monde, ces mots deviennent une bouée de sauvetage pour quitter le positionnement d'observateur qui perce l'espace de son regard. Car cet espace est trop dénudé et ressemble plus au Panoptique de Foucault »⁸⁹⁸.

Ces discussions qui ont duré pendant plusieurs mois et qui ont touché à beaucoup de questions témoigne d'un mouvement de la conception autour de la Règle vers le travail au “ cas par cas ”, dans la rencontre avec chaque famille qui questionne des règles dont la fonction était repensée.

Les questions de la soumission, du conformisme⁸⁹⁹ qui pourrait être un résultat de ce positionnement si le travail de l'enfant n'est pas pris en compte et les questions sur le positionnement des accueillants ont ouvert de nouveaux horizons pour l'équipe. La vision “ universelle ” de la Loi qui a été transposée sur le respect des règles du lieu a révélé d'une part le malaise de l'équipe devant les familles et le doute sur le caractère “ exceptionnel ” qu'une rencontre avec l'enfant ou le parent ouvre et questionne pour chacun des accueillants ; et

⁸⁹⁷ Dimitriy Olchansky, la discussion de l'équipe, Archives de l'Île Verte, 2008-2009.

⁸⁹⁸ Ayten Youran, la discussion de l'équipe, Archives de l'Île Verte, 2008-2009.

⁸⁹⁹ Léonid Zaostrovsky, « La ligne rouge castrante » In : *Lacanalía Dialectique*, le magasin électronique psychanalytique, n°1, 2009, pp. 65-66. http://www.lacan.ru/dl/01/lcn001_dialectic.pdf

d'autre part, cette considération des règles " dans l'absolu " a déplacé l'accent du travail – il est désormais porté sur la sublimation et l'inventivité.

En effet, le mot « rencontre » scande de plus en plus des réflexions et ouvre une autre dimension de travail :

« La rencontre ne résulte pas de tous les croisements de deux personnes. A *l'île Verte*, la condition de la rencontre est l'ouverture, la capacité d'accepter une nouveauté. Mais comment est-il possible d'être prêt à ce qui n'existe pas encore ? Dans l'instantané de la rencontre, dans la spontanéité du dire et du vécu, se reflète la singularité de chacun. Une situation qui a eu lieu une fois peut ne pas avoir de suite ou faire retour dans une semaine ou deux. C'est pourquoi ce " maintenant " ne peut être qu'une seule dimension de la rencontre fugitive. Cependant elle a eu lieu, donc, elle peut trouver sens rétroactivement.

La prise en compte de la rétroactivité de la vie psychique nous force à être vigilant et attentif à ce qui se passe, ceci exige une certaine " authenticité de présence ". Car n'importe quel mot ou geste ou regard peut s'insérer dans le tissu subjectif de chacun. Une nouveauté qui ne peut pas être acceptée pour le moment, demande un certain travail de liaison avec le passé, et elle est obligée de surgir à nouveau quelque part et dans un moment furtif pour obtenir un sens.

De plus, telle " séquence " nous demande de nous abstenir d'un regard totalisant par rapport à ce que l'enfant dit ou fait dans le but d'expliquer ou d'interpréter quoi que ce soit à partir de ce " matériel ". Il est impossible dans le moment-même de la rencontre d'être sûr que l'on comprend tout ce qui se passe avec l'enfant. Une remarque par rapport à ce qu'il dit n'est qu'une réponse à ce qui se passe maintenant.

L'enfant fait appel à l'autre pour poser la question de son désir, quand on le nomme, il lui donne une dimension symbolique. Dans la parole, " le pacte " du respect de l'autre s'articule et c'est pourquoi la Loi se dit. Dans cette articulation structurante de la parole, l'un entend une permission et l'autre – l'interdiction. Pour moi, comme accueillant, *l'île Verte* n'est pas un lieu de " normalisation " ou de prédétermination des identifications, il n'indique pas de chemins socialisants battus. Elle est un lieu où les fantasmes de l'enfant sont soutenus – non pas par leur autorisation ou par leur interdiction – mais par un décalage signifiant qui s'opère par la parole qui s'articule dans l'espace de l'autre »⁹⁰⁰.

⁹⁰⁰ Léonid Zaostrovsky, « Le lieu de la rencontre » In : *De l'île Verte à la Maison Verte : la suite de l'histoire*, Collectif, Saint-Pétersbourg, 2009, pp. 71-72.

L'accueil centré sur cette nouvelle dimension de rencontre et d'une présence authentique mais avec une écoute fragmentée et faite par plusieurs a établi un nouveau contact avec les familles.

« Je pense que ce qui a changé, c'est que nous avons commencé à " vivre la vie " à *l'Île Verte* », indique Hélène Zagorskina, « et de cette communication banale et légère, les questions de parents surgissaient d'une manière aussi banale et " pas préparée ". Nous n'étions plus dans l'attente d'" un acte analytique " à poser et nous ne regardions plus les familles comme des " cas " à discuter par la suite avec des collègues. La ligne rouge, tracée dans un nouveau lieu entre deux pièces, est devenue un trait qui passait entre deux pièces et pas au milieu d'une seule. Nous n'avons réalisé qu'après-coup à quel point nous étions accrochée à elle : cette ligne nous a " manqué ", disaient certains d'entre nous, " la ligne rouge ne marche plus ", " les enfants ne la transgressent pas autant " »⁹⁰¹.

Le nouveau positionnement a fait naître une autre ambiance : d'un côté, « rassurante et confiante », car les parents ont commencé à confier de plus en plus de situations et des questions difficiles, et de l'autre, « peu signifiante », quand une partie de ce qui se passe « échappe » aux accueillants.

« Nous avons commencé à " passer du temps " avec ceux qui sont venus chez nous. C'est vrai, *l'Île Verte* est devenue de plus en plus connue parmi les spécialistes de la petite enfance, ils nous renvoyaient des enfants pour qui la rentrée à la crèche était une catastrophe ou les enfants-autistes ou ceux qui ont été " sous la menace " de tel diagnostic, ou encore les enfants qui avaient des " retards " différents, du langage, psychomoteur... Ces familles ont été chargées d'une demande précise, un message préétabli, une menace articulée et que nous travaillions bien évidemment pour dégager l'enfant et la famille de cette " prise " de discours. Cependant, la majorité absolue des familles était " des familles d'aujourd'hui ", avec leur vie qui ne les questionnait pas particulièrement, c'était plus dans les conversations ou dans les situations vécues que quelque chose " obtenait " une forme de question ou " surgissait " comme " une inquiétude à partager ". Les mères seules avec l'enfant, les familles en état de divorce ou après, des familles recomposées - tout ce qu'on nomme maintenant " une nouvelle figuration de la famille moderne " mais qui est la vie de tous ces parents et ces enfants...

⁹⁰¹ Hélène Zagorskina, entretien du 20 novembre 2013.

Un garçon de 14 mois est venu avec sa jeune maman. Je me rappelle qu'il y avait quelque chose de "discordant" dans son apparence : il était habillé comme un bébé, dans un body et une combinaison en tricot, avec un bonnet de nourrisson, malgré le fait qu'il marchait déjà avec aisance. La mère avait dit qu'elle était étudiante et la conversation a démarré sur le constat partagé qu'il était bien difficile de faire des études et de s'occuper d'un petit en parallèle... A ce moment-là, la mère a confié que son compagnon l'avait quitté, trois mois auparavant. Ses parents à elle l'aidaient avec le petit mais elle n'arrivait pas à réaliser ce qui s'était passé, elle n'arrivait pas à y croire. L'enfant n'était pas au courant de la séparation car le père passait le voir de temps en temps. C'est en parlant, petit à petit, qu'elle a fini par reconnaître la nécessité de poser un mot sur le changement – cet homme n'était plus le mari mais il était le père de l'enfant... La fois suivante, ils sont venus tous les trois et ils ont dit avoir déjà essayé de parler à l'enfant de la séparation, mais il semblait qu'ils avaient besoin de s'appuyer sur notre présence pour en parler, pour dire à l'enfant ce qui se passait. Ce n'était pas une triangulation, c'était une "multi-angulation", la situation s'est réfractée à plusieurs séquences quand nous nous retrouvions associés en position d'un appui du discours que tenait le père ou la mère, ou qu'ils tenaient tous les deux, ou que l'enfant "disait" avec ses propres va et vient. Tout cela s'est déroulé sur plusieurs visites, l'enfant venant tantôt avec sa mère, tantôt avec son père, tantôt avec les deux. Il était étonnant de remarquer comme il s'est "transformé" d'un bébé en un petit garçon : il était habillé en garçon, il marchait comme un garçon et non plus comme un bambin sans âge et sans sexe précis, il montrait à son père son prénom sur le tableau, il entamait des relations avec les autres enfants. Le père, distant et gêné dans les premiers temps, s'est ouvert progressivement – il jouait avec son fils, avec les autres enfants, conversait avec les autres parents. Leurs visites ont duré pendant toute l'année et je pense que c'était important pour eux, pour tous les trois »⁹⁰².

⁹⁰² *Ibid.*

3.3. L'anonymat comme synonyme d'un climat de confiance

Il est fort possible qu'une certaine « décrispation » par rapport aux règles et par rapport à la mission « éducative », « socialisante » ou « thérapeutique » du lieu ait fait apparaître un climat où les parents s'autorisaient à parler davantage d'eux. Ce constat n'a pu être fait qu'après-coup et à partir des interventions que les accueillants avaient faites lors des Colloques et séminaires qui concernaient *l'île Verte*. Dans ces communications sont mentionnés des échanges de plus en plus ouverts avec les parents, de plus en plus libres et naturels, avec des questions qui surgissent de conversations « d'apparence anodine » sans avoir forcément une demande particulière. Ou alors, leur demande évoluait au fil des visites. Certainement, il s'agissait d'un pas en avant pour pouvoir entendre et accueillir les familles *comme elles sont* dont l'ouverture témoignait en parallèle, sans aucun doute, d'une nouvelle disposition des liens sociaux dans la société russe.

L'anonymat, ainsi, a été vécu comme une progression de confiance et l'instauration d'un *climat* où les parents puissent se permettre de « s'échapper d'eux-mêmes ». Le contrôle et la censure intérieure tout autant qu'une « éruption confessionnelle » destinée à « lâcher le morceau » sans forcément pouvoir revenir, ont laissé petit à petit la place à quelque chose qui ne se règle pas à une fois, qui *chemine* et demande à avoir du temps.

« Une mère est revenue à *l'île Verte* avec son enfant, après une pause d'un an. Vadim approchait de ses trois ans et fréquentait déjà une crèche. Mais soudainement il a revu une photo de *l'île Verte* qu'il a reconnue aussitôt et a insisté pour que sa mère l'amène de nouveau. Dans mes premiers souvenirs, écrit Héléna Zagoskina, c'était une maman très souriante, elle avait l'air tout à fait épanoui, l'enfant et la mère venaient pour “ passer du temps ” avec les autres et “ préparer le passage à la crèche ” ; bien intentionnée à notre égard, ses échanges se cantonnaient pourtant à la simple politesse. Pourtant leur fréquentation du lieu était assidue, ils venaient tous les jours d'ouverture.

A son retour à *l'île Verte*, l'enfant avait un comportement très différent de celui que nous connaissions auparavant. Il courait dans la salle de manière chaotique ou errait sans but précis, il semblait qu'il reconnaissait des objets – de l'équipement, des jouets – mais il ne “ voyait ” pas les autres enfants, il courait “ à travers eux ”, les bousculait ou les tapait. La mère essayait de le raisonner, de lui parler mais il ne l'écoutait pas, et il la tapait en réponse. La mère était

déroutée et à mes questionnements sur les changements de son fils, petit à petit, elle a commencé à parler. Parfois elle pleurait. Elle racontait son histoire douloureuse d'un choix devant lequel elle était mise par son ex-compagnon qu'elle aimait qui " était l'homme de sa vie " mais qui ne désirait pas avoir un enfant. Il avait déjà un fils d'un premier mariage, il était adolescent et allait très mal, c'est pourquoi il ne voulait plus connaître l'expérience de père. Cette mère a pris la décision de garder l'enfant qui a abouti à la séparation du couple. L'enfant grandissait sans connaître son père, sans mot sur son existence. C'était un sujet que la mère ne pouvait jamais aborder avec lui. Elle-même, elle était l'enfant d'un père qui avait quitté sa propre mère peu après sa naissance. La grand-mère vivait d'ailleurs avec la mère et son fils ensemble. La mère ne savait ni comment aborder ce sujet ni pourquoi... Elle avait l'impression que sa propre mère qui l'avait elle-même élevée seule " soutenait ce silence ". Cependant, dans son comportement, Vadim montrait un intérêt vif et constant pour les pères qui étaient à *l'île Verte*, il tournait comme une toupie autour d'eux, il regardait et écoutait comment ces hommes communiquaient avec leurs propres enfants, en essayant de s'immiscer dans leurs échanges.

Dans les conversations que la mère a poursuivi avec plusieurs accueillants, de nombreux thèmes surgissaient l'un après l'autre : " l'enfant dort encore avec elle, dans son lit ", le désarroi qu'elle éprouve devant l'agressivité de son fils, son désaccord intérieur par rapport aux " tapes " que la grand-mère donne à l'enfant en échange, la culpabilité grandissante dont la grand-mère devenait de plus en plus la source... Elle semblait s'ouvrir à quelqu'un pour la première fois. D'une visite à l'autre, la mère semblait de plus en plus sûre et présente. L'enfant éprouvait beaucoup de plaisir à venir. Les accueillants ont été associés à plusieurs reprises aux paroles que la mère tenait à son fils. Comme s'il y avait une nécessité de présence d'un autre pour confirmer les paroles de la mère - qu'il était interdit de taper les autres. Par la suite, nous avons appris que l'enfant " était sorti " du lit de sa mère. La mère a commencé à parler du père à Vadim. L'enfant a cessé d'attaquer les autres enfants. Il a grandi sous nos yeux.

Cette histoire nous a posé beaucoup de questions. La parole de cette mère contrastait autant avec l'image qu'elle donnait pendant le premier temps de passage. Quelle confiance les parents doivent-ils éprouver pour s'adresser à quelqu'un d'autre, pour confier ce qu'ils ne disent à personne. Quel climat doit exister dans le lieu pour le permettre ? »⁹⁰³

L'île Verte était vue, ainsi, comme un espace suffisamment neutre et apaisé, confiant et tranquille. C'était suffisant pour que les familles y viennent avec leurs conflits conjugaux dont

⁹⁰³ Helena Zagoskina, la présentation lors de la table ronde, le 18 juin 2012.

« le témoin vivant » était l'enfant. Ainsi, les situations de divorce, avant ou après la séparation, l'accueil « alterné » de l'enfant par un des parents ou le couple dissout à la naissance de l'enfant devenaient les sujets des conversations de parents, sans être mis en avant ou formalisés comme une demande. En quelque sorte, le lieu d'accueil, sans poser de jugements quelconques a donné la possibilité d'avoir un espace subjectif – à l'enfant et à chacun de ses parents – pour que le travail psychique soit possible.

Pour plusieurs parents, *l'île Verte* est devenue un lieu où les mots sur la séparation, sur la « disparition » d'un des parents de l'orbite de l'enfant, sur l'enfant « sans père » ont été émis pour la première fois pour l'enfant. Il y avait des parents qui n'avaient pas cette intention à l'arrivée dans le lieu d'accueil et pour qui cette intention se cristallisait petit à petit pour eux, lors des leurs passages à *l'île Verte* et au cours des échanges avec les accueillants. Il y avait également des parents qui venaient exprès dans le lieu pour pouvoir parler à l'enfant : s'appuyer sur la présence d'un tiers était indispensable pour parler sans une charge émotionnelle anéantissant l'autre.

Ce n'était pas rare, alors, que *l'île Verte* devienne un lieu où le père venait avec son enfant pour passer du temps pendant « son week-end avec l'enfant » et se retrouver avec d'autres enfants et d'autres parents, ou un lieu où « la passation » de l'enfant d'une main à l'autre s'effectuait. Pour certains, c'était une étape essentielle pour passer à une solution plus apaisée. « Ce n'était pas rare que les parents vivent déjà avec de nouveaux partenaires et “ balancent ” l'enfant d'une famille à l'autre, sans dire un mot. Il se trouve que des paroles sur la séparation des parents étaient importantes autant pour l'enfant que pour les parents, comme s'ils “ découvraient ” qu'il était possible de parler à l'enfant mais également de se parler tout court »⁹⁰⁴. Ce rôle de médiateur n'a pas été cherché par l'équipe mais il est devenu très important pour les familles en l'absence d'autres dispositifs médiateurs pour ce type de situations en Russie actuelle.

Ainsi, l'anonymat était perçu comme mouvement presque adjoint au mouvement de subjectivation où la parole libre, sans cadre préétabli, sans demande préparée et pré-formatée, pourrait être posée. L'anonymat rimait avec l'ambiance protectrice où chacun

⁹⁰⁴ Hélène Zagoskina, entretien du 20 novembre 2013.

pouvait s'exprimer, chercher ses modes d'expressions et avoir l'espace pour des mouvements psychiques ambivalents et non-élaborés.

Il est certain que cette « ouverture » progressive des parents allait de pair avec les changements sociétaux qui assuraient le passage du pays d'un système à l'autre. En quelque sorte, la question de l'anonymat révélait les questions fondamentales de l'identité, des frontières personnelles et de l'espace privé, des liens latéraux avec l'autre et de l'accès à la parole libre.

Le principe de l'anonymat avancé par le dispositif parisien a pu faire écho à la réalité russe, ainsi, en deux versants : d'un côté, l'anonymat questionnait « un cadre disciplinaire » construit par le pouvoir, et de l'autre, il faisait réfléchir sur les conditions possibles de l'émergence d'une parole libre et confiante, dans un lieu d'accueil enfant-parent. Même si les deux étaient liés, personne n'avait aucune prise par rapport au premier et évoluait au rythme de la société, tandis que le deuxième versant, notamment, la réflexion sur l'existence « anonyme » des accueillants dépourvus des diplômes et des statuts et en conséquence armés seulement de la parole et de leur capacité à faire de leur présence une présence authentique, cette question était toujours à l'ordre de jour. Tout le trajet que nous avons décrit plus haut témoigne d'un mouvement à la recherche d'un positionnement possible de l'accueillant.

Ainsi, la réflexion sur le positionnement de l'accueillant, qui n'avait pas de lien direct avec son métier ou avec des concepts qu'il utilise lors des débats internes d'équipe, la « déconstruction » du positionnement d'« un spécialiste d'enfants » a fait apparaître un travail beaucoup moins « spectaculaire » : fait de petits mots, de remarques délicates ou d'étonnements partagés, il est devenu « le travail quotidien ». En effet, dans le bruit des échanges avec des enfants et des parents, les notions du temps et de la rencontre sont apparues comme primordiales. La recherche d'un seul acte « unique » ou d'un seul mot « juste » a commencé à laisser la place à la vision d'un travail « en continu ». Comme révélateur possible de ce mouvement de l'équipe, la difficulté de parler des enfants ou des parents comme « un cas » est devenue apparente ; les vignettes sont devenues beaucoup plus descriptives. Sans pouvoir discerner un acte ou un mot qui a « fait effet » elles mettaient l'accent sur « un processus » et sur des rencontres latérales qui participaient au déroulement de la situation.

« Nous avons une petite fille qui venait régulièrement, Mélanie, un prénom qui est rare pour l'oreille russe et qui a été "écourté" en diminutif, Manya. L'enfant et la mère était toujours ensemble, la mère suivait la fille, la fille suivait la mère, sans beaucoup d'interactions avec les autres. Juste au début, la mère m'a confié qu'elle élevait sa fille seule, le père de l'enfant étant parti dès la naissance de Manya. Leur existence à deux était bienveillante en apparence mais très critique, à fleur de peau. Pourtant, leur manière d'être "coupées du monde" nous questionnait beaucoup, comme s'il y avait quelque chose d'imprécis et de confus : la mère continuait à donner le sein à l'enfant sans savoir qui en avait le plus besoin, une confusion de leur adresse l'une à l'autre – Manya et mamanya⁹⁰⁵. Une fois, une autre fille est venue, Anya, du même âge que Manya, et avec qui cette dernière a sympathisé d'emblée. C'était la fille d'une famille d'un militaire muté pour deux ans à Saint-Pétersbourg, une famille repliée sur elle-même venue d'une garnison éloignée. Selon les parents, Anya ne connaissait pas d'autres enfants, elle n'avait pas l'habitude de communiquer avec qui que ce soit d'autre que ses parents. D'un air craintif, la fillette bouchait ses oreilles dès que quelqu'un s'adressait à elle.

Cela étant, ces deux filles sont devenues amies et leurs mères également. Elles s'accordaient sur l'heure et le jour de leur passage et étaient visiblement très déçues quand l'une ou l'autre était absente. Ce qui était bien curieux, c'est que la mère de Manya jouait volontiers et passait du temps avec Anya qui acceptait de communiquer avec elle. La mère d'Anya faisait pareil avec Manya. Anya s'est progressivement ouverte au monde, d'abord par le regard, puis par la communication verbale. Les deux fillettes ont commencé à parler et, pour nous, nous ne faisons que "préciser" les personnes en les nommant : Manya, Anya, mamanya, maman d'Anya – "toi", "ta maman", "elle", "sa maman à elle".

Un jour, j'ai appris que Manya passait beaucoup de temps avec ses grands-parents maternels, je lui ai demandé si elle voulait bien venir un jour avec eux. Sa mère a répondu à la place de sa fille : "Ce n'est pas possible, ils sont handicapés". J'étais très embarrassée et j'ai essayé de dire quelque chose mais la conversation a été stoppée par la mère.

Notre présence en tant qu'accueillants était aux bords de l'existence de ces deux familles. Pendant deux ans, Manya venait avec sa maman tous les week-ends. La fille était très demandeuse de venir et attendait toute la semaine sa visite à *l'Île Verte* pour laquelle il leur fallait faire un très long trajet à travers de la ville. Nous étions là, témoins de la dissipation

⁹⁰⁵ La langue russe donne une grande souplesse aux mots grâce aux suffixes et aux préfixes, « mamanya » est ainsi un diminutif affectif de « maman ».

progressive de cette “ confusion initiale ”, mais d’une dissipation que se faisait “ toute seule ” : Manya gagnait de plus en plus en autonomie, elle parlait, elle rentrait en contact avec les autres enfants, sa mère également a commencé à communiquer avec les autres parents, en s’intégrant de plus en plus dans le groupe des parents présents.

L’équipe des accueillants a longtemps eu l’impression qu’elle n’avait pu créer une situation où “ un acte analytique ” puisse avoir lieu. Mais avec le temps, tout le monde allait mieux. Et nous aussi. Il nous a fallu du temps pour ne plus nous inquiéter du fait que nous “ ne faisons rien ” »⁹⁰⁶.

Il est évident que ce mouvement « vers la confiance et l’ouverture » dans l’échange avec les parents⁹⁰⁷ n’a jamais été coupé de ce qui se passait au niveau de la société et plus précisément de la réglementation de l’Etat. Après le temps mouvant de l’après-pérestroïka, le contrôle social a resurgi comme une réalité à partir de l’instauration en Russie du nouveau système d’aide sociale, depuis les années 2010. Derrière ce contrôle, il y avait une nouvelle conception de la participation de l’Etat dans le soutien de la parentalité : dorénavant, elle n’était destinée qu’aux groupes de population les plus démunis. Derrière ce contrôle, il y avait aussi la question de la surveillance des dépenses budgétaires. Ceci a fait apparaître une réglementation centralisée des formes d’aide doublée de l’installation d’un système de contrôle administratif.

L’Ile Verte a découvert cette nouvelle réalité tant du fait de sa collaboration avec le Centre municipal de l’aide aux familles de Krasnogvardfeyfskiy, qu’à travers les réactions des familles.

En effet, les questions des parents sur la présentation de carnets de vaccination ou sur l’information identitaire concernant des enfants avaient toujours existé ; mais elles n’avaient pas beaucoup d’importance ni aux yeux des parents ni aux yeux des accueillants : elles ne devenaient pas des sujet de conversations longues ou chargées de sens supplémentaire (comme c’était toujours le cas pour la question de la participation des parents ou la question des règles du lieu). Concernant ses visiteurs, l’équipe n’a jamais fourni aucune information à personne : dans les rapports d’activité, le nombre d’enfants accueilli a été noté sans donner

⁹⁰⁶ Hélène Zagorskina, entretien du 20 novembre 2013.

⁹⁰⁷ L’indice indirect de ce changement était, d’un côté, l’apparition des services d’écoute, de soutien psychologique et de la psychothérapie qui devenaient de plus en plus répandus et, de l’autre, la participation des citoyens dans les mouvements opposants au pouvoir avec l’investissement de plus en plus des dispositifs qui échappent au contrôle de l’Etat.

plus de précisions sur « qui et quand », en s'appuyant sur le carnet de présence où les accueillants notaient les prénoms des enfants. Les instances subventionnelles n'en ont jamais demandé plus. Il est certain qu'une grande inattention à ce sujet – de la part des parents tout autant que de la part des accueillants qui n'en ont jamais fait un thème de discussion – faisait partie du paysage général, dans les années 1990 et le début des années 2000 : le chaos étant grand, non seulement le suivi administratif des familles mais tout le système d'impôts, de sécurité sociale ou du réseau bancaire a pris des décennies pour s'installer dans la Russie moderne. Les zones « sombres » de l'existence, fût-ce une partie de salaire qui contourne la comptabilité, les faux diplômes ou les certificats qui attestent de compétences douteuses, continuent à faire partie de la réalité sociale russe atteinte de la corruption des fonctionnaires.

Les feuilles de présence sont apparues au lieu d'accueil saint-petersbourgeois en 2010 mais pour une toute autre raison – pour faciliter la demande de l'équipe d'une participation financière aux parents. Il n'était pas rare qu'elles soient remplies par les parents avec un certain automatisme : ils donnaient facilement l'information identitaire complète – à côté du prénom de l'enfant ils marquaient le nom de famille et l'adresse – même si les accueillants précisaient que ce n'était pas utile.

L'attitude a changé après le déménagement de *l'Île Verte* dans le Centre public de l'aide aux familles en 2011 où l'équipe a rencontré plusieurs « seuils » de contrôle identitaire exigés par la réglementation d'un centre public : premièrement, pour accéder au bâtiment-même⁹⁰⁸, deuxièmement, pour présenter les résultats de leur travail à l'administration. Et si pour l'entrée dans le Centre, l'équipe a pu convaincre le personnel de sécurité de l'établissement d'alléger la réglementation pour les familles, le contrôle de la part de l'administration du Centre devenait de plus en plus serré, d'une année sur l'autre. La demande de fournir le nom de famille des enfants a surgi à la fin de la première année de travail dans ce nouveau lieu, et a été par la suite doublée de l'obligation d'indiquer leur adresse. Même si l'administration du Centre était attentive aux arguments de l'équipe sur l'importance de préserver l'anonymat administratif pour les familles, la réglementation centralisée et le contrôle de son application

⁹⁰⁸ Plan vigipirate « alerte-attentat » est mis en vigueur en Russie depuis les attentats de 1999.

entrepris dernièrement par l'Etat⁹⁰⁹ n'ont pas laissé de marges pour un aménagement possible.

C'est en imposant cette écriture que l'équipe a pu constater la différence de positionnements que les parents ont fait apparaître. La majorité des parents ne voyaient pas de problèmes par rapport à cette demande, mais il y avait ceux qui refusaient de laisser le nom de famille de leur enfant ou l'adresse. Cette attitude témoignait de quelque chose nouvelle pour le contexte russe.

En effet, dernièrement, la présence de l'Etat dans toutes les sphères de la vie se fait de nouveau sentir dans ces modalités de contrôle et de surveillance. La question de la subvention et du contrôle qui l'accompagne est devenue liée intrinsèquement à celle de l'anonymat administratif. Cette nouvelle disposition a ouvert toute une nouvelle palette de questions à l'équipe. La collaboration avec les structures d'Etat est-elle possible ? Jusqu'où les pouvoirs publics peuvent-ils tolérer ces îlots qui échappent à son contrôle auprès de la population et à ses critères d'efficacité ? Est-il possible de créer un autre type de relations avec les instances subventionnelles qui préserverait l'espace de confiance et n'infligerait pas des procédés de contrôle qui mettraient en cause le travail de l'accueil ?

Si la première question est liée au climat du respect de la vie privée dans la société (qui commence à s'instaurer en Russie ?), la deuxième concerne plus les voies de financement possibles pour ce type de projet. En avril 2013, *l'île Verte* a dû fermer ses portes, en s'orientant cette fois-ci vers la recherche de subventions privées et du «crowd-sourcing». Ce sera une nouvelle page de son existence qui posera, certainement, de nouvelles questions et de nouvelles découvertes.

⁹⁰⁹ Une grande compagnie contre la corruption des fonctionnaires a débuté en 2011 en Russie, avec l'instauration d'un Comité de l'Instruction de Russie qui a reçu un mandat élargi pour ses actions d'enquête et d'initiation des procès divers. Le Comité est indépendant de toutes les structures d'Etat, il ne fait pas partie non plus de la branche de pouvoir judiciaire.

3.4. La participation financière et ses ressorts cachés

Il semble qu'aucun autre point du dispositif n'ait suscité autant de réactions que l'argent. La fameuse boîte où les parents pouvaient laisser leur participation après chaque passage questionnait les parents, mais elle faisait régulièrement retour sur « le tapis » des discussions des accueillants, les forçant à chercher un positionnement confortable. De manière plus fondamentale, ce point convoquait la réalité même au sein du lieu car la question de l'argent posée sous la forme de la participation parentale traçait un lien direct avec le mode d'inscription du lieu dans le contexte social, révélait sa reconnaissance et mettait en question l'investissement des accueillants pour le projet. Autrement dit, par l'intermédiaire de la question de la participation des parents, celle de l'engagement des accueillants mais également de « la société » s'est trouvée posée.

Certainement, dans cette attention inlassable, le statut de l'argent dans la société, qui était en mouvement tectonique, se reflétait. Les accueillants, étant inclus dans la réalité historique, le vivait au même rythme que les parents. En faisant appel à la dynamique inconsciente proprement subjective, cette question a fait travailler tout un chacun mais également le groupe. Vu le caractère militant et la grande instabilité financière du projet, la question de l'argent a été tout le temps présente mais difficilement « analysable » ; c'est pourquoi, il semble, l'écoute entreprise par un psychanalyste français, Claude Schauder, qui a accepté de travailler avec l'équipe de *l'Île Verte* à plusieurs reprises, a été tellement utile⁹¹⁰. Beaucoup de questions ont ainsi pu être articulées et une certaine lecture de ce que l'équipe a traversé a pu se faire. Partageons-les dans leur genèse.

La participation financière des parents « héritée » de l'expérience de *la Maison Verte* a été « appliquée » comme d'autres points, certes, mais elle s'est trouvée, plus que d'autres, décalée du contexte russe. La demande aux parents de « participer avec le rouble » est arrivée à un moment où l'équipement public d'enfants présent depuis l'époque soviétique fonctionnait encore selon le schéma ancien : les établissements étaient gratuits ou exigeaient une somme de participation très modeste. La politique de soutien de l'enfance mise en avant

⁹¹⁰ La première fois, Claude et Nicole Schauder ont venus à Saint-Pétersbourg en 2009 où le Colloque organisé par l'équipe et le travail en équipe qui l'a accompagné a pu ouvrir des plusieurs thèmes. Par la suite, ils ont été élaborés et travaillés pendant les visites de Claude Schauder en 2011 et 2012.

par la Parti Communiste correspondait tout à fait au slogan « les enfants forment une seule classe privilégiée en URSS », même si elle ne concernait que les enfants « sans problèmes » comme nous l'avons mentionné plus haut. Toute infrastructure sportive, de loisirs ou d'activités périscolaires était accessible aux enfants sous le régime socialiste et tout était fait pour repérer et développer leurs capacités. Avec l'arrivée du capitalisme, cette politique a été l'une des premières à chuter ; un grand nombre d'établissements d'enfants ont été fermés, privatisés et la plupart réorientés vers d'autres buts et d'autres services commerciaux. Si de nouveaux établissements voyaient le jour, ils se distinguaient fortement des approches et des méthodes soviétiques anciennes, ils étaient peu nombreux, privés et peu accessibles : à la fin des années 1990, ils ne concernaient qu'un tout petit nombre d'enfants, dont les parents avaient réussi leur activité d'entrepreneurs.

Dans ce contexte, *l'Île Verte* avait une place à part – elle proposait quelque chose qui n'existait pas auparavant mais elle exprimait des principes de travail et des valeurs nouvelles. Dans le souci d'être accessible à tous, le nouveau lieu d'accueil d'enfants et parents s'est présenté comme gratuit à l'instar des établissements de l'ancienne époque, tout en étant en décalage d'eux. Ce paradoxe se manifestait même visuellement : une porte peinte en couleur verte vive se découpait d'un pavé gris en béton d'une crèche soviétique, et elle menait vers un espace dont l'intérieur ne ressemblait aucunement à la réalité connue auparavant – un espace gai, coloré, très personnalisé, avec un toboggan en bois, un coin d'eau, un tas des jouets dont une partie venait de l'étranger.

Ainsi, « la boîte à sous » a été mise en place dès l'ouverture de *l'Île Verte* et la possibilité de laisser une somme selon son bon vouloir était annoncée ouvertement. Pourtant, les participations étaient peu nombreuses et l'idée-même de récolter de l'argent dans un établissement pour enfants était perturbante. Les questions des parents sur « comment est-il possible de faire des lieux d'accueil destinés aux enfants payants ? » étaient toujours présentes en arrière fond. Plus au moins verbalisées, ces questions trouvaient écho dans quelques conversations avec des accueillants sur l'état de la société, sur les changements, sur la difficulté à vivre qui signifiait plutôt « à survivre ». Pour la grande majorité des parents, la gratuité du service pour les enfants était une évidence et même le symbole de l'égalité qui était en train de s'écrouler sous leurs yeux, sans que personne n'y soit préparé. L'image de l'Etat paternaliste qui se charge de tous les services qui touchent aux familles et aux enfants

était en décomposition, depuis les années 1990. Cependant sa prise en compte et le changement d'attitude de la population a demandé plusieurs années pour aboutir à la situation complètement inverse qui posait les services publics comme synonyme de « mauvais service » des années 2000 et comme un « outil de surveillance » à partir des années 2010. En effet, la distance était grande mais vite parcourue par la population qui était en train de découvrir « à quoi peut servir de l'argent » et à quelle vitesse le corps social peut se défaire.

En effet, tout le champ des rapports sociaux a été affecté par le passage d'une situation où tout le monde était payé à peu près pareil, à celle, d'une inégalité vertigineuse, où un groupe restreint d'oligarches est devenu propriétaire des biens communs socialistes. Les lois nouvelles et les instances régulatrices⁹¹¹ étaient en grand retard par rapport à la situation de réformes ultralibérales, ceci ne pouvait « aboutir, comme le notait avec perspicacité Karl Popper en 1992, qu'à la corruption et au vol »⁹¹². Les actions de « construction » du libre marché ont été dissociées de tout son accompagnement régulateur (les lois mais également leur respect et leur exercice par un corps de juges indépendants). Le système de marché libéral a été instauré par des actions politiques, sporadiques et sans réglementation législative auprès de la population qui n'avait aucune idée de ce qu'était un « marché libre » ou de la possibilité de se positionner comme acteurs de ce marché.

La stratification rapide et aiguë de la société, la différenciation des gens qui avaient partagé le même passé et les mêmes revenus, s'est faite avec le sentiment d'une grande injustice sociale. Ceci s'accompagnait d'une désorientation de la population et d'une discordance entre les compétences et la récompense pour le travail : après la défaite des liens économiques et le système de tickets de rationnement dans les débuts des années 1990, « la thérapie de choc » a jeté à la rue, sans soutien, une grande quantité de spécialistes, auparavant occupés. Tout le corps de médecins, d'enseignants, de l'éducation nationale – des sphères de l'action publique

⁹¹¹ La création de la Bourse des valeurs à Moscou en 1990 a avancé de 4 ans l'instauration du système d'arbitrage indépendante en Russie. Ce n'est qu'en 1995 que les lois concernant des Cours d'Arbitrages et des normes procéduriers ont été émis et ont fondé des bases d'un système qui a fait rentrer des premiers normes de justice dans la sphère économique, en 2002, ces actes normatives ont été complétés et précisées. La discordance entre le Code de Travail, le Code de Famille et des lois où le nouvel mode de propriété a été intégré a marqué deux décennies après la Chute de l'URSS, cette discordance a créé plusieurs zones du non-droit où la violence et la corruption ont pris le dessus. Ce n'est que vers les années 2010 que la base normative et le rôle de l'Etat dans le respect des droits ont commencé à gagner la grande majorité de sphères publiques et privés.

⁹¹² Karl Popper, *La Leçon de ce siècle*, Anatolia Editions, 1993, p. 66.

qui ont tardé à être privatisées et restent encore dans le giron de l'Etat – se sont trouvés en bas de l'échelle des revenus, en-deçà du seuil de pauvreté. Le temps du capitalisme sauvage des années 1990 a été suivi par le temps d'une grande banalisation de la corruption des fonctionnaires des années 2000 qui, en l'absence du contrôle et du système de la justice indépendante, a amené à la conviction que « l'argent décide tout ».

L'équipe de *l'Île Verte* la traversait en acteur et en témoin.

A la création du lieu d'accueil, à la fin des années 1990, les accueillants pensaient important de pratiquer l'ouverture maximale concernant la participation financière. Pour eux comme pour les parents, la gratuité du lieu d'accueil semblait juste et bien indispensable, dans un contexte où la quasi-totalité de la population vivait un appauvrissement extrême. Le versant intégratif toujours présent pour les saint-pétersbourgeois, appuyait ce positionnement. Dans les présentations du projet pour les instances subventionnelles, la gratuité a été mise en avant afin de rendre *l'Île Verte* accessible à tout le monde. A cette époque, ceci était un véritable levier du « brassage social » – les familles des nouveaux russes côtoyaient des familles de chômeurs, d'étudiants ou d'immigrés.

Cela étant, peu d'argent a été récolté dans la boîte pendant les deux premières années quand le lieu a été soutenu par la Fondation de Georges Soros qui a permis le démarrage du lieu (avec les travaux, les jouets, l'équipement témoignant de ce soutien étranger). Les petites sommes reçues ainsi, couvraient les achats de produits d'entretien ou de petit matériel. A cette époque, la participation financière était *de facto* quelque chose « en plus » de la gratuité qui, d'ailleurs, ne se distinguait pas de « l'accessibilité » vue comme son synonyme stricte. Ainsi, les sommes importantes laissées dans la boîte étaient rares et témoignaient de quelque chose d'exceptionnel qui s'était produit à l'accueil pour les parents, ou encore étaient le fait d'une famille fortunée qui appuyait leur passage. Le positionnement de l'équipe était très souple vis-à-vis de cela, personne ne se souciait de la participation de chacun des parents.

La donne a changé quand les subventions sont devenues de plus en plus maigres, des restrictions et des ruptures de financement ont causé la réduction des jours ouvrables (de trois jours à deux en 2000 et de deux à un seul dimanche en 2010) et la baisse de salaire des accueillants frôlait le bénévolat. Dans cette situation, selon l'équipe, la participation des parents aurait pu « soulager » la charge financière ; ainsi, les demandes « à participer » émises

par les accueillants ont commencé à prendre des accents d'insistance. Or, dans cette situation, l'équipe s'est retrouvée doublement dans une position « demandeuse » : d'un côté, les demandes de subvention l'ont poussé de plus en plus à se mettre dans les cases d'« offres » des instances subventionnelles qui fixaient leurs propres objectifs et désignaient souvent « la population d'adresse de l'aide ». De l'autre, l'équipe annonçait aux parents le principe de participation financière libre, tout en considérant cette participation comme importante si ce n'était vital pour le fonctionnement du lieu. Ce positionnement ambigu a été vécu comme extrêmement inconfortable.

Les stratégies d'afficher en grandes lettres des pancartes avec des explications « pourquoi il faut y participer » accrochées au-dessus de « la boîte à sous » ou l'idée de faire une boîte transparente pour qu'elle « parle d'elle-même » témoignaient de ce malaise grandissant chez les accueillants. En quelque sorte, les accueillants cherchaient des astuces pour que « le message » passe sans avoir à l'émettre eux-mêmes. Le souhait de faire payer les parents, même s'il s'agit d'une somme minime, est devenu un véritable objectif de l'équipe. La participation financière a été vue comme une règle, à l'instar de la ligne rouge, à respecter par les parents, à cette époque. Pourtant, si le respect de la ligne avait été vu par l'équipe comme ayant une grande importance pour la structuration psychique de l'enfant, à endosser un rôle surmoïque vis-à-vis des parents était beaucoup plus difficile.

La réaction des parents n'a pas tardé à apparaître :

« Je ne veux pas contester votre idée d'avoir une boîte à sous transparente, écrit une des mamans sur le forum internet concernant *l'Île Verte*, mais il me semble que Françoise Dolto disait que l'opacité de cette boîte était autant symbolique que l'anonymat. Il n'y avait aucune discrimination pour y venir : ni discrimination sociale, ni raciale, ni foncière. Pour moi, cette boîte transparente est stressante et c'est le contraire, si je comprends bien, de l'ambiance que vous cherchez à créer »⁹¹³.

Sans s'en rendre compte, l'équipe a utilisé la même stratégie ambiguë au niveau de la recherche de financement : les institutions dont *l'Île Verte* devenait une partie, soit l'Institut pour l'intervention précoce soit la Maison de Korczak, subventionnaient *l'Île Verte* parfois avec les économies qu'ils faisaient par rapport aux autres programmes. Sans avoir son propre statut

⁹¹³ La réaction d'une mère du groupe d'Internet « Des amis de l'Île Verte ».

juridique, *l'Île Verte* figurait comme un élément d'autres programmes « intégratifs » ou « socialisants », en déclarant l'accueil des groupes d'enfants spécifiques qui n'était pas toujours réalisable. Pourtant, ceci n'était nullement perçu comme un « défaut » : à cette époque, le « jonglage financier » était plus que banal pour les associations non-gouvernementales et, plus généralement, pour la société elle-même. De plus, vers la fin des années 2000, ce fonctionnement semblait le seul possible, compte tenu de la réduction importante de la présence des Fondations étrangères en Russie et l'établissement de la politique sociale russe orientée vers les couches de la population en grande souffrance.

Pourtant, la demande de participer financièrement, toujours à l'appréciation libre, que l'équipe a commencé à adresser aux parents, à cette époque, n'était plus exceptionnelle dans le contexte social. L'éclosion rapide d'établissements privés pour la petite enfance, le développement du réseau d'aide psychologique et psychothérapeutique, la stabilisation économique relative a banalisé la demande de participation financière faite aux parents. Les établissements gratuits destinés à proposer des services « de loisirs » ont disparu progressivement et c'est la gratuité qui s'est mise à poser question. L'intérêt des parents allant du « qui finance ce lieu » au « quelle secte vous-êtes » a commencé à teinter des conversations.

Il est intéressant de noter que c'est à la même époque que la question des dons pour *l'Île Verte* a ressurgi, à la fin des années 2000. Il faut dire que la question des dons – quand les parents proposaient de donner quelque chose, des jouets, des équipements pour la petite enfance – n'était pas nouvelle. Dès le début, les parents posaient des questions sur leur possibilité de soutenir le lieu par le don de jouets avec lesquels l'enfant ne jouait plus ou avec de petites chaises ou des vélos. Un événement a cependant amené l'équipe à établir une règle au sujet des dons : une mère a proposé de donner à *l'Île Verte* des jouets que son enfant « n'utilisait plus » ; mais quand on lui a posé la question, l'enfant a refusé. A partir de là, il a été décidé que les dons d'objets doivent être discutés avec l'enfant, et ils ne peuvent se faire qu'après le départ de l'enfant du lieu pour qu'il ne retrouve pas des choses familières à *l'Île Verte*. Ainsi, à la fin de l'année de travail, quelques dons de la part des familles dont les enfants « dépassaient » trois ans furent acceptés.

Depuis 2008, on a assisté à l'accroissement du nombre de propositions de dons quand l'équipe a commencé à envisager d'« associer les parents au financement du lieu ». Comme si ces

derniers cherchaient *d'autres moyens* de remercier le lieu, au moment-même où la question de l'argent était discutée par les accueillants. Les parents exprimaient le souhait de donner des jouets, des équipements divers (une balançoire, un cheval à roulettes) mais également des objets plus inhabituels comme des tapis ou des objets de décoration. Ce mouvement des parents d'« habiter » le lieu, de « s'approprier » par d'autres moyens que l'argent allait en parallèle avec les demandes d'afficher des annonces sur l'échange des vêtements d'enfants, d'avoir un tableau d'annonces gratuites etc.

L'accumulation des questions a alors débouché vers la reprise du travail sur le sujet de l'argent. Dans les discussions d'équipe, la distinction entre la gratuité et l'accessibilité a été établie. La présentation de *l'île Verte* a été réécrite et la participation financière comme possibilité des parents de « manifester leur intérêt » et « de regagner une position active à l'accueil » a pris une ligne. La formulation « de la gratuité » a été changée pour « l'accessibilité » du lieu à tous, avec une prise de position longuement débattue :

« Un des objectifs de cette boîte, ce n'est pas de laisser les parents dans une situation de consommateurs passifs de nos services. Ils doivent avoir leur mot à dire. Et la participation financière est la forme la plus commode dans cette situation : elle est libre et anonyme. De l'autre côté, la forme même d'une telle participation appelle mais n'oblige pas les parents à s'exprimer au sujet de l'utilité et de l'importance de ce lieu. Pourtant, la recherche de subventions doit être faite autrement. La boîte dit seulement que *l'île verte* est ouverte au soutien des parents et que chacun peut le faire »⁹¹⁴.

Dans ces discussions, les questions des dons, des cadeaux, du remerciement, de l'échange symbolique, mais également du salaire des accueillants et de leurs activités bénévoles pour les événements dont l'équipe était initiatrice se sont trouvées touchées et ont révélé qu'elles concernaient le statut de l'argent et sa grande opacité pour l'équipe-même.

Ce sont ces discussions qui ont abouti à la création des feuilles de présences où une colonne de participation financière est apparue. Les parents ont été invités à les remplir lors de leur passage dans le lieu. Cette discussion a permis également de poser la question du financement du lieu, des principes de la recherche de subventions, de l'inscription de *l'île Verte* dans tel ou tel projet et de la participation des accueillants. Dans un contexte de grande pénurie financière

⁹¹⁴ Léonid Zaostrovskiy, la discussion de l'équipe en 2011. Archives de l'île Verte.

ces questions n'ont jamais été posées en lien avec ce qui se passe à l'accueil. La prise en compte du fait que l'équipe peut émettre un double message ou mettre les parents en difficulté a été une révélation⁹¹⁵.

Donc, entre autres, la discussion sur l'argent, le don et le paiement a confronté l'équipe à la question de leur propre rémunération et de leur désir d'être là, au lieu d'accueil. Dans cette période « de vaches maigres », il fallait avoir un fort désir pour continuer à travailler à *l'Île Verte*. Le tour de table « Pourquoi je travaille à l'Île Verte » a révélé beaucoup de motivations sauf la question de l'argent. Il n'était aucunement régulateur pour l'équipe – le salaire modeste a été vu par certains comme une forme de volontariat et les accueillants pointaient des autres avantages pour expliquer leur participation au projet. De plus, les difficultés de trouver des subventions pour *l'Île Verte* a fait naître, en 2009-2010, le projet d'autofinancement, avec la participation des accueillants eux-mêmes dans les frais de fonctionnement à condition d'inscrire *l'Île Verte* à un programme plus vaste (un centre thérapeutique, les actions culturelles diverses). Il n'a jamais été réalisé.

A l'arrivée au Centre municipal de l'aide aux familles de Krasnogvardeyskiy arrondissement, en 2011, le salaire des accueillants est devenu plus au moins confortable. Rémunérés par le budget du Centre, les accueillants touchaient le même salaire, coordinateur de *l'Île Verte* inclus. Avec une seule journée d'ouverture, le dimanche, l'équipe s'est rétrécie mais a réussi à conserver une diversité de points de vue. Comme nous l'avons noté plus haut, elles n'étaient plus liées directement au métier des accueillants : l'équipe comptait deux analystes, une pédagogue spécialisée, un historien, une étudiante en critique d'art, un policier de la brigade des mineurs, néanmoins tous sont passés par des cours de formation thérapeutique ou psychanalytique divers. Même si des différences sont demeurées présentes, les débats internes d'équipe sont devenus moins intenses. Est-ce que le salaire, devenu plus important, est apparu comme régulateur et a participé à l'apaisement des investissements « passionnels » du lieu ?

Pour la question de la participation financière des parents, le déménagement dans ce Centre a confronté l'équipe, à nouveau, à la nécessité de débattre sur ce principe du lieu, tout particulièrement auprès des fonctionnaires du Centre. L'accueil « payant » était incompatible

⁹¹⁵ Les notes de la discussion de l'équipe.

avec les principes de fonctionnement de l'établissement public et il fallait bien défendre ce principe et montrer à quoi il sert et quelle dynamique il peut créer.

Et même si le Centre a accepté ce principe, le double message de l'annonce a fait retour dans l'équipe :

« De plus en plus de gens notent « non » dans la colonne sur la participation financière. D'un côté, cela peut sembler positif, il y a des gens qui viennent et ne laissent pas d'argent, en considérant cela comme leur choix. Ils viennent et se sentent accueillis. De l'autre, on ne travaille plus dans la logique de l'échange symbolique. A part la nécessité de remplir la feuille de présence pour la comptabilité du Centre, je parle de la " boîte à sous " : " Nous avons une boîte où vous pouvez laisser de l'argent selon votre bon vouloir, vous pouvez le faire tout autant que ne pas le faire ". La phrase n'est pas la même chaque fois mais elle exprime clairement ce que je voudrais dire. Pour moi, il est essentiel que les familles soient libres par rapport à cette question surtout les familles de l'arrondissement Krasnogvardeyski, car je m'inquiète par rapport au fait qu'elles ont le droit de bénéficier gratuitement des services du Centre. Même si le Centre est au courant de notre boîte »⁹¹⁶.

Les conditions de l'existence de *l'Île Verte* dans ce Centre municipal lui ont fait revivre, en quelque sorte, ce double positionnement qui cette fois-ci est devenu intenable. Après avoir fait un certain chemin dans l'analyse de ce positionnement, l'équipe ne pouvait plus revenir en arrière et a préféré fermer les portes et chercher des conditions plus convenables.

⁹¹⁶ Victoria Ryskina, la discussion d'équipe, Archives de l'Île Verte, 2013.

3.5. La collégialité et le travail institutionnel – une longue découverte... jamais finie

Le volet du travail sur l'institution – sur les mécanismes qui régissent le fonctionnement de l'équipe et de l'établissement – est apparu comme la partie la plus énigmatique dans le contexte russe. Jamais lu ou vu dans les écrits sur *la Maison Verte*, l'équipe ne se posait même pas la question, d'autant plus qu'aucune expérience précédente – professionnelle ou civile – ne suggérait l'ouverture à cette réflexion.

En effet, le passé n'a pas donné beaucoup d'occasions aux accueillants de réfléchir sur la nécessité d'encadrer institutionnellement des initiatives civiles. Dans la situation de l'économie planifiée, de la vie politique inexistante, dans le champ du social dominé par la présence de l'Etat, « l'institution » ou « l'institutionnel » étaient plutôt des synonymes de quelque chose de sclérosé, hautement hiérarchique et profondément opposé au « mouvement désirant » qui animait et faisait tenir le projet. Pour *l'île Verte*, étant portée par un groupe d'enthousiastes, le désir était une condition absolue pour que le lieu résiste aux dangers et contourne tous les écueils. Pourtant, ce désir n'était ni anonyme ni uniforme, et la confrontation avec les problèmes de subventions a fait vite apparaître la différence de l'investissement – des attentes et des projections – porté par chacun.

Après le temps du commencement, la vie de l'équipe soudée par un élan entreprenant a montré ces limites. D'ailleurs, ce n'est que dans ce premier temps, semble-t-il, que l'esprit de la collégialité s'est exprimé le plus : tout le monde était dans la même position de découverte. Le règlement intérieur de *l'île Verte* a été écrit collectivement après plusieurs réunions de « brain storming » selon le modèle de l'Institut pour l'intervention précoce qui était, lui aussi, une expérience collective et, de plus, instauré par des personnes ayant l'expérience du travail dans les mêmes établissements en Suède. Si le poste de coordinateur de *l'île Verte* existait, son rôle était de coordonner les actions de chacun. Les autres fonctions (l'animation des réunions d'équipe et la rédaction des comptes-rendus, l'établissement du planning de travail, la distribution du salaire, les achats divers et variés) étaient remplies par les uns et les autres à tour de rôle. La seule chose qui était indissociable de la fonction de coordinateur était la recherche de subventions pour l'année suivante – les négociations, les papiers, les demandes

de financement étaient sa prérogative, ce qui expliquait, d'ailleurs, pourquoi il était payé plus que les autres.

Au niveau institutionnel, *l'Île Verte* faisait partie initialement des programmes de la Maison de Korczak, même si elle avait son Conseil de tutelle. Ce dernier était une instance formelle – il rassemblait des célébrités pouvant faire poids dans les demandes de subvention – et sa participation à la vie du projet était plus nominative que réelle. Toutes les décisions prises par l'équipe n'ont pas été précédées d'une quelconque consultation du Conseil. Pourtant, à cette époque, il y avait la présence d'un tiers qui avait un rôle important pour l'équipe. Mickail Epstein, un des représentants de la Maison de Korczak étant aux origines de la création de *l'Île Verte*, assistait régulièrement aux réunions des accueillants. Sans jamais avoir travaillé à l'accueil, il portait un regard intéressé mais suffisamment extérieur pour pouvoir aborder des questions qui échappaient à l'équipe, concernant l'accueil tout autant que la vie de groupe. Cette présence était dynamisante pour l'équipe mais surtout, elle donnait lieu à l'échange de tous les points de vue, avec une médiation possible.

L'avancement de l'expérience, la fluctuation de l'équipe (qui peut être vue comme le départ de ceux qui ne se retrouvaient pas dans le collectif unifié par l'élan des débuts) et surtout les problèmes financiers ont confronté l'équipe à la nécessité de prendre des décisions collectives dont l'existence du lieu dépendait.

C'est le problème de l'argent qui a amené l'équipe à se heurter à la question du statut du lieu, au sens de la collaboration avec les autres institutions, et a fait découvrir le « coût » de l'indépendance. Dans la recherche des solutions possibles, quelques sous-groupes se sont formés : l'un prônait la transformation du lieu en centre de formation, avec l'accueil payant des stagiaires, des séminaires et des supervisions des équipes débutantes ; l'autre insistait sur l'existence plus centrée sur ce qui se passe à l'accueil, mais orienté vers l'accueil des groupes de population « souffrante » ; le troisième pensait que l'écoute et l'accueil de tout le monde sont primordiaux et cherchait des subventions pour le travail de prévention des troubles possibles. Et si la première voie a été freinée par les discussions internes et la troisième n'a jamais trouvé de résonance auprès des instances subventionnelles, c'est la deuxième, avec son inclinaison « intégrative », qui a relativement réussi. Même si le constat sur « l'efficacité » de cet accueil était mitigé – nous l'avons présenté plus haut concernant l'accueil des mères anciennes pupilles d'Etat et des familles en grande difficulté sociale – cette voie fut le

compromis entre « l'idée initiale » du lieu d'accueil enfants-parents et la réalité saint-pétersbourgeoise. En même temps, ce compromis n'a pas cessé d'être questionné par l'équipe.

Cela étant, des porteurs de visions différentes ont pu argumenter et débattre, donnant lieu à un dialogue qui a fait circuler la parole à l'intérieur de l'équipe, mais également a fait apparaître beaucoup de tensions. Ce temps de débats et de différends était difficile mais il a donné lieu à des découvertes.

Entre autres, il a brisé l'illusion d'un investissement identique de la part de chacun, d'un désir « égal » de tous les membres, et il a révélé que chacun « utilise » sa participation au lieu selon ses propres intentions : d'avoir accès aux familles pour les professionnels débutants, d'avoir le lieu comme un espace de recherche universitaire, d'avoir l'expérience pour la présenter le plus largement possible, d'avoir la possibilité de mettre en place une approche analytique. Ce temps a également amené à la découverte de la nature conflictuelle des désirs et de la complexité de l'existence en groupe. Liées à la réflexion sur l'accueil, ces questions ont été productives concernant le positionnement des accueillants.

Le retour vers les Statuts écrits pendant le premier temps d'enthousiasme et de bonne entente, le retour suggéré par les collègues français venus travailler avec l'équipe, a montré que l'équipe était déjà dans une dynamique toute autre. La question d'une instance tierce à laquelle il était possible de faire appel dans le cas de conflit interne (ou pour discuter sur les perspectives et la stratégie d'existence du lieu) n'ont pas été pensées et prévues par ce temps d'élaboration. Mikael Epstein, qui remplissait cette fonction à l'époque, ne le faisait plus et même, cette fonction n'était pas considérée comme indispensable par tous. Les positions différentes ont été associées aux personnes et les processus centrifuges, avec l'exclusion comme seule solution possible afin d'homogénéiser l'équipe, ont pris le dessus.

Cependant, ce temps de découverte de la complexité d'une vie institutionnelle qui n'était plus régie par des circulaires centralisées, indiquant avec précision le rôle de chacun et l'architecture hiérarchique classique, était difficile pour d'autres que l'équipe de *l'Île Verte*. Après l'étude des documents qui ont analysé le mouvement associatif naissant à Saint-Pétersbourg, nous avons appris que c'était le chemin de plusieurs associations montées à cette époque. Soutenues initialement par des Fondations étrangères, des associations non-

gouvernementales et au but non-lucratif (NKO) ont été portées par le désir de fonder le travail social sur de nouvelles bases et de soutenir la population dévastée par les réformes « de choc ». Pourtant, l'injection de subventions, même accompagnée par des méthodes novatrices, ne pouvait pas faire l'économie de la découverte du travail institutionnel dans ce nouveau domaine en face de donateurs exigeants, avec des partenaires multiples, avec une professionnalisation qui accompagnait à pas lents ce mouvement. Le problème de « l'opacité » et le caractère très fermé des NKO pour ses partenaires, ses donateurs et la société civile ont amené à une crise de confiance⁹¹⁷ que le secteur non-gouvernemental traversait depuis les années 2000⁹¹⁸.

Le travail institutionnel, nécessitant rigueur et clarté, était à l'état de découverte pour tous les acteurs de ce processus. Ce temps a fait naître un travail auquel plusieurs groupes se sont associés : la réflexion collective sur la nécessité de la professionnalisation du « troisième secteur », l'élaboration collective d'une éthique de leurs actions et de leur responsabilité devant la société (et pas seulement devant des donateurs), l'ouverture maximale et la divulgation de l'information sur l'activité, l'appel à l'autocontrôle dans les NKO était le résultat des recommandations que les professionnels du secteur associatif ont développées à cette époque⁹¹⁹.

Pourtant, ce mouvement des acteurs de ce secteur a été complété par un autre vecteur qui a commencé à se développer et, finalement, à compromettre ce processus de la réflexion « d'en bas ». Les pouvoirs publics ont commencé à se positionner de plus en plus comme donateurs de subventions et, par conséquent, comme contrôleurs de l'activité des associations. En même temps, les relations avec l'Etat étaient difficiles, et sa position était double : d'un côté, l'Etat essayait de faire appel aux associations non-gouvernementales là où son action ne suffisait pas, mais de l'autre, il faisait tout pour que le secteur associatif ne s'instaure pas comme

⁹¹⁷ La crise de confiance pour les institutions de l'état civile est flagrant, il n'y a que 17% de la population qui fait confiance à l'activité aux objectifs humanitaires ou de défense de droits humains. Cf. : Vlada Mouraviyeva, « La transparence et l'obligation de rendre compte des NKO russes comme un outil pour l'efficacité de leur action » In : *Promouvoir la confiance aux associations non-gouvernementaux : le contexte russe*, ASI, Saint-Petersbourg, 2010, p. 9.

⁹¹⁸ *Gestion de NKO : défi de confiance*, Collectif, Saint-Petersbourg, 2008.

⁹¹⁹ Recommandation des groupe de travail du Colloque « Promouvoir la confiance aux associations non-gouvernementales : le contexte russe », Moscou, 19-20 février, 2009, pp. 156-165.

indépendant de la société civile. De nouvelles réglementations ont instauré un fort contrôle de ce nouveau secteur afin qu'il ne puisse pas y avoir d'impact sur la population et pour qu'il ne fasse pas naître un positionnement plus autonome des citoyens d'un côté, et plus critique vis-à-vis des pouvoirs, de l'autre. Les empêchements pour obtenir des subventions des organismes étrangers, le durcissement de la procédure de l'enregistrement juridique de l'association, le contrôle administratif de plus en plus croissant de l'activité des partenaires associatifs, l'exigence d'avoir des organismes de tutelle ou des conseils de surveillance révèlent cette tendance.

Depuis 2006, les rapports d'activité des NKO sont demandés avec toute la documentation, les noms des bénéficiaires des services inclus. « Le pouvoir estimait que le système de contrôle accru permettrait de repérer des organismes qui mènent une activité politique interdite ou extrémiste. Or, aucune association illégale n'a été découverte [à Saint-Pétersbourg] à part quelques « âmes mortes », c'est-à-dire des associations qui n'ont pas donné les rapports car elles n'existaient que sur le papier »⁹²⁰.

Pourtant, l'accroissement du contrôle s'est répercuté sur la gestion des associations. A part une réflexion pertinente sur la présence des personnes tierces dans les conseils d'administration des NKO, ces nouvelles initiatives régulatrices ont apporté une autre dynamique au mouvement associatif : afin de se protéger de ce contrôle, les associations ont commencé à avoir une structure de gestion de plus en plus lourde⁹²¹.

C'est à ce moment-là que le coordinateur à *l'Île Verte* s'est vu attribuer de nouvelles fonctions : en plus de son rôle dans la recherche de subvention, il est devenu la personne qui représente à « l'extérieur » et par conséquent décide le futur du lieu. Et même si les statuts nouveaux ont été élaborés, sans être connectés à la réalité financière et au mécanisme de prise de décisions qui engageaient toute l'équipe, ce travail n'a pas fait une contrebalance à cette tendance.

⁹²⁰ Krasnopol'skaya, Mersianova, «Le troisième secteur à Saint-Pétersbourg : confiance de la population et les ressources pour le développement de la société civile», In : *Les associations non-gouvernementales et non-lucratives à Saint-Pétersbourg 2010-2011*, Spb BOO Le Centre de Développement des NKO, Saint-Pétersbourg, 2011, p. 11.

⁹²¹ Il est intéressant ici de faire un parallèle avec la recherche d'Olga Bezroukova qui constate un développement des groupes basés sur l'initiative civile (souvent à partir des initiatives de quartier ou étant parti de groupement via l'internet) qui évitent de plus en plus l'institutionnalisation.

Le retour vers le giron des institutions de tutelle, l'Institut et la Maison de Korzcak, est devenu incontournable pour l'équipe. La seule solution possible était de renouveler les demandes de subventions auprès des Fondations diverses, en s'appuyant sur le statut et la reconnaissance de ces deux grands établissements reconnus à Saint-Pétersbourg. Pourtant, les limites des programmes sociaux ou de l'intégration ont été vite découvertes.

C'est pourquoi l'invitation à s'installer dans le Centre public de l'aide aux familles, en 2011, a semblé opportune. Il fallait passer par l'expérience de cette collaboration avec l'établissement d'Etat pour découvrir ses propres inconvénients. L'équipe a découvert, en réalité, que la réglementation d'un service public ne convenait pas à ce que l'équipe avait bâti comme dispositif durant ces années. Après avoir fermé les portes en avril 2013, l'équipe de *l'île Verte* s'est de nouveau orientée vers la recherche de subventions auprès du business et auprès des citoyens. Aujourd'hui, l'équipe compte sur le mécénat des cercles d'affaire et de « tous les saint-pétersbourgeois ». L'expérience de la communication avec l'établissement public a amené, pourtant, à la conviction de la pertinence de l'autonomie institutionnelle et de l'identité juridique propre pour *l'île Verte*.

Cette deuxième fermeture du lieu a été douloureuse, cependant, elle est considérée comme temporaire pour l'équipe qui cherche de nouvelles modalités d'existence.

« Ces longues années nous ont servi à une seule chose, finalement, à comprendre ce que nous ne voulons plus faire, dit Hélène Zagoskina. Qu'est-ce qu'on aura par la suite ? On verra. Il faudra recommencer, mais ce sera la reprise et non le début. Cette aventure nous a autant appris »⁹²².

⁹²² Hélène Zagoskina, entretien du 20 novembre 2013.

Conclusion de la quatrième partie

Les questions qui ont été à l'origine de ce travail prenaient leur source dans l'expérience pratique de l'implantation du *dispositif de la Maison Verte* sur le sol russe. Vu les grandes différences entre les contextes historiques et sociaux, nous n'avons pas cherché à réaliser une comparaison, mais plutôt à replacer l'expérience de *l'Île Verte* dans la lignée des questions sur la transmission.

Après avoir hérité du dispositif parisien sous la forme du récit fait par Françoise Dolto dans « La Cause des enfants », les accueillants saint-pétersbourgeois ont été saisis du désir de tenter la même expérience. En ce sens, la transmission narrative, par des bouts d'histoires qui présentaient l'accueil de manière très vive, a été plus qu'efficace.

De l'autre côté, la liste de « principes » que l'équipe a déduits de cette lecture et de l'expérience moscovite, n'était pas très différente, supposons-le, de celle qu'avaient les collègues français, ces groupes-sujets mobilisés par la même lecture. Nous parlons des principes de fonctionnement que l'équipe de *la Maison Verte* n'a jamais énumérés, mais qui transparaissent dans les pages de Françoise Dolto : le travail en équipe pluridisciplinaire ; l'accueil de l'enfant en présence de l'adulte qui assure sa sécurité affective ; l'adresse privilégiée à l'enfant et l'attention à sa « parole » ; la libre fréquentation du lieu en termes de moments et de rythme ; l'anonymat concernant l'identité des accueillis ; la participation financière des parents de leur propre gré ; quelques règles qui régissent la cohabitation de tous, petits et grands.

Sans comprendre d'où venaient ces principes et à quel contexte ils se réfèrent, l'équipe de *l'Île Verte* les a adoptés tels quels, en essayant de les appliquer soigneusement. C'est dans la rencontre effective avec les enfants et les parents, que ces principes se sont transformés en « pierres d'achoppement » qui engendraient sans cesse des questions de la part des enfants, des parents, des accueillants et des financeurs. Progressivement, ils sont devenus *des points subversifs du dispositif*, allant à l'encontre des pratiques professionnelles existantes, du fonctionnement des autres structures pour enfants, des pratiques culturelles et des habitudes sociales.

Ces points « dérangent », car le statut de l'enfant et la prise en compte de sa parole restaient profondément déstabilisants pour les adultes. Car la « trop » grande liberté questionnait les fondements du désir (d'y venir pour les familles ou d'y travailler pour les accueillants) et obligeait à chercher des solutions qui étaient bonnes pas uniquement pour soi-même. Car le statut de l'argent, qui n'a jamais été clair pour personne, renfermait toute une palette de relations à l'Autre mêlant la dette, la gratitude, l'acquiescement des règles sociales explicites et implicites dans un contexte historique où elles changeaient à grande vitesse. Car la rencontre avec les autres, la nécessité de partager le même espace posait la question des limites de soi, de l'adresse à l'autre et des règles à partager. Car l'écoute qui devenait possible dans ce lieu donnait à vivre un autre rapport à sa propre histoire.

Sans vouloir faire de comparaisons, nous étions amené néanmoins à constater la similitude des questions soulevées par l'accueil des familles « en situation difficile ». La coexistence de deux modes d'accueil – l'un inspiré de l'expérience française, l'autre de l'expérience anglaise – nous a fait « expérimenter » *in situ* ces deux types de travail. Le premier qui était beaucoup plus ouvert et fondé sur la fréquentation libre par les parents, l'autre, plus « contenant » et rassurant pour les participants, avec son cadre régulier et soutenu par l'investissement beaucoup plus important de la part des leaders (mais pas pour autant plus affectif ou convivial). Les conditions d'implantation nous ont imposé, de plus, deux groupes de familles – des familles avec des enfants présentant un handicap (physique ou mental) d'un côté, et de l'autre, des parents ayant des difficultés pour assumer leur parentalité (beaucoup d'entre eux ayant été placés en orphelinat pendant leur enfance) et plus globalement des familles vivant dans une situation sociale et économique extrêmement précaire.

Le fait que *l'Île Verte* se soit trouvée plus facilement investie par les familles d'enfants « pas comme les autres » et que le travail dans les *Toddlers' groups* ait été mieux « réussi » avec les familles en difficulté, nous a fait penser que *c'était la place de l'enfant* qui différait. La place, la parole de l'enfant, avec ses questions, s'est trouvée englobée dans celle des parents en situation précaire.

Notre expérience a montré que cette problématique aiguë de la survie n'empêchait nullement la *rencontre*, qui s'est avérée être la seule voie possible pour ces parents pour nouer des liens de confiance et reprendre le dessus. N'ayant pas l'habitude de demander de l'aide à des professionnels ou à des proches, ces parents avaient une vraie difficulté à venir à *l'Île Verte*, un

lieu conçu « à partir de l'enfant et pour lui ». Les *Toddlers' groups*, avec leur cadre « plus serré », donnaient lieu à ce type de travail, même si son vecteur restait le même pour tous les deux dispositifs – de « faire exister » l'enfant, avec son mot à dire, et de recentrer l'expérience parentale de la plainte vers *l'accueil de l'enfant* dont l'adulte est le seul guide et le seul responsable.

Ni *l'Île Verte*, ni les *Toddlers' groups*, ne font l'économie de la réflexion institutionnelle sur le positionnement de l'accueillant, sur son fonctionnement. La différence est qu'elle est exigée en grande partie par l'équipe, dans le cas du *dispositif de la Maison Verte*, alors qu'elle est pensée par Anna Freud et ses collègues-psychanalystes et demande essentiellement de la vigilance dans son application, dans le cas des *Toddlers' groups*. Cette différence, pourtant, est fondamentale, car c'est elle qui a mis au travail l'équipe de *l'Île Verte*.

Le chemin des accueillants saint-petersbourgeois, qui a commencé par une mobilisation autour de l'idée et par un transfert imaginaire, est passé par la réalité des rencontres avec des familles et la nécessité de bâtir leur propre style d'accueil et leur cadre organisationnel. Après s'être approprié des principes énigmatiques, les accueillants ont dû les remplir de leur propre interprétation et de l'analyse de leur cheminement. A travers les rencontres avec les familles, l'équipe a donc appris progressivement à accueillir les enfants et les parents « comme ils sont » mais aussi, essentiellement, à accepter les accueillants « comme ils sont ». La coexistence des différentes approches et visions du lieu impliquait de se défaire de toutes les illusions quant à une « bonne » coopération entre professionnels de différents horizons.

Ces deux processus allaient certainement de pair, et si l'équipe multidisciplinaire restait une idée intéressante, c'était pour donner la chance aux parents et aux enfants de rencontrer des gens différents, animés par leurs propres désirs et manières d'être. Plus les points de vue étaient diversifiés chez les accueillants, plus l'espace de rencontre et de recherche d'une solution subjective – pour l'enfant et pour l'adulte – était étendu, et marqué par l'absence de jugements ou de normes qui auraient émané d'une vision unique.

Un tiers à l'écoute de l'équipe était indispensable pour pouvoir accompagner ce processus. Cependant, l'expérience de l'équipe saint-petersbourgeoise montre que la demande de ce tiers ne pouvait surgir *que de l'intérieur de l'équipe*. Ayant traversé les conflits et les difficultés, l'équipe a formulé cette demande comme résultat de l'analyse de son travail antérieur. L'utilité

de la fonction de tiers qui pourrait donner la parole à tout le monde, assurer sa circulation, faire réfléchir sur les processus groupaux, a été « vécue » par l'équipe. Donc, la précision de cette fonction allait en parallèle du mouvement vers l'autonomie juridique de *l'île Verte* et vers la prise en compte de l'importance d'une analyse institutionnelle.

De manière plus essentielle, ce cheminement représente le temps de l'appropriation *du dispositif de la Maison Verte*. Il s'étend du moment initial de l'application des « principes » lus et perçus, chargés de projections, vers le travail d'analyse de ce qui se passe à l'accueil et dans l'équipe, vers la nécessité de trouver des solutions propres. Ce mouvement est marqué fondamentalement par une rencontre avec la réalité des enfants et leurs parents, mais également avec des partenaires sociaux, tout autant qu'avec des professionnels faisant partie de l'équipe.

Au final, ce mouvement porté par l'équipe ayant bénéficié d'une transmission indirecte, n'est peut-être pas si différent de celui qu'a vécu l'équipe de *la Maison Verte* elle-même ?

Conclusion

Il est difficile de conclure ce travail. Il y a plusieurs raisons à cela. Tout d'abord, tout au long de notre étude, les questions qui ont guidé la recherche n'ont cessé de se multiplier. Cette difficulté est certainement inhérente à toutes les recherches qui font appel à l'histoire et qui passent inévitablement par le déclin des hypothèses initiales et l'éclosion de nouvelles. Pourtant, ce qui nous est apparu significatif et essentiel, au fond, c'est le fait que la transmutation et la complexification incessante de nos questions sont le reflet du sujet même de notre thèse. Autrement dit, cette suite de questions se présente comme un cheminement qui est consubstantiel à la question que nous avons choisi de traiter : la création et la transmission d'un dispositif innovant, ses difficultés, ses écueils et ses impasses.

En effet, face aux difficultés qu'une équipe de professionnels saint-petersbourgeois (dont nous faisons partie) rencontrait pour mettre en place un lieu inspiré de la *Maison Verte*, ce travail est né de l'espoir qu'une description exhaustive puisse mettre en lumière le nerf de la *Maison Verte* : nous escomptions pouvoir non seulement éclairer « ce qui n'avait pas marché » et « ce qui avait échappé » à l'équipe russe, mais aussi, en positif, en trouver l'essence. Pourtant, cette quête qui nous a amené en France s'est révélée être un chemin tout de lacets, de bifurcations, voire d'imbroglis. Les témoignages des accueillants de l'équipe parisienne avaient inmanquablement un caractère fragmentaire et assez disparate ; l'histoire de la *Maison Verte* est inexistante. Les recherches sociologiques qui ont été faites « de l'extérieur » ont toutes été contestées par les accueillants. Les expériences des autres lieux d'accueil français créés dans la foulée de la *Maison Verte* semblaient parler d'une autre réalité, encore plus éloignée, témoignant de l'histoire de la transmission française, avec la scission incompréhensible du concept de la *Maison Verte* entre ceux qui s'inspirent du plus près de son expérience et ceux qui se présentent comme étant inscrits dans le champ social, voire des lieux d'accueil enfants-parents (LAEP). *L'île Verte*, épargnée de cette distinction, avait du mal à rentrer dans « les cases ».

Ainsi, la description s'avérant une démarche impossible, nous avons décidé de nous pencher sur l'histoire de la *Maison Verte* — sur le temps de sa genèse, son processus en lui-même et l'environnement dans lequel elle a eu lieu — en quête *des questions* qui ont été à la base de la *création* de ce mode de travail innovant. En plus d'apporter des indications à l'équipe russe,

nous espérions ainsi pouvoir expliciter la pertinence de ce dispositif et son étonnante actualité. De fait, malgré les difficultés, l'expérience russe restait attirante pour les familles et les professionnels. Même, au fil du temps, elle a pu devenir un foyer réel de thèmes qui n'avaient pas de précédents dans le paysage russe : l'accueil respectueux des petits enfants, la question de la présence sécurisante des parents aux côtés des premiers pas « sociaux » des enfants, l'espace de la parole libre et confidentielle, l'ouverture à tous. De plus, s'interroger sur les ressorts de la persistance de l'attractivité du dispositif de la *Maison Verte* est également tout à fait légitime en France, car là-aussi il continue à susciter un intérêt important depuis sa création dans les années 70. Qu'est-ce que ce dispositif permet de « réactualiser » trente ans plus tard, auprès d'une génération si différente de la précédente, auprès de professionnels guidés par d'autres exigences sociales et témoins d'autres mouvements d'idées ?

Pourtant, la plongée dans l'histoire de sa création nous a montré non seulement la complexité et la richesse des questions dont les membres du groupe-créateur ont été porteurs, mais aussi le long cheminement de leurs *articulations* – la capacité à les verbaliser et à les conceptualiser mais aussi à les mettre en lien, à les emboîter, à les ajuster les unes aux autres. Parties des constats, des besoins, des intuitions – sans une forme de travail préalable et arrêtée – ces questions nécessitaient un travail de découverte des collègues, ainsi que des réactions des enfants et des parents, le même pour les partenaires sociaux. Le dispositif apparaissait alors de plus en plus d'une part comme le fruit du hasard de ces rencontres, et d'autre part comme le résultat de la ténacité du désir des protagonistes, et ce constat rendait très problématique sa « reproductibilité ».

En effet, c'est la conclusion que nous avons tirée de la lecture de ce chemin long et épineux que l'équipe a suivi pour trouver *une forme institutionnelle* conforme à l'idée de l'accueil – pour mettre en œuvre de manière concrète et effective ce qui est au centre de leur entreprise. La recherche de cette forme institutionnelle inédite a demandé un travail intense fondé sur des échanges teintés de tensions internes mais qui, pourtant, ne se sont soldées ni par les départs des protagonistes de cette histoire ni par la construction d'un *modèle schématique et duplicable*. Au contraire, ce travail vif et insistant a pu donner lieu à des idées et à des attitudes diverses – et même les développer. Et en parallèle, c'est cette convocation de contextes variés et l'ouverture aux rencontres qui a été décisive dans ce travail par tâtonnement mais qui a pu aboutir à une création hautement intéressante.

L'étude de l'histoire de la *Maison Verte*, faite de désirs et de rencontres, de contextes professionnels et de représentations différents, nous montre ainsi combien il est difficile de trouver ce « juste nécessaire » entre le respect de l'investissement de chacun et le cadre pouvant les contenir sans les réprimer, les refouler ou les évacuer. Combien il est difficile d'assurer la mise en circulation de la parole – autant avec les familles qu'entre professionnels. Et qu'il y a un non-dit constitutif qui accompagne toute création humaine, individuelle ou collective, surtout quand on tente de s'approcher de la complexité réelle des liens, de la conflictualité inhérente au psychisme humain.

Nous avons vu qu'à partir de leurs intuitions initiales, les membres de l'équipe de la *Maison Verte* ont découvert l'extrême variation et la richesse infinie des situations que les enfants et les parents amènent dans le lieu, ainsi que de leurs épiphénomènes. Les professionnels ont ainsi accepté de poser la construction du dispositif *à partir* de ces situations vécues et de l'analyse de leurs effets, sans figer leurs intuitions dans des buts à atteindre.

Cela nous est apparu capital ; et il nous semble finalement qu'il s'agit là de quelque chose d'extrêmement singulier, dont on peut supposer qu'il explique l'étonnante persistance de l'intérêt que le lieu suscite. A savoir, de poser *comme possible* le déplacement *du travail finalisé, orienté par un but ou une représentation, vers un cheminement en temps réel*, en mettant au centre de la réflexion la recherche *des conditions qui permettent à chacun de suivre son propre trajet* – aux accueillis, enfants et parents, et aux accueillants, les professionnels de tous horizons.

De la même manière, nos intentions de départ de notre travail ont commencé à se transmuter : de la recherche d'une histoire « vraie » de la *Maison Verte*, nous sommes passé au questionnement sur la possibilité/difficulté d'écrire une histoire faite par plusieurs, d'une manière générale, et, en particulier, à la découverte des raisons et des intentions pour lesquelles l'équipe parisienne n'a pas pu/voulu écrire son histoire collective. Sans cette étude, ces choix concernant la transmission (l'abstention de l'écriture résumée et synthétisée, le refus de « généraliser » le nom propre et le dispositif, le renoncement à faire une fédération des lieux qui s'en inspiraient) nous semblaient énigmatiques, et même anecdotiques.

Au fur et à mesure, ce que nous avons initialement senti comme incompatible – d'une part *l'impossibilité* de conclure, de se mettre définitivement et résolument d'accord sur de

nombreuses questions, et d'autre part, le choix de ne transmettre qu'à travers leur propre procédé ce qu'ils eux-mêmes ont traversé, commençait à nous apparaître moins contradictoire, et même fondamental pour le dispositif et sa transmission. Le travail sur l'histoire et sur le cheminement institutionnel de la *Maison Verte* nous a amené à constater que derrière cette impossibilité, il y avait le nerf du dispositif même : une organisation institutionnelle qui garde une *différence* au sein d'elle-même ; un dispositif qui rend possible l'investissement de chacun et son articulation aux autres. De même, l'étude des débuts de la transmission et de la résonance que l'expérience de la *Maison Verte* a trouvée, a montré que les choix de l'équipe en la matière étaient le résultat d'une *pratique réfléchie* de la transmission de ce dispositif. Ainsi considérée, la transmission se voit elle-même comme une expérience singulière, qui se cherche et prend forme en marchant, en réfléchissant toujours aux *conditions* de surgissement des ouvertures dont le sujet se saisit afin d'articuler sa question, de se développer. Il s'agit en définitive d'éveiller l'investissement de chaque sujet qui s'engage dans une nouvelle création en l'articulant au contexte.

Cette vision du dispositif – *comme le maintien difficile mais efficace de points d'altérité au cœur de l'institution et son reflet dans l'accueil des différences chez les sujets* – et de sa transmission – *comme une rencontre plus qu'une formalisation arrêtée* – nous a mis dans une situation difficile. Car il nous a semblé essentiel de ne pas trahir ce mouvement que l'équipe de la *Maison Verte* a eu autant de peine à préserver et à *faire passer*. Mouvement d'ailleurs très rare et très courageux, ce que nous avons pu voir à travers les exemples d'autres expériences novatrices, comme la Naissance Sans Violence, la rénovation des classe de l'Education Nouvelle, la Pédagogie Institutionnelle ou l'expérience du CMP Claude Bernard ; toutes ces expériences qui ont perdu leur force au cours de leur élargissement.

L'innovation, le désir d'entreprendre, le jeu des rencontres et des découvertes au hasard se sont en effet estompés avec leur généralisation. L'attention qu'elles ont trouvée auprès des financeurs ou de la population ne les a pas épargnées de la schématisation et d'une certaine « perversion » de leur message initialement subversif. En effet, la *Maison Verte* se distingue aussi par l'insistance avec laquelle elle a frayé ses propres voies de transmission et a refusé d'avoir recours aux plus simples. Autrement dit, de se satisfaire de l'attention qu'elle a pu attirer sur son expérience et de considérer que sa médiatisation et son élargissement constituaient la tâche la plus importante dans la transmission.

Pour notre travail qui est parti de la tentative d'une description exhaustive, nous sommes ainsi passé à la découverte que la description est déjà une transmission, et par conséquent, à l'épreuve de respecter, voire de ne pas trahir ce mouvement que la *Maison Verte* a tenté et a réussi à instaurer. En un mot, ce « quelque chose qui nous échappe » au fur et à mesure de notre recherche s'est transformé en découverte qu'il y a « quelque chose d'insaisissable » *par définition*.

Cela nous a mis face à l'exigence de chercher une forme qui corresponde non seulement à la complexité des choses mais à leur propension à constamment échapper. Notre découverte, tout à fait progressive, consistait en la prise de conscience que cet « insaisissable » est inhérent, voire constitutif de l'expérience de la *Maison Verte*, qui peut être vue comme un dispositif qui donne lieu à un cheminement subjectif, au jeu de rencontres et au déploiement du désir. Ce processus se fait au quotidien et a besoin d'un espace ouvert et de temps-devant-soi.

En somme, cette étude, cette histoire, ce dispositif ont réussi à nous confronter aux questions que l'équipe de la *Maison Verte* vivait et mettait en place, en se gardant de donner des réponses définitives. Comment soutenir le désir des gens qui se lancent dans la même aventure ? Comment ne pas escamoter le temps de recherche qui leur appartient ? Comment mettre les nouvelles équipes au travail ? Et qu'est-ce que ce travail ?

En somme, à la fois le dispositif et sa transmission, à nos yeux, questionnent cela – comment ne pas clore trop rapidement les débats, comment rendre utiles les différences, comment se nourrir de la discussion réelle, animée par les investissements désirants ? Comment faire en sorte que la décision ou l'aménagement pratique trouvés restent souples et mobiles dans le sens qu'ils peuvent être à nouveau mis au travail ? Comment ne pas amalgamer les positions de chacun quand tout le monde partage le même langage conceptuel ? Comment ne pas céder au danger de ne plus s'efforcer d'argumenter sa position, en restant à un niveau allusif, en faisant appel à une réalité soi-disant commune à tous ? Comment ne pas insister sur les réponses trouvées par une équipe ? Même si elle croit avoir trouvé des réponses « universelles », « justes » ou « pertinentes », ces réponses ne valent peut-être que pour elle, dans une situation et un temps donnés ? Comment puiser dans ses propres rencontres et transformer ses contradictions en moments de travail ?

Les questions que nous avons rencontrées nous-même, avec notre propre expérience russe, nous ont ainsi amené vers celles des *ressorts internes de cette transmission*. Le point de départ du cheminement de l'équipe de *l'Île Verte* (cette forme fantasmée, chargée des représentations « locales » qu'elle donnait à l'idée de la *Maison Verte*), nous est apparue comme une étape indispensable. C'est cette perception idéalisée qui a mis au travail l'équipe, attirée par la force subversive qu'elle repérait dans les mots vifs et mobilisants de Françoise Dolto, et qui l'a soutenue quand la rencontre avec la réalité de mise en route de l'idée avait tout pour la déconcerter. Cette transmission fragmentaire, proche de la forme orale, non-systématisée, incomplète (qui a trouvé son incarnation par la suite dans la transmission des collègues français) a soutenu également le « soupçon constructif » concernant l'existence de sens multiples et « non-évidents » du dispositif et la quête de leurs significations sous-jacentes. Cela était capital pour faire décoller l'équipe de l'immédiat « du vécu » et pour instaurer une distance indispensable à l'analyse des situations embarrassantes. Ces dernières ont constitué, au fond, leur propre « matériel » de réflexion et les ont amenés vers le repérage de leurs propres « points subversifs ».

Autrement dit, « l'aventure de *l'Île Verte* » consistait en ce chemin qui mettait l'équipe devant des questions troublantes mais propices à l'analyse des fondements des pratiques sociales, culturelles, discursives, professionnelles, et *de son propre ancrage* dans ce paysage normatif. A titre d'exemple, nous pouvons citer le long cheminement de l'équipe par rapport à la question des règles et la participation financière à *l'Île Verte* ; questions qui étaient et restent hautement problématique pour la société russe, en phase de changement radical des règles économiques, politiques et sociales.

En même temps, cette expérience russe, est-elle fondamentalement différente de l'expérience d'une équipe débutante, séduite par l'idée de la *Maison Verte*, en France ? Et ceci, qu'une telle équipe prenne sa source dans les pages de Françoise Dolto (à l'instar des professionnels pétersbourgeois), directement auprès de la *Maison Verte* d'aujourd'hui, ou encore auprès d'une équipe du lieu d'accueil enfants-parents. Car toute équipe qui s'engage dans un cheminement qui la conduit vers une construction institutionnelle qui rende possible cette difficile articulation *entre la vision de chacun et sa dialectisation au contact des autres, entre le contexte et les aménagements qui mettent ce contexte en question*, a toutes les chances de faire apparaître, au détour du chemin, un dispositif innovant.

Notre exemple de travail en Russie, éloigné des débats français qui opposent souvent les maisons vertes aux lieux d'accueil enfants-parents, nous a été utile pour voir que ce qui compte c'est ce travail institutionnel qui fait évoluer le désir initial et trouve *une forme* qui travaille *le contenu*.

C'est ce que nous avons choisi de préserver, et ce dont il nous a semblé essentiel de témoigner dans ce travail.

« La possibilité d'une *Ile Verte* », titre que nous avons choisi de lui donner, ouvre ainsi le champ des conditions de création d'un tel lieu, tout en soulignant qu'il y a toujours cette part subjective, fragile, mais qui assure du même coup une ouverture, et au fond, *une possibilité de cheminement*. Et cette part, la moins formalisable dans la description du dispositif, constitue pourtant l'élément le plus puissant de sa transmission.

Bibliographie

1. AEBERSOLD, A, WILLEQUET, P., SCHOPFER, C. *L'envol et le lien. Dix ans d'activités au Cerf-Volant : lieu d'accueil parents-enfants*, Genève, 2000.
2. AKSARINA N.M. *L'éducation des enfants du premier âge*, Moscou, 1977. Аксарина Н.М. *Воспитание детей раннего возраста*, Москва, Изд-во «Медицина», 1977.
3. ALEXEEVA, L. *L'histoire de la pensée dissidente à l'U.R.S.S. : l'histoire moderne*, Moscou, Edition de MHG, 2012, pp. 205-327. АЛЕКСЕЕВА, Л., *История инакомыслия в СССР: новейший период*, Москва, из-во Московско-Хельсинской Группы, 2012.
4. ALEXIEVITCH, S. *La fin de l'homme rouge. Ou le temps du désenchantement*, Ed. Actes sud, 2013.
5. ANCELIN, J. *L'action sociale familiale et les caisses d'allocations familiales : un siècle d'histoire*, Paris, Association pour l'étude de l'histoire de la sécurité sociale : diff. La Documentation française, 1997.
6. ARIES, P., DUBY, G., PROST, A. (sous la direction), *Histoire de la vie privée. Tome V. De la Première Guerre mondiale à nos jours*, Seuil, 1987.
7. AUBRY, J. *La carence des soins maternels. Les effets de la séparation et la privation de soins maternels sur le développement des jeunes enfants*, PUF, Paris, 1955.
8. AUDOUARD, X. *L'idée psychanalytique dans une maison d'enfants. Cinq ans d'écoute éducative. L'Ecole des Samuels 1965-1970*, Editeurs Epi-s.a., Paris, 1970.
9. BARRAL, W. (sous la direction), *La révolution des petits pas : enfant de droit*. Actes du colloque national du 15 au 18 janvier 1990, Lierre & Coudrier : Association la Harpe-Enfant de Droit, 1990.
10. BAUDELLOT, O., RAYNA, S. (sous coordination), *Les bébés et la culture : éveil culturel et lutte contre les exclusions*, L'Harmattan, 1999.
11. BASTARD, B., CARDIA-VONECHE L., EME, B., NEYRAND G., CHAPOUTOT A., *Reconstruire les liens familiaux : nouvelles pratiques sociales*, Syros, 1996.
12. BELMOUNES, T. « Les orientations générales d'action sociale 2001-2004 », *Recherches et prévisions. La branche Familiale de la Sécurité sociale. Rétrospectives et prospectives*, n° 68/69, septembre 2002, pp. 17-24.
13. BENOIT, P. *Chroniques médicales d'un psychanalyste, Médecine et psychanalyse*, Editions Rivages, 1988.
14. BENOIT, P. *Le corps et la peine des hommes*, Harmattan, 2004.
15. BERGE, A. *Le Centre Psycho-Pédagogique du Lycée Claude-Bernard pour l'enseignement*

- secondaire*, Separata de « Acricia portuguesa » 1950-1951, Lisboa.
16. BEZES, P. *Réinventer l'Etat. Les réformes de l'administration française*, Edition P.U.F., 2009.
 17. BEZROUKOVA O, *Réseaux et ressources de soutien de parentalité responsable chez les jeunes parents*, БЕЗРУКОВА, О., *Ресурсы и сети поддержки ответственного родительства в молодых семьях*, изд-во Санкт-Петербургского университета, 2011.
 18. BEZROUKOVA, O., SAMOYLOVA, V. « La politique familial au niveau des municipalités », *Pouvoir*, revue nationale sociopolitique, n° 11, 2013. БЕЗРУКОВА, О., САМОЙЛОВА, В., « Семейная политика на муниципальном уровне », *Власть*, национальный социополитический журнал, № 11, 2013.
 19. BIGEAULT, J.-P, TERRIE, G. *L'illusion psychanalytique en éducation*, PUF, 1978.
 20. BOUCHART, A., RAPOPORT, D. (sous la direction), *Origines. D'où viens-tu ? Qui es-tu ?* Les cahiers du nouveau-né n° 7, Editions Stock, 1985.
 21. BOURDIEU, P., PASSERON, J.-C. *La reproduction. Eléments pour une théorie du système d'enseignement*, Editions de Minuit, 1970.
 22. BOURDIEU, P. *Le sens pratiques*, Paris, Minuit, 1980.
 23. BOUSSION, S. *Les éducateurs spécialisés et leur association professionnelle : L'ANEJ de 1947 à 1967. Naissance d'une profession sociale*, Thèse doctorat : Histoire moderne et contemporaine : Angers : 2007, tome 2.
 24. BOWLBY, J., ROUDINESCO J., DAVID M. « Réactions immédiates des jeunes enfants à la séparation », *Courrier Centre International de l'Enfance*, Paris, n° 2 et 3.
 25. BOWLBY, J. *Attachement et perte*, P.U.F., 1978.
 26. *Bulletin de psychologie*, numéro spécial psychologie clinique, 1975-1976, XXIX.
 27. CARON-LEULLIEZ, M., GEORGE, J., *L'accouchement sans douleur : histoire d'une révolution oubliée*, Les éditions de l'atelier, 2004.
 28. CARROY, J., OHAYON A., PLAS R., *Histoire de la psychologie en France : XIXe-XXe siècles*, Editions la Découverte, 2006.
 29. CATH, S. H., GURWITT, A. R., MUNDER ROSS, J. *Father and Child : Developmental and Clinical Perspectives*, Boston: Little Brown, 1982.
 30. de CERTEAU, M., *L'invention du quotidien, 1, Arts de faire*, Gallimard, 1990.
 31. CHATEAU, J. (sous la direction), *Les Grands Pédagogues*, PUF, Paris, 1965.
 32. CHAUVIERE, M., FABLET, D. « L'instituteur et l'éducateur spécialisés. D'une différenciation historique à une coopération difficile », *Revue française de pédagogie*, n° 134, janvier-février-mars, 2001, p. 79.
 33. CHAUVIERE, M., SASSIER, M., BOUQUET, B., (sous la direction), *Les implicites de la politique*

- familiale. Approches historiques, juridiques et politiques*, Dunod, 2000.
34. CHAUVIERE, M. *Enfance inadaptée : l'héritage de Vichy*, Editions ouvrières, 1980.
 35. CLAPAREDE, E. *L'éducation fonctionnelle*, Delachaux & Niestlé, 1946.
 36. DAVID, M., APPEL, G. *Lóczy ou le maternage insolite*, CEMEA, Scarabée, 1973.
 37. MAKAROVA, I., RYSKINA, V., SOUSLOVA, O., YOURAN, A. (sous la direction), *De « la Maison Verte » à « l'île Verte » : traditions et expérience*, Saint-Pétersbourg, 2000. МАКАРОВА, И., РЫСКИНА, В., СУСЛОВА, О., ЮРАН, А. (под редакцией), *От «Зеленого Дома» к «Зеленому Острову» : традиции и опыт*, Санкт-Петербург, 2002.
 38. ZAOSTROVSKY, L., RYSKINA, V., SOUSLOVA, O., YOURAN, A. (sous la direction), *De l'île Verte à la Maison Verte : la suite de l'histoire*, Saint-Pétersbourg, 2009. ЗАОСТРОВСКИЙ, Л., РЫСКИНА, В., СУСЛОВА, О., ЮРАН, А. (под редакцией), *От Зеленого Острова к Зеленому Дому : продолжение истории*, Санкт-Петербург, 2009.
 39. DELEUZE, G., Foucault, Les Editions de Minuit, 1986/2004.
 40. DEMENT'EVA, I. « L'adaptation sociale des enfants –orphelins : problèmes et perspectives dans les conditions de marché », *Etudes sociologiques*, 1992, n° 10. ДЕМЕНТЬЕВА И.Ф., «Социальная адаптация детей-сирот : проблемы и преспективы в условиях рынка », *Социологические исследования*, 1992, № 10.
 41. DERRIDA, J., DUFOURMANTELLE, A., *De l'hospitalité*, Calmann-Lévy, 1997.
 42. DESTOMBES, C. « La création des lieux d'accueil parents-enfants dans le Nord », *Métiers de la petite enfance*, n° 42, octobre 1998.
 43. DOLTO, F. *Au jeu du désir*, Editions du Seuil, 1981.
 44. DOLTO, F. *Autoportrait d'une psychanalyste, 1934 – 1988*, Editions du Seuil, 1989.
 45. DOLTO, F., RAPOPORT, D., THIS, B. (sous la direction), *Enfants en souffrance*, Stock Laurence Pernoud, 1981.
 46. DOLTO, F. « De la prévention ... et des C.M.P.P. », *EMPAN, C.M.P. – C.M.P.P. : un nécessaire équilibre instable*, N° 35, septembre 1999.
 47. DOLTO, F., ROUDINESCO, E., *Quelques pas sur le chemin de Françoise Dolto*, Editions Seuil, 1988.
 48. DOLTO, F. *Enfances*, Edition du Seuil, 1986.
 49. DOLTO, F. *L'évangile au risque de la psychanalyse*, Jean-Pierre Delarge, éditions universitaires, 1977.
 50. DOLTO, F. *L'image inconsciente du corps*, Editions du Seuil, 1984.
 51. DOLTO, F. *La Cause des enfants*, Editions Robert Laffont, Pocket Evolution, 1985.
 52. DOLTO, F. *La difficulté de vivre*, Editions Gallimard, 2009.

53. DOLTO, F. *Les étapes majeures de l'enfance*, Editions Gallimard, 2000.
54. DOLTO, F., WINTER, J.-P., *Les images, les mots, le corps*, Editions Gallimard, 2002.
55. DOLTO, F. « Préface », Pierre Davis, *Psychanalyse et famille*, Edition Armand Colin, Paris, 1976.
56. DOLTO, F. *Séminaires de psychanalyse d'enfants II*, Seuil, 1985.
57. DOLTO, F. *Sexualité féminine*, Scarabée, Métailié, 1982.
58. DOLTO, F. *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison verte*, Editions de Gallimard, 2009.
59. DOLTO, F. *Une vie de correspondance, 1938-1988*, Editions Gallimard, 2005.
60. DUPRAZ, L. « Passerelles, vous avez dit passerelles ? », l'intervention au Colloque « *Les passerelles... Des passe-âges* », le 9 mars 2005, Brest.
61. DUPRAZ, L. *Le temps d'appivoiser l'école : lieux et actions-passerelles entre les familles et l'école maternelle*, Fondation de France, 1995.
62. EDGCUMBE, R. *Anna Freud. A View of Development, Disturbance and Therapeutic Techniques*, Routledge, 2000.
63. EME, B. *La Croisée des liens : lieux d'accueil enfants-parents de quartiers, lien familial et lien social*, la Fondation de France, 1993.
64. EME, B. *Des structures intermédiaires en émergence : les lieux d'accueil enfants parents de quartier*, Laboratoire de sociologie du changement des institutions, Centre de recherche et d'information sur la démocratie et l'autonomie, Paris, CNRS-IRESO, 1993.
65. *Enfance aliénée ou société aliénante ?* numéro spécial de la revue *Recherches*, vol. I, septembre 1967.
66. *Enfance aliénée : l'enfant, la psychose et l'institution*, numéro spécial de la revue *Recherches*, vol. II, décembre, 1968.
67. *Entrez donc, des psychanalystes accueillent*, IRAEC, ESF éditeur, 1992.
68. *Environnement et petite enfance*, Catalogue d'Expositions itinérantes, n° 7, Centre de Création Industrielle, Centre Georges Pompidou, janvier 1978.
69. ETKIND, A. *Eros de l'Impossible : l'histoire de la psychanalyse en Russie*, Ed. Médouza, Saint-Petersbourg, 1993. ЭТКИНД, А., *Эрос невозможного: история психоанализа в России*, Изд-во Медуза, Санкт-Петербург, 1993.
70. *Familles au singulier*, Actes du colloque du Service de prévention familiale de l'ADEF0 à Dijon, les 24-25 septembre 1998.
71. FIGES, O. *Les chuchoteurs : vivre et survivre sous Staline*, Edition Denoël, 2009.
72. FILLOUX, J.-C. « Psychanalyse et pédagogie ou d'une prise en compte de l'inconscient dans le

- champ pédagogique », *Revue française de pédagogie*, 1987, n° 81.
73. FONVIEILLE, R. *L'aventure du mouvement Freinet vécu par un praticien-militant, 1947-1961*, Librairie des Méridiens Klincksieck, 1989.
74. FOUCAULT, M. *Dits et écrits, II, 1976-1988*, Gallimard, 2001.
75. *Françoise Dolto, aujourd'hui présente : dix ans après : actes du colloque 14-17 janvier, 1999*, Paris : Gallimard, 2000.
76. FREUD, A. *L'enfant dans la psychanalyse*, Gallimard, 1976.
77. FREUD, S. *Résultats, idées, problèmes I*, PUF, 1984.
78. *Garde-fous arrêtez de vous serrer les coudes*, Collectif, Edition François Maspero, 1975.
79. *Gestion de NKO : défi de confiance*, Collectif, Saint-Pétersbourg, 2008, *Управление НКО : ставка на доверие*. Санкт-Петербург, 2008, СпбОО Центр Развития НКО.
80. GIBLIN, B. (sous la direction), *Dix ans de Russie*, Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, 2003.
81. le GUILLANT, G. « Fleury-lès-Aubras 1948 : Les Ceméa s'engagent dans le champ de la santé mentale », *Vie sociale et traitements*, n° 72, 2001/4.
82. GUILLERAULT, G. *Françoise Dolto et l'image du corps en psychanalyse : un corpus doctrinal pragmatique*, Thèse de doctorat : Psychologie : Paris 7 : 1995.
83. HERBINET, E. (sous la direction), *Naître... et ensuite ?* Les Cahiers du nouveau-né, n° 1-2, Stock, 1978.
84. HERBINET, E., BUSNEL, M.-C. (sous la direction), *L'aube des sens*, Les Cahiers du nouveau-né, n° 5, Editions Stock, 1981.
85. HENRI, M. *L'observation en milieu ouvert*, rapport présenté à Monsieur le directeur de l'Education surveillée, Vaucresson, Centre de formation et d'études de l'Education surveillée, 1956.
86. HEUYER, G. *Introduction à la psychiatrie infantile*, Paris, PUF, 1966.
87. IVANOVA, V., VASSILYEVA, N. « Integrating parents and toddlers with special needs: Parent-toddler groups in St. Petersburg », *Parents and Toddlers in Groups: A Psychoanalytic Developmental Approach*, Ed. by Marie Zaphiriou Woods & Inge-Martine Pretorius, NY, London, Routledge, 2011.
88. JOIN-LAMBERT MILOVA, H. *L'autonomie et les éducateurs de foyer : Pratiques professionnelles et évolutions du métier en France, en Russie et en Allemagne*, Thèse de doctorat : Sociologie : Paris 8 : 2004.
89. KALABEKOV I.G., *Les réformes russes en chiffres et données*, Moscou, Ed. Roussaki, 2010. КАЛАБЕКОВ И.Г., *Русские реформы в цифрах и данных*, Москва, изд-во Руссаки, 2010.

90. KOJEVNIKOVA, E., KLOTCHKOVA, E. (sous la direction), *Il n'existe pas des enfants « inéducables »*. Livre sur l'intervention précoce. Collectif, Saint-Pétersbourg, Karo, 2007.
 КОЖЕВНИКОВА, Е.В., КЛОЧКОВА, Е.В. (под редакцией), *Нет необучаемых детей. Книга о раннем вмешательстве*. Санкт-Петербург, изд-во Каро, 2007.
91. KORCZAK, J. *Comment aimer un enfant, Le droit de l'enfant au respect*, Ed. Robert Laffont, 2006.
92. KRASNOPOL'SKAYA, I., MERSIANOVA, I. «Le troisième secteur à Saint-Pétersbourg : confiance de la population et les ressources pour le développement de la société civile», *Les associations non-gouvernementales et non-lucratives à Saint-Pétersbourg 2010-2011*, Spb BOO Le Centre de Développement des NKO, Saint-Pétersbourg, 2011, КРАСНОПОЛЬСКАЯ, И., МЕРСЯНОВА, И. «Третий сектор в Санкт-Петербурге : доверие население и возможности для развития гражданского общества» в Негосударственные некоммерческие организации в Санкт-Петербурге 2010-2011, Спб БОО Центр развития НКО, Санкт-Петербург, 2011.
93. *L'enfant d'abord*, le journal pour les assistantes maternelles et les parents, 1976-1979.
94. LACAN, J. *Ecrits*, Seuil, 1971.
95. LACAN, J. *Le séminaire de Jacques Lacan. Livre IV. La relation d'objet : 1956-1957*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Editions du Seuil, 1994.
96. LANG, J.-L. « Organisation des loisirs et prévention curative », journées d'études de neuropsychiatrie infantile, 29-30 mai 1957, hôpital de la Salpêtrière, Paris, *Revue de neuropsychiatrie infantile et d'hygiène mentale de l'enfance*, n° 11-12, novembre-décembre 1957.
97. *Le soutien précoce aux enfants avec des besoins particuliers et à leurs parents, Résultats d'un projet pilote à Saint-Pétersbourg*, Coll., Ministère de l'Education, Moscou, Saint-Pétersbourg, 2002. *Ранняя помощь детям с особыми потребностями и их семьям. Результаты пилотного проекта в Санкт-Петербурге*, под ред. Маоровой Н.П., Мин-во Образования, Москва, Санкт-Петербург. 2002.
98. LEDOUX, M.-H. *L'introduction à l'œuvre de Françoise Dolto*, Editions Rivages, 1990.
99. *Les associations à l'épreuve de la décentralisation*. Conseil national de la vie associative. La Documentation française, 1993.
100. *Lieu d'Accueil Enfants Parents et socialisation(s)*, le Furet, petite enfance et diversité, Recherche coordonnée et dirigée par Henriette Scheu avec l'appui de Nathalie Fraioli.
101. « Les enfants de la Russie au seuil de XXIème siècle, Le rapport indépendant de la Fondation pour l'Enfant », *Le petit d'homme*, n° 4-5-6, 2000, « Дети России на пороге XXI века ,

- Независимый доклад Российского детского фонда», *Дитя человеческое*, Специальный выпуск, № 4-5-6, 2000.
102. *Maisons Ouvertes de la région Rhône-Alpes*, Mission Régionale Petite Enfance, Lyon, 1991.
103. *Maisons Vertes. Dix après quel avenir ? Des lieux d'accueil parents-enfants*, Fondation de France, Les cahiers, n° 3, 1991.
104. MEDVEDEVA, O. (sous la direction), *A la mémoire de Korczak*, Moscou, 1992. МЕДВЕДЕВА, О., (под редакцией), «Корчак : легенда, истоки», *Памяти Корчака*. Москва, 1992.
- 105.
106. MAUCO, G. *La paternité : sa fonction éducative dans la famille et à l'école*, Editions universitaires, 1971.
107. *Méthodes psychologiques, pédagogiques et sociales en psychiatrie infantile*, Monographie de l'Institut national d'hygiène n° 24, ministère de la Santé publique et de la population, Paris, 1961.
108. MOREAU, D. « Nouveaux regards sur la crèche : lieu de vie – lieu de rencontre », *Les Cahiers du Centre d'Etudes et de Recherches Marxistes*, 1978.
109. MOROZOVA, T., DOVBNYA, S., PUCKERING, C. « Programme "Mellow Parenting" », BORJESON, B., BRITTEN, S., DOVBNYA, S., MOROZOVA, T., *Relations précoces et développement de l'enfant*, Saint-Pétersbourg, 2009. МОРОЗОВА Т.Ю., ДОВБНЯ С.В., ПАКЕРИНГ К., « Программа "Зрелое Родительство" », Б.БОРЬЕСОН, С. БРИТТЕН, С.ДОВБНЯ, Т. МОРОЗОВА, К. ПАКЕРИНГ, *Ранние отношение и развитие ребенка*, изд-во: Питер, Санкт-Петербург, 2009.
110. MOURAVIYEVA, V. « La transparence et l'obligation de rendre compte des NKO russes comme un outil pour l'efficacité de leur action », *Promouvoir la confiance aux associations non-gouvernementaux : le contexte russe*, ASI, Saint-Pétersbourg, 2010. МУРАВЬЕВА, В., *Прозрачность и подотчетность российских НКО как ресурс повышения эффективности их деятельности, Повышение доверия к НКО : русский контекст*, АСИ. Санкт-Петербург, 2010.
111. MOZERE, L. *Le printemps des crèches : histoire et analyse d'un mouvement*, Editions l'Harmattan, 1992.
112. MUEL-DREYFUS, F. *Le métier d'éducateur : les instituteurs de 1900 : les éducateurs spécialisés de 1968*, Editions Minuit, 1983.
113. NEILL, A. S. *Libres enfants de Summerhill*, Edition de Maspero, 1970.
114. NEYRAND, G. *Sur les pas de la maison verte : des lieux d'accueil pour les enfants et leurs parents*, Syros, 1995.

115. NORVEZ, A. *De la naissance à l'école. Santé, modes de garde et préscolarité dans la France contemporaine*, PUF, Institut National d'Etudes Démographiques, 1990.
116. OHAYON, A. DOMINIQUE O., SAVOYE, A. (Ed.) *L'Education nouvelle histoire, présence, devenir*, Peter Lang SA, Editions scientifiques européennes, Berne, 2004.
117. OHAYON, A. *Psychologie et psychanalyse en France. L'impossible rencontre (1919-1969)*, Edition la Découverte/Poche, 2006.
118. d'ORTOLI, F., AMRAM M. *L'École avec Françoise Dolto. Le rôle du désir dans l'éducation*, Hatier, 2000.
119. OURY, J. *Il, donc*, Editions Matrice, 1998.
120. OURY, J. *Le collectif : le Séminaire de Sainte-Anne*, Champ social éditions, 2005.
121. OURY, F., VASQUEZ A. *De la classe coopérative à la Pédagogie institutionnelle*, Maspéro, Paris, 1974.
122. OURY, F., VASQUEZ A. *Vers une pédagogie institutionnelle ?*, Matrice, 1998.
123. *Pages d'histoire, la protection judiciaire des mineurs, XIXe –XXe siècles*, Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière », 2007.
124. PAVILLON, E. *La fondation de France, 1969 – 1994 : l'invention d'un mécénat contemporain*, Anthropos, Pais, 1995.
125. PEYRE, V., TETARD, F. *Des éducateurs dans la rue. Histoire de la prévention spécialisée*, Edition de La Découverte, Paris, 2006.
126. PINELL, P., ZAFIROPOULOS, M. « La médicalisation de l'échec scolaire : de la pédopsychiatrie à la psychanalyse infantile », *Actes de la recherche en science sociales, Le déclassement*, n° 24, novembre 1978.
127. POCHE C., OURY J., OURY F., *L'années dernière, j'étais mort, signé Miloud*, Matrice Vigneux, 1986.
128. POPPER, K. *La Leçon de ce siècle*, Anatolia Editions, 1993.
129. PROST, A. *Histoire de l'enseignement et de l'éducation en France. L'École et la Famille dans une société en mutation (depuis 1930)*, tome IV, Editions Perrin, 2004.
130. *Psychosynthesis in North America : Discovering our History 1957-2010*, collective, The Association for the Advancement of Psychosynthesis, 2011.
131. *Psychothérapie institutionnelle. Aspects de la vie quotidienne à l'hôpital psychiatrique. La formation des infirmiers*, numéro spécial de la revue *Recherches*, mai 1970.
132. RAILLON, L. COUSINET, R. *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée*, vol. XXIII, n° 1-2, 1993.
133. *Sauvegarde de l'Enfant*, n° 2, 3, 4, 1946.

134. de SAUVERZAC, J.-F. *Françoise Dolto. Itinéraire d'une psychanalyse*, Aubier, Le livre de poche, 1993.
135. SCHAUDER, C. (sous la direction), *Lire Dolto aujourd'hui*, Editions érès, 2008.
136. SCHAUDER, C. (sous la direction), *Françoise Dolto et le transfert dans le travail avec les enfants*, Editions érès, 2005.
137. SCHAUDER, C., DOLTO, F., « De l'idée à ses réalisations », *Le journal des psychologues*, n° 45, mars 1987.
138. SPITZ, R. « La perte de la mère par le nourrisson », *Enfance*, nov.-déc. 1948.
139. SPITZ, R. *Le non et le oui : la genèse de la communication humaine*, P.U.F., 1962.
140. *Structures type Maison Verte : Quelles pratiques de la parole ?* Premières journées européennes, Strasbourg, novembre 1994, *Le Coq-Héron* n° 140, 1996.
141. TARPINIAN, A. (sous la direction), *Idées-forces pour le XXI siècle : Psychologie-éducation, Culture – Société, Sens- Poésie – Ethique, Donner corps aux idées*, Lyon, Chronique sociale, 2009.
142. TCHISTOVICH L.A., KOJEVNIKOVA E.V., *Un mode possible des programmes d'intervention précoce russes*. 1995. ЧИСТОВИЧ, Л.А., КОЖЕВНИКОВА, Е.В., *Возможный российский вариант программ раннего вмешательства*. 1995.
143. THIS, B. *La Maison verte : créer des lieux d'accueil*. Editions de Belin, 2007.
144. THIS, B. *Naître*, Edition Aubier-Montaigne, 1978.
145. THIS, B. *Neuf mois dans la vie d'homme*, 1994.
146. TONKOVA-YAMPOLSKAYA R.V., TCHERTOK T.Ya. *Pour la santé des enfants. Manuel pour les éducateurs de jeunes enfants*, Moscou, 1985. ТОНКОВА-ЯМПОЛЬСКАЯ Р.В., ЧЕРТОК Т.Я. *Ради здоровья детей. Пособие для воспитателей детского сада*, Москва, Изд-во «Просвещение», 1985.
147. TOSQUELLES, F. *Structures et rééducation thérapeutique : aspects pratiques*, Paris, Editions Universitaires, 1972.
148. TOSQUELLES, F. *Cours aux éducateurs*, Editions du Champ social, Nimes, 2002.
149. TRASTOUR, G. « Politique, psychiatrie, institution, trois focalisations », *Chimères*, n° 72, 2010.
150. YADECHKO, V.I., SOKHINE F.A., IL'INA T.A., *La pédagogie préscolaire. Manuel d'Ecoles des pédagogues pour les jeunes enfants*, Ed. Proscveschenie, 1986. ЯДЭШКО В.И, СОХИН Ф.А., ИЛЬИНА Т.А., *Дошкольная педагогика, Учебное пособие для учащихся педагогических училищ*. Изд-во: Просвещение, 1986.
151. VARPAKHOVSKAYA, O. G. (sous la direction), *Mot à mot. Conversations avec les enfants et*

- sur les enfants au « Portillon Vert », Moscou, 2007. ВАРПАХОВСКАЯ, О.Г., (под редакцией), Слово за слово. Беседы с детьми и о детях в «Зеленой дверце», Москва, Диск-ТМ, 2007.*
152. VASSE, D. *Se tenir debout et marcher. Du jardin œdipien à la vie en société*, Gallimard, 1995.
153. VOLOKHATOVA, V.M. *Les établissements d'orphelins en Russie Soviétique : l'histoire du fondement et des problèmes de fonctionnement*, la thèse : Histoire : Moscou : 2005.
ВОЛОХАТОВА В.М. *Сиротские учреждения Советской России: история становления и проблемы функционирования*. Диссертация на соискание степени кандидата исторических наук, 2005, Москва.
154. VYGOTSKY, L. *Les fondements de la déféctologie*, Moscou, 1995. ВЫГОТСКИЙ Л. С., *Основы дефектологии*, Москва, Просвещение, 1995.
155. YOUNG-BRUEHL, E. *Anna Freud : a biography*, NY, Summit books, 1988.
156. ZAMALDINOVA, G. (sous la direction), *Mères-pupilles des Maisons d'enfants. Problèmes, expérience d'accompagnement et de leur soutien*, Collectif, Saint-Pétersbourg, Le Centre de Korczak des programmes pour les jeunes « La Voie Réelle », 2000. ЗАМАЛДИНОВА, Г. (под редакцией), *Мамы-выпускницы детских домов. Проблемы, опыт поддержки и сопровождения*. С-Петербург, Корчаковский центр молодежных программ «Реальный путь», 2000.
157. ZAPHIRIOU WOODS, M. « Preventive work in a toddler group and nursery », *Journal of Child Psychotherapy*, vol. 26, n° 2, 2000.
158. ZAPHIRIOU WOODS, M., PRETORIUS, I.-M. (Ed. by), *Parents and Toddlers in Groups: A Psychoanalytic Developmental Approach*, Routledge, 2011.

Des circulaires et des sources électroniques:

1. Le rapport analytique sur la situation des enfants à Saint-Pétersbourg, en 1999, Le Centre Régional « La Famille », Saint-Pétersbourg, 2000. Аналитический доклад о положении детей в Санкт-Петербурге в 1999 году, Региональный Центр «Семья», Санкт-Петербург, 2000 <http://homekid.ru/kidinspb/index.html>
2. Le site du Portillon Vert à Moscou : <http://www.gdoor.narod.ru/>
3. L'ordonnance n° 498 du 10 août 2006 « Sur l'organisation de base du Centre de Soutien de l'Enfant par les Jeux », Département de l'Education de Ville de Moscou, Gouvernement de Moscou. Приказ от 10 августа 2006 года n° 498 Об утверждении примерного положения о Центре Игровой Поддержки Ребенка, Департамент Образования Москвы, Правительство Москвы.
http://www.educom.ru/ru/documents/regulirovanie/doshk_obr/Prikaz-DOGM-498_10-08-

2006.pdf

4. « Pièce Verte » dans le Centre Familial Juif « Adain Lo » ; «Зеленая комната» в Еврейском Семейном Центре «Адаин Ло» <http://adainlo.spb.ru/zelenaya-komnata/>
5. Centre de l'Aide Social aux familles et aux enfants de l'arrondissement Krasnogvardeyskiy de Saint-Pétersbourg. Санкт-Петербургское государственное бюджетное учреждение. Центр социальной помощи семье и детям Красногвардейского района.
http://centrpomoshi.ru/semyam_s_detmi/
6. Le forum des parents sur les visites à L'Ile Verte. http://vk.com/topic-1894061_15599564
7. Décret du 21 septembre 1959 du ministère de la Justice concernant le règlement d'administration publique pour l'application de dispositions relatives à la protection de l'enfance et de l'adolescence en danger.
8. Décret du 7 janvier 1959 relatif à la protection sociale de l'enfance en danger jusqu'à la loi du 5 mars 2007 réformant la protection de l'enfance, Le Code de l'action sociale et des familles
9. Circulaire du 17 octobre 1972 sur les clubs et équipes de prévention ; Circulaire du 29 mars 1974 relative aux clubs et équipes de prévention ; Circulaire de la ministère de la Santé, de la jeunesse et des sports du 16 janvier 1975 relative au financement des clubs et équipes de prévention
10. Circulaire de Délégation interministérielle à la famille, de Délégation interministérielle à la ville et au développement social urbain, de Direction de l'action sociale, Direction de la population et des migrations n° 99-153 du 9 mars 1999 relative aux réseaux d'écoute, d'appui et d'accompagnement des parents.
11. Circulaire n° 2 – 96, du 8 janvier 1996, émanant de la Direction de l'Action Sociale, concernant des modalités de calcul de la prestation de service pour les haltes-garderies et la création d'une prestation de service pour les lieux d'accueil enfants-parents « maisons ouvertes ». Caisse nationale des Allocations familles, 23 rue Daviel, Paris 13.
12. Circulaire n° 26 du 17 octobre 1972 relative à l'arrêté du 4 juillet 1972 sur les clubs et équipes de prévention, *Bulletin officiel du ministère chargé des affaires sociales* n° 72/44, texte 3290.
13. *Bulletin des actes normatifs de Ministère de l'Education URSS*, n° 5, 1984. *Бюллетень нормативных актов Министерства Просвещения СССР*, № 5, 1984.

Des films et des audio et vidéo-cassettes :

1. Françoise Dolto en Trois Films d'Elisabeth Coronel et d'Arnaud de Mezamat : *Tu as choisi de*

naître ; Parler vrai ; N'ayez pas peur, 1995.

2. Françoise Dolto, *Conférence au CFRP du 17 octobre 1985*, la cassette vidéo. Archives de Françoise Dolto.
3. Françoise Dolto, *Lorsque l'enfant paraît*, Trois CD, audio, Tome II, 1976-1977, Archives sonores, 2005.
4. Danielle Lévy, *Pour les enfants et les parents un lieu de vie*, Ministère de l'éducation, CNDP, 1980.
5. Jean-Michel Carré, *Grandir à petits pas*, film documentaire, 52 minutes, Les Films grain de sable, France Télévisions, 2011.
6. Réunion d'information, 1983, Françoise Dolto, Marie-Hélène Malandrin. Cassette. Archives de la Maison Verte.
7. Réunion d'équipe sur la péréquation de salaire, le 19 décembre 1983. Cassette. Archives de la Maison Verte.
8. Réunion d'information du 26 octobre 1984, Françoise Dolto, Marie-Hélène Malandrin. Cassette. Archives de la Maison Verte.
9. Réunion d'information du 8 février 1985, Françoise Dolto, Marie-Noëlle Rebois, Cassette. Archives de la Maison Verte.
10. Réunion d'information, le 8 mars 1985. Thomas Bonnanos, Françoise Dolto, Marie-Hélène Malandrin. Cassette. Archives de la Maison Verte.
11. Réunion de information, le 22 mars 1985, Françoise Dolto, Marie-Hélène Malandrin, Catherine Simonot. Cassette. Archives de la Maison Verte.
12. Réunion de l'équipe, le 5 avril 1987. Archives de la Maison Verte.
13. Réunion sur l'histoire de la Maison Verte, le 27 avril 1987. Pierre Benoit, Dominique Berton, Omar Caranta, Françoise Dolto, Colette Langignon, Marie-Hélène Malandrin, Marie-Noëlle Rebois, Bernard This et les autres. Cassette. Archives de la Maison Verte.
14. Réunion inter-lieux d'accueil enfant-parent, le 27 septembre 1987. Dominique Berthon, Françoise Dolto, Marie-Hélène Malandrin, Michel Malandrin, Marie-José d'Orazio, Marie-Noëlle Rebois, Claude Schauder, Bernard This, Denis Vasse et les autres. Cassette. Archives de la Maison Verte.
15. Réunion inter-lieux d'accueil enfant-parent, le 10 janvier 1988. Dominique Berthon, Françoise Dolto, Marie-Hélène Malandrin, Michel Malandrin, Marie-José d'Orazio, Marie-Noëlle Rebois, Claude Schauder, Bernard This, Denis Vasse et les autres. Cassette. Archives de la Maison Verte.
16. Réunion sur l'histoire de la Maison Verte, Dominique Berthon, Anne-Marie Canu, Marie-

Hélène Malandrin, Michel Malandrin, Marie-Noëlle Rebois, Mathilde Troper, Bernard This et les autres, le 5 octobre 1994. Archives de la Maison Verte.

17. Catherine Dolto, préface à la rencontre de Françoise Dolto et Philippe Ariès « L'enfant porte le poids des espoirs de ses parents », Archives INA 1974.

Archive de La Maison Verte :

1. Document du Centre Etienne-Marcel du 23 novembre 1976.
2. Liste de subventions demandées en juin 1977.
3. Compte-rendu de la réunion du 6 octobre 1977 au cabinet du ministre de la Santé, le 7 octobre 1977.
4. Dossier au ministère de la Santé, novembre 1977.
5. Présentation du Projet du Centre de petite enfance pour la ministère de la Santé, 1977.
6. Statuts de l'Association Petite Enfance et Parentalité, version 1977.
7. Lettre de Maxime du Crest à F. Dolto, C. Langignon, B. This, P. Benoit, du 9 avril 1978.
8. Lettre de Maxime du Crest du 9 avril 1978, à F. Dolto, C. Langignon, B. This, P. Benoit.
9. Document d'Association petite enfance et parentalité, "Origine du projet", avril 1978.
10. Document de l'APEP, "Origine du projet", avril 1978.
11. Lettre du 19 mars 1979 de Maxime du Crest.
12. Répartition du coût des salaires + charges du 1 avril 1979 au 30 juin 1979.
13. Lettre de Maxime du Crest du 10 septembre 1979 à l'attention de Madame Atremian, à la Caisse des allocations familiales de la région parisienne.
14. Lettre du 1 octobre 1979, de Christian de la Malene, le maire adjoint chargé des Finances de la mairie de Paris.
15. Note d'observation de Marie-Hélène Houdaille dans le Compte-rendu de la première année de l'APEP, décembre 1979.
16. Rapport de l'activité de l'Association petite enfance et parentalité, décembre 1979.
17. Note d'information à MM. Les Administrateurs qui ne sont pas membres du Bureau, L'Association Petite Enfance et Parentalité, signé Louis Gilbert, le 9 Novembre 1980.
18. Lettre du Président de l'Association Petite Enfance et Parentalité, Louis Gilbert, au Conseil d'Administration, du 9 décembre 1980.
19. Projet de délibération du renouvellement de la convention entre le Département de Paris et l'Association « Petite Enfance et Parentalité », signé par Jacques Chirac, le 9 septembre 1982.

20. Lettre ouverte de Pierre Benoit à l'équipe du 8 janvier 1984 « Les rémunérations à la MAISON VERTE ou Une fonction en plus ».
21. Procès-verbal du Conseil d'Administration de l'APEP du 2 mai 1984.
22. Projet de règlement intérieur. Annexe du procès-verbal du Conseil d'Administration du 2 mai 1984.
23. Article de Bernard This adressé pour le recueil sur la Maison Verte, « Maison Verte » pour le travail préparatif de 1987-1988.
24. Lettre d'Elisabeth Wattel, et Caroline Guillot, Fondation de France, à Marie-Noëlle Rebois, du 20 août 1991.
25. Documents du Centre Etienne-Marcel « Création d'un Centre d'Action Médico-Sociale de la Petite Enfance », non-daté.
26. Définition du local de la place Saint-Charles.
27. Document au ministère de la Santé, non-daté.
28. Documents de C3B, schéma de note générale, non-daté.
29. Notes de compte-rendu de la première année d'existence de la Maison Verte.
30. Papier de prêt signé par Maxime de Crest.

Archive de l'Ile Verte :

31. Le rapport d'activité pour l'année 1998-1999.
32. Les comptes-rendus des réunions de l'équipe en 1998-1999.
33. Alla Pastorova, l'Intervention à la Journée d'Etude sur « la Maison Verte à Saint-Petersbourg », juin 1999.
34. Ekaterina Klotchkova, l'intervention à la Journée d'Etude sur « la Maison Verte à Saint-Petersbourg », juin 1999.
35. Olga Varpakhovskaya, l'Intervention à la Journée d'Etude sur « la Maison Verte à Saint-Petersbourg », juin 1999.
36. Valentina Ivanova, l'Intervention la Journée d'Etude sur « la Maison Verte à Saint-Petersbourg », juin 1999.
37. Victoria Ryskina, l'Intervention la Journée d'Etude sur « la Maison Verte à Saint-Petersbourg », juin 1999.
38. Les notes de discussions d'équipe 1999-2000.
39. Plaquette de présentation de l'Ile Verte, 2000.
40. Les débats lors des réunions d'équipe de l'Ile Verte en 2001-2002, 2006-2009. Les

comptes-rendus des réunions d'équipe.

41. Olga Medvedeva, l'intervention lors du séminaire au Portillon Vert, 2002, Moscou.
42. Plaquette du Centre de la réhabilitation des enfants avec des troubles psychiques et neurologiques de la ville de Saint-Pétersbourg, 2008.
43. Ayten Youran, la discussion de l'équipe 2008-2009. Les notes.
44. Dmitriy Olchanskiy, la discussion de l'équipe 2008-2009. Les notes.
45. Hélène Zagoskina, la discussion de l'équipe 2008-2009. Les notes.
46. Irina Sever, la discussion de l'équipe 2008-2009. Les notes.
47. Tatyana Medvedeva, la discussion de l'équipe, 2008-2009. Les notes.
48. Sergey Patchkounov, le séminaire d'équipe lors « L'entrée de l'enfant dans la culture : le rôle de l'interdit. La fonction du père », 18 juin 2009.
49. Léonid Zaostrovsky, la discussion de l'équipe en 2012. Les notes.
50. Plaquette des « groupes pour la socialisation précoce » du Centre de l'Aide aux Familles de l'arrondissement Krasnogvardeyskiy de la ville de Saint-Pétersbourg.

Divers :

51. Bernard This, « Le Projet », note pour le dossier au ministère de la santé. Archives Françoise Dolto.
52. Lettres de Jacques Marette, député de Paris, René Gally-Dejean, PDG de la SEMEA XV, 1978-1979. Archives Françoise Dolto.
53. Le compte-rendu du conseil d'administration de l'association lorsque l'enfant paraît du 24 avril 1979. Archives Françoise Dolto.
54. Les reconnaissances de dette à Madame Dolto. Archives de Françoise Dolto.
55. Les statuts de l'association lorsque l'enfant paraît. Archives Françoise Dolto.
56. Document du groupe de travail concernant la petite enfance, réunion du 12 mai 1977. Archive de Marie-Hélène Malandrin.
57. Note sur le projet petite enfance rédigée par Marie-Hélène Malandrin du 8 février 1977. Archive de Marie-Hélène Malandrin.
58. Rapport de stage "Atelier jeux. Lieu de vie. Lieu de socialisation" Archive de Marie-Hélène Malandrin.
59. « Les objectifs de l'expérimentation », papier de la commission du GRAPE 1976. Archive de Marie-Hélène Malandrin.
60. Les papiers de travail internes de l'équipe de « Hourvari ». Archive de Marie-Hélène

Malandrin.

61. Les ébauches de la charte. Archive de Claude Schauder.
62. Lettre de Claude Schauder à Françoise Dolto du 21 janvier 1987. Archive Claude Schauder.
63. Lettre de la CNAF adressée à « la Maisonnée », citée lors de la réunion inter-lieux d'accueil par Claude Schauder, le 27 septembre 1987. Archive de Claude Schauder.
64. Présentation de « La Maisonnée, un lieu d'accueil, de rencontres et de loisirs pour tout-petits accompagnés ». Association Petite Enfance, Parentalité et Socialité, Strasbourg, Archive de Claude Schauder.
65. Le compte-rendu des projets du programme « Le Bon Commencement » du centre « La Voie Réelle » pour les années 1997-1998. Archive de la Maison de Korczak.
66. Olga Souslova, Victoria Ryskina, « Des dispositifs différents de la socialisation précoce des enfants. Les réflexions sur l'expérience de travail avec des familles du programme « Le Bon Commencement » » in Journée d'étude *Des modalités de travail avec « les familles en difficulté » : des dispositifs et des buts*, le 6 septembre, 2002. Archive de la Maison de Korczak.

Entretiens :

- Entretien avec Maxime du Crest du 27 juillet 2010.
- Entretien avec Luce Dupraz du 12 septembre 2013.
- Entretien avec Jacqueline Garnier-Dupré du 23 juillet 2010.
- Entretien avec Annie Grosser du 4 juin 2012.
- Entretien avec Valentina Ivanova du 7 mars 2012.
- Entretien avec Marie-Hélène Malandrin du 2 novembre 2010.
- Entretien avec Marie-Hélène Malandrin du 18 septembre 2012.
- Entretien avec Michel Malandrin du 14 mai 2011.
- Entretien avec Olga Medvedeva du 13 avril 2012.
- Entretien avec Claude de Rouvray du 8 juin 2011.
- Entretien avec Patricia de Rouvray du 2 mars 2011.
- Entretien avec Claude Schauder du 12 juin 2012
- Entretien avec Bernard This du 17 juillet 2011.
- Entretien avec Elisabeth Wattel-Buclet du 4 juillet 2013.
- Entretien avec Hélène Zagoskina du 20 novembre 2013.

